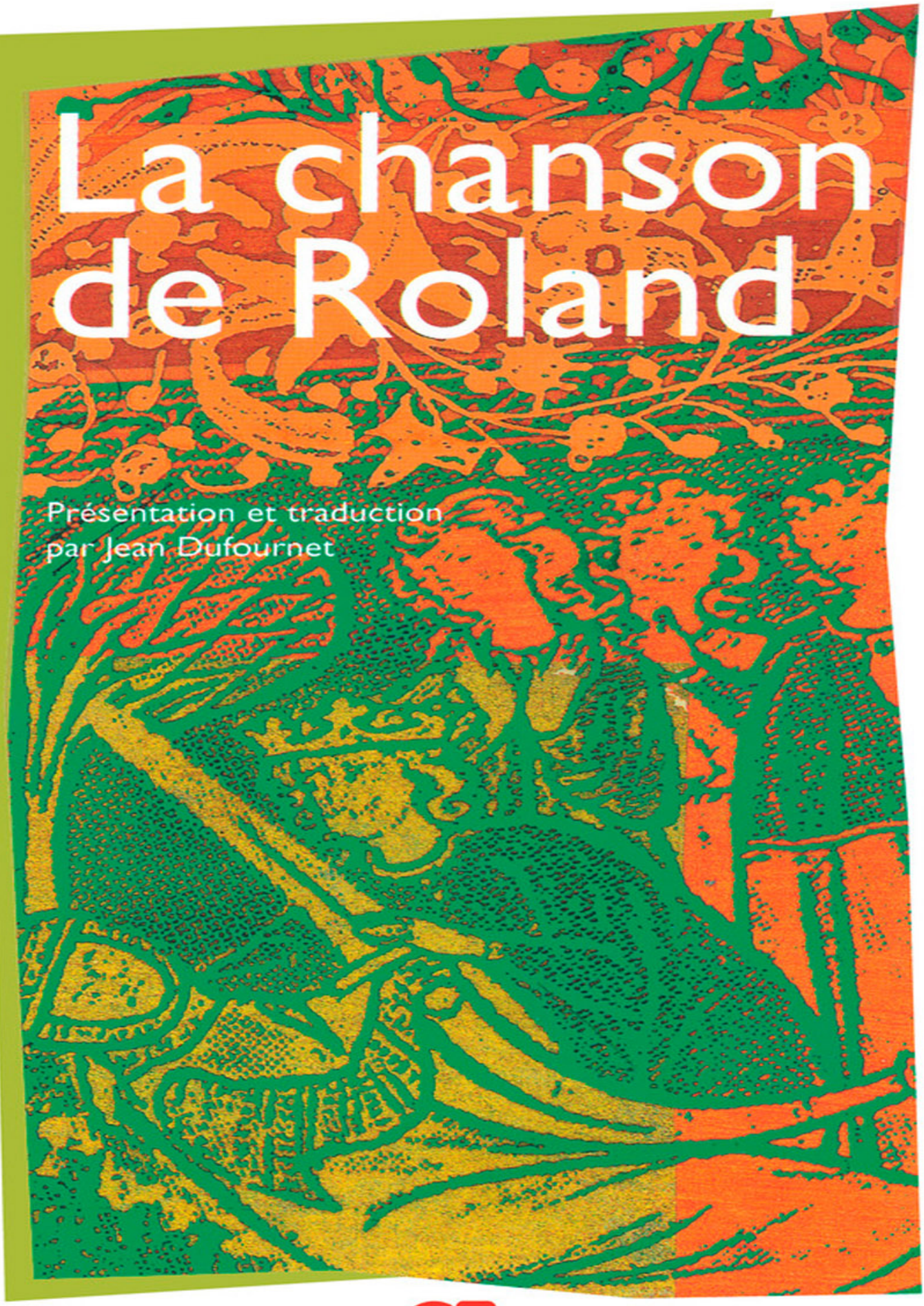
BILINGUE

La chanson de Roland

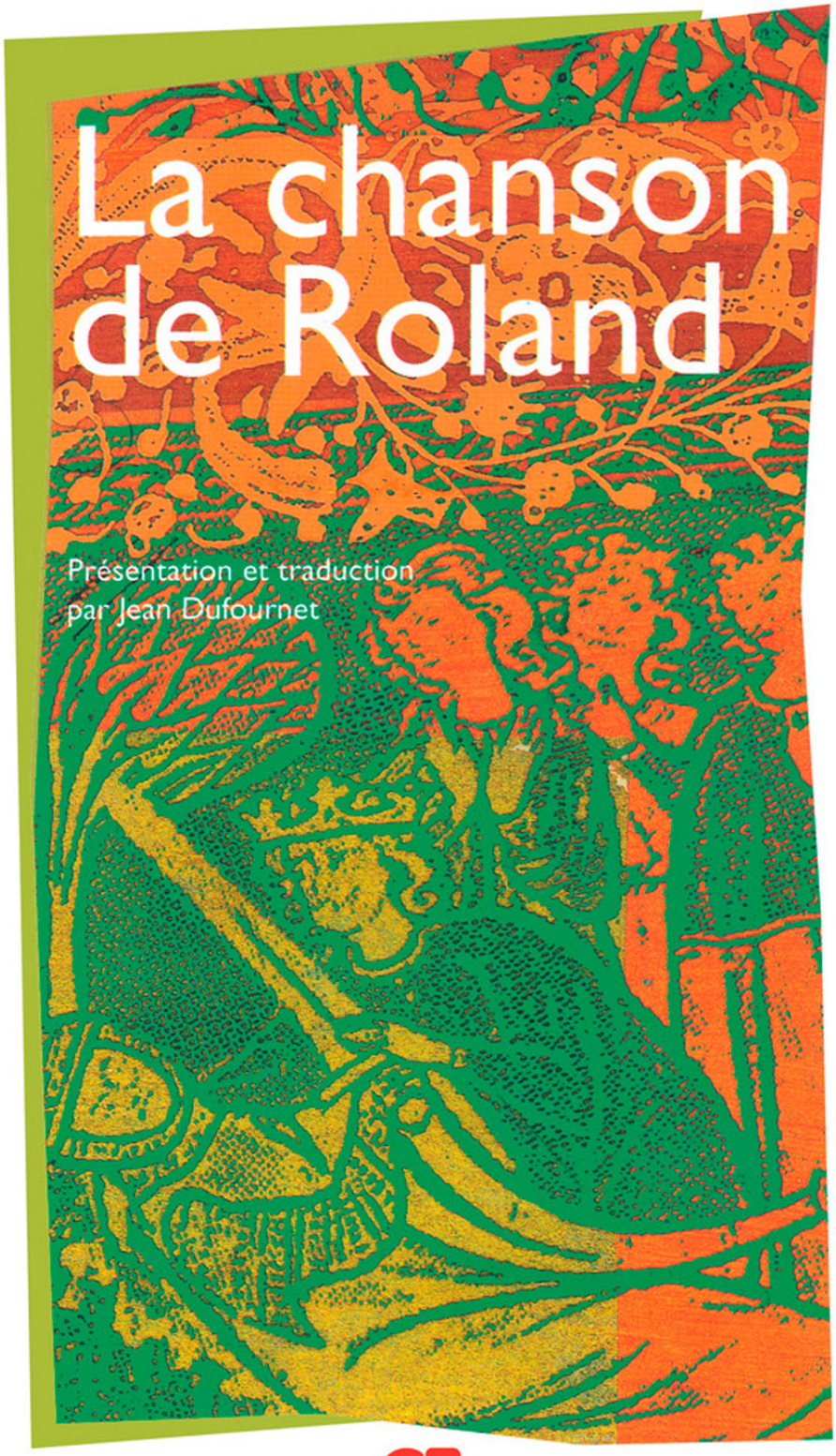


Présentation et traduction
par Jean Dufournet

GF

BILINGUE

La chanson de Roland



Présentation et traduction
par Jean Dufournet

GF

Livre bilingue

Cette édition numérique vous est proposée en version bilingue.
Vous avez le choix entre trois modes de lecture différents de l'œuvre. Son entrée peut ainsi se faire : ● dans sa traduction française.

● dans sa langue originale.

● simultanément dans les deux langues qui apparaissent alors en parallèle, paragraphe par paragraphe.

LA CHANSON DE ROLAND

Texte présenté, traduit et commenté
par
Jean DUFOURNET

GF Flammarion

Clerc Turold

La Chanson de Roland - édition bilingue

Flammarion

Collection : GF
Maison d’édition : Flammarion

Jean Dufournet

Édition complétée d'un index, 2004.
© 1993, Flammarion, pour cette édition.

ISBN numérique : 978-2-0814-0489-2
ISBN du pdf web : 978-2-0814-0490-8

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0807-0554-9

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l’éditeur :

Texte fondateur, La Chanson de Roland du clerc Turold fut d’abord un poème de la croisade : toute pénétrée des rêves et préjugés des seigneurs qui allèrent lutter en Espagne autour de Saragosse, la célèbre chanson de geste était destinée à renforcer, chez un public bouleversé par la menace sarrasine, l’enthousiasme pour la guerre sainte.
Elle est aussi le miroir des conflits et des tensions de la société féodale – entre la justice et le droit, le service du suzerain et l’exaltation de soi, la défense de la foi et la fidélité au contrat vassalique –, et l’instrument d’une glorification des relations familiales (entre Charlemagne et son neveu Roland), guerrières (entre Roland et Olivier) ou amoureuses (entre Roland et Aude).
Mais la fiction dépasse l’histoire : rude, violente et profonde dans l’expression des sentiments, elle confère aux figures héroïques une vraie réalité poétique et fait de ce chef-d’oeuvre l’une des plus hautes expressions du mouvement créateur qui anime alors le monde médiéval.

La Chanson de Roland

A la mémoire de Jean-Claude Aubailly
l'ami fidèle entre les fidèles.

Maintenant j’ai plus d’amis
Chez les morts que chez les vifs.
Mais quel silence au pays
Des croix, des dalles et des ifs !

Compagnons, je vous en prie,
Donnez-moi quelque nouvelle
De vos farouches prairies
Où cingle peu l’hirondelle.

Norge

Introduction

Roland sonne du cor
C'est le temps des héros
Qui renaît au Vercors.

Aragon.

Il te faudra franchir la mort pour que tu vives.
La plus pure présence est un sang répandu.

Yves Bonnefoy.

Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perdé la santa gesta,
non sonò si terribilmente Orlando.

Dante, *L'Enfer*, XXI.

Avec *La Chanson de Roland*, poème inaugural de la littérature française, nous avons d'emblée un chef-d'œuvre qui crée le genre épique, dans une sorte de désert poétique, à en juger du moins par ce qui nous reste des œuvres de cette époque[1] dont la pauvreté de la langue et du style prouve qu'il n'y a pas de véritable mouvement littéraire avant le milieu du XI^e^ siècle. C'est le texte fondateur de notre histoire et de notre culture, en même temps que la première manifestation créatrice de notre langue. De là

son apparence archaïque, qui se retrouve dans la prédominance de la parataxe, la simplicité des images et des métaphores, le caractère concret du lexique, la description tout extérieure des motivations des personnages, la tendance à la démesure dans les chiffres et les actions ; de là aussi « une représentation a-psychologique de l'action qui semble constitutive du genre épique[2] ». Reflet d'une société guerrière qui s'identifie à un territoire et qui, perçue dans quelques-uns de ses traits essentiels, est celle du XI^e^ siècle plutôt que du XII^e^ – encore que l'action soit censée se passer à l'époque carolingienne –, la chanson de geste, récit de hauts faits, est consacrée pour l'essentiel à des opérations militaires qui suscitent l'héroïsme et la grandeur.

Cette œuvre de mémoire généalogique et de célébration collective, qui vise à rassembler en instruisant et en divertissant, se nourrit de l'histoire réelle de la communauté, qui en dispose à son gré, par l'entremise des poètes, pour la remanier et l'adapter ; elle se donne pour vraie malgré les amplifications et met souvent en scène des personnages (Charlemagne, Roland, Richard de Normandie…) dont l'authenticité historique est plus attestée que celle des héros de roman, et des situations que nous connaissons d'autre part par les annales ; elle hérite de traditions où se décèlent des fragments d'histoire ancienne transcendés en mythe, et elle utilise l'histoire récente ou contemporaine pour nourrir la légende. Les événements sont soumis à des déformations dues aux exigences internes de l'œuvre et à la pression continue de l'actualité qui introduit des allusions, sans doute nombreuses, dont la plupart demeurent obscures. Mais la fiction est au travail dès le début dans ces textes qui relèvent de la littérature et donnent une réalité poétique aux figures héroïques, et les auteurs ont constamment introduit des variations sur des thèmes et des motifs, en sorte que, comme l'a écrit Jean Flori à propos de la chanson de geste[3], *La Chanson de Roland* est intéressante « plus comme *source* d'histoire que comme *relation* d'histoire », « plus comme témoignage de l'œuvre sur sa propre époque que comme témoignage plus ou moins fidèle sur des

événements plus ou moins lointains ». Plus que les événements, importe le texte qui les rapporte.

I

Au départ, le désastre pyrénéen de Charlemagne en 778[4] a dû provoquer une vive émotion, même si les chroniques officielles l'ont passé sous silence et si l'on ne peut retenir qu'une épitaphe très vague à Eggihard, l'une des victimes de l'embuscade de Roncevaux[5]. Aussitôt un certain nombre de faits nous surprennent : Roland, dont on peut penser qu'il a existé[6] mais qui n'est nommé que dans une version de la *Vie de Charles (Vita Karoli)* d'Eginhard[7], est le seul parmi tous les combattants à être demeuré dans les mémoires ; l'archevêque de Reims Turpin n'a pas succombé à Roncevaux, comme le veut *La Chanson de Roland*, mais il a fini paisiblement sa vie entre 789 et 794, et par la suite on lui a attribué *La Chronique du Pseudo-Turpin* ; des personnages comme Olivier n'ont rien d'historique ; enfin, Charlemagne, majestueux et vénérable dans notre texte, apparaît comme un tyran facile à berner et injuste dans les chansons de geste des barons révoltés.

On a l'impression d'une activité légendaire non pas suivie et homogène, mais discontinue, dont il reste quelques témoignages : des couples de frères appelés Olivier et Roland, puis Roland et Olivier[8] ; de nombreuses mentions du prénom littéraire Olivier ; la version en prose latine d'un poème fragmentaire composé en hexamètres, qui raconte le siège d'une ville ennemie par Charlemagne et quatre héros du cycle de Guillaume d'Orange (on date ce *Fragment de la Haye* entre 980 et 1050[9]) ; un bref résumé en latin de l'épopée de Roncevaux, *La Nota Emilianense*, écrite vers 1070 dans le monastère de San Millán de la Cogolla en Espagne[10] ; un texte latin en prose de *La Conversion du chevalier Ogier (Conversio Othgerii*

militis) qui narre comment le guerrier Ogier le Danois devint moine bénédictin en l'abbaye Saint-Faron de Meaux.

Des lieux et des noms, des ruines et des monuments, des particularités locales, qui avaient fixé et modifié des souvenirs historiques, des traditions orales propres à une région ou à un lignage, ou perpétuées le long d'une route importante, ont sans doute suscité et alimenté des récits non pas amples et organisés, mais anecdotiques et mobiles, des ballades, des cantilènes, des chants informatifs, des complaintes populaires, des poèmes scolaires, sans que se crée, en marge de l'histoire officielle en latin, une histoire continue en langue vulgaire qui produise de grands ensembles narratifs. Ce qu'on entrevoit si l'on ne veut pas s'abandonner au jeu des hypothèses gratuites et des reconstitutions arbitraires, ce sur quoi tout le monde pourrait s'accorder, ce sont des activités fragmentaires, sporadiques, dont certaines pouvaient avoir une valeur littéraire, et qui furent qualifiées en leur temps de *cantilenae*, de *carmina vulgaria*. D'autre part, *La Chanson de Roland*, telle que nous la connaissons par le manuscrit d'Oxford, suppose une création poétique consciente, une invention à proprement parler, de savants calculs, de subtiles préoccupations artistiques et morales, une puissante unité dont on ne voit pas comment elle aurait pu se dégager de remaniements successifs et de variantes spontanées : « Le peuple et les chanteurs populaires ont de la mémoire plutôt que des idées, ils aiment les émotions fortes mais ne conçoivent pas des constructions étendues, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, comme *La Chanson de Roland* » (Pierre Le Gentil) [11].

Il s'est donc produit à un moment, ou à divers moments, des initiatives réfléchies et déterminantes, dues à des auteurs de grand talent, voire de génie, qui ne sauraient se confondre avec des genèses collectives, multiformes, anonymes, de foules inspirées. Tous les documents vont dans le même sens : il n'existe pas, avant l'an 1000, d'épopée de Roncevaux qu'aurait façonnée une légion de poètes. La mode onomastique, au début du XI^e^ siècle, des noms d'Olivier et de Roland, le *Fragment de la Haye* à la

même époque, indiquent seulement qu'un pas décisif a été franchi au début de ce deuxième millénaire, sans qu'on ait des chansons de geste organisées. Tout au plus a-t-on une légende née d'une création littéraire d'inspiration cléricale et historique, dont le succès a été tel qu'elle a suscité le baptême de nombreux Roland et de nombreux Olivier, parfois de couples de frères portant ces prénoms, et qu'elle s'est attachée le long des routes à des reliques, à des tombeaux, à des vestiges. Le XI^{e} siècle voit un changement capital : la matière accumulée au cours des siècles précédents est reprise et organisée, les moyens qui permettent de l'exprimer sont mis au point et utilisés. Les conditions étaient réunies pour que la légende devînt littérature : les progrès de la langue, l'existence d'une forme apte à soutenir de longs récits et de sujets propres au grandissement épique, la diffusion de la culture, l'enthousiasme des croisades, les expéditions de *reconquista* en Espagne, la fréquentation des routes de Saint-Jacques-de-Compostelle, les tensions politiques et sociales liées à la féodalité ont entraîné, dans le même temps, de profondes mutations dont il est impossible de préciser les contours.

Sans doute, à une époque où il s'agit pour les poètes moins de se découvrir en s'isolant que de se retrouver en s'unissant, moins de chercher eux-mêmes leur voie que de rivaliser entre eux dans l'accomplissement de tâches semblables, ne créa-t-on pas un langage et une matière, mais on exploita, de manière originale et enrichissante, une matière et un langage préexistants, de façon à répondre à une attente et à donner l'impression de la nouveauté. Surgissent de vrais poètes qui dominent leur sujet dans toute son étendue et toute sa richesse, qui tirent parti des thèmes et des motifs, du vocabulaire et des formules, utilisant habilement les ressources d'une langue encore jeune, en communion étroite et dans de fructueux échanges avec la collectivité qui ne cesse de les influencer et dont ils sont les interprètes, voire les porte-parole, par des moyens simples et puissants, tout en rénovant, voire en innovant – remanieurs de génie ou de talent plutôt que

créateurs, continuateurs des modestes auteurs qui ont tracé les premiers linéaments de la légende, renouveleurs d'une matière plus ancienne.

Nous sommes désormais en présence d'œuvres littéraires, de poèmes écrits avec soin et non pas improvisés comme on l'a soutenu, destinés à la diffusion orale, directe par les auteurs eux-mêmes ou indirecte par des déclamateurs de profession – rien n'indique qu'il faille toujours distinguer entre compositeur et exécutant –, de poèmes transmis soit par écrit, soit par oral, mais, en tout état de cause, précédés, voire accompagnés de formes orales. Il s'ensuit des caractères stylistiques particuliers au genre épique, qu'expliquent les nécessités de la diffusion orale et que détermina le rôle joué par la mémoire et la voix ; mais aussi des procédés qui rappellent ceux de l'épopée antique et qui viennent de la culture scolaire de certains auteurs (épithètes stéréotypées, ornements rhétoriques, scènes de conseil et d'ambassade, énumération des peuples…). Dès les premiers textes, on remarque un système d'expression bien constitué – autour de la laisse [12], du décasyllabe et de la formule – qui implique, semble-t-il, une période de gestation. Faut-il penser que la diffusion orale entraînait une transformation incessante des textes et donnait à la chanson de geste un aspect protéiforme, changeant, jamais achevé ? Il est vrai que les copistes n'avaient pas au Moyen Âge un respect scrupuleux de leurs modèles, qu'ils ont transformé les chansons dans leur forme pour satisfaire la mode ou le goût d'un public particulier : c'est pour ce public de chevaliers de petite noblesse, mais aussi de gens humbles, qu'on compose et qu'on corrige les œuvres, qui sont « des textes vivants et exposés à des modifications plus ou moins prononcées, selon qu'elles relèvent de l'activité du scribe, du compilateur, du remanieur ou – rarement – du récitant » (Madeleine Tyssens) [13]. Ainsi le *Roland* de Turold en laisses assonancées a-t-il été récrit en laisses rimées, qui à leur tour ont été modifiées, les nouvelles versions éclipsant les anciennes.

Il est légitime de penser qu'avant le *Roland* du manuscrit d'Oxford, le plus beau et le plus grand, il a existé des chants plus anciens, d'autres

Chanson de Roland qui n'étaient pas sans valeur. Comme l'a écrit Maurice Delbouille [14], « il est aussi très vraisemblable que le *Roland,* aujourd'hui perdu, du Xe-XIe siècle, ne comportait pas *Baligant,* celui-ci étant une des inventions de Turold. Pourtant, cela dit, il reste que le manuscrit d'Oxford (compte tenu des défauts qu'y ont introduits quelques accidents de copie) est non seulement, d'un bout à l'autre, l'œuvre d'un même poète (que l'on peut appeler poète-remanieur ou mieux poète-renouveleur, si l'on veut), mais que ce poète, en ajoutant Baligant au récit de son modèle, a su construire une chanson nouvelle qui, écrite dans un style superbement ferme, peut se prévaloir aussi d'une très réelle et très solide unité ». Turold, exploitant efficacement l'effort latent des siècles obscurs, c'est-à-dire ces *gestes*, ces *Gesta Francorum* dont parle *La Chanson de Roland* [15], et qui avaient pu se charger d'un certain potentiel poétique, a été le remanieur de génie qui a renouvelé, recréé des textes antérieurs auxquels il a fait subir une mutation brusque, pour reprendre une expression de Pierre Le Gentil [16] :

> « Dans une entreprise de cette sorte, qui intéresse effectivement tout un atelier, les responsabilités, objectera-t-on, ne sont pas le privilège d'un seul. Chacun certes en a sa part, mais cette part n'est pas égale pour tous. Car parfaire un travail collectif ou le prendre à son compte est mieux que d'y collaborer. C'est l'affaire d'un homme supérieur et non d'un comparse. Il n'y a donc pas lieu de mettre sur le même plan le maître et les manœuvres. Dans un groupe, il y a toujours des individus qui se détachent, alors que d'autres passent inaperçus. C'est ainsi que dans le cours progressif des genèses collectives, grâce à quelqu'un et en un moment privilégié, une *mutation brusque* peut s'opérer, qui transforme tout en *valeur* et en *qualité*. De même donc que l'individualisme doit reconnaître l'importance des efforts anonymes dont profite le talent ou le génie, de même le traditionalisme devrait admettre, dans les continuités qu'il décrit, l'*accident* heureux qu'est l'apparition d'un *poète* ou la naissance d'un chef-d'œuvre. »

II

La *Chanson de Roland* est née vers 1100, entre 1087 et 1095 selon André Burger [17], de la synthèse d'éléments vieux, indéfinissables, et

d'éléments créateurs, neufs, dans l'esprit et l'art d'un poète, qu'on peut appeler Turold et qui a su maîtriser les possibilités d'un style traditionnel, réélaborant des fragments épars avec une habileté consommée dont témoigne, en particulier, le souci d'une composition symétrique (scènes du gant, du cor, de la mort du héros…), à un moment où l'épopée française, fluide et mobile, ne connaissait pas encore, à proprement parler, de chansons de Roland ou de Guillaume. L'apparition de ce chef-d'œuvre, fruit d'une géniale initiative, a périmé les chants et les récits antérieurs qui se sont perdus parce qu'ils étaient, entre le VIII^e^ et le XI^e^ siècle, insignifiants, rudimentaires et confus, dépourvus de tout pouvoir créateur. C'est alors seulement qu'un clerc, Guillaume de Malmesbury, peut raconter, vers 1125, l'histoire d'un jongleur entraînant les troupes de Guillaume le Conquérant aux accents d'un *Cantilena Rolandi* [18], tandis qu'en 1074 le *Carmen de Hastinguae proelio* parlait vaguement d'un jongleur qui exhortait *Gallos verbis*.

Qui est donc ce poète, ce Turold qui, s'il a imprimé sa marque sur l'œuvre d'un prédécesseur et sur le legs d'une longue tradition, n'en demeure pas moins l'auteur exceptionnel du *Roland* d'Oxford ?

Les érudits se sont affrontés sur son identité sans parvenir à des propositions définitives. Toutefois, on peut poser comme probable que c'est un clerc anglo-normand – la chanson de geste serait née dans la France du Nord, en Normandie et dans les régions adjacentes – et plus précisément Turoldus de Fécamp ou de Peterborough [19], neveu (ou fils) d'Odon de Bayeux, lequel fut le demi-frère de Guillaume le Conquérant. Après avoir été moine à l'abbaye de la Sainte Trinité de Fécamp, puis chanoine de Bayeux, il participa, à la suite de son oncle, à la bataille d'Hastings en 1066 ; il devint abbé de Malmesbury et, en 1070, de Peterborough, qu'il défendit par la force avec l'aide de mercenaires et où il mourut en 1098. Pour corroborer cette hypothèse, on notera que la tradition selon laquelle *La Chanson de Roland* fut chantée à Hastings est attestée pour la première fois

dans la chronique *De gestis regum anglorum* de Guillaume de Malmesbury, né à Peterborough. Ce Turold serait aussi celui qui apparaît dans la Tapisserie de Bayeux, non pas, comme on l'a cru longtemps, le petit personnage, qui serait un jongleur portant des braies descendant jusqu'aux pieds, mais le plus grand des deux messagers [20].

C'était un de ces clercs – c'est-à-dire un de ces lettrés passés par l'école – qui écrivirent pour les chanteurs de métier, et qui utilisèrent des motifs et des formules qu'on leur avait enseignés, s'inspirant d'auteurs latins ou du style de la geste constitué avant eux. Ce sont, d'ailleurs, les anciens élèves des écoles ecclésiastiques, nourris de latin et de rhétorique, souvent au service de la religion, qui, tout au long du Moyen Âge, ont écrit les œuvres les plus importantes. « N'est-ce pas… à une invention de clerc que l'on a affaire dès le début du XI^e^ siècle, avec la naissance du personnage d'Olivier, à côté du Roland fourni par l'histoire, si elle est imputable au symbolisme de l'olivier, arbre de la sagesse, combiné avec la formule scolaire unissant *fortitudo* (courage) et *sapientia* considérées comme les deux aspects de l'héroïsme chevaleresque ? N'est-ce pas un clerc que celui-là qui, au seuil du XII^e^ siècle, sinon au XI^e^ siècle, signe *Turoldus* en latin le *Roland* d'Oxford où il cite Homère et Virgile [21] » ?

Il est possible de déceler dans l'œuvre la personnalité morale et intellectuelle du poète, capable de manier l'épée aussi bien que la plume, attaché à un coin de terre française, à la *douce France* qui est sa patrie poétique, vénérant la sagesse douloureuse de Charlemagne et la raison clairvoyante d'Olivier, mais attiré par la force, la grâce, la fougue et l'héroïsme des jeunes *bacheliers*. Homme de cour et homme d'Église, il n'aime que la chevalerie. Trop humain, trop fin psychologue pour accepter les simplifications outrancières, le sectarisme, la condamnation sommaire de ses personnages, fussent-ils Ganelon ou les Sarrasins, il a le goût de la nuance et de la finesse en art comme dans la vie : il crée le personnage étonnant du diplomate sarrasin Blancandrin. À cet aristocrate raffiné,

courtois et chevaleresque, la vulgarité des jongleurs de places publiques est étrangère ; il aime les nobles paroles et le raffinement du style, le luxe, la richesse des étoffes et des armes, les beaux tapis et les pierres précieuses. Il sait voir, il est sensible à la couleur et à la lumière – couleur des gonfanons blancs, bleus et vermeils, éclat des armes sous le soleil, sons des clairons, des buisines, des cors et des tambours, vision féerique dans la nuit de la flotte de Baligant éclairée de lanternes et d'escarboucles. L'adjectif *bel* est un des mots-clés de ce poète qui aime les grandes âmes, la puissance des fresques, la finesse des miniatures, le jeu des couleurs, et qui, au fait d'une vaste actualité, étoffe son thème en prenant son bien où il le trouve (souvenirs historiques, légende dorée et textes hagiographiques, récits et écrits contemporains), créant des personnages et forgeant des noms propres : Marbrise et Marbrose annoncent le Jérimadeth de Victor Hugo. Auteur sensible, de surcroît, il souffre avec ses personnages, qu'il accompagne sur la route de leur calvaire, et il ne peut s'empêcher d'intervenir en commentaires désolés, en anticipations, semant son récit d'*hélas !* et d'*à quoi bon*[22] *!*

Ce clerc engagé et témoin, tout imprégné de l'atmosphère de la croisade, a d'ailleurs pris parti entre les différents aspects, voire les contradictions de la légende : il a détrôné Olivier au profit de Roland ; seul, il a fait de Turpin un prélat guerrier, intervenant dans un grand débat qui a longtemps divisé l'Église ; il a gommé le péché de Charlemagne, vite soupçonné d'avoir eu des relations incestueuses avec sa sœur[23], et la faute qui a entaché la naissance de Roland ; il n'a pas expliqué la défaite de Roncevaux par le péché de fornication des Français, mais par l'orgueil de deux grands féodaux, l'un neveu de l'empereur, l'autre son beau-frère ; l'initiative du guet-apens ne revient plus aux Sarrasins, mais à l'un des deux barons en conflit.

III

La Chanson de Roland a été d'abord un poème de la croisade, tout pénétré des rêves et des préjugés des seigneurs et des guerriers qui allèrent lutter en Espagne autour de Saragosse, destiné à renforcer, chez un public bouleversé par la menace sarrasine, l'enthousiasme pour la guerre sainte, prônant un choc total entre deux mondes antagonistes, au moment où la société guerrière, fortement hiérarchisée, prenait conscience d'elle-même et se définissait dans le culte de ses héros passés. La chanson de geste, contemporaine de la diffusion du monachisme clunisien[24] et de l'architecture romane, de l'émergence d'une poésie sacrale en langue vulgaire, est une des plus hautes expressions de ce mouvement créateur, miroir de la société féodale, de ses conflits et de ses tensions entre la justice et le droit, entre le service du suzerain et l'exaltation de soi, la défense de la foi et la fidélité au contrat vassalique s'enrichissant de la glorification des relations familiales (entre l'oncle Charlemagne et le neveu Roland), guerrières (entre Roland et Olivier), amoureuses (entre Roland et Aude).

S'il ne convient pas de minimiser l'importance d'un long travail d'élaboration anonyme, il ne faut pas penser que le poème épique des années 1090-1100 n'a fait que reprendre les variantes successives de la légende à partir de l'histoire réelle. Le *Roland* d'Oxford n'a cessé d'être une œuvre d'actualité, enrichie de toute une série d'apports qui l'ont éloignée du seul horizon de Roncevaux.

Turold a dû écrire son poème après 1086, c'est-à-dire après la bataille de Zalaca dans l'Espagne occidentale, au cours de laquelle les Almoravides infligèrent une lourde défaite aux troupes chrétiennes d'Alphonse VI, terrorisées par les chameaux et les tambours de leurs ennemis, qui, selon le chroniqueur de la bataille, faisaient leur première apparition dans cette partie du monde. Or il se trouve que *La Chanson de Roland* mentionne tambours et chameaux. Le roi sarrasin Marsile représente tout autant Ibn

Arrabi de 778 qu'Al Mostain de 1085, dernier roi indépendant de la dynastie des Beni Houd, ennemi des Catalans, des Aragonais et d'Alphonse VI.

Par la suite, le poème se gonfle de la vie et des problèmes du XII^e^ siècle, revivifié par des événements récents, souvent dramatiques, dont les plus significatifs sont les suivants :

– en 1114, bataille du Congost de Martorell, au pied de la Sierra de Montserrat, qui vit la défaite en deux temps de deux fameux capitaines almoravides, les caïds de Saragosse et de Murcie [25] ;

– en 1118, conquête de Saragosse par Alphonse I^er^ et les croisés français alliés aux Aragonais et aux Catalans ;

– en 1134, défaite à Fraga des chrétiens et d'Alphonse I^er^ qui mourut de ses blessures ; et l'un des plus actifs lieutenants du sultan almoravide en Espagne, placé à la tête de toutes les troupes levées contre Alphonse I^er^ pour reprendre Valence, Braccara, Lisbonne, s'appelait Yahya ben Ali Ghâniya, où l'on peut voir avec vraisemblance l'origine du nom et du personnage de l'empereur païen Baligant dans *La Chanson de Roland* [26] ;

– en 1148, bataille perdue en Asie mineure par le roi français Louis VII dans des conditions qui rappellent le désastre de Roncevaux [27].

Ce sont ces souvenirs, et d'autres, que nous retrouvons dans la version rédigée durant la première période du style gothique, pendant ou immédiatement après la régence de l'abbé Suger (1147-1149) [28], par un moine de Saint-Denis qui, de *La Chanson de Roland* complétée de l'épisode de Baligant, fait aussi une Chanson de Charlemagne, un poème de propagande pour la royauté capétienne, pour un pouvoir royal fort qui, sans cesse menacé de l'intérieur comme de l'extérieur, doit être servi par la loyauté sans faille des grands vassaux, pour un royaume centralisé devant lequel l'État féodal doit céder, comme l'a montré Hans-Erich Keller dans une série d'études bien argumentées [29]. Le poète, à qui nous devons la structure définitive de *La Chanson de Roland,* a rapproché, dans sa

recréation, le moment le plus critique pour le royaume français du moment le plus critique pour la chrétienté.

Tout un faisceau d'arguments semble nous conduire à cette hypothèse. L'oriflamme *(orie flambe)* dont il est question aux vers 3093-3094 et qui était de couleur rouge, ne fut connue qu'après que Suger eut convaincu deux rois de France de prendre cette bannière à Saint-Denis – d'abord, le 3 août 1124, Louis VI le Gros pour la porter contre l'empereur germanique Henri V et le roi anglais Henri I^{er} ; ensuite, le 11 juin 1147, Louis VII le Jeune avant de partir pour la Deuxième Croisade. La mention de Saint-Denis a été introduite en des passages significatifs (vers 973, 2341). Derrière les noms de Geoffroy d'Anjou, porte-bannière de l'empereur Charles, et de Thierry d'Argonne, champion de Charlemagne contre Pinabel, on peut retrouver deux grands vassaux de Louis VII qui aidèrent le régent Suger à mater la révolte de nombreux barons, le duc Geoffroy Plantagenêt de Normandie, père du futur Henri II d'Angleterre, et le comte Thierry d'Alsace et de Flandre. N'oublions pas non plus que l'abbaye de Saint-Denis, rivalisant avec Aix-la-Chapelle, a contribué au XII^{e} siècle à l'établissement en France du culte de Charlemagne, qui devient le personnage central de *La Chanson de Roland*, où, à la faveur du procès de Ganelon, apparaissent les préoccupations centralisatrices de Louis VII et de Suger qui visèrent à faire prévaloir au profit du roi une loyauté plus grande que les liens traditionnels et à rejeter l'éthique de la vendetta dans l'intérêt du bien commun. Enfin, l'organisation de l'armée de Charlemagne pour la bataille contre Baligant (vers 3026-3095) rappelle celle de l'armée française de Reims que Suger décrit dans sa *Vie de Louis VI le Gros*[30], rédigée vers 1144.

Pourquoi ne pas penser que cette nouvelle *Chanson de Roland* ait été commandée par Suger, qui poursuit le double objectif de consolider le pouvoir royal et de glorifier l'abbaye de Saint-Denis, et dont son biographe, Guillaume, nous dit qu'il se plaisait à raconter les hauts faits des héros,

quelquefois jusqu'au milieu de la nuit [31] ? Selon Otto von Simson [32], « Suger se servit de l'historiographie comme d'un instrument politique. Pour cette raison, l'histoire n'était pas simplement, pas même en premier lieu, la relation documentée des faits, mais plutôt la réaction contre la réalité politique. Suger n'était pas plus enclin que ses contemporains à laisser entraver le vol de son imagination par les preuves fournies par la réalité […] Afin de réaliser ses buts politiques, Suger eut recours à la poésie et au conte : aussi ses buts n'apparaissent-ils pas seulement dans l'histoire officielle qu'il rédigea ou inspira, mais aussi dans les contes populaires des jongleurs, contes qui étaient inspirés par l'abbaye et qui devinrent rapidement le moyen le plus efficace par lequel le grand sanctuaire s'établit dans l'opinion publique. »

Cette version de *La Chanson de Roland*, qui « reflète la quintessence de l'esprit national du royaume capétien vers le milieu du XII^e^ siècle, dont le Saint-Denis de Suger était l'âme », rencontra un grand succès qui suscita par réaction une extraordinaire floraison de chansons de geste où un héros, Ogier le Danois, Girard de Roussillon, Renaud de Montauban, les barons lorrains…, lutte contre le pouvoir central et ses abus.

Cette version capétienne du *Roland* a été à son tour anglicisée, mise au goût du jour, dans l'entourage anglo-normand d'Henri II Plantagenêt, si l'on en juge par le manuscrit d'Oxford que l'on peut dater des années 1170-1180 [33], c'est-à-dire de l'époque où Chrétien de Troyes composait ses grands romans. Le procès de Ganelon était d'une brûlante actualité : s'agissait-il d'une trahison, d'un crime de lèse-majesté, comme le pensaient Henri II et ses partisans, ou d'une dispute entre grands barons, selon la « loi » française ? Ne pouvait-on établir un parallèle entre l'exécution de Ganelon et l'assassinat de Thomas Becket en 1170, chacun d'eux incarnant l'ancien système féodal dont Henri II ne pouvait tolérer l'indépendance ? « Le résultat du duel judiciaire entre Thierry d'Argonne, représentant de la centralisation royale, et Pinabel, considéré comme le symbole des vassaux

puissants et pratiquement indépendants de la Couronne, a certainement plu au parti de Henri II[34]. » Plus précisément, dans le *Roland* d'Oxford, au vers 171, Henri de Galne devient Henri neveu de Richard le Vieux de Normandie ; au vers 2883, le copiste remplace, comme frère de Geoffroy d'Anjou, Thierry par Henri. Il apparaît donc un nouveau personnage, Henri, apparenté aux familles de Normandie et d'Anjou. Cette double intervention permet d'introduire Henri II Plantagenêt, fils de Geoffroy d'Anjou et de Mathilde, fille d'Henri I[er] Beauclerc d'Angleterre et de Normandie[35].

IV

Pour discerner les structures de *La Chanson de Roland*, qui sont fondées sur la tension, on peut rappeler la définition de Marcel Paquette : « L'épopée est le récit d'une action héroïco-guerrière se déroulant sur le double plan de l'histoire et de la fiction ; elle est composée d'un triptyque où chacun des trois niveaux oppose des forces, le premier, de nature globale, le second, de nature sociale, le troisième, de nature existentielle ; ce dernier niveau fait apparaître la figure du couple épique duquel émerge en fin de compte l'individualité du héros titulaire[36]. »

Le premier niveau met en scène l'affrontement de deux mondes, de deux civilisations, de deux religions, incarné, pour finir, par le duel décisif et nécessaire[37] des deux chefs, le chrétien Charlemagne et le sarrasin Baligant. Cet affrontement du Bien et du Mal tend à donner au poème une démarche austère, une dignité hiératique et à substituer au réel une géographie poétique, symbolique.

Le XI[e] siècle a vu l'expansion des Almoravides en Afrique du Nord et en Espagne et les conquêtes turques qui remettent en question l'empire byzantin, le Khalifat fatimide d'Égypte et le Khalifat abbasside de Bagdad[38]. Il en résulte, pour la chrétienté occidentale, le sentiment d'un

péril redoutable et le désir, chez l'auteur, de faire sentir l'immensité du danger et, en même temps, d'en dégager les différents aspects, en nommant les Sarrasins ou en les faisant agir. La diversité des termes génériques (*païen, sarrasin, arrabiz*) s'amplifie avec les noms d'individus et de lieux, parmi lesquels on peut dégager des séries, organisées autour de préfixes à valeur péjorative ou/et descriptive (*mar-, mal-, fal-, cors-, val-*) en une sorte de langage parallèle qui développe une image de plus en plus précise des Sarrasins en relation avec le mal et le malheur qu'ils apportent ou qu'ils subiront, avec la richesse, la fausseté, la monstruosité, les puissances infernales. Les noms de chrétiens qui les désignent (*Justin de Val Ferrée, Maheu…*) visent sans doute des renégats, comme Margarit de Séville ; quant aux noms de l'Antiquité païenne (*Priam*) et biblique (*Amborres d'Oloferne*), ils établissent un ensemble d'équivalences entre tous ceux qui ne sont pas chrétiens et suggèrent que le Mal est toujours renaissant sous des formes diverses contre le peuple élu, que, des origines à l'époque actuelle, n'ont cessé de surgir de dangereux adversaires.

Les noms géographiques constituent un amalgame assez curieux et très révélateur qui présente les différents aspects du monde anti-chrétien : peuples d'obédience byzantine, Grecs schismatiques ; peuples païens d'Europe, le travail missionnaire se poursuivant à l'est et au nord jusqu'au XIII^{e} siècle ; peuples musulmans d'Asie et d'Afrique, entourés de nations chrétiennes ou sabéennes sous leur protectorat ; sans compter que *La Chanson de Roland* évoque dans leur bigarrure, de façon plus ou moins lointaine, les principautés de l'Espagne musulmane. Nous en retirons l'impression d'un monde coloré, en pleine évolution, dont les noms, d'un manuscrit à l'autre, se transforment et se déforment au gré de l'ignorance ou de la fantaisie du copiste (*Chernuble de Munigre* devient *Cornuble de Valnigre* ou *de Mont-Nigre*), dans une diversité diabolique que l'auteur a suscitée en s'interdisant les séries trop fournies et les procédés quasi automatiques, manifestant, dans l'onomastique, une recherche fréquente de

l'étrangeté, voire d'une certaine poésie, ainsi qu'une volonté de différenciation et, par là, de précision, qui révèle la conception qu'il se fait des Sarrasins, leur physionomie morale, religieuse, physique, et surtout l'ampleur du mal qui ne cesse de resurgir et d'investir le monde chrétien.

Les Sarrasins sont à l'ordinaire des personnages caricaturaux, dont la chevelure peut traîner jusqu'à terre, noirs de peau, gigantesques, poussant des cris d'animaux, couverts de soies comme les porcs, venant de noirs pays sans soleil ni pluie, sans rosée ni blé – d'un ailleurs, d'une contre-nature qui serait l'envers du paysage de référence chrétien et occidental pris comme repère de la normalité. De ces personnages l'auteur reprend inlassablement le portrait chargé, dont la félonie est le trait le plus marquant pour qualifier les individus (Abîme *Teches ad males e mult granz felonies*, « (il) est chargé de vices et de crimes affreux » [39]) ou la collectivité (Roland, au vers 1057, parle des *felun paien*), que ce soit sur le champ de bataille : Marganice frappe Olivier dans le dos, Grandoine feint d'être mort pour attaquer Roland moribond ; ou pendant les négociations : Blancandrin, l'homme aux *blanches* paroles, aux trompeuses paroles, l'un des dix membres les plus félons de l'entourage de Marsile, tire toutes les ficelles dans la première partie de *La Chanson de Roland*, puisqu'il détermine à plusieurs reprises le comportement de Marsile et de Ganelon, sorte de Socrate démoniaque qui accouche l'idée de la trahison dans l'esprit du baron français, et que, seul, il explique le départ de Charlemagne et, partant, l'isolement de l'arrière-garde. Figure du tentateur, ce chevalier-diplomate, qui n'a pas laissé indifférent le poète, agit avec une habileté consommée sur les points sensibles qu'il sait découvrir, émule des Byzantins diserts et déloyaux, à qui les chrétiens d'Occident reprochaient leurs traditions politiques imprégnées de la raison d'État et taxées d'hypocrisie [40]. Cruels, pleins de jactance – comme en témoigne toute une série de laisses (69-78) [41] consacrée aux menaces et aux vantardises des douze pairs sarrasins –, lâches de surcroît *(Veez : paien felun sunt e cuart* [42]), à quelques exceptions

près, bien que supérieurs en nombre, ils n'osent approcher des derniers survivants, et les meilleurs d'entre eux se mettent à quatre cents contre le seul Roland (laisse 157).

Ennemis déterminés de la religion chrétienne qu'ils cherchent à détruire par tous les moyens, adeptes d'une religion inefficace, coupables de sorcellerie et de rapports fréquents avec les puissances démoniaques, ces continuateurs du paganisme sont idolâtres et polythéistes, ils adorent de faux dieux, une Trinité du Mal, Mahom(et), le principal et qui semble avoir cristallisé les haines des chrétiens, Tervagant et Apollin [43], dont ils prient les statues de métal précieux et qu'ils n'hésitent pas à injurier, à briser quand ils se révèlent incapables de leur procurer la victoire (laisse 187). La cause est entendue : *Païen unt tort e chrestïen unt dreit* (vers 1015) ; Dieu combat aux côtés des seconds contre la *gent criminel* (vers 2456) qui ne peut que se convertir ou mourir.

Pourquoi, d'ailleurs, l'islam monothéiste, hostile à toute représentation du divin, est-il devenu idolâtre, et par suite exclu, aux yeux de l'Occident chrétien, des auteurs de geste et des chroniqueurs, pour qui « on peut en toute sincérité parler mal de celui dont la méchanceté a toujours été fort au-dessus de tout le mal qu'on en dirait » (Guibert de Nogent) ? Pourquoi une telle déformation ? L'ignorance, l'indifférence envers l'islam réel, la répulsion instinctive y ont sans doute une part ; mais aussi la projection inconsciente des tares de l'Occident chrétien, de sa sauvagerie, de sa propension à l'idolâtrie révélée par le culte des saints et des reliques : le Sarrasin n'est-il pas l'Autre au miroir, le support des fantasmes, des désirs, des tentations et des vices du monde chrétien ? N'est-ce pas aussi une manière de se déculpabiliser quand s'intensifie la guerre sainte et qu'on rejette l'Autre, par un souci d'unité, voire d'unicité, qui ne tolère pas la différence [44] ? Les Sarrasins, non-chrétiens et envahisseurs, représentent l'étrangeté absolue, le mal radical, une différence métaphysique qui ne doit pas avoir de place dans le monde.

Ce parti pris explique que Turold multiplie les injures contre les Sarrasins (*felon, fol, culvert* « canailles », *traître…*) et leur réserve des fins ignobles : Marsile meurt de chagrin, vaincu, mutilé du bras droit comme un voleur, après avoir fui, après avoir renié sa foi, dans une chambre face au mur, et son âme est emportée par les diables. L'ignorance fait que le poète imagine la société musulmane sur le modèle de la féodalité chrétienne. Les Sarrasins non seulement prient Apollin dans une crypte (vers 2580) et rendent un culte aux statues de leurs dieux, mais ont les mêmes gestes (donner ou recevoir le gant), la même organisation vassalique avec les mêmes signes et les mêmes rites, la même institution des douze pairs, la même façon de s'équiper et de combattre, les mêmes expressions : Marsile, au vers 16, parle de *France douce*. Dans le même temps, Turold cherche à différencier les deux camps par un certain exotisme des titres (*algalife, almaçur, amurafle…*), des noms géographiques, des pratiques guerrières : les païens sont seuls à porter des bannières appelées *étendards* et *dragon*, à se servir d'armes de jet, armes des lâches ; et surtout l'or éclate partout chez les Sarrasins de *la clere Espagne* (vers 59) [45], inséparable de leurs biens et de leurs personnes, dans un rêve obsédant de richesse que manifestent aussi bien les longs convois de chameaux, de chevaux et de mules que la chambre de Marsile – objet dans la vie sociale et guerrière des seigneurs, mais aussi moyen utilisé pour amener Ganelon à trahir, recouvert de cet or qu'il a accepté, et même voulu. D'autre part, le poète est trop sensible à la complexité du monde et aux exigences internes de son œuvre pour se contenter de l'outrance et de la caricature : l'astuce machiavélique de Blancandrin empêche que Ganelon ne soit qu'un traître de mélodrame ; la force du monstrueux Chernuble de Munigre et l'obstination de Grandoine soulignent la stature exceptionnelle de Roland ; la courtoisie et l'habileté guerrière de Margarit contribuent à placer Olivier au second rang ; la grandeur épique de Baligant s'accorde avec celle de Charlemagne ; les

relations diaboliques d'Abîme et de Signorel justifient l'engagement total de l'archevêque Turpin…

Cet affrontement se renouvelle sans cesse, la menace est toujours présente. Le *Roland* reflète les peurs d'un monde obsédé par le péril toujours renaissant des masses sarrasines déferlant en vagues successives, avec les douze pairs païens, puis Marsile, puis Marganice, enfin Baligant. C'est le sens de la dernière laisse : alors que tout semble achevé, que la reine Bramidoine vient d'être baptisée, saint Gabriel annonce à Charlemagne qu'il lui faut reprendre les armes : « Charles, lève les armées de ton empire ! De vive force tu iras en la terre de Bire, tu secourras le roi Vivien à Imphe, la cité que les païens ont assiégée : les chrétiens te réclament et t'implorent » (vers 3394-3398). Le suggère aussi un fait curieux : deux Sarrasins importants, le diplomate Blancandrin et le courtois Margarit, disparaissent sans laisser de trace, sans être mis à mort comme les autres. Il faut donc continuer de se méfier de deux types d'hommes éternels, trop adroits pour mourir sur un champ de bataille ; même quand les forces adverses ont été écrasées, il reste à poursuivre, à dénoncer ceux qui fomentent la trahison, et ceux qui peuvent passer pour les plus proches des chrétiens par leur comportement ou par leur passé, deux types d'hommes avec qui on serait tenté de pactiser.

Turold, qui appelle à la vigilance et à l'action, cherche à inculquer au monde chrétien quelques enseignements simples : le meilleur des païens est par essence un traître, et c'est le plus dangereux, en sorte qu'aucune cohabitation n'est possible ; il faut être toujours sur la brèche pour repousser l'hydre du Mal ; il faut savoir mourir pour la cause sacrée de la religion et de la terre des Pères, en se dépassant soi-même ; devant l'imminence du péril, on a besoin de tous, de tous les bras : il faut, à côté des chevaliers, des prêtres militants comme l'archevêque Turpin, variante du preux sage qui défend la Chrétienté par la crosse et par l'épée, et dont Turold accentue le caractère guerrier [46] sans faire de lui un saint : il n'opère

pas de miracles, il n'aura pas, comme Roland, de cortège céleste pour porter son âme en Paradis : il vit et meurt sur cette terre où il parle le langage des hommes. Écho des réticences, religieuses et laïques, envers la croisade, *La Chanson de Roland* intègre à l'idéologie chevaleresque en formation les valeurs de la guerre sainte.

Si Turpin demeure le prêtre qui absout et qui bénit les morts, sortant peu à peu du second plan, il distribue les coups de lance et d'épée alors qu'Odon de Bayeux ne porte qu'un bâton à la bataille d'Hastings ; il insiste sur son dévouement envers l'empereur et impose comme pénitence de bien frapper ; rivalisant avec Olivier et Roland, il occupe une place centrale dans la bataille contre Marsile où il porte le premier coup contre le diabolique païen Abîme : Turold décrit longuement l'engagement, s'attarde sur la description de son destrier et lui prête un coup étonnant, puisque sa lance pénètre sous un bras de l'ennemi et ressort sous l'autre, suscitant un jugement humoristique des Français : « Avec l'archevêque, l'honneur de la crosse est sauf » (laisse 114). La scène a tellement frappé les contemporains que, vers 1120-1130, sur les trois épisodes figurant au linteau de la cathédrale d'Angoulême, nous avons la victoire de Turpin sur Abîme[47]. Tout vibrant de l'orgueil du soldat vainqueur (« Ce champ, dit-il à Roland, est vôtre, Dieu merci, le vôtre et le mien ») et d'une constante *furia* guerrière, il massacre les païens malgré quatre épieux dans le corps (vers 2080), il pense d'abord à la vengeance et n'a que profond mépris pour la vie contemplative. Dernière vision de ce personnage hors pair : *Morz est Turpin, le guerreier Charlun* (vers 2242). Turold, l'abbé de Peterborough, n'aurait-il pas projeté en Turpin, double ecclésiastique de Roland, son propre idéal et écrit une sorte de plaidoyer *pro domo ?*

Il y a donc, pour ces héros, un devoir de violence et de conquête, qui s'accomplit dans une guerre inexpiable, dans un duel sans merci, au service d'une idéologie sommaire, fondée sur la peur et l'angoisse[48], persuadée d'avoir le droit pour elle, dirigée contre l'Autre dont on accuse les traits

jusqu'à la monstruosité et qui ne mérite de survivre que s'il oblitère sa différence. Le massacre est une obligation chrétienne, la victoire un jugement de Dieu, la croisade une Nouvelle Alliance. *La Chanson de Roland*, en ses profondeurs, est fondée sur une éthique et une esthétique de la violence, celle des Vikings encore proches, tendus vers l'aventure, qui sacrifient l'individu au groupe et cultivent la vocation au martyre : se battre est une fête que subliment la mort et l'apothéose des héros, et le poète éprouve un plaisir particulier à rapporter les hauts faits dont l'éclat des trompettes et l'éblouissement du soleil sur le métal des armes soulignent la splendeur. Faut-il, pour autant, parler de racisme[49] ? Plutôt d'intolérance religieuse, de prosélytisme, car c'est la religion qui distingue les protagonistes, et non la race, le physique ou même la monstruosité, puisque, converti, le Sarrasin aura tous les droits du chrétien.

V

Cet antagonisme fondamental engendre une crise dans la société même dont *La Chanson de Roland* se fait le chantre. Cette crise oppose des frères d'armes et débouche sur la trahison qui peut atteindre les plus grands en des cheminements subtils.

Élément ancien de la légende fondée sur l'opposition claire de la traîtrise et de son châtiment qui encadrent la mort de Roland, la trahison désigne le centre de génération du récit que l'auteur a ponctué de toute une série d'annonces[50] ; découverte progressivement par chacun des héros, elle est nécessaire, comme celle de Judas, au plan de la Providence, puisqu'elle entraîne le martyre de Roland et des pairs et, par voie de conséquence, la vengeance et la victoire totale de Charlemagne.

Le personnage du traître[51], du moins tel qu'il apparaît dans sa complexité et sa richesse à travers le manuscrit d'Oxford, est sans doute une

création originale de Turold, à partir d'un nom fréquent en Normandie – porté par l'archevêque de Sens Wenilon, qui, après avoir couronné Charles le Chauve à Sainte-Croix d'Orléans, se rebella contre lui avant de rentrer en grâce et de mourir, toujours évêque, en 865, et aussi, plus tôt, par l'évêque de Laon, mort entre 810 et 813, qui fut en relation avec Charlemagne [52] – et de personnages historiques, contemporains de la composition du *Roland*, comme Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun, qui trahit la cause chrétienne au moins à deux reprises, en 1087 dans une expédition contre Tudèle et en 1096 en Orient.

Plus qu'un écho historique, nous avons en Ganelon l'écho sociologique d'un important problème du temps, la révolte des vassaux Contre la royauté, même si le conflit entre deux grands seigneurs rappelle celui du premier chant de l'*Iliade*. Ganelon est un personnage de haute extraction, un *noble vassal*, courtisan assidu, *de mult grant parented* (v. 356), un *noble baron* (v. 421) *mult gentilz hoem* (v. 3811). Chef de clan, il est qualifié par Blancandrin de *mult riches homs* (v. 422), c'est-à-dire puissant et opulent. Aussi est-il naturel que, par deux fois, le duc Naimes se rallie à son point de vue. Beau-frère de Charlemagne, il a constitué autour de lui une alliance rivale de la couronne : beaucoup de chevaliers pleurent son départ. De la haute noblesse il a la beauté physique, la fierté du port, l'impatience des gestes, et Turold, que ce personnage n'a pas laissé indifférent, de conclure : *S'il fust leials, ben resemblast barun* (v. 3764), « s'il avait été loyal, il aurait eu tout d'un baron ». Cet aristocrate de sang et de cour ne peut qu'être hostile à la classe des chevaliers, aux *neveux*, à la *maisnie* du roi que sont les douze pairs qu'il englobe dans la même réprobation et la même haine. On comprend qu'il soit ulcéré d'être désigné pour la dangereuse ambassade auprès de Marsile, comme un personnage de second plan, comme si sa vie n'avait aucune valeur, alors que Charlemagne a refusé de laisser partir ses amis les plus proches, Naimes, Roland, Olivier, Turpin, et qu'il n'a pas un mot d'inquiétude pour Ganelon. « L'un des plus puissants vassaux de

l'empereur subit le sort d'un humble chevalier : on l'envoie au-devant du péril moins en raison de sa valeur qu'à cause de ce péril même[53]. » Ce représentant de la caste de l'ancien pouvoir, se sentant menacé dans sa puissance, ses honneurs et ses privilèges, préfère s'entendre avec l'aristocratie ennemie, il n'hésite pas à mentir. Son châtiment sera d'autant plus infamant qu'il sera livré aux sévices des cuisiniers, chargé de chaînes, écartelé.

Homme d'âge mûr, nanti, pensant à son bonheur individuel plutôt qu'à la grandeur de l'empire et au triomphe de la chrétienté, il recherche la paix à tout prix et s'oppose à la jeunesse impétueuse des *bacheliers*[54] dont Roland est le chef et la plus belle incarnation par sa gaieté, son amour pour Aude, sa largesse et surtout son goût de la prouesse. Le poète est sensible au charme de la jeunesse parce qu'elle est conquérante et que c'est le temps de l'effort héroïque pour s'établir et s'enrichir. Plus tard, Philippe de Novare[55] en donnera une des meilleures définitions : *Li jone haut home et li chevalier et les autres genz d'armes se doivent traveillier d'oneur conquerre por estre renomez de valor et por avoir les biens temporeus et les richesces et les heritages dont il puissent a honor vivre*. Dans ses confidences à Blancandrin (laisses 29-30), Ganelon reproche à Roland d'être belliqueux, orgueilleux et téméraire, d'être un mauvais conseiller qui pousse son oncle à poursuivre ses conquêtes, d'être un chef aimé de ses hommes qu'il comble de biens et un guerrier efficace au service de son suzerain. Ganelon, de toutes ses forces, souhaite la paix sans victoire militaire, et il se compromet avec l'ennemi en soutenant les propositions de Blancandrin, en préconisant un dangereux accord, une paix négociée dont l'initiative vient des Sarrasins ; il est le seul à transiger avec les païens, à leur faire des concessions, et c'est aux yeux de Turold sa première faute. Pour Ganelon, la victoire coûte trop cher et il n'a pas de scrupules à abandonner l'idéal pour lequel ont lutté les chrétiens. Au contraire, pour Roland, qui défend la thèse la plus sensée et à qui son orgueil interdit de perdre la face devant son

contradicteur, la bataille seule peut assurer la vraie victoire : il faut, en écrasant les païens qui incarnent le Mal, faire triompher la cause de Dieu. Le devoir des chrétiens est de se battre, et Roland ira jusqu'au sacrifice pour le leur rappeler, pour les obliger à continuer la guerre sainte.

Derrière le conflit entre le baron et le chevalier, entre l'homme installé et le *bachelier*, se profile l'opposition haineuse du parâtre et du fillâtre, sans qu'on sache qui est le père naturel de Roland. On ignore avec qui la sœur de l'empereur a fauté : Roland n'est le fils de personne. Turold a préservé sciemment cette opacité, que le poème de *Ronsasvals* a dissipée par l'aveu final du roi : *Bel neps, yeu vos ac per lo mieu peccat gran/ de ma seror e per mon falhimant,/ qu'ieu son tos payres, tos oncles eyssamant/ e vos, car senher, mon nep e mon enfant* (vers 1623-1626) : « Beau neveu, je vous ai eu par grand péché de ma sœur et par faute ; ainsi je suis ton père et ton oncle à la fois, et vous, cher seigneur, mon neveu et mon enfant. » De cet abîme vertigineux, on peut retenir l'explication de Robert Lafont [56] : « Il est bien probable qu'il y a dans ce thème quelque fond archaïque de magie sexuelle : l'inceste du roi est une hiérogamie de type pharaonique. Car le maître du monde – c'est bien là le contenu mystique de l'*imperium* – ne peut donner sa semence au hasard : hors de sa race. Est aussi à l'œuvre une symbolique de l'Esprit qui n'ose dire son nom. Parmi les Douze, l'un est "fils élu", celui qui reçoit la flamme divine dont le Maître est dépositaire. Parmi les neveux, le fils se cache. Mais l'incarnation ne peut se faire sans rompre l'ordre mondain. »

Reste pour Turold à suggérer comment un grand baron chrétien, de surcroît beau-frère de Charlemagne, peut devenir un traître, lui qui apparaît d'abord comme le dévoué vassal de l'empereur dont il fait l'éloge, et qui, au départ, est l'offensé.

Il faut certes des prédispositions – un goût effréné de la paix qui entraîne la lâcheté, une sourde rancune, une vieille haine, un contentieux ancien, un fond de jalousie et de cupidité – et un élément déterminant,

l'affrontement avec Roland pour le choix d'un ambassadeur. Mais il faut aussi un incitateur, Blancandrin, qui est le meneur de jeu et dont l'action nous apprend que les plus grands peuvent être amenés à trahir, ou risquent de trahir, quand certaines conditions sont réunies. Si le païen agit sur Marsile à qui il dicte son plan et sur Charlemagne comme porte-parole du roi sarrasin, il agit surtout sur Ganelon qu'il isole, sur le chemin de Saragosse, pour mieux le convaincre, s'accordant à la grande astuce du Français (v. 369). Il a mesuré la haine de ce grand seigneur pour son beau-fils ; il a surpris les menaces et le défi qu'il lui a lancés. Il a compris que Ganelon était favorable à la paix par tempérament, par refus d'un aventurisme guerrier (v. 401). Il a compris qu'« en voulant perdre Roland, Ganelon cherche… à satisfaire sa vengeance personnelle, mais ses desseins sont à la fois plus vastes et plus élevés. Il faut décapiter en Roland le chef des bellicistes, il faut aussi se débarrasser de ses partisans les plus déterminés ; il faut priver Charlemagne de ses conseillers les plus dangereux et servir par là la cause de la paix[57] ». Procédant par étapes, Blancandrin pousse Ganelon à parler, à révéler le fond de sa pensée, le flattant, d'entrée de jeu, dans son attachement à Charlemagne, le sondant pour savoir où est son point faible, de Charlemagne aux Francs, puis à Roland. Il abonde dans son sens ; il fait apparaître sa jalousie à l'égard de son beau-fils qui, par sa largesse, sa témérité et son mépris de la mort, dispose des Français et de l'empereur, tant et si bien qu'il l'amène à s'engager d'abord envers lui pour tramer la mort de Roland. Voici constitué le couple de félons (v. 413). Blancandrin, qui tient Ganelon par le poing, le flatte quand il le présente à Marsile et demeure à ses côtés pendant tout l'entretien, puisqu'il reçoit son manteau quand Ganelon répond à la menace du roi sarrasin (v. 463) qu'il amène à s'excuser par des paroles et un don. De sa présence muette, il ne cesse d'encourager le Français à toutes les étapes de sa trahison.

Une fois révélé à lui-même par Blancandrin, Ganelon manifeste auprès de Marsile son *grant saveir*, un extraordinaire machiavélisme dans le double jeu. D'un côté, il accomplit sa mission de messager de Charlemagne qu'il représente : il va jusqu'au bout de son rôle et, non sans un certain courage, il en accepte les risques habituels, prêt à se défendre face à Marsile irrité. De l'autre, par son attitude, il suggère aux païens qu'une discussion est possible, en dehors du cadre de son ambassade. Diplomate irréprochable qui tient le discours belliqueux qu'on attend et qui, révélateur d'une irréductible altérité, promet peu et menace beaucoup, il manque à ses devoirs de vassal et de chrétien en tenant le langage amical du complice [58], et il descend dès lors tous les degrés de la déchéance : il indique le plan à suivre pour anéantir Roland et l'arrière-garde (laisses 40-45), il reçoit le baiser de la trahison (v. 601), il prête serment sur les reliques païennes (v. 608), il accepte les cadeaux des dignitaires sarrasins qu'il cache dans ses bottes ; il est devenu *li felz, li parjurez* (v. 674) qui invente la fausse nouvelle de la mort de l'algalife et de ses troupes, et qui désigne Roland à l'arrière-garde, car il sait que son beau-fils se battra à outrance, sans appeler à l'aide, et c'est là-dessus qu'il compte pour tenir sa vengeance. Mais la trahison n'est jamais payante, ni pour le traître ni pour sa famille : Dieu se prononce contre eux dans le duel judiciaire qui tranche le débat, et dont la sanction est la pendaison pour les parents de Ganelon et l'écartèlement pour le félon.

Ultime enseignement du poète : la vengeance personnelle débouche sur la trahison, qui fait tache d'huile, puisque trahir son rival, c'est tôt ou tard trahir son suzerain et souverain, et c'est trahir Dieu et la chrétienté, quelles que soient les précautions formelles dont on s'entoure.

VI

Cette tension fondamentale s'intériorise dans le couple amical des deux héros, Roland et Olivier. Impossible, bien entendu, d'identifier le poète qui a imaginé le premier ce couple dont on peut penser qu'il est antérieur au *Roland* d'Oxford, et qui a utilisé un vieux lieu commun de la poésie épique, opposant ou associant *fortitudo* (courage) et *sapientia* (sagesse). Cette opposition, naturelle d'ailleurs, se retrouve chez Homère, Virgile, Stace, et, au v^e^ siècle, chez Darès, avec le couple antithétique de Deiphobus et Helenus, *similes patri, dissimiles natura*, « de même père, mais de caractères différents », *l'un fortis*, « courageux », l'autre *doctus vates*, « savant devin ». Turold a d'ailleurs utilisé ce *topos* à son gré, unissant ces deux qualités dans la personne de Turpin (v. 3691) ou les séparant pour caractériser deux héros dans une situation donnée, comme au fameux vers : *Rollant est proz e Oliver est sage* (v. 1093). Quant au nom d'Olivier, il est né dans l'esprit d'un poète pour qui l'olivier était l'emblème de la sagesse miséricordieuse et pacifique, et qui se souvenait des symboles bibliques, puisque, selon Alain de Lille, l'olivier est à la fois la sagesse divine, le juste et l'Église [59]. Mais, d'où qu'il vienne, « Olivier trouve dans le poème de Turold son lignage poétique, sa patrie morale, son âme, sa geste, sa vocation […], où il vit à jamais à côté du *cumpainz* avec lequel il est né et mort [60] », ne se définissant que *par rapport* à Roland, *avec* et *contre* lui.

Il est essentiellement son compagnon, *sun ami e sun per* (v. 1975), lié à lui dans les propos du poète comme dans ceux des chrétiens et des Sarrasins. La chanson de geste favorise d'ailleurs l'amitié plutôt que l'amour, et Olivier compte plus pour Roland que la belle Aude. Le héros épique est un individualiste qui ne peut vivre seul, car, poussé par la nécessité de s'affirmer, il a besoin de l'autre avec qui il se mesure et qui le regarde [61]. Le poète a renouvelé les lieux communs du compagnonnage guerrier et du héros modéré par son mentor, en liant d'amitié les deux personnages, en supprimant les différences d'âge et de condition sociale, en opposant deux êtres qui, d'une égale générosité, représentent deux attitudes

morales. Roland et Olivier sont deux *bacheliers* qui ont partagé la même vie, les mêmes épreuves, doués des mêmes qualités exceptionnelles de chevalier et de vassal, combattant au premier rang de l'armée chrétienne ; ils se connaissent et s'admirent mutuellement, égaux et incomparables, pour tout dire complémentaires. La profondeur de leur amitié est suggérée avec finesse dans tout le poème, dès la première intervention d'Olivier : intégrant cette amitié dans un long passé, il indique qu'il connaît bien Roland dont le cœur est *mult pesmes e fiers*, « violent et farouche » (v. 256), et qu'il redoute pour lui la fin tragique des deux précédents émissaires Basan et Basile ; il demande que Charles ne lui confie pas la mission dangereuse auprès de Marsile et il offre d'y aller lui-même. Sa dernière pensée sera pour son compagnon : en parfait vassal, il évoque d'abord Charlemagne et la France, mais il meurt avec l'image de Roland.

La sensibilité romane manifeste ses sentiments avec violence, sans transition, à travers des gestes et, plus rarement, des paroles qui renvoient, sans détours, à la profondeur de la douleur ou de la joie éprouvées. Roland s'évanouit à trois reprises, quand il voit son ami grièvement blessé (laisse 148), quand il constate sa mort (laisses 150-151), quand il apporte son cadavre auprès de Turpin (laisse 164). Le trépas d'Olivier lui rend la vie insupportable, d'autant plus qu'ils ne se sont jamais causé le moindre tort (v. 2029). Olivier est moins loquace que Roland, qui finit toujours par lui donner raison, qu'il demande de sonner du cor ou qu'il dénonce la félonie de Ganelon. Cette amitié est source de pathétique, quand ils s'opposent sur la conduite à tenir et, plus tard, lorsque Olivier, aveuglé par le sang, à demi inconscient, frappe son compagnon qu'il n'a pas reconnu (laisse 149).

Dynamique, leur amitié s'approfondit dans le temps et l'épreuve, si bien que les deux héros finissent par se ressembler, Roland passant de la démesure à la modération, Olivier de la mesure à la violence dont il fait l'expérience dans l'amitié peu à peu reconquise, et c'est au tour de Roland

de requérir, de regarder Olivier, d'user de patience et de modestie dans le langage.

S'il éprouve une telle amitié pour Olivier, c'est que ce vaillant guerrier est aussi fort en coups de lances qu'en sarcasmes, le seul à pouvoir, comme Roland, partager par le milieu son adversaire et sa monture, à faire un carnage du tronçon de sa lance, d'un courage moins bavard que celui de Roland et de Turpin [62], bon entraîneur d'hommes malgré ses pressentiments (vers 1175-1182).

Mais ce qui distingue Olivier, c'est la mesure, qui s'exprime par la courtoisie et le goût de la litote. Sa lucidité lui permet de connaître le caractère de Roland, de deviner le premier la trahison de Ganelon, de pressentir l'importance de la bataille, de mesurer la disproportion des forces en présence. Prudent, ménager du sang de ses hommes, il refuse le panache dans les actes et les propos : *Dist Oliver :* « *N'ai cure de parler* » (v. 1170). Cette sagesse le pousse à rejeter la folie du martyre, à préférer la mesure à la témérité (vers 1723-1725). Sagesse un peu triste au demeurant : il est le seul à ne pas pleurer, à ne pas rire non plus ; il tombe vite dans le sarcasme et l'ironie amère.

Ce nouveau venu, aussi brave que Roland, aussi sensé que Turpin, de surcroît vassal exemplaire, serait-il le héros du poème, comme le suggère Graham Greene dans l'*Agent secret* [63] ? Une analyse plus poussée révèle qu'Olivier « n'a vécu, grandi, peiné que pour son compagnon » qui envoûte tout le monde malgré son orgueil suicidaire et son égocentrisme [64], et dont il met en valeur les qualités, souligne l'évolution, signale la supériorité.

À considérer la mort des héros, point culminant de l'œuvre, Olivier, qui succombe le premier, connaît la mort simple, pitoyable, d'un soldat devenu aveugle, d'un bon chrétien et d'un loyal sujet [65] ; Turpin, celle d'un prélat et d'un guerrier ; Roland, celle d'un prestigieux capitaine, dans un décor grandiose, sur un tertre, dans un cirque de haute montagne, avec des gestes sublimes et de nobles paroles. Le poète veut pour Roland une mort oratoire,

triomphante, exemplaire, presque christique [66]. Il meurt en vainqueur, la tête tournée vers l'Espagne, et Dieu lui manifeste sa grâce en envoyant saint Gabriel chercher le gant qu'il lui tendait – après avoir été jusqu'au bout de son destin, sans démesure coupable ni repentir autre que celui des justes. Olivier ne connaît pas cette mort consolante.

Turold ne cesse de mettre en valeur Roland sans accorder le même privilège à Olivier : les Français et Charlemagne ne pensent à l'ordinaire qu'à Roland ; les païens, dans leurs vantardises, cinq fois ne mentionnent que lui et quatre fois lui associent son compagnon et les pairs ; Aude, avant de mourir, n'a pas une pensée ni un mot pour son frère.

Celui-ci n'a pas de passé guerrier, à tout le moins dans *La Chanson de Roland*, tandis que Roland mentionne ses conquêtes espagnoles (vers 198-200), que le poète rappelle la prise de Galne (vers 663-664) et Ganelon celle de Noples (v. 1175), sans parler de la longue glorification de l'épée Durendal [67] et, par ce moyen, du comte de Bretagne (laisse 172). De même, la générosité d'Olivier n'est pas évoquée, au contraire de celle de Roland. C'est à celui-ci et à Turpin que revient l'initiative, sur le champ de bataille. Olivier échoue contre Margarit, tandis que Roland partage par le milieu Chernuble et sa monture – Chernuble capable de porter, par jeu, la charge de quatre mulets (laisse 78). Roland moissonne le champ de bataille avec Durendal, Olivier avec un tronçon de lance. Olivier est seul à prévoir la défaite, les autres suivent aveuglément Roland dans l'orgueil de la prouesse fondé sur le sentiment de leur supériorité et de la justice de leur cause.

Que penser de certaines scènes, difficiles à interpréter ? Pourquoi mettre un tronçon de lance aux mains d'Olivier ? Pourquoi ce dernier, aveuglé, frappe-t-il Roland ? Pourquoi est-il le seul à laisser échapper son adversaire ? Autant de moyens, semble-t-il, de le ramener au second rang.

Olivier, plus cérébral que l'impulsif Roland, n'évolue pas : il s'en tient à une sagesse statique ; homme de paix et d'humilité, il n'abandonne jamais le sévère langage de la raison, le sec langage du sens commun ; il refuse la

folie et l'ivresse guerrière ; mais, de ce fait, s'il meurt sans faute, il meurt sans dépassement, d'une fin conforme à sa vie, sans sublime, toute de grandeur simple.

Face à Olivier, d'une lucidité immédiate, qui meurt aveuglé, la face contre terre, se dresse Roland, moins orgueilleux qu'on ne l'a dit, plus maître de lui-même qu'on ne le croit, d'une lucidité plus surnaturelle, plus profonde, le seul à deviner les intentions perverses de Marsile et des Sarrasins et à pressentir que leur mort est nécessaire au salut de la chrétienté. Roland, qui meurt les yeux ouverts, le regard vers l'ennemi, sait que, pour le triomphe de son suzerain et de Dieu, il lui est demandé le sacrifice de sa vie et de celle de ses hommes. Il ne peut communiquer sa tragique certitude à personne, pas même à Olivier ; de là son refus de sonner du cor, afin que la situation soit irréversible, et certaine leur mort, qui deviendra victoire [68].

Plus profondément, Roland qui, sous le vernis chrétien, demeure un héros d'épopée primitive, refuse d'abord de sonner du cor parce que ce serait une honte d'appeler au secours ; il le fait ensuite parce qu'il se tient justifié cette fois par sa mort certaine : il ne demande plus d'aide, mais la vengeance et la victoire de Charlemagne et de la chrétienté. Il n'éprouve pas de remords car il ne juge pas avoir commis de faute. Le poète est loin de condamner Roland qui meurt en héros, manifestant jusqu'à la déraison l'orgueil louable du lignage et de la patrie, cette folie, cette *estoltie* nécessaire à la vaillance, cette déraison sacrée que doit posséder le combattant au moment des grandes actions, la *virtus* des Celtes. *La Chanson de Roland*, loin d'être une leçon d'humilité et de pénitence, est une leçon de grandeur, de force et d'audace, faite, comme toutes les épopées, pour exciter à la vaillance des armes [69].

Mais ce guerrier fanatique, singulier mélange de dévouement et de narcissisme, évolue en chrétien jusqu'au martyre : il sait maintenant ce qu'est la souffrance et bénéficie de sa vertu rédemptrice ; ému par les

épreuves et la mort d'êtres chers, désolé de ne pouvoir rien faire pour les morts ou les survivants qui lui ont fait confiance, il se tourne vers Dieu : « … le héros n'est plus tout à fait le même homme. Il n'a rien perdu de sa vaillance et pense toujours à l'honneur. Mais, prenant part à la souffrance des autres et souffrant lui-même, il s'est humanisé et en même temps rapproché de Dieu [70] ». Sa chevalerie s'est humanisée et christianisée. Aussi sera-t-il récompensé : mort sans être touché par l'ennemi, pardonné, il assure par son sacrifice le succès, jusque-là matériellement et moralement exclu, de Charlemagne et de la Chrétienté sur Baligant et le Mal.

Ce qui, dans notre poème, dans les chansons de geste et les chroniques de la première croisade, oppose le musulman au chrétien, c'est que le premier regarde et raisonne, tandis que le second, insoucieux des conditions matérielles du combat, s'en remet à la volonté de Dieu. Olivier, quand approche l'ennemi, observe et raisonne et, à partir de là, doute d'une victoire humainement possible. Cette sagesse tout humaine est le privilège des païens. Bien sûr, Olivier est croyant, et les conclusions de son raisonnement sont différentes de celles de ses ennemis. Mais, dans les deux cas, l'attitude mentale est semblable. Olivier concilie la foi et la raison ; Roland refuse de prêter attention à son rapport, de se soumettre à la réalité, de tenir compte de la disproportion des forces, oublieux de tout souci d'efficacité. Défi à la raison, mais acte de foi et d'humilité devant Dieu dont dépendra le sort de la bataille, et qui ne peut abandonner les Français, car leur cause est juste : à Dieu de faire le reste. C'est l'avis de toute l'armée, et du plus grand nombre de leurs contemporains, indifférents à la supériorité numérique ou technique, à la tactique et à la stratégie, comme les croisés et leurs historiens. On s'explique que la sagesse d'Olivier soit suspecte à Roland. Quand celui-là, conscient qu'il est trop tard pour avertir Charlemagne, prévoit que ses hommes sont perdus, Roland lui répond : « *Ne dites tel vitrage !* » (v. 1106). L'attitude d'Olivier, seul dans sa sagesse, une *scientia* tout humaine, fait figure de folie : considérer les causes

temporelles, c'est douter de Dieu. La démesure de Roland est sagesse selon la foi, *sapientia* d'ordre surnaturel, reflétée dans le *consilium Dei ;* c'est la forme sublime de la foi et de l'abandon à la volonté de Dieu, loin de constituer une faute dont la mort serait le châtiment. La mort sur le champ de bataille du chevalier chrétien, tué à l'ennemi, n'est pas scandaleuse, elle est dans l'ordre ; le scandale serait que ne mourût pas le soldat du Christ, alors que le Christ s'est sacrifié.

Mais si Turold inaugure le débat sur la « magnanimité », flottant peut-être entre les deux attitudes, se demandant si elle n'est pas souvent que folle témérité et s'il ne faut pas lui préférer la modération [71], il s'interroge et nous interroge sur le *vasselage*, sur les devoirs réciproques de *conseil* et d'*aide* du vassal et du suzerain, qu'il célèbre non seulement à propos de Roland et Olivier qui *ambedui* (« tous les deux ») *unt merveillus vasselage* (v. 1094), mais aussi de Naimes, de Ganelon, de Pinabel et des païens. *La Chanson de Roland* est une longue variation sur le motif de la vassalité, dont elle présente une fine et profonde défense et illustration adressée à la haute noblesse [72], en sorte que Charlemagne, souverain et suzerain, domine tout le poème du début à la fin, dans son conseil comme à la guerre, dans les pensées et les propos des chevaliers chrétiens et des ennemis sarrasins.

Majestueux, prudent, incertain, solitaire, l'empereur a beaucoup appris pour avoir beaucoup souffert, pour avoir senti la faille qui commence à s'insinuer entre la conception qu'il a de ses fonctions et celle que s'en fait la majorité de ses hommes. S'il nous apparaît comme la figure du sage désenchanté, du juste souffrant, de l'élu accablé par la grâce du Tout-Puissant, il est surtout l'image de Dieu et, partant, il doit être redouté. Monarque tourné vers l'action, combattant glorieux, roi guerrier et terrible qui fait régner l'ordre par le fer, défenseur de l'Église, il incarne les intérêts supérieurs, la gloire du Très-Haut, le prestige de l'Empire. Médiateur entre le Ciel et la Terre, entre les hommes, entre les exigences des valeurs et les embûches du réel [73], en contact avec le transcendant et le surnaturel (par les

songes en particulier), bénéficiant, comme Josué, du miracle du soleil arrêté, il exécute les volontés d'En-Haut. La royauté carolingienne, dont la puissance s'exerce par un mouvement descendant, isole le représentant de Dieu, dans la fixité et la solidité d'un ordre qui échappe aux fragilités de l'humanité et de l'altérité, dans l'identité et l'universalité d'un monde épique qui refuse la dispersion et la fragmentation, et qui est celui d'une communauté et d'un peuple chrétiens. Charlemagne réalise la synthèse supérieure des trois fonctions indo-européennes telles que les a définies Georges Dumézil [74] : souveraineté magico-religieuse et juridique dans ses rapports avec le sacré, force physique et principalement guerrière, abondance tranquille et féconde [75].

Dès lors, *La Chanson de Roland* ne serait-elle pas tout autant *La Chanson de Charlemagne* ? Mais, sur ce point comme sur bien des problèmes que nous avons soulevés, Turold nous met et nous laisse face à des données diverses dont toutes ont un rôle à jouer : l'œuvre reste à jamais ouverte et riche d'une extraordinaire complexité car « le poète ne dit pas, ne tranche pas. Aucun souci de solution raisonnée, d'"unité d'esprit", de cohérence morale ne lui imposa sa contrainte. La dualité demeure, profonde, irrésolue, pareille au jeu des contrastes que nous retrouverons à chacun des sommets de la poésie médiévale [76] ». Il en va de *La Chanson de Roland* comme de la poésie de René Char au sujet de laquelle Maurice Blanchot a écrit [77] :

> « Les phrases presque séparées portent dans leur pluralité le sens d'un arrangement qu'elles confient à un avenir de parole. Un arrangement d'une sorte nouvelle, qui ne sera pas celui d'une harmonie, d'une concorde ou d'une conciliation, mais qui acceptera la disjonction ou la divergence comme le centre infini à partir duquel, par la parole, un rapport doit s'établir ; un arrangement qui ne compose pas, mais juxtapose [78]. »

Jean DUFOURNET.

Principes d'édition

> « Il est entendu qu'il en va de *La Chanson de Roland* comme des *Pythiques* de Pindare ou de la *Poétique* d'Aristote : quand la 1 001e édition en aura paru, elle en appellera d'elle-même une 1 002e, à laquelle quelques bons esprits préféreront peut-être la 999e, si ce n'est la première. Certaines éditions d'un ouvrage illustre s'opposeront en effet à certaines autres comme le noir au blanc, et cela parce qu'elles représentent chacune, outre le tempérament individuel de celui qui la procure, un ensemble de principes plus ou moins accrédités de son temps, parfois des *idola tribus*, des modes, que les uns ont suivies, tandis que d'autres réagissaient contre elles. Il est entendu que ce perpétuel renouvellement des points de vue de la critique est chose bonne et salutaire. »
>
> Joseph Bédier[1].

I

On peut distinguer, avec Joseph Bédier, huit versions de *La Chanson de Roland* et au moins une douzaine de textes :

1. version assonancée du manuscrit Digby 23 d'Oxford (O) ;

2. version assonancée, en franco-italien, du manuscrit IV du fonds français de la Bibliothèque Saint-Marc, Venise (V^4) ;

3. version rimée française écrite après 1150, en deux familles :

– famille CV^7 :

a. manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Châteauroux (C) ;

b. manuscrit VII du fonds français de la Bibliothèque Saint-Marc, Venise (V^7) ;

– famille PLT :

c. manuscrit 860 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, Paris (P) ;

d. manuscrit 894 Be la Bibliothèque de la Ville de Lyon (L) ;

e. manuscrit R, 3, 32 de la Bibliothèque de Trinity Collège, Cambridge (T) ;

4. *Ruolandes liet* allemand de Konrad (K), entre 1131 et 1133 ;

5. version norroise de la *Karlamagnussaga* (n), entre 1230 et 1250 ;

6. version galloise (g) d'un roman en prose du XIV^e^ siècle ;

7. version anglaise (e), fragmentaire, du XIV^e^ siècle ;

8. version néerlandaise (h), fragmentaire.

Pour tous ces textes, à l'exception de la version d'Oxford (voir bibliographie), on se reportera à l'édition de Raoul Mortier en 10 vol., Paris, 1940-1944. Pour le *Roland* occitan (*Roland à Saragosse, Ronsasvals*), on utilisera l'édition bilingue de Gérard Gouiran et Robert Lafont, Paris 10/18, 1991.

La critique s'accorde à reconnaître l'écrasante supériorité du manuscrit d'Oxford qui, selon Maurice Delbouille, mérite à lui seul, comme témoin de *La Chanson de Roland*, autant de crédit que tous les autres textes réunis, et qui contient aussi la traduction du *Timée* de Platon par Chalcidius. Il appartient à la catégorie des manuscrits de jongleur, qui comptent parmi les plus anciennes copies et comportent la version la plus archaïque des poèmes. De petit format (16-17 X 10-12 cm), en peau de qualité médiocre, d'une écriture peu soignée, sans ornementation, présentant le texte sur une colonne, ce sont en quelque sorte les livres de poche de l'époque[2]. Pour

Léon Gautier, les jongleurs y apprenaient la chanson à déclamer, et même s'en servaient devant le public. Ne serait-ce pas plutôt, ou tout autant, des manuscrits élaborés parmi les jongleurs pour fixer par écrit la forme nouvelle d'une chanson de geste ?

On décèle dans le manuscrit d'Oxford un respect manifeste du texte ancien, alors qu'ailleurs on relève transformations, altérations, modifications. C'est une honnête transcription en face de brouillons et non une misérable copie délabrée[3]. Ce manuscrit comporte sans doute des erreurs accidentelles, des bévues d'écriture qui, d'ailleurs, ne pullulent pas ; il nous a conservé dans les moments subtils un texte intelligible et fin, qu'on l'explique par l'intelligence du scribe ou par sa rigueur dans la transcription. Au total, une grande fidélité en dépit d'erreurs passagères.

Toutefois, ce manuscrit ne constitue pas *La Chanson de Roland* originelle : c'est un remaniement qui, certes peu accusé, a des caractères nets. Le copiste est un *rifacitore* qui a voulu autant retoucher que recopier. En effet, au Moyen Âge, les textes n'étaient pas considérés comme des pièces intouchables, mais on les remaniait et revivifiait sans cesse. Incessante déchéance qui est la preuve d'une vie constante !

Le manuscrit d'Oxford, dû à un scribe anglais, ou anglo-normand qui avait adopté les habitudes graphiques de l'Angleterre[4], a les qualités de ses défauts. Le copiste ne se soucie pas d'améliorer un original défectueux ; s'il ne comprend pas, il transcrit ce qu'il lit, photographiant le texte, à la différence des autres scribes qui le modifient en profondeur. Il lui arrive de sauter un vers ou deux, jamais une laisse. Comme l'a écrit Maurice Delbouille[5], « à ne considérer que le texte d'Oxford dans son précieux archaïsme, on a l'impression de se trouver en présence de la copie maladroite mais assez fidèle d'un vieux poème que les auditeurs de France n'appréciaient sans doute déjà plus à ce moment et qui ne nous a été conservé dans sa forme si ancienne que grâce au retard que marquait l'évolution de la mode littéraire française en Angleterre ».

Publié pour la première fois par Francisque Michel en 1837, étudié par Stengel, Bédier, E.G.R. Waters, Ch. Samaran…, le manuscrit d'Oxford a été lu avec de plus en plus d'attention et reproduit de plus en plus scrupuleusement. Mais il n'est pas inutile que des érudits en reprennent périodiquement la lecture pour en améliorer le texte, comme l'ont fait F. Lecoy, G. Brault, S. Sandqvist, C. Segre, *etc.*

À notre tour, nous avons suivi ce manuscrit le plus fidèlement possible, marchant sur les traces de Raoul Mortier dont nous nous sommes toutefois écarté sur un certain nombre de points pour tenir compte de l'extraordinaire apport de la critique rolandienne, persuadé, avec Ernest Hoepffner[6], que « le copiste du manuscrit d'Oxford n'est pas parfait… Une partie de ses fautes et de ses négligences sautent aux yeux, d'autres sont moins visibles mais non moins certaines… Les fautes, l'éditeur a non seulement le droit, mais le devoir de les éliminer, de même qu'il corrigerait aujourd'hui les fautes d'impression évidentes ou des fautes de copie dans les textes écrits à la machine… Il faut évidemment changer le moins possible et ne corriger que ce qu'il est indispensable de modifier. Mais d'autre part, il y aura toujours des corrections qui s'imposent et qu'il ne faut pas hésiter à exécuter ».

Nous avons mis entre parenthèses les mots ou syllabes superflus, entre crochets les ajouts nécessaires à une bonne compréhension du texte, en bas de page les leçons que nous n'avons pas conservées, mais nous avons tenu à ne pas multiplier les corrections, à ne pas modifier l'ordre des laisses, fût-ce pour permettre aux lecteurs de faire ce travail qui demeure toujours, pour une bonne part, subjectif.

II

Nous avons inscrit en face du texte une traduction suivie en français moderne. Nous avons ainsi cherché à offrir une version littéralement saisissable pour le lecteur qui ne connaît pas l'ancienne langue, en écartant les tours archaïques, les mots disparus du vocabulaire ou dont le sens a changé, sauf dans quelques cas où il s'agit de réalités spécifiques.

Nos principes primordiaux ont été l'exactitude (quasi littérale) et la modernité, la brièveté et la rapidité, en dépit du style répétitif du Moyen Âge. Nous pensons qu'une traduction doit se suffire à elle-même, se comprendre d'emblée, sans allonger démesurément le texte sous prétexte d'en rendre toutes les nuances. Notre traduction se tient au plus près de l'original, elle ne le modifie que lorsque la stricte intelligibilité l'exige ; elle tâche d'en préserver au maximum l'énergie poétique, la densité et la vigueur expressive ; elle respecte, autant que possible, le mouvement, le rythme, la cadence. Nous nous sommes efforcé, comme le recommandait notre maître Victor-Henry Debidour[7], de traduire le texte à la fois dans son mouvement et son exactitude, d'être *littéralement* fidèle à l'*esprit* du poème, tout en nous rappelant la réflexion de Dante dans son *Convivio* : « Et que chacun sache que nulle chose harmonisée par lien musaïque ne se peut transmuer de son idiome en un autre sans perdre toute sa douceur et son harmonie. » Notre modèle en ce domaine demeure Maurice-E. Coindreau, qui n'avait pas de théorie de la traduction, mais plutôt une éthique, celle du mot juste, et une esthétique dans laquelle la musique jouait un rôle important.

III

La Chanson de Roland est si riche et si complexe, sous tous ses aspects, qu'elle demande un grand nombre d'éclaircissements. Pour éviter de

surcharger le texte d'appels de note, les commentaires, en fin de volume, renvoient aux pages et aux vers.

Complémentaires de la traduction, les notes, que nous avons volontairement limitées et qui visent à inciter les lecteurs à aborder l'œuvre par des biais très divers, sont de plusieurs sortes.

Les unes relèvent de la philologie et de la sémantique : elles justifient la leçon que nous avons adoptée, voire la ponctuation que nous avons introduite ; elles commentent quelquefois la traduction ou attirent l'attention sur des mots que le français contemporain a conservés mais avec un autre sens que celui du texte.

D'autres ressortissent à l'histoire : nous avons tâché d'identifier nombre de personnages et de lieux que mentionne Turold ; nous avons rendu compte des institutions et des usages dont le poète s'est fait l'écho ; nous avons commenté les faits de civilisation.

D'autres notes, encore, plus proprement littéraires, visent à éclairer la poétique de Turold, à élucider les allusions et les citations bibliques.

Souvent, tout en évitant une érudition trop pesante, nous avons indiqué les ouvrages ou les articles où le lecteur pourra trouver des renseignements complémentaires.

J. D.

LA CHANSON DE ROLAND

1

Charles le roi, notre grand empereur, sept ans tout pleins est resté en Espagne.

Jusqu'à la mer il a conquis les hautes terres ; il n'est château qui devant lui résiste,

mur ni cité qui restent à forcer,

hors Saragosse qui est sur une montagne.

Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu ; il sert Mahomet et invoque Apollin :

il ne peut empêcher le malheur de l'atteindre.

2

Le roi Marsile se tient à Saragosse.

Il est allé dans un verger à l'ombre ;

sur un perron de marbre bleu il se couche, autour de lui plus de vingt mille hommes.

Il interpelle et ses ducs et ses comtes : « Sachez, seigneurs, quel malheur nous accable !

L'empereur de la douce France, Charles,

en ce pays est venu nous détruire.

Je n'ai pas d'armée qui lui livre bataille, je n'ai pas de gens pour briser les siens.

Conseillez-moi en sages vassaux,

gardez-moi de la mort et de la honte. »

Il n'est païen qui réponde un seul mot,

hors Blancandrin du Château de Valfonde.

3

Blancandrin était des plus sages païens,

par sa valeur excellent chevalier,

homme avisé pour aider son seigneur.

Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas !

Assurez Charles, l'orgueilleux et le fier, de vos fidèles services et de votre amitié.

Vous lui donnerez ours, lions et chiens,

sept cents chameaux et mille autours mués, quatre cents mulets d'or et d'argent chargés, cinquante chariots formés en convoi :

il en pourra bien payer ses soldats.

En cette terre il a longtemps guerroyé ;

en France, à Aix, il lui faut retourner.

Vous le suivrez à la Saint-Michel

et recevrez la foi des chrétiens ;

vous serez son homme en tout bien tout honneur.

S’il veut des otages, fort bien, envoyez-lui-en dix ou vingt pour le mettre en confiance.

Envoyons-y les fils de nos femmes :

dût-il mourir, j’y enverrai le mien.

Il vaut bien mieux qu’ils y perdent leurs têtes que nous ne perdions honneurs et biens

et que nous soyons réduits à mendier.

4

Blancandrin dit : « Par la main droite que voici Et par la barbe qui flotte sur ma poitrine, l’armée des Français, vous la verrez sur l’heure se défaire.

Les Francs s’en iront en France, leur terre.

Quand chacun sera dans son plus riche domaine et Charles à Aix dans sa chapelle,

à la Saint-Michel il donnera une grande fête.

Viendra le jour et passera le terme

sans qu’il entende de nous paroles ni nouvelles.

Le roi est violent et son cœur cruel :

de nos otages il fera trancher la tête.

Il vaut bien mieux qu’ils y perdent leur tête que nous ne perdions la brillante et belle Espagne et que nous ne souffrions malheur et détresse. »

Les païens disent : « C’est peut-être vrai. »

5

Quand le roi Marsile eut tenu son conseil, il appela Clarin de Balaguer,

Estramarin et Eudropin son pair,

et Priamon et Garlan le Barbu,

et Machiner et son oncle Mathieu,

et Joüner et Malbien d'Outremer,

et Blancandrin, pour exposer sa décision.

Des plus félons il en a appelé dix :

« Seigneurs barons, vers Charlemagne vous irez ; il est au siège de Cordres la cité.

En vos mains vous porterez des branches d'olivier, en signe de paix et d'humilité.

Si par votre adresse vous m'accordez avec lui, je vous donnerai or et argent en quantité, terres et fiefs autant que vous voudrez. »

Les païens disent : « C'est bien nous combler. »

6

Quand le roi Marsile eut tenu son conseil, il dit à ses hommes : « Seigneurs, vous partirez et porterez en vos mains des branches d'olivier.

Vous direz pour moi au roi Charlemagne

qu'au nom de son Dieu il ait pitié de moi.

Il ne verra pas passer ce présent mois

sans que je le rejoigne avec mille de mes fidèles, et j'embrasserai la foi chrétienne.

Je serai son homme en toute amitié et loyauté.

S'il veut des otages, il en aura, vraiment. »

Blancandrin dit : « Vous en aurez un très bon accord. »

7

Marsile fit amener dix mules blanches
que lui avait envoyées le roi de Suatile : les freins sont en or, les selles enchâssées d'argent.
Voilà donc à cheval les messagers,
en leurs mains ils portent des branches d'olivier.
Ils vinrent à Charles qui gouverne la France : il ne peut tout à fait échapper à leur piège.

8

L'empereur se montre joyeux et gai :
Cordres est prise et ses murailles en pièces ; de ses perrières il a abattu les tours.
Quel grand butin ont fait ses chevaliers
en or, en argent et riches équipements !
Dans la cité il n'est resté de païen
qui ne soit mort ou devenu chrétien.
L'empereur est dans un grand verger,
auprès de lui Roland et Olivier,
le duc Samson et le farouche Anséis,
Geoffroy d'Anjou, gonfalonier du roi ;
y sont aussi Gérin et Gérier ;
et, avec eux, d'autres encore, en grand nombre : de la douce France ils sont quinze milliers.
Sur de blancs tapis sont assis les chevaliers ; pour se distraire, les plus sages et les vieux jouent aux tables et aux échecs ;
les jeunes gens alertes font de l'escrime.

Sous un pin, près d'un églantier,
on a placé un trône tout d'or pur :
là est assis le roi qui gouverne la douce France.
Il a la barbe blanche et la tête fleurie, le corps bien fait et le maintien farouche.
Si on le demande, inutile de le montrer.
Les messagers mirent pied à terre
et le saluèrent en tout amour et tout bien.

9

Blancandrin a le tout premier parlé
et dit au roi : « Que Dieu vous sauve,
le Roi de gloire, que nous devons adorer !
Voici le message du valeureux roi Marsile : il s'est informé sur la foi du salut ;
ses richesses, il veut vous les prodiguer : ours et lions et vautres tenus en laisse, sept cents chameaux et mille autours mués, quatre cents mulets d'or et d'argent chargés, cinquante chariots dont vous ferez un convoi ; il y aura tant de pièces d'or pur
que vous pourrez bien en payer vos soldats.
En ce pays vous êtes longtemps resté :
en France, à Aix, il vous faut retourner.
Là vous suivra mon maître, il l'assure. »
L'empereur étend ses mains vers Dieu,
il baisse la tête et commence à songer.

10

L’empereur tint la tête inclinée :
de parler il n’était pas impatient,
il avait coutume de parler à loisir.
Quand il se redressa, le visage farouche, il dit aux messagers : « C’est fort bien dit !
Le roi Marsile est mon grand ennemi.
A ces paroles que vous venez de dire,
en quelle mesure pourrai-je m’y fier ?
– Grâce à des otages, dit le Sarrasin ;
vous en aurez dix ou quinze ou vingt.
Dût-il mourir, j’y mettrai un de mes fils, et vous en aurez, je crois, de plus nobles.
Quand vous serez en votre palais royal,
à la grande fête de saint Michel du Péril, mon maître vous rejoindra, il l’assure ;
dans vos bains, que Dieu fit pour vous,
là il veut devenir chrétien. »
Charles répond : « Il peut encore être sauvé. »

11

Beau était le soir et le soleil brillait.
Charles fait mettre à l’écurie les dix mulets.
Dans le grand verger le roi fait dresser une tente où il fait loger les dix messagers ;
douze serviteurs les ont bien pourvus.
Ils y passent la nuit jusqu’au point du jour.
L’empereur s’est levé de bon matin.
Le roi a écouté la messe et les matines.

Sous un pin le roi s’en est allé.

Il convoque ses barons pour tenir son conseil : sur l’avis des Français il veut en tout se régler.

12

L’empereur s’en va sous un pin.

Il convoque ses barons pour tenir son conseil, Le duc Oger et l’archevêque Turpin,

Richard le vieux et son neveu Henri,

le vaillant comte de Gascogne Acelin,

Thibaud de Reims et Milon son cousin ;

y furent aussi Gérier et Gérin ;

et avec eux vint le comte Roland et Olivier le vaillant et le noble ;

des Francs de France il y en eut plus de mille.

Ganelon y vint, qui fit la trahison.

Alors commence le conseil du malheur.

13

« Seigneurs barons, dit l’empereur Charles, le roi Marsile m’a envoyé ses messagers.

De ses richesses il veut me donner à profusion, ours et lions et vautres dressés pour la laisse, sept cents chameaux et mille autours à mettre en mue, quatre cents mulets chargés d’or d’Arabie et, de surcroît, plus de cinquante chariots.

Mais il demande que je m’en aille en France : il me suivra à Aix, où je demeure,

et embrassera notre foi salvatrice ;
il sera chrétien et de moi tiendra ses terres.
Mais je ne sais ce qu'il a dans le cœur. »
Les Français disent : « Il nous faut prendre garde. »

14

Quand l'empereur eut fini son discours,
le comte Roland, qui ne l'approuve pas,
se redresse et vient le contredire.
Il dit au roi : « Non, non, ne croyez pas Marsile !
Voilà sept ans tout pleins que nous vînmes en Espagne.
Je vous ai conquis Nobles et Commibles,
j'ai pris Valterne et la terre de Pine,
et Balaguer et Tudèle et Séville.
Le roi Marsile commit la pire trahison : il envoya quinze de ses païens,
chacun portait une branche d'olivier ;
et ils vous dirent les mêmes paroles.
De vos Français vous prîtes le conseil :
ils vous donnèrent un avis bien léger.
Au païen vous mandâtes deux de vos comtes : l'un était Basan et l'autre Basile.
Il prit leurs têtes dans les montagnes, sous Haltile.
Faites la guerre comme vous l'avez commencée, à Saragosse conduisez votre armée,
mettez-y le siège votre vie durant,
et vengez ceux que le traître fit tuer. »

15

L’empereur tient la tête baissée,
il caresse sa barbe et lisse sa moustache, sans faire à son neveu réponse bonne ou mauvaise.
Les Français se taisent, hormis Ganelon.
Il se redresse et vient devant Charles.
Avec arrogance il commence son discours
et dit au roi : « Non, ne croyez pas un coquin, moi ou un autre, sinon pour votre bien.
Puisque le roi Marsile vous annonce
qu’il deviendra mains jointes votre homme et qu’il tiendra toute l’Espagne par votre don, et embrassera la foi que nous avons,
qui vous conseille de rejeter cette offre se moque, sire, de quelle mort nous mourrions.
Conseil d’orgueil ne doit pas triompher.
Laissons les fous, tenons-nous-en aux sages. »

16

Ensuite Naimes s’est avancé :
il n’y avait pas à la cour de meilleur vassal.
Il dit au roi : « Vous avez bien entendu
ce que le comte Ganelon vous a répondu :
c’est sagesse, pourvu qu’il soit compris.
Le roi Marsile a perdu cette guerre :
vous lui avez pris tous ses châteaux,
de vos machines vous avez brisé ses murs, brûlé ses cités et vaincu ses soldats.

Puisqu'il vous prie de le prendre à merci, ce serait péché que de lui faire pis.

Puisque par des otages il veut vous rassurer, cette grande guerre ne doit pas se prolonger. »

Les Français disent : « Le duc a bien parlé. »

17

« Seigneurs barons, qui enverrons-nous
à Saragosse vers le roi Marsile ? »
Le duc Naimes répond : « Accordez-moi d'y aller.
Donnez-moi maintenant le gant et le bâton. »
Le roi lui dit : « Vous êtes un homme sage ; par ma barbe et ma moustache que voici,
de l'année vous n'irez pas si loin de moi.
Allez vous asseoir, puisqu'on ne vous demande rien. »

18

« Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrasin qui tient Saragosse ? »

Roland répond : « Je puis fort bien y aller.

– Sûrement pas, fit le comte Olivier ; votre cœur est violent et farouche :
j'aurais grand peur que vous n'en veniez aux mains.
Si le roi le veut, je puis bien y aller. »
Le roi répond : « Tous les deux taisez-vous !
Ni vous ni lui vous n'y mettrez les pieds.

Par cette barbe que vous voyez toute blanche, les douze pairs, malheur à qui les désignera ! »

Les Français se taisent : les voilà interdits !

19

Turpin de Reims s'est levé du rang
et dit au roi : « Laissez vos Francs tranquilles !
En ce pays vous êtes resté sept ans :
ils ont eu bien des peines et des tourments.
Donnez-moi, sire, le bâton et le gant,
et j'irai chez le Sarrasin d'Espagne,
et je verrai un peu à quoi il ressemble. »
L'empereur lui répondit furieux :
« Allez vous asseoir sur ce tapis blanc !
N'en parlez plus, si je ne vous le commande ! »

20

« Nobles chevaliers, dit l'empereur Charles, choisissez-moi un baron de ma terre
qui pour moi porte à Marsile mon message. »
Et Roland dit : « Ce sera Ganelon, mon parâtre. »
Les Français disent : « Certes, il peut bien le faire.
Lui récusé, vous n'en enverrez pas de plus sage. »
Le comte Ganelon en fut tout angoissé :
de son cou il rejeta ses grandes peaux de martre, il est resté en sa tunique de soie.

Il avait les yeux vifs et le visage farouche, le corps bien fait et la poitrine large : il était si beau que tous ses pairs le regardent.

Il dit à Roland : « Insensé, pourquoi cette rage ?

L'on sait bien que je suis ton parâtre,

et tu as décidé que j'aille vers Marsile !

Si Dieu m'accorde que je revienne de là-bas, je te causerai un si grand dommage

qu'il durera pendant toute ta vie. »

Roland répond : « Quel orgueil insensé !

On le sait bien : je me moque des menaces, mais c'est au sage de porter le message.

Si le roi veut, je suis prêt à prendre votre place. »

21

Ganelon répond : « Tu n'iras pas à ma place.

Tu n'es pas mon homme, je ne suis pas ton seigneur.

Charles ordonne que je fasse son service : à Saragosse j'irai vers Marsile,

mais je m'amuserai un peu

avant que je ne dissipe cette grande colère. »

Quand Roland l'entend, il se met à rire.

22

Quand Ganelon voit que Roland rit de lui, il souffre tant qu'il manque d'éclater de colère ; il s'en faut de bien peu qu'il ne perde le sens.

Il dit au comte : « Je ne vous aime pas du tout.

Sur moi vous avez fait tomber un choix injuste.
Juste empereur, me voici en personne :
je veux accomplir votre commandement. »

23

« A Saragosse je sais bien qu'il me faut aller.
Quand on va là-bas, on n'en peut revenir.
Mais surtout ma femme est votre sœur,
et j'en ai un fils, le plus beau qui puisse être : c'est Baudouin, dit-il, ce sera un bon chevalier.
A lui je laisse mes domaines et mes fiefs.
Gardez-le bien : jamais je ne le reverrai. »
Charles répond : « Vous avez le cœur trop tendre.
Puisque je le commande, il faut vous en aller. »

24

Le roi lui dit : « Ganelon, avancez,
et recevez le bâton et le gant.
Vous l'avez entendu : c'est vous que choisissent les Francs.
– Sire, dit Ganelon, c'est Roland qui a tout fait.
Je ne l'aimerai jamais de toute ma vie,
ni Olivier, parce qu'il est son compagnon.
Les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant, je les défie ici, sire, sous vos yeux. »
Le roi lui dit : « Vous avez trop de rancœur.
Oui, vous partirez, puisque je le commande.

– Je peux partir, mais sans garantie,
pas plus que Basile et son frère Basan. »

25

L’empereur lui tend son gant droit ;
mais le comte Ganelon aurait bien voulu être ailleurs.
Quand il fut pour le prendre, le gant tomba par terre.
Les Français disent : « Dieu ! Que va-t-il se passer ?
De cette ambassade nous viendra grande perte.
– Seigneurs, dit Ganelon, vous en entendrez des nouvelles. »

26

« Sire, dit Ganelon, donnez-moi votre congé.
Puisque je dois y aller, je n’ai plus à tarder. »
Le roi dit : « Au nom de Jésus et au mien, allez ! »
De sa main droite il l’a absous et signé de la croix, puis il lui remit le bâton et la lettre.

27

Le comte Ganelon s’en va à son logis
et se met à préparer son équipement,
le meilleur qu’il peut se procurer.
Il a fixé à ses pieds des éperons d’or,
il a ceint son épée Murglis à son côté.

Sur Tachebrun son destrier il est monté,
son oncle Guinemer lui tenant l'étrier.
Là vous auriez vu tant de chevaliers pleurer, qui tous lui disent : « A quoi bon votre valeur ?
A la cour du roi vous êtes longtemps resté ; l'on vous y proclame un noble vassal.
Celui qui décida que vous alliez là-bas, par Charlemagne ne sera ni sauvé ni protégé.
Le comte Roland n'aurait pas dû y penser, car vous sortez d'un très grand lignage. »
Puis ils lui disent : « Sire, emmenez-nous donc ! »
Ganelon répond : « A Dieu ne plaise !
Mieux vaut être seul à mourir que tant de bons chevaliers.
En douce France, seigneurs, vous repartirez.
De ma part saluez ma femme,
et Pinabel mon ami et mon pair,
et Baudouin mon fils que vous connaissez ; aidez-le et tenez-le pour votre seigneur. »
Il se met en route, et le voilà parti.

28

Ganelon chevauche sous de grands oliviers.
Il a rejoint les messagers sarrasins.
Voici Blancandrin qui s'attarde près de lui.
Avec grande astuce ils parlent l'un à l'autre.
Blancandrin dit : « L'homme prodigieux que Charles !
Il a conquis la Pouille et toute la Calabre ; vers l'Angleterre il a passé la mer salée et pour saint Pierre en a gagné le tribut.

Que nous demande-t-il en notre terre ? »
Ganelon répond : « C’est dans son caractère.
Jamais personne ne pourra le valoir. »

29

Blancandrin dit : « Les Francs sont de très nobles gens.
Mais quel grand mal ces ducs et ces comtes font à leur seigneur en lui donnant tel conseil !
Ils le tourmentent et le détruisent lui et d’autres. »
Ganelon répond : « Je n’en sais, de vrai, nul qui soit tel, hormis Roland qui, un jour, en pâtira.
Hier matin, l’empereur était assis à l’ombre.
Survint son neveu, vêtu de sa cuirasse.
Il avait pillé les abords de Carcassonne.
Dans sa main, il tenait une pomme vermeille : « Tenez, cher seigneur, dit Roland à son oncle ; de tous les rois je vous offre les couronnes. »
Son orgueil devrait bien le perdre,
car, chaque jour, à la mort il s’expose.
Qu’on le tue, et nous aurions une paix totale. »

30

Blancandrin dit : « Roland est un criminel : il veut réduire à merci tous les peuples
et il revendique toutes les terres.
Avec qui compte-t-il accomplir tant d’exploits ? »

Ganelon répond : « $ les Français.

Ils l'aiment tant qu'ils ne lui manqueront pas : il leur donne tant en or et en argent,

en mulets et destriers, en draps de soie et équipements.

L'empereur lui-même obtient tout ce qu'il veut : il lui conquerra tout jusqu'en Orient. »

31

Tant chevauchèrent Ganelon et Blancandrin qu'ils se sont l'un à l'autre promis par leur foi de chercher à faire tuer Roland.

Tant chevauchèrent par routes et par chemins qu'à Saragosse ils mettent pied à terre sous un if.

Un trône se dressait à l'ombre d'un pin,

enveloppé d'une soie d'Alexandrie.

Là est le roi qui tient toute l'Espagne ; tout autour de lui vingt mille Sarrasins.

Aucun ne parle, aucun ne souffle mot,

à cause des nouvelles qu'ils voudraient entendre.

Or voici Ganelon et Blancandrin.

32

Blancandrin vient devant Marsile ;

par le poing il tient le comte Ganelon

et dit au roi : « Salut par Mahomet

et Apollin dont nous gardons les saintes lois !

Nous avons fait à Charles votre message.

Il a levé ses deux mains vers le ciel
et loué son Dieu sans faire d'autre réponse.
Il vous envoie un de ses nobles barons,
il vient de France et il est très puissant.
Par lui vous saurez si vous aurez la paix ou non. »
Marsile répond : « Qu'il parle ! nous l'écouterons. »

33

Mais le comte Ganelon avait longtemps réfléchi.
Fort habilement il commence à parler,
à la manière d'un homme qui s'y entend.
Il dit au roi : « Salut au nom du Dieu
de gloire que nous devons adorer !
Voici le message du valeureux Charlemagne : embrassez la sainte foi chrétienne ;
il veut vous donner en fief la moitié de l'Espagne.
Si vous ne voulez accepter cet accord,
vous serez pris et enchaîné de force ;
en la capitale d'Aix vous serez amené
et là, par jugement, serez condamné ;
vous y mourrez dans la honte et l'infamie. »
Le roi Marsile en fut épouvanté.
Il tenait un javelot, d'or empenné ;
il voulut l'en frapper, mais on l'a retenu.

34

Le roi Marsile a changé de couleur ;

de son javelot il a brandi la hampe.

Quand Ganelon le vit, il mit la main à l'épée et, de deux doigts, l'a tirée du fourreau.

Il lui a dit : « Vous êtes bien belle et brillante.

Si longtemps je vous aurai portée en cour royale !

Jamais il ne dira, l'empereur de France,

que je sois seul à mourir en terre étrangère, mais les meilleurs vous auront payée cher. »

Les païens disent : « Empêchons la bataille ! »

35

Les meilleurs des Sarrasins le prièrent tant que Marsile sur son trône s'est assis.

Le calife dit : « Vous nous avez mis en mauvais cas, à vouloir frapper le Français.

Vous auriez dû l'écouter et l'entendre.

– Sire, dit Ganelon, il me faut l'endurer.

Je ne renoncerais pas, pour l'or que fit Dieu ni pour toutes les richesses de ce pays,

à lui dire, s'il m'en laisse le loisir,

ce que lui ordonne Charles, le puissant roi, par ma bouche, à lui son ennemi mortel. »

H était vêtu d'un manteau de zibeline,

recouvert d'une soie d'Alexandrie.

Il le rejette, et Blancandrin le reçoit,

mais son épée, il ne veut pas la lâcher : en son poing droit, il la tient par le pommeau doré.

Les païens disent : « Voici un noble baron ! »

36

Ganelon s’est approché du roi
et lui a dit : « Vous avez tort de vous fâcher, car Charles, qui règne sur la France, ordonne que vous embrassiez la foi des chrétiens ; il vous donnera en fief la moitié de l’Espagne ; l’autre moitié sera pour Roland son neveu.
Vous aurez là un bien orgueilleux partenaire.
Si vous ne voulez accepter cet accord,
dans Saragosse il viendra vous assiéger ; de force vous serez pris et enchaîné,
et emmené tout droit en France à Aix-la-Chapelle.
Vous n’aurez ni palefroi ni destrier, ni mulet ni mule pour chevaucher ;
vous serez jeté sur une méchante rosse.
Par jugement, là-bas, vous perdrez la tête.
Notre empereur vous envoie cette lettre. »
Dans la main droite il l’a remise au païen.

37

Marsile, de colère, est devenu tout blanc.
Il brise le sceau, en jette la cire,
regarde la lettre et lit le contenu :
« Charles, qui gouverne la France, me demande de me rappeler sa douleur et sa colère

au sujet de Basan et de son frère Basile
dont je coupai la tête dans les monts d'Haltile.
Si je veux racheter ma propre vie,
que je lui envoie mon oncle le calife,
ou sinon il ne m'aimera plus. »
Ensuite parla le fils de Marsile
qui dit au roi : « Ganelon a parlé comme un fou ; il a été si loin qu'il ne mérite plus de vivre.
Livrez-le-moi, j'en ferai justice. »
Quand Ganelon l'entend, il brandit son épée et va s'adosser au tronc du pin.

38

Dans le verger s'en est allé le roi,
il emmène avec lui ses meilleurs vassaux ; Blancandrin, aux cheveux blancs, y vint,
et Jurfaret, son fils et son héritier,
et le calife, son oncle et son fidèle.
Blancandrin dit : « Appelez le Français : pour nous servir, il m'a juré sa foi. »
Le roi dit : « Eh ! bien, amenez-le ici. »
Blancandrin a pris Ganelon par la main droite et dans le verger l'a conduit jusqu'au roi.
C'est là qu'ils complotent l'injuste trahison.

39

« Cher seigneur Ganelon, lui dit Marsile, j'ai été avec vous un peu désinvolte,

puisque de colère j'ai voulu vous frapper.

En gage de loyauté, voici ces zibelines

dont les peaux valent en or plus de cinq cents livres avant demain soir, l'amende en sera belle. »

Ganelon répond : « Je ne refuse pas.

Que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense ! »

40

Marsile dit : « Ganelon, soyez convaincu

que je tiens à être votre vrai ami.

De Charlemagne je veux vous entendre parler.

Il est très vieux et il a fait son temps ; à mon avis, il a deux cents ans passés.

Par tant de terres il a promené son corps, il a pris tant de coups sur son bouclier, réduit à mendier tant de puissants rois !

Quand sera-t-il lassé de faire la guerre ? »

Ganelon répond : « Charles n'est pas homme de ce genre.

Personne ne le voit ni n'apprend à le connaître sans dire que l'empereur est valeureux.

Je ne puis assez l'exalter et le louer

qu'il n'ait encore plus d'honneur et de vaillance.

Sa grande valeur, qui pourrait l'estimer ?

Dieu fait briller en lui une si grande noblesse qu'il préfère mourir que de manquer à ses barons. »

41

Le païen dit : « J'ai tout lieu d'être émerveillé par Charlemagne qui est chenu et vieux.

A mon avis, il ä deux cents ans et plus,

Par tant de terres il a épuisé son corps, il a pris tant de coups de lance et d'épieu, il a réduit à mendier tant de puissants rois !

Quand sera-t-il lassé de faire la guerre ?

– Jamais, dit Ganelon, tant que vivra son neveu : il n'est si bon vassal sous la chape du ciel.

Très brave aussi est son compagnon Olivier.

Les douze pairs, que Charles aime tant,

forment l'avant-garde avec vingt mille chevaliers.

Charles est en sûreté, car il ne craint personne. »

42

Le païen dit : « Je suis émerveillé

par Charlemagne qui est chenu et blanc.

A mon avis, il a plus de deux cents ans.

Par tant de terres il est allé en conquérant, il a pris tant de coups de bons épieux tranchants, il a tué et vaincu en bataille tant de puissants rois !

Quand de faire la guerre sera-t-il lassé ?

– Jamais, dit Ganelon, tant que vivra Roland.

Il n'est si bon vassal jusqu'en Orient.

Très brave aussi est Olivier, son compagnon.

Les douze pairs, que Charles aime tant,

forment l'avant-garde avec vingt mille Francs.

Charles est en sûreté : il ne craint homme vivant. »

43

« Cher seigneur Ganelon, dit le roi Marsile, telle est mon armée que vous n'en verrez pas de plus belle : j'ai bien quatre cent mille chevaliers.

Ai-je de quoi combattre Charles et les Français ? »

Ganelon répond : « Pas maintenant !

Vous perdriez quantité de vos païens.

Laissez cette folie, choisissez la sagesse.

A l'empereur donnez tant de biens

qu'il n'y ait pas de Français qui ne s'en émerveille.

Pour vingt otages que vous lui enverrez,

en douce France retournera le roi.

Il laissera derrière lui son arrière-garde ; son neveu en sera, le comte Roland, je crois, et Olivier, le vaillant et le courtois.

Les comtes sont morts, si l'on veut me croire.

Charles verra choir son grand orgueil,

il n'aura plus envie de vous faire la guerre. »

44

« Cher seigneur Ganelon, [dit le roi Marsile,]

de quelle manière pourrai-je tuer Roland ? »

Ganelon répond : « Je puis bien vous le dire.

Le roi sera aux meilleurs cols de Cize ;

derrière lui, il aura mis son arrière-garde ; son neveu en sera, le puissant comte Roland, et Olivier, en qui il se fie tant ;

vingt mille Francs les accompagnent.

Envoyez-leur cent mille de vos païens,

qu'ils leur livrent une première bataille.

L’armée française sera blessée, meurtrie ; mais, je ne le nie pas, les vôtres seront massacrés.

Livrez-leur une autre bataille de même puissance : à l’une ou à l’autre Roland n’échappera pas.

Alors vous aurez accompli une belle prouesse ; vous n’aurez plus de guerre de toute votre vie.

45

« Si l’on pouvait faire que Roland y mourût, alors Charles perdrait le bras droit de son corps, et c’en serait fini des prodigieuses années : il ne rassemblerait plus de si grandes forces.

La Terre des Aïeux resterait en repos. »

Quand Marsile l’entend, il l’embrasse sur le cou, puis il commence à sortir ses trésors.

46

Marsile dit : « Pourquoi parler davantage ?
Un conseil n’est utile que si l’on a confiance.
Vous me jurerez de trahir Roland. »
Ganelon répond : « Qu’il en soit ainsi qu’il vous plaît ! »
Sur les reliques de son épée Murglis,
il a juré de trahir et commis le forfait.

47

Un trône se trouvait là, tout en ivoire.
Marsile fait apporter un livre
qui contenait la loi de Mahomet et Tervagant.
Voici le serment du Sarrasin d'Espagne :
si, à l'arrière-garde, il trouve Roland,
il se battra avec toute son armée,
et, s'il le peut, Roland y mourra, oui, vraiment.
Ganelon répond : « Que votre volonté soit faite !

48

Survint alors un païen Valdabrun.
Il s'approcha du roi Marsile.
Avec un rire sonore il dit à Ganelon :
« Prenez mon épée, personne n'en a de meilleure.
Sa garde contient plus de mille mangons.
Par amitié, cher seigneur, je vous la donne pour que vous nous aidiez contre le vaillant Roland et qu'à l'arrière-garde nous puissions le trouver. »
– « Ce sera fait », répondit Ganelon.
Puis ils s'embrassèrent sur le visage et le menton.

49

Survint ensuite un païen, Climborin.
Avec un rire sonore il dit à Ganelon :
« Prenez mon casque, jamais je n'en vis de meilleur, et aidez-nous contre le marquis Roland
en telle manière que nous puissions le couvrir de honte.

– Ce sera fait », répondit Ganelon.

Puis ils s'embrassèrent sur la bouche et le visage.

50

Survint alors la reine Bramimonde.

« Je vous aime bien, seigneur, dit-elle au comte, Car mon mari vous estime fort ainsi que tous ses hommes.

A votre femme j'enverrai deux colliers,

tout entiers d'or, d'améthystes et d'hyacinthes : ils surpassent toute la richesse de Rome.

Votre empereur n'en eut jamais de si beaux. »

Il les a pris, et les glisse dans sa botte.

51

Le roi appelle Mauduit son trésorier :

« Le trésor pour Charles est-il préparé ? »

L'autre répond : « Oui, sire, tout est prêt : sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et des otages, des plus nobles qui soient. »

52

Marsile prit Ganelon par l'épaule

et lui dit : « Vous êtes valeureux et sage.

Par cette foi qui, pour vous, assure le salut, gardez-vous de détourner de nous votre cœur.

De mes richesses je veux vous combler :

voici dix mulets chargés de l'or le plus fin d'Arabie ; jamais il ne se passera d'année que je vous en donne autant.

Prenez les clés de cette vaste cité :

ses grandes richesses, présentez-les à Charles, et puis faites-moi placer Roland à l'arrière-garde.

Si je puis le trouver à un col ou à un défilé, je le combattrai jusqu'à la mort. »

Ganelon répond : « Je crois que je m'attarde trop. »

Il monte alors à cheval et se met en route.

53

L'empereur approche de son pays.

Il est venu en la cité de Gaine :

c'est le comte Roland qui l'a prise et détruite ; depuis ce jour, elle resta cent ans déserte.

Le roi attend des nouvelles de Ganelon et le tribut de la grande terre d'Espagne.

Au matin, à l'aube, quand point le jour,

le comte Ganelon est arrivé au camp.

54

L'empereur s'est levé de grand matin.

Le roi a écouté la messe et les matines.

Sur l'herbe verte, il se tenait debout devant sa tente.

Roland y était, et le valeureux Olivier,

le duc Naimes et beaucoup d'autres.

Ganelon y vint, le félon, le parjure.

Avec une rare astuce il commença à parler et dit au roi : « Dieu vous sauve !

De Saragosse je vous apporte les clés que voici ; je vous en amène un grand trésor

et vingt otages : faites-les bien garder.

Le valeureux roi Marsile vous fait dire

que pour le calife vous ne devez pas le blâmer, car, de mes yeux, j'ai vu quatre cent mille hommes armés, la cuirasse sur le dos et pour beaucoup le casque lacé, l'épée ceinte au pommeau niellé d'or,

qui l'accompagnaient jusqu'à la mer.

Ils fuyaient Marsile, car la religion chrétienne, ils ne voulaient pas la recevoir ni la pratiquer.

Avant d'avoir navigué quatre lieues,

ils furent pris par la tempête et l'orage : ils furent noyés, jamais vous ne les reverrez.

S'il avait été vivant, je l'aurais amené.

Quant au roi païen, sire, soyez-en assuré, vous ne verrez pas passer ce premier mois sans qu'il vous suive au royaume de France où il embrassera la foi que vous pratiquez ; les mains jointes, il sera votre vassal

et de vous il tiendra le royaume d'Espagne. »

Le roi dit : « Dieu en soit remercié !

Vous avez bien agi, vous en aurez une forte récompense. »

Parmi l'armée, on fait sonner mille clairons.

Les Francs lèvent le camp, font charger les montures.

Vers la douce France, les voici tous en route.

Charlemagne a dévasté l'Espagne,
pris les châteaux et forcé les cités.
Le roi dit que sa guerre est finie.
Vers la douce France chevauche l'empereur.
Le comte Roland a fixé son enseigne
et sur un tertre l'a brandie vers le ciel.
Les Francs campent par toute la contrée.
Les païens chevauchent à travers les larges vallées, la cuirasse sur le corps,
le casque lacé et l'épée ceinte,
le bouclier au cou et la lance prête.
En une forêt, au sommet des monts, ils s'arrêtent.
Quatre cent mille attendent le lever du jour.
Dieu ! quelle tristesse que les Français ne le sachent pas !

56

Le jour s'en va et la nuit est tombée.
Charles dort, le puissant empereur.
Il rêva qu'il était dans le grand défilé de Cize et qu'entre ses poings il tenait sa lance de frêne.
Le comte Ganelon la lui a arrachée,
il l'a si violemment brandie et secouée
que vers le ciel en volent les éclats.
Charles dort tant qu'il ne se réveille pas.

57

A ce rêve succéda une autre vision.

Il était en France, dans sa chapelle, à Aix.

Au bras droit un féroce verrat le mordit.

Du côté de l'Ardenne il vit venir un léopard qui violemment s'attaqua à son corps même.

Du fond de la salle un vautre dévala

qui courut à Charles au galop et par bonds.

En premier au verrat il trancha l'oreille droite et livra un combat furieux au léopard.

Les Français disent que c'est une grande bataille, mais ils ne savent pas lequel la gagnera.

Charles dort tant qu'il ne se réveille pas.

58

S'en va la nuit et se lève l'aube claire.

Parmi l'armée, regardant de tous côtés,

l'empereur chevauche l'air farouche.

« Seigneurs barons, dit l'empereur Charles, voici les cols et les défilés étroits.

Désignez-moi donc qui sera à l'arrière-garde. »

Ganelon répond : « Roland, mon beau-fils : vous n'avez pas de baron qui soit si bon vassal. »

Quand le roi l'entend, il le regarde, farouche, et lui dit : « Vous êtes le diable en personne.

Une rage mortelle vous est entrée au corps.

Et qui sera devant moi à l'avant-garde ? »

Ganelon répond : « Ogier de Danemark :

vous n'avez pas de baron qui la fasse mieux que lui. »

59

Le comte Roland, quand il s'entendit désigner, parla à la manière d'un chevalier :

« Seigneur beau-père, je dois bien vous chérir : pour l'arrière-garde vous m'avez désigné.

Charles qui règne sur la France n'y perdra, à mon avis, ni palefroi ni destrier

ni mulet ni mule qu'il doive monter ;

il n'y perdra ni monture ni bête de somme qui n'ait été d'abord disputée à l'épée. »

Ganelon répond : « Vous dites vrai, je le sais bien. »

60

Quand Roland entend qu'il sera à l'arrière-garde, il se déchaîne contre son beau-père :

« Ah ! crapule, misérable canaille,

tu as cru que le gant me tomberait des mains, comme à toi le bâton devant Charles ? »

61

« Juste empereur, dit le baron Roland,

donnez-moi l'arc que vous tenez au poing.

A mon avis, on ne me reprochera pas

qu'il me tombe des mains, comme à Ganelon le bâton de sa main droite quand il le reçut. »

L’empereur tient la tête baissée,

lissant sa barbe et tordant sa moustache ; il ne peut se retenir de pleurer.

62

Ensuite est venu Naimes :

il n’y avait pas à sa cour de meilleur vassal.

Il dit au roi : « Vous l’avez bien entendu ; le comte Roland est furieux.

L’arrière-garde lui est attribuée :

vous n’avez pas de baron qui puisse l’en décharger.

Donnez-lui l’arc que vous avez tendu,

et trouvez-lui des gens pour l’assister. »

Le roi lui donne l’arc, et Roland l’a reçu.

63

L’empereur s’adresse à son neveu Roland : « Seigneur, cher neveu, vous le savez bien : je vous laisserai la moitié de mes troupes ; gardez-les : c’est votre salut. »

Le comte répond : « Je n’en ferai rien.

Dieu me détruise si je trahis ma race !

Je garderai vingt mille Francs bien vaillants.

Passez les cols en toute sécurité :

vous aurez tort de craindre aucun homme, moi vivant ! »

64

Le comte Roland est monté sur son destrier.

Vers lui s'avance son compagnon Olivier ; Gérin y vient, et le vaillant comte Gérier, et aussi Othon et Bérenger,

et aussi Astor et le vieil Anséis,

et le farouche Gérard de Roussillon ;

y est venu le puissant duc Gaifier.

L'archevêque dit : « J'irai, par ma tête !

– Et moi avec vous, dit le comte Gautier ; je suis l'homme de Roland, je ne dois pas lui manquer. »

A eux tous ils choisissent vingt mille chevaliers.

65

Le comte Roland appelle Gautier de l'Hum : « Prenez mille Francs de notre terre de France, et occupez déserts et hauteurs,

pour que l'empereur n'y perde pas un seul des siens. »

Gautier répond : « Pour vous je dois bien le faire. »

Avec mille Français de leur terre de France, Gautier s'éloigne par les défilés et les hauteurs : il n'en descendra pas pour les pires nouvelles avant que ne soient dégainées sept cents épées.

Le roi Aumaris du royaume de Belferne

lui livra, ce jour même, une bataille terrible.

66

Hauts sont les monts, ténébreuses les vallées, sombres les rochers, lugubres les défilés.

Ce jour-là, les Français passèrent à grand-peine.

De quinze lieues on entend leur bruit sourd.

Dès qu'ils parviennent à la terre des Aïeux, ils voient la Gascogne, la terre de leur seigneur.

Alors ils se souviennent des fiefs et des domaines, et des jeunes filles et des nobles femmes : il n'y en a pas un qui ne pleure de tendresse.

Plus que tous les autres, Charles est anxieux : aux cols d'Espagne, il a laissé son neveu.

De tendresse, il ne peut s'empêcher de pleurer.

67

Les douze pairs sont restés en Espagne,
accompagnés de vingt mille Francs.
Ils n'ont pas peur ni ne craignent la mort.
L'empereur s'en retourne en France :
sous son manteau, il cache sa douleur.
A son côté chevauche le duc Naimes
qui dit au roi : « D'où vient votre tourment ? »
Charles répond : « C'est me blesser que me le demander !
J'ai tant de douleur que je ne puis retenir mes plaintes.
Par Ganelon la France sera détruite.

Cette nuit, il me vint, d'un ange, une vision : entre mes poings, il brisait ma lance.

C'est lui qui a désigné mon neveu pour l'arrière-garde.

Je l'ai laissé en une province étrangère.

Dieu ! si je le perds, jamais je n'aurai son pareil. »

68

Charlemagne ne peut s’empêcher de pleurer.

Cent mille Français sur lui s’attendrissent, et pour Roland ils redoutent le pire.

Le perfide Ganelon l’a trahi :

du roi païen il a reçu de riches dons,

or et argent, draps de soie et brocarts,

mulets, chevaux et chameaux et lions.

Marsile convoque les barons d’Espagne,

les comtes, vicomtes, ducs et almaçours,

les émirs et les fils des comtors.

Il en rassemble quatre cent mille en trois jours.

Dans Saragosse il fait battre tambour.

On dresse Mahomet sur la plus haute tour, il n’est pas de païen qui ne le prie et adore.

Puis ils chevauchent à marches forcées

par la Terre Certaine, par vaux et par monts.

De ceux de France ils virent les étendards.

L’arrière-garde des douze compagnons

ne manquera pas d’engager la bataille.

69

Le neveu de Marsile s’est avancé

sur un mulet qu’il touche d’un bâton.

Avec un rire sonore il dit à son oncle :

« Cher seigneur et roi, pour tant de services dont je n’ai eu que peines et tourments,

pour tant de batailles livrées et gagnées, faites-moi un don : porter le premier coup à Roland !

Je le tuerai de mon épieu tranchant

si Mahomet veut bien me protéger.

Je libérerai toutes les provinces d'Espagne, des cols d'Espagne jusques à Durestant.

Charles sera las et ses Francs se rendront : vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie. »

Le roi Marsile lui a donné son gant.

70

Le neveu de Marsile tient le gant en son poing ; il adresse à son oncle d'orgueilleuses paroles : « Cher seigneur et roi, vous m'avez fait un grand don.

Choisissez-moi douze de vos barons,

et je combattrai les douze compagnons. »

Le tout premier, Falsaron lui répond, c'était le frère du roi Marsile :

« Cher seigneur et neveu, vous et moi nous irons ; cette bataille, oui, nous la livrerons.

L'arrière-garde de la grande armée de Charles, il est décidé que nous la détruirons »

71

Le roi Corsablis se trouve de l'autre côté : c'est un Berbère, expert en sortilèges.

Il a parlé comme un bon vassal :

pour tout l'or de Dieu, il ne veut être couard […]
Voici que surgit Malprimis de Brigant :
il court à pied plus vite qu'un cheval.
Devant Marsile il s'écrie à très haute voix : « J'irai en personne à Roncevaux ;
si je trouve Roland, je ne manquerai pas de l'abattre. »

72

Il y a là un émir de Balaguer,
le corps bien fait, le visage fier, le teint clair.
Dès qu'il est monté sur son cheval,
il se fait gloire de porter ses armes.
Pour être bon vassal, il est bien réputé.
Chrétien, ce serait un vrai baron.
Devant Marsile, il s'est écrié :
« A Roncevaux, j'irai jouer mon corps.
Si je trouve Roland, il sera mis à mort, et Olivier et tous les douze pairs.
Les Français mourront dans la douleur et la honte.
Charlemagne est vieux et radoteur ;
il sera lassé de mener sa guerre,
et l'Espagne nous restera en toute propriété. »
Le roi Marsile l'a beaucoup remercié.

73

Il y a là un almaçour de Moriane ;

il n’est pire félon en la terre d’Espagne.

Devant Marsile, il lance sa bravade :

« A Roncevaux, je conduirai ma compagnie, vingt mille hommes avec boucliers et lances.

Si je trouve Roland, je lui garantis qu’il mourra.

Il ne se passera de jour sans que Charles s’en plaigne. »

74

D’un autre côté, voici Turgis de Tortelose : c’est un comte, et la cité est à lui.

Aux chrétiens il souhaite une triste fin.

Devant Marsile il se joint aux autres.

Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas !

Mahomet est plus fort que saint Pierre de Rome.

Si vous le servez, l’honneur du champ sera à nous.

A Roncevaux j’irai attaquer Roland ;

de la mort personne ne pourra le sauver.

Voyez mon épée qui est bonne et longue :

à Durendal je l’opposerai ;

vous apprendrez bien laquelle aura le dessus.

Les Français mourront si contre nous ils s’aventurent.

Charles le vieux éprouvera douleur et honte : jamais plus sur terre il ne portera la couronne. »

75

De l’autre côté voici Escremis de Valterne : c’est un Sarrasin, et il possède cette terre.

Devant Marsile, il s’écrie dans la foule : « A Roncevaux j’irai abattre l’orgueil.

Si je trouve Roland, il ne remportera pas sa tête, ni Olivier qui commande les autres.

Les douze pairs sont tous voués à la mort.

Les Français mourront, la France en sera déserte.

De bons vassaux Charles aura pénurie. »

76

D’un autre côté, voici un païen, Esturgant, avec Estramarit, l’un de ses compagnons.

Ce sont des félons, des traîtres accomplis.

Marsile dit : « Seigneurs, avancez !

A Roncevaux vous irez au passage des cols et aiderez à conduire mon armée. »

Les deux répondent : « Seigneur, à vos ordres !

Nous attaquerons Olivier et Roland :

de la mort rien ne garantira les douze pairs.

Nos épées sont bonnes et tranchantes :

nous les rendrons vermeilles de sang chaud.

Les Français mourront, Charles en sera triste.

La Terre des Aïeux, nous vous l’offrirons.

Venez-y, roi, et vous le verrez vraiment : c’est l’empereur que nous vous offrirons. »

77

En courant arrive Margarit de Séville.

Il possède la terre jusqu'aux Cazmarines.

Pour sa beauté, les dames sont ses amies : pas une ne le voit sans lui manifester sa joie ; pas une, à le voir, ne peut s'empêcher de rire.

Il n'est pas de païen qui soit aussi bon chevalier.

Il vint dans la foule et, plus fort que les autres, crie au roi : « Ne vous effrayez pas !

A Roncevaux j'irai tuer Roland,

et Olivier ne sauvera pas sa vie.

Les douze pairs sont restés pour leur martyre.

Voyez mon épée dont la poignée est d'or : elle me fut envoyée par l'émir de Primes.

Je vous promets qu'elle trempera dans le sang vermeil.

Les Français mourront, la France en sera honnie.

Charles le vieux à la barbe fleurie

ne connaîtra plus de jour sans souffrance ni colère.

Avant un an, nous posséderons la France ; nous pourrons coucher au bourg de Saint-Denis. »

Le roi païen s'incline profondément.

78

De l'autre côté voici Chernuble de Munigre, dont jusqu'à terre flottent les cheveux.

Il porte en se jouant un fardeau plus lourd que quatre mulets, quand ils sont chargés.

Au pays, dit-il, dont il est le seigneur, le soleil ne luit pas, le blé ne peut pousser, la pluie ne tombe pas, la rosée ne se pose pas ; il n'y a pas de pierre qui ne soit toute noire.

Certains disent que les diables y demeurent.

Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée.

A Roncevaux, je la teindrai en rouge.

Si je trouve sur mon chemin le vaillant Roland sans que je l'attaque, je ne mérite plus d'être cru.

Je conquerrai Durendal de mon épée.

Les Français mourront, la France en sera déserte. »

A ces mots les douze pairs s'assemblent

et emmènent avec eux cent mille Sarrasins qui brûlent de combattre et se hâtent :

ils vont s'armer à l'abri d'une sapinière.

79

Les païens s'arment de cuirasses sarrasines dont la plupart sont à triple épaisseur.

Ils lacent leurs solides casques de Saragosse et ceignent des épées d'acier viennois.

Ils portent de beaux boucliers, des épieux de Valence et des étendards blancs, bleus et vermeils.

Ils laissent les mulets et tous les palefrois, ils montent sur les destriers et chevauchent en rangs serrés.

Clair était le jour et beau le soleil : il n'est pas d'armure qui toute ne flamboie.

Mille clairons sonnent pour que ce soit plus beau.

Le bruit est grand : les Français l'entendirent.

Olivier dit : « Seigneur et compagnon, je crois que nous aurons à combattre les Sarrasins. »

Roland répond : « Que Dieu donc nous l'accorde !

Nous devons bien rester ici pour notre roi : pour son seigneur le vassal doit souffrir la détresse et endurer les grandes chaleurs et les grands froids, et il doit perdre et du cuir et du poil.

Que chacun veille à frapper de grands coups Pour qu'on ne chante pas sur nous de funeste chanson !

Les païens sont dans leur tort, les chrétiens dans leur droit.

Mauvais exemple ne viendra jamais de moi. »

80

Olivier est monté sur une hauteur.

Il regarde sur sa droite par une vallée herbeuse et voit venir l'armée des païens.

Du coup il appelle Roland son compagnon : « Du côté de l'Espagne, je vois venir une telle rumeur, tant de blanches cuirasses, tant de casques flamboyants !

Ces gens plongeront nos Français dans la douleur.

Ganelon le savait, le félon, le traître,

qui nous désigna devant l'empereur.

– Tais-toi, Olivier, répond le comte Roland.

C'est mon beau-père, je ne veux pas que tu en dises mot. »

81

Olivier est monté sur une hauteur.

Maintenant il voit très bien le royaume d'Espagne et les Sarrasins en grand nombre assemblés.

Brillent leurs casques aux pierres serties d'or et leurs boucliers et leurs cuirasses safrées et leurs épieux et leurs enseignes dressées.

Il ne peut même pas compter les bataillons : il y en a tant qu'il n'en connaît pas le nombre.

En lui-même il est tout bouleversé.

Le plus vite possible, il dévale du sommet, vient aux Français et leur a tout raconté.

82

Olivier dit : « J'ai vu les païens.

Jamais nul homme sur terre n'en vit plus.

Devant nous ils sont cent mille avec leurs boucliers, le casque lacé et la cuirasse blanche au dos ; hampes dressées, leurs épieux bruns luisent.

Vous aurez une bataille comme il n'en fut jamais.

Seigneurs français, que Dieu vous donne sa force !

Tenez ferme le champ pour que nous ne soyons pas vaincus ! »

Les Français disent : « Maudit soit le fuyard !

Dût-on mourir, personne ne vous fera défaut. »

83

Olivier dit : « Les païens viennent en force, et nos Français, il me semble qu'ils sont bien peu.

Roland, mon compagnon, sonnez donc votre cor : Charles l'entendra et l'armée reviendra. »

Roland répond : « Ce serait une folie !

En douce France j'en perdrais ma gloire.

Aussitôt, de Durendal, je frapperai de grands coups ; sa lame en saignera jusqu'à la garde d'or.

Les païens félons ont eu tort de venir aux cols : je vous le jure, tous sont condamnés à mort. »

84

« Roland mon compagnon, l'olifant, sonnez-le donc !

Charles l'entendra, il fera retourner l'armée, le roi nous secourra avec tous ses barons. »

Roland répond : « Ne plaise à Notre Seigneur que mes parents, par ma faute, soient blâmés et que la douce France soit déshonorée !

Mais je frapperai tant et plus de Durendal, ma bonne épée que j'ai ceinte au côté.

Vous en verrez la lame tout ensanglantée.

Les païens félons ont eu tort de se rassembler : je vous le jure, tous sont livrés à la mort.

85

– Roland mon compagnon, sonnez votre olifant : Charles l'entendra, lui qui passe les cols.

Je vous le jure, oui, les Francs reviendront.

– Ne plaise à Dieu, lui répond Roland,

qu'il soit jamais dit par personne au monde que pour un païen je sonne du cor !

Jamais on ne le reprochera à mes parents !

Quand je serai au fort de la bataille

et que je frapperai des coups par milliers, de Durendal vous verrez l'acier sanglant.

Les Français sont braves, ils frapperont en vrais vassaux ; jamais ceux d'Espagne n'éviteront la mort. »

86

Olivier dit : « A cela je ne vois aucun blâme.

Moi, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne :

les vallées et les montagnes en sont couvertes, et les collines et toutes les plaines.

Grandes sont les armées de ce peuple étranger, et nous n'avons qu'une bien petite troupe. »

Roland répond : « Mon ardeur en redouble.

Ne plaise à Dieu ni à ses anges

que jamais, par ma faute, la France perde son honneur !

Je préfère mourir que subir la honte.

C'est pour nos coups que l'empereur nous aime. »

87

Roland est vaillant et Olivier est sage : tous deux sont de merveilleux vassaux.

Une fois sur leurs chevaux et en armes,

jamais, dussent-ils mourir, ils n'esquiveront la bataille.

Les comtes sont braves et leurs paroles fières.

Les païens félons, furieusement, chevauchent.

Olivier dit : « Roland, en voici quelques-uns !

Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin.

Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner.

Le roi présent, nous n'aurions pas de pertes.

Regardez là-haut, vers les cols d'Espagne, Vous pouvez le voir : l'arrière-garde est à plaindre.

Qui en est aujourd'hui, ne sera d'aucune autre. »

Roland répond : « Ne dites pas ces folies !

Maudit le cœur qui dans la poitrine prend peur !

Nous tiendrons ferme ici sur place :

nous porterons les coups et ferons la mêlée. »

88

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,

il devient plus féroce que lion ou léopard.

Il appelle les Français et dit à Olivier : « Seigneur, mon compagnon, mon ami, ne parlez plus ainsi !

L'empereur, qui nous a laissé les Français, en a choisi vingt mille qui sont tels

à son avis que pas un n'est un lâche.

Pour son seigneur on doit subir de grands maux, endurer de grands froids et de fortes chaleurs, on doit perdre de son sang et de sa chair.

Frappe de ta lance et moi de Durendal,

ma bonne épée que le roi me donna.

Si je meurs, celui qui l'aura pourra dire que ce fut l'épée d'un noble vassal. »

89

D’un autre côté se trouve l’archevêque Turpin.

Il éperonne son cheval et monte une colline.

Il s’adresse aux Français et leur tient un sermon : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici.

Pour notre roi nous devons bien mourir.

Aidez-le à défendre la chrétienté !

Vous aurez à vous battre, vous en êtes sûrs et certains, car de vos yeux vous voyez les Sarrasins.

Battez votre coulpe, demandez pardon à Dieu !

Je vous absoudrai pour sauver vos âmes.

Si vous mourez, vous serez de saints martyrs, vous aurez des sièges au plus haut paradis. »

Les Français mettent pied à terre et se prosternent, et l’archevêque, au nom de Dieu, les bénit ; comme pénitence, il leur ordonne de frapper.

90

Les Français se relèvent et se mettent sur pied.

Les voici absous de tous leurs péchés.

Et l’archevêque, au nom de Dieu, a fait sur eux le signe de la croix.

Puis ils sont montés sur leurs rapides destriers.

Ils sont armés comme de vrais chevaliers

et tout équipés pour la bataille.

Le comte Roland appelle Olivier :

« Seigneur mon compagnon, vous le saviez fort bien, Ganelon nous a tous trahis :

il en a reçu de l’or, des biens et des deniers.

L’empereur devrait bien nous venger.
Le roi Marsile de nous a passé marché,
mais à coups d’épées il lui faudra payer. »

91

Aux cols d’Espagne Roland est passé
sur Veillantif, son bon cheval rapide.
Il porte ses armes, qui lui vont très bien, et le baron de brandir son épieu
et d’en tourner le fer contre le ciel.
A la pointe est fixé un gonfanon tout blanc, dont les franges battent jusqu’à ses mains.
Il a le corps bien fait, le visage clair et riant.
Son compagnon vient à sa suite,
et ceux de France le proclament leur protecteur.
Pour les Sarrasins son regard est farouche et, pour les Français, humble et tendre.
Il leur a parlé avec beaucoup d’égards : « Seigneurs barons, allez doucement au pas !
Ces païens cherchent à se faire massacrer.
Aujourd’hui, nous aurons un grand et riche butin : nul roi de France n’en eut jamais de cette valeur. »
Sur ces paroles, les armées en viennent aux prises.

92

Olivier dit : « Je n’ai pas le cœur à parler.

Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner, et Charles vous fait bel et bien défaut.

Il n'en sait rien, il n'est pas coupable, le preux.

Ceux qui sont là ne méritent aucun blâme.

Chevauchez donc du mieux que vous pouvez !

Seigneurs barons, tenez bon sur le champ !

Par Dieu, je vous en prie, soyez bien attentifs à frapper fort, à rendre coup pour coup !

Le cri de guerre de Charles, nous ne devons pas l'oublier. »

A ces mots, les Français ont poussé le cri.

A les entendre clamer « Monjoie »,

on aurait pu se rappeler ce qu'est la vaillance.

Puis ils chevauchent, Dieu ! si farouches, piquant des éperons pour aller au plus vite, et s'en vont frapper : que feraient-ils d'autre ?

Les Sarrasins ne les ont pas craints.

Francs et païens, les voici aux prises !

93

Le neveu de Marsile, qui se nomme Aelroth, chevauche le tout premier devant l'armée.

A nos Français il lance des injures :

« Félons de Français, aujourd'hui vous vous battrez avec les nôtres.

Il vous a trahis, celui qui devait vous garder.

Fou est le roi qui vous laissa aux cols.

En ce jour, la douce France perdra sa gloire et Charlemagne le bras droit de son corps. »

Quand Roland l'entend, Dieu ! quelle est sa douleur !

Il éperonne son cheval, le laisse courir à toute bride, et le comte va frapper l'autre de toutes ses forces.

Il brise son bouclier, déchire sa cuirasse, il lui ouvre la poitrine, lui rompt les os et lui fend en deux toute l'échine ;

de son épieu il lui arrache l'âme ;

il enfonce le fer et fait chanceler son corps ; de la longueur de sa lance il l'abat mort de son cheval ; en deux moitiés il lui a brisé le cou.

Il ne manquera pas, dit-il, de lui parler : « Fieffé coquin, Charles n'est pas fou,

et jamais il n'a toléré la trahison.

Il agit en brave en nous laissant aux cols.

Aujourd'hui, la douce France ne perdra pas sa gloire.

Frappez, Français ; le premier coup est pour nous !

Nous avons pour nous le droit, et ces canailles ont tort. »

94

Il y a là un duc, nommé Falsaron.

C'était le frère du roi Marsile ;

il tenait la terre de Dathan et d'Abiron.

Sous le ciel il n'est traître plus endurci.

Entre les deux yeux il avait le front si large qu'on pouvait y mesurer un bon demi-pied.

La douleur l'accable, à voir son neveu mort.

Il sort de la foule, s'expose aux coups

et pousse le cri de guerre des païens.

Envers les Français il est fort insolent : « Aujourd'hui, la douce France perdra son honneur. »

A l'entendre, Olivier devient furieux.

Il pique son cheval de ses éperons dorés

et va le frapper en vrai baron.

Il brise son bouclier et fend sa cuirasse ; dans le corps il lui enfonce les pans du gonfanon, de la longueur de sa lance il l'abat des arçons, mort.

Il regarde à terre et voit étendue la canaille ; il l'a vivement apostrophée :

« De vos menaces, misérable, je me moque.

Frappez, Français, car notre victoire sera complète ! »

Il crie « Monjoie » : c'est le cri de guerre de Charles.

95

Il y a là un roi, nommé Corsablis.

C'est un Berbère d'un pays lointain.

Il a appelé les autres Sarrasins :

« Cette bataille, nous pouvons la soutenir, Car les Français sont en très petit nombre.

Ceux qui sont là méritent notre mépris.

Malgré Charles, pas un seul ne sera sauvé : voici le jour où il leur faudra mourir. »

L'archevêque Turpin l'a bien entendu :

sous le ciel il n'est homme qu'il haïsse davantage.

Il pique son cheval de ses éperons d'or pur, et vigoureusement il est allé le frapper.

Il lui brise le bouclier et lui défait la cuirasse ; il lui met au travers du corps son grand épieu ; il enfonce le fer et le fait chanceler ;

de la longueur de sa lance il l'abat mort sur le chemin.

Il regarde en arrière et voit étendue la canaille.

Il ne manquera pas de lui parler, dit-il : « Misérable païen, vous en avez menti.

Charles, mon seigneur, est toujours notre protecteur.

Nos Français n'ont pas envie de fuir.

Vos compagnons, nous les arrêterons tout net.

Je vous apprends une nouvelle : il vous faudra souffrir la mort.

Frappez, Français ! Qu'aucun de vous ne faiblisse !

Ce premier coup est à nous, Dieu merci ! »

Il crie « Monjoie » pour garder le camp.

96

Et Gérin frappe Malprimis de Brigal :

son bon bouclier ne lui sert à rien du tout.

Il en brise toute la bosse de cristal

dont une moitié tombe à terre ;

il lui entame la cuirasse jusqu'à la chair, lui enfonce dans le corps son bon épieu.

Le païen tombe à terre tout d'un bloc.

Quant à son âme, Satan l'emporte.

97

Son compagnon Gérier frappe l'amiral :

il lui brise le bouclier, lui démaille la cuirasse ; il lui plonge son bon épieu dans le cœur ; il lui enfonce le fer qu'il lui passe à travers le corps ; de la longueur de sa lance il l'abat mort sur place.

Olivier dit : « Belle est notre bataille ! »

98

Le duc Samson va frapper l'almaçour :

il lui brise le bouclier, orné d'or et de fleurs.

Sa bonne cuirasse ne le protège guère :

il lui perce le cœur, le foie et le poumon, au point qu'il l'abat mort, qu'on le déplore ou non.

L'archevêque dit : « C'est le coup d'un baron ! »

99

Et Anséis lâche la bride à son cheval

et va frapper Turgis de Tortelose ;

il lui brise le bouclier sous la bosse dorée, de sa cuirasse il entaille les doubles mailles ; dans le corps il lui plonge la pointe du bon épieu, l'enfonce avec force et le transperce ;

de la longueur de sa lance il le renverse mort sur-le-champ.

Roland dit : « C'est le coup d'un vrai preux ! »

100

Et Angelier, le Gascon de Bordeaux,

éperonne son cheval et lui lâche les rênes, et va frapper Escremis de Valterne.

Il lui brise et disloque le bouclier qu'il porte au cou, et de sa cuirasse il déchire la ventaille, et il le frappe au beau milieu de la poitrine ; de la longueur de sa lance il l'abat mort de sa selle ; puis il lui dit : « Vous êtes condamné ! »

101

Et Oton frappe un païen, Estorgant,
sur son bouclier, au bord supérieur,
dont il déchire le vermeil et le blanc ;
de sa cuirasse il a rompu les pans
et lui plante au corps son bon épieu tranchant, si bien qu'il l'abat mort de son cheval rapide.
Puis il lui dit : « Rien ne vous sauvera ! »

102

Quant à Berenger, il frappe Estramarit,
brise son bouclier, met en pièces sa cuirasse et en plein corps lui plante son robuste épieu, si bien qu'il l'abat mort entre mille Sarrasins.
Des douze pairs, dix ont été tués ;
il n'en est resté que deux de vivants :
c'est Chernuble et le comte Margarit.

103

Margarit est un valeureux chevalier,
beau, fort, rapide et vif.
Il éperonne son cheval, va frapper Olivier, lui brise le bouclier sous la bosse d'or pur, et sur son flanc pousse son épieu.
Dieu l'a protégé : le corps n'est pas touché.
La hampe se brise sans rien abattre.

Il passe outre sans rencontrer d'obstacle et sonne sa trompe pour rallier les siens.

104

La bataille fait rage et devient générale.

Le comte Roland ne fuit pas le danger.

Il frappe de l'épieu tant que résiste la hampe ; après quinze coups il l'a brisée et détruite.

Il dégaine Durendal, sa bonne épée,

il éperonne son cheval et va frapper Chernuble, il lui brise le casque où brillent des escarboucles, lui tranche la tête et la chevelure,

lui tranche les yeux et le visage,

et la cuirasse blanche aux fines mailles, et tout le corps jusqu'à l'enfourchure.

À travers la selle plaquée d'or,

l'épée atteint le corps du cheval,

lui tranche l'échine sans chercher la jointure, et il l'abat raide mort dans le pré sur l'herbe drue.

Puis il lui dit : « Canaille, pour votre malheur vous êtes venu ici !

De Mahomet vous n'aurez jamais d'aide.

Un truand comme vous ne gagnera pas aujourd'hui la bataille. »

105

Le comte Roland par le champ chevauche,

il tient Durendal qui tranche et taille bien.

Des Sarrasins il fait un affreux carnage.

Ah ! si vous l'aviez vu les jeter morts l'un sur l'autre, le sang clair répandu sur la place !

Il en a ensanglanté sa cuirasse et ses bras, et son bon cheval à l'encolure et aux épaules.

Et Olivier, pour frapper, n'est pas en retard, les douze pairs ne méritent aucun reproche et les Français frappent à coups redoublés.

Les païens meurent, d'autres se pâment.

L'archevêque s'écrie : « Bénis soient nos barons ! »

Il crie « Monjoie », c'est le cri de guerre de Charles.

106

Et Olivier chevauche parmi la mêlée ;

de sa lance brisée, il n'a plus qu'un tronçon.

Il va frapper un païen, Malsaron,

lui brise son bouclier couvert d'or et de fleurs, lui fait de la tête sauter les deux yeux

et la cervelle lui tombe jusqu'aux pieds.

Il l'abat mort avec sept cents des leurs.

Puis il a tué Turgis et Esturgot.

Sa lance se brise et se fend jusqu'aux poings.

Roland lui dit : « Compagnon, que faites-vous ?

Dans une telle bataille, je ne veux pas d'un bâton ; le fer et l'acier doivent prévaloir.

Où est donc votre épée qui se nomme Hauteclaire ?

La poignée en est d'or, le pommeau de cristal.

– Je n'ai pu la tirer, lui répond Olivier, car, à frapper, j'avais tant de besogne ! »

107

Sire Olivier a tiré sa bonne épée
que son compagnon Roland lui a tant demandée, et il l'a brandie en vrai chevalier.
Il frappe un païen, Justin de Valferrée,
il lui partage en deux toute la tête,
il lui tranche le corps et la brogne safrée, la bonne selle aux gemmes serties d'or,
et du cheval il a tranché l'échine.
Il les abat morts devant lui dans le pré.
Roland lui dit : « Je vous reconnais, frère.
Pour de tels coups l'empereur nous aime. »
De toutes parts, on a crié « Monjoie ».

108

Le comte Gérin monte le cheval Sorel
et son compagnon Gérier Passecerf.
Ils lâchent leurs rênes, éperonnent tous deux avec force et vont frapper un païen, Timozel,
l'un sur le bouclier, l'autre sur la cuirasse.
Leurs deux épieux se brisent dans le corps qu'ils renversent mort au milieu d'un guéret.
Je n'ai pas entendu dire ni ne sais
lequel les deux fut le plus rapide.
Il y avait Esprieres, le fils de Burdel,
(que tua Angelier de Bordeaux).
L'archevêque leur tua Siglorel

l’enchanteur qui avait déjà été en enfer
où par sortilège l’avait conduit Jupiter.
Turpin dit ces mots : « Celui-ci nous causait du tort. »
Roland répond : « La canaille est vaincue.
Olivier, frère, ce sont des coups que j’aime ! »

109

La bataille, entre-temps, est devenue plus dure.
Francs et païens échangent de merveilleux coups.
Les uns frappent, les autres se défendent.
Que de hampes brisées et ensanglantées !
Que de gonfanons et d’enseignes déchirés !
Que de vaillants Français y perdent leur jeunesse !
Ils ne reverront pas leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui aux cols les attendent.
Charlemagne en pleure et se lamente.
À quoi bon ? Ils n’en auront pas de secours.
Ganelon l’a bien mal servi le jour
où, à Saragosse, il alla vendre les siens.
Il en perdit ensuite et la vie et les membres ; au procès d’Aix, il fut condamné à être pendu, et avec lui trente de ses parents
qui ne s’attendaient pas à mourir.

110

La bataille est merveilleuse et pénible.

Olivier et Roland frappent à tour de bras, l'archevêque rend plus de mille coups,

les douze pairs ne perdent pas leur temps, et les Français frappent tous ensemble.

Les païens meurent par centaines et milliers : qui ne fuit pas, contre la mort n'a pas de recours ; bon gré mal gré, il y laisse sa vie.

Les Français perdent leurs meilleurs défenseurs ; ils ne reverront pas leurs pères ni leurs parents, ni Charlemagne qui aux cols les attend.

En France se déchaîne une prodigieuse tourmente, des orages de tonnerre et de vent,

de pluie et de grêle, hors de toute mesure ; la foudre tombe à coups redoublés

dans le fracas d'un tremblement de terre : de Saint-Michel-du-Péril jusqu'à Xanten,

de Besançon jusqu'au port de Wissant,

il n'est pas de maison dont un mur ne se fende.

En plein midi règnent de sombres ténèbres : il n'y a de clarté que si le ciel se fend.

Personne ne le voit sans être épouvanté.

Plusieurs disent : « C'est la consommation des siècles, la fin du monde à quoi nous assistons. »

Ils ne savent pas, ils ne disent rien de vrai : c'est le grand deuil pour la mort de Roland.

111

Les Français ont frappé avec cœur et force.

Les païens sont morts par milliers, en masse : de cent milliers il n'est pas deux survivants.

L’archevêque dit : « Nos hommes sont très braves ; sous le ciel il n’est personne qui en ait de meilleurs.

Il est écrit dans l’Histoire des Francs

que notre empereur eut de bons vassaux. »

Ils vont par le champ et recherchent les leurs.

Ils versent des larmes de douleur et de tendresse sur leurs parents, du fond du cœur, avec amour.

Le roi Marsile, avec sa grande armée, surgit contre eux.

112

Marsile vient le long d’une vallée

avec la grande armée qu’il avait assemblée.

Le roi a compté vingt compagnies,

dont brillent les casques aux pierres serties dans l’or, et les boucliers et les brognes safranées.

Sept mille clairons sonnent la charge :

grand est le bruit par toute la contrée.

Roland dit : « Olivier, compagnon, frère, Ganelon le félon a juré notre mort.

La trahison ne peut être cachée :

L’empereur en prendra une terrible vengeance.

Nous aurons une rude et dure bataille.

Jamais personne ne vit tel affrontement.

Je frapperai de Durendal mon épée,

et vous, compagnon, frapperez de Hauteclaire.

En tant de terres nous les avons portées !

Tant de batailles nous avons par elles gagnées !

L’on ne doit pas sur elles chanter de mauvaise chanson. »

113

Marsile voit le massacre de ses gens :

il fait sonner ses cors et ses trompettes, puis il chevauche au milieu de sa grande armée.

En avant chevauche un Sarrasin, Abîme,

le plus félon de toute sa compagnie.

Il est chargé de vices et de crimes affreux ; il ne croit pas en Dieu, le fils de sainte Marie.

Il est aussi noir que la poix fondue,

et aime mieux la trahison et le meurtre

que tout l'or de la Galice.

Jamais personne ne l'a vu jouer ni rire.

C'est un bon vassal plein de témérité :

c'est pourquoi il est cher au félon roi Marsile.

Il porte son dragon auquel se rallient ses gens.

L'archevêque ne l'aimera jamais.

Dès qu'il le voit, il désire le frapper.

Tout bas, il se dit à lui-même :

« Ce Sarrasin me semble fort hérétique :

le mieux, de beaucoup, c'est que j'aille le tuer.

Jamais je n'ai aimé couard ni couardise. »

114

L'archevêque commence la bataille.

Il monte le cheval qu'il prit à Grossaille, c'était un roi qu'il tua au Danemark.

Le destrier est rapide et ardent,

il a les sabots bien faits, les jambes plates, la cuisse courte et la croupe très large, la queue blanche et la crinière jaune,

les flancs allongés, l'échine très haute, les oreilles petites, la tête toute fauve.

Il n'est pas de bête qui aille aussi vite que lui.

L'archevêque l'éperonne vigoureusement.

Rien ne l'empêchera d'attaquer Abîme,

il va le frapper sur son bouclier d'émir, couvert de pierreries, d'améthystes, de topazes, de diamants et d'escarboucles qui flamboient.

A Val-Métas un diable le lui avait donné, et l'émir Galafe le lui avait transmis.

Turpin le frappe sans aucun ménagement ;

après son coup, je ne crois pas que le bouclier vaille un denier.

Il transperce le Sarrasin de part en part, et l'abat mort sur un terrain désert.

Les Français disent : « Quel vaillant vassal !

Avec l'archevêque, l'honneur de la crosse est sauf. »

115

Les Français voient qu'il y a tant de païens ; de toutes parts les champs en sont couverts.

Souvent ils appellent Olivier et Roland

et les douze pairs, pour qu'ils les protègent.

Et l'archevêque leur dit son sentiment :

« Seigneurs barons, n'ayez pas de viles pensées !

Par Dieu je vous prie de ne pas fuir,

afin qu'aucun homme de bien ne fasse sur vous de mauvaise chanson.

Il vaut bien mieux que nous mourions en combattant.
Il nous est promis une fin prochaine :
au-delà de ce jour, nous ne serons plus vivants.
Mais d'une chose je puis vous assurer :
le saint Paradis vous est grand ouvert ;
avec les Innocents vous y siégerez. »
Ces mots réconfortent les Francs si bien
qu'il n'en est aucun qui ne crie « Monjoie »

116

Il y avait un Sarrasin de Saragosse,
de la cité il possédait la moitié.
C'est Climborin qui n'était pas homme de bien.
Il avait pris le serment du comte Ganelon, par amitié il l'avait embrassé sur la bouche et lui avait donné son épée et son escarboucle.
Il couvrira de honte, dit-il, la Terre des Aïeux et à l'empereur arrachera la couronne.
Il monte le cheval qu'il appelle Barbamouche, plus rapide qu'épervier ou hirondelle.
Il l'éperonne bien, lui lâche la bride
et va frapper Angelier de Gascogne
que ne peuvent protéger ni son bouclier ni sa cuirasse.
De son épieu il lui plante la pointe dans le corps, l'appuie à fond ; il le transperce de son fer, de la longueur de sa lance il le renverse mort sur-le-champ.
Puis il s'écrie : « Ces gens sont bons à tuer !
Frappez, païens, pour rompre la presse ! »

Les Français disent : « Dieu ! Quelle douleur que de perdre un homme valeureux ! »

117

Le comte Roland appelle Olivier :

« Sire compagnon, voilà qu'est mort Angelier ; nous n'avions pas de plus valeureux chevalier. »

Le comte répond : « Que Dieu me donne de le venger ! »

Il pique son cheval de ses éperons d'or pur, il tient Hauteclaire dont l'acier est sanglant.

De toute sa force il va frapper le païen, assène son coup, et le Sarrasin tombe :

son âme est emportée par les démons.

Puis il a tué le duc Alphaïen,

tranché la tête à Escababi,

désarçonné sept Arabes :

ceux-là ne sont plus bons à faire la guerre.

Roland dit : « Mon compagnon est en colère !

Autant que moi il mérite des éloges.

Pour de tels coups Charles nous aime davantage. »

A haute voix il crie : « Frappez, chevaliers ! »

118

D'un autre côté se trouve un païen, Valdabrun, qui était le parrain du roi Marsile.

C’était sur mer le maître de quatre cents navires : il n’est pas de marin qui ne se réclame de lui.

Il avait pris Jérusalem par trahison et violé le temple de Salomon

et tué le patriarche devant les fonts (baptismaux).

Cet homme avait reçu le serment du comte Ganelon et lui avait donné son épée et mille mangons.

Il monte le cheval qui s’appelle Gramimond, plus rapide que ne l’est un faucon.

Il le pique fort des éperons pointus

et va frapper le puissant duc Samson.

Il lui brise le bouclier, lui rompt la cuirasse, lui met au corps les pans de son gonfanon.

De la longueur de sa lance il l’abat mort des arçons.

…

« Frappez, païens, car notre victoire sera complète. »

Les Français disent : « Quelle douleur que de perdre un baron ! »

119

Le comte Roland, quand il voit Samson mort, vous pouvez penser qu’il en éprouve une grande douleur.

Il éperonne son cheval et fonce à toute allure.

Il tient Durendal qui vaut plus que l’or pur ; il va, notre baron, le frapper tant qu’il peut sur son casque aux pierres serties dans l’or : il lui tranche la tête, la brogne et le corps et la bonne selle aux pierres serties dans l’or, et du cheval il fend profondément le dos.

Il les tue tous les deux, peu importe qu’on le blâme ou le loue Les païens disent : « C’est pour nous un rude coup. »

Roland répond : « Je ne puis aimer les vôtres : de votre côté sont l'orgueil et le tort. »

120

D'Afrique voici venu un Africain :
c'est Malcroyant, le fils du roi Malcud.
Son équipement est tout incrusté d'or :
sous le ciel il brille plus que tous les autres.
Il monte le cheval qu'il appelle Saut-Perdu : il n'est pas de bête qui l'égale à la course.
Il va frapper Anséis sur le bouclier :
il en tranche tout le vermeil et l'azur ; de sa cuirasse il a déchiré les pans
et dans le corps lui met et le fer et la hampe.
Mort est le comte, son temps est fini.
Les Français disent : « Baron, quel malheur pour toi ! »

121

Par le champ s'en va Turpin l'archevêque.
Jamais tel tonsuré ne chanta la messe
qui de sa personne eût fait tant d'exploits.
Il dit au païen : « Que Dieu t'envoie tous les maux !
Tu as tué un homme que mon cœur regrette. »
Il a lancé son bon cheval
et frappé le païen sur le bouclier de Tolède si fort qu'il l'abat mort sur l'herbe verte.

122

D’un autre côté voici un païen Grandoine, fils de Capuel, le roi de Cappadoce.

Il monte le cheval qu’il appelle Marmoire, plus rapide que n’est l’oiseau qui vole.

Il lâche la rêne, le pique des éperons

et va frapper Gérin de toute sa force.

Il lui brise l’écu vermeil qu’il lui arrache du cou ; puis il lui a entaillé la cuirasse

et dans le corps lui plante toute son enseigne bleue, si bien qu’il l’abat mort sur une haute roche.

Il tue encore son compagnon Gérier

et Bérenger et Gui de Saint-Antoine ;

puis il va frapper un puissant duc, Austorge, qui tenait Valence et Envers sur le Rhône.

Il l’abat mort, les païens s’en réjouissent.

Les Français disent : « Quel déclin pour les nôtres ! »

123

Le comte Roland tient son épée sanglante.

Il a bien entendu les plaintes des Français.

De douleur il pense que son cœur va se fendre.

Il dit au païen : « Que Dieu t’accable de maux !

Tu as tué quelqu’un que je compte te faire payer très cher. »

Il éperonne son cheval, impatient de courir.

Lequel le paiera ? Ils en sont venus aux prises.

124

Grandoine était un chevalier accompli
et vigoureux, un vassal brave au combat.
Sur sa route il a rencontré Roland.
Sans l'avoir jamais vu, il l'a sans faute reconnu à son visage farouche, à l'élégance de son corps, à son regard et à son allure.
Il ne peut s'empêcher d'en être épouvanté.
Il veut s'enfuir, mais c'est en vain :
le comte le frappe si vigoureusement
que jusqu'au nasal il lui fend tout le casque, lui tranche le nez et la bouche et les dents, et tout le corps et la cuirasse d'Alger,
et la selle dorée et ses pommeaux d'argent, et l'échine du cheval profondément.
Il les tue tous les deux sans aucun recours.
Et ceux d'Espagne en clament tous leur douleur.
Les Français disent : « Il frappe bien, notre protecteur ! »

125

La bataille est prodigieuse et gigantesque.
Les Français y frappent des épieux brunis.
Vous auriez pu voir d'extraordinaires souffrances, et tant d'hommes morts, blessés, ensanglantés, gisant l'un sur l'autre, sur le dos ou face contre terre !
Les Sarrasins ne peuvent en supporter davantage : bon gré mal gré, ils abandonnent le champ.
De vive force les Francs les prirent en chasse.

126

La bataille est prodigieuse et acharnée.

Les Français y frappent avec violence et fureur.

Ils tranchent les poings, les flancs, les échines et les vêtements jusqu'aux chairs vives.

Sur l'herbe verte le sang clair ruisselle.

(Les païens disent : « Nous ne pouvons tenir !) Terre des Aïeux, que Mahomet te maudisse !

Plus que tous les autres peuples, le tien est hardi. »

Il n'en est aucun qui ne crie : « Marsile !

Chevauche, roi ! Nous avons besoin d'aide. »

127

Le comte Roland appelle Olivier :

« Seigneur compagnon, convenez-en,

l'archevêque est très bon chevalier.

Il n'en est de meilleur sur terre ni sous le ciel ; il sait bien frapper de la lance et de l'épieu. »

Le comte répond : « Allons donc l'aider ! »

A ces mots, les Francs ont repris le combat.

Durs sont les coups et rude la mêlée.

Quelle détresse parmi les chrétiens !

Si vous aviez vu Roland et Olivier

de leurs épées frapper et tailler en pièces !

L'archevêque y frappe de son épieu.

Ceux qu'ils ont tués, on peut en fixer le nombre, qui est écrit dans les chartes et les documents, selon la Geste, à plus de quatre mille.

Aux quatre premiers assauts, les Francs l'ont emporté ; le cinquième fut pour eux pénible et rude.

Ils sont tous tués, les chevaliers français, sauf soixante que Dieu a épargnés :

avant qu'ils ne meurent, ils se vendront très cher.

128

Le comte Roland voit le massacre des siens.

Il appelle son compagnon Olivier :

« Bon Seigneur, cher compagnon, par Dieu, qu'en pensez-vous ?

Que de bons vassaux vous voyez étendus à terre !

Nous pouvons plaindre la douce France, la belle : comme elle reste maintenant dégarnie de tels barons !

Ah ! roi, ami, que n'êtes-vous ici !

Olivier, frère, comment pourrons-nous faire ?

De quelle manière lui enverrons-nous des nouvelles ? »

Olivier dit : « Je ne sais comment l'appeler.

J'aime mieux mourir que nous en encourions de la honte. »

129

Roland dit : « Je sonnerai l'olifant,

et Charles l'entendra, qui passe les cols.

Je vous le jure, les Français reviendront. »

Olivier dit : « Le déshonneur serait grand et l'opprobre pour tous nos parents ;

cette honte durerait toute leur vie.

Quand je vous l'ai dit, vous n'en avez rien fait ; vous ne le ferez pas maintenant avec mon accord.

Si vous sonnez du cor, ce ne sera pas d'un brave : vous avez déjà les deux bras sanglants ! »

Le comte répond : « Des coups, j'en ai donné de bien beaux ! »

130

Roland lui dit : « Rude est notre bataille !
Je sonnerai du cor, et le roi Charles l'entendra. »
Olivier dit : « Ce ne serait pas d'un bon vassal !
Quand je vous l'ai dit, compagnon, vous l'avez dédaigné.
Le roi présent, nous n'aurions pas eu de perte.
Ceux qui sont là-bas ne méritent aucun blâme. »
Olivier dit : « Par ma barbe que voici,
si je puis revoir ma noble sœur Aude,
vous ne coucherez jamais entre ses bras. »

131

Roland lui dit : « Pourquoi vous emporter contre moi ? »

Olivier de répondre : « Compagnon, vous l'avez mérité, car vaillance sensée n'est pas folie.

Mieux vaut mesure que témérité.

Les Francs sont morts par votre légèreté.

Jamais plus nous ne servirons Charles.

Si vous m'aviez cru, mon seigneur serait revenu, et cette bataille, nous l'aurions remportée ; le roi Marsile aurait été pris ou tué.

Votre prouesse, nous l'avons vue, Roland, pour notre malheur !

Charlemagne ne recevra plus notre aide.

Jamais il n'existera un tel homme jusqu'au Jugement dernier.

Vous allez mourir, et la France en sera déshonorée.

Aujourd'hui s'achève notre loyale amitié : avant ce soir, avec douleur nous nous séparerons. »

132

L'archevêque les entend se quereller,

Il pique son cheval de ses éperons d'or pur, vient jusqu'à eux et se met à les reprendre : « Sire Roland et vous, sire Olivier,

par Dieu je vous en prie, ne vous querellez pas !

Sonner du cor ne nous serait plus utile,

mais cependant c'est la meilleure solution : vienne le roi, il pourra nous venger.

Ceux d'Espagne ne doivent pas s'en retourner joyeux.

Nos Français ici descendront de cheval ;

ils nous trouveront morts et taillés en pièces, ils nous mettront en bière sur des bêtes de somme et nous pleureront de douleur et de pitié ; ils nous enterreront en des cimetières d'église : ni loups ni porcs ni chiens ne nous mangeront. »

Roland a dit : « Seigneur, c'est bien parlé. »

133

Roland a mis l'olifant à ses lèvres,

il l'embouche bien et à plein souffle sonne.

Hauts sont les monts et long le son du cor, à trente grandes lieues on l'entendit résonner.

Charles l'entendit, ainsi que toutes ses troupes.

Le roi dit : « Nos hommes livrent bataille. »

Et Ganelon le contredit :

« Si un autre le disait, on le prendrait pour un grand mensonge. »

134

Le comte Roland, à pénibles et rudes efforts, à grande douleur sonne son olifant.

Par la bouche jaillit le sang clair,

de son cerveau la tempe se rompt.

Du cor qu'il tient le son porte au loin : Charles l'entend, qui passe les cols.

Naimes le perçoit, les Français l'écoutent.

Le roi dit : « J'entends le cor de Roland.

Il ne le sonnerait pas, s'il ne livrait bataille. »

Ganelon répond : « Il n'a pas de bataille.

Oui, vous êtes vieux et votre tête est blanche ; par de tels propos vous ressemblez à un enfant.

Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland.

Il est étonnant que Dieu le supporte tant.

Déjà il a pris Noples sans que vous l'ordonniez.

Les Sarrasins de la ville sortirent

et combattirent le bon vassal Roland,

qui avec les eaux lava les prés du sang

afin qu'il n'en restât pas de traces.

Pour un seul lièvre il sonne tout un jour du cor.

Devant ses pairs, à cette heure il s'amuse.
Sous le ciel il n'est personne qui ose le provoquer.
Chevauchez donc ! Pourquoi vous arrêter ?
La Terre des Aïeux est encore loin devant nous. »

135

Le comte Roland a la bouche en sang.
De son cerveau la tempe est rompue.
Il sonne l'olifant avec douleur et peine.
Charles l'entend et les Français l'écoutent.
Le roi dit : « Ce cor a longue haleine ! »
Le duc Naimes répond : « Un baron y met toute sa peine.
Il livre bataille, c'est ma conviction.
Celui-là l'a trahi qui vous demande de ne rien faire.
Armez-vous, lancez votre cri de guerre
et secourez votre noble maison.
Vous entendez bien que Roland se lamente. »

136

L'empereur a fait sonner ses cors.

Les Français mettent pied à terre et s'arment de cuirasses, de casques et d'épées ornées d'or.

Ils ont de beaux boucliers, des épieux grands et forts et des gonfanons blancs, vermeils et bleus.

Sur les destriers montent tous les barons de l'armée.

Ils piquent fort des éperons tant que durent les cols.

Il n’en est pas qui ne dise à l’autre :

« Si nous voyions Roland avant qu’il ne fût mort, avec lui nous donnerions de grands coups. »

Mais à quoi bon ? Ils ont en effet trop tardé.

137

C’était l’après-midi d’un jour éclatant.

Au soleil brillaient les armures,

les cuirasses et les casques flamboyaient, et les boucliers ornés de fleurs,

et les épieux, et les gonfanons dorés.

L’empereur chevauche furieusement,

et les Français chagrins et courroucés.

Il n’en est pas qui ne pleure amèrement, pour Roland ils sont tout angoissés.

Le roi fait prendre le comte Ganelon

et le remet aux cuisiniers de sa maison.

Il appelle leur premier chef, Begon :

« Garde-le-moi bien comme le félon qu’il est !

Tous mes proches, il les a trahis. »

Begon le saisit et le remet à cent garçons de sa cuisine, des meilleurs et des pires.

Ils lui arrachent la barbe et la moustache, chacun le frappe de quatre coups de poing, ils le rossent avec des gourdins et des bâtons et lui mettent au cou un carcan

et l’enchaînent à la manière d’un ours ;

sur une bête de somme ils l’ont mis pour sa honte.

Ils le gardèrent jusqu’au moment de le rendre à Charles.

138

Hauts sont les monts et ténébreux et grands, profondes les vallées et rapides les torrents.

Les clairons sonnent et derrière et devant, et tous répondent à l'olifant.

L'empereur chevauche furieusement

et les Français courroucés et chagrins.

Il n'en est pas qui ne pleure et ne se lamente, et ils prient Dieu qu'il préserve Roland

jusqu'à ce qu'ils arrivent tous ensemble au champ de bataille.

Avec lui, ils y frapperont pour de bon.

Mais à quoi bon ? C'est tout à fait inutile.

Ils tardent trop, ils ne peuvent y être à temps.

139

Furieusement chevauche Charlemagne.

Sur sa cuirasse s'étale sa barbe blanche.

Tous les barons de France éperonnent avec vigueur.

Pas un qui ne se plaigne amèrement

de ne pas être avec Roland, le capitaine

qui livre combat aux Sarrasins d'Espagne.

Il souffre, je ne crois pas que l'âme lui reste au corps Dieu ! quels héros, ses soixante compagnons !

Jamais roi ni capitaine n'en eut de meilleurs.

140

Roland regarde les monts et les collines.

De ceux de France, il en voit tant qui gisent morts !

Et il les pleure en noble chevalier :

« Seigneurs barons, que Dieu ait pitié de vous !

Qu'à toutes vos âmes il accorde le paradis et que parmi les saintes fleurs il les fasse reposer !

De meilleurs vassaux que vous, jamais je n'en vis.

Si longtemps, sans trêve, vous m'avez servi et pour Charles conquis de si grands pays !

L'empereur, pour son malheur, vous a formés !

Terre de France, vous êtes un très doux pays, aujourd'hui désolé par une si rude calamité.

Barons français, pour moi je vous vois mourir, je ne puis vous protéger ni vous sauver.

Dieu vous aide, qui jamais ne mentit !

Olivier, mon frère, je ne dois pas vous manquer.

De douleur je mourrai, si rien d'autre ne me tue.

Seigneur compagnon, allons frapper encore ! »

141

Roland est revenu sur le champ de bataille.

Il tient Durendal et frappe en vaillant vassal.

Il a taillé en pièces Faldron du Puy

et vingt-quatre autres des mieux estimés.

Jamais homme ne voudra tant se venger.

Tout comme le cerf s'en va devant les chiens, devant Roland s'enfuient les païens.

L'archevêque dit : « Vous faites merveille !

C’est la valeur que doit avoir un chevalier qui porte les armes et monte un bon cheval ; dans la bataille il doit être fort et farouche, ou autrement il ne vaut pas quatre deniers ; il lui faut plutôt être moine en quelque couvent où il priera tous les jours pour nos péchés. »

Roland répond : « Frappez, ne les épargnez pas ! »

A ces mots les Francs ont repris la bataille.

Il y eut de grandes pertes parmi les chrétiens.

142

Celui qui sait qu’on ne fera pas de prisonniers, dans de telles batailles se défend jusqu’au bout.

Aussi les Francs sont-ils féroces comme des lions.

Voici Marsile qui vient en vrai baron.

Il monte le cheval qu’il appelle Gaignon.

Il l’éperonne bien et va frapper Bevon

qui était sire de Beaune et de Dijon.

Il brise son bouclier, déchire sa cuirasse, si bien qu’il l’abat mort sans lui faire d’autre mal.

Puis il a tué Yvoire et Yvon

et avec eux Girard de Roussillon.

Le comte Roland n’est pas bien loin de lui ; il dit au païen : « Que le Seigneur te maudisse !

Tu as bien tort de me tuer mes compagnons.

Tu en recevras un coup avant que nous nous séparions, et de mon épée tu sauras aujourd’hui le nom. »

Il va le frapper en vrai baron.

Le comte lui a tranché le poing droit,

puis il coupe la tête à Jurfaleu le Blond – c'était le fils du roi Marsile.

Les païens crient : « Aide-nous, Mahomet !

Vous nos dieux, vengez-nous de Charles !

Sur cette terre, il a introduit de tels félons que, dussent-ils mourir, ils ne quitteront pas le champ. »

Ils se disent l'un à l'autre : « Enfuyons-nous donc ! »

A ces mots cent mille païens s'en vont :

on a beau les rappeler, ils ne reviendront pas.

143

Mais à quoi bon ? Si Marsile s'est enfui, son oncle est resté, le calife

qui tient Carthage, Alferne, Garmalie

et l'Éthiopie, une terre maudite.

Il a sous son autorité la race des Noirs ; ils ont de grands nez et de larges oreilles ; ils sont au total plus de cinquante mille.

Ils chevauchent farouches et furieux,

puis lancent le cri de guerre des païens.

Roland dit : « Ici nous recevrons le martyre.

Je sais bien maintenant que nous n'avons guère à vivre.

Mais maudit soit celui qui d'abord ne vendra cher sa vie !

Frappez, seigneurs, des épées fourbies,

et défendez et vos morts et vos vies,

pour que la douce France ne soit pas par nous déshonorée !

Quand sur ce champ viendra Charles, mon seigneur, et qu'il verra un tel massacre des Sarrasins que, pour un des nôtres, il en trouvera quinze de morts, il ne pourra que nous bénir. »

144

Quand Roland voit la race maudite
qui est plus noire que l'encre,
et qui n'a de blanc que les dents seulement, le comte dit : « Maintenant, je suis sûr
qu'aujourd'hui nous mourrons, je le sais.
Frappez, Français, car moi je recommence ! »
Olivier dit : « Maudit soit le plus lent ! »
A ces mots, les Français se jettent sur l'ennemi.

145

Quand les païens voient qu'il reste peu de Français, ils en éprouvent entre eux orgueil et réconfort.
Ils se disent : « L'empereur a tort. »
Le calife montait un cheval fauve.
Il le pique fort des éperons d'or,
frappe Olivier par-derrière, en plein dos.
Il lui a fendu sur le corps la blanche cuirasse et transpercé la poitrine de son épieu.
Il lui dit alors : « Vous en avez pris un bon coup !
Charlemagne, pour votre malheur, vous a laissé aux cols.
Il nous a fait du tort, il n'est pas juste qu'il s'en loue, Car rien que sur vous, j'ai bien vengé les nôtres. »

146

Olivier sent qu'il est frappé à mort.

Il tient Hauteclaire dont l'acier est bruni.

Il frappe Marganice sur son casque d'or pointu et en abat fleurons et cristaux.

Il lui tranche le crâne jusqu'aux dents de devant, retourne son coup et l'abat mort.

Il dit ensuite : « Païen, maudit sois-tu !

Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu.

Ni à ta femme ni à aucune dame

tu ne te vanteras, au royaume dont tu fus, de m'avoir pris un denier vaillant,

ni d'avoir fait du tort à moi ou à autrui. »

Puis il crie à Roland qu'il vienne l'aider.

147

Olivier sent qu'il est blessé à mort.

De se venger jamais il ne sera rassasié.

Au fort de la mêlée il frappe en vrai baron.

Il met en pièces les lances et les boucliers, les pieds et les poings, les selles et les flancs.

Qui l'aurait vu démembrer les Sarrasins,

jeter les morts l'un sur l'autre,

pourrait se rappeler ce qu'est un bon vassal.

Il ne veut oublier le cri de guerre de Charles.

Il crie « Monjoie » bien haut et clair ;

il appelle Roland, son ami et son pair :

« Seigneur compagnon, rapprochez-vous de moi !

Douloureusement nous serons aujourd'hui séparés. »

148

Roland regarde Olivier au visage :

il est blême et livide, sans couleur et pâle.

Le sang lui coule tout clair sur le corps : sur le sol en tombent les caillots.

« Dieu, dit le comte, je ne sais plus que faire.

Seigneur compagnon, votre vaillance vous a été fatale !

Il n'y aura jamais personne qui vous vaille.

Ah ! douce France, comme aujourd'hui tu resteras dégarnie de bons vassaux, abattue et déchue !

L'empereur y perdra beaucoup. »

A ces mots il s'évanouit sur son cheval.

149

Voilà Roland évanoui sur son cheval,

et Olivier qui est blessé à mort.

Il a tant saigné que sa vue se trouble :

de loin ni de près il ne peut voir assez clair pour qu'il puisse reconnaître aucun homme.

Son compagnon, quand il l'a rencontré,

il le frappe sur le casque aux gemmes d'or et le lui fend du sommet au nasal,

mais il ne l'a pas touché à la tête.

Ainsi frappé, Roland l'a regardé ;

il lui demande avec une grande douceur :

« Seigneur compagnon, le faites-vous sciemment ?

Oui, c'est moi Roland, qui vous aime tant.

D’aucune manière vous ne m’avez défié. »
Olivier dit : « Maintenant je vous entends parler.
Je ne vous vois pas : que Notre Seigneur, lui, vous voie !
Je vous ai frappé ? Pardonnez-le-moi ! »
Roland répond : « Non, je n’ai pas de mal.
Je vous le pardonne ici et devant Dieu. »
A ces mots, l’un vers l’autre, ils s’inclinent.
Pleins de cet amour, les voici séparés.

150

Olivier sent que la mort l’étreint.
Ses deux yeux dans sa tête se révulsent,
il n’entend plus, il ne voit plus rien.
Il descend de cheval et se couche par terre.
D’une voix très forte il confesse ses péchés, tendant vers le ciel ses deux mains jointes.
Il prie Dieu qu’il lui donne le paradis
et qu’il bénisse Charles et la douce France et son compagnon Roland plus que tous les hommes.
Le cœur lui manque, son casque retombe,
de tout son corps il s’écroule contre terre.
Le comte est mort, c’en est fini de lui.
Le vaillant Roland le pleure et le regrette : jamais sur terre vous n’entendrez homme plus affligé.

151

Maintenant Roland voit que son ami est mort : il gît étendu, la face contre terre.

Tendrement il commence à le regretter :

« Seigneur compagnon, pour votre malheur vous fûtes si hardi !

Nous avons été ensemble des années et des jours : tu ne me fis aucun mal, je ne te fis aucun tort.

Puisque tu es mort, il m'est douloureux de vivre. »

A ces mots, le marquis s'évanouit sur son cheval qu'il appelle Veillantif.

Maintenu en selle par ses étriers d'or fin, de quelque côté qu'il penche, il ne peut tomber.

152

Avant que Roland n'eût repris ses esprits, et ne fut revenu de son évanouissement,

un terrible dommage lui est survenu :

les Français sont morts, il les a tous perdus, hormis l'archevêque et Gautier de l'Hum

qui est redescendu des montagnes.

Contre ceux d'Espagne il a vaillamment combattu.

Ses hommes sont morts, les païens les ont vaincus.

Bon gré mal gré, il fuit vers les vallées ; il appelle Roland pour qu'il l'aide :

« Ah ! noble comte, vaillant guerrier, où es-tu ?

Jamais je n'ai eu peur là où tu étais.

C'est moi Gautier qui conquit Maëlgut,

le neveu de Droon, le vieux aux cheveux blancs.

Pour ma vaillance j'étais ton ami.

Ma lance est brisée, mon bouclier troué,
ma cuirasse démaillée et déchirée.
En plein corps j'ai reçu des coups de lance.
Je mourrai bientôt, mais j'ai vendu chèrement ma vie. »
A ces mots Roland l'a entendu ;
il éperonne son cheval et fonce vers lui.

153

Roland est affligé et plein de colère.

Au fort de la mêlée, il commence à frapper, De ceux d'Espagne il en abat morts vingt, et Gautier six, et l'archevêque cinq.

Les païens disent : « Quels traîtres que ces gens !

Veillez, seigneurs, à ce qu'ils n'en partent vivants.

Traître fieffé celui qui ne va pas les attaquer, et lâche qui les laissera s'échapper ! »

Ils recommencent alors huées et cris ;
de tous côtés, ils repartent à l'attaque.

154

Le comte Roland est un noble guerrier,
Gautier de l'Hum un très bon chevalier,
l'archevêque un homme de bien éprouvé.
L'un ne veut en rien abandonner l'autre.
Au fort de la mêlée, ils frappent sur les païens.
Mille Sarrasins mettent pied à terre,
et à cheval ils sont bien quarante mille.

J’en suis certain, ils n’osent les approcher : ils leur jettent des lances et des épieux, des piques, des dards, des traits et des javelots.

Aux premiers coups ils ont tué Gautier ;

de Turpin de Reims, ils ont troué le bouclier, brisé le casque ; ils l’ont blessé à la tête ; ils ont rompu et démaillé sa cuirasse,

et l’ont blessé au corps de quatre épieux ; sous lui ils tuent son destrier.

Quelle grande douleur quand l’archevêque tombe !

155

Turpin de Reims, quand il se sent abattu
et frappé au corps de quatre épieux,
rapidement, le baron se redresse ;
il regarde Roland, puis court vers lui
et lui dit simplement : « Je ne suis pas vaincu.
Jamais bon vassal, tant qu’il vit, ne se rendra. »
Il tire Almace, son épée d’acier brun ;
au fort de la mêlée, il frappe mille coups et plus.

Charles dit plus tard qu’il n’en épargna aucun : il en trouva autour de lui bien quatre cents, les uns blessés, les autres transpercés,

d’autres enfin avaient la tête tranchée.

C’est ce que dit l’Histoire, et celui qui fut présent à la bataille, le noble saint Gilles par qui Dieu fait des miracles, et qui en fit la charte au monastère de Laon.

Si on l’ignore, on n’a rien compris à l’affaire.

156

Le comte Roland combat vaillamment,
mais il sue de tout son corps brûlant
et, à la tête, ressent une atroce douleur : il s'est rompu la tempe à sonner du cor.
Mais il veut savoir si Charles viendra :
il tire l'olifant dont il sonne faiblement.
L'empereur s'arrête et il écoute :
« Seigneurs, dit-il, cela va très mal pour nous.
Roland mon neveu aujourd'hui nous quitte.
J'entends au son du cor qu'il ne vivra plus guère.
Pour être avec lui, il faut vite chevaucher.
Sonnez vos clairons, autant qu'il y en a en cette armée ! »
Soixante mille clairons sonnent si haut que les monts retentissent et que leur répondent les vallées.
Les païens l'entendent, ils ne songent pas à en rire ; l'un dit à l'autre : « Charles bientôt sera sur nous. »

157

Les païens disent : « L'empereur revient ; de ceux de France entendez sonner les clairons.
Si Charles vient, parmi nous il y aura des pertes.
Si Roland vit, notre guerre recommence,
et nous avons perdu l'Espagne notre terre. »
Bien quatre cents se rassemblent, casqués, de ceux qui se croient les meilleurs au combat.
A Roland ils livrent une rude et violente attaque.
Maintenant le comte, pour sa part, a fort à faire.

158

Le comte Roland, quand il les voit venir, devient si fort, si farouche, si ardent

qu'il ne fuira pas tant qu'il sera en vie.

Il monte le cheval qu'on appelle Veillantif, il le pique fort des éperons d'or pur,

au cœur de la mêlée il va tous les attaquer, et avec lui l'archevêque Turpin.

L'un dit à l'autre : « Venez par ici, ami !

De ceux de France nous avons entendu les cors : Charles revient, le puissant roi. »

159

Le comte Roland n'aima jamais les couards, ni les orgueilleux, ni les méchantes canailles, ni les chevaliers qui ne fussent bons vassaux.

Il appela l'archevêque Turpin :

« Vous êtes à pied, sire, et je suis à cheval : pour l'amour de vous, ici je tiendrai bon ; nous partagerons le meilleur et le pire,

je ne vous laisserai pour nul homme de chair.

Aujourd'hui nous rendrons aux païens leur assaut.

Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. »

L'archevêque dit : « Maudit qui ne frappera fort !

Charles revient, il nous vengera bien. »

160

Les païens disent : « Nous sommes nés pour le malheur !

Quel funeste jour s’est levé pour nous !

Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs.

Avec sa grande armée revient Charles le vaillant.

De ceux de France nous entendons sonner les clairons.

Grand est leur bruit, à crier « Monjoie » ; Le comte Roland est si farouche

qu’il ne sera vaincu par aucun mortel.

Lançons contre lui nos traits, puis laissons-le sur place. »

Ainsi firent-ils dans une pluie de dards, de piques, d’épieux, de lances, de javelots empennés.

Ils ont brisé et troué le bouclier de Roland, déchiré et démaillé sa cuirasse,

mais dans sa chair ils ne l’ont pas atteint.

Veillantif, lui, ils l’ont blessé en trente endroits sous le comte et laissé mort sur-le-champ.

Les païens s’enfuient et le laissent sur place.

Le comte Roland est resté là, sans monture.

161

Les païens s’enfuient, furieux et chagrins.

Vers l’Espagne ils tendent de toutes leurs forces.

Le comte Roland n’est pas en état de les poursuivre : il a perdu Veillantif, son destrier ;

bon gré mal gré, il est resté là, sans monture.

A l’archevêque Turpin il alla porter aide.

Il lui délaça son casque paré d’or

et lui enleva sa légère cuirasse blanche ; il déchira sa tunique tout entière

et dans ses grandes plaies en mit les morceaux ; puis, contre sa poitrine, il l'a serré dans ses bras et sur l'herbe verte doucement couché.

Très tendrement Roland lui fit cette prière : « Ah ! noble seigneur, donnez-m'en donc la permission !

Nos compagnons, qui nous furent si chers, les voici morts, nous ne devons pas les laisser.

Je veux aller les chercher, les reconnaître et devant vous les ranger côte à côte. »

L'archevêque dit : « Allez et revenez !

Ce champ est à vous, Dieu merci, à vous et à moi. »

162

Roland s'en retourne et va tout seul par le champ ; il cherche par les vallées, il cherche par les monts.

Là il trouva Gérin et Gérier son compagnon, et il trouva Bérenger et Othon ;

là il trouva Anseïs et Samson,

il trouva le vieux Gérard de Roussillon.

Un par un, il les a pris, le baron,

il est venu avec jusqu'à l'archevêque

et les a mis en rang devant ses genoux.

L'archevêque ne peut se retenir de pleurer.

Il lève sa main, donne sa bénédiction

et dit ensuite : « Quel malheur est le vôtre, seigneurs !

Vos âmes, que le Dieu de gloire les reçoive toutes !

Qu'en paradis il les mette parmi les saintes fleurs !

Ma propre mort me remplit d'angoisse.
Jamais plus je ne verrai le puissant empereur. »

163

Roland s'en retourne et à nouveau parcourt le champ.
Il a trouvé son compagnon Olivier :
dans ses bras il l'a serré contre sa poitrine, et comme il peut revient vers l'archevêque.
Sur son bouclier il l'a couché avec les autres, et l'archevêque les a absous et signés de la croix.
Alors redoublent la douleur et la pitié.
Roland dit : « Cher compagnon Olivier,
vous étiez le fils du duc Renier
qui tint la marche du Val de Runers.
Pour briser des lances et mettre en pièces des boucliers, pour vaincre et effrayer les orgueilleux, pour soutenir et conseiller les gens de bien, pour vaincre et effrayer les canailles,
en nulle terre il n'y a meilleur chevalier. »

164

Le comte Roland, quand il voit morts ses pairs et Olivier qu'il aimait tant,
s'attendrit et commence à pleurer.
Tout son visage a perdu sa couleur.
Sa douleur est si grande qu'il ne peut plus rester debout : bon gré mal gré, il tombe à terre évanoui.

L’archevêque dit : « Quel grand malheur que le vôtre, baron ! »

165

L’archevêque, quand il vit Roland s’évanouir, éprouva la plus grande douleur qu’il eût jamais ressentie.

Il tendit la main et prit l’olifant.

A Roncevaux, il y a une eau courante :

il voulut y aller pour en donner à Roland.

A petits pas il s’en retourne, chancelant.

Il est si faible qu’il ne peut avancer :

il n’en a pas la force, il a perdu trop de sang.

En moins de temps qu’il ne faut pour parcourir un arpent, le cœur lui manque et il tombe en avant.

Sa propre mort l’étreint de son angoisse.

166

Le comte Roland reprend ses esprits :

il se remet debout, mais souffre atrocement.

Il regarde en bas, il regarde en haut :

sur l’herbe verte, au-delà de ses compagnons, là-bas il voit gisant le noble baron,

l’archevêque que Dieu envoya en son nom.

Il bat sa coulpe et lève les yeux,

vers le ciel il joint ses deux mains

et il prie Dieu de lui donner le paradis.

Il est mort, Turpin, le guerrier de Charles.

Par de grandes batailles et de très beaux sermons, contre les païens il fut toute sa vie son champion.

Que Dieu lui accorde sa sainte bénédiction !

167

Le comte Roland voit l'archevêque à terre ; hors de son corps il voit, gisant, ses entrailles, et sous son front s'écoule sa cervelle.

Sur sa poitrine, au beau milieu,

il a croisé ses blanches mains, ses belles mains.

Roland prononce sa plainte, à la manière de son pays : « Ah ! noble seigneur, chevalier de bonne race, aujourd'hui je te recommande au Dieu de gloire.

Jamais personne ne le servira de si bon cœur.

Depuis les apôtres, il n'y eut tel prophète pour maintenir la foi et convertir les hommes.

Puisse votre âme n'être privée de rien !

Que la porte du Paradis lui soit ouverte ! »

168

Roland sent que sa mort approche :

par ses oreilles se répand sa cervelle.

Pour ses pairs il prie Dieu de les appeler à lui ; ensuite, pour lui, il prie l'ange Gabriel.

Il prend l'olifant, pour écarter tout reproche, et Durendal, son épée, en l'autre main.

Plus loin qu'une portée d'arbalète,

il s’en va vers l’Espagne dans un guéret.

Il monte sur un tertre ; sous deux beaux arbres, il y avait quatre blocs faits de marbre.

Sur l’herbe verte il est tombé à la renverse.

Là il s’est évanoui, car sa mort approche.

169

Hauts sont les monts et très hauts les arbres.

Il y a là quatre blocs de marbre brillants.

Sur l’herbe verte le comte Roland s’évanouit.

Un Sarrasin longuement le regarde.

Il fait le mort, couché parmi les autres ; de sang il a souillé son corps et son visage.

Il se redresse et se précipite.

Il était beau et fort et d’une grande bravoure.

En son orgueil il commet une folie fatale : il se saisit de Roland, de son corps et de ses armes, et dit seulement : « Le neveu de Charles est vaincu.

Cette épée, je l’emporterai en Arabie. »

Comme il tirait, le comte reprit un peu ses esprits.

170

Roland sent qu’il lui enlève son épée.

Il ouvrit les yeux et lui dit seulement : « A mon avis, tu n’es pas des nôtres. »

Il tient l'olifant qu'il n'a pas voulu lâcher et le frappe sur le casque aux pierres serties dans l'or ; il brise l'acier et le crâne et les os,

il lui fait sortir les deux yeux de la tête, et à ses pieds il l'a abattu mort.

Alors il lui dit : « Canaille de païen, comment as-tu osé te saisir de moi, à tort ou à raison ?

Personne ne le saura sans te tenir pour fou.

J'en ai fendu mon olifant par le bout,

le cristal et l'or en sont tombés. »

171

Roland sent qu'il a perdu la vue,

il se redresse et fait tous ses efforts.

Son visage a perdu sa couleur.

Devant lui il y a une roche grise.

Il y frappe dix coups, de chagrin et de dépit.

L'acier grince, mais il ne se brise ni ne s'ébrèche.

« Ah ! dit le comte, sainte Marie, aide-moi !

Ah ! Durendal, ma bonne épée, quel malheur pour vous !

Puisque je suis perdu, de vous je perds la charge.

Combien de batailles par vous j'ai remportées, combien j'ai conquis de terres immenses,

que tient Charles, dont la barbe est chenue !

Ne soyez pas à quelqu'un qui fuie devant un autre !

Un valeureux vassal vous a longtemps tenue ; jamais il n'en sera de pareille à vous dans la sainte France. »

172

Roland frappe sur le bloc de sardoine.

L'acier grince, mais il ne se brise ni ne s'ébrèche.

Quand il voit qu'il ne peut la rompre,

en lui-même il commence à la plaindre :

« Ah ! Durendal, comme tu es belle, claire, éclatante !

Comme au soleil tu brilles et flamboies !

Charles était dans les vallées de Maurienne quand Dieu, du ciel, lui fit savoir par son ange qu'il te donnât à un comte capitaine :

alors il me la ceignit, le noble roi, le grand.

Avec toi je lui conquis l'Anjou et la Bretagne, et lui conquis le Poitou et le Maine ;

avec toi je lui conquis la libre Normandie, et lui conquis la Provence et l'Aquitaine et la Lombardie et toute la Romagne ;

avec toi je lui conquis la Bavière et les Flandres et la Bourgogne et toute la Pologne,

Constantinople dont il reçut l'hommage ;

et sur la Saxe il règne en maître.

Avec toi je lui conquis l'Écosse et l'Irlande et l'Angleterre qu'il appelait son domaine ; avec toi je lui conquis tant et tant de pays que tient Charles dont la barbe est blanche.

Pour cette épée j'éprouve douleur et peine.

Mieux vaut mourir que la laisser aux païens !

Dieu ! Père, ne laissez pas déshonorer la France ! »

173

Roland frappe sur une pierre grise.

Il en abat plus que je ne sais vous dire.

L'épée grince, mais elle ne se rompt ni ne se brise.

Vers le ciel elle a rebondi.

Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas, tout doucement il la plaint en lui-même : « Ah ! Durendal, comme tu es belle et très sainte !

Dans ton pommeau d'or, il y a bien des reliques, une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile et des cheveux de monseigneur saint Denis, et du vêtement de sainte Marie.

Il n'est pas juste que des païens te possèdent : c'est par des chrétiens que tu dois être servie.

Ne soyez pas à un homme capable de couardise !

J'aurai par vous conquis tant de terres immenses que tient Charles dont la barbe est fleurie !

Et l'empereur en est puissant et riche. »

174

Roland sent que la mort le prend tout entier et que de sa tête elle descend vers son cœur.

Sous un pin il est allé en courant ;

sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.

Il met sous lui son épée et l'olifant,

il tourne sa tête du côté du peuple païen : il l'a fait parce qu'il veut coûte que coûte que Charles dise, ainsi que tous ses gens, du noble comte, qu'il est mort en conquérant.

Il bat sa coulpe à petits coups répétés

Pour ses péchés il tend à Dieu son gant.

175

Roland sent que son temps est fini.
Il est tourné vers l'Espagne sur un mont escarpé.
D'une main il s'est frappé la poitrine :
« Dieu, pardon, par toute ta puissance,
pour mes péchés, les grands et les menus, que j'ai commis depuis l'heure que je suis né jusqu'à ce jour où je suis terrassé ! »
Il a tendu vers Dieu son gant droit.
Des anges du ciel descendent jusqu'à lui.

176

Le comte Roland est étendu sous un pin.
Vers l'Espagne il a tourné son visage.
De bien des choses le souvenir lui revient, de tant de terres que le baron a conquises, de la douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son seigneur, qui l'a formé.
Il ne peut s'empêcher de pleurer et de soupirer.
Mais il ne veut pas s'oublier lui-même.
Il bat sa coulpe et demande pardon à Dieu : « Père véritable qui jamais ne mentis,
toi qui ressuscitas saint Lazare
et qui sauvas Daniel des lions,
sauve mon âme de tous les périls
pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis ! »
Il a offert à Dieu son gant droit,
saint Gabriel de sa main l'a pris.

Sur son bras il tenait sa tête inclinée ; les mains jointes, il est allé à sa fin.

Dieu envoya son ange Chérubin
et saint Michel du Péril ;
et avec eux vint saint Gabriel.
Ils emportent l'âme du comte en paradis.

177

Roland est mort, Dieu a son âme dans les cieux ; L'empereur parvient à Roncevaux.

Il n'y a ni route ni sentier,
ni espace vide, ni aune ni pied de terre
où ne soit couché un Français ou un païen.
Charles s'écrie : « Où êtes-vous, cher neveu ?
Où est l'archevêque, et le comte Olivier ?
Où est Gérin, et son compagnon Gérier ?
Où est Othon, et le comte Bérenger,
Yves et Yvoire, que j'aimais tant ?
Qu'est devenu le Gascon Angelier,
le duc Samson et le baron Anséis ?
Où est Gérard de Roussillon, le Vieux,
et les douze pairs que j'avais laissés ? »
Mais à quoi bon, puisque personne ne répondit ?

« Dieu, dit le roi, combien je peux m'affliger de ne pas avoir été au début de la bataille ! »

Il tire sa barbe en homme désespéré ;

ses barons chevaliers versent des larmes ; contre terre vingt mille s'évanouissent.

Le duc Naimes en éprouve une grande pitié.

178

Il n’est chevalier ni baron
qui de pitié ne pleure douloureusement.
Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux et leurs amis et leurs seigneurs liges.
Contre terre beaucoup s’évanouissent.
Le duc Naimes réagit en homme de cœur ; le tout premier il dit à l’empereur :
« Regardez à deux lieues devant nous :
vous pouvez voir la poussière des grands chemins, tant ils sont nombreux de la race des païens.
Chevauchez donc ! Vengez notre douleur !
– Ah ! Dieu, dit Charles, ils sont déjà si loin !
Accordez-moi la justice et l’honneur !
De la douce France ils m’ont ôté la fleur. »
Le roi donna ses ordres à Gebouin et à Othon, à Thibaud de Reims et au comte Milon :
« Gardez les champs, les vallées et les monts.
Laissez les morts étendus comme ils sont, pour que n’y touche ni bête ni lion,
pour que n’y touche écuyer ni valet.
Je vous interdis qu’aucun homme n’y touche, jusqu’à ce que Dieu nous permette de revenir en ce champ. »
Et ils répondent avec douceur, pleins d’amour : « Juste empereur, cher seigneur, nous le ferons ! »
Ils retiennent mille de leurs chevaliers.

179

L’empereur fait sonner ses clairons,

puis il chevauche, le valeureux, avec sa grande armée.

De ceux d’Espagne ils ont retrouvé les traces et ils les poursuivent tous d’une même ardeur.

Quand le roi voit tomber le soir, sur l’herbe verte en un pré il descend,

il se couche à terre et prie Notre Seigneur qu’il fasse pour lui arrêter le soleil,

qu’il retarde la nuit et prolonge le jour.

Voici venir à lui un ange qui a coutume de lui parler, et qui aussitôt lui a ordonné :

« Charles, chevauche, car la clarté ne te manque pas.

Tu as perdu la fleur de France, Dieu le sait.

Tu peux te venger de la race criminelle. »

A ces mots, l’empereur est monté à cheval.

180

Pour Charlemagne Dieu fit un très grand miracle, car le soleil est resté immobile.

Les païens fuient, les Francs les poursuivent vivement.

Ils les rattrapent dans le Val Ténébreux.

Vers Saragosse ils les pourchassent à force d’éperons, à coups redoublés ils les massacrent,

ils leur coupent les routes et les chemins les plus larges.

Et voici devant eux le cours de l’Èbre,

très profond, effrayant et rapide.

Il n’y a là ni canot, ni bateau, ni chaland.

Les païens implorent un de leurs dieux, Tervagant, puis sautent dans l’eau, mais personne pour les protéger.

Les soldats en armes sont les plus pesants : ils coulent à pic en grand nombre ;

les autres flottent à la dérive,

les plus favorisés ont bu tant d’eau

que tous se noient dans d’atroces souffrances.

Les Français s’écrient : « Quel malheur pour vous, Roland ! »

181

Quand Charles voit que les païens sont tous morts, certains tués et la plupart noyés,

et qu’un très gros butin échoit à ses chevaliers, le noble roi a mis pied à terre,

il se couche sur le sol et rend grâces à Dieu.

Quand il se redresse, le soleil est couché.

L’empereur dit : « Il est temps de camper : pour retourner à Roncevaux, il est bien tard.

Nos chevaux sont las et fatigués.

Ôtez-leur les selles et les mors de leurs têtes, et par ces prés laissez-les se rafraîchir. »

Les Francs répondent : « Sire, vous avez raison. »

182

L’empereur a établi son camp.

Les Français descendent de monture dans le pays désert, à leurs chevaux ils ont enlevé les selles et retiré de leurs têtes les mors en or ; ils leur livrent les prés où abonde l'herbe fraîche : ils ne peuvent leur donner d'autres soins.

Les plus fatigués dorment à même la terre.

Cette nuit-là, ils n'eurent pas de sentinelles.

183

L'empereur s'est couché dans un pré.

Le baron met son grand épieu près de sa tête.

Cette nuit-là il ne voulut pas se désarmer : il a revêtu sa blanche cuirasse safranée, lacé son casque aux gemmes serties d'or,

ceint Joyeuse, la sans-pareille

qui chaque jour change trente fois d'éclat.

Nous connaissons bien la lance

dont Notre Seigneur fut blessé sur la Croix : Charles en a, grâce à Dieu, la pointe

que dans le pommeau d'or il a fait enchâsser.

En raison de cet honneur et de cette grâce, le nom de Joyeuse fut donné à l'épée.

Les barons français ne doivent pas l'oublier : de là vient leur cri de guerre : « Monjoie ! » ; c'est pourquoi nul peuple ne peut leur résister.

184

Claire est la nuit et la lune brillante.

Charles est couché, mais il souffre pour Roland, et il est accablé pour Olivier,

pour les douze pairs et pour les Français qu'à Roncevaux il a laissés morts, sanglants.

Il ne peut s'empêcher de pleurer et de se lamenter, et il prie Dieu de sauver leurs âmes.

Le roi est las, car sa peine est immense ; il s'est endormi, il n'en peut plus.

Par tous les prés dorment maintenant les Francs.

Il n'est pas de cheval qui puisse rester debout ; s'ils veulent de l'herbe, ils la mangent couchés.

L'on a beaucoup appris quand on a bien souffert.

185

Charles dort comme un homme tourmenté.
Dieu lui a envoyé saint Gabriel
à qui il commande de garder l'empereur.
L'ange reste toute la nuit à son chevet.
Par une vision il lui annonce
une bataille qui lui sera livrée :
il lui en donne des signes très inquiétants.
Charles a regardé vers le ciel :

il voit les tonnerres, les vents, les gelées et les orages et les prodigieuses tempêtes, tout un déploiement de feux et de flammes, qui soudain tombe sur toute son armée.

Brûlent les lances de frêne et de pommier et les boucliers jusqu'aux bosses d'or pur, et volent en éclats les hampes des épieux tranchants, et grincent les cuirasses et les casques d'acier.

Il voit ses chevaliers pleins de détresse.

Puis des ours, des léopards veulent les manger, et des serpents, des guivres, des dragons, des démons, et aussi des griffons, plus de trente mille.

Et tous de se jeter sur les Français.

Et les Français crient : « Charlemagne, à l'aide ! »

Le roi est plein de douleur et de pitié ; il veut y aller, mais il en est empêché : du fond d'un bois surgit un grand lion,

terrifiant, orgueilleux et féroce.

Il s'en prend à sa personne même et l'attaque ; ils se prennent corps à corps tous les deux pour lutter.

Mais le roi ne sait qui l'emporte ni qui succombe.

L'empereur ne s'est pas réveillé.

186

Après cette vision il lui en vient une autre.

Il était en France, à Aix, sur un perron ; avec deux chaînes il retenait un ours.

Du côté de l'Ardenne il voyait venir trente ours dont chacun parlait comme un homme.

Ils lui disaient : « Sire, rendez-le-nous !

Il n'est pas juste qu'il reste davantage avec vous ; notre parent, nous devons le secourir. »

De son palais accourt un vautre.

Parmi les autres, il attaque le plus grand, sur l'herbe verte, à l'écart de ses compagnons.

Là le roi voit un merveilleux combat,

mais il ne sait lequel gagne ni lequel perd.

C'est ce que l'ange de Dieu a montré au baron.

Charles dort jusqu'au lendemain, au grand jour.

187

Le roi Marsile s'enfuit à Saragosse.

Sous un olivier il a mis pied à terre, à l'ombre.

Il rend son épée, son casque et sa cuirasse.

Sur l'herbe verte, misérablement il se couche.

Il a perdu sa main droite, tout entière ; pour le sang qu'il perd, il s'évanouit et s'angoisse.

Devant lui, sa femme, Bramimonde,

pleure et crie et s'afflige,

et avec elle plus de vingt mille hommes.

Ils maudissent Charles et la douce France.

Vers Apollin ils courent dans une crypte, ils le querellent et l'injurient violemment : « Ah ! mauvais dieu, pourquoi nous fais-tu telle honte ?

Notre roi, pourquoi l'as-tu laissé ruiner ?

A qui te sert bien, tu donnes un mauvais salaire ! »

Puis ils lui arrachent son sceptre et sa couronne, par les mains ils le pendent à une colonne, ils le renversent par terre à leurs pieds, à coups de gourdins ils le battent et le brisent.

A Tervagant ils arrachent son escarboucle, et ils jettent Mahomet dans un fossé

où porcs et chiens le mordent et le piétinent.

188

Marsile est sorti de son évanouissement.

Il se fait porter dans sa chambre voûtée

qu'ornent peintures et inscriptions de diverses couleurs.

Et Bramimonde, la reine, pleure sur lui,

s'arrache les cheveux, se proclame misérable et sur un autre point s'écrie à haute voix : « Ah ! Saragosse, comme aujourd'hui tu es démunie du noble roi qui te possédait !

Nos dieux ont commis une félonie

en lui manquant ce matin dans la bataille.

L'émir montrera sa couardise

s'il ne combat contre ces gens hardis,

si audacieux qu'ils ne se soucient pas de leurs vies.

L'empereur à la barbe fleurie

est vaillant et bien téméraire.

En cas de bataille, il ne s'enfuira pas.

Quelle grande douleur qu'il n'y ait personne pour le tuer ! »

189

L'empereur, de toute sa puissance,

sept ans tout pleins est resté en Espagne.

Il y prend des châteaux et nombre de cités.

Le roi Marsile s'en préoccupe fort :

dès la première année il fait sceller ses lettres, il a averti à Babylone Baligant,

c'est-à-dire l'émir, le vieillard chargé d'ans, plus âgé même que Virgile et Homère :

que le baron vienne à Saragosse le secourir ; s'il ne le fait pas, il reniera ses dieux et toutes les idoles qu'il a coutume d'adorer, et il

embrassera la sainte foi chrétienne, et cherchera un accord avec Charlemagne.

Mais l'émir est loin, il a longtemps tardé.

Il appelle ses peuples de quarante royaumes, il a fait apprêter ses grands navires,

ses esquifs, ses barges, ses galères et ses nefs.

Sous Alexandrie, il est un port de mer :

il y a fait apprêter toute sa flotte.

C'est en mai, au premier jour de l'été :

il a lancé sur la mer toutes ses armées.

190

Grandes sont les armées de ce peuple ennemi.

Elles cinglent avec force, rament, manœuvrent.

Au sommet des mâts, sur les hautes proues, un grand nombre d'escarboucles et de lanternes projettent d'en haut une telle lumière

que, dans la nuit, la mer en est plus belle et qu'à l'approche de la terre d'Espagne, tout le pays en brille et s'éclaire.

Jusqu'à Marsile en parvient la nouvelle.

191

Le peuple des païens ne veut pas relâcher son effort.

Ils quittent la mer, entrent dans les eaux douces ; ils passent Marbrise, ils passent Marbrose, à toute leur flotte ils font remonter l'Èbre.

Un grand nombre de lanternes et d'escarboucles leur donnent toute la nuit une immense clarté.

Ce jour-là, ils parviennent à Saragosse.

192

Clair est le jour et le soleil brillant.
L'émir est descendu de son navire.
Espanelit l'accompagne à sa droite,
dix-sept rois marchent à sa suite,
et je ne sais combien de comtes et de ducs.
Sous un laurier, au milieu d'un champ,
ils jettent sur l'herbe verte un tapis de soie blanche, et ils installent un fauteuil d'ivoire.
Dessus s'assied le païen Baligant ;
et tous les autres sont restés debout.
Leur seigneur parla le premier :
« Écoutez donc, nobles et vaillants chevaliers !
Le roi Charles, l'empereur des Francs,
ne doit pas manger sans que je le lui commande.
Par toute l'Espagne il m'a fait une guerre acharnée : jusqu'en douce France je veux aller le chercher.
Je n'aurai de cesse, durant toute ma vie, qu'il ne soit mort ou ne se rende vivant. »
Il en frappe son genou de son gant droit.

193

Sur ce, il s'est promis solennellement

qu’il ne laissera pas, pour tout l’or du monde, d’aller à Aix où Charles tient ses assises.

Ses hommes l’approuvent et l’encouragent.

Puis il appela deux de ses conseillers,

l’un est Clarifan et l’autre Clarïen :

« Vous êtes les fils du roi Maltraïen

qui volontiers portait mes messages.

Je vous commande d’aller à Saragosse :

à Marsile, de ma part, annoncez

que contre les Français je suis venu l’aider.

Si j’en trouve l’occasion, il y aura une terrible bataille.

Donnez-lui en gage ce gant brodé d’or,

et qu’il le passe en son poing droit.

Portez-lui aussi ce bâtonnet d’or pur,

et qu’il vienne à moi pour reconnaître son fief.

En France j’irai pour faire la guerre à Charles.

S’il ne se couche à mes pieds, à ma merci, et s’il ne renie la foi des chrétiens,

je lui ôterai la couronne de la tête. »

Les païens répondent : « Sire, vous avez raison. »

194

Baligant dit : « Chevauchez donc, barons !

Que l’un porte le gant et l’autre le bâton ! »

Et ils répondent : « Cher seigneur, nous le ferons. »

Ils chevauchèrent tant que les voici à Saragosse.

Ils passent dix portes, traversent quatre ponts et toutes les rues où les bourgeois se tiennent.

Comme ils approchent de la ville haute, ils entendent, du côté du palais, une grande rumeur : il y a là une foule de païens

qui pleurent et crient et mènent grand deuil ; ils regrettent leurs dieux, Tervagant, Mahomet et Apollin qu'ils n'ont plus.

Ils se disent l'un à l'autre : « Malheureux, que devenir ?

Sur nous est tombée une grande calamité : nous avons perdu le roi Marsile ;

le comte Roland, hier, lui a tranché le poing droit.

Nous n'avons plus Jurfaleu le Blond.

Toute l'Espagne sera aujourd'hui à leur merci. »

Les deux messagers descendent de cheval au perron.

195

Ils laissent leurs chevaux sous un olivier.

Deux Sarrasins les prennent par les rênes, et les messagers, se tenant par leurs manteaux, montent ensuite tout en haut du palais.

Quand ils entrèrent dans la chambre voûtée, en signe d'amitié ils saluèrent le roi mal à propos : « Que Mahomet qui règne sur nous,

et Tervagant et Apollin notre seigneur,

sauvent le roi et gardent la reine ! »

Bramimonde dit : « Quelles folies j'entends là !

Nos dieux que voici sont impuissants.

A Roncevaux ils ont fait d'ignobles miracles : ils ont laissé tuer nos chevaliers ;

à mon seigneur que voici ils manquèrent en pleine bataille ; il a perdu son poing droit, il n'en reste rien ; le puissant comte Roland le lui a tranché.

Charles aura toute l'Espagne en son pouvoir.

Que deviendrai-je, pauvre malheureuse ?
Hélas ! que n’ai-je un homme qui me tue ! »

196

Clarien dit : « Madame, ne parlez pas tant !
Nous sommes les messagers du païen Baligant.
De Marsile, dit-il, il sera le défenseur ; aussi lui envoie-t-il son bâton et son gant.
Sur l’Èbre nous avons quatre mille chalands, des esquifs, des barges et des bateaux rapides, et tant de bateaux de guerre que je ne puis les compter.
L’émir est fort et puissant :
il ira en France attaquer Charlemagne,
il compte le tuer ou le réduire à merci. »
Bramimonde dit : « Il aura tort d’aller si loin !
Plus près d’ici vous pourrez trouver les Francs.
En cette terre il est depuis sept ans.
L’empereur est brave et sait se battre :
il préfère mourir que fuir la bataille.
Au monde il n’est pas de roi qu’il ne tienne pour un enfant.
Charles ne craint aucun homme qui vive. »

197

« Il suffit ! » répond le roi Marsile
qui dit aux messagers : « Seigneurs, adressez-vous à moi !
Déjà, vous le voyez, la mort m’étreint,

et je n’ai ni fils ni fille ni héritier.
J’en avais un, il a été tué hier soir.
Dites à mon seigneur qu’il vienne me voir.
L’émir a des droits sur l’Espagne :
je la lui abandonne s’il veut la prendre, et puis qu’il la défende contre les Français !
Quant à Charlemagne, je lui donnerai un bon avertissement : il l’aura vaincu d’ici à un mois.
Vous lui porterez les clés de Saragosse,
et puis dites-lui qu’il ne s’en ira pas s’il me croit. »
Ils répondent : « Sire, vous dites vrai. »

198

Marsile dit : « L’empereur Charles
m’a tué mes hommes, et dévasté ma terre,
et forcé et violé mes cités.
Il a couché cette nuit sur les bords de l’Èbre.
J’ai fait le compte : il n’y a pas plus de sept lieues.
Dites à l’émir qu’il y amène son armée.
Par vous je lui demande qu’il y livre bataille. »
Il leur a donné les clés de Saragosse.
Les messagers s’inclinèrent tous deux,
ils prirent congé et, sur ce, s’en retournèrent.

199

Les deux messagers sont montés à cheval.

Rapidement ils sortent de la cité
et vers l'émir s'en vont épouvantés.
Ils lui présentent les clés de Saragosse.
Baligant dit : « Qu'avez-vous trouvé ?
Où est Marsile que j'avais convoqué ? »
Clarien répond : « Il est blessé à mort.
L'empereur était hier en train de passer les cols et il voulait regagner la douce France.
De l'honneur de son armée il forma l'arrière-garde : le comte Roland, son neveu, en fut,
et Olivier et tous les douze pairs,
et de ceux de France vingt mille chevaliers.
Le roi Marsile leur livra bataille, le baron.
Lui et Roland restèrent face à face :
de Durendal il lui donna un tel coup
qu'il lui sépara du corps le poing droit.
Il a tué son fils qu'il aimait tant, et les barons qu'il avait amenés.
Marsile revint en fuyant sans pouvoir résister.
L'empereur l'a pourchassé âprement.
Le roi vous demande de le secourir.
Il vous abandonne le royaume d'Espagne. »
Et Baligant commence à réfléchir.
Sa douleur est si grande qu'il manque d'en perdre le sens.

200

« Seigneur émir, dit Clarien,
à Roncevaux on leur a livré bataille hier.
Roland est mort, et le comte Olivier,

et les douze pairs que Charles aimait tant ; de leurs Français vingt mille sont morts.

Le roi Marsile y a perdu le poing droit,

et l'empereur l'a âprement pourchassé.

En cette terre il n'est resté de chevalier qui ne soit tué ou noyé dans l'Èbre.

Sur la rive sont campés les Français :

en ce pays ils sont si près de nous

que, si vous le voulez, leur retraite sera difficile. »

Le regard de Baligant en devient farouche, et son cœur s'emplit d'une vive allégresse.

De son fauteuil il s'est relevé,

puis il s'écrie : « Barons, ne tardez plus !

Sortez des navires ; en selle, et chevauchez !

Si Charlemagne le vieux ne s'enfuit sur-le-champ, le roi Marsile sera aujourd'hui vengé :

pour son poing droit, je lui livrerai la tête de Charles. »

201

Les païens d'Arabie sont sortis des navires, puis sont montés sur les chevaux et les mulets.

Ils chevauchèrent : que feraient-ils d'autre ?

L'émir, qui les a tous mis en route,

appelle Gemalfin, un de ses fidèles :

« Je te commande de rassembler toutes mes troupes. »

Puis il est monté sur son destrier brun ; avec lui il emmène quatre ducs.

Il chevaucha tant que le voici à Saragosse.

Sur un perron de marbre il met pied à terre, et quatre comtes lui tiennent l'étrier.

Il monte les marches jusqu'au palais,
et Bramidoine court à sa rencontre,
et lui dit : « Quel triste malheur pour moi !
Avec quelle honte, sire, j'ai perdu mon seigneur ! »
Elle tombe à ses pieds, l'émir la relève.
Dans la chambre, ils sont montés, affligés.

202

Le roi Marsile, quand il voit Baligant,
appelle alors deux Sarrasins d'Espagne :
« Prenez-moi dans vos bras et redressez-moi. »
De son poing gauche il a pris un de ses gants.
Marsile a dit : « Seigneur roi, émir, je vous abandonne ici toutes mes terres
et Saragosse et le fief qui en dépend.
J'ai tout perdu, moi-même et mes gens. »
L'émir répond : « Combien j'en suis accablé !
Je ne puis avec vous longtemps m'entretenir : je sais très bien que Charles ne m'attend pas ; quoi qu'il en soit, j'accepte de vous ce gant. »
Tout affligé, il est reparti en larmes.
Il descend les marches du palais,
monte à cheval, rejoint ses gens à force d'éperons.
Il chevauche tant que le voici en tête.
De temps à autre il s'écrie :
« Venez, païens, car déjà les Francs s'enfuient. »

203

Au matin, aux premières lueurs de l'aube, s'est réveillé l'empereur Charles.

Saint Gabriel, qui le garde par ordre de Dieu, lève la main et sur lui fait son signe.

Le roi déceint et dépose ses armes,

comme par toute l'armée se désarment les autres.

Une fois montés, vigoureusement ils chevauchent par les longues routes et les très larges chemins.

Ils s'en vont voir le prodigieux désastre à Roncevaux où eut lieu la bataille.

204

À Roncevaux s'en est venu Charles.

Sur les morts qu'il trouve il commence à pleurer.

Il dit aux Français : « Seigneurs, allez au pas, car il me faut moi-même aller devant,

pour mon neveu que je voudrais trouver.

J'étais à Aix lors d'une fête solennelle, et mes vaillants chevaliers se vantèrent

de grandes batailles et de rudes mêlées.

J'entendis Roland tenir ces propos :

jamais il ne mourrait en royaume étranger sans qu'il précédât ses hommes et ses pairs ; vers le pays ennemi il aurait la tête tournée ; c'est en conquérant que le baron finirait ses jours. »

Plus loin qu'on ne peut jeter un bâton,

Charles, devant les autres, est monté sur une hauteur.

205

Tandis que l'empereur recherche son neveu, combien dans le pré il trouve d'herbes dont les fleurs sont vermeilles du sang de nos barons !

Pris de pitié, il ne peut se retenir de pleurer.

Sous deux arbres est parvenu le roi.

Il reconnut les coups de Roland sur trois blocs de pierre.

Sur l'herbe verte, il voit, gisant, son neveu : rien d'étonnant que Charles soit affligé.

Il met pied à terre, il y va en courant.

Entre ses deux mains il le prend

et sur lui s'évanouit, tant l'étreint l'angoisse.

206

L'empereur revient de son évanouissement.

Le duc Naimes et le comte Acelin,

Geoffroy d'Anjou et son frère Henri

prennent le roi et le redressent sous un pin.

Il regarde à terre, voit son neveu gisant.

Très tendrement il commence l'oraison funèbre : « Ami Roland, que de toi Dieu ait pitié !

Jamais personne ne vit tel chevalier

pour engager et gagner de grandes batailles.

Mon honneur, le voici sur son déclin. »

Charles s'évanouit, il ne peut s'en retenir.

207

Le roi Charles est revenu de son évanouissement.

Par les mains quatre de ses barons le soutiennent.

Il regarde à terre, voit, gisant, son neveu : son corps a gardé sa force, mais perdu sa couleur ; ses yeux révulsés sont emplis de ténèbres.

Charles lui dit sa plainte toute de foi et d'amour : « Ami Roland, que Dieu mette ton âme parmi les fleurs du paradis, entre les êtres de gloire !

En Espagne quel mauvais seigneur tu as suivi !

Jamais il ne sera de jour que pour toi je ne souffre.

Combien vont déchoir ma force et ma hardiesse !

Je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur : sous le ciel je ne crois plus avoir un seul ami.

Si j'ai des parents, il n'en est aucun d'aussi vaillant. »

Il s'arrache les cheveux à pleines mains.

Cent mille Francs en éprouvent une si grande douleur qu'il n'en est pas qui ne pleure amèrement.

208

« Ami Roland, je m'en irai en France.

Quand je serai à Laon, en mon domaine,

de plusieurs royaumes viendront les vassaux étrangers qui demanderont : « Où est le comte capitaine ? »

Je leur dirai qu'il est mort en Espagne.

Dans la douleur je gouvernerai mon royaume, il ne sera pas de jour sans que je pleure et me plaigne. »

209

« Ami Roland, vaillant guerrier, belle jeunesse, quand je serai à Aix dans ma chapelle,

les vassaux viendront et demanderont des nouvelles ; je leur en donnerai d'extraordinaires et terribles : « Il est mort, mon neveu, qui me conquit tant de terres. »

Contre moi se rebelleront les Saxons

et les Hongrois et les Bulgares et tant de peuples ennemis, les Romains, les gens de Pouille et ceux de Palerne, et ceux d'Afrique et ceux de Califerne.

Puis viendront pour moi peines et souffrances.

Qui conduira mes armées avec une telle autorité, puisqu'il est mort celui qui toujours nous guidait ?

Ah ! France, comme tu restes démunie !

Si grande est ma douleur que je voudrais ne plus être ! »

Il commence à arracher sa barbe blanche

et des deux mains les cheveux de sa tête.

Cent mille Français s'évanouissent contre terre.

210

« Ami Roland, que de toi Dieu ait pitié !

Que ton âme soit mise au Paradis !

Celui qui t'a tué a détruit la France.

Si grande est ma douleur que je voudrais ne plus vivre, pour mes vassaux qui sont morts pour moi.

Puisse Dieu, le fils de sainte Marie, m'accorder qu'avant de venir aux grands cols de Cize, mon âme se sépare aujourd'hui de mon corps, qu'elle soit placée et mise parmi les leurs et que ma chair soit enfouie à côté d'eux ! »

Il verse des larmes, il tire sa barbe blanche.

Le duc Naimes de dire : « Charles est affligé ! »

211

« Sire empereur, dit Geoffroy d'Anjou,

ne manifestez pas si violemment votre douleur !

Par tout le champ faites rechercher les nôtres que ceux d'Espagne ont tués dans la bataille.

En une seule fosse ordonnez qu'on les porte. »

Le roi a dit : « Pour ce faire, sonnez votre cor ! »

212

Geoffroy d'Anjou a sonné son cor.

Les Français mettent pied à terre, Charles l'a commandé.

Tous leurs amis qu'ils ont trouvés morts, ils les ont aussitôt portés dans une seule fosse.

Il y a là nombre d'évêques et d'abbés,

de moines, de chanoines, de prêtres tonsurés, qui les ont absous et bénis de par Dieu.

Ils font brûler de la myrrhe et du thimiane ; avec ferveur ils les ont tous encensés

et en grande pompe ils les ont enterrés.

Puis ils les ont laissés : que feraient-ils d'autre ?

213

L’empereur ordonne la toilette de Roland

et d’Olivier et de l’archevêque Turpin.

Devant lui il les a fait ouvrir tous trois, il a fait recueillir leurs trois cœurs en une étoffe de soie.

On les a mis dans un blanc cercueil de marbre ; puis on a pris les corps des barons

et on a placé les seigneurs dans des peaux de cerf, bien lavés avec des aromates et du vin.

Le roi commande à Thibaud, à Geboin,

au comte Milon et au marquis Othon :

« Emmenez-les sur trois charrettes. »

Ils sont recouverts d’un drap de soie de Galaza.

214

L’empereur Charles voulait s’en retourner quand devant lui surgissent les avant-gardes des païens.

Du front de la troupe viennent deux messagers qui, au nom de l’émir, lui annoncent la bataille : « Roi orgueilleux, il n’est pas question que tu t’en ailles.

Vois Baligant qui derrière toi chevauche.

Grandes sont les troupes qu’il amène d’Arabie.

Nous verrons aujourd’hui si tu es valeureux. »

Le roi Charles a porté la main à sa barbe, il se rappelle sa douleur et ses pertes.

L’œil farouche, il regarde toute sa troupe, puis il s’écrie de sa voix forte et haute : « Barons français, à cheval et aux armes ! »

215

L’empereur le tout premier s’équipe.
Rapidement il revêt sa cuirasse,
lace son casque et ceint Joyeuse
dont le soleil n’éteint pas la clarté.
Il pend à son cou un bouclier de Biterne ; il tient son épieu dont il brandit la hampe, puis il monte sur Tencendur, son bon cheval : il l’a conquis aux gués, sous Marsune,
où il jeta à terre, mort, Malpalin de Narbonne.
Il lui lâche la bride, l’éperonne tant et plus, part au galop sous les yeux de cent mille hommes.
Il invoque Dieu et l’apôtre de Rome.

216

Par tout le champ ceux de France mettent pied à terre ; plus de cent mille s’arment à la fois.
Ils ont des équipements qui leur conviennent bien, des chevaux rapides et de très belles armes.
Puis ils montent en selle avec beaucoup d’adresse.
S’ils en trouvent l’occasion, ils comptent livrer bataille.
Leurs gonfanons retombent sur leurs casques.
Quand Charles voit leur si fière allure,
il appelle Jozerant de Provence,
le duc Naimes, Antelme de Mayence :
« En de tels vassaux on peut avoir confiance.
Il faut être fou pour s’inquiéter parmi eux.
Si les Arabes ne renoncent pas à venir,

je compte leur faire payer cher la mort de Roland. »

Le duc Naimes répond : « Ah ! que Dieu nous l'accorde ! »

217

Charles appelle Rabel et Guinemant.

Le roi leur dit : « Seigneurs, je vous le commande, prenez les places d'Olivier et de Roland : que l'un porte l'épée et l'autre l'olifant, et chevauchez en tête, au premier rang ;

avec vous, quinze mille Francs,

des jeunes, parmi les plus vaillants.

Après ceux-là, il y en aura autant,

que guideront Gibouin et Lorant. »

Le duc Naimes et le comte Jozerant rangent en bon ordre ces compagnies.

S'ils en trouvent l'occasion, il y aura une très grande bataille.

218

Les Français composent les deux premières compagnies.

Après ces deux-là, on forme la troisième.

En celle-ci se trouvent les vassaux de Bavière qu'on estima à vingt mille chevaliers.

Jamais, de leur côté, ils n'abandonneront la bataille.

Sous le ciel il n'est pas de gens que Charles aime mieux, hormis ceux de France qui conquièrent les royaumes.

Le comte Ogier le Danois, le guerrier,

les conduira, car c'est une troupe intrépide.

219

L’empereur Charles a trois compagnies.

Le duc Naimes ensuite forme la quatrième

avec des barons qui sont de bons vassaux : ils viennent de la terre d’Allemagne.

Ils sont vingt mille, au dire de tous les autres.

Bien équipés en chevaux et en armes,

jamais, par crainte de mourir, ils ne quitteront le combat.

Herman, le duc de Thrace, les conduira :

il mourra plutôt que d’agir en lâche.

220

Le duc Naimes et le comte Jozerant

ont formé de Normands la cinquième compagnie : ils sont vingt mille, au dire de tous les Francs.

Ils ont de belles armes et de bons chevaux rapides.

Jamais par crainte de mourir ils ne se rendront.

Sous le ciel il n’est pas de gens plus puissants en bataille.

Richard le Vieux les conduira au combat : il y frappera de son épieu tranchant.

221

Quant à la sixième compagnie, ils l’ont faite de Bretons.

Ils ont avec eux trente mille chevaliers ; ceux-là chevauchent comme de vrais barons, dont les hampes sont peintes et les gonfanons fixés.

Leur seigneur est appelé Eudon.
Il commande au comte Nevelon,
à Thibaud de Reims et au marquis Othon :
« Conduisez mes gens, je vous les confie. »

222

L'empereur a six compagnies.

Le duc Naimes, ensuite, forme la septième avec des Poitevins et des barons d'Auvergne : ils peuvent être quarante mille chevaliers.

Ils ont de bons chevaux et de magnifiques armes.

Ceux-là sont à part, dans un val, sous une hauteur, et Charles les bénit de sa main droite.

Jozerant et Godcelm les conduiront.

223

La huitième compagnie, Naimes l'a formée
de Flamands et de barons de Frise.
Ils ont plus de quarante mille chevaliers.
Jamais, de leur côté, on n'abandonnera la bataille.
Le roi dit : « Ceux-ci me serviront bien. »
Ensemble Rambaud et Hamon de Galice
les conduiront comme de vrais chevaliers.

224

Ensemble Naimes et le comte Jozerant

ont formé la neuvième compagnie de vaillants guerriers, de Lorrains et de gens de Bourgogne.

Ils ont cinquante mille chevaliers bien comptés, le casque lacé et la cuirasse endossée ;

ils ont de robustes épieux aux hampes courtes.

Si les Arabes ne renoncent pas à venir,

ceux-là les frapperont, s'ils se lancent contre eux.

Thierry, le duc d'Argonne, les conduira.

225

La dixième compagnie est faite de barons de France.

Ils sont cent mille parmi nos meilleurs capitaines.

Le corps robuste et l'allure martiale,

la tête fleurie et la barbe blanche,

ils ont revêtu des cuirasses et des brognes à doubles mailles, ceint des épées françaises et espagnoles ; ils portent de beaux boucliers, ornés de signes distinctifs.

Puis ils sont montés à cheval et réclament la bataille.

Ils crient : « Monjoie ! » Charlemagne est avec eux.

Geoffroy d'Anjou porte l'oriflamme : elle appartint à saint Pierre et s'appelait Romaine, mais là elle a pris le nom de Monjoie.

226

L'empereur descend de son cheval.

Sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.

Il tourne son visage vers le soleil levant et invoque Dieu du fond de son cœur :

« Vrai Père, en ce jour même défends-moi, toi qui sauvas Jonas, c'est la vérité,

de la baleine qui l'avait en son corps,

toi qui préservas le roi de Ninive,

et Daniel du prodigieux supplice

dans la fosse aux lions où il était enfermé, et les trois enfants dans une fournaise ardente !

Que ton amour aujourd'hui m'assiste !

Dans ta pitié, si c'est ta volonté, accorde-moi que je puisse venger mon neveu, Roland ! »

Sa prière récitée, il se redresse

et fait sur sa tête le puissant signe de croix.

Le roi monte sur son cheval rapide

Naimes et Jozerant lui tinrent l'étrier.

Il prend son bouclier et son épieu tranchant.

Son corps est élégant, robuste, bien fait, son visage brillant et plein d'assurance.

Puis il chevauche, solide sur ses étriers.

Les clairons sonnent à l'arrière et à l'avant ; plus haut que tous les autres retentit l'olifant.

Les Français pleurent par pitié pour Roland.

227

Très noblement l'empereur chevauche.

Sur sa cuirasse il a étalé sa barbe.

Par amour pour lui les autres font de même : ainsi se reconnaissent cent mille Francs.

Ils passent les monts et les plus hautes roches, les vallées profondes, les défilés angoissants.

Ils sortent des cols et de la terre déserte, du côté de l'Espagne ils sont entrés dans la marche et se sont installés dans une plaine.

Vers Baligant reviennent ses avant-gardes.

Et voici un Syrien qui lui transmet son message : « Nous avons vu l'orgueilleux roi Charles.

Ses hommes sont fiers, ils n'ont pas envie de lui manquer.

Armez-vous, vous allez avoir la bataille ! »

Baligant dit : « Oui, ce sont de bons vassaux.

Sonnez vos clairons, pour que mes païens le sachent. »

228

Par toute l'armée ils font retentir leurs tambours, et les trompettes et les clairons, haut et clair.

Les païens descendent de cheval pour s'armer.

L'émir ne veut pas prendre de retard :

il revêt une cuirasse aux pans safranés,

il lace son casque aux gemmes serties dans l'or, puis ceint son épée au côté gauche.

En son orgueil il lui a trouvé un nom :

à cause de l'épée de Charles dont il a entendu parler, (il a fait appeler la sienne Précieuse).

C'est son cri d'armes dans la bataille ;

il le fait crier par ses chevaliers.

Il pend à son cou son large et grand bouclier, dont la boucle est d'or et bordée de cristal, et la courroie d'une belle soie ornée de rosaces.

Il tient son épieu qu'il appelle Maltet ; la hampe est grosse comme une massue ;

à lui seul le fer chargerait un mulet.

Sur son destrier Baligant est monté ;

Marcule d'outremer lui a tenu l'étrier.

Le baron a l'enfourchure très grande,

les hanches étroites et les flancs puissants, la poitrine large et bien faite,

les épaules carrées, le teint très clair, le visage fier, les cheveux bouclés,

tout aussi blancs que les fleurs en été.

Sa vaillance, il l'a souvent éprouvée.

Dieu, quel baron, s'il avait été chrétien !

Il éperonne son cheval, le sang en jaillit tout clair.

Il prend son élan et saute un fossé :

on y peut mesurer cinquante pieds.

Les païens s'écrient : « Voilà quelqu'un pour défendre les marches !

Il n'y a pas de Français, s'il vient jouter contre lui, qui, bon gré mal gré, n'y perde la vie.

Charles est fou de ne pas s'en être allé. »

229

L'émir a vraiment tout d'un baron.

Il a la barbe aussi blanche que fleur ;

en sa religion il est très savant,

et en bataille il est farouche et hardi.

Son fils Malpromis est un très bon chevalier, grand et fort et digne de ses ancêtres.

Il dit à son père : « Sire, chevauchons donc !

Je serai fort étonné si jamais nous voyons Charles. »

Baligant dit : « Si, nous le verrons, car il est très courageux.

De nombreuses gestes, de lui, chantent les louanges.

Mais il n'a plus son neveu Roland :

il n'aura pas la force de tenir contre nous. »

230

« Cher fils Malpromis, lui a dit Baligant, avant-hier fut tué le bon vassal Roland,

et Olivier le courageux et le vaillant,

les douze pairs que Charles aimait tant,

et de ceux de France vingt mille combattants.

Tous les autres, pour moi, ne valant pas un clou.

L'empereur revient, c'est la vérité :

mon messager, le Syrien, me l'a annoncé.

Il a formé dix grandes compagnies.

Celui-là est courageux qui sonne l'olifant ; d'une claire trompette lui répond son compagnon, et ils chevauchent tout en tête devant,

avec eux quinze mille Francs,

de ces jeunes gens que Charles appelle ses enfants.

Derrière eux il y en a bien tout autant, qui y frapperont très orgueilleusement. »

Malpromis dit : « Je vous demande le premier coup. »

231

« Malpromis mon fils, lui a dit Baligant, je vous accorde tout ce que vous m'avez requis.

Contre les Français vous irez sur-le-champ frapper, et vous emmenerez Torleu, le roi persan,

et Dapamort, un autre roi leutice.

Leur grand orgueil, si vous pouvez le mater, je vous donnerai une part de mon pays,

de Cherïant jusqu'au Val Marchis. »

L'autre lui répond : « Sire, merci à vous ! »

Il s'avance et reçoit le don,

celui de la terre du roi Flori,

à une heure si néfaste que jamais il ne la vit et qu'il n'en fut ni investi ni saisi.

232

L'émir chevauche à travers ses troupes,

suivi de son fils dont la taille est si grande.

Le roi Torleu et le roi Dapamort

forment aussitôt trente compagnies :

ils ont des chevaliers en nombre prodigieux ; la plus petite en compte cinquante mille.

La première est faite de ceux de Butentrot, et la suivante de Misnes aux grosses têtes ; sur l'échine, le long du dos,

ils portent des soies tout comme les porcs.

La troisième est faite de Nubles et de Bleus, la quatrième de Bruns et d'Esclavons,

la cinquième de Sorbres et de Sors,

la sixième d'Arméniens et de Maures,

la septième de ceux de Jéricho,

la huitième de Nègres, la neuvième de Gros, la dixième de ceux de Balide-la-Forte :

c'est un peuple qui jamais ne voulut le bien.

L'émir jure, tout autant qu'il le peut,

par les miracles et le corps de Mahomet : « Charles de France chevauche comme un fou.

L'on se battra s'il ne s'y dérobe ;

jamais plus il n'aura sur sa tête couronne d'or. »

233

Ils forment ensuite dix compagnies.

La première est faite des hideux Chananéens : du Val Enfui ils sont venus par la traverse.

La seconde est faite de Turcs, la troisième de Persans, la quatrième de Pinceneis [furieux],

la cinquième de Soltras et d'Avars,

la sixième d'Ormaleus et d'Eugiés,

la septième du peuple de Samuel,

la huitième de Borusses, la neuvième de Slaves, la dixième de ceux d'Occiant la déserte : c'est un peuple qui ne sert pas Notre Seigneur ; de plus félons vous n'entendrez jamais parler.

Ils ont le cuir aussi dur que du fer ;

aussi n'ont-ils besoin ni de casque ni de cuirasse ; dans la bataille, ils sont cruels et acharnés.

234

L’émir a ordonné dix compagnies.

La première est faite des géants de Malprose, la seconde de Huns, la troisième de Hongrois, la quatrième de gens de Baldise-la-Longue, la cinquième de ceux de Val Peneuse,

la sixième de gens de Maruse,

la septième de Leus et d’Astrimoines,

la huitième de ceux d’Argoille, la neuvième de ceux de Clarbone, et la dixième des barbus de Fronde :

c’est un peuple qui jamais n’aima Dieu.

Les Histoires des Francs dénombrent trente compagnies.

Grandes sont les armées où les trompettes retentissent.

Les païens chevauchent en vaillants soldats.

235

L’émir est un homme très puissant.

Devant lui il fait porter son dragon

et l’étendard de Tervagant et de Mahomet

et une statue du félon Apolline.

Dix Chananéens chevauchent alentour ;

à très haute voix ils lancent un appel :

« Qui de nos dieux veut avoir le salut,

qu’il les prie et les serve avec componction ! »

Les païens baissent la tête et le menton ; ils inclinent contre terre leurs casques brillants.

Les Français disent : « Bientôt vous mourrez, canailles !

Que de vous aujourd’hui soit fait un terrible massacre !

Vous, notre Dieu, protégez Charles !
Que cette bataille soit livrée en son nom ! »

236

L'émir est un homme de grande sagesse.

Il appelle à lui son fils et les deux rois : « Seigneurs barons, vous chevaucherez devant ; mes compagnies, vous les guiderez toutes ; mais des meilleures je veux en retenir trois : l'une faite de Turcs, l'autre d'Ormaleis
et la troisième des géants de Malprose.
Ceux d'Occiant resteront avec moi
et affronteront Charles et les Français.
L'empereur, s'il se bat contre moi,
doit en avoir la tête séparée de son corps.
Qu'il en soit sûr : il n'aura pas d'autre droit. »

237

Grandes sont les armées et belles les compagnies.

Entre elles il n'y a ni mont ni vallée ni hauteur, ni forêt ni bois où l'on puisse se cacher : elles se voient à plein en terrain découvert.

Baligant dit : « Allons, mon peuple païen, chevauchez donc pour engager le combat ! »

Ambure d'Holopherne porte l'enseigne.
Les païens poussent leur cri de guerre : « Précieuse. »
Les Français disent : « Que grande aujourd'hui soit votre défaite ! »
Très fort, à leur tour, ils crient : « Monjoie ».
L'empereur fait sonner les clairons

et l’olifant qui les remplit tous d’ardeur.
Les païens disent : « L’armée de Charles est belle.
Nous aurons une bataille acharnée et féroce. »

238

Grande est la plaine, étendue la campagne.
Brillent les casques aux gemmes serties d’or, et les boucliers et les cuirasses safranées, et les épieux et leurs enseignes fixées au fer.
Sonnent les clairons dont les voix sont très claires, et de l’olifant puissantes sont les sonneries.
L’émir appelle son frère :
c’est Canabeu, le roi de Floredée,
qui tenait la terre jusqu’au Val Sevrée.
Il lui a montré les compagnies de Charles : « Voyez l’orgueil de France si renommée !
Très fièrement chevauche l’empereur ;
il est derrière avec ces gens barbus
qui sur leurs cuirasses ont étalé leurs barbes, aussi blanches que la neige sur la glace.
Ils frapperont des lances et des épées.
Nous aurons une bataillé dure et acharnée : jamais personne ne vit tel affrontement. »
Plus loin qu’on ne lance une verge pelée, Baligant a dépassé ses compagnies.
Il leur a parlé en ces termes :
« Venez, païens, car je vais me mettre en route. »
De son épieu il a brandi la hampe
et contre Charles en a tourné la pointe.

239

Charlemagne, quand il vit l'émir,
le dragon, l'enseigne et l'étendard,
et les forces immenses des païens d'Arabie, qui ont occupé la contrée entière,
sauf la partie qu'il occupe lui-même, le roi de France s'écrie haut et fort :
« Barons français, vous êtes de bons vassaux.
Vous avez soutenu tant de batailles !
Voyez-le : les païens sont félons et couards.
Toute leur religion ne leur sert à rien.
S'ils ont beaucoup de monde, seigneurs, qu'importe ?
Qui ne veut pas venir avec moi, qu'il s'en aille ! »
Des éperons il pique ensuite son cheval,
et Tencendor a bondi par quatre fois.
Les Français disent : « Ce roi est vaillant !
Chevauchez, sire. Aucun de nous ne vous manque. »

240

Clair était le jour et le soleil brillant.
Les armées sont belles et les troupes puissantes.
Les compagnies de devant sont aux prises.
Le comte Rabel et le comte Guineman
lâchent les rênes à leurs chevaux rapides ; ils éperonnent avec vigueur. Alors les Francs prennent le galop, et vont frapper de leurs épieux tranchants.

241

Le comte Rabel est un chevalier hardi.
Il pique son cheval des éperons d'or fin
et va frapper Torleu, le roi persan.
Ni bouclier ni cuirasse ne peuvent supporter son coup : il lui a planté dans le corps l'épieu doré si bien qu'il l'abat mort sur un petit buisson.
Les Français disent : « Que Notre Seigneur nous aide !
Charles est dans son droit, nous ne devons pas lui manquer. »

242

Et Guineman affronte un roi leutice.
Il lui brise tout son bouclier orné de fleurs, puis il déchire sa cuirasse ;
il lui plonge toute sa bannière dans le corps, si bien qu'il l'abat mort, qu'on en pleure ou qu'on en rie.
À ce coup, ceux de France s'écrient :
« Frappez, barons, ne tardez pas !
Charles est dans son droit contre les païens ; Dieu nous a élus pour le vrai jugement. »

243

Mal promis monte un cheval tout blanc ;
il se jette dans la foule des Francs.
De l'un à l'autre il frappe de grands coups et les renverse souvent morts l'un sur l'autre.

Le tout premier Baligant s’écrie :

« Mes barons, je vous ai longtemps nourris.

Voyez mon fils, il recherche Charles,

défiant de ses armes tant de barons.

Je ne demande pas de meilleur vassal que lui.

Secourez-le de vos épieux tranchants ! »

À ces mots, les païens avancent ; ils frappent de durs coups : grand est le massacre.

La bataille est prodigieuse et éprouvante : il n’y en eut d’aussi rude avant ni depuis ce temps.

244

Grandes sont les armées et farouches les troupes.

Toutes les compagnies sont aux prises,

et les païens frappent des coups prodigieux.

Dieu ! combien de hampes brisées en deux, de boucliers en pièces, de cuirasses démaillées !

Là vous en auriez vu la terre si jonchée

que l’herbe du champ, si verte, si tendre, [du sang qui coule devient toute vermeille].

L’émir exhorte ses fidèles :

« Frappez, barons, sur le peuple chrétien ! »

La bataille est violente et acharnée :

jamais avant ni depuis on ne vit si âpre affrontement ; jusqu’à la nuit on ne s’accordera pas de trêve.

245

L’émir exhorte ses gens :

« Frappez, païens : c’est pour cela que vous êtes venus.

Je vous donnerai des femmes nobles et belles, je vous donnerai des fiefs, des domaines et des terres. »

Les païens répondent : « Oui, nous devons bien le faire. »

De leurs coups redoublés ils perdent force épieux ; ils ont tiré plus de cent mille épées.

Voici la mêlée douloureuse et terrible ;

il voit une vraie bataille, celui qui veut être parmi eux.

246

L’empereur harangue ses Français :

« Seigneurs barons, je vous aime, j’ai foi en vous.

Que de batailles vous avez livrées pour moi, que de royaumes conquis et de rois détrônés !

Je reconnais que je vous en dois une récompense, de ma personne, de mes terres, de mes biens.

Vengez vos fils, vos frères, vos héritiers qui à Roncevaux furent tués l’autre soir.

Vous savez bien que contre les païens j’ai le droit pour moi. »

Les Francs répondent : « Sire, vous dites vrai. »

Ils sont vingt mille autour de lui

à lui promettre d’une seule voix

qu’ils ne lui manqueront pas, dussent-ils mourir dans la détresse.

Il n’en est pas qui ne fasse de sa lance bon emploi ; de leurs épées ils frappent aussitôt.

La bataille est prodigieusement acharnée.

247

Et Mal promis par le champ chevauche :
de ceux de France il fait un grand carnage.
Le duc Naimes, farouche, le regarde,
il va le frapper en homme valeureux.
De son bouclier il brise le rebord
et des deux pans de sa cuirasse il ébrèche le vernis ; dans le corps il lui plonge toute son enseigne jaune, si bien qu'il l'abat mort parmi des milliers d'autres.

248

Le roi Canabeus, le frère de l'émir,
des éperons pique fort son cheval ;
il a tiré l'épée au pommeau de cristal
et frappe Naimes sur son casque princier : sur un côté il en brise la moitié ;
de sa lame d'acier il en tranche cinq lacets ; le capuchon ne lui sert à rien :
il tranche la coiffe jusqu'à la chair,
il en abat par terre une partie.
Quel rude coup ! Le duc en est étourdi,
et il serait tombé sans l'aide de Dieu.
De ses bras il saisit le cou de son destrier.
Si le païen avait de nouveau frappé,
il serait mort sur-le-champ, le noble vassal.
Charles survient et lui portera secours.

249

Le duc Naimes éprouve une angoisse atroce, et le païen force le roi à vite frapper.

Charles lui dit : « Canaille, vous avez eu tort de l'attaquer ! »

Il va le frapper de toute sa vaillance.

Il brise son bouclier, le lui écrase contre le cœur ; de sa cuirasse il déchire la ventaille,

si bien qu'il l'abat mort : la selle en reste vide.

250

Charlemagne le roi ressent une vive douleur quand il voit Naimes blessé devant lui

et sur l'herbe verte tomber son sang clair.

L'empereur lui dit à voix basse :

« Cher seigneur Naimes, chevauchez donc avec moi !

Elle est morte, la crapule qui vous harcelait : dans le corps, je lui ai planté, une bonne fois, mon épieu. »

Le duc répond : « Sire, je vous en crois.

Si je vis un peu, vous en aurez grand profit. »

Puis ils ont marché côte à côte, en amis fidèles, et avec eux bien vingt mille Français.

Il n'en est pas un qui ne frappe à grands coups.

251

L'émir chevauche par le champ

et va frapper le comte Guineman.

Contre le cœur il lui brise son bouclier blanc ; il lui déchire les pans de sa cuirasse ;

en deux il lui partage le corps,

si bien qu'il l'abat mort de son cheval rapide.

Puis il a tué Gebouin et Lorrain,

et Richard le Vieux, le seigneur des Normands.

Les païens s'écrient : « Précieuse a de la valeur.

Frappez, baron, c'est notre garant. »

252

Ah ! si vous aviez vu les chevaliers d'Arabie, ceux d'Occiant et d'Argoille et de Bascle !

De leurs épieux ils frappent à grands coups.

Quant aux Français, ils ne songent pas à partir.

Beaucoup y meurent, de l'un et l'autre camp.

Jusqu'au soir, la bataille fait rage.

Parmi les barons francs, les pertes sont énormes.

Que de deuils avant qu'elle ne prenne fin !

253

Français et Arabes frappent à coups redoublés.

Les lances et les épieux fourbis se brisent.

Qui aurait vu les boucliers disloqués,

et entendu grincer les blanches cuirasses, et les boucliers craquer sur les casques, qui aurait vu les chevaliers tomber,

les hommes crier et mourir contre terre,
il pourrait se souvenir d'une affreuse douleur !
Cette bataille est difficile à soutenir.
L'émir invoque Apollin
et Tervagant et aussi Mahomet :
« Dieux, mes seigneurs, je vous ai bien servis.
Toutes vos statues, je les ferai d'or fin. »

Or voici devant lui un de ses intimes, Gemalfin ; il lui apporte et dit de mauvaises nouvelles : « Baligant, sire, un grand malheur vient de vous frapper : vous avez perdu Malpromis, votre fils,

et Canabeus, votre frère, a été tué.
Deux Français ont eu de la chance.

L'un d'eux est l'empereur, à ce que je crois : de grande taille, il a l'allure d'un seigneur, et sa barbe est blanche comme fleur en avril. »

L'émir en baisse son casque,
et bientôt son visage s'assombrit :
sa douleur est si atroce qu'il pense en mourir.
Il appela Jangleu d'Outremer.

254

L'émir dit : « Jangleu, avancez !
Vous êtes vaillant, et votre sagesse est grande.
J'ai toujours profité de vos conseils.
Que pensez-vous des Arabes et des Français ?
Aurons-nous la victoire en cette bataille ? »
Et l'autre répond : « Vous êtes mort, Baligant.
Jamais vos dieux ne vous défendront.

Charles est farouche et ses hommes vaillants : jamais je n'ai vu gens si combatifs.

Mais appelez les barons d'Occiant,

Turcs et Enfruns, Arabes et Géants.

Quoi qu'il doive arriver, ne perdez pas de temps. »

255

L'émir a étalé sa barbe

aussi blanche que fleur d'aubépine :

quoi qu'il arrive, il ne veut pas se cacher.

Il met à sa bouche une claire trompette,

il la sonne si haut que ses païens l'entendirent : par tout le champ ils rallient ses compagnies.

Ceux d'Occiant braient et hennissent,

ceux d'Arguille aboient comme des chiens.

Ils attaquent les Francs avec une telle témérité qu'ils rompent et séparent les rangs les plus épais.

De ce coup ils en jettent morts sept milliers.

256

Le comte Ogier ne fut jamais couard.

Jamais meilleur vassal que lui ne revêtit l'armure.

Quand il vit rompre les compagnies des Français, il appela Thierry, le duc d'Argonne,

Geoffroy d'Anjou et le comte Jozerant.

Avec véhémence il s'adresse à Charles :

« Voyez comme les païens tuent vos hommes !

Ne plaise à Dieu que votre tête porte la couronne si vous ne frappez aussitôt pour venger votre honte ! »

Il n'est personne qui réponde un seul mot.

Ils éperonnent avec force, laissent courir leurs chevaux, et vont les frapper partout où ils les rencontrent.

257

Le roi Charlemagne frappe à tour de bras, et le duc Naimes, et Ogier le Danois,

et Geoffroy d'Anjou qui tenait l'enseigne.

Sire Ogier le Danois est d'un prodigieux courage.

Il pique son cheval, le laisse courir de toutes ses forces et va frapper celui qui tenait le dragon, si bien qu'il abat sur place devant lui Ambure et le dragon et l'enseigne du roi.

Baligant voit tomber son gonfanon
et rester là l'étendard de Mahomet.
L'émir commence à pressentir
qu'il est dans son tort et Charlemagne dans son droit.
Les païens d'Arabie, à plus de cent, tournent le dos.
L'empereur appelle ses Français :
« Dites-moi, barons, par Dieu, vous m'aiderez ? »
Les Francs répondent : « Pourquoi le demander ?
Félon fieffé soit celui qui ne frappe à coups redoublés ! »

258

Passe le jour et s’en vient le soir.

Francs et païens frappent de leurs épées.

Quels chefs vaillants mirent aux prises les armées !

Ils n’ont pas oublié leurs cris de guerre.

L’émir a crié : « Précieuse ! »,

et Charles « Monjoie ! », le cri si fameux.

Ils se reconnaissent l’un l’autre à leurs voix hautes et claires.

Au milieu du champ tous deux se rencontrent, ils viennent se frapper, se donnent de grands coups de leurs épieux sur les boucliers à cercles.

Ils les ont brisés sous leurs larges bosses.

De leurs cuirasses ils déchirent les pans, sans se blesser dans leur chair.

Les sangles se rompent, les selles versent, les rois tombent, par terre ils se retournent et aussitôt ils se remettent sur pied.

Très vaillamment ils ont tiré leurs épées.

Cette bataille ne sera plus différée :

elle ne peut s’achever sans mort d’homme.

259

C’est un vaillant guerrier que Charles de la douce France ; mais l’émir ne le craint ni ne le redoute.

Ils brandissent leurs épées toutes nues ; sur leurs boucliers ils se donnent des coups violents ; ils en tranchent le cuir et le bois à double épaisseur ; les clous tombent et les bosses éclatent ; puis ils se frappent à découvert sur leurs cuirasses ; de leurs casques brillants jaillissent des étincelles.

Cette bataille ne pourra s’arrêter

avant que l'un d'eux ne reconnaisse son tort.

260

L'émir dit : « Charles, réfléchis donc,
et décide-toi à me montrer ton repentir.
Tu as tué mon fils, je le sais bien,
et c'est injustement que tu me disputes mon pays.
Deviens mon vassal, je te le donnerai en fief ; viens me servir jusqu'en Orient. »
Charles répond : « Quel déshonneur pour moi !
Je ne dois donner à un païen ni paix ni amitié.
Reçois la foi que Dieu nous révèle,
la foi chrétienne, et aussitôt je t'aimerai ; et puis sers et crois le Roi tout-puissant. »
Baligant dit : « Tu commences un mauvais sermon. »
Alors ils vont se frapper des épées qu'ils ont ceintes.

261

L'émir est d'une vigueur exceptionnelle.
Il frappe Charlemagne sur son casque d'acier brun, qu'il lui brise et lui fend sur la tête ; il lui met l'épée sur ses cheveux fins,
il prend de la chair une pleine paume, et même plus : à cet endroit l'os reste complètement à nu.
Charles chancelle, il en est presque tombé ; mais Dieu ne veut pas qu'il soit mort ou vaincu.
Saint Gabriel est revenu vers lui

et lui demande : « Grand roi, que fais-tu ? »

262

Quand Charles entend la sainte voix de l'ange, il n'a pas peur ni crainte de mourir ;

et lui reviennent vigueur et conscience.

Il frappe l'émir de l'épée de France ;

il lui brise le casque dont les gemmes flamboient, il lui fend le crâne d'où se répand la cervelle, et tout le visage jusqu'à la barbe blanche, si bien qu'il l'abat mort sans aucun recours.

« Monjoie ! » lance-t-il comme cri de ralliement.

À ce mot, le duc Naimes est venu,

il prend Tencendor, et le grand roi y remonte.

Les païens tournent le dos, Dieu ne veut pas qu'ils résistent.

Et voilà les Français après ceux qu'ils pourchassent.

263

Les païens s'enfuient, comme Notre Seigneur le veut.

Les Francs les poursuivent, et l'empereur avec eux.

Le roi leur dit : « Seigneurs, vengez vos deuils, soulagez votre colère et votre cœur,

car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »

Les Francs répondent : « Sire, c'est ce qu'il nous faut. »

Chacun frappe de grands coups, autant qu'il peut.

Peu en réchappent, de ceux qui sont là.

264

Forte est la chaleur, et la poussière s’élève.

Les païens s’enfuient, et les Français les talonnent.

Ils les pourchassent jusqu’à Saragosse.

Au sommet de sa tour est montée Bramidoine, et avec elle ses clercs et ses chanoines

de la fausse religion que Dieu n’aima jamais : ils n’ont pas reçu les ordres ni la tonsure.

Quand elle vit massacrer ainsi les Arabes, à haute voix elle s’écrie : « Aidez-nous, Mahomet !

Ah ! noble roi, voilà vaincus nos hommes, et l’émir tué ignominieusement ! »

Quand Marsile l’entend, il se tourne vers la paroi, ses yeux versent des larmes, et sa tête s’abat : il est mort de douleur, accablé par le malheur ; il rend son âme aux diables en personne.

265

Les païens sont morts, certains ont pris la fuite, et Charles a gagné la bataille.

Il a abattu la porte de Saragosse :

maintenant, il sait bien qu’elle ne sera plus défendue.

Il prend la cité, ses gens y sont venus ; par la force, cette nuit, ils y couchèrent.

Fier est le roi à la barbe chenue,

et Bramidoine lui a rendu les tours,

dont dix sont grandes et cinquante petites.

L’on réussit quand Notre Seigneur vous aide.

266

Le jour passe, la nuit est tombée ;

la lune est brillante et les étoiles scintillent.

L'empereur a pris Saragosse ;

à mille Français on fait fouiller la ville, les synagogues et les mosquées ;

avec, en mains, des maillets de fer et des cognées, ils brisent les statues et toutes les idoles : il n'y restera ni sortilège ni fausse croyance.

Le roi croit en Dieu, il veut faire son service, et ses évêques bénissent les eaux :

ils mènent les païens jusqu'au baptistère.

S'il y en a un qui veuille résister à Charles, il le fait prendre ou brûler ou tuer.

Beaucoup plus de cent mille sont baptisés en vrais chrétiens, hormis seulement la reine.

En douce France elle sera emmenée captive : le roi veut qu'elle se convertisse par amour.

267

La nuit passe et l'aube claire point.

Charles occupe les tours de Saragosse ;

il y laisse mille chevaliers aguerris ;

ils gardent la ville au nom de l'empereur.

Le roi monte à cheval avec tous ses hommes, et Bramidoine qu'il emmène en captivité,

mais il ne veut lui faire que du bien.

Ils sont repartis joyeux et allègres.

Ils passent par Narbonne de vive force.

Il vint à Bordeaux, la cité puissante ;

sur l'autel du noble saint Seurin,

il posa l'olifant plein d'or et de mangons : les pèlerins le voient quand ils s'y rendent.

Il passe la Gironde sur les grandes nefs qui s'y trouvent.

Jusqu'à Blaye il a conduit son neveu

et Olivier, son noble compagnon,

et l'archevêque qui fut sage et vaillant.

Dans de blancs cercueils il fait mettre les seigneurs ; c'est à Saint-Romain que gisent les barons.

Les Francs les confient à Dieu et à ses Noms.

Charles chevauche par les vaux et par les monts ; jusqu'à Aix il ne voulut pas faire de halte.

Il a tant chevauché qu'il descend au perron.

Dès qu'il est en son palais souverain,

par ses messagers il convoque ses juges,

Bavarois et Saxons, Lorrains et Frisons ; il convoque les Allemands, il convoque les Bourguignons et les Poitevins et les Normands et les Bretons, et les plus sages d'entre ceux de France.

Alors commence le procès de Ganelon.

268

L'empereur est revenu d'Espagne,

il vient à Aix, sa plus belle résidence en France.

Il monte au palais, il est entré dans la grand-salle.

Or voici que vient à lui Aude, une belle demoiselle.

Elle dit au roi : « Où est Roland le capitaine qui jura de me prendre pour femme ? »

Charles en est accablé de tristesse,

il pleure, il tire sa barbe blanche :

« Sœur, chère amie, c'est d'un mort que tu t'informes.

Je te donnerai en échange un bien meilleur parti : c'est Louis, je ne peux pas mieux dire ;

il est mon fils et gouvernera mon empire. »

Aude répond : « Ce sont pour moi d'étranges paroles.

Ne plaise à Dieu, à ses saints et à ses anges, qu'après Roland je demeure en vie ! »

Elle pâlit, tombe aux pieds de Charlemagne ; aussitôt la voici morte – que Dieu ait pitié de son âme !

Les barons français la pleurent et la plaignent.

269

La belle Aude est allée à sa fin.

Le roi croit qu'elle s'est évanouie.

Il a pitié d'elle, il la pleure, l'empereur.

Il la prend par les mains, il l'a relevée : sur ses épaules, sa tête est retombée.

Quand Charles constate qu'elle est morte, il a aussitôt fait venir quatre comtesses, et on l'emporte en un couvent de religieuses.

Toute la nuit, jusqu'à l'aube, on la veille.

Au pied d'un autel, solennellement on l'enterre.

Le roi lui a rendu de très grands honneurs.

270

L’empereur est revenu à Aix.
Ganelon le félon, en des chaînes de fer,
est dans la cité, devant le palais.
À un poteau les serfs l’ont attaché,
ils lui lient les mains avec des courroies de cerf ; ils le rouent de coups de bâtons et de gourdins : il n’a pas mérité d’autre bienfait.
Dans les supplices, il attend là son procès.

271

Il est écrit dans l’ancienne chronique
que Charles convoqua des vassaux de nombreuses terres.
Ils sont assemblés à Aix dans la chapelle.
C’est le jour solennel d’une très grande fête, celle, selon certains, du noble saint Sylvestre.
Alors commence le récit du jugement
de Ganelon qui a commis la trahison.
L’empereur devant lui l’a fait amener.

272

« Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne, jugez-moi donc Ganelon selon le droit !
Il fut dans l’armée avec moi jusqu’en Espagne, et il me ravit vingt mille de mes Français et mon neveu que vous ne verrez plus jamais, et Olivier, le vaillant et le courtois.

Il a trahi les douze pairs pour de l'argent. »

Ganelon dit : « Que je sois un traître si je me tais !

Roland m'a fait du tort dans mon or et mes biens : c'est pourquoi j'ai cherché sa mort et sa détresse, mais de trahison je n'en reconnais aucune. »

Les Francs répondent : « Nous allons en délibérer. »

273

Devant le roi Ganelon se tenait debout,
le corps vigoureux et le teint coloré :
loyal, il aurait eu tout d'un baron.
Il voit ceux de France et tous les juges
et trente de ses parents qui sont avec lui ; puis il s'écrie très haut, d'une voix forte : « Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi, barons !

Seigneurs, j'étais dans l'armée avec l'empereur, je le servais avec fidélité et amour.

Roland son neveu me prit en haine,
il me condamna à la mort et à la douleur.
Je fus messager auprès du roi Marsile ;
par mon adresse je réussis à me sauver.
Je défiai Roland le guerrier
et Olivier et tous leurs compagnons :
Charles l'entendit, ainsi que ses nobles barons.
Je m'en suis vengé, sans qu'il y ait trahison. »

Les Francs répondent : « Nous en délibérerons. »

274

Quand Ganelon voit que commence son grand procès, il y a eu avec lui trente de ses parents, et parmi eux un que les autres écoutent : c'est Pinabel du château de Sorence.

Il sait bien parler et convaincre par ses discours ; c'est un vaillant soldat les armes à la main.

Ganelon lui dit : « En vous j'ai confiance : arrachez-moi aujourd'hui à la mort et au procès. »

Pinabel dit : « Vous serez bientôt sauvé.

Il n'est pas de Français qui vous condamne à être pendu, sans que, si l'empereur nous met aux prises l'un et l'autre, de ma lame d'acier je lui en donne le démenti. »

Le comte Ganelon à ses pieds se prosterne.

275

Bavarois et Saxons sont allés au conseil, et Poitevins et Normands et Français ;

il y a beaucoup d'Allemands et de Thiois.

Ceux d'Auvergne sont les plus courtois ;

à cause de Pinabel ils se font plus discrets.

L'un dit à l'autre : « Il est bon d'en rester là !

Renonçons au procès et prions le roi

qu'il déclare Ganelon quitte pour cette fois, et que celui-ci le serve désormais avec amour et fidélité.

Roland est mort, jamais plus vous ne le reverrez, ni or ni argent ne le feront revenir :

il faudrait être fou pour livrer bataille. »

Il n'est personne qui ne donne son accord, hormis le seul Thierry, le frère de sire Geoffroy.

276

Vers Charlemagne reviennent ses barons ;

ils disent au roi : « Sire, nous vous prions de déclarer quitte le comte Ganelon,

puis qu'il vous serve avec fidélité et amour.

Laissez-le vivre, car il est de haute noblesse.

Même s'il meurt, nous ne reverrons aucun baron, et jamais, pour de l'argent, nous ne le retrouverons. »

Le roi leur dit : « Vous êtes des traîtres. »

277

Quand Charles voit que tous l'ont abandonné, il incline profondément le visage ;

de douleur il se proclame malheureux.

Or voici devant lui un chevalier, Thierry, le frère de Geoffroy, un duc angevin.

Il a le corps mince, frêle, élancé,

les cheveux noirs, le visage plutôt brun ; il n'est pas très grand, ni trop petit.

Courtoisement il a dit à l'empereur :

« Cher seigneur, mon roi, ne vous désolez pas ainsi.

Vous savez bien que je vous ai beaucoup servi.

Pour mes ancêtres je dois soutenir ce procès.

Quelque tort que Roland ait fait à Ganelon, d'être à votre service aurait dû le protéger.

Ganelon est un félon pour l'avoir trahi ; envers vous il s'est parjuré et mis dans son tort.

Pour cette raison, je juge qu'il doit mourir pendu, tourmenté dans son corps et détruit,

comme un félon qui a commis félonie.

S'il a un parent qui veuille me démentir, de cette épée que j'ai ceinte ici

je veux sur-le-champ soutenir mon jugement. »

Les Francs répondent : « Vous avez bien parlé. »

278

Devant le roi est venu Pinabel.
Il est grand, fort, valeureux, agile.
Celui qu'il frappe d'un coup, c'en est fini pour lui.
Il dit au roi : « Sire, c'est vous le juge.
Commandez donc qu'il n'y ait pas tant de bruit.
Je vois ici Thierry qui a rendu son jugement.
Je l'en dédis, je me battrai contre lui. »
Il remet en son poing son gant droit en peau de cerf.
L'empereur dit : « J'en demande de bons garants. »
Trente parents garantissent sa loyauté.
Le roi dit : « Je vous le remettrai donc en liberté. »
Il les fait garder jusqu'à ce que justice soit rendue.

279

Quand Thierry voit que la bataille aura lieu, il a présenté à Charles son gant droit.

L’empereur le remet en liberté sous caution, puis fait porter sur la place quatre bancs, où vont s’asseoir ceux qui doivent combattre.

Ils se sont défiés dans les formes, au jugement des autres.

C’est Ogier le Danois qui a réglé l’affaire.

Puis ils réclament leurs chevaux et leurs armes.

280

Après qu’ils se sont préparés à se battre, ils sont confessés, absous et bénis ;

ils entendent la messe, reçoivent la communion, font aux églises de très grandes offrandes.

Devant Charles ils reviennent tous deux : ils ont chaussé à leurs pieds leurs éperons, ils revêtent des cuirasses blanches, fortes et légères, ils ont lacé sur leurs têtes leurs casques brillants, ils ceignent des épées à la garde d’or pur, à leurs cous ils suspendent leurs boucliers à quartiers, de la main droite ils tiennent leurs épieux tranchants, puis ils sont montés sur leurs rapides destriers.

Alors pleurèrent cent mille chevaliers

qui, par amour pour Roland, ont pitié de Thierry.

Dieu sait bien quelle en sera la fin.

281

Sous les murs d’Aix la prairie est très large.

Entre les deux barons la bataille s’engage.

Ils sont valeureux et d’une grande vaillance, leurs chevaux rapides et impétueux.

Ils les éperonnent bien et lâchent à fond les brides ; de toute leur puissance ils vont se frapper l'un l'autre ; leurs deux boucliers se brisent et se fracassent ; leurs cuirasses se déchirent et leurs sangles se cassent ; les troussequins tournent et les selles tombent à terre.

Cent mille hommes pleurent, à les regarder.

282

Voici qu'à terre sont les deux chevaliers.
Rapidement ils se remettent debout.
Pinabel est fort, agile et léger.
Ils s'attaquent l'un l'autre, ils n'ont plus de destriers.
De leurs épées à la garde d'or pur
ils frappent, ils frappent sur les casques d'acier.
Rudes sont les coups, jusqu'à fendre les heaumes.
Les chevaliers français en sont à désespérer.
« Ah ! Dieu, dit Charles, faites éclater le droit. »

283

Pinabel dit : « Thierry, reconnais-toi donc vaincu.

Je serai ton vassal en toute amour et toute foi ; à ton gré je te donnerai de mes biens,

mais réconcilie Ganelon avec le roi. »
Thierry répond : « Il n'y a pas à discuter.
Quel fieffé félon je serai si j'y consens tant soit peu !
Que Dieu, aujourd'hui, indique le droit entre nous deux ! »

284

Thierry lui dit : « Pinabel, tu es valeureux, tu es grand et fort, le corps bien fait ; pour ta bravoure tes pairs te connaissent.

À cette bataille renonce donc !

Avec Charlemagne je te réconcilierai.

De Ganelon il sera fait telle justice

qu'il ne se passera de jour sans qu'on en parle. »

Pinabel dit : « Ne plaise à Dieu Notre Seigneur !

Je veux soutenir toute ma parenté ;

je ne me rendrai pour aucun homme au monde ; je préfère mourir qu'encourir ce reproche. »

De leurs épées ils commencent à frapper

sur leurs casques aux gemmes serties dans l'or ; vers le ciel en volent, brillantes, les étincelles.

Il est impossible de les séparer :

le combat ne peut finir sans mort d'homme.

285

Pinabel de Sorence est d'une exceptionnelle bravoure.

Il frappe Thierry sur le casque de Provence : il en jaillit du feu qui enflamme l'herbe.

De sa lame d'acier il lui présente le pointe qu'il lui fait descendre sur le front,

il le blesse en plein visage :

sa joue droite est tout ensanglantée,

et sa cuirasse fendue jusqu'en dessous du ventre.

Dieu le préserva d'être renversé et tué.

286

Thierry voit qu'il est frappé au visage : son sang tout clair tombe sur l'herbe du pré.

Il frappe Pinabel sur son casque d'acier brun qu'il a brisé et fendu jusqu'au nasal ;

de sa tête il a fait couler la cervelle ; il retourne sa lame et l'a abattu mort.

Par ce coup la bataille est gagnée.

Les Francs s'écrient : « Dieu a fait un miracle.

Il est bien juste que Ganelon soit pendu, et ses parents qui ont été ses garants. »

287

Quand Thierry eut gagné sa bataille,
l'empereur Charles est venu à lui,
accompagné de quatre de ses barons,
le duc Naimes, Ogier de Danemark,
Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.
Le roi a pris Thierry entre ses bras,
il lui essuie le visage de ses grandes peaux de martre ; il les rejette, et on lui en met d'autres.

Avec une grande douceur on désarme le chevalier ; on l'a fait monter sur une mule d'Arabie.

Il s'en retourne joyeux, escorté de barons.

Ils rentrent dans Aix, mettent pied à terre sur la place.

Alors commence l'exécution des autres.

288

Charles appelle ses comtes et ses ducs :
« Que me conseillez-vous pour ceux que j'ai retenus ?
Pour Ganelon ils sont venus au procès,
pour Pinabel ils ont accepté d'être otages. »
Les Francs répondent : « Pas un ne doit survivre ! »
Le roi commande à un de ses officiers Basbrun : « Va et pends-les tous à l'arbre au tronc maudit !
Par cette barbe dont les poils sont chenus, si un seul en réchappe, tu es un homme mort. »
Celui-ci répond : « Que ferais-je d'autre ? »
Avec cent sergents il les emmène de force, il y en a trente qui sont pendus.
Le traître perd et soi-même et les autres.

289

Puis s'en retournèrent Bavarois, Allemands, Poitevins, Bretons et Normands.
Plus que tous les autres, les Francs ont décidé que Ganelon meure dans d'atroces tourments.
On fait avancer quatre destriers,
puis on lui lie les pieds et les mains.
Les chevaux sont impétueux et vifs ;
quatre sergents les poussent
vers un cours d'eau au milieu d'un champ.
Ganelon s'achemine vers une fin terrible.
Tous ses nerfs se distendent,

et tous les membres de son corps se rompent : sur l'herbe verte se répand son sang clair.

Ganelon est mort comme un traître et un lâche.

Quand on trahit, il n'est pas juste qu'on s'en vante.

290

Quand l'empereur eut pris sa vengeance,

il appela ses évêques de France,

ceux de Bavière et ceux d'Allemagne :

« En ma maison j'ai une noble prisonnière.

Elle a tant entendu de sermons et de paraboles qu'elle veut croire en Dieu et devenir chrétienne.

Baptisez-la pour que Dieu ait son âme. »

Ceux-là répondent : « Qu'on lui donne des marraines, des dames de confiance et de haute naissance ! »

Aux bains d'Aix, en présence d'une foule immense, ils baptisent la reine d'Espagne,

ils lui ont trouvé le nom de Julienne.

Elle est chrétienne par connaissance de la vraie foi.

291

Quand l'empereur eut rendu sa justice

et apaisé sa grande colère,

il a converti Bramidoine à la foi chrétienne.

Le jour passe, la nuit est tombée.

Le roi s'est couché dans sa chambre voûtée.

Saint Gabriel, de par Dieu, vint lui dire : « Charles, lève les armées de ton empire !

De vive force tu iras en la terre de Bire, tu secourras le roi Vivien à Imphe,

la cité que les païens ont assiégée :

les chrétiens te réclament et t'implorent. »

L'empereur aurait voulu ne pas y aller :

« Dieu, dit le roi, si pénible est ma vie ! »

Il verse des larmes, il tire sa barbe blanche.

Ici s'arrête l'histoire que Turold raconte.

LA CHANSON DE ROLAND [1]

I

Carles li reis, nostre emper[er]e magnes, [2]
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne : [3]
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne. [4]
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet ;
Mahumet sert e Apollin recleimet : [5]
Nes poet guarder que mals ne l'i ateigner. AOI. [6]

II

Li reis Marsilie esteit en Sarraguce.
Alez en est en un verger suz l'umbre ;
Sur un perrun de marbre bloi se culchet,
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntes :

« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret : [7]
Li emper[er]es Carles de France dulce [8]
En cest païs nos est venuz cunfundre.
Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
Cunseilez mei cume mi savie hume, [9]
Si m(e) guarisez e de mort e de hunte. » [10]
N'i ad paien ki un sul mot respundet,
Fors Blancandrins de Castel de Valfunde. [11]

III

Blancandrins fut des plus saives paiens : [12]
De vasselage fut asez chevaler, [13]
Prozdom i out pur sun seignur aider ; [14]
E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez !
Mandez Carlun, a l'orguillus, (e) al fier,
Fedeilz servises e mult granz amistez.
Vos li durrez urs e leons e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs muers, [15]
D'or e d'argent. IIII.C. muls cargez, [16]
Cinquante carre qu'en ferat carier :
Ben en purrat luer ses soldeiers.
En ceste tere ad asez osteiet ;
En France, ad Ais, s'en deit ben repairer. [17]
Vos le sivrez a la feste seint Michel :
Si recevrez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,
U dis u vint pur lui afiancer.

Enveiu[n]s i les filz de noz muillers :
Par num d’ocire i enveierai le men. [1]
Asez est melz qu’il i perdent lé chefs
Que nus perduns l’onur ne la deintet,
Ne nus seiuns cunduiz a mendeier. » AOI.

IV

Dist Blancandrins : « Pa[r] ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet, [18]
L’ost des Franceis verrez sempres desfere.
Francs s’en irunt en France, la lur tere. [19]
Quant cascuns ert a sun meillor repaire,
Carle serat ad Ais, a sa capele ;
A seint Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N’orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers e sis curages pesmes : [20]
De noz ostages ferat tre[n]cher les testes ;
Asez est mielz qu’il i perdent les testes,
Que nus perduns clere Espaigne, la bele, [21]
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. »
Dient paien : « Issi poet il ben estre ! »

V

Li reis Marsilie out sun cunseill finet :
Sin apelat Clarin (…) de Balaguet, [22]
Estamarin e Eudropin, sun per,

E Priamun e Guarlan le barbet,
E Machiner e sun uncle, Maheu,
E Joüner e Malbien d'ultremer,
E Blancandrins, por la raisun cunter.
Des plus feluns dís en ad apelez : [23]
« Seignurs baruns, a Carlemagnes irez ; [24]
Il est al siege a Cordres la citet.
Branches d'olives en voz mains porterez, [25]
Ço senefiet pais e humilitet. [2]
Par voz saveirs sem puez acorder,
Jo vos durrai or e argent asez, Teres a fiez tant cum vos en vuldrez. » [26]
Dient paien : « De ço avun nus asez ! » AOI.

VI

Li reis Marsilie out finet sun cunseill ;
Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz ;
Branches d'olive en vos mains portereiz,
Si me direz a Carlemagne, le rei,
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei. [3]
Ja einz ne verrat passer cest premer meis,
Que jel sivrai od mil de mes fedeilz,
Si recevrai la chrestiene lei,
[S]erai ses hom par amur e par feid ;
S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiz. » AOI.

VII

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie ;
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles, ki France ad en baillie :
Nes poet guarder que alques ne l'engignent. AOI.

VIII

Li empereres se fait e balz e liez :
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatied. [27]
Mult grant eschech en unt si chevaler, [28]
D'or e d'argent e de guarnemenz chers. [29]
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis ú devient cherstien.
Li empereres est en un grant verger :
Ensembl' od lui Rollant e Oliver,
Sansun li dux e Anseïs li fiers,
Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner,
E si i furent e Gerin e Gerers ;
La ú cist furent, des altres i out bien :
De dulce France i ad quinze milliers. [30]
Sur palies blancs siedent cil cevaler, [31]
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger. [32]
Desuz un pin, delez un eglenter, [33]
Un faldestoed i unt, fait tut d'or mer :

La siet li reis ki dulce France tient.
Blanche ad la barbe e tut fleurit le chef,
Gent ad le cors e le cuntenant fier : [4]
S'est kil demandet, ne l'estoet enseigner.
E li message descendirent a pied, [34]
Sil saluerent par amur e par bien.

IX

Blancandrins ad tut premereins parled,
E dist al rei : « Salvet seiez de Deu,
Le Glorius, que[v]u[n]s aürer !
Içо vus mandet reis Marsilies, li bers : [35]
Enquis ad mult la lei de salvetez ;
De sun aveir vos voelt asez duner,
Urs e leuns e veltres enchaignez, [36]
Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
D'or e d'argent .IIII. cenz muls trussez,
Cinquante care que carier en ferez ;
Tant i avrat de besanz esmerez
Dunt bien purrez voz soldeiers luer.
En cest païs avez estet asez ;
En France, ad Ais, devez bien repairer ;
La vos sivrat, ço dit, mis avoez. » [37]
La vos empereres tent (…) ses mains vers Deu,
Baisset sun chef, si cumencet a penser. AOI. [38]

X

Li empereres en tint sun chef enclin ;
De sa parole ne fut mie hastifs :
Sa custume est qu'il parolet a leisír.
Quant se redrecet, mult par out fier lu vis ;
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
Li reis Marsilies est mult mis enemis.
De cez paroles que vos avez ci dit,
En quel mesure en purrai estre fiz ? »
– « Voet par hostages, » ço dist li Sarrazins,
« Dunt vos avrez ú dis, ú quinze, ú vint.
Par[r] num de ocire i metrai un mien filz,
E sin avrez, ço quid, de plus gentilz. [39]
Quant vus serez el palais seignurill,
A la grant feste seint Michel del Peril, [40]
Mis avoez la vos sivrat, ço dit ;
Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist,
La vuldrat il chrestiens devenir. »
Charles respunt : « Uncore purrait guarir. » AOI.

XI

Bels fut li vespres e li soleilz fut cler.
Les dis mulez fait Char[l]es establer.
El grant verger fait li reis tendre un tref,
Les dis messages ad fait enz hosteler ; [41]
.XII. serjanz les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
Desuz un pin en est li reis alez,

Ses baruns mandet pur sun cunseill finer :
Par cels de France voelt il del tut errer. AOI. [42]

XII

Li emper[er]es s'en vait desuz un pin.
Ses baruns mandet pur sun conseill fenir :
Le duc Oger, (e) l'arcevesque Turpin, [43]
Richard li Vélz e sun nev[old] Henri, [44]
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun, sun cusin ;
E si i furent e Gerers e Gerin ;
Ensembl' od els li quens Rollant i vint, E Oliver, li proz e li gentilz ;
Des Francs de France en i ad plus de mil.
Guenes i vint, ki la traïsun fist. [45]
Des ore cumencet le cunseill que mal prist. AOI.

XIII

« Seignurs barons, » dist li emperere Carles,
« Li reis Marsilie m'ad tramis ses messages ;
De sun aveir me voelt duner grant masse,
Urs e leuns e veltres caeignables, [46]
Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
Quatre cenz mulz cargez del ór d'Arabe,
Avoec iço plus de cinquante care ;
Mais il me mandet que en France m'en alge :
Il me sivrat ad Aís, a mun estage,
Si recevrat la nostre lei plus salve ;

Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches ; [47]
Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde ! » AOI.

XIV

Li empereres out sa raisun fenie.
Li quens Rollant, ki ne l'otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire.
Il dist al rei : « Ja mar crerez Marsilie ! [48]
Set anz [ad] pleins que en Espaigne venimes ;
Jo vos conquis e Noples e Commibles,
Pris ai Valterne e la tere de Pine,
E balasgued e Tuele e Sezilie.
Li reis Marsilie i fist mult que traïtre :
De ses pai[ens il vus] enveiat quinze ;
Cha(n)cuns portout une branche d'olive ;
Nuncerent vos cez paroles meïsme.
A vos Franceis un cunseill en presistes :
Loerent vos alques de legerie.
Dous de voz cuntes al paien tramesistes,
L'un fut Basan e li altres Basilies ;
Les chef en prist es puis desuz Haltilie. [49]
Faites la guer[re] cum vos l'avez enprise :
En Sarraguce menez vostre ost banie,
Metez le sege a tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire ! » AOI.

XV

Li emper[er]e en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitad sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun :
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fierement cumencet sa raisun,
E dist al rei : « Ja mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
Quant ço vos mandet li reis Marsiliun,
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom, [50]
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
Puis recevrat la lei que nus tenum,
Ki ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nus muriuns.
Cunseill d'orguill n'est dreiz que a plus munt.
Laissun les fols, as sages nus tenuns. » AOI.

XVI

Aprés içe i est Neimes venud ;
Meillor vassal n'aveit en la curt nul,
E dist al rei « Ben l'avez entendud,
Guenes li quens ço vus ad respondud ;
Saveir i ad, mais qu'il seit entendud.
Li reis Marsilie est de guere vencud :
Vos li avez tuz ses castels toluz,
Od vos caables avez fruiset ses murs,
Ses citez arses e ses humes vencuz ;
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,
Pecchet fereit ki dunc li fesist plus. [5]

U par ostage vos (en) voelt faire soürs,
Ceste grant guerre ne deit munter a plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. » AOI.

XVII

– « Seignurs baruns, qui i enveieruns
En Sarraguce, al rei Marsiliuns ? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai, par vostre dun !
Livrez m'en ore le guant e le bastun. » [51]
Respunt li reis : « Vos estes saives hom ;
Par ceste barbe e par cest men gernun,
Vos n'irez pas uan de mei si luign.
Alez sedeir, quant nuls ne vos sumunt ! »

XVIII

– « Seignurs baruns, qui i purruns enveier
Al Sarrazin ki Sarraguce tient ? »
Respunt Rollant : « Jo i puis aler mult ben ! »
– « Nu ferez certes ! » dist li quens Oliver ; « Vostre curages est mult pesmes e fiers :
Jo me crendreie que vos vos meslisez.
Se li reis voelt, jo i puis aler ben. »
Respunt li reis : « Ambdui vos en taisez !
Ne vos ne il n'i porterez les piez.
Par ceste barbe que veez blancher, [6]
Li duze per mar i serunt jugez ! » [52]
Franceis se taisent : as les vus aquisez. [53]

XIX

Turpins de Reins en est levet del renc,
E dist al rei : « Laisez ester voz Francs !
En cest païs avez estet set anz ;
Mult unt oüd e peines e ahans.
Dunez m'en, sire, le bastun e le guant,
E jo irai al Sarazin espan, [7]
Sin vois vedeir alques de sun semblant. »
Li empereres respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc !
N'en parlez mais, se jo nel vos cumant ! AOI.

XX

– « Francs chevalers, » dist li emperere Carles,
« Car m'eslisez un barun de ma marche, [8]
Qu'a Marsiliun me portast mun message. »
Ço dist Rollant : « Ço ert Guenes, mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire ;
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables ; [54]
De sun col getet ses grandes pels de martre,
E est remés en sun blialt de palie.
Vairs out [les oilz] e mult fier lu visage, [55]
Gent out le cors e les costez out larges ;
Tant par fut bels tuit si per l'en esguardent.
Dist a Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages ?
Ço set hom ben que jo sui tis parastres ;
Si as juget qu'a Marsilium en alge !

Se Deus ço dunet que jo de la repaire,
Jo t'en muvra[i] un si grant contr[a]ire
Ki durerat a trestut tun edage. »
Respunt Rollant : « Orgoill ói e folage.
Ço set hom ben, n'ai cure de manace ;
Mai[s] saives hom, il deit faire message :
Si li reis voelt, prez sui por vus le face. » [9]

XXI

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie ! AOI.
Tu n'ies mes hom ne jo ne sui tis sire.
Carles comandet que face sun servise :
En Sarraguce en irai a Marsilie ;
Einz i f[e]rai un poi de [le]gerie, [56]
Que jo n'esclair ceste meie grant ire. » [57]
Quant l'ot Rollant, si cumençat a rire. AOI.

XXII

Quant ço veit Guenes que ore s'en rit Rollant,
Dunc ad tel doel pur poi d'ire ne fent,
A ben petit que il ne pert le sens ;
E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient ;
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperere, veiz me ci en present,
Ademplir voeill vostre comandement. » [10]

XXIII

– « En Sarraguce sai ben [qu’]aler m’estoet. AOI.
Hom ki la vait repairer ne s’en poet.
Ensurquetut si ai jo vostre soer,
Sin ai un filz, ja plus bels n’en estoet :
Ço est Baldewin, » ço dit, « ki ert prozdoem.
A lui lais jo mes honurs e mes fieus. [58]
Gua[r]dez le ben, ja nel verrai des oilz. »
Carles respunt : « Tro avez tendre coer.
Puisquel comant, aler vus en estoet. » [11]

XXIV

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant, AOI.
Si recevez le bastun e lu guant.
Oït l’avez, sur vos le jugent Franc. »
– « Sire, » dist Guenes, « ço ad tut fait Rollant !
Ne l’amerai a trestut mun vivant,
Ne Oliver, por(ço) qu’il est si cumpainz ;
Li duze per, por [ço] qu’il l’aiment tant,
Desfi les ci, sire, vostre veiant. »
Ço dist li reis : « Trop avez maltalant.
Or irez vos certes, quant jol cumant. »
– « Jo i puis aler, mais n’i avrai guarant : AOI. [12]
Nu l’out Basilies ne sis freres Basant. »

XXV

Li empereres li tent sun guant, le destre ;
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre :
Quant le dut prendre, si li caït a tere.
Dient Franceis « Deus ! que purrat ço estre ?
De cest message nos avendrat grant perte. »
– « Seignurs, » dist Guenes, « vos en orrez noveles ! »

XXVI

– « Sire, » dist Guenes, « dunez mei le cungied ;
Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »
De sa main destre l'ad asols e seignet,
Puis li livrat le bastun e le bref. [59]

XXVII

Guenes li quens s'en vait a sun ostel,
De guarnemenz se prent a cunreer,
De ses meillors que il pout recuvrer :
Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
Ceint Murglies, s'espee, a sun costed ;
En Tachebrun, sun destrer, est munted ; [60]
L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
La veïsez tant chevaler plorer,
Ki tuit li dient : « Tant mare fustes ber !
En (la) cort al rei mult i avez ested,
Noble vassal vos i solt hom clamer.
Ki ço jugat que doüsez aler

Par Charlemagne n’ert guariz ne tensez. [13] [61]
Li quens Rollant nel se doüst penser,
Que estrait estes de mult grant parented. »
Enprés li dient : « Sire, car nos menez ! »
Ço respunt Guenes : « Ne placet Damnedeu !
Mielz est que sul moerge que tant bon chevaler.
En dulce France, seignurs, vos en irez :
De meie part ma muiller saluez,
E Pinabel, mun ami e mun per,
E Baldewin, mun filz que vos savez,
E lui aidez e pur seignur(le)tenez. »
Entret en sa veie, si s’est achiminez. AOI.

XXVIII

Guenes chevalchet suz une olive halte,
Asemblet s’est as sarrazins messag[es] ;
Mais Blancandrins ki envers lu s’atarget ; [62]
Par grant saveir parolet li uns a l’altre.
Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles, Ki cunquist Puille e trestute Calabre ; [63]
Vers Engletere passat il la mer salse, [64]
Ad oes seint Perre en cunquist le chevage :
Que nus requert ça en la nostre marche ? »
Guenes respunt : « Itels est sis curages ;
Jamais n’ert hume ki encuntre lui vaille. » AOI.

XXIX

Dist Blancandrins : « Francs sunt mult gentilz home ;
Mult grant mal funt e [cil] duc e cil cunte
A lur seignur, ki tel cunseill li dunent :
Lui e altrui travaillent e cunfundent. »
Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume,
Ne mes Rollant, ki uncore en avrat hunte.
Er matin sedeit li emperere suz l'umbre ;
Vint i ses nies, out vestue sa brunie,
E out predet dejuste Carcasonie ;
En sa main tint une vermeille pume : [65]
« Tenez, bel sire, » dist Rollant a sun uncle,
« De trestuz reis vos present les curunes. »
Li soens orgoilz le devreit ben cunfundre,
Kar chascun jur de mort [il] s'abandunet.
Seit ki l'ociet, tute pais puis avriúmes. » AOI.

XXX

Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollant,
Ki tute gent voelt faire recreant, [66]
E tutes teres met en chalengement !
Par quele gent quiet il espleiter tant ? » [67]
Guenes respunt : « Par la franceise gent.
Il l'a[i]ment tant ne li faldrunt nient ;
Or e argent lur met tant en present,
Muls e destrers, e palies e guarnemenz ;
L'emperere meïsmes ad tut a sun talent. [68]
Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient. » AOI.

XXXI

Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins,
Que l'un a l'altre la sue feit plevit,
Que il querreient que Rollant fust ocis.
Tant chevalcherent e veies e chemins
Que en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoet out suz l'umbre d'un pin ;
Esvolupet fut d'un palie alexandrin : [14]
La fut li reis ki tute Espaigne tint ;
Tut entur lui vint milie Sarrazins.
N'i ad celoi ki mot sunt ne mot tint,
Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
Atant as vos Guenes e Blanchandrins.

XXXII

Blancandrins vint devant l'empereür ; [15]
Par le puig[n] tint le cunte Guenelun,
E dist al rei : « Salvez seiez de Mahum
E d'Apollin, que seintes leis tenuns !
Vostre message fesime[s] a Charlun.
Ambes ses mains en levat cuntre munt,
Loat sun Deu, ne fist altre respuns.
Ci vos enveiet un sun noble barun,
Ki est de France, si est mult riches hom :
Par lui orrez si avrez pais u nun. »
Respunt Marsilie : « Or diet, nus l'orrum ! » AOI.

XXXIII

Mais li quens Guenes se fut ben purpenset.
Par grant saver cumencet a parler [69]
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu,
Li Glorius, qui devum aürer !
Içо vus mandet Carlemagnes, li ber,
Que recevez seinte chrestientet ;
Demi Espaigne vos voelt en fiu duner
Se cest acorde ne vulez otrier,
Pris e liez serez par poested ;
Al siege ad Ais en serez amenet.
Par jugement serez iloec finet ;
La murrez vus a hunte e a viltet. » [16]
Li reis Marsilies en fut mult esfreed.
Un algier tint, ki d’or fut enpenet ;
Ferir l’en volt, se n’en fust desturnet. AOI.

XXXIV

Li reis Marsilies ad la culur muee ;
De sun algeir ad la hanste crollee.
Quant le vit Guenes, mist la main a l’espee,
Cuntre dous deie l’ad del furrer getee,
Si li ad dit : « Mult estes bele e clere !
Tant vus avrai en curt a rei portee !
Ja nel dirat de France li emperere, [17]
Que suls i moerge en l’estrange cuntree,
Einz vos avrunt li meillor comperee. »

Dient paien : « Desfaimes la mellee ! »

XXXV

Tuit li preierent li meillor Sarrazin,
Qu'el faldestoed s'es[t] Marsilies asis.
Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit, [70]
Que li Franceis asmastes a ferir ;
Vos le doüssez esculter e oïr. » [18]
– « Sire, » dist Guenes, « mei l'avent a suffrir ;
Jo ne lerreie, por l'or que Deus fist
Ne por tut l'aveir ki seit en cest païs,
Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
Que Charles li mandet, li reis poesteïfs,
Par mei li mandet, sun mortel enemi. »
Afublez est d'un mantel sabelin, [71]
Ki fut cuvert d'une palie alexandrin.
Getet le a tere, sil receit Blancandrin ;
Mais de s'espee ne volt mie guerpir ;
En sun puign destre par l'orie punt la tint.
Dient paien : « Noble baron ad ci ! » AOI.

XXXVI

Envers le rei s'est Guenes aproismet,
Si li ad dit : « A tort vos curuciez,
Quar ço vos mandet Carles, ki France tient,
Que recevez la lei de chrestiens ;
Demi Espaigne vus durat il en fiet.

L’altre meitet avrat Rollant, sis nies :
Mulz orguillos parçuner i avrez !
Si ceste acorde ne volez otrier,
En Sarraguce vus vendrat aseger ;
Par poestet serez pris e liez ;
Menet serez… [tut] dreit ad Ais le siet :
Vus n’i avrez palefreid ne destrer, [72]
Ne mul ne mule que puissez chevalcher ;
Getet serez sur un malvais sumer. [73]
Par jugement iloec perdrez le chef.
Nostre emperere vus enveiet cest bref. »
El destre poign al paien l’ad liv(e)ret. [19]

XXXVII

Marsilies fut esculurez de l’ire ; [74]
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref, vit la raisun escrite : [75]
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre de la dolur e (de) l’ire,
Ço est de Basan e de sun frere Basilie,
Dunt pris les chefs as puis de Haltoíe ;
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li envei mun uncle, l’algalife ;
Altrement ne m’amerat il mie. »
Aprés parlat ses filz envers Marsilies,
E dist al rei : « Guenes ad dit folie ;
Tant ad erret nen est dreiz que plus vivet.
Livrez le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l’oït Guenes, l’espee en ad branlie ;

Vait s’apuier suz le pin a la tige.

XXXVIII

Enz el verger s’en est alez li reis,
Ses meillors humes enmeinet ensembl’od sei :
E Blancandrins i vint, al canud peil,
E. Jurfaret, ki est ses filz e ses heirs,
E l’algalifes, sun uncle e ses fedeilz.
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis :
De nostre prod m’ad plevie sa feid. »
Ço dist li reis : « E vos l’i ameneiz. »
E Guenes (l’)ad pris par la main destre ad deiz, [20]
Enz el verger l’en meinet josqu’al rei.
La purparolent la traïsun seinz dreit. AOI.

XXXIX

« Bel sire Guenes, » ço li ad dit Marsilie,
« Jo vos ai fait alques de legerie,
Quant por ferir vus demustrai grant ire.
Guaz vos en dreit par cez pels sabelines ;
Melz en valt l’or que ne funt cinc cenz livres :
Einz demain noit en iert bele l’amendise. »
Guenes respunt : « Jo nel desotrei mie.
Deus, se lui plaist, a bien le vos merci ! » AOI.

XL

Ço dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez,
En talant ai que mult vos voeill amer.
De Carlemagne vos voeill oïr parler.
Il est mult vielz, si ad sun tens uset ;
Men escïent dous cenz anz ad passet. [76]
Par tantes teres ad sun cors demened,
Tanz [colps] ad pris sur sun escut bucler,
Tanz riches reis cunduit a mendisted :
Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
N'est hom kil veit e conuistre le set
Que ço ne diet que l'emperere est ber.
Tant nel vos sai ne preiser ne loer
Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
Sa grand valor, kil purreit acunter ?
De tel barnage l'ad Deus enluminet ! [77]
Meilz voelt murir que guerpir sun barnet. »

XLI

Dist li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne, ki est canuz et vielz !
Men escïentre dous cenz anz ad e mielz.
Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz colz ad pris de lances e d'espiet, [78]
Tanz riches reis cunduiz a mendistiet :
Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
– « Ço n'iert, » dist Guenez, « tant cum vivet sis niés :
N'at tel vassal suz la cape del ciel. [21] [79]
Mult par est proz sis cumpainz Oliver ;

Les .XII. pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a .XX. milie chevalers.
Soürs est Carles, que nuls home ne crent. » AOI.

XLII

Dist li Sarrazins : « Merveille en ai grant
De Carlemagne, ki est canuz e blancs !
Mien escïentre plus ad de .II.C. anz.
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
Tanz riches reis morz e vencuz en champ :
Quant ier il mais d'osteier recreant ? »
– « Ço n'iert, » « dist Guenes, « tant cum vivet Rollant :
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient.
Mult par est proz Oliver, sis cumpainz ;
Li .XII. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes a .XX. milie de Francs.
Soürs est Carlles, ne crent hume vivant. » AOI. [22]

XLIII

– « Bel sire Guenes, » dist Marsilies li reis,
« Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz ;
Quatre cenz milie chevalers puis aveir.
Puis m'en cumbatre a Carlles e a Franceis ? »
Guenes respunt : « Ne vus a ceste feiz !
De vos paiens mult grant perte i avreiz.
Lessez (la) folie, tenez vos al saveir.

L’empereür tant li dunez aveir,
N’i ait Franceis ki tot ne s’en merveilt.
Par .XX. hostages que li enveiereiz
En dulce France s’en repairerat li reis ;
Sa rereguarde lerrat derere sei :
Iert i sis niés, li quens Rollant, (…) ço crei,
E Oliver, li proz e li curteis.
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
Carlles verrat sun grant orguill cadeir ;
N’avrat talent que ja mais vus guerreit. » AOI.

XLIV

– « Bel sire Guenes,. . . . . [23]
« Cum faitement purrai Rollant ocire ? »
Guenes respont : « Ço vos sai jo ben dire.
Li reis serat as meillors porz de Sizer ;
Sa rereguarde avrat detres sei mise ;
Iert i sis niés, li quens Rollant, li riches,
E Oliver, en qui il tant se fiet ;
.XX. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez .C. milie :
Une bataille lur i rendent cil primes ;
La gent de France iert blecee e blesmie ;
Nel di por ço, des vos iert la martirie.
Altre bataille lur livrez de meïsme :
De quel que seit Rollant n’estuertrat mie. [80]
Dunc avrez faite gente chevalerie ; [81]
N’avrez mais guere en tute vostre vie. » AOI.

XLV

– « Chi purreit faire que Rollant i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors,
Si remeindreient les merveilluses óz ;
N’asemblereit jamais Carles si grant esforz ;
Tere Major remeindreit en repos. » [82]
Quan l’ot Marsilie, si l’ad baiset el col,
Puis si cumencet a venir ses tresors. AOI. [24]

XLVI

Ço dist Marsilies : « Qu’en parlereient il plus ? [83]
Cunseill n’est proz dunt hum n’ait fiance. [25]
La traïsun me jurrez de Rollant » [26]
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist ! »
Sur les reliques de s’espee Murgleis,
La traïsun jurat, e si s’en est forsfait. AOI.

XLVII

Un faldestoed i out d’un olifant ;
Marsilies fait porter un livre avant :
La lei i fut Mahum e Tervagan. [84]
Ço ad juret li Sarrazins espans :
Se en rereguarde troevet le cors Rollant,
Cumbatrat sei a trestute sa gent,
E, se il poet, murrat i veirement.

Guenes respunt : « Ben seit vostre comant ! » AOI.

XLVIII

A tant i vint uns paiens, Valdabruns :
Icil en vait al rei Marsiliun ;
Cler en riant l'ad dit a Guenelun :
« Tenez m'espee, meillur n'en at nuls hom ;
Entre les helz ad plus de mil manguns. [85]
Par amistiez, bel sire, la vos duins,
Que nos aidez de Rollant le barun, [27]
Qu'en rereguarde trover le poüsum. »
– « Ben serat fait, » li quens Guenes respunt.
Puis se baiserent es vis e es mentuns.

XLIX

Aprés i vint un paien, Climorins.
Cler en riant a Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi.
Si nos aidez de Rollant li marchis, [86]
Par quel mesure le poüssum hunir. »
– « Ben serat fait, » Guenes respundit.
Puis se baiserent es buches e es vis. AOI. [87]

L

A tant i vint la reïne Bramimunde : [88]
« Jo vos aim mult, sire, » dist ele al cunte,
« Car mult vos priset mi sire e tuit si hume.
A vostre femme enveierai dous musches ;
Bien i ad or, matices e jacunces : [89]
Eles valent mielz que tut l'aveir de Rume.
Vostre emperere si bones n'en out unches. » [28]
Il les ad prises, en sa hoese les butet. AOI.

LI

Li reis apelet Malduit, sun tresorer :
« L'aveir Carlun est il apareilliez ? »
E cil respunt : « Oïl, sire, asez bien :
.VII. C. cameilz, d'or e argent cargiez,
E .XX. hostages, des plus gentilz desuz cel. » AOI. [29]

LII

Marsilies tint Guen[elun] par l'espalle ;
Si li ad dit : « Mult par ies ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
Guardez de nos ne turnez le curage.
De mun aveir vos voeill dunner grant masse :
.X. muls cargez del plus fin or d'Arabe ;
Jamais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large,
Le grant aveir en presentez al rei Carles,
Pois me jugez Rollant a rereguarde.

Sel pois trover a port ne a passage,
Liverrai lui une mortel bataille. »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe ! »
Pois est munted, entret en sun veiage. AOI.

LIII

Li empereres aproismet sun repaire.
Venuz en est a la citet de Galne : [90]
Li quens Rollant il l'ad e prise e fraite ;
Puis icel jur en fut cent anz deserte.
De Guenelun atent li reis nuveles, E le treüd d'Espaigne, la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. AOI.

LIV

Li empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.
Rollant i fut e Oliver li ber,
Neimes li dux e des altres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez.
Par grant veisdie cumencet a parler,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu !
De Sarraguce ci vos aport les clefs ;
Mult grant aveir vos en faz amener,
E .XX. hostages ; faites les ben guarder ! [91]

E si vos mandet reis Marsilies li ber,
De l'algalifes nel devez pas blasmer,
Kar a mes oilz vi .IIII. C. milie armez,
Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espees as punz d'or neielez,
Ki l'en cunduistrent tresqu'en la mer :
De Marcilie s'en fuient por la chrestientet
Que il ne voelent ne tenir ne guarder.
Einz qu'il oüssent .IIII. liues siglet,
Sis aquillit e tempeste e ored :
La sunt neiez, jamais nes en verrez ;
Se il fust vif, jo l'oüsse amenet.
Del rei paien, sire, par veir creez,
Ja ne verrez cest premer meis passet
Qu'il vos sivrat en France le regnet,
Si recevrat la lei que vos tenez,
Jointes ses mains iert vostre comandet ; [92]
De vos tendrat Espaigne le regnet. »
Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus !
Ben l'avez fait ; mult grant prod i avrez. »
Par mi cel ost funt mil grailles suner ;
Franc desherbergent, funt lur sumers trosser :
Vers dulce France tuit sunt achiminez. Aoi.

LV

Carles li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, (…) les citez violees.
Ço dit li reis que sa guere out finee.
Vers dulce France chevalchet l'emperere.

Li quens Rollant ad l'enseigne fermee,
En sur un tertre cuntre le ciel levee. [30] [93]
Franc se herbergent par tute la cuntree.
Paien chevalchent par cez greignurs valees,
Halbercs vestuz e tres bien fermeez (?). [31] [94]
Healmes lacez e ceintes lur espees,
Escuz as cols e lances adubees.
En un bruill par sum les puis remestrent.
.IIII. C. milie atendent l'ajurnee.
Deus ! quel dulur que li Franceis nel sevent ! AOI.

LVI

Tresvait le jur, la noit est aserie.
Carles se dort, li empereres riches. [95]
Sunjat qu'il eret al greignurs porz de Sizer,
Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine.
Guesnes li quens l'ad sur lui saisie ; [96]
Par tel aïr l'at estrussee e brandie [32]
Qu'envers le cel en volent les escicles. [33] [97]
Carles se dort, qu'il ne s'esveillet mie.

LVII

Aprés iceste, altre avisiun sunjat :
Qu'il en France ert, a sa capele, ad Ais.
El destre braz li morst uns vers si mals. [98]
Devers Ardene vit venir uns leuparz,
Sun cors demenie mult fierement asalt.

D’enz de sale uns veltres avalat,
Que vint a Carles lé galops e les salz.
La destre oreille al premer ver trenchat,
Ireement se cumbat al lepart. [99]
Dient Franceis que grant bataille i ad ;
Il ne sevent liquels d’els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s’esveillat. AOI.

LVIII

Tresvait la noit e apert la clere albe.
Par mi cel host suvent e menu reguarded : [34]
Li empereres mult fierement chevalchet.
« Seignurs barons, » dist li emperere Carles,
« Veez les porz e les destreiz passages : [100]
Kar me jugez ki ert en la rereguarde. »
Guenes respunt : « Rollant, cist miens fillastre : [101]
N’avez baron de si grant vasselage. »
Quant l’ot li reis, fierement le reguardet,
Si li ad dit : « Vos estes vifs diables.
El cors vos est entree mortel rage.
E ki serat devant mei en l’ansguarde ? »
Guenes respunt : « Oger de Denemarche :
N’avez barun ki mielz de lui la facet. »

LIX

Li quens Rollant, quant il s’oït juger, AOI. [35]
Dunc ad parled a lei de chevaler :

« Sire parastre, mult vos dei aveir cher :
La rereguarde avez sur mei jugiet.
N'i perdrat Carles, li reis ki France tient,
Men escïentre palefreid ne destrer,
Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
Ne n'i perdrat ne runcin ne sumer, [102]
Que as espees ne seit einz eslegiet. »
Guenes respunt : « Veir dites, jol sai bien. » AOI.

LX

Quant ot Rollant qu'il ert en la rereguarde,
Ireement parlat a sun parastre :
« Ahi ! culvert, malvais hom de put aire, [103]
Quïas le guant me caïst en la place,
Cume fist a tei le bastun devant Carle ? » AOI. [104]

LXI

– « Dreiz emperere, » dist Rollant le barun,
« Dunez mei l'arc que vos tenez el poign. [105]
Men escïentre nel me reproverunt
Que il me chedet, cum fist a Guenelun
De sa main destre, quant reçut le bastun. » [36]
Li empereres en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe e detoerst sun gernun ;
Ne poet muer que des oilz ne plurt.

LXII

Anprés içо i est Neimes venud :
Meillor vassal n’out en la curt de lui ;
E dist al rei : « Ben l’avez entendut ;
Li quens Rollant, il est mult irascut.
La rereguarde est jugee (…) sur lui :
N’avez baron ki jamais la remut.
Dunez li l’arc que vos avez tendut,
Si li truvez ki tres bien li aiut ! »
Li reis li dunet, e Rollant l’a reçut.

LXIII

Li empereres apelet ses nies Rollant :
« Bel sire nies, or savez veirement,
Demi mun host vos lerrai en present.
Retenez les, ço est vostre salvement. »
Ço dit li quens : « Jo n’en ferai nient ;
Deus me cunfunde, se la geste en desment ! [106]
.XX. milie Francs retendrai ben vaillanz.
Passez les porz trestut soürement :
Ja mar crendrez nul hume a mun vivant ! »

LXIV

Li quens Rollant est muntet el destrer. AOI. [37]
Cuntre lui vient sis cumpainz Oliver ;
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,

E vint i Otes, si i vint Berengers [38]
E vint i Astors e Anseïs li veillz ;
Vint in Gerart de Rossillon li fiers ;
Venuz i est li riches dux Gaifiers.
Dist l'arcevesque : « Jo irai, par mun chef ! »
– « E jo od vos, » ço dist li quens Gualters ;
« Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir. »
Entr'e[l]s eslisent .XX. milie chevalers. AOI.

LXV

Li quens Rollant Gualter de l'Hum apelet : [107]
« Pernez mil Francs de France, nostre tere,
Si purpernez les deserz e les tertres,
Que l'emperere nis un des soens n'i perdet. » AOI.
Respunt Gualter : « Pur vos le dei ben faire. »
Od mil Franceis de France, la lur tere,
Gualter desrenget les destreiz e les tertres :
N'en descandrat pur malvaises nuveles,
Enceis qu'en seient. VII.C. espees traites.
Reis Almaris, del regne de Belferne,
Une bataille lur livrat le jur pesme.

LXVI

Halt sunt li pui e li val tenebrus, [108]
Les roches bises, les destreiz merveillus. [109]
Le jur passerent Franceis a grant dulur ;
De .XV. lius en ot hom la rimur.

Puis que il venent a la Tere Majur,
Virent Guascuigne, la terre lur seignur,
Dunc lé remembret des fius e des honurs, [110]
E des pulcele e des gentilz oixurs :
Cel nen i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus :
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevold.
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt. AOI.

LXVII

Li .XII. per sunt remés en Espaigne.
.XX. milie Francs unt en lur cumpaigne, [39]
N'en unt poür ne de murir dutance.
Li emperere s'en repairet en France ;
Suz sun mantel en fait la cuntenance. [111]
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet
E dit al rei : « De quei avez pesance ? »
Carles respunt : « Tort fait kil me demandet !
Si grant doel ai ne puis muer nel pleigne.
Par Guenelun serat destruite France :
Enoit m'avint un avisiun d'angele,
Que entre mes puinz me depeçout ma hanste ;
Chi ad juget mis nes a (la) rereguarde. [40]
Jo l'ai lesset en une estrange marche ! [112]
Deus ! se jol pert, ja n'en avrai escange ! » AOI.

LXVIII

Carles li magnes ne poet muer n'en plurt.
.C. milie Francs pur lui unt grant tendrur,
E de Rollant merveilleuse poür.
Guen[e]s li fels en ad fait traïsun :
Del rei paien en ad oüd granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,
Muls e chevals e cameilz e leuns.
Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almaçurs, [113]
Les amirafles e les filz as cunturs : [114]
.IIII. C. milie en ajustet en .III. jurz.
En Sarraguce fait suner ses taburs ;
Mahumet levent en la plus halte tur.
N'i ad paien nel prit e nel aort.
Puis si chevalchent, par mult grant cuntençun,
La Tere Certeine e les vals e les munz : [115]
De cels de France virent les gunfanuns.
La rereguarde des .XII. cumpaignuns
Ne lesserat bataille ne lur dunt.

LXIX

Li niés Marsilie, il est venuz avant,
Sur un mulet od un bastun tuchant.
Dist a sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vos ai servit tant,
Sin ai oüt e peines e ahans,
Faites batailles e vencues en champ !
Dunez m'un feu, ço est le colp de Rollant ;
Jo l'ocirai a mun espiet trenchant.

Se Mahumet me voelt estre guarant,
De tute Espaigne acquiterai les pans [41]
Des porz d'Espaigne entrequ'a Durestant.
Las serat Carles, si recrerrunt si Franc ;
Ja n'avrez mais guere en tut vostre vivant. »
Li reis Marsilie l'en ad dunet le guant. AOI.

LXX

Li niés Marsilies tient le guant en sun poign,
Sun uncle apelet de mult fiere raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun.
Eslisez mei .XII. de voz baruns,
Sim cumbatrai as .XII. cumpaignuns. »
Tut premerein l'en respunt Falsaron,
Icil ert frere al rei Marsiliun :
« Bel sires niés, e jo e vos irum. [42]
Ceste bataille veirement la ferum :
La rereguarde de la grant host Carlun,
Il est juget que nus les ocirum. » AOI.

LXXI

Reis Corsalis, il est de l'altre part :
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet a lei de bon vassal :
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard […] [43]
As vos poignant Malprimis de Brigant :
Plus curt a piet que ne fait un cheval. [116]

Devant Marsilie cil s’escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals ;
Se truis Rollant, ne lerrai que nel mat ! »

LXXII

Uns amurafles i ad de Balaguez :
Cors ad mult gent e le vis fier e cler ;
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter ;
De vasselage est il ben alosez ;
Fust chrestiens, asez oüst barnet.
Devant Marsilie cil en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors juer ! [117]
Se truis Rollant, de mort serat finet,
E Oliver e tuz les .XII. pers.
Franceis murrunt a doel e a viltiet.
Carles li magnes velz est e redotez :
Recreanz ert de sa guerre mener,
Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilie mult l’en ad merciet. AOI.

LXXIII

Uns almaçurs i ad de Moriane ;
N’ad plus felun en la tere d’Espaigne.
Devant Marsilie ad faite sa vantance :
« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
.XX. milie ad escuz e a lances.

Se trois Rollant, de mort li duins fiance.
Jamais n'ert jor que Carles ne se pleignet. » AOI.

LXXIV

D'altre part est Turgis de Turteluse : [118]
Cil est uns quens, si est la citet sue.
De chrestiens voelt faire male vode.
Devant Marsilie as altres si s'ajust,
Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches !
Plus valt Mahum que seint Perre de Rume !
Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.
En Rencesvals a Rollant irai juindre,
De mort n'avrat guarantisun pur hume.
Veez m'espee, ki est e bone e lunge :
A Durendal jo la metrai encuntre ;
Asez orrez laquele irat desure.
Franceis murrunt, si a nus s'abandunent ; [44]
Carles li velz avrat e deol e hunte :
Jamais en tere ne portera curone. »

LXXV

De l'altre part est Escremiz de Valterne :
Sarrazins est, si est sue la tere.
Devant Marsilie s'escriet en la presse : [45]
« En Rencesvals irai l'orgoill desfaire.
Se trois Rollant, n'en porterat la teste,
Ne Oliver, ki les altres cadelet ;

Li .XII. per tuit sunt jugez a perdre ;
Franceis murrunt e France en ert deserte.
De bons vassals avrat Carles suffraite. » AOI.

LXXVI

D’altre part est uns paiens, Esturganz ;
Estramariz i est, un soens cumpainz :
Cil sunt felun, traïtur suduiant.
Ço dist Marsilie : « Seignurs, venez avant !
En Rencesvals irez as porz passant,
Si aiderez a conduire ma gent. »
E cil respundent : « (Sire,) a vostre comandement ! [46]
Nus asaldrum Oliver e Rollant ;
Li .XII. per n’avrunt de mort guarant.
[Ces] noz espees sunt bones e trenchant ;
Nus les feruns vermeilles de chald sanc.
Franceis murrunt, Carles en ert dolent.
Tere Majur vos metrum en present.
Venez i, reis, sil verrez veirement :
L’empereor vos metrum en present. »

LXXVII

Curant i vint Margariz de Sibilie ; [119]
Cil tient la tere entre[s] qu’as Cazmarine.
Pur sa beltet dames li sunt amies :
Cele nel veil vers lui ne s’esclargisset ;
Quant ele le veit, ne poet muer ne riet ;

N’i ad paien de tel chevalerie.
Vint en la presse, sur les altres s’escriet
E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie !
En Rencesvals irai Rollant ocire,
Ne Oliver n’en porterat la vie ;
Li .XII. per sunt remés en martirie.
Veez m’espee, ki d’or est enheldie : [120]
Si la tramist li amiralz de Primes.
Jo vos plevis qu’en vermeil sanc ert mise.
Franceis murrunt e France en ert hunie ;
Carles li velz a la barbe flurie,
Jamais n’ert jurn qu’il n’en ait doel e ire.
Jusqu’a un an avrum France saisie ;
Gesir porrum el burc de seint Denise. »
Li reis paiens parfundement l’enclinet. AOI.

LXXVIII

De l’altre part est Chernubles de Munigre ;
Josqu’a la tere si chevoel li balient ;
Greignor fais portet par giu, quant il s’enveiset,
Que .III. mulez ne funt, quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dun il esteit,
Soleill n’i luist, ne blet n’i poet pas creistre, Pluie n’i chet, rusee n’i adeiset,
Piere n’i ad que tute ne seit neire :
Dient alquanz que diables i meignent.
Ce dist Chernubles : « Ma bone espee ai ceinte ;
En Rencesvals jo la teindrai vermeille.
Se trois Rollant li proz enmi ma veie,

Se ne l’asaill, dunc ne faz jo que creire,
Si cunquerrai Durendal od la meie.
Franceis murrunt e France en ert deserte. »
A icez moz li .XII. [per] s’alient ;
Itels C. milie Sarrazins od els meinent,
Ki de bataille s’argüent e hasteient :
Vunt s’aduber desuz une sapide. [47]

LXXIX

Paien s’adubent des osbercs sarazineis,
Tuit li plusur en sunt dublez en treis. [48]
Lacent lor elmes mult bons sarraguzeis,
Ceignent espees de l’acer vianeis ;
Escuz unt genz, espiez valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.
Laissent les mulz e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz e bels fut li soleilz :
N’unt guarnement que tut ne reflambeit.
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit :
Granz est la noise, si l’oïrent Franceis.
Dist Oliver : « Sire cumpainz, ce crei,
De Sarrazins purum bataille aveir. »
Respont Rollant : « E ! Deus la nus otreit !
Ben devuns ci estre pur nostre rei :
Pur sun seignor deit hom susfrir destreiz
E endurer e granz chalz e granz freiz,
Sin deit hom perdre e del quir e del peil.
Or guart chascuns que granz colps [i]empleit, [49]

Que malvaise cançun de nus chantet ne seit ! [121]
Paien unt tort e chrestiens unt dreit ;
Malvaise essample n'en serat ja de mei. » AOI.

LXXX

Oliver est desur un pui(haut) muntez, [50]
Guardet suz destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent paienur,
Sin apelat Rollant, sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius !
Icist ferunt nos Franceis grant irur.
Guenes le sout, li fel, li traïtur,
Ki nus jugat devant l'empereür. »
– « Tais, Oliver, » li quens Rollant respunt,
« Mis parrastre est, ne voeill que mot en suns. »

LXXXI

Oliver est desur un pui muntet ;
Or veit il ben d'Espaigne le regnet
E Sarrazins, ki tant sunt asemblez.
Luisent cil elme, ki ad or sunt gemmez,
E cil escuz e cil osbercs safrez [122]
E cil espiez, cil gunfanun fermez.
Sul les escheles ne poet il acunter ; [123]
Tant en i ad que mesure n'en set.
E lui meïsme en est mult esguaret.

Cum il einz pout, del pui est avalet,
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.

LXXXII

Dist Oliver : « Jo ai paiens veüz :
Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
Cil devant sunt .C. milie ad escuz,
Helmes laciez e blancs osbercs vestuz ;
Dreites cez hanstes, luisent cil espiet brun.
Bataille avrez, unches mais tel ne fut.
Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut ! [124]
El camp estez, que ne seium vencuz ! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit ! [125]
Ja pur murir ne vus en faldrat uns. » AOI.

LXXXIII

Dist Oliver : « Paien unt grant esforz ;
De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi !
Cumpaign Rollant, kar sunez vostre corn ;
Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollant : « Jo fereie que fols !
En dulce France en perdreie mun los.
Sempres ferrai de Durendal granz colps ;
Sanglant en ert li branz entresqu'a l'or.
Felun paien mar i vindrent as porz :
Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort. » AOI.

LXXXIV

– « Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez ;
Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurat nos li reis od tut sun barnet. » [51]
Respont Rollant : « Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmet
Ne France dulce ja cheet en viltet !
Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espee que ai ceint al costet :
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Felun paien mar i sunt asemblez :
Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez. » AOI.

LXXXV

– « Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan, [126]
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Je vos plevis, ja returnerunt Franc. »
– « Ne placet Deu, » ço li respunt Rollant,
« Que ço seit dit de nul hume vivant,
Ne pur paien, que ja seie cornant !
Ja n'en avrunt reproece mi parent !
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil colps e .VII. cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment ; [127]
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

LXXXVI

Dist Oliver : « D'içe ne sai jo blasme
Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne :
Cuverz en sunt li val e les muntaignes
E li lariz e trestutes les plaignes. [128]
Granz sunt les oz de cele gent estrange ;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollant : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet Damnedeu ne ses angles
Que ja pur mei perdet sa valur France !
Melz voeill murir que huntage me venget.
Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet. »

LXXXVII

Rollant est proz e Oliver est sage ; [129]
Ambedui unt me[r]veillus vasselage.
Puis que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte e lur paroles haltes.
Felun paien par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollant, veez en alques !
Cist nus sunt prés, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifan, suner vos nel deignastes ;
Fust i li reis, n'i oüssum damage.
Guardez amunt devers les porz d'Espaigne :
Veeir poez, dolente est la rereguarde ;
Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage !

Mal seit del coer ki el piz se cuardet !
Nus remeindrum en estal en la place ;
Par nos í ert e li colps e li caples. » AOI.

LXXXVIII

Quant Rollant veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que leon ne leupart. [130]
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz, amis, nel dire ja ! [131]
Li emperere, ki Franceis nos laisat,
Itels .XX. milie en mist a une part
Sun escïentre n'en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals
E endurer e forz freiz e granz chalz,
Sin deit hom perdre del sanc e de la char.
Fier de [ta] lance e jo de Durendal,
Ma bone espee, que li reis me dunat.
Se jo i moert, dire poet ki l'avrat
(E purrunt dire) que ele fut a noble vassal. » [52]

LXXXIX

D'altre part est li arcevesques Turpin ;
Sun cheval broche e muntet un lariz, [132]
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci ;
Pur nostre rei devum nus ben murir.
Chrestientet aidez à sustenir !

Bataille avrez, vos en estes tuz fiz,
Kar a voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit !
Asoldrai vos pur vos anmes guarir.
Se vos murez, esterez seinz martirs, [133]
Sieges avrez el greignor pareïs. »
Franceis de[s]cendent, a tere se sunt mis,
E l'arcevesque de Deu les beneïst :
Par penitence les cumandet a ferir.

XC

Franceis se drecent, si se metent sur piez.
Ben sunt asols e quites de lur pecchez,
E l'arcevesque de Deu les ad seignez ;
Puis sunt muntez sur lur curanz destrers. [134]
Adobez sunt a lei de chevalers [135]
E de bataille sunt tuit apareillez.
Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpainz, mult ben le saviez
Que Guenelun nos ad tuz espiez ;
Pris en ad or e aveir e deners.
Li emperere nos devreit ben venger.
Li reis Marsilie de nos ad fait marchet ;
Mais as espees l'estuvrat esleger. » AOI.

XCI

As porz d'Espaigne en est passet Rollant

Sur Veillantif, sun bun cheval curant.
Portet ses armes, mult li sunt avenanz,
Mais sun espiet vait li bers palmeiant,
Cuntre le ciel vait la mure turnant, [53] [136]
Laciet en su un gunfanun tut blanc ;
Les renges li batent josqu'as mains. [137]
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
Sun cumpaignun aprés le vait sivant,
E cil de France le cleiment a guarant. [138]
Vers Sarrazins reguardet fierement
E vers Franceis humeles a dulcement,
Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs barons, suef pas alez tenant ! [54]
Cist paien vont grant martirie querant.
Encoi avrum en eschec bel e gent :
Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
A ces paroles vunt les oz ajustant. AOI.

XCII

Dist Oliver : « N'ai cure de parler.
Vostre olifan ne deignastes suner,
Ne de Carlun mie vos n'en avez.
Il n'en set mot, n'i ad culpes li bers. [139]
Cil ki la sunt ne funt mie a blasmer.
Kar chevalchez a quanque vos puez !
Seignors baruns, el camp vos retenez !
Pur Deu vos pri, ben seiez purpensez
De colps ferir, de receivre e (de) duner !
L'enseigne Carle n'i devum ublier. » [140]

A icest mot sunt Franceis escriet.
Ki dunc oïst « Munjoie » demander, [141]
De vasselage li poüst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus ! par si grant fiertet !
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
Si vunt ferir, que fereient il el ?
E Sarrazins nes unt mie dutez ;
Francs e paiens, as les vus ajustez.

XCIII

Li niés Marsilie, il ad a num Aelroth ; [142]
Tut premereins chevalchet devant l'ost.
De noz Franceis vait disant si mals moz :
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz.
Traït vos ad ki a guarder vos out.
Fols est li reis ki vos laissat as porz.
Enquoi perdrat France dulce sun los,
Charles li magnes le destre braz del cors. »
Quant l'ot Rollant, Deus ! si grant doel en out !
Sun cheval brochet, laiset curre a esforz,
Vait le ferir li quens quanque il pout.
L'escut li freint e l'osberc li desclot, [143]
Trenchet le piz, si li briset les os,
Tute l'eschine li desevret del dos,
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort, [144]
En dous meitiez li ad briset le col ;
Ne leserat, ço dit, que n'i parolt :

« Ultreculvert, Carles n’est mie fol, [145]
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu’il nus laisad as porz :
Oí n’en perdrat France dulce sun los.
Ferez i, Francs, nostre est li premers colps !
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort. » AOI.

XCIV

Un duc i est, si ad num Falsaron :
Icil er[t] frere al rei Marsiliun ;
Il tint la tere Datliun e Balbiun. [146]
Suz cel nen at plus encrisme felun.
Entre les dous oilz mult out large le front,
Grant demi pied mesurer i pout hom.
Asez ad doel quant vit mort sun nevold,
Ist de la prese, si se met en bandun,
E se(s’)escriet l’enseigne paienor ;
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s’onur ! » [147]
Ot le Oliver, sin ad mult grant irur ;
Le cheval brochet des oriez esperuns,
Vait le ferir en guise de baron.
L’escut li freint e l’osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l’abat mort des arçuns ;
Guardet a tere, veit gesir le glutun,
Si li ad dit par mult fiere raison :
« De voz manaces, culvert, jo n’ai essoign.
Ferez i, Francs, kar tres ben les veincrum ! »

– « Munjoie ! » escriet, ça est l’enseigne Carlun. AOI.

XCV

Uns reis i est, si ad num Corsablix :
Barbarins est, d’un estra[n]ge païs.
Si apelad lé altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,
Kar de Franceis i ad asez petit.
Cels ki ci sunt devum aveir mult vil ;
Ja pur Charles n’i ert un seul guarit :
Or est le jur qu’els estuvrat murir. »
Ben l’entendit li arc[e]vesques Turpin :
Suz ciel n’at hume que [tant] voeillet haïr ;
Sun cheval brochet des esperuns d’or fin,
Par grant vertut si l’est alet ferir.
L’escut li freinst, l’osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist,
Empeint le ben que mort le fait brandir,
Pleine sa hanste l’abat mort el chemin.
Guardet arere, veit le glutun gesir, [148]
Ne laisserat que n’i parolt, ço dit :
« Culvert paien, vos i avez mentit !
Carles, mi sire, nus est guarant tuz dis ;
Nostre Franceis n’unt talent de fuïr.
Vos cumpaignuns feruns trestuz restifs ;
Nuveles vos di : mort vos estoet susfrir.
Ferez, Franceis ! Nul de vus ne s’ublit !
Cist premer colp est nostre, Deu mercit ! » [149]
– « Munjoie ! » escriet por le camp retenir.

XCVI

E Gerins fiert Malprimis de Brigal ; [55]
Sis bons escuz un dener ne li valt :
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitiet li turnet cuntreval ;
L'osberc li rumpt entresque a la charn,
Sun bon espiet enz el cors li enbat.
Li paiens chet cuntreval a un quat ;
L'anme de lu ien portet Sathanas. AOI.

XCVII

E sis cumpainz Gerers fiert l'amurafle :
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li me(n)t en la curaille,
Empeint le bien, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el camp, pleine sa hanste,
Dist Oliver : « Gente est nostre bataille ! »

XCVIII

Sansun li dux, (il) vait ferir l'almaçur :
L'escut li freinst, ki est a flurs e ad ór,
Li bons osbercs ne li est guarant prod,
Trenchet li le coer, le firie e le pulmun,
Que l'abat [mort], qui qu'en peist u qui nun.
Dist l'arcevesque : « Cist colp est de baron ! »

XCIX

E Anseïs laiset le cheval curre,
Si vait ferir Turgis de Turteluse ;
L’escut li freint desuz l’oree bucle,
De sun osberc li derumpit les dubles,
Del bon espiet el cors li met la mure,
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Ço dist Rollant : « Cist colp est de produme ! »

C

Et Engelers li Guascuinz de Burdele
Sun cheval brochet, si li laschet la resne, [56]
Si vait ferir Escremiz de Valterne :
L’escut del col li freint e escantelet,
De sun osberc li rumpit la ventaille,
Sil fiert el piz entre les dous furceles, [150]
Pleine sa hanste l’abat mort de la sele ;
Aprés li dist : « Turnet estes a perdre ! » AOI.

CI

E Otes fie[r]t un paien, Estorgans, [57]
Sur sun escut en la pene devant,
Que tut li trenchet le vermeill e le blanc ;
De sun osberc li ad rumput les pans,

El cors li met sun bon espiet tre[n]chant,
Que mort l’abat de sun cheval curant.
Aprés li dist : « Ja n’i avrez guarant ! »

CII

E Berenger, il fiert Astramariz :
L’escut li freinst, l’osberc li descumfist,
Sun fort espiet par mi le cors li mist, [58]
Que mort l’abat entre mil Sarrazins.
Des .XII. pers li .X. en sunt ocis ;
Ne mes que dous n’en i ad remés vifs ;
Ço est Chernubles e li quens Margariz.

CIII

Margariz est mult vaillant chevalers,
E bels e forz e isnels e legers.
Le cheval brochet, vait ferir Oliver :
L’escut li freint suz la bucle d’or mer,
Lez le costet li conduist sun espiet.
Deus le guarit, qu’el(l) cors ne l’ad tuchet.
La hanste fruisset, mie n’en abatiet. [59]
Ultre s’en vait, qu’il n’i ad desturber ; [151]
Sunet sun gresle pur les soens ralier.

CIV

La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollant mie ne s'asoüret,
Fiert de l'espiet tant cume hanste li duret ;
A. XV. cols l'ad fraite e […] perdue.
Trait Durendal, sa bone espee nue,
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble :
L'elme li freint u li carbuncle luisent, [152]
Trenchet le chef e la cheveleüre, [60 153]
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc, dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu'en la furcheüre.
Enz en la sele, ki est a or batue,
El cheval est l'espee aresteüe,
Trenchet l'eschine, hunc n'i out quis [joi]nture,
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue ;
Aprés li dist : « Culvert, mar i moüstes !
De Mahumet ja n'i avrez aiude.
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue. »

CV

Li quens Rollant par mi le champ chevalchet,
Tient Durendal, ki ben trenchet e taillet,
Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui veïst l'un geter mort su[r] l'altre,
Li sanc tuz clers gesir par cele place !
Sanglant en ad e l'osberc e[la]brace, [154]
Sun bon cheval le col e les [es]palles.
E Oliver de ferir ne se target,
Li .XII. per n'en deivent aveir blasme,

E li Franceis i fierent e si caplent.
Moerent paien e alquanz en i pasment.
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnage ! »
« Munjoie ! » escriet, ço est l'enseigne Carle. AOI.

CVI

E Oliver chevalchet par l'estor,
Sa hanste est frait, n'en ad que un trunçun, [155]
E vait ferir un paien, Malun : [61] [156]
L'escut li freint, ki est ad or e a flur,
Fors de la teste li met les oilz ansdous.
E la cervele li chet as piez desuz ;
Mort le tresturnet od tut .VII. C. des lur.
Pois ad ocis Turgis e Esturguz ;
La hanste briset e esclicet josqu'as poinz.
Ço dist Rollant : « Cumpainz, que faites vos ?
En tel bataille n'ai cure de bastun ;
Fers e acers i deit aveir valor.
U est vostre espee, ki Halteclere ad num ?
D'or est li helz e de cristal li punz. »
– « Ne la poi traire, » Oliver li respunt,
« Kar de ferir oi jo si grant bosoign ! » AOI.

CVII

Danz Oliver trait ad sa bone espee
Que ses cumpainz Rollant li ad tant demandee,
E il li ad cum chevaler mustree.

Fiert un paien, Justin de Val Ferree :
Tute la teste li ad par mi sevree,
Trenchet le cors e [la] bronie safree,
La bone sele, ki a ór est gemmee,
E al ceval a l'eschine trenchee ;
Tut abat mort devant loi en la pree.
Ço dist Rollant : « Vos reconois jo, frere ! [62] [157]
Por itels colps nos eimet li emperere. »
De tutes parz est « Munjo[i]e ! » escriee. AOI.

CVIII

Li quens Gerins set el ceval Sorel
E sis cumpainz Gerers en Passecerf ;
Laschent lor reisnes, brochent amdui a ait,
E vunt ferir un paien, Timozel,
L'un en l'escut e li altre en l'osberc.
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,
Mort le tresturnent tres enmi un guaret,
Ne l'oï dire ne jo mi nel sai
Liquels d'els dous en fut li plus isnels.
Esprieres icil fut filz Burdel
... [63]
E l'arcevesque lor ocist Siglorel,
L'encanteür ki ja fut en enfer :
Par artimal l'i cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait. »
Respunt Rollant : « Vencut est le culvert.
Oliver, frere, itels colps me sunt bel ! »

CIX

La bataille est aduree endementres.
France e paien merveilus colps i rendent.
Fierent li un, li alter se defendent.
Tant hanste i ad e fraite e sanglente,
Tant gunfanun rumpu e tant enseigne !
Tant bon Franceis i perdent lor juvente !
Ne reverrunt lor meres ne lor femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent. AOI.
Karles li magnes en pluret, si se demente. [64]
De ço qui calt ? N'en avrunt sucurance.
Malvais servis[e] le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnee alat vendre ; [158]
Puis en perdit e sa vie e ses membres ;
El plait ad Ais en fut juget a pendre,
De ses parenz ensembl'od lui tels trente
Ki de murir nen ourent esperance. AOI.

CX

La bataille est merveilleuse e pesant ;
Mult ben i fiert Oliver e Rollant,
Li arcevesques plus de mil colps i rent,
Li .XII. per ne targent nient,
E li Franceis i fierent comunement.
Moerent paien a millere e a cent : [159]
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent ;
Voillet o nun, tut i laisset sun tens.
Franceis i perdent lor meillors guarnemenz ;

Ne reverrunt lor peres ne lor parenz,
Ne Carlemagne, ki as porz les atent.
En France en ad mult merveillus turment : [160]
Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluies e gresilz desmesureement ;
Chiedent i fuildres e menut e suvent,
E terremoete ço i ad veirement.
De seint Michel del Peril josqu'as Seinz, [65] [161]
Des Besençun tresqu'as[port] de Guitsand,
N'en ad recet dunt del mur ne cravent.
Cuntre midi tenebres i ad granz ;
N'i ad clartet, se li ciels nen i fent.
Hume nel veit ki mult ne s'essp[o]ant. [66]
Dient plusor : « Ço est li definement,
La fin del secle ki nus est en present. »
Il nel sevent, ne dient veir nient :
Ço est li granz dulors por la mort de Rollant.

CXI

Franceis i unt ferut de coer e de vigur ;
Paien sunt morz a millers e a fuls :
De cent millers n'en poent guarir dous. [162]
Dist l'arcevesques : « Nostre hume sunt mult proz : [67]
Suz ciel n'ad home plus en ait de meillors. »
Il est escrit en la Geste Francor [163]
Que vassals est li nostre empereür. [164]
Vunt par le camp, si requerent les lor,
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Por lor parenz par coer e par amor.

Li reis Marsilie od sa grand ost lor surt. AOI.

CXII

Marsilie vient par mi une valee
Od sa grant ost que il out asemblee.
.XX. escheles ad li reis anumbrees.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees, [68]
E cil escuz e cez bronies sasfrees ;
.VII. milie graisles i sunent la menee : [165]
Grant est la noise par tute la contree.
Ço dist Rollant : « Oliver, compaign, frere,
Guenes li fels ad nostre mort juree ;
La traïsun ne poet estre celee ;
Mult grant venjance en prendrat l'emperere.
Bataille avrum e aduree e pesme. » AOI.
Unches mais hom tel ne vit ajustee.
Jo i ferrai de Durendal, m'espee,
E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
En tanz lius les avum nos portees !
Tantes batailles avez faites en camps !
Male chançun n'en deit estre cantee. » AOI.

CXIII

Marsilies veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses cors e ses buisines,
Puis si chevalchet od sa grant ost banie. [166]
Plus fel de lui n'out en sa cumpagnie.

Te(t)ches ad males e mult granz felonies ; [69]
Ne creit en Deu, le filz sainte Marie ; [70]
Issi est neirs cume peiz ki est demise ;
Plus aiment il traïsun e murdrie
Qu'(e) il ne fesist trestut l'or de Galice ;
Unches nuls hom nel vit juer ne rire.
Vasselage ad e mult grant estultie :
Por ço est drud al felun rei Marsilie ;
Sun dragun portet a qui sa gent s'alient. [167]
Li arcevesque ne l'amerat ja mie ;
Cum il le vit, a ferir le desiret.
Mult quiement le dit a sei meïsme :
« Cel Sarraz[in] me semblet mult herite ;
Mielz est mult que jo l'alge ocire.
Unches n'amai cuard ne cuardie. » AOI.

CXIV

Li arcevesque cumencet la bataille.
Siet el cheval qu'il tolit a Grossaille,
Ço ert uns reis qu'il ocist en Denemarche.
Li destrers est e curanz e aates,
Piez a copiez e les gambes ad plates, [168]
Curte la quisse e la crupe bien large,
Lungs les costez e l'eschine ad ben halte,
Blanche la cue e la crignete jalne,
Petites les oreilles, la teste tute falve ;
Beste nen est nule ki encontre lui alge.
Li arcevesque brochet par tant grant vasselage :
Ne laisserat qu'Abisme nen asaillet ;

Vait le ferir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, ametistes e topazes, [169]
Esterminals e carbuncles ki ardent ; [170]
En Val Metas li dunat uns diables,
Si li tramist li amiralz Galafes.
Turpins i fiert, ki nient ne l'esparignet,
Enprés sun colp ne quid que un dener vaillet,
Le cors li trenchet tres l'un costet qu'a l'altre,
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage !
En l'arcevesque est ben la croce salve. »

CXV

Franceis veient que paiens i ad tant,
De tutes parz en sunt cuvert li camp.
Suvent regretent Oliver e Rollant,
Les .XII. pers, qu'il lor seient guarant.
E l'arcevesque lur dist de sun semblant :
« Seignors barons, n'en alez mespensant !
Pur Deu vos pri que ne seiez fuiant,
Que nuls prozdom malvaisement n'en chant.
Asez est mielz que moerium cumbatant.
Pramis nus est fin prendrum a itant,
Ultre cest jurn ne serum plus vivant ;
Mais d'une chose vos soi jo ben guarant :
Seint pareïs vos est abandunant ;
As Innocenz vos en serez seant. »
A icest mot si s'esbaldissent Franc,
Cel nen i ad « Munjoie ! » ne demant. AOI.

CXVI

Un Sarrazin i out de Sarraguce,
De la citet l'une meitet est sue :
Ço est Climborins, ki pas ne fut produme.
Fiance prist de Genelun le cunte,
Par amistiet l'en baisat en la buche,
Si l'en dunat s'espee e s'escarbuncle. [71]
Tere Major, ço dit, metrat a hunte,
A l'emperere si toldrat la curone.
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche,
Plus est isnels que esprever ne arunde.
Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascoigne.
Nel poet guarir sun escut ne sa bronie :
De sun espiet el cors li met la mure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Aprés escriet : « Cist sunt bon a cunfundre !
Ferez, paien, pur la presse derumpre ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de prodome ! » AOI.

CXVII

Li quens Rollant en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, ja est morz Engeler ;
Nus n'avium plus vaillant chevaler. »
Respont li quens : « Deus le me doinst venger ! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,
Tient Halteclere, sanglent en est l'acer,

Par grant vertut vait ferir le paien.
Brandist sun colp e li Sarrazins chiet ;
L'anme de lui enportent aversers.
Puis ad ocis le duc Alphaïen ;
Escababi i ad le chef trenchet ;
.VII. Arrabiz i ad deschevalcet :
Cil ne sunt proz ja mais pur guerreier.
Ço dist Rollant : « Mis cumpainz est irez !
Encuntre mei fait asez a preiser.
Pur itels colps nos ad Charles plus cher. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevaler ! » AOI.

CXVIII

D'altre part est un paien, Valdabrun :
Celoi levat le rei Marsiliun. [171]
Sire est par mer de .IIII. .C. drodmunz ; [172]
N'i ad eschipre quis cleimt se par loi nun. [173]
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomon,
Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelon :
Il li dunat s'espee e mil manguns.
Siet el cheval qu'il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que nen est uns falcuns. [174]
Brochet le bien des aguz esperuns,
Si vait ferir li riche duc Sansun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns :

« Ferez, paien, car tres ben les veintrum ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de baron ! » AOI.

CXIX

Li quens Rollant, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out.
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz ;
Tient Durendal, qui plus valt que fin ór ;
Vait le ferir li bers, quanque il pout,
Desur sun elme, ki gemmet fut ad or :
Trenchet la teste e la bronie e le cors,
La bone sele, ki est gemmet ad or,
E al cheval parfundement el dos ;
Ambure ocit, kit quel blasme ne quil lot.
Dient paien(t) […] : « Cist colp nus est mult fort ! »
Respont Rollant : « Ne pois amer les voz ;
Devers vos est li orguilz e li torz. » AOI.

CXX

D'Affrike i ad un African venut,
Ço est Malquiant, le filz al rei Malcud. [175]
Si guarnement sunt tuz a or batud ;
Cuntre le ciel sur tuz les altres luist. [72]
Siet el ceval qu'il cleimet Salt Perdut :
Beste nen est ki poisset curre a lui.
Il vait ferir Anseïs en l'escut :
Tut li trenchat le vermeill e l'azur ;

De sun osberc li ad les pans rumput,
El cors li met e le fer e le fust ;
Morz est li quens, de sun tens n’i ad plus.
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! »

CXXI

Par le camp vait Turpin, li arcevesque ;
Tel coronet ne chantat unches messe
Ki de sun cors feïst tantes proecces.
Dist al paien : « Deus tut mal te tramette !
Tel ad ocis dunt al coer me regrette. » [176]
Sun bon ceval i ad fait esdemettre,
Si l’ad ferut sur l’escut de Tulette
Que mort l’abat desur le herbe verte.

CXXII

De l’altre part est un paien, Grandonies,
Filz Capuel, le rei de Capadoce. [73]
Siet el cheval que il cleimet Marmorie, Plus est isnels que n’est oisel ki volet ;
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait ferir Gerin par sa grant force.
L’escut vermeill li freint, de col li portet ;
Aprof li ad sa bronie desclose,
El cors li met tute l’enseingne bloie,
Que mort l’abat en une halte roche.
Sun cumpaignun Gerers ocit uncore

E Berenger e Guiun de Seint Antonie ;
Puis vait ferir un riche duc, Austorje,
Ki tint Valeri e Envers sur le Rosne. [177]
Il l'abat mort ; paien en unt grant joie.
Dient Franceis : « Mult decheent li nostre ! »

CXXIII

[L]i quens Rollant tint s'espee sanglente.
Ben ad oït que Franceis se dementent ;
Si grant doel ad que par mi quiet fendre ;
Dist al paien : « Deus tut mal te consente !
Tel as ocis que mult cher te quid vendre ! »
Sun ceval brochet, ki del curre cuntence. [74] [178]
Ki quel cumpert, venuz en sunt ensemble.

CXXIV

Grandonie fut e prozdom e vaillant
E vertuus e vassal cumbatant.
Enmi sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis nel vit, sil recunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent
E al reguart e al contenement :
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent.
Fuïr s'en voel, mais ne li valt nient :
Li quens le fiert tant vertuusement
Tresqu'al nasel tut le elme li fent,
Trenchet le nes e la buche e les denz,

Trestut le cors e l'osberc jazerenc,
De l'oree sele sé dous alves d'argent [179]
E al ceval le dos parfundement ;
Ambure ocist seinz nul recoevrement,
E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent ! »

CXXV

La bataille est e merveillose e grant.
Franceis i ferent des espiez brunissant.
La veïssez si grant dulor de gent,
Tant hume mort e nasfret e sanglent !
L'un gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin nel poent susfrir tant :
Voelent u nun, si guerpissent le camp.
Par vive force les encacerent Franc. AOI.

CXXVI

La b[at]aille est m[erv]eilluse e hastive. [75]
Franceis i ferent par vigur e par ire,
Tren[chent]t cez poinz, cez costez, cez eschines,
Cez vestemenz entresque as chars vives.
Sur l'erbe verte li cler sancs s'en afilet. [76]
…
« Tere Major, Mahummet te maldie !
Sur tute gent est la tue hardie. »
Cel nen i ad ki ne criet : « Marsilie !

Cevalche, rei ! Bosuign avum d’aïe ! »

CXXVII

Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpaign, sel volez otrier,
Li arcevesque est mult bon chevaler,
Nen ad meillor en tere ne suz cel ;
Ben set ferir e de lance e d’espiet. » [77]
Respunt li quens : « Kar li aluns aider ! »
A icest mot l’unt Francs recumencet.
Dur sunt li colps e li caples est grefs ;
Mu(n)lt grant dulor i ad de chestiens.
Ki puis veïst Rollant e Oliver
De lur espees e ferir e capler !
Li arcevesque i fiert de sun espiet,
Cels qu’il unt mort, ben les poet hom preiser ;
Il est escrit es cartres e es brefs,
Ço dit la Geste, plus de .IIII. milliers.
As quatre turs lor est avenut ben ; [180]
Li quint aprés lor est pesant e gref.
Tuz sunt ocis cist Franceis chevalers,
Ne mes seisante, que Deus i ad esparmiez : [181]
Einz que il moergent, se vendrunt mult cher.

CXXVIII

Li quens Rollant des soens i veit grant perte ; AOI. [78]
Sun cumpaignun Oliver en apelet :

« Bel sire, chers cumpainz, pur Deu, que vos en haitet ?
Tanz bons vassals veez gesir par tere !
Pleindre poüms France dulce, la bele :
De tels barons cum or remeint deserte !
E ! reis, amis, que vos ici nen estes !
Oliver, frere, cum(ment)le purrum nus faire ? [79]
Cum faitement li manderum nuveles ? »
Dist Oliver : « Jo el sai cument quere.
Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite. » AOI.

CXXIX

Ço dist Rollant : « Cornerai l'olifant,
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Jo vos plevis ja returnerunt Franc. »
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant
E reprover a trestuz voz parenz ;
Iceste hunte dureit al lur vivant !
Quant jel vos dis, n'en feïstes nient ;
Mais nel ferez par le men loement.
Se vos cornez, n'ert mie hardement :
Ja avez vos ambsdous les braz sanglanz ! » [182]
Respont li quens : « Colps i ai fait mult genz ! » AOI.

CXXX

Ço dit Rollant : « Forz est nostre bataille ;
Jo cornerai, si l'orrat li reis Karles. »
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage ! [183]

Quant jel vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
Si fust li reis, n'i oüsum damage.
Cil ki la sunt n'en deivent aveir blasme. »
Dist Oliver : « Par ceste meie barbe,
Se puis veeir ma gente sorur Alde,
Ne jerreiez ja mais entre sa brace ! » AOI.

CXXXI

Ço dist Rollant : « Por quei me portez ire ? »
E il respont : « Cumpainz, vos le feïstes, [80]
Kar vasselage par sens nen est folie ;
Mielz valt mesure que ne fait estultie.
Franceis sunt morz par vostre legerie.
Jamais Karlon de nus n'avrat servise.
Sem(e) creïsez, venuz i fust mi sire ; [81]
Ceste bataille oüsum faite u prise ;
U pris ú mort i fust li reis Marsilie.
Vostre proecce, Rollant, mar la ve[ï]mes !
Karles li Magnes de nos n'avrat aïe.
N'ert mais tel home des qu'a Deu juïse. [184]
Vos i murrez e France en ert (…) huníe. [82]
Oi nus defalt la leial cumpaignie :
Einz le vesp(e)re mult ert gref la departie. » AOI.

CXXXII

Li arceves[ques] les ót cuntrarier,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,

Vint tresqu'a els, sis prist a castier :
« Sire Rollant, e vos, sire Oliver,
Pur Deu vos pri, ne vos cuntraliez !
Ja li corners ne nos avreit mester,
Mais nepurquant si est il asez melz :
Venget li reis, si nus purrat venger ;
Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liez.
Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt [nos] en aitres de musters ;
N'en mangerunt ne lu ne porc ne chen. »
Respunt Rollant : « Sire, mult dites bien. » AOI.

CXXXIII

Rollant ad mis l'olifan a sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge,
Granz .XXX. liwes l'oïrent il respundre.
Karles l'oït e ses cumpaignes tutes.
Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume ! »
E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre le desist, ja semblast grant mençunge ! » AOI.

CXXXIV

Li quens Rollant, par peine e par ahans,

Par grant dulor sunet sun olifan.
Par mi la buche en salt fors li cler sancs. [185]
De sun cervel le temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant :
Karles l'entent, ki est as porz passant.
Naimes li duc l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ce dist li reis : « Jo oi le corn Rollant !
Unc nel sunast se ne fust cumbatant. » [83]
Guenes respunt : « De bataille est il nient ! [84]
Ja estes veilz e fluriz e blancs ;
Par tels paroles vus resemblez enfant.
Asez savez le grant orgoill Rollant ;
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Ja prist il Noples seinz le vostre comant ; [85] [186]
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz,
Si cumbatirent al bon vassal Rollant ;
Puis od les ewes (…) lavat les prez del sanc,
Pur cel le fist ne fust a[pa]rissant.
Pur un sul levre vat tute jur cornant.
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz cel n'ad gent ki [l']osast (re)querre en champ. [86]
Car chevalcez ! Pur qu'alez arestant ?
Tere Major mult est loinz ça devant. » AOI.

CXXXV

Li quens Rollant ad la buche sanglente.
De sun cervel rumput en est li temples.
L'olifan sunet a dulor e a peine.
Karles l'oït e ses Franceis l'entendent.

Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge aleine ! »
Respont dux Neimes : « Baron i fait la p[e]ine !
Bataille i ad, par le men escïentre.
Cil l'at traït ki vos en roevet feindre. [187]
Adubez vos, si criez vostre enseigne,
Si sucurez vostre maisnee gente :
Asez oez que Rollant se dementet ! »

CXXXVI

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs e de helmes e d'espees a or.
Escuz unt genz e espiez granz e forz,
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Es destrers muntent tuit li barun de l'ost.
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoi a l'altre ne parolt : [87]
« Se veïssum Rollant einz qu'il fust mortz,
Ensembl' od lui i durriums granz colps. »
De ço qui calt ? car demuret i unt trop.

CXXXVII

Esclargiz est li vespres e li jurz.
Cuntre le soleil reluisent cil adub, [188]
Osbercs e helmes i getent grant flambur,
E cil escuz, ki ben sunt peinz a flurs,
E cil espiez(z), cil oret gunfanun.

Li empereres cevalchet par irur
E li Franceis dolenz e curuçus ; [88]
N'i ad celoi ki durement ne plurt,
E de Rollant sunt en grant poür.
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Sil cumandat as cous de sa maisun.
Tut li plus maistre en apelet, Besgun :
« Ben le me guarde, si cume tel felon !
De ma maisnee ad faite traïsun. »
Cil le receit, si met .C. cumpaignons
De la quisine, des mielz e des peiurs.
Icil li peilent la barbe e les gernuns ; [89]
Cascun le fiert .IIII. colps de son puign ;
Ben le batirent a fuz e a bastuns ;
E si li metent el col un caeignun, [189]
Si l'encaeinent altresi cum un urs ;
Sur un sumer l'unt mis a deshonor.
Tant le guardent quel rendent a Charlun.

CXXXVIII

Halt sunt li pui e tenebrus e grant, AOI. [90]
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet ireement,
E li Franceis curuçus e dolent ; [91]
N'i ad celoi n'i plurt e se dement,
E p[ri]ent Deu qu'il guarisset Rollant
Josque il vengent el camp cumunement :

Ensembl’ od lui i ferrunt veirement.
De ço qui calt ? car ne lur valt nient.
Demurent trop, n’i poedent estre a tens. AOI.

CXXXIX

Par grant irur chevalchet li reis Charles ;
Desur (…) sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France ;
N’i ad icel ne demeint irance
Que il ne sunt a Rollant le cataigne,
Ki se cumbat as Sarrazins d’Espaigne ;
Si est blecet, ne quit que anme i remaigne.
Deus ! quels seisante humes i ad en sa cumpaigne !
Unches meillurs n’en out reis ne c[at]aignes. AOI.

CXL

Rollant reguardet es munz e es lariz ;
De cels de France i veit tanz morz gesir !
E il les pluret cum chevaler gentill : [190]
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit !
Tutes vos anmes otreit il pareïs !
En seintes flurs il les facet gesir !
Meillors vassals de vos unkes ne vi.
Si lungement tuz tens m’avez servit,
A oes Carlon si granz païs cunquis !
Li empereres tant mare vos nurrit ! [191]
Tere de France, mult estes dulz païs,

Oi desertet a tant rubostl exill. [192]
Barons Franceis, pur mei vos vei murir : [193]
Jo ne vos pois tenser ne guarantir. [194]
Aït vos Deus, ki unkes ne mentit !
Oliver, frere, vos ne dei jo faillir.
De doel murra, se altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i referir ! »

CXLI

Li quens Rollant el champ est repairet :
Tient Durendal, cume vassal i fiert.
Faldrun de Pui i ad par mi trenchet,
E .XXIIII. de tuz les melz preisez :
Jamais n'iert home plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
Devant Rollant si s'en fuient paiens.
Dist l'arcevesque : « Asez le faites ben !
Itel valor deit aveir chevaler
Ki armes portet e en bon cheval set ;
En [la] bataille deit estre forz e fiers,
U altrement ne valt .IIII. deners ; [92]
Einz deit monie estre en un de cez mustiers,
Si prierat tuz jurz por noz peccez. »
Respunt Rollant : « Ferez, nes esparignez ! »
A icest mot l'unt Francs recumencet.
Mult grant damage i out de chrestiens.

CXLII

Home ki ço set que ja n'avrat prisun
En tel bataill[e] fait grant defension :
Pur ço sunt Francs si fiers cume leuns.
As vus Marsilie en guise de barunt.
Siet el cheval qu'il apelet Gaignun,
Brochet le ben, si vait ferir Bevon :
Icil ert sire de Belne e de Digun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun ;
Puis ad ocis Yvoeries e Ivon,
Ensembl' od els Gerard de Russillun.
Li quens Rollant ne li est guaires loign ;
Dist al paien : « Damnesdeus mal te duinst !
A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns !
Colp en avras einz que nos departum, E de m'espee enquoi savras le nom. »
Vait le ferir en guise de baron :
Trenchet li ad li quens le destre poign. [195]
Puis prent la teste de Jurfaleu le Blund :
Icil ert filz al rei Marsiliun.
Paien escrient : « Aïe nos, Mahum !
Li nostre deu, vengez nos de Carlun !
En ceste tere nus ad mis tels feluns !
Ja pur murir le camp ne guerpirunt. »
Dist l'un a l'altre : « E ! car nos en fuiums ! »
A icest mot tels .C. milie s'en vunt : [196]
Ki ques rapelt, ja n'en returnerunt. AOI.

CXLIII

De ço qui calt ? Se fuit s’en est marsilies,
Remés i est sis uncles, Marganices,
Ki tint Kartagene, Alfrere, Garmalie [197]
E Ethiope, une tere maldite.
La neire gent en ad en sa baillie ;
Granz unt les nes e lees les oreilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie.
Icil chevalchent fierement a e íre,
Puis escrient l’enseigne paenime.
Ço dist Rollant « Ci recevrums ma[r]tyrie,
E or sai ben n’avons guaiers a vivre ;
Mais tut seit fel cher ne se vende primes !
Ferez, seignurs, des espees furbies,
Si calengez e voz mors e voz vies ! [93] [198]
Que dulce France par nus ne seit hunie !
Quant en cest camp vendrat Carles, mi sire,
De Sarrazins verrat tel discipline,
Cuntre un des noz en truverat morz .XV.,
Ne lesserat que nos ne beneïsse. » AOI.

CXLIV

Quan Rollant veit la contredite gent
Ki plus sunt neirs que nen est arrement,
Ne n’unt de blanc ne mais que sul les denz,
Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
Que hoi murrum par le mien escïent.
Ferez, Franceis, car jol vos recumenz ! » [199]
Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz ! » [200]
A icest mot Franceis se fierent enz.

CXLV

Quant paien virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orgoil e cunfort.
Dist l'un a l'altre : « L'empereor ad tort. »
Li Marganices sist sur un ceval sor, [94]
Brochet le ben des esperuns a or,
Fiert Oliver derere en mi le dos.
Le blanc osberc li ad descust el cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors,
E dit aprés : « Un col avez pris fort !
Carles li Magnes mar vos laissat as porz !
Tort nos ad fait : nen est dreiz qu'il s'en lot,
Kar de vos sul ai ben venget les noz. »

CXLVI

Oliver sent que a mort est ferut.
Tient Halteclere, dunt li acer fut bruns,
Fiert Marganices sur l'elme a or, agut,
E flurs e cristaus en acraventet jus ; [95]
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz,
Brandist sun colp, si l'ad mort abatut,
E dist aprés : « Paien, mal aies tu !
Içо ne di que Karles n'i ait perdut ; [201]
Ne a muiler ne a dame qu'aies veüd,
N'en vanteras el regne dunt tu fus
Vaillant a un dener que m'i aies tolut,
Ne fait damage ne de mei ne d'altrui ! »
Aprés escriet Rollant qu'il li aiut. AOI.

CXLVII

Oliver sent qu'il est a mort nasfret.
De lui venger ja mais ne li ert sez.
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e ces escuz buclers,
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui veïst Sarrazins desmembrer,
Un mort sur altre [a la tere] getet,
De bon vassal li poüst remembrer.
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier :
« Munjoie ! » escriet e haltement e cler.
Rollant apelet, sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, a mei car vus justez !
A grant dulor ermes hoi desevrez. » AOI.

CXLVIII

Rollant reguardet Oliver al visage :
Teint fut e pers, desculuret e pale.
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet :
Encuntre tere en cheent les esclaces.
« Deus ! » dist li quens, « or ne sai jo que face. [96]
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage !
Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.
E ! France dulce, cun hoi remendras guaste
De bons vassals, cunfundue e chaiete !
Li emperere en avrat grant damage. »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. AOI.

CXLIX

As vus Rollant sur sun cheval pasmet,
E Oliver ki est a mort nasfret :
Tant ad seinet (ki) li oil li sunt trublet ; [97]
Ne loinz ne pres ne poet vedeir si cler [98]
Que rec[on]oistre poisset nuls hom mortel.
Sun cumpaignun, cum il l'at encontret,
Sil fiert amunt sur l'elme a or gemet :
Tut li detrenchet d'ici qu'al nasel ;
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollant reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpain, faites le vos de gred ?
Ja est ço Rollant, ki tant vos soelt amer !
Par nule guise ne m'aviez desfiet ! »
Dist Oliver : « Or vos oi jo parler ;
Jo ne vos vei, veied vus Damnedeu !
Ferut vos ai ? Car le me pardunez ! »
Rollant respunt : « Jo n'ai nient de mal. [99]
Jol vos parduins ici e devant Dieu. »
A icel mot l'un a l'altre ad clinet.
Par tel amur as les vus desevred !

CL

Oliver sent que la mort mult l'angoisset ;
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oïe pert e la veüe tute ;
Descent a piet, a l[a] tere se culchet,

Durement en halt si recleimet sa culpe,
Cuntre le ciel ambesdous ses mains juintes,
Si priet Deu que pareïs li dunget
E beneïst Karlun e France dulce,
Sun cumpaignun Rollant sur tuz humes.
Falt li le coer, le helme li embrunchet,
Trestut le cors a la tere li justet.
Morz est li quens, que plus ne se demuret.
Rollant li ber le pluret, sil duluset ;
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume ! [100]

CLI

Or veit Rollant que mort est sun ami,
Gesir adenz, a la tere sun vis, [202]
Mult dulcement a regreter le prist :
« Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz !
Ensemble avum estet e anz e dis ;
Nem fesis mal ne jo nel te forsfis.
Quant tu est mor[t], dulur est que jo vif ! »
A icest mot se pasmet li marchis [203]
Sur sun ceval que cleimet Veillantif.
Afermet est a ses estreus d'or fin :
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr.

CLII

Ainz que Rollant se seit aperceüt,
De pasmeisuns guariz ne revenuz,

Mult grant damage li est apareüt :
Morz sunt Franceiz, tuz les i ad perdut,
Senz l'arcevesque e senz Gualter de l'Hum.
Repairez est des muntaignes jus ;
A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz ;
Mort sunt si hume, sis unt paiens (…) vencut ;
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit, [101]
Si reclaimet Rollant, qu'il li aiut :
« E ! gentilz quens, vaillanz hom, ú ies tu ?
Unkes nen oi poür, la u tu fus.
Ço est Gualter, ki cunquist Maelgut,
Li nies Droün, al vieill e al canut !
Pur vasselage suleie estre tun drut.
Ma hanste est fraite e percet mun escut,
E mis osbercs desmailet e rumput ;
Par mi le cors hot une lance […] ferut. [102] [204]
Sempres murrai, mais cher me sui vendut ! »
A icel mot l'at Rollant entendut ;
Le cheval brochet, si vient poignant vers lui. AOI.

CLIII

Rollant ad doel, si fut maltalentifs ;
En la grant presse cumencet a ferir.
De cels d'Espaigne en ad get[et] mort .XX.,
E Gualter .VI. e l'arcevesque V.
Dient paien : « Feluns humes ad ci ! [103]
Guardez, seignurs, qu'il n'en algent vif !
Tut par seit fel ki nes vait envaïr,
E recreant ki les lerrat guar[ir] ! »

Dunc recumencent e le hu e le cri ;
De tutes parz lé revunt envaïr. AOI.

CLIV

Li quens Rollant fut noble guerrer,
Gualter de Hums est bien bon chevaler,
Li arcevesque prozdom e essaiet :
Li uns ne volt l'altre nient laisser.
En la grant presse i fierent as paiens.
Mil Sarrazins i descendent a piet,
E a cheval sunt .XL. millers.
Men escïentre nes osent aproismer.
Il lor lancent e lances e espiez,
E wigres e darz e museras e agiez e gieser. [205]
As premers colps i unt ocis Gualter,
Turpins de Reins tut sun escut percet,
Quasset sun elme, si l'unt nasfret el chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors nasfret de .IIII. espiez ;
Dedesuz lui ocient sun destrer.
Or est grant doel quant l'arcevesque chiet. AOI.

CLV

Turpins de Reims, quant se sent abatut,
De .IIII. espiez par mi le cors ferut,
Isnelement li ber resailit sus ;
Rollant reguardet, puis si li est curut,

E dist un mot : « Ne sui mie vencut !
Ja bon vassal nen ert vif recreüt. »
Il trait Almace, s'espee de acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus. [104]
Puis le dist Carles qu'il n'en esparignat nul ;
Tels .IIII. cenz i troevet entur lui,
Alquanz nafrez, alquanz par mi ferut,
Si out d'icels ki les chefs unt perdut.
Ço dit la Geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie, por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm. [206]
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.

CLVI

Li quens Rollant genteme[n]t se cumbat,
Mais le cors ad tressuet e mult chalt ;
En la teste ad e dulor e grant mal :
Rumput est li temples, por ço que il cornat.
Mais saveir volt se Charles i vendrat :
Trait l'olifan, fieblement le sunat.
Li emperere s'estut, si l'escultat :
« Seignurs, » dist il, « mult malement nos vait !
Rollant mis niés hoi cest jur nus defalt. [207]
Jo oi al corner que guaires ne vivrat.
Ki estre i voelt isnelement chevalzt !
Sunez vos grasles tant que en cest ost ad ! »
Seisante milie en i cornent si halt
Sunent li munt e respondent li val :
Paien l'entendent, nel tindrent mie en gab ;

Dit l’un a l’altre : « Karlun avrum nus ja ! »

CLVII

Dient paien : « L’emperere repairet ! AOI. [105]
De cels de France oez suner les graisles ! [106]
Se Carles vient, de nus i avrat perte.
Se R[ollant] vit, nostre guere novelet,
Perdud avuns Espaigne, nostre tere. »
Tels .IIII. cenz s’en asemble[nt] a helmes,
E des meillors ki el camp quient estre :
A Rollant rendent un estur fort e pesme.
Or ad li quens endreit sei asez que faire. AOI.

CLVIII

Li quens Rollant, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fiers e maneviz
Ne lur lerat tant cum il serat vif. [107]
Siet el cheval qu’om cleimet Veillantif, [208]
Brochet le bien des esperuns d’or fin,
En la grant presse les vait tuz envaïr,
Enseml’ od lui arcevesques Turpin.
Dist l’un a l’altre : « Ça vus traiez, ami !
De cels de France les corns avuns oït :
Carles repairet, li reis poesteïfs ! »

CLIX

Li quens Rollant unkes n'amat cuard, [209]
Ne orguillos, ne malvais (…) hume de male part,
Ne chevaler, se il ne fust bon vassal.
Li arcevesques Turpin en apelat :
« Sire, a pied estes e jo sui a ceval ;
Pur vostre amur ici prendrai estal ;
Ensemble avruns e le ben e le mal ;
Ne vos lerrai pur nul hume de car.
Encui rendruns a paiens cest asalt.
Les colps des mielz, cels sunt de Durendal. »
Dist l'arcevesque : « Fel seit ki ben n'i ferrat !
Carles repairet, ki ben nus vengerat. »

CLX

Paien dient : « Si mare fumez nez ! [108]
Cum pes[mes] jurz nus est hoi ajurnez !
Perdut avum nos seignurs e nos pers.
Carles repeiret od sa grant ost, li ber ;
De cels de France odum les graisles clers ;
Grant est la noise de « Munjoie ! » escrier.
Li quens Rollant est de tant grant fiertet
Ja n'ert vencut pur nul hume carnel.
Lançuns a lui, puis sil laissums ester. »
E il si firent darz e wigres asez,
Espiez e lances e museraz enpennez ;
L'escut Rollant unt frait e estroet, [109]
E sun osberc rumput e desmailet ;
Mais enz el cors ne l'unt mie adeset.

Mais Veillantif unt en .XXX. lius nafret Desuz le cunte, si l'i unt mort laisset.
Paien s'en fuient, puis sil laisent ester.
Li quens Rollant i est remés a pied. AOI.

CLXI

Paien s'en fuient, curuçus e irez ;
Envers Espaigne tendent de l'espleiter. [110]
Li quens Rollant nes ad dunt encalcer :
Perdut i ad Veillantif, sun destrer ;
Voellet o nun, remés i est a piet.
A l'arcevesque Turpin alat aider :
Sun elme ad or li deslaçat del chef,
Si li tolit le blanc osberc leger,
E sun blialt li ad tut detrenchet ;
En ses granz plaies les pans li ad butet ;
Cuntre sun piz puis si l'ad embracet ;
Sur l'erbe verte puis l'at suef culchet.
Mult dulcement li ad Rollant preiet :
« E ! gentilz hom, car me dunez cunget !
Nos cumpaignuns, que oümes tanz chers,
Or sunt il morz : nes i devuns laiser.
Joes voel aler quere e entercer, [210]
Dedevant vos juster e enrenger. »
Dist l'arcevesque : « Alez e repairez !
Cist camp est vostre, mercit Deu, vostre e mien. » [111]

CLXII

Rollant s’en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz :
Iloec truvat Gerin e Gerer sun cumpaignun.
E si truvat Berenger e Attun ;
Iloec truvat Anseïs e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Rusillun. [112]
Par uns e uns les ad pris le barun,
A l’arcevesque en est venuz a tut,
Sis mist en reng dedevant ses genuilz.
Li arcevesque ne poet muer n’en plurt,
Lievet sa main, fait sa b[en]eïçun,
Aprés ad dit : « Mare fustes, seignurs !
Tutes vos anmes ait Deus li Glorius !
En pareïs les metet en se[i]ntes flurs !
La meie mort me rent si anguissus :
Ja ne verrai le riche empereür ! »

CLXIII

Rollant s’en turnet, le camp vait recercer,
Sun cumpaignun ad truvet, Oliver :
Encuntre sun piz estreit l’ad enbracet ;
Si cum il poet a l’arcevesques en vent,
Sur un escut l’ad as altres culchet,
E l’arcevesque les ad asols e seignet. [211]
Idunc agreget le doel e la pitet.
Ço dit Rollant : « Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes fils al duc Reiner
Ki tint la marche del val de Runers. [212]
Pur hanste freindre e pur escuz peceier,

Pur orgoillos veincre e esmaier,
E pur prozdomes tenir e cunseiller,
E pur glutun veincre e esmaier,
En nule tere n'ad meillor chevaler ! »

CLXIV

Li quens Rollant, quant il veit mort ses pers,
E Oliver, qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet a plurer.
En sun visage fut mult desculuret.
Si grant doel out que mais ne pout ester ;
Voeillet o nun, a tere chet pasmet.
Dist l'arcevesque : « Tant mare fustes, ber ! »

CLXV

Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel unkes mais n'out si grant.
Tendit sa main, si ad pris l'olifan :
En Rencesvals ad un ewe curant ;
Aler i volt, sin durrat a Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelant.
Il est si fieble qu'il ne poet en avant ;
N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc.
Einz que om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant.
La sue mort l'i vait mult angoissant.

CLXVI

Li quens Rollant revient de pasmeisuns :
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur.
Guardet aval e si guardet amunt :
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
La veit gesir le nobilie barun,
Ço est l'arcevesque, que Deus mist en sun num.
Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
Si priet Deu que pareïs li duinst.
[Morz est Turpin, le guerreier Charlun.] [113]
Par granz batailles e par mult bels sermons,
Cuntre paiens fut tuz tens campiuns.
Deus li otreit (la sue) seinte beneïçun ! AOI. [114]

CLXVII

Li quens Rollant veit l'ar[ce]vesque a tere :
Defors sun cors veit gesir la buele ;
Desuz le frunt li buillit la cervele.
Desur sun piz, entre les dous furceles,
Cruisiedes ad ses blanches [mains], les beles. [213]
Forment le pleignet a la lei de sa tere :
« E ! gentilz hom, chevaler de bon aire, [214]
Hoi te cumant al Glorius celeste !
Jamais n'ert hume plus volenters le serve.
Des les apostles ne fut hom tel prophete [215]
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Ja la vostre anme nen ait sufraite !

De pareïs li seit la porte uverte ! »

CLXVIII

Ço sent Rollant que la mort li est pres :
Par les oreilles fors se ist la cervel.
De ses pers priet Deu ques apelt,
E pois de lui a l'angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal, s'espee, en l'altre main.
Dun arcbaleste ne poet traire un quarrel, [216]
Devers Espaigne en vait en un guaret ;
Muntet sur un tertre ; desuz un arbre bel(e)
Quatre perruns i ad, de marbre fait(e). [217]
Sur l'erbe verte si est caeit envers :
La s'est pasmet, kar la mort li est pres.

CLXIX

Halt sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollant se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres ;
Del sanc luat sun cors e sun visage.
Met sei en piez e de curre s'astet.
Bels fut e forz e de grant vasselage ; [218]
Par sun orgoill cumencet mortel rage ;
Rollant saisit e sun cors e ses armes,

E dist un mot : « Vencut est li nies Carles !
Iceste espee porterai en Arabe. »
En cel tireres li quens s’aperçut alques. [219]

CLXX

Ço sent Rollant que s’espee li tolt.
Uvrit les oilz, si li ad dit un mot :
« Men escïentre, tu n’ies mie des noz ! »
Tient l’olifan, que unkes perdre ne volt,
Sil fiert en l’elme, ki gemmet fut a or :
Fruisset l’acer e la teste e les ós,
Amsdous les oilz del chef li ad mis fors ;
Jus a ses piez si l’ad tresturnet mort.
Aprés li dit : « Culvert paien, cum fus unkes si ós
Que me saisis, ne a dreit ne a tort ?
Ne l’orrat hume ne t’en tienget por fol.
Fenduz en est mis olifans el gros,
Caiuz en est li cristals e li ors. »

CLXXI

Ço sent Rollant la veüe ad perdue ;
Met sei sur piez, quanqu’il poet s’esvertuet ;
En sun visage sa culur ad perdue.
Dedevant lui ad une perre byse :
.X. colps i fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint, ne ne s’esgruignet. [115]
« E ! » dist li quens, « sainte Marie, aiue ! [116]

E ! Durendal, bone, si mare fustes ! [220]
Quant jo mei perd, de vos n'en ai mais cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
Ne vos ait hume ki pur altre fuiet !
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France l'asolue. »

CLXXII

Rollant ferit el perrun de sardónie.
Cruist li acers, ne briset ne n'esgrunie. [221]
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meïsme la cumencet a pleindre :
« E ! Durendal, cum es bele, e clere, e blanche !
Cuntre soleill si luises e reflambes !
Carles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun a[n]gle [117]
Qu'il te dunast a un cunte cataignie :
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne, [118] [222]
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine ;
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne
E Lumbardie e trestute Romaine ; [119]
Jo l'en cunquis Baiver e tute Flandres,
E Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il out la fiance,
E en Saisonie fait il ço qu'il demandet ;

Jo l’en cunquis e Escoce e Vales Islonde, [120]
E Engletere, que il teneit sa cambre ; [223]
Cunquis l’en ai païs e teres tantes,
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espee ai dulor e pesance :
Mielz voeill murir qu’entre paiens remaigne.
Deus ! Perre, n’en laise(i)t hunir France ! »

CLXXIII

Rollant ferit en une perre bise :
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L’espee cruist, ne fruisset ne se brise,
Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meïsme :
« E ! Durendal, cum es bele e seintisme !
En l’oriet punt asez i ad reliques : [224]
La dent seint Perre e del sanc seint Basilie,
E des chevels mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie.
Il nen est dreiz que paiens te baillissent ;
De chrestiens devez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet cuardie !
Mult larges teres de vus avrai cunquises,
Que Carles tent, ki la barbe ad flurie. [121]
E li empereres en est ber e riches. »

CLXXIV

Ço sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz,
Desuz lui met s'espee e l'olifan [122]
Turnat sa teste vers la paiene gent ;
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent ;
Pur ses pecchez Deu en puroffrid lo guant. AOI. [123] [225]

CLXXV

Ço sent Rollant de sun tens n'i ad plus.
Devers Espaigne est en un pui agut ;
A l'une main si ad sun piz batud :
« Deus, meie culpe vers les tues vertuz
De mes pecchez, des granz e des menuz
Que jo ai fait des l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que ci sui consoüt ! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut :
Angles del ciel i descendent a lui. AOI.

CLXXVI

Li quens Rollant se jut desuz un pin ;
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist :

De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit.
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire Patene, ki unkes ne mentis, [226]
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des leons guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit ;
Seint Gabriel de sa main l'ad pris. [227]
Desur sun braz teneit le chef enclin ;
Juntes ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin, [228]
E seint Michel del Peril ; [229]
Ensembl' od els sent Gabriel i vint.
L'anme del cunte portent en pareïs.

CLXXVII

Morz est Rollant, Deus en ad l'anme es cels. [124]
Li emperere en Rence[s]val[s] parvient. [125]
Il nen i ad ne veie ne senter,
Ne voide tere, në alne [ne] plein pied, [126]
Que il n'i ait o Franceis ó paien.
Carles escriet : « U estes vos, bels nies ? [127] [230]
U est l'arcevesque e li quens Oliver ?
U est Gerins e sis cumpainz Gerers ?

U est Otes e li quens Berengers ?
Ive e Ivorie, que jo aveie tant chers ?
Que est devenuz li Guascuinz Engeler ?
Sansun li dux e Anseïs li bers ?
U est Gerard de Russillun li veilz ?
Li .XII. per, que jo aveie laiset ? »
De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet ? »
– « Deus ! » dist li reis, « tant me pois esmaer [128]
Que jo ne fui a l'estur cumencer ! »
Tiret sa barbe cum hom ki est iret ; [231]
Plurent des oilz si baron chevaler ;
Encuntre tere se pasment .XX. millers.
Naimes li dux en ad mult grant pitet.

CLXXVIII

Il n'en i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt ;
Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz,
E lur amis e lur lige seignurs ; [232]
Encuntre tere se pasment li plusur.
Naimes li dux d'iço ad fait que proz,
Tuz premereins l'ad dit l'empereür :
« Veez avant de dous liwes de nus,
Ve[d]e[i]r puez les granz chemins puldrus, [129]
Qu'asez i ad de la gent paienur. [130]
Car chevalchez ! Vengez ceste dulor ! »
– « E ! Deus ! » dist Carles, « ja sunt il ja si luinz !
Cunsentez mei e dreit[ure] e honur ; [131]
De France dulce m'unt tolud la flur. »

Li reis cumandet Gebuin e Otun,
Tedbalt de Reins e le cunte Milun :
« Guardez le champ e les vals e les munz.
Lessez gesir les morz tut issi cun il sunt,
Que n'i adeist ne beste ne lion, [233]
Ne n'i adeist esquier ne garçun ; [234]
Jo vus defend que n'i adeist nuls hom,
Josque Deus voeil[l]e que en cest camp revengum. » [132]
E cil respundent dulcement, par amur :
« Dreiz emperere, cher sire, si ferum ! »
Mil chevaler i retienent des lur. AOI.

CLXXIX

Li empereres fait ses graisles suner,
Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.
De cels d'Espaigne unt les escloz truvez, [133] [235]
Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li reis le vespres decliner,
Sur l'herbe verte descent li reis en un pred,
Culchet sei a tere, si priet Damnedeu
Que li soleilz facet pur lui arester,
La nuit targer e le jur demurer.
Ais li un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad comandet :
« Charle, chevalche, car tei ne falt clartet ! [134]
La flur de France as perdut, ço set Deus.
Venger te poez de la gent criminel. »
A icel mot est l'emperere muntet. AOI.

CLXXX

Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
Car li soleilz est remés en estant. [236]
Paien s'en fuient, ben les chalcent Franc.
El Val Tenebrus la les vunt ateignant,
Vers Sarraguce les enchalcent ferant, [135]
A colps pleners les en vunt ociant,
Tolent lur veies e les chemins plus granz.
L'ewe de Sebre, el lur est dedevant : [237]
Mult est parfunde, merveill[us]e e curant ;
Il n'en i ad barge, ne drodmund ne caland. [238]
Paiens recleiment un lur deu, Tervagant,
Puis saillent enz, mais il n'i unt guarant.
Li adubez en sunt li plus pesant,
Envers les funz s'en turnerent alquanz ; [136]
Li altre en vunt cuntreval flotant.
Li miez guariz en unt boüd itant
Tuz sunt neiez par merveillus ahan.
Franceis escrient : « Mare fustes, Rollant ! » AOI.

CLXXXI

Quant Carles veit que tuit sunt mort paiens,
Alquanz ocis e li plusur neiet,
Mult grant eschec en unt si chevaler,
Li gentilz reis descendut est a piet,
Culchet sei a tere, sin ad Deu graciet.
Quant il se drecet, li soleilz est culchet.
Dist l'emperere : « Tens est del herberger ; [239]

En Rencesvals est tart del repairer :
Nos chevals sunt e las e ennuiez.
Tolez lur les seles, lé freins qu'il unt es chefs, E par cez prez les laisez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vos dites bien. » AOI.

CLXXXII

Li emperere ad prise sa herberge.
Franceis descendent en la tere deserte, [240]
A lur chevals unt toleites les seles,
Les freins a or e[n] metent jus les testes,
Livrent lur prez, asez i ad fresche herbe :
D'altre cunreid ne lur poeent plus faire.
Ki mult est las, il se dort cuntre tere. [137]
Icele noit n'unt unkes escalguaite.

CLXXXIII

Li emperere s'est culcet en un pret :
Sun grant espiet met a sun chef li ber ;
Icele noit ne se volt il desarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc sasfret,
Laciet sun elme, ki est a or gemmet,
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per, [241]
Ki cascun jur muet .XXX. clartez.
Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz nasfret :
Carles en ad la mure, mercit Deu ;

En l’oret punt l’ad faite manuvrer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet,
Li nums Joiuse l’espee fut dunet.
Baruns franceis nel deivent ublier :
Enseigne en unt de « Munjoie ! » crier ;
Pur ço nes poet nule gent cuntrester.

CLXXXIV

Clere est la noit e la lune luisante.
Carles se gist, mais doel ad de Rollant
E d’Oliver il peiset mult forment,
Des .XII. pers e de la franceise gent
[Qu’]en Rencesvals ad laiset morz sang[l]enz.
Ne poet muer n’en plurt e nes dement
E priet Deu qu’as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant ;
Endormiz est, ne pout mais en avant.
Par tuz les prez or se dorment li Franc.
N’i ad cheval ki puisset ester en estant :
Ki herbe voelt, il la prent en gisant.
Mult ad apris ki bien conuist ahan.

CLXXXV

Karles se dort cum hume traveillet.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet :
L’empereür li cumandet a guarder.
Li angles est tute noit a sun chef.

Par avisiun li ad anunciet [242]
D'une bataille ki encuntre lui ert :
Senefiance l'en demustrat mult gref.
Carles guardat amunt envers le ciel,
Veit les tuneires e les venz e les giels,
E les orez, les merveillus tempez,
E fous e flambes i est apareillez :
Isnelement sur tute sa gent chet.
Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer
E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier,
Fruisez cez hanstes de cez trenchanz espiez,
Cruissent osbercs e cez helmes d'acer.
En grant dulor i veit ses chevalers.
Urs e leuparz les voelent puis manger,
Serpenz e guivres, dragun e averser ;
Grifuns i ad, plus de trente millers :
N'en i ad cel a Franceis ne s'agiet.
E Franceis crient : « Carlemagne, aidez ! »
Li reis en ad e dulur e pitet ;
Aler i volt, mais il ad desturber.
Devers un gualt uns granz leons li vint,
Mult par ert pesmes e orguillus e fiers ;
Sun cors meïsmes i asalt e requert,
E prenent sei a braz ambesdous por loiter ;
Mais ço ne set liquels abat ne quels chiet.
Li emperere n'est mie esveillet.

CLXXXVI

Aprés icel li vien[t] un altre avisiun, [243]

Qu'il ert en France, ad Ais, a un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun.
Devers Ardene veeit venir .XXX. urs,
Cascun parolet altresi cume hum.
Diseient li : « Sire, rendez le nus !
Il nen est dreiz que il seit mais od vos ;
Nostre parent devum estre a sucurs. »
De sun paleis vint uns veltres a curs ; [138] [244]
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns.
La vit li reis si merveillus estur ;
Mais ço ne set liquels veint ne quels nun.
Li angles Deu ço ad mustret al barun.
Carles se dort tresqu'al demain, al cler jur.

CLXXXVII

Li reis Marsilie s'en fuit en Sarraguce.
Suz un olive est descendut en l'umbre :
S'espee rent e sun elme e sa bronie ;
Sur la verte herbe mult laidement se culcet ;
La destre main ad perdue trestute ;
Del sanc qu'en ist se pasmet e angoiset.
Dedevant lui sa muiller, Bramimunde,
Pluret e criet, mult forment se doluset ;
Ensembl' od li plus de .XX. mil humes,
Si maldient Carlun e France dulce.
Ad Apolin (en) curent en une crute, [245]
Tencent a lui, laidement le despersunent :
« E ! malvais deus, por quei nus fais tel hunte ?

Cest nostre rei por quei lessas cunfundre ?
Ki mult te sert, malvais luer l'en dunes ! »
Puis si li tolent se sceptre e sa curune.
Par les mains le pendent sur une culumbe, [139]
Entre lur piez a tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e defruisent.
E Tervagan tolent sun escarbuncle,
E Mahumet enz en un fosset butent,
E porc e chen le mordent e defulent.

CLXXXVIII

De pa(i)smeisuns en est venuz Marsilies :
Fait sei porter en sa cambre voltice ;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites.
E Bramimunde le pluret, la reïne,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive,
A l'altre mot mult haltement s'escriet :
« E ! Sarraguce, cum ies oi desguarnie
Del gentil rei ki t'aveit en baillie !
Li nostre deu i unt fait felonie,
Ki en bataille oi matin le faillirent. [246]
Li amiralz i ferat cuardie
S'il ne cumbat a cele gent hardie,
Ki si sunt fiers n'unt cure de lur vies.
Li emperere od la barbe flurie,
Vasselage ad e mult grant estultie ;
S'il ad bataill(i)e, il ne s'en fuirat mie.
Mult est grant doel que n'en est ki l'ociet ! »

CLXXXIX

Li emperere par sa grant poestet,
.VII. anz tuz plens ad en Espaigne estet ;
Prent i chastels e alquantes citez.
Li reis Marsilie s’en purcacet asez :
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet,
Ço est l’amiraill, le viel d’antiquitet,
Tut survesquiet e Virgilie e Omer,
En Sarraguce alt sucurre li ber ;
E, s’il nel fait, il guerpirat ses deus,
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si recevrat sainte chrestientet, [140]
A Charlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret ;
Mandet sa gent de .XL. regnez,
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
Eschiez e barges e galies e nefs. [247]
Suz Alixandre ad un port juste mer :
Tut sun navilie i ad fait aprester. [248]
Ço est en mai, al premer jur d’ested :
Tutes ses oz ad empeintes en mer.

CXC

Granz sunt les oz de cele gent averse :
Siglent a fort e nagent e guvernent. [249]
En sum cez maz e en cez [h]altes vernes, [141]
Asez i ad carbuncles e lanternes ;

La sus amunt pargetent tel luiserne
Par la noit la mer en est plus bele.
E cum il vienent en Espaigne la tere,
Tut li païs en reluist e esclairet.
Jesqu'a Marsilie en parvunt les noveles. AOI.

CXCI

Gent paienor ne voelent cesser unkes :
Issent de mer, venent as ewes dulces,
Laisent Marbrose e si laisent Marbrise, [142]
Par Sebre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles :
Tute la noit mult grant clartet lur dunent.
A icel jur venent a Sarraguce. AOI.

CXCII

Clers est li jurz e li soleilz luisant.
Li amiralz est issut del calan :
Espaneliz fors le vait adestrant,
.XVII. reis aprés le vunt siwant ;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.
Suz un lorer, ki est en mi un camp, [250]
Sur l'erbe verte getent un palie blanc :
U[n] faldestoed i unt mis d'olifan ;
Desur s'asiet li paien Baligant ;
Tuit li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premer parlat avant :

« Oiez ore, franc chevaler vaillant ! [143]
Carles li reis, l'emperere des Francs,
Ne deit manger, se jo ne li cumant.
Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant :
En France dulce le voeil aler querant.
Ne finerai en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recreant. »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

CXCIII

Puis qu'il l'ad dit, mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel,
Que il ainz ad Ais, o Carles soelt plaider.
Si hume li lo[d]ent, si li unt cunseillet. [144]
Puis apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan e l'altre Clarïen : [251]
« Vos estes filz al rei Maltraïen, [252]
Ki messages soleit faire volonters.
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algez ;
Marsiliun de meie part li nunciez
Cuntre Franceis li sui venut aider.
Se jo truis ó, mult grant bataille i ert ;
Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcer.
Si li portez cest [bast]uncel d'or mer,
E a mei venget pur reconoistre sun feu.
En France irai pur Carles guerreier ;
S'en ma mercit ne se culzt a mes piez
E ne guerpisset la lei de chrestiens,

Jo li toldrai la co(r)rune del chef. »
Paien respundent : « Sir, mult dites bien. »

CXCIV

Dist Baligant : « Car chevalchez, barun !
L'un port le guant, li alt[r]e le bastun ! » [253]
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent que en Sarraguce sunt.
Passent. X. portes, traversent .IIII. punz, [254]
Tutes les rues u li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur :
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor,
Pleignent lur deus, Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie n'en unt.
Dist cascun a l'altre : « Caitifs, que devendrum ? [255]
Sur nus est venue male confusiun.
Perdut avum le rei Marsiliun :
Li quens Rollant li trenchat ier le destre poign.
Nus n'avum mie de Jurfaleu le Blunt.
Trestute Espaigne iert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent al perrun. [256]

CXCV

Lur chevals laisent dedesuz un olive :
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent.

E li message par les mantels se tindrent,
Puis sunt muntez sus el paleis altisme.
Cum il entrent en la cambre voltice,
Par bel amur malvais saluz li firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie,
E Tervagan e Apollin, nostre sire,
Sálvent le rei e guardent la reïne ! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie !
Cist nostre deu sunt en recreantise. [257]
En Rencesval m[al]vaizes vertuz firent : [145]
Nos chevalers i unt lesset ocire ;
Cest mien seignur en bataille faillirent ;
Le destre poign ad perdut, n'en ad mie,
Si li trenchat li quens Rollant, li riches.
Trestute Espaigne avrat Carles en baillie.
Que devendrai, duluruse, caitive ?
E ! lasse, que n'en ai un hume ki m'ociet ! » AOI.

CXCVI

Dist Clarïen : « Dame, ne parlez mie itant !
Messages sumes al paien Baligant.
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
En Sebre avum .III. milie calant,
Eschiez e barges e galees curant ;
Drodmunz i ad ne vos sai dire quanz.
Li amiralz est riches e puisant :
En France irat Carlemagne querant ;
Rendre le quidet un mort ó recreant. »

Dist Bramimunde : « Mar en irat itant !
Plus prés d'ici purrez truver les Francs.
En ceste tere ad estet ja .VII. anz.
Li emperere est ber e cumbatant :
Meilz voel murir que ja fuiet de camp ;
Suz ciel n'ad rei qu'il prist a un enfant. [258]
Carles ne creint nuls hom ki seit vivant. »

CXCVII

– « Laissez ço ester ! » dist Marsilies li reis.
Dist as messages : « Seignurs, parlez a mei !
Ja veez vos que a mort sui destreit,
Jo si nen ai filz ne fille ne heir :
Un en aveie, cil fut ocis her seir.
Mun seignur dites qu'il me vienge veeir.
Li amiraill ad en Espaigne dreit :
Quite li cleim, se il la voelt aveir,
Puis la defendet encuntre li Franceis !
Vers Carlemagne li durrai bon conseill :
Cunquis l'avrat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li portereiz ;
Pui li dites, il n'en irat, s'il me creit. »
Cil respundent : « Sire, vus dites veir. » AOI.

CXCVIII

Ço dist Marisilie : « Carles l[i] empere
Mort m'ad mes homes, ma tere deguastee,

E mes citez fraites e violees.
Il jut anuit sur cel ewe de Sebre :
Jo ai cunté n'i ad mais que .VII. liwes.
L'amiraill dites que sun host i amein.
Par vos li mand bataille i seit justee. »
De Sarraguce les clefs li ad livrees.
Li messager ambedui l'enclinerent,
Prenent cunget, a cel mot s'en turnerent. [146]

CXCIX

Li dui message es chevals sunt muntet.
Isnelement issent de la citet,
A l'amiraill en vunt tut esfrée ; [147] [259]
De Sarra[gu]ce li presentent les clés.
Dist Baligant : « Que avez vos truvet ?
U est Marsilie, quo jo aveie mandet ? »
Dist Clarïen : « Il est a mort nasfret.
Li emperere fut ier as porz passer,
Si s'en vuleit en dulce France aler. [148]
Par gant honur se fist rereguarder :
Li quens Rollant i fut remés, sis niés,
E Oliver e tuit li .XII. per,
De cels de France .XX. milie adubez.
Li reis Marsilie s'i combatit, li bers.
Il e Rollant el camp furent remés :
De Durendal li dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors sevret ;
Sun fils ad mort, qu'il tant suleit amer,
E li baron qu'il i out amenet.

Fuiant s’en vint, qu’il n’i pout mes ester.
Li emperere l’ad enchacet asez. [149]
Li reis vos mandet que vos le sucurez.
Quite vus cleimet d’Espaigne le regnet. »
E Baligant cumencet a penser ;
Si grant doel ad por poi qu’il n’est desvet. AOI.

CC

« Sire amiralz, » dist Clarïens,
« En Rencesvals une bataille out íer.
Morz est Rollant e li quens Oliver,
Li .XII. per, que Carles aveit tant cher ;
De lur Franceis i ad mort .XX. millers.
Li reis Marsilie le destre poign i perdit,
E l’emperere asez l’ad enchalcet.
En ceste tere n’est remés chevaler
Ne seit ocis o en Sebre neiet.
Desur la rive sunt Francés herbergiez :
En cest païs nus sunt tant aproeciez,
Se vos volez, li repaires ert grefs. »
E Baligant le reguart en ad fiers,
En sun curage en est joüs e liet.
Del faldestod se redrecet en piez,
Puis escriet : « Baruns, ne vos targez !
Eissez des nefs, muntez, si chevalciez ! [150]
S’or ne s’en fuit Karlemagne li veilz,
Li reis Marsilie enqui serat venget :
Pur sun poign destre l’en liverai le chef. »

CCI

Paien d'Arabe des nefs se sunt eissut,
Puis sunt muntez es chevals e es muls ;
Si chevalcherent, que fereient il plus ?
Li amiralz, ki trestuz les esmut,
Sin apelet Gemalfin, un sun drut : [260]
« Jo te cumant de tutes mes oz l'aunade. » [151] [261]
Puis est munté en un sun destrer brun ; [152]
Ensembl' od lui emmeinet .IIII. dux.
Tant chevalchat qu'en Saraguce fut.
A un perron de marbre est descenduz, [153]
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut.
Par les degrez el paleis muntet sus,
E Bramidonie vient curant cuntre lui ;
Si li ad dit :« Dolente, si mare fui !
A itel hunte, sire, mon seignor ai perdut ! »
Chet li as piez, li amiralz la reçut ;
Sus en la chambre ad doel en sunt venut. AOI.

CCII

Li reis Marsilie, cum il veit Baligant,
Dunc apelat dui Sarrazin espans :
« Pernez m'as braz, sim(e) drecez en seant. » [154]
Al puign senestre ad pris un de ses guanz.
Ço dist Marsilie : « Sire reis, amiralz,
Teres tutes ici [quites vos rent] [155] [262]
E Sarraguce e l'onur qu'i apent.
Mei ai perdut e tute ma gent. »

E cil respunt « Tant sui jo plus dolent. [156]
Ne pois a vos tenir lung parlement :
Jo sai asez que Carles ne m'atent,
E nepurquant de vos receif le guant. »
Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant. AOI.
Par les degrez jus del paleis descent, [157]
Muntet el ceval, vient a sa gent puignant.
Tant chevalchat qu'il est premers devant,
D'ures ad altres si se vait escriant : [158]
« Venez, paien, car ja s'en fuient Frant ! » AOI.

CCIII

Al matin, quant primes pert li albe,
Esveillez est li e[m]perere Carles.
Sein Gabriel, ki de part Deu le guarde,
Levet sa main ; sur lui fait sun signacle.
Li reis descent, si ad rendut ses armes, [263]
Si se desarment par tute l'ost li altre.
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veiez lunges e cez chemins mult larges :
Si vunt ve[d]eir le merveillus damage [159]
En Rencesvals, la ó fut la bataille. AOI.

CCIV

En Rencesvals en est Carles venuz.
Des morz qu'il troevet cumencet a plurer.
Dist a Franceis : « Segnu[r]s, le pas tenez ;

Kar mei meïsme estoet avant aler
Pur mun nev[ol]d que vuldreie truver.
A Eis esteie, a une féste anoel ;
Si se vant(t) [er] ent mi vaillant chavaler
De granz batailles, de forz esturs pleners.
D'une raison oï Rollant parler :
Ja ne (ne) murreit en estrange regnet
Ne trespassast ses hume[s] e ses pers ;
Vers lur païs avreit sun chef turnet ;
Cunquerrantment si finereit li bers. »
Plus qu'en ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.

CCV

Quant l'empereres vait querre sun nevold,
De tantes herbes el pré truvat les flors,
Ki sunt vermeilz del sanc de noz barons !
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres parvenuz est […] li reis. [160]
Les colps Rollant conut en treis per(r)uns.
Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld ;
Nen est merveille se Karles ad irur.
Descent a pied, aled i est pleins curs,
Entre ses mains ansdous prist sun nevuld : [161]
Sur lui se pasmet, tant par est anguissus.

CCVI

Li empereres de pasmeisuns revint.
Naimes li dux e li quens Acelin,
Gefrai d'Anjou e sun frere Henri
Prenent le rei, sil drecent suz un pin.
Guardet a la tere, veit sun nevod gesir. [162]
Tant dulcement a regretet le prist :
« Amis Rollant, de tei ait Deus mercit !
Unques nuls hom tel chevaler ne vit
Por granz batailles juster e defenir.
La meie honor est turnet en declin. »
Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. AOI.

CCVII

Carles li reis se vint de pasmeisuns ;
Par (les) mains le tienent. IIII. de ses barons. [163]
Guardet a tere, vei gesir sun nev[u]ld :
Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, li sunt tenebros.
Carles le pleint par feid e par amur :
« Ami Rollant, Deus metet t'anme en flors,
En pareïs, entre les glorius !
Cum en Espaigne venis [a] mal seignur ! [264]
Jamais n'ert jurn (que) de tei n'aie dulur. [164]
Cum decarrat ma force e ma baldur !
N'en avrai ja ki sustienget m'onur ;
Suz ciel ne quid aveir ami un sul !
Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz. »
Trait ses crignels, pleines ses mains amsdous ;
Cent milie Franc en unt si grant dulur

N’en i ad cel ki durement ne plurt. AOI.

CCVIII

« Ami Rollant, jo m’en irai en France.
Cum je serai à Loün, en ma chambre,
De plusurs regnes vendrunt li hume estrange ;
Demanderunt : « U est li quens cataignes ? » [165]
Jo lur dirrai qu’il ets morz en Espaigne.
A grant dulur tendrai puis mun reialme :
Jamais n’ert jur ne plur ne n’en pleigne. »

CCIX

– « Ami Rollant, prozdoem, juvente bele,
Cum jo serai a Eis, em ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles ;
Jes lur dirrai, merveilluses e pesmes :
« Morz est mis niés, ki tant me fist cunquere. »
Encuntre mei revelerunt li Seisne,
E Hungre e Bugre e tante gent averse, [265] [266]
Romain, Puillain e tuit icil de Palerne,
E cil d’affrike e ciel de Califerne ; [267]
Puis entrerunt mes peines e mes suffraites.
Ki guierat mes oz a tel poeste,
Quand cil est [morz] ki tuz jurz nos cadalet ?
E ! France, cum remeines deserte !
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre !
Sa barbe blanche cumencet a detraire,

Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Francs s’en pasment cuntre tere.

CCX

« Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !
L’anme de tei seit mise en pareïs !
Ki tei ad mort France ad mis en exill. [166] [268]
Si grant dol ai que ne voldreie vivre,
De ma maisnee, ki pur mei est ocise !
Ço duinset Deus, le filz sainte Marie, [167]
Einz que jo vienge as maistres porz de Sirie,
L’anme del cors me seit oi departie,
Entre les lur aluee e mise, [269]
E ma car fust delez els enfuïe !
Ploret des oilz, sa blanche bar[b]e tiret.
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire. » AOI.

CCXI

– « Sire emperere, » ço dist Gefrei d’Anjou,
« Ceste dolor ne demenez tant fort ! [168]
Par tut le camp faites querre les noz,
Que cil d’Espaigne en la bataille unt mort ;
En un carner cumandez que hom les port. » [169]
Ço dist li reis :« Sunez en vostre corn ! » AOI.

CCXII

Gefreid d'Anjou ad sun greisle sunet.
Franceis descendent, Carles l'ad comandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet,
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad evesques e abez,
Munies, canonies, proveires coronez :
Sis unt asols e seignez de part Deu.
Mirre e temoine i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez ;
A grant honor pois les unt enterrez,
Sis unt laisez : qu'en fereient il el ? AOI.

CCXIII

Li emperere fait Rollant costeïr
E oliver e (e) l'arcevesque Turpin,
Devant sei les ad fait tuz uvrir
E tuz les quers en paile recuillir :
Un blanc sarcou de marbre sunt enz mis ;
E puis les cors des barons si unt pris,
En quirs de cerf les seignurs unt mis :
Ben sunt lavez de piment e de vin. [270]
Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,
Milun le cunte e Otes le marchis :
« En .III. carettes les guiez […] tres ben. » [170]
Bien sunt cuverz d'un palie galazin. AOI. [271]

CCXIV

Venir s’en volt li emperere Carles,
Quant de paiens li surdent les enguardes.
De cels devant i vindrent dui messages,
De l’amirail li nuncent la bataille :
« Reis orguillos, nen est fins que t’en alges ! [272]
Veiz Baligant, ki aprés tei chevalchet :
Granz sunt les oz qu’il ameinet d’Arabe. [171]
Encoi verrum se tu as vasselage. » AOI.
Carles li reis en ad prise sa barbe ; [172]
Si li remembret del doel e [del] damage,
Mult fierement tute sa gent reguardet ;
Puis si s’escriet a sa voiz grand e halte :
« Barons franceis, as chevals e as armes ! » AOI.

CCXV

Li empereres tuz premereins s’adubet :
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,
Ki pur soleill sa clartet n’en muet ; [173] [273]
Pent a sun col un escut de Biterne,
Tient sun espiet, sin fait brandir la hanste,
En Tencendur, sun bon cheval, puis muntet :
Il le cunquist es guez desuz Marsune,
Sin getat mort Malpalin de Nerbone ;
Laschet la resne, mult suvent l’esperonet,
Fait sun eslais, veant cent mil humes, AOI. [174]
Recleimet Deu e l’apostle de Rome.

CCXVI

Par tut le champ cil de France descendent,
Plus de cent milie s'en adubent ensemble ;
Guarnemenz unt ki ben lor atalente[n]t,
Cevals curanz e lur armes mult gentes ;
Puis sunt muntez e unt grant [e]scïence. [175]
S'il troevent ou, bataille quident rendre.
Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
Quant Carles veit si beles cuntenances,
Sin apelat Jozeran de Provence, [274]
Naimon li duc, Antelme de Maience :
« En tels vassals deit hom aveir fiance !
Asez est fols ki entr'els se dem[ent]et.
Si Arrabiz de venir ne se repentent,
La mort Rollant lur quid cherement rendre. » [275]
Respunt dux Neimes : « E Deus le nos cunsente ! » AOI.

CCXVII

Carles apelet Rabe[l] e Guinemán. [276]
Ço dist li reis : « Seignurs, jo vos cumant,
Seiez es lius Oliver e Rollant : [277]
L'un port l'espee e l'altre l'olifant,
Si chevalcez el premer chef devant,
Ensembl' od vos .XV. milie de Franc(ei)s, [176]
De bachelers, de noz (…) meillors vaillanz.
Aprés icels en avrat altretant.
Sis guierat Gibuins e Lorant. » [177]
Naimes li dux e li quens Jozerans

Icez eschieles ben les vunt ajustant.
S'il troevent oi, bataille í ert mult grant. AOI.

CCXVIII

De Franceis sunt les premeres escheles.
Aprés les dous establisent la terce ;
En cele sunt li vassal de Baivere :
A .XX. [milie] chevalers la preiserent ;
Ja devers els bataille n'ert lessee.
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,
Fors cels de France, ki les regnes cunquerent.
Li quens Oger li Daneis, li puinneres,
Les guierat, kar la cumpaigne est fiere. AOI.

CCXIX

Treis escheles ad l'emperere Carles.
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels barons qu'asez unt vasselage :
Alemans sunt e si sunt d'Alemaigne ;
Vint milie sunt, ço dient tuit li altre.
Ben sunt guarni e de chevals e d'armes ;
Ja por murir ne guerpirunt bataille.
Sis guierat Hermans, li dux de Trace :
Einz i murat que cuardise i facet. AOI.

CCXX

Naimes li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans :
.XX. milie sunt, ço dient tuit li Franc.
Armes unt beles e bons cevals curanz ;
Ja pur murir cil n'erent recreanz.
Suz ciel n'ad gent ki plus poissent en camp. [278]
Richard li velz les guierat el camp :
Cil i ferrat de sun espiet trenchant. AOI

CCXXI

La siste eschele unt faite de Bretuns :
.XXX. milie chevalers od els unt.
Icil chevalchent en guise de baron,
Peintes lur hanstes, fermez lur gunfanun.
Le seignur d'els est apelet Oedun :
Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, jo vos en faz le dun ! » AOI.

CCXXII

Li emperere ad .VI. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sedme
De Peitevins e des barons d'Alverne :
.XL. milie chevalers poeent estre.

Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els en un val suz un tertre ;
Sis beneïst Carles de sa main destre.
Els guierat Jozerans e Godselmes. AOI.

CCXXIII

E l'oidme eschele ad Naimes establie :
De Flamengs est [e] des barons de Frise.
Chevalers unt plus de .XL. milie ;
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist ferunt mun servise. »
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chavalerie. AOI.

CCXXIV

Entre Naimon e Jozeran le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdomes
De Loherengs e de cels de Borgoigne.
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes laciez e vestues lor bronies ;
Espiez unt forz e les hantes sunt curtes.
Si Arrabiz de venir ne demurent.
Cil les ferrunt, s'il a els s'abandunent.
Sis guierat Tierris, li dux d'Argone. AOI.

CCXXV

La disme eschele est des baruns de France :
Cent milie sunt de noz meillors cataignes.
Cors unt gaillarz e fieres cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Obsercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espees franceises e d'Espaigne ;
Escuz unt genz, de multes cunoisances. [279]
Puis sunt muntez, la bataille demandent ;
« Munjoie ! » escrient. Od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou portet l'orieflambe : [280]
Seint Piere fut, si aveit num Romaine ; [281]
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. AOI.

CCXXVI

Li emperere de sun cheval descent ;
Sur l'erbe verte s'e[n] est culchet adenz,
Turnet su[n] vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement :
« Veire Paterne, hoi cest jor me defend,
Ki guaresis Jonas tut veirement
De la baleine ki en sun cors l'aveit,
E espar(i)gnas le rei de Niniven, [282]
E Daniel del merveillus turment
Enz en la fosse des leons o fut enz,
Les .III. enfanz tut en un fou ardant : [283]
La tue amurs me seit hoi en present !
Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent

Que mun nevold poi[se] venger Rollant ! »
Cum ad oret, si se drecet en estant,
Seignat sun chef de la vertut poisant.
Muntet li reis en sun cheval curant ;
L'estreu li tindrent Neimes e Jocerans ;
Prent sun escut e sun espiet trenchant.
Gent ad le cors, gaillart e ben seant,
Cler le visage e de bon cuntenant.
Puis si chevalchet mult aficheement.
Sunent cil greisle e derere e devant ;
Sur tuz les altres bundist li olifant.
Plurent Franceis pur pitet de Rollant.

CCXXVII

Mult gentement li emperere chevalchet :
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe.
Pur sue amor altretel funt li altre :
Cent milie Francs en sunt reconoisable.
Passent cez puis e cez roches plus haltes,
(E) ces parfunz val(ee)s, cez destreiz anguisables, [178]
Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alez en la marche ;
En un emplein unt prise lur estage.
A Baligant repairent ses enguardes.
Uns Sulïans ki ad dit sun message : [284]
« Veüd avum li orguillus reis Carles.
Fiers sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent.
Adubez vus, sempres avrez bataille ! »
Dist Baligant : « Or oi grant vasselage.

Sunez voz graisles, que mi paien le sace[n]t ! »

CCXXVIII

Par tute l'ost funt lur taburs suner,
E cez buisines e cez greisles mult cler :
Paien descendent pur lur cors aduber.
Li amiralz ne se voelt demurer :
Vest une bronie dunt li pan sunt sasfret,
Lacet sun elme, ki ad or est gemmet,
Puis ceint s'espee al senestre costet.
Par sun orgoill li ad un num truvet : [179]
Par la (spee) Carlun dunt il oït parler [180]
..... [181]
Ço ert s'enseigne en bataille campel :
Ses chevalers en ad fait escrier. [182]
Pent a sun col un soen grant escut let :
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet ; [285]
Tient sun espiet, si l'apelet Maltet :
La hanste grosse cume uns tinels ; [286]
De sul le fer fust uns mulez trusset.
En sun destrer Baligant est muntet ;
L'estreu li tint Marcules d'Ultremer.
La forcheüre ad asez grant li ber, [287]
Graisles les flancs e larges les costez ;
Gros ad le piz, belement est mollet,
Lees les espalles e le vis ad mult cler,
Fier le visage, le chef recercelet,
Tant par ert blancs cume flur en estet ;

De vasselage est suvent esprovet.
Deus ! quel baron, s'oüst chrestientet !
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers,
Fait sun eslais, si tressalt un fosset,
Cinquante pez i poet hom mesurer. [183]
Paien escrient : « Cist deit marches tenser !
N'i ad Franceis, si a lui v[i]ent juster, [184]
Voeillet o nun, n'i perdet sun edet.
Carles est fols que ne s'en est alet. » AOI.

CCXXIX

Li amiralz ben ressemblet barun.
Blanche ad la barbe ensement cume flur,
E de sa lei mult par est saives hom,
E en bataille est fiers e orgoillus.
Ses filz Malpramis mult est chevalerus : [288]
Granz est e forz e trait as (ces) anceisurs. [185]
Dist a sun perre : « Sire, car cevalchum !
Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
Dist Baligant : « Oïl, car mult est proz.
En plusurs gestes de lui sunt granz honurs.
Il n'en at mie de Rollant sun nevold :
N'avrat vertut ques tienget cuntre nus. » AOI.

CCXXX

– « Bels filz Malpramis, » ço li dist Baligant,
« Li altrer fut ocis le bon vassal Rollant

E Oliver, li proz e li vaillanz,
Li. .XII. per, qui Carles amat tant,
De cels de France. .XX. milie cumbatanz.
Trestuz les altres ne pris jo mie un guant.
Li empereres repairet veirement, [186]
Sil m'at nunciet mes més, li Sulīans, [187]
.X. escheles en vunt mult granz. [188]
Cil est mult proz ki sunet l'olifant,
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz ;
E si cevalcent el premer chef devant,
Ensembl' od els .XV. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfanz.
Aprés icels en i ad ben altretanz :
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »
Dist Malpramis : « Le colp vos en demant. » AOI.

CCXXXI

– « Filz Malpramis, » Baligant li ad dit,
« Jo vos otri quanque m'avez ci quis.
Cuntre Franceis sempres irez ferir ;
Si i merrez Torleu, le rei persiz,
E Dapamort, un altre rei leutiz.
Le grant orgoill se ja puez matir,
Jo vos durrai un pan de mun païs
Des Cheriant entresqu'en Val Marchis. »
Cil respunt : « Sire, vostre mercit ! »
Passet avant, le dun en requeillit,
Ço est de la tere ki fut al rei Flurit,
A itel ore unches puis ne la vit,

Ne il n’en fut ne vestut ne saisit.

CCXXXII

Li amiraill chevalchet par cez oz.
Sis filz le suit, ki mult ad grant le cors.
Li reis Torleus e li reis Dapamort
.XXX. escheles establissent mult tost :
Chevalers unt a merveillus esforz ;
En la menur .L. milie en out.
La premere est de cels de Butentrot, [289]
E l’altre aprés de Micenes as chefs gros ; [290]
Sur les eschines qu’il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc. AOI.
E la terce est de Nubles e de Blos, [189]
E la quarte est de Bruns e d’Esclavoz,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d’Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jericho,
E l’oitme est de Nigres e la noefme de Gros,
E la disme est de Balide la fort :
Ço est une gent ki unches ben ne volt. AOI.
Li amiralz en juret quanqu’il poet [190]
De Mahumet les vertuz e le cors :
« Karles de France chevalchet cume fols.
Bataille i ert, se il ne s’en destolt ;
Jamais n’avrat el chef corone d’or. »

CCXXXIII

Dis escheles establisent aprés.
La premere est des Canelius les laiz ;
De Val Fuit son venuz en traver.
L'altre est de Turcs e la terce de Pers, [291]
E la quarte est de Pinceneis e de Pers, [292]
E la quinte est de Solteras e d'Avers,
E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel ;
L'oidme est de Bruise e la noefme de Clavers,
E la disme est d'Occian la desert :
Ço est une gent ki Damnedeu ne sert ;
De plus feluns n'orrez parler jamais.
Durs unt les quirs ensement cume fer :
Pur ço n'unt soign de elme ne d'osberc ;
En la bataille sunt felun e engrés. AOI.

CCXXXIV

Li amiralz .X. escheles ad justedes :
La premere est des jaianz de Malprose,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,
E la quarte est de Baldise la lunge,
E la quinte est de cels de Val Penuse,
E la siste est de [la gent de] Maruse, [191]
E la sedme est de Leus e d'Astrimónies ;
L'oidme est d'Argoilles e la noefme de Clarbone,
E la disme est des barbez de [Val] Fronde :
Ço est une gent ki Deu nen amat unkes.
Geste Francor .XXX. escheles i numbrent.
Granz sunt les oz u cez buisines sunent.

Paien chevalchent en guise de produme. AOI.

CCXXXV

Li amiralz mult par est riches hoem.
Dedavant sei fait porter sun dragon
E l'estandart Tervagan e Mahum
E un ymagene Apolin le felun.
Des Canelius chevalchent envirun ;
Mult haltement escrient un sermun :
« Ki par noz deus voelt aveir guarison,
Sis prit e servet par grant afflictiun ! »
Paien i bassent lur chefs e lur mentun ;
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient F[r]anceis : « Sempres murrez, glutun !
De vos seit hoi male confusiun !
Li nostre Deu, guarantisez Carlun !
Ceste bataille seit jugie en sun num ! » AOI. [192]

CCXXXVI

Li amiralz est mult de grant saveir ;
A sei apelet sis fiz e les dous reis :
« Seignurs barons, devant chevalchereiz,
Mes escheles, tutes les guiereiz ;
Mais des meillors voeill jo retenir treis :
L'un[e] ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis,
E la terce est des jaianz de Malpreis.
Cil d'Ociant ierent e[n]sembl' ot mei,

Si justerunt a Charles e a Franceis.
Li emperere, s'il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit.
Trestut seit fiz, n'i avrat altre dreit. » AOI.

CCXXXVII

Granz sunt les oz e les escheles beles ;
Entr'els nen at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois ; asconse n'i poet estre ;
Ben s'entreveient en mi la pleine tere.
Dist Baligant : « La meie gent averse,
Car chevalchez pur la bataille quere ! »
L'enseigne portet Amborres d'Oluferne.
Paien escrient, « Preciuse » l'apelent.
Dient Franceis : « De vos seit hoi grant perte ! »
Mult haltement « Munjoie » ! renuvelent.
Li emperere i fait suner ses greisles,
E l'olifan, ki trestuz les esclairet. [193]
Dient paien : « La gent Ca[r]lun est bele.
Bataille avrum e aduree e pesme. » AOI.

CCXXXVIII

Grant est la plaigne e large la cuntree.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees, [293]
E cez escuz e cez bronies safrees,
E cez espiez, cez enseignes fermees.
Sunent cez greisles, les voiz en sunt mult cleres ;

De l’olifan haltes sunt les menees. [294]
Li amiralz en apelet sun frere,
Ço est Canabeus, li reis de Floredee :
Cil tint la terre entresqu’en Val Sevree.
Les escheles Charlun li ad mustrees :
« Veez l’orgoil de France la loee !
Mult fierement chevalchet li emperere ;
Il est darere od cele gent barbee.
Desur lur bronies lur barbes unt getees, [194]
Altresi blanches cume neif sur gelee.
Cil i ferrunt de lances e d’espees.
Bataille avrum e forte e aduree :
Unkes nuls hom ne vit tel ajustee. »
Plus qu’om ne lancet une verge pelee,
Baligant ad ses cumpaignes trespassees.
Une raison lur a dit e mustree :
« Venez, paien, kar jon irai en l’estree. » [295]
De sun espiet la hanste en ad branlee ;
Envers Karlun la mure en ad turnee. AOI.

CCXXXIX

Carles li magnes, cum il vit l’amiraill,
E le dragon, l’enseigne e l’estandart,
De cels d’Arabe si grant force i par ad, [195]
De la cuntree unt purprises les parz,
Ne mes que tant cume l’empereres en ad, [196]
Li reis de France s’en escriet mult halt :
« Barons franceis, vos estes bons vassals.
Tantes batailles avez faites en camps !

Veez : paien felun sunt e cuart.
Tutes lor leis un dener ne lur valt.
S’il unt grant gent, d ’içe, seignurs, qui calt ?
Ki or ne voelt a mei venir, s’en alt ! » [197] [296]
Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .IIII. salz. [198]
Dient Franceis : « Icist reis est vassals !
Chevalchez, bers ! Nul de nus ne vus falt. »

CCXL

Clers fut li jur e li soleil luisanz.
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justees sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Lascent les resnes a lor cevals curanz,
Brochent a eit ; dunc laisent curre Francs,
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz. AOI.

CCXLI

Li quens Rabels est chevaler hardiz.
Le cheval brochet des esperuns d’or fin,
Si vait ferir Torleu, le rei persis.
N’escut ne bronie ne pout sun colp tenir :
L’espiet a or li ad enz el cors mis,
Que mort l’abat sur un boissun petit.
Dient F[r]anceis : « Damnesdeus nos aït !
Carles ad dreit, ne li devom faillir. » AOI.

CCXLII

E Guineman justet a un rei leutice.
Tute li freint la targe, ki est flurie ;
Apres li ad la bronie descunfite ;
Tute l'enseigne li ad en el cors mise,
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u kin riet.
A icest cop cil de France s'escrient : [199]
« Ferez, baron, ne vos targez mie !
Carles ad dreit vers la gent [pa]iesnie ;
Deus nus ad mis al plus verai juïse. » AOI. [297]

CCXLIII

Malpramis siet sur un cheval tut blanc ;
Cunduit sun cors en la presse des Francs.
De uns es altres granz colps i vait ferant, [200] [298]
L'un mort sur l'altre suvent vait trescevant.
Tut premereins s'ecriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung tens.
Veez mun fils, Carlun vait querant, [201]
À ses armes tanz barons calunjant : [202]
Meillor vassal de lui ja ne demant.
Succurez le a voz espiez trenchant ! »
A icest mot paien venent avant,
Durs colps i fierent, mult est li caples granz.
La bataille est merveilluse e pesant :
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens. AOI. [299]

CCXLIV

Granz sunt les oz e les cumpaignes fieres,
Justees sunt trestutes les escheles,
E li paien merveillusement fierent.
Deus ! tantes hanstes i ad par mi brisees,
Escuz fruisez e bronies desmaillees !
La veïsez la tere si junchee :
L'erbe del camp, ki est verte e delgee,
[Del sanc qu'en ist est tute envermeillee]. [203]
Li amiralz recleime sa maisnee :
« Ferez, baron, sur la gent chrestiene ! »
La bataille est mult dure e afichee ;
Unc einz ne puis ne fut si fort ajustee ;
Josqu'a la [noit] nen ert fins otriee. AOI.

CCXLV

Li amiralz la sue gent apelet :
« Ferez, paien : por el venud n'i estes ! [204]
Jo vos durrai muillers gentes e beles,
Si vos durai feus e honors e teres. »
Paien respundent : « Nus le devuns ben fere. »
A colps pleners de lor espiez i perdent :
Plus de cent milie espees i unt traites.
Ais vos le caple e dulurus e pesmes ;
Bataille veit cil ki entr' els volt estre. AOI.

CCXLVI

Li emperere recleimet ses Franceis :
« Seignors barons, jo vos aim, si vos crei.
Tantes batailles avez faites pur mei,
Regnes cunquis e desordenet reis !
Ben le conuis que gueredun vos en dei
E de mun cors, de terres e d'aveir.
Vengez voz fi[l]z, voz freres e voz heirs,
Qu'en Rencesvals furent morz l'altre seir !
Ja savez vos cuntre paiens ai dreit. »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir. »
Itels .XX. miliers en ad od sei,
Cumunement l'en prametent lor feiz
Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.
N'en i ad cel sa lance n'i empleit ;
De lur espees i fierent demaneis.
La bataille est de merveillus destreit. AOI.

CCXLVII

E Malpramis par mi le camp chevalchet ;
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fierement le reguardet,
Vait le ferir cum hume vertudable.
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret ;
El cors li met tute l'enseigne jalne,
Que mort [l'abat] entre .VII.C des altres.

CCXLVIII

Reis Canabeus, le frere a l'amiraill,
Des esporuns ben brochet sun cheval ;
Trait ad l'espee, le punt est de cristal,
Si fiert Naimun en l'elme principal : [300]
L'une meitiet l'en fruissed d'une part ;
Al brant d'acer l'en trenchet .V. des laz,
Li capelers un dener ne li valt ;
Trenchet la coife entresque a la char,
Jus a la tere une piece en abat.
Granz fut li colps, li dux en estonat,
Sempres caïst, se Deus ne li aidast.
De sun destrer le col en enbraçat.
Se li paiens une feiz recuvrast,
Sempres fust mort li nobilies vassal.
Carles de France i vint, kil succurrat. AOI.

CCXLIX

Naimes li dux tant par est anguissables,
E li paiens de ferir mult le hastet. [301]
Carles li dist : « Culvert, mar le baillastes ! »
Vait le ferir par sun grant vasselage :
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li desrumpt la ventaille,
Que mort l'abat : la sele en remeint guaste.

CCL

Mult ad grant doel Carlemagnes li reis,
Quant Naimun veit nafret devant sei,
Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.
Li empereres li ad dit a cunseill :
« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei !
Morz est li gluz ki en destreit vus teneit ;
El cors li mis mun espiet une fiez. »
Respunt li dux : « Sire, je vos en crei.
Se jo vif alques, mult grant prod i avreiz. »
Puis sunt justez par amur e par feid,
Ensembl' od els tels .XX. milie Franceis.
N'i ad celoi (que) n'i fierge o n'i capleit. AOI. [205]

CCLI

Li amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guineman.
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li derumpit les pans.
Les dous costez li deseivret des flancs,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Puis ad ocis Gebuin e Lorain, [206]
Richart le Veill, le sire des Normans.
Paien escrient : « Preciuse est vaillant !
Ferez, baron, nus i avom guarant ! » AOI.

CCLII

Ki puis veïst li chevaler d'Arabe,

Cels d'Occiant e d'Argoillie e de Bascle !
De lur espiez ben i fierent e caplent ;
E li Franceis n'unt talent que s'en algent ;
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'al vespre est mult fort la bataille :
Des francs barons i ad mult gran damage.
Doel i avrat, enceis qu'ele departed. AOI.

CCLIII

Mult ben i fierent Franceis e Arrabit ;
Fruissent cil hanstes e cil espiez furbit.
Ki dunc veïst cez escuz si malmis,
Cez blancs osbercs ki dunc oïst fremir,
E cez escuz sur cez helmes cruisir,
Cez chevalers ki dunc veïst caïr,
E humes braire, contre tere murir,
De grant dulor li poüst suvenir !
Ceste bataille est mult fort a suffrir.
Li amiralz recleimet Apolin
E Tervagan e Mahumet altresi :
« Mi damnedeu, jo vos ai mult servit !
Tutes tes ymagenes ferai d'or fin. » AOI. [207]
As li devant un soen drut, Gemalfin ;
Males nuveles li aportet e dit :
« Baligant, sire, mal este oi baillit.
Perdut avez Malpramis, vostre fils,
E Canabeus, vostre frere, est ocis ;
A dous Franceis belement en avint.
Li empereres en est l'uns, ço m'est vis :

Granz ad le cors, ben resenblet marchis ;
Blanc[he] ad la barbe cume flur en avrill. »
Li amiralz en ad le helme enclin,
E en aprés sin enbrunket sun vis :
Si grant doel ad sempres quiad murir,
Sin apelat Jangleu l'Ultremarin. [302]

CCLIV

Dist l'amiraill : « Jangleu, venez avant !
Vos estes proz e vostre saveir est grant ;
Vostre cunseill ai jo creüd tuz tens. [208]
Que vos en semblet d'Arrabiz e de Francs ?
Avrum nos la victorie del champ ? »
E cil respunt : « Morz estes, Baligant !
Ja vostre deu ne vos erent guarant.
Carles est fiers e si hume vaillant ;
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant.
Mais reclamez les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiz e Jaianz.
Ço que estre en deit, ne l'alez demurant. »

CCLV

Li amiraill ad sa barbe fors mise,
Altresi blanche cume flur en espine :
Cument qu'il seit, ne s'i voelt celer mie.
Met a sa buche une clere buisine,
Sunet la cler, que si paien l'oïrent ;

Par tut le camp ses cumpaignes ralient.
Cil d'Ociant i braient e henissent,
Arguille si cume chen i glatissent ;
Requerent Franc par si grant estultie,
El plus espés ses rumpent e partissent :
A icest colp en jetent mort .VII. milie.

CCLVI

Li quens Oger cuardise n'out unkes ; [209]
Meillor vassal de lui ne vestit bronie.
Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
Si apelat Tierri, le duc d'Argone,
Gefrei d'Anjou e Jozeran le cunte ;
Mult fierement Carlun en araisunet :
« Veez paien cum ocient voz humes !
Ja Deu ne placet qu'el chef portez corone,
S'or n'i ferez pur venger vostre hunte ! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet :
Brochent ad eit, lor cevals laissent cure,
Vunt les ferir la o il les encuntrent.

CCLVII

Mult ben i fiert Carlemagnes li reis, AOI. [210]
Naimes li dux e Oger li Daneis,
Geifreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit.
Mult par est proz dans Ogers li Daneis !
Puint le ceval, laisset curre ad espleit, [303]

Si vait ferir celui ki le dragun teneit,
Qu'Ambure cravente en la place devant sei [211]
E le dragon e l'enseigne le rei.
Baligant veit sun gunfanun cadeir
E l'estandart Mahumet remaneir :
Li amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.
Paien d'Arabe s'en turnent plus .C.
Li emperere recleimet ses Franceis : [212] [304]
« Dites, baron, por Deu, si m'aidereiz. »
Respundent Francs : « Mar le demandereiz.
Trestut seit fel ki n'i fierget a espleit ! » AOI.

CCLVIII

Passet li jurz, si turnet a la vespree.
Franc e paien i fierent des espees.
Cil sunt vassal ki les oz ajusterent.
Lor enseignes n'i unt mie ubliees :
Li amira[l]z « Preciuse ! » ad criee,

Carles « Munjoie ! » l'enseigne renumee.
L'un conuist l'altre as haltes voiz e as cleres ;
En mi le camp amdui s'entr'encuntrerent ;
Si se vunt ferir, granz colps s'entredunerent
De lor espiez en lor targes roees.
Fraites les unt desuz ces bucles lees.
De lor osbercs les pans en desevrerent :
Dedenz cez cors mie ne s'adeserent.
Rumpent cez cengles e cez seles verserent,

Cheent li rei, a tere se turnerent, [213]
Isnelement sur lor piez releverent.
Mult vassalment unt traites les espees.
Ceste bataille n'en ert mais destornee :
Seinz hume mort ne poet estre achevee. AOI.

CCLIX

Mult est vassal Carles de France dulce ;
Li amiralz, il nel crent ne ne dutet.
Cez lor espees tutes nues i mustrent,
Sur ces escuz mult granz colps s'entredunent,
Trenchent les quirs e cez fuz ki sunt dubles ;
Cheent li clou, si peceient les bucles ;
Puis fierent il nud a nud sur lur bronies ;
Des helmes clers li fous en escarbunet.
Ceste bataille ne poet remaneir unkes,
Josque li uns sun tort i reconuisset. AOI.

CCLX

Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpenses,
Si pren cunseill que vers mei te repentes !
Mort as mun filz, par le men escïente ;
A mult grant tort mun païs me calenges ;
Deven mes hom, en fedeltet voeill rendre ; [214]
Ven mei servir d'ici qu'en Oriente ! »
Carles respunt : « Mult grant viltet me sembl[e] ; [215]
Pais ne amor ne dei a paien rendre.

Receif la lei que Deus nos apresentet,
Christientet, e pui te amerai sempres ;
Puis serf e crei le rei omnipotente ! »
Dist Baligant : « Malvais sermun cumences ! »
Puis vunt ferir des espees qu'unt ceintes. AOI.

CCLXI

Li amiralz est mult de grant vertut.
Fier Carlemagne sur l'elme d'acer brun,
Desur la teste li ad frait e fendut ;
Met li l'espee sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme e plus :
Iloec endreit remeint li os tut nut.
Carles cancelet, por poi qu'il n'est caüt ; [305]
Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut.
Seint Gabriel est repairet a lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais tu ? »

CCLXII

Quant Carles oït la seinte voiz de l'angle,
N'en ad poür ne de murir dutance ;
Repairet loi vigur e remembrance. [306]
Fiert l'amiraill de l'espee de France,
L'elme li freint o li gemme reflambent,
[T]renchet la teste pur la cervele espandre
[E] tut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuvrance.

« Munjoie ! » escriet pur la reconuisance. [307]
A icest mot venuz i est dux Neimes :
Prent Tencendur, muntet i est li reis magnes.
Paien s'en turnent, ne volt Deus qu'il i remainent.
Or sunt Franceis a icels qu'il demandent.

CCLXIII

Paien s'en fuient, cum Damnesdeus le volt.
Encalcent Francs e l'emperere avoec.
Ço dist li reis : « Seignurs, vengez voz doels,
Si esclargiez voz talenz e voz coers,
Kar hoi matin vos vi plurer des oilz. »
Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet. »
Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet.
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec.

CCLXIV

Granz est li calz, si se levet la puldre.
Paien s'en fuient e Franceis les anguissent ;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.
En sum sa tur muntee est Bramidonie,
Ensembl' od li si clerc e si canonie
De false lei, que Deus nen amat unkes :
Ordres nen unt ne en lor chefs corones.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A halte voiz s'escrie : « Aiez nos, Mahum !
E ! gentilz reis, ja sunt vencuz noz humes,

Li amiralz ocis a si grant hunte ! »
Quant l'ot Marsilie, vers sa pareit se turnet,
Pluret des oilz, tute sa chere enbrunchet :
Morz est de doel, si cum pecchet l'encumbret ;
L'anme de lui as vifs diables dunet. AOI.

CCLXV

Paien sunt morz, alquant turnet en fuie, [216]
E Carles ad sa bataille vencue.
De Sarraguce ad la porte abatue :
Or set il ben que (elle) n'est mais défendue. [217]
Prent la citet, sa gent i est venue ; [218]
Par poestet icele noit i jurent.
Fiers est li reis a la barbe canue,
E Bramidonie les turs li ad rendues :
Les dis sunt grandes, les cinquantes menues.
Mult ben espleitet qui Damnesdeus aiuet.

CCLXVI

Passet li jurz, la noit est aserie ;
Clers est la lune e les esteiles flambient.
Li emperere ad Sarraguce prise.
A mil Franceis funt ben cercer la vile,
Les sinagoges e les mahumeries ;
A mailz de fer e a cuignees qu'il tindrent,
Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles :
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.

Li reis creit (en) Deu, faire voelet sun servise ; [219]
E si evesque les eves beneïssent,
Meinent paien ent[r]esqu'al baptisterie :
S'or i ad cel qui Carle cuntredie, [220]
Il le fait prendre o ardeir ou ocire.
Baptizet sunt asez plus de .C. milie.
Veir chrestien, ne mais sul la reïne.
En France dulce iert menee caitive :
Ço voelt li reis par amur cunvertisset.

CCLXVII

Passet la noit, si apert le cler jor.
De Sarraguce Carles guarnist les turs ;
Mil chevalers i laissat puigneürs ;
Guardent la vile a oes l'empereor.
Muntet li reis e si hume trestuz
E Bramidonie, qu'il meinet en sa prisun ;
Mais n'ad talent (que) li facet se bien nun.
Repairez sunt a joie e a baldur.
Passent Nerbone par force e par vigur ; [308]
Vint à Burdeles, la citet de [valur]. [221]
Desur l'alter seint Severin le baron
Met l'oliphan plein d'or e de manguns :
Li pelerin le veient ki la vunt.
Passet Girunde a mult granz nefs qu'i sunt ;
Entresque a Blaive ad cunduit sun nevold
E Oliver, sun nobilie cumpaignun,
E l'arcevesque, ki fut sages e proz.
En blancs sarcous fait metre les seignurs :

A Seint Romain, la gisent li baron.
Francs les cumandent a Deu e a ses nuns. [309]
Carles cevalchet e les vals e les munz ;
Entresqu'a Ais ne volt prendre sujurn.
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.
Cume il est en sun paleis halçur,
Par ses messages mandet ses jugeors,
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns ;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,
De cels de France des plus saives qui sunt.
Des ore cumencet le plait de Guenelun.

CCLXVIII

Li empereres est repairet d'Espaigne, [310]
E vient a Ais, al meillor sied de France ;
Muntet el palais, est venut en la sale.
As li Alde venue, une bele damisele.
Ço dist al rei : « O est Rollant le catanie,
Ki me jurat cume sa per a prendre ? »
Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer, cher'amie, de hume mort me demandes.
Jo t'en durai mult esforcet eschange :
Ço est Loewis, mielz ne sai a parler ; [311]
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Aldes respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles
Aprés Rollant que jo vive remaigne ! »

Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !
Franceis barons en plurent e si la pleignent.

CCLXIX

Alde la bel[e] est a sa fin alee.
Quidet li reis quë el se seit pasmee ;
Pited en ad, sin pluret l'emperere ;
Prent la as mains, si l'en ad relevee.
Desur l(es) espalle(s) ad la teste clinee.
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,
Quatre cuntesses sempres i ad mandees.
A un muster de nuneins est portee.
La noit la guaitent entresqu'a l'ajurnee.
Lunc un alter belement l'enterrerent.
Mult grant honur i ad li reis dunee. AOI.

CCLXX

Li emperere est repairet ad Ais.
Guenes li fels, en caeines de fer,
En la citet est devant le paleis.
A un' estache l'unt atachet cil serf, [222]
Les mains li lient a curreies de cerf ;
Tres ben le batent a fuz e a jamelz : [312]
N'ad deservit que altre ben i ait ;
A grant dulur iloec atent sun plait.

CCLXXI

Il est escrit en l'anciene geste
Que Carles mandet humes de plusurs teres.
Asemblez sunt ad Ais, a la capele.
Halz est li jurz, mult par est grande la feste,
Dient alquanz del baron seint Silvestre. [313]
Des ore cumencet le plait e les noveles
De Guenelun, ki traïsun ad faite.
Li emperere devant sei l'ad fait traire. AOI.

CCLXXII

« Seignors barons, » dist Carlemagnes li reis,
« De Guenelun car me jugez le dreit !
Il fut en l'ost tresque en Espaigne od mei,
Si me tolit .XX. milie de mes Franceis
E mun nevold, que ja mais ne verreiz,
E Oliver, li proz e li curteis ;
Les .XII. pers ad traït por aveir. »
Dist Guenelon : « Fel seie se jol ceil !
Rollant me forfist en or et en aveir, [314]
Pur que jo quis sa mort e sun destreit ;
Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respundent Franc : « Ore en tendrum cunseill. »

CCLXXIII

Devant le rei la s'estut Guenelun :

Cors ad gaillard, el vis gente color ;
S'il fust leials, ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugeürs,
De ses parenz .XXX. ki od lui sunt ;
Puis s'escriat haltement, a grant voeiz :
« Pur amor Deu, car m'entendez, barons !
Seignors, jo fui en l'ost avoec l'empereür,
Serveie le par feid e par amur.
Rollant sis niés me coillit en haür,
Si me jugat a mort e a dulur.
Message fui al rei Marsiliun ;
Par mun saveir vinc jo a guarisun. [223]
Jo desfiai Rollant le poigneor
E Oliver e tuiz lur cumpaignun ;
Carles l'oïd e si nobilie baron.
Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
Respundent Francs : « A conseill en irums. »

CCLXXIV

Quant Guenes veit que ses granz plaiz cumencet,
De ses parenz ensemble [od li] out trente. [224]
Un en i ad a qui li altre entendent :
Ço est Pinabel, del castel de Sorence ; [315]
Ben set parler e dreite raisun rendre ;
Vassals est bons por ses armes defendre. AOI.
Ço li dist Guenes : « En vos […] ami… [225]
Getez mei hoi de mort e de calunje ! » [226]
Dist Pinabel : « Vos serez guarit sempres.
N'i ad Francés ki vos juget a pendre,

U l'emper[er] e les noz dous cors en asemble(nt), [227]
Al b(a)rant d'acer que jo ne l'en desmente. »
Guenes li quens a ses piez se presente.

CCLXXV

Bavier e Saisnes sunt alet a conseill,
E Peitevin e Norman e Franceis ;
Asez i ad Alemans é Tiedeis.
Icels d'Alverne i sunt li plus curteis ; [228] [316]
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'un a l'altre : « Bien fait a remaneir ! [317]
Laisum le plait e si preium le rei
Que Guenelun cleimt quite ceste feiz,
Puis si li servet par amur e par feid.
Morz est Rollant, ja mais nel revereiz ;
N'ert recuvret por ór ne por aveir :
Mult sereit fols ki ja se cumbattreit. »
N'en i ad celoi nel graant e otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Geifreit. AOI. [229] [318]

CCLXXVI

A Charlemagne repairent si barun ;
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,
Puis si vos servet par feid e par amor.
Vivre le laisez, car mult est gentilz hoem.
Ja por murir n'en ert veüd barun, [230] [319]

Ne por aveir ja nel recuverum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi felun ! AOI.

CCLXXVII

Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis ;
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais li devant uns chevalers, [Tierris],
Frere Gefrei, a un duc angevin.
Heingre out le cors e graisle e eschewid,
Neirs les chevels e alques bruns [le vis] ;
N'est gueres granz ne trop nen est petiz.
Curteisement a l'emperere ad dit :
« Bels sire reis, ne vos dementez si !
Ja savez vos que mult vos ai servit ;
Par anceisurs dei jo tel plait tenir.
Que que Rollant a Guenelun forsfesist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir
Guenes est fels d'iço qu'il le traït ;
Vers vos s'en est parjurez e malmis.
Pur ço le juz jo a pendre e a murir
E sun cors metre [en peine e en exil], [231]
Si cume fel ki felonie fist.
Se or ad parent ki m'en voeille desmentir,
A ceste espee, que jo ai ceinte ici,
Mun jugement voel sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez vos ben dit. »

CCLXXVIII

Devant lu rei est venuz Pinabel ;
Granz est e forz e vassals e isnel :
Qu'il fiert a colp, de sun tens n'i ad mais.
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiz :
Car cumandez que tel noise n'i ait !
Ci vei Tierri, ki jugement ad fait.
Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Met li el poign de cerf le destre guant.
Dist li emper[er]es : « Bons pleges en demant. »
.XXX. parenz l'i plevissent leial.
Ço dist li reis : « E jol vos recr[e]rai. » [320]
Fait cels guarder tresque li dreiz en serat. AOI.

CCLXXIX

Quant veit Tierri qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li emperere l'i recreit par hostage, [321]
Puis fait porter .IIII. bancs en la place :
La vunt sedeir cil kis deivent cumbatre.
Ben sunt malez, par jugement des altres,
Sil purparlat Oger de Denemarche ;
E puis demandent lur chevals e lur armes.

CCLXXX

Puis que il sunt a bataille justez, AOI. [232]
Ben sunt cunfés e asols e seignez ;
Oent lur messes e sunt acuminiez ;
Mult granz offrendes metent par cez musters.
Devant Carlun andui sunt rapairez :
Lur esperuns unt en lor piez calcez,
Vestent osberc blancs e forz e legers,
Lur helmes clers unt fermez en lor chefs,
Ceinent espees enheldees d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez ;
Puis sunt muntez en lur curanz destrers.
Idunc plurerent .C. milie chevalers,
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set asez cument la fins en ert.

CCLXXXI

Dedesuz Ais est la pree mult large :
Des dous baruns justee est la bataille.
Cil sunt produme e de grant vasselage
E lur chevals sunt curanz e aates.
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent ;
Par grant vertut vait ferir l'uns li altre ;
Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,
Lur osbercs rumpent e lur cengles depiecent,
Les alves turnent, les seles cheent a tere.
.C. mil humes i plurent, kis esguardent.

CCLXXXII

A tere sunt ambdui li chevaler. AOI. [233]
Isnelement se drecent sur lur piez.
Pinabels est forz e isnels e legers.
Li uns requiert l'altre, n'unt mie des destrers.
De cez espees enheldees d'or mer,
Fierent e caplent sur cez helmes d'acer :
Granz sunt les colps, as helmes detrencher.
Mult se dementrent cil franceis chevaler.
« E ! Deus, » dist Carles, « le dreit en esclargiez ! »

CCLXXXIII

Dist Pinabel : « Tierri, car te recreiz !
Tes hom serai par amur e par feid,
A tun plaisir te durrai mun aveir,
Mais Guenelun fai acorder al rei ! »
Respont Tierri : « Ja n'en tendrai cunseill.
Tut seie fel se jo mie l'otrei !
Deus facet hoi entre nus dous le dreit ! » AOI.

CCLXXXIV

Ço dist Tierri : « Pinabel, mult ies ber,
Granz ies e forz e tis cors ben mollez ;
De vasselage te conoissent ti per ;
Ceste bataille, car la laisses ester !

A Carlemagne te ferai acorder ;
De Guenelun justise ert faite tel
Jamais n'ert jur que il n'en seit parlet. »
Dist Pinabel : « Ne placet Damnedeu !
Sustenir voeill trestut mun parentet ;
N'en recrerrai pur nul hume mortel ;
Mielz voeill murir que il me seit reprovet. »
De lur espees cumencent a capler
Desur cez helmes, ki sunt a or gemez ;
Cuntre le ciel en volet li fous tuz clers.
Il ne poet estre qu'il seient desevrez :
Seinz hume mort ne poet estre afinet. AOI.

CCLXXXV

Mult par est proz Pinabel de Sorence ;
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence :
Salt en li fous, que l'erbe en fait esprendre ;
Del brant d'acer la mure li presentet,
Desur le frunt li ad faite descendre,
Parmi le vis (li ad faite descendre) : [234]
La destre joe en ad tute sanglente ; [235]
L'osberc desclot josque par sum le ventre. [236]
Deus le guarit, que mort ne l'acraventet. AOI.

CCLXXXVI

Ço veit Tierris que el vis est ferut :
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbus

Fiert Pinabel sur l’elme d’acer brun,
Jusqu’al nasel li ad frait e fendut,
Del chef li ad le cervel espandut,
Brandit sun colp, si l’ad mort abatut.
A icest colp est li esturs vencut.
Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut !
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent, ki plaidet unt pur lui. » AOI.

CCLXXXVII

Quant Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li emperere Carles,
Ensembl’ od lui de ses baruns ad quatre, [237]
Naimes li dux, Oger de Danemarche,
Geifrei d’Anjou, e Willalme de Blaive.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,
Tert lui le vis od ses granz pels de martre,
Celes met jus, puis li afublent altres ;
Mult suavet le chevaler desarment.
[Munter l’unt] fait en une mule d’Arabe ;
Repairet s’en a joie e a barnage ; [322]
Vienent ad Ais, descendent en la place.
Des ore cumencet l’ocisiun des altres.

CCLXXXVIII

Carles apelet ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu’ai retenuz ?

Pur Guenelun erent a plait venuz,
Pur Pinabel en ostage renduz. »
Respundent Franc : « Ja mar en vivrat uns ! »
Li reis cumandet un soen veier, Basbrun :
« Va, sis pent tuz a l'arbre de mal fust !
Par ceste barbe dunt li peil sunt canuz,
Se uns escapet, morz ies e cunfunduz. »
Cil li respunt : « Qu'en fereie jo (e)el ? »
Od. C. serjanz par force les cunduit.
.XXX. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki hume traïst sei ocit e altroi. AOI.

CCLXXXIX

Puis sunt turnet Bavier e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuit li altre l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan.
Quatre destrers funt amener avant,
Puis si li lient e les piez e les mains.
Li cheval sunt orgoillus e curant ;
Quatre serjanz les acoeillent devant,
Devers un'ewe ki est en mi un camp.
Guenes est turnet a perdiciun grant ;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant
E tuit li membre de sun cors derumpant :
Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.
Guenes est mort cume fel recreant.
Hom ki traïst altre, nen est dreiz qu'il s'en vant.

CCXC

Quant li empereres ad faite sa venjance,
Sin apelat ses evesques de France,
Cels de Baviere e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun ad une caitive franche.
Tant ad oït e sermuns e essamples
Creire voelt Deu, chrestientet demandet.
Baptisez la, pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit faite par marrenes,
Asez cruiz e linees dames… ! » [238]
As bainz ad Aís mult sunt granz les ci… [239]
La baptizent la reïne d'Espaigne :
Truvee li unt le num de Juliane. [323]
Chrestiene est par veire conoisance.

CCXCI

Quant l'emperere ad faite sa justice
E esclargiez est la sue grant ire,
En Bramidonie ad chrestientet mise,
Passet li jurz, la nuit est aserie.
Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, sumun les oz de tun emperie !
Par force iras en la tere de Bire, [324]
Reis Vivien si succuras en Imphe, [325]
A la citet que paien unt asise :
Li chrestien te recleiment e crient. »
Li emperere n'i volsist aler mie :

« Deus, » dist li reis, « si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus declinet. [326]

LA CHANSON DE ROLAND [1]

1

Charles le roi, notre grand empereur,
sept ans tout pleins est resté en Espagne.
Jusqu'à la mer il a conquis les hautes terres ;
il n'est château qui devant lui résiste,
mur ni cité qui restent à forcer,
hors Saragosse qui est sur une montagne.

Carles li reis, nostre emper[er]e magnes, [2]
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne : [3]
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne. [4]

Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu ;
il sert Mahomet et invoque Apollin :
il ne peut empêcher le malheur de l'atteindre.

Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet ;
Mahumet sert e Apollin recleimet : [5]

Nes poet guarder que mals ne l'i ateigner. AOI. [6]

2

Le roi Marsile se tient à Saragosse.
Il est allé dans un verger à l'ombre ;
sur un perron de marbre bleu il se couche,
autour de lui plus de vingt mille hommes.
Il interpelle et ses ducs et ses comtes :
« Sachez, seigneurs, quel malheur nous accable !

Li reis Marsilie esteit en Sarraguce.
Alez en est en un verger suz l'umbre ;
Sur un perrun de marbre bloi se culchet,
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntes :
« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret : [7]

L'empereur de la douce France, Charles,
en ce pays est venu nous détruire.
Je n'ai pas d'armée qui lui livre bataille,
je n'ai pas de gens pour briser les siens.
Conseillez-moi en sages vassaux,
gardez-moi de la mort et de la honte. »

Li emper[er]es Carles de France dulce [8]
En cest païs nos est venuz cunfundre.
Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
Cunseilez mei cume mi savie hume, [9]
Si m(e) guarisez e de mort e de hunte. » [10]

Il n’est païen qui réponde un seul mot,
hors Blancandrin du Château de Valfonde.

N’i ad paien ki un sul mot respundet,
Fors Blancandrins de Castel de Valfunde. [11]

3

Blancandrin était des plus sages païens,
par sa valeur excellent chevalier,
homme avisé pour aider son seigneur.
Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas !
Assurez Charles, l’orgueilleux et le fier,
de vos fidèles services et de votre amitié.

Blancandrins fut des plus saives paiens : [12]
De vasselage fut asez chevaler, [13]
Prozdom i out pur sun seignur aider ; [14]
E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez !
Mandez Carlun, a l’orguillus, (e) al fier,
Fedeilz servises e mult granz amistez.

Vous lui donnerez ours, lions et chiens,
sept cents chameaux et mille autours mués,
quatre cents mulets d’or et d’argent chargés,
cinquante chariots formés en convoi :
il en pourra bien payer ses soldats.
En cette terre il a longtemps guerroyé ;

Vos li durrez urs e leons e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs muers, [15]
D’or e d’argent. IIII.C. muls cargez, [16]

Cinquante carre qu'en ferat carier :
Ben en purrat luer ses soldeiers.
En ceste tere ad asez osteiet ;

en France, à Aix, il lui faut retourner.
Vous le suivrez à la Saint-Michel
et recevrez la foi des chrétiens ;
vous serez son homme en tout bien tout honneur.
S'il veut des otages, fort bien, envoyez-lui-en
dix ou vingt pour le mettre en confiance.

En France, ad Ais, s'en deit ben repairer. [17]
Vos le sivrez a la feste seint Michel :
Si recevrez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,
U dis u vint pur lui afiancer.

Envoyons-y les fils de nos femmes :
dût-il mourir, j'y enverrai le mien.
Il vaut bien mieux qu'ils y perdent leurs têtes
que nous ne perdions honneurs et biens
et que nous soyons réduits à mendier.

Enveiu[n]s i les filz de noz muillers :
Par num d'ocire i enveierai le men. [1]
Asez est melz qu'il i perdent lé chefs
Que nus perduns l'onur ne la deintet,
Ne nus seiuns cunduiz a mendeier. » AOI.

Blancandrin dit : « Par la main droite que voici
Et par la barbe qui flotte sur ma poitrine,
l'armée des Français, vous la verrez sur l'heure se défaire.
Les Francs s'en iront en France, leur terre.
Quand chacun sera dans son plus riche domaine
et Charles à Aix dans sa chapelle,

Dist Blancandrins : « Pa[r] ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet, [18]
L'ost des Franceis verrez sempres desfere.
Francs s'en irunt en France, la lur tere. [19]
Quant cascuns ert a sun meillor repaire,
Carle serat ad Ais, a sa capele ;

à la Saint-Michel il donnera une grande fête.
Viendra le jour et passera le terme
sans qu'il entende de nous paroles ni nouvelles.
Le roi est violent et son cœur cruel :
de nos otages il fera trancher la tête.
Il vaut bien mieux qu'ils y perdent leur tête

A seint Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N'orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers e sis curages pesmes : [20]
De noz ostages ferat tre[n]cher les testes ;
Asez est mielz qu'il i perdent les testes,

que nous ne perdions la brillante et belle Espagne
et que nous ne souffrions malheur et détresse. »
Les païens disent : « C'est peut-être vrai. »

Que nus perduns clere Espaigne, la bele, [21]
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. »

Dient paien : « Issi poet il ben estre ! »

5

Quand le roi Marsile eut tenu son conseil,
il appela Clarin de Balaguer,
Estramarin et Eudropin son pair,
et Priamon et Garlan le Barbu,
et Machiner et son oncle Mathieu,
et Joüner et Malbien d'Outremer,

Li reis Marsilie out sun cunseill finet :
Sin apelat Clarin (…) de Balaguet, [22]
Estamarin e Eudropin, sun per,
E Priamun e Guarlan le barbet,
E Machiner e sun uncle, Maheu,
E Joüner e Malbien d'ultremer,

et Blancandrin, pour exposer sa décision.
Des plus félons il en a appelé dix :
« Seigneurs barons, vers Charlemagne vous irez ;
il est au siège de Cordres la cité.
En vos mains vous porterez des branches d'olivier,
en signe de paix et d'humilité.

E Blancandrins, por la raisun cunter.
Des plus feluns dís en ad apelez : [23]
« Seignurs baruns, a Carlemagnes irez ; [24]
Il est al siege a Cordres la citet.
Branches d'olives en voz mains porterez, [25]
Ço senefiet pais e humilitet. [2]

Si par votre adresse vous m'accordez avec lui,
je vous donnerai or et argent en quantité,
terres et fiefs autant que vous voudrez. »
Les païens disent : « C'est bien nous combler. »

Par voz saveirs sem puez acorder,
Jo vos durrai or e argent asez,
Teres a fiez tant cum vos en vuldrez. »[26]
Dient paien : « De ço avun nus asez ! » AOI.

6

Quand le roi Marsile eut tenu son conseil,
il dit à ses hommes : « Seigneurs, vous partirez
et porterez en vos mains des branches d'olivier.
Vous direz pour moi au roi Charlemagne
qu'au nom de son Dieu il ait pitié de moi.
Il ne verra pas passer ce présent mois

Li reis Marsilie out finet sun cunseill ;
Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz ;
Branches d'olive en vos mains portereiz,
Si me direz a Carlemagne, le rei,
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.[3]
Ja einz ne verrat passer cest premer meis,

sans que je le rejoigne avec mille de mes fidèles,
et j'embrasserai la foi chrétienne.
Je serai son homme en toute amitié et loyauté.
S'il veut des otages, il en aura, vraiment. »
Blancandrin dit : « Vous en aurez un très bon accord. »

Que jel sivrai od mil de mes fedeilz,
Si recevrai la chrestiene lei,
[S]erai ses hom par amur e par feid ;
S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiz. » AOI.

7

Marsile fit amener dix mules blanches
que lui avait envoyées le roi de Suatile :
les freins sont en or, les selles enchâssées d'argent.
Voilà donc à cheval les messagers,
en leurs mains ils portent des branches d'olivier.
Ils vinrent à Charles qui gouverne la France :
il ne peut tout à fait échapper à leur piège.

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie ;
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles, ki France ad en baillie :
Nes poet guarder que alques ne l'engignent. AOI.

8

L'empereur se montre joyeux et gai :
Cordres est prise et ses murailles en pièces ;
de ses perrières il a abattu les tours.

Quel grand butin ont fait ses chevaliers
en or, en argent et riches équipements !
Dans la cité il n'est resté de païen

Li empereres se fait e balz e liez :
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatied. [27]
Mult grant eschech en unt si chevaler, [28]
D'or e d'argent e de guarnemenz chers. [29]
En la citet nen ad remés paien

qui ne soit mort ou devenu chrétien.
L'empereur est dans un grand verger,
auprès de lui Roland et Olivier,
le duc Samson et le farouche Anséis,
Geoffroy d'Anjou, gonfalonier du roi ;
y sont aussi Gérin et Gérier ;

Ne seit ocis ú devient cherstien.
Li empereres est en un grant verger :
Ensembl' od lui Rollant e Oliver,
Sansun li dux e Anseïs li fiers,
Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner,
E si i furent e Gerin e Gerers ;

et, avec eux, d'autres encore, en grand nombre :
de la douce France ils sont quinze milliers.
Sur de blancs tapis sont assis les chevaliers ;
pour se distraire, les plus sages et les vieux
jouent aux tables et aux échecs ;
les jeunes gens alertes font de l'escrime.

La ú cist furent, des altres i out bien :

De dulce France i ad quinze milliers. [30]
Sur palies blancs siedent cil cevaler, [31]
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger. [32]

Sous un pin, près d'un églantier,
on a placé un trône tout d'or pur :
là est assis le roi qui gouverne la douce France.
Il a la barbe blanche et la tête fleurie,
le corps bien fait et le maintien farouche.
Si on le demande, inutile de le montrer.

Desuz un pin, delez un eglenter, [33]
Un faldestoed i unt, fait tut d'or mer :
La siet li reis ki dulce France tient.
Blanche ad la barbe e tut fleurit le chef,
Gent ad le cors e le cuntenant fier : [4]
S'est kil demandet, ne l'estoet enseigner.

Les messagers mirent pied à terre
et le saluèrent en tout amour et tout bien.

E li message descendirent a pied, [34]
Sil saluerent par amur e par bien.

9

Blancandrin a le tout premier parlé
et dit au roi : « Que Dieu vous sauve,
le Roi de gloire, que nous devons adorer !
Voici le message du valeureux roi Marsile :

il s’est informé sur la foi du salut ;
ses richesses, il veut vous les prodiguer :

Blancandrins ad tut premereins parled,
E dist al rei : « Salvet seiez de Deu,
Le Glorius, que[v]u[n]s aürer !
Içо vus mandet reis Marsilies, li bers : [35]
Enquis ad mult la lei de salvetez ;
De sun aveir vos voelt asez duner,

ours et lions et vautres tenus en laisse,
sept cents chameaux et mille autours mués,
quatre cents mulets d’or et d’argent chargés,
cinquante chariots dont vous ferez un convoi ;
il y aura tant de pièces d’or pur
que vous pourrez bien en payer vos soldats.

Urs e leuns e veltres enchaignez, [36]
Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
D’or e d’argent .IIII. cenz muls trussez,
Cinquante care que carier en ferez ;
Tant i avrat de besanz esmerez
Dunt bien purrez voz soldeiers luer.

En ce pays vous êtes longtemps resté :
en France, à Aix, il vous faut retourner.
Là vous suivra mon maître, il l’assure. »
L’empereur étend ses mains vers Dieu,
il baisse la tête et commence à songer.

En cest païs avez estet asez ;
En France, ad Ais, devez bien repairer ;
La vos sivrat, ço dit, mis avoez. » [37]
La vos empereres tent (…) ses mains vers Deu,

Baisset sun chef, si cumencet a penser. AOI. [38]

10

L'empereur tint la tête inclinée :
de parler il n'était pas impatient,
il avait coutume de parler à loisir.
Quand il se redressa, le visage farouche,
il dit aux messagers : « C'est fort bien dit !
Le roi Marsile est mon grand ennemi.

Li empereres en tint sun chef enclin ;
De sa parole ne fut mie hastifs :
Sa custume est qu'il parolet a leisír.
Quant se redrecet, mult par out fier lu vis ;
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
Li reis Marsilies est mult mis enemis.

A ces paroles que vous venez de dire,
en quelle mesure pourrai-je m'y fier ?
– Grâce à des otages, dit le Sarrasin ;
vous en aurez dix ou quinze ou vingt.
Dût-il mourir, j'y mettrai un de mes fils,
et vous en aurez, je crois, de plus nobles.

De cez paroles que vos avez ci dit,
En quel mesure en purrai estre fiz ? »
– « Voet par hostages, » ço dist li Sarrazins,
« Dunt vos avrez ú dis, ú quinze, ú vint.
Par[r] num de ocire i metrai un mien filz,
E sin avrez, ço quid, de plus gentilz. [39]

Quand vous serez en votre palais royal,
à la grande fête de saint Michel du Péril,
mon maître vous rejoindra, il l'assure ;
dans vos bains, que Dieu fit pour vous,
là il veut devenir chrétien. »
Charles répond : « Il peut encore être sauvé. »

Quant vus serez el palais seignurill,
A la grant feste seint Michel del Peril, [40]
Mis avoez la vos sivrat, ço dit ;
Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist,
La vuldrat il chrestiens devenir. »
Charles respunt : « Uncore purrait guarir. » AOI.

11

Beau était le soir et le soleil brillait.
Charles fait mettre à l'écurie les dix mulets.
Dans le grand verger le roi fait dresser une tente
où il fait loger les dix messagers ;
douze serviteurs les ont bien pourvus.
Ils y passent la nuit jusqu'au point du jour.

Bels fut li vespres e li soleilz fut cler.
Les dis mulez fait Char[l]es establer.
El grant verger fait li reis tendre un tref,
Les dis messages ad fait enz hosteler ; [41]
.XII. serjanz les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.

L'empereur s'est levé de bon matin.

Le roi a écouté la messe et les matines.
Sous un pin le roi s'en est allé.
Il convoque ses barons pour tenir son conseil :
sur l'avis des Français il veut en tout se régler.

Li empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
Desuz un pin en est li reis alez,
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer :
Par cels de France voelt il del tut errer. AOI. [42]

12

L'empereur s'en va sous un pin.
Il convoque ses barons pour tenir son conseil,
Le duc Oger et l'archevêque Turpin,
Richard le vieux et son neveu Henri,
le vaillant comte de Gascogne Acelin,
Thibaud de Reims et Milon son cousin ;

Li emper[er]es s'en vait desuz un pin.
Ses baruns mandet pur sun conseill fenir :
Le duc Oger, (e) l'arcevesque Turpin, [43]
Richard li Vélz e sun nev[old] Henri, [44]
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun, sun cusin ;

y furent aussi Gérier et Gérin ;
et avec eux vint le comte Roland
et Olivier le vaillant et le noble ;
des Francs de France il y en eut plus de mille.

Ganelon y vint, qui fit la trahison.
Alors commence le conseil du malheur.

E si i furent e Gerers e Gerin ;
Ensembl' od els li quens Rollant i vint,
E Oliver, li proz e li gentilz ;
Des Francs de France en i ad plus de mil.
Guenes i vint, ki la traïsun fist. [45]
Des ore cumencet le cunseill que mal prist. AOI.

13

« Seigneurs barons, dit l'empereur Charles,
le roi Marsile m'a envoyé ses messagers.
De ses richesses il veut me donner à profusion,
ours et lions et vautres dressés pour la laisse,
sept cents chameaux et mille autours à mettre en mue,
quatre cents mulets chargés d'or d'Arabie

« Seignurs barons, » dist li emperere Carles, « Li reis Marsilie m'ad tramis ses messages ;
De sun aveir me voelt duner grant masse,
Urs e leuns e veltres caeignables, [46]
Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
Quatre cenz mulz cargez del ór d'Arabe,

et, de surcroît, plus de cinquante chariots.
Mais il demande que je m'en aille en France :
il me suivra à Aix, où je demeure,
et embrassera notre foi salvatrice ;
il sera chrétien et de moi tiendra ses terres.

Mais je ne sais ce qu'il a dans le cœur. »
Les Français disent : « Il nous faut prendre garde. »

Avoec iço plus de cinquante care ;
Mais il me mandet que en France m'en alge :
Il me sivrat ad Aís, a mun estage,
Si recevrat la nostre lei plus salve ;
Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches ; [47]
Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde ! » AOI.

14

Quand l'empereur eut fini son discours,
le comte Roland, qui ne l'approuve pas,
se redresse et vient le contredire.
Il dit au roi : « Non, non, ne croyez pas Marsile !
Voilà sept ans tout pleins que nous vînmes en Espagne.
Je vous ai conquis Nobles et Commibles,

Li empereres out sa raisun fenie.
Li quens Rollant, ki ne l'otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire.
Il dist al rei : « Ja mar crerez Marsilie ! [48]
Set anz [ad] pleins que en Espaigne venimes ;
Jo vos conquis e Noples e Commibles,

j'ai pris Valterne et la terre de Pine,
et Balaguer et Tudèle et Séville.
Le roi Marsile commit la pire trahison :
il envoya quinze de ses païens,

chacun portait une branche d'olivier ;
et ils vous dirent les mêmes paroles.

Pris ai Valterne e la tere de Pine,
E balasgued e Tuele e Sezilie.
Li reis Marsilie i fist mult que traïtre :
De ses pai[ens il vus] enveiat quinze ;
Cha(n)cuns portout une branche d'olive ;
Nuncerent vos cez paroles meïsme.

De vos Français vous prîtes le conseil :
ils vous donnèrent un avis bien léger.
Au païen vous mandâtes deux de vos comtes :
l'un était Basan et l'autre Basile.
Il prit leurs têtes dans les montagnes, sous Haltile.
Faites la guerre comme vous l'avez commencée,

A vos Franceis un cunseill en presistes :
Loerent vos alques de legerie.
Dous de voz cuntes al paien tramesistes,
L'un fut Basan e li altres Basilies ;
Les chef en prist es puis desuz Haltilie. [49]
Faites la guer[re] cum vos l'avez enprise :

à Saragosse conduisez votre armée,
mettez-y le siège votre vie durant,
et vengez ceux que le traître fit tuer. »

En Sarraguce menez vostre ost banie,
Metez le sege a tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire ! » AOI.

15

L’empereur tient la tête baissée,
il caresse sa barbe et lisse sa moustache,
sans faire à son neveu réponse bonne ou mauvaise.
Les Français se taisent, hormis Ganelon.
Il se redresse et vient devant Charles.
Avec arrogance il commence son discours

Li emper[er]e en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitad sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun :
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fierement cumencet sa raisun,

et dit au roi : « Non, ne croyez pas un coquin,
moi ou un autre, sinon pour votre bien.
Puisque le roi Marsile vous annonce
qu’il deviendra mains jointes votre homme
et qu’il tiendra toute l’Espagne par votre don,
et embrassera la foi que nous avons,

E dist al rei : « Ja mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
Quant ço vos mandet li reis Marsiliun,
Qu’il devendrat jointes ses mains tis hom, [50]
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
Puis recevrat la lei que nus tenum,

qui vous conseille de rejeter cette offre
se moque, sire, de quelle mort nous mourrions.
Conseil d’orgueil ne doit pas triompher.

Laissons les fous, tenons-nous-en aux sages. »

Ki ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nus muriuns.
Cunseill d'orguill n'est dreiz que a plus munt.
Laissun les fols, as sages nus tenuns. » AOI.

16

Ensuite Naimes s'est avancé :
il n'y avait pas à la cour de meilleur vassal.
Il dit au roi : « Vous avez bien entendu
ce que le comte Ganelon vous a répondu :
c'est sagesse, pourvu qu'il soit compris.
Le roi Marsile a perdu cette guerre :

Aprés içe i est Neimes venud ;
Meillor vassal n'aveit en la curt nul,
E dist al rei « Ben l'avez entendud,
Guenes li quens ço vus ad respondud ;
Saveir i ad, mais qu'il seit entendud.
Li reis Marsilie est de guere vencud :

vous lui avez pris tous ses châteaux,
de vos machines vous avez brisé ses murs,
brûlé ses cités et vaincu ses soldats.
Puisqu'il vous prie de le prendre à merci,
ce serait péché que de lui faire pis.
Puisque par des otages il veut vous rassurer,

Vos li avez tuz ses castels toluz,
Od vos caables avez fruiset ses murs,

Ses citez arses e ses humes vencuz ;
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,
Pecchet fereit ki dunc li fesist plus. [5]
U par ostage vos (en) voelt faire soürs,

cette grande guerre ne doit pas se prolonger. »
Les Français disent : « Le duc a bien parlé. »

Ceste grant guerre ne deit munter a plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. » AOI.

17

« Seigneurs barons, qui enverrons-nous
à Saragosse vers le roi Marsile ? »
Le duc Naimes répond : « Accordez-moi d'y aller.
Donnez-moi maintenant le gant et le bâton. »
Le roi lui dit : « Vous êtes un homme sage ;
par ma barbe et ma moustache que voici,

– « Seignurs baruns, qui i enveieruns
En Sarraguce, al rei Marsiliuns ? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai, par vostre dun !
Livrez m'en ore le guant e le bastun. » [51]
Respunt li reis : « Vos estes saives hom ;
Par ceste barbe e par cest men gernun,

de l'année vous n'irez pas si loin de moi.
Allez vous asseoir, puisqu'on ne vous demande rien. »

Vos n'irez pas uan de mei si luign.
Alez sedeir, quant nuls ne vos sumunt ! »

18

« Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer
au Sarrasin qui tient Saragosse ? »
Roland répond : « Je puis fort bien y aller.
– Sûrement pas, fit le comte Olivier ;
votre cœur est violent et farouche :
j'aurais grand peur que vous n'en veniez aux mains.

– « Seignurs baruns, qui i purruns enveier
Al Sarrazin ki Sarraguce tient ? »
Respunt Rollant : « Jo i puis aler mult ben ! »
– « Nu ferez certes ! » dist li quens Oliver ; « Vostre curages est mult pesmes e fiers :
Jo me crendreie que vos vos meslisez.

Si le roi le veut, je puis bien y aller. »
Le roi répond : « Tous les deux taisez-vous !
Ni vous ni lui vous n'y mettrez les pieds.
Par cette barbe que vous voyez toute blanche,
les douze pairs, malheur à qui les désignera ! »
Les Français se taisent : les voilà interdits !

Se li reis voelt, jo i puis aler ben. »
Respunt li reis : « Ambdui vos en taisez !
Ne vos ne il n'i porterez les piez.
Par ceste barbe que veez blancher, [6]
Li duze per mar i serunt jugez ! » [52]
Franceis se taisent : as les vus aquisez. [53]

19

Turpin de Reims s'est levé du rang
et dit au roi : « Laissez vos Francs tranquilles !
En ce pays vous êtes resté sept ans :
ils ont eu bien des peines et des tourments.
Donnez-moi, sire, le bâton et le gant,
et j'irai chez le Sarrasin d'Espagne,

Turpins de Reins en est levet del renc,
E dist al rei : « Laisez ester voz Francs !
En cest païs avez estet set anz ;
Mult unt oüd e peines e ahans.
Dunez m'en, sire, le bastun e le guant,
E jo irai al Sarazin espan,[7]

et je verrai un peu à quoi il ressemble. »
L'empereur lui répondit furieux :
« Allez vous asseoir sur ce tapis blanc !
N'en parlez plus, si je ne vous le commande ! »

Sin vois vedeir alques de sun semblant. »
Li empereres respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc !
N'en parlez mais, se jo nel vos cumant ! AOI.

20

« Nobles chevaliers, dit l'empereur Charles,
choisissez-moi un baron de ma terre
qui pour moi porte à Marsile mon message. »
Et Roland dit : « Ce sera Ganelon, mon parâtre. »
Les Français disent : « Certes, il peut bien le faire.

Lui récusé, vous n'en enverrez pas de plus sage. »

– « Francs chevalers, » dist li emperere Carles,
« Car m'eslisez un barun de ma marche, [8]
Qu'a Marsiliun me portast mun message. »
Ço dist Rollant : « Ço ert Guenes, mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire ;
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »

Le comte Ganelon en fut tout angoissé :
de son cou il rejeta ses grandes peaux de martre,
il est resté en sa tunique de soie.
Il avait les yeux vifs et le visage farouche,
le corps bien fait et la poitrine large :
il était si beau que tous ses pairs le regardent.

E li quens Guenes en fut mult anguisables ; [54]
De sun col getet ses grandes pels de martre,
E est remés en sun blialt de palie.
Vairs out [les oilz] e mult fier lu visage, [55]
Gent out le cors e les costez out larges ;
Tant par fut bels tuit si per l'en esguardent.

Il dit à Roland : « Insensé, pourquoi cette rage ?
L'on sait bien que je suis ton parâtre,
et tu as décidé que j'aille vers Marsile !
Si Dieu m'accorde que je revienne de là-bas,
je te causerai un si grand dommage
qu'il durera pendant toute ta vie. »

Dist a Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages ?
Ço set hom ben que jo sui tis parastres ;
Si as juget qu'a Marsilium en alge !

Se Deus ço dunet que jo de la repaire,
Jo t'en muvra[i] un si grant contr[a]ire
Ki durerat a trestut tun edage. »

Roland répond : « Quel orgueil insensé !
On le sait bien : je me moque des menaces,
mais c'est au sage de porter le message.
Si le roi veut, je suis prêt à prendre votre place. »

Respunt Rollant : « Orgoill ói e folage.
Ço set hom ben, n'ai cure de manace ;
Mai[s] saives hom, il deit faire message :
Si li reis voelt, prez sui por vus le face. » [9]

21

Ganelon répond : « Tu n'iras pas à ma place.
Tu n'es pas mon homme, je ne suis pas ton seigneur.
Charles ordonne que je fasse son service :
à Saragosse j'irai vers Marsile,
mais je m'amuserai un peu
avant que je ne dissipe cette grande colère. »
Quand Roland l'entend, il se met à rire.

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie ! AOI.
Tu n'ies mes hom ne jo ne sui tis sire.
Carles comandet que face sun servise :
En Sarraguce en irai a Marsilie ;
Einz i f[e]rai un poi de [le]gerie, [56]
Que jo n'esclair ceste meie grant ire. » [57]
Quant l'ot Rollant, si cumençat a rire. AOI.

22

Quand Ganelon voit que Roland rit de lui,
il souffre tant qu'il manque d'éclater de colère ;
il s'en faut de bien peu qu'il ne perde le sens.
Il dit au comte : « Je ne vous aime pas du tout.
Sur moi vous avez fait tomber un choix injuste.
Juste empereur, me voici en personne :
je veux accomplir votre commandement. »

Quant ço veit Guenes que ore s'en rit Rollant,
Dunc ad tel doel pur poi d'ire ne fent,
A ben petit que il ne pert le sens ;
E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient ;
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperere, veiz me ci en present,
Ademplir voeill vostre comandement. » [10]

23

« A Saragosse je sais bien qu'il me faut aller.
Quand on va là-bas, on n'en peut revenir.
Mais surtout ma femme est votre sœur,
et j'en ai un fils, le plus beau qui puisse être :
c'est Baudouin, dit-il, ce sera un bon chevalier.
A lui je laisse mes domaines et mes fiefs.

– « En Sarraguce sai ben [qu']aler m'estoet. AOI.
Hom ki la vait repairer ne s'en poet.
Ensurquetut si ai jo vostre soer,

Sin ai un filz, ja plus bels n'en estoet :
Ço est Baldewin, » ço dit, « ki ert prozdoem.
A lui lais jo mes honurs e mes fieus. [58]

Gardez-le bien : jamais je ne le reverrai. »
Charles répond : « Vous avez le cœur trop tendre.
Puisque je le commande, il faut vous en aller. »

Gua[r]dez le ben, ja nel verrai des oilz. »
Carles respunt : « Tro avez tendre coer.
Puisquel comant, aler vus en estoet. » [11]

24

Le roi lui dit : « Ganelon, avancez,
et recevez le bâton et le gant.
Vous l'avez entendu : c'est vous que choisissent les Francs.
– Sire, dit Ganelon, c'est Roland qui a tout fait.
Je ne l'aimerai jamais de toute ma vie,
ni Olivier, parce qu'il est son compagnon.

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant, AOI.
Si recevez le bastun e lu guant.
Oït l'avez, sur vos le jugent Franc. »
– « Sire, » dist Guenes, « ço ad tut fait Rollant !
Ne l'amerai a trestut mun vivant,
Ne Oliver, por(ço) qu'il est si cumpainz ;

Les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant,
je les défie ici, sire, sous vos yeux. »
Le roi lui dit : « Vous avez trop de rancœur.
Oui, vous partirez, puisque je le commande.

– Je peux partir, mais sans garantie,
pas plus que Basile et son frère Basan. »

Li duze per, por [ço] qu'il l'aiment tant,
Desfi les ci, sire, vostre veiant. »
Ço dist li reis : « Trop avez maltalant.
Or irez vos certes, quant jol cumant. »
– « Jo i puis aler, mais n'i avrai guarant : AOI. [12]
Nu l'out Basilies ne sis freres Basant. »

25

L'empereur lui tend son gant droit ;
mais le comte Ganelon aurait bien voulu être ailleurs.
Quand il fut pour le prendre, le gant tomba par terre.
Les Français disent : « Dieu ! Que va-t-il se passer ?
De cette ambassade nous viendra grande perte.
– Seigneurs, dit Ganelon, vous en entendrez des nouvelles. »

Li empereres li tent sun guant, le destre ;
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre :
Quant le dut prendre, si li caït a tere.
Dient Franceis « Deus ! que purrat ço estre ?
De cest message nos avendrat grant perte. »
– « Seignurs, » dist Guenes, « vos en orrez noveles ! »

26

« Sire, dit Ganelon, donnez-moi votre congé.
Puisque je dois y aller, je n'ai plus à tarder. »

Le roi dit : « Au nom de Jésus et au mien, allez ! »
De sa main droite il l'a absous et signé de la croix,
puis il lui remit le bâton et la lettre.

– « Sire, » dist Guenes, « dunez mei le cungied ;
Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »
De sa main destre l'ad asols e seignet,
Puis li livrat le bastun e le bref. [59]

27

Le comte Ganelon s'en va à son logis
et se met à préparer son équipement,
le meilleur qu'il peut se procurer.
Il a fixé à ses pieds des éperons d'or,
il a ceint son épée Murglis à son côté.
Sur Tachebrun son destrier il est monté,

Guenes li quens s'en vait a sun ostel,
De guarnemenz se prent a cunreer,
De ses meillors que il pout recuvrer :
Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
Ceint Murglies, s'espee, a sun costed ;
En Tachebrun, sun destrer, est munted ; [60]

son oncle Guinemer lui tenant l'étrier.
Là vous auriez vu tant de chevaliers pleurer,
qui tous lui disent : « A quoi bon votre valeur ?
A la cour du roi vous êtes longtemps resté ;
l'on vous y proclame un noble vassal.

Celui qui décida que vous alliez là-bas,

L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
La veïsez tant chevaler plorer,
Ki tuit li dient : « Tant mare fustes ber !
En (la) cort al rei mult i avez ested,
Noble vassal vos i solt hom clamer.
Ki ço jugat que doüsez aler

par Charlemagne ne sera ni sauvé ni protégé.
Le comte Roland n'aurait pas dû y penser,
car vous sortez d'un très grand lignage. »
Puis ils lui disent : « Sire, emmenez-nous donc ! »
Ganelon répond : « A Dieu ne plaise !
Mieux vaut être seul à mourir que tant de bons chevaliers.

Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez. [13 61]
Li quens Rollant nel se doüst penser,
Que estrait estes de mult grant parented. »
Enprés li dient : « Sire, car nos menez ! »
Ço respunt Guenes : « Ne placet Damnedeu !
Mielz est que sul moerge que tant bon chevaler.

En douce France, seigneurs, vous repartirez.
De ma part saluez ma femme,
et Pinabel mon ami et mon pair,
et Baudouin mon fils que vous connaissez ;
aidez-le et tenez-le pour votre seigneur. »
Il se met en route, et le voilà parti.

En dulce France, seignurs, vos en irez :
De meie part ma muiller saluez,
E Pinabel, mun ami e mun per,
E Baldewin, mun filz que vos savez,

E lui aidez e pur seignur(le)tenez. »
Entret en sa veie, si s'est achiminez. AOI.

28

Ganelon chevauche sous de grands oliviers.
Il a rejoint les messagers sarrasins.
Voici Blancandrin qui s'attarde près de lui.
Avec grande astuce ils parlent l'un à l'autre.
Blancandrin dit : « L'homme prodigieux que Charles !
Il a conquis la Pouille et toute la Calabre ;

Guenes chevalchet suz une olive halte,
Asemblet s'est as sarrazins messag[es] ;
Mais Blancandrins ki envers lu s'atarget ; [62]
Par grant saveir parolet li uns a l'altre.
Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles, Ki cunquist Puille e trestute Calabre ; [63]

vers l'Angleterre il a passé la mer salée
et pour saint Pierre en a gagné le tribut.
Que nous demandet-il en notre terre ? »
Ganelon répond : « C'est dans son caractère.
Jamais personne ne pourra le valoir. »

Vers Engletere passat il la mer salse, [64]
Ad oes seint Perre en cunquist le chevage :
Que nus requert ça en la nostre marche ? »
Guenes respunt : « Itels est sis curages ;
Jamais n'ert hume ki encuntre lui vaille. » AOI.

29

Blancandrin dit : « Les Francs sont de très nobles gens.
Mais quel grand mal ces ducs et ces comtes font
à leur seigneur en lui donnant tel conseil !
Ils le tourmentent et le détruisent lui et d'autres. »
Ganelon répond : « Je n'en sais, de vrai, nul qui soit tel,
hormis Roland qui, un jour, en pâtira.

Dist Blancandrins : « Francs sunt mult gentilz home ;
Mult grant mal funt e [cil] duc e cil cunte
A lur seignur, ki tel cunseill li dunent :
Lui e altrui travaillent e cunfundent. »
Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume,
Ne mes Rollant, ki uncore en avrat hunte.

Hier matin, l'empereur était assis à l'ombre.
Survint son neveu, vêtu de sa cuirasse.
Il avait pillé les abords de Carcassonne.
Dans sa main, il tenait une pomme vermeille :
« Tenez, cher seigneur, dit Roland à son oncle ;
de tous les rois je vous offre les couronnes. »

Er matin sedeit li emperere suz l'umbre ;
Vint i ses nies, out vestue sa brunie,
E out predet dejuste Carcasonie ;
En sa main tint une vermeille pume : [65]
« Tenez, bel sire, » dist Rollant a sun uncle,
« De trestuz reis vos present les curunes. »

Son orgueil devrait bien le perdre,
car, chaque jour, à la mort il s'expose.
Qu'on le tue, et nous aurions une paix totale. »

Li soens orgoilz le devreit ben cunfundre,
Kar chascun jur de mort [il] s'abandunet.
Seit ki l'ociet, tute pais puis avriúmes. » AOI.

30

Blancandrin dit : « Roland est un criminel :
il veut réduire à merci tous les peuples
et il revendique toutes les terres.
Avec qui compte-t-il accomplir tant d'exploits ? »
Ganelon répond : « $ les Français.
Ils l'aiment tant qu'ils ne lui manqueront pas :

Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollant,
Ki tute gent voelt faire recreant, [66]
E tutes teres met en chalengement !
Par quele gent quiet il espleiter tant ? » [67]
Guenes respunt : « Par la franceise gent.
Il l'a[i]ment tant ne li faldrunt nient ;

il leur donne tant en or et en argent,
en mulets et destriers, en draps de soie et équipements.
L'empereur lui-même obtient tout ce qu'il veut :
il lui conquerra tout jusqu'en Orient. »

Or e argent lur met tant en present,
Muls e destrers, e palies e guarnemenz ;
L'emperere meïsmes ad tut a sun talent. [68]
Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient. » AOI.

31

Tant chevauchèrent Ganelon et Blancandrin
qu'ils se sont l'un à l'autre promis par leur foi
de chercher à faire tuer Roland.
Tant chevauchèrent par routes et par chemins
qu'à Saragosse ils mettent pied à terre sous un if.
Un trône se dressait à l'ombre d'un pin,

Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins,
Que l'un a l'altre la sue feit plevit,
Que il querreient que Rollant fust ocis.
Tant chevalcherent e veies e chemins
Que en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoet out suz l'umbre d'un pin ;

enveloppé d'une soie d'Alexandrie.
Là est le roi qui tient toute l'Espagne ;
tout autour de lui vingt mille Sarrasins.
Aucun ne parle, aucun ne souffle mot,
à cause des nouvelles qu'ils voudraient entendre.
Or voici Ganelon et Blancandrin.

Esvolupet fut d'un palie alexandrin : [14]
La fut li reis ki tute Espaigne tint ;
Tut entur lui vint milie Sarrazins.
N'i ad celoi ki mot sunt ne mot tint,
Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
Atant as vos Guenes e Blanchandrins.

32

Blancandrin vient devant Marsile ;
par le poing il tient le comte Ganelon
et dit au roi : « Salut par Mahomet
et Apollin dont nous gardons les saintes lois !
Nous avons fait à Charles votre message.
Il a levé ses deux mains vers le ciel

Blancandrins vint devant l'empereür ; [15]
Par le puig[n] tint le cunte Guenelun,
E dist al rei : « Salvez seiez de Mahum
E d'Apollin, que seintes leis tenuns !
Vostre message fesime[s] a Charlun.
Ambes ses mains en levat cuntre munt,

et loué son Dieu sans faire d'autre réponse.
Il vous envoie un de ses nobles barons,
il vient de France et il est très puissant.
Par lui vous saurez si vous aurez la paix ou non. »
Marsile répond : « Qu'il parle ! nous l'écouterons. »

Loat sun Deu, ne fist altre respuns.
Ci vos enveiet un sun noble barun,
Ki est de France, si est mult riches hom :
Par lui orrez si avrez pais u nun. »
Respunt Marsilie : « Or diet, nus l'orrum ! » AOI.

33

Mais le comte Ganelon avait longtemps réfléchi.
Fort habilement il commence à parler,
à la manière d'un homme qui s'y entend.

Il dit au roi : « Salut au nom du Dieu
de gloire que nous devons adorer !
Voici le message du valeureux Charlemagne :

Mais li quens Guenes se fut ben purpenset.
Par grant saver cumencet a parler [69]
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu,
Li Glorius, qui devum aürer !
Içо vus mandet Carlemagnes, li ber,

embrassez la sainte foi chrétienne ;
il veut vous donner en fief la moitié de l'Espagne.
Si vous ne voulez accepter cet accord,
vous serez pris et enchaîné de force ;
en la capitale d'Aix vous serez amené
et là, par jugement, serez condamné ;

Que recevez seinte chrestientet ;
Demi Espaigne vos voelt en fiu duner
Se cest acorde ne vulez otrier,
Pris e liez serez par poested ;
Al siege ad Ais en serez amenet.
Par jugement serez iloec finet ;

vous y mourrez dans la honte et l'infamie. »
Le roi Marsile en fut épouvanté.
Il tenait un javelot, d'or empenné ;
il voulut l'en frapper, mais on l'a retenu.

La murrez vus a hunte e a viltet. » [16]
Li reis Marsilies en fut mult esfreed.
Un algier tint, ki d'or fut enpenet ;
Ferir l'en volt, se n'en fust desturnet. AOI.

34

Le roi Marsile a changé de couleur ;
de son javelot il a brandi la hampe.
Quand Ganelon le vit, il mit la main à l'épée
et, de deux doigts, l'a tirée du fourreau.
Il lui a dit : « Vous êtes bien belle et brillante.
Si longtemps je vous aurai portée en cour royale !

Li reis Marsilies ad la culur muee ;
De sun algeir ad la hanste crollee.
Quant le vit Guenes, mist la main a l'espee,
Cuntre dous deie l'ad del furrer getee,
Si li ad dit : « Mult estes bele e clere !
Tant vus avrai en curt a rei portee !

Jamais il ne dira, l'empereur de France,
que je sois seul à mourir en terre étrangère,
mais les meilleurs vous auront payée cher. »
Les païens disent : « Empêchons la bataille ! »

Ja nel dirat de France li emperere,[17]
Que suls i moerge en l'estrange cuntree,
Einz vos avrunt li meillor comperee. »
Dient paien : « Desfaimes la mellee ! »

35

Les meilleurs des Sarrasins le prièrent tant
que Marsile sur son trône s'est assis.
Le calife dit : « Vous nous avez mis en mauvais cas,

à vouloir frapper le Français.
Vous auriez dû l'écouter et l'entendre.
– Sire, dit Ganelon, il me faut l'endurer.

Tuit li preierent li meillor Sarrazin,
Qu'el faldestoed s'es[t] Marsilies asis.
Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit, [70]
Que li Franceis asmastes a ferir ;
Vos le doüssez esculter e oïr. » [18]
– « Sire, » dist Guenes, « mei l'avent a suffrir ;

Je ne renoncerais pas, pour l'or que fit Dieu
ni pour toutes les richesses de ce pays,
à lui dire, s'il m'en laisse le loisir,
ce que lui ordonne Charles, le puissant roi,
par ma bouche, à lui son ennemi mortel. »
H était vêtu d'un manteau de zibeline,

Jo ne lerreie, por l'or que Deus fist
Ne por tut l'aveir ki seit en cest païs,
Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
Que Charles li mandet, li reis poesteïfs,
Par mei li mandet, sun mortel enemi. »
Afublez est d'un mantel sabelin, [71]

recouvert d'une soie d'Alexandrie.
Il le rejette, et Blancandrin le reçoit,
mais son épée, il ne veut pas la lâcher :
en son poing droit, il la tient par le pommeau doré.
Les païens disent : « Voici un noble baron ! »

Ki fut cuvert d'une palie alexandrin.
Getet le a tere, sil receit Blancandrin ;
Mais de s'espee ne volt mie guerpir ;

En sun puign destre par l'orie punt la tint.
Dient paien : « Noble baron ad ci ! » AOI.

36

Ganelon s'est approché du roi
et lui a dit : « Vous avez tort de vous fâcher,
car Charles, qui règne sur la France, ordonne
que vous embrassiez la foi des chrétiens ;
il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne ;
l'autre moitié sera pour Roland son neveu.

Envers le rei s'est Guenes aproismet,
Si li ad dit : « A tort vos curuciez,
Quar ço vos mandet Carles, ki France tient, Que recevez la lei de chrestiens ;
Demi Espaigne vus durat il en fiet.
L'altre meitet avrat Rollant, sis nies :

Vous aurez là un bien orgueilleux partenaire.
Si vous ne voulez accepter cet accord,
dans Saragosse il viendra vous assiéger ;
de force vous serez pris et enchaîné,
et emmené tout droit en France à Aix-la-Chapelle.
Vous n'aurez ni palefroi ni destrier,

Mulz orguillos parçuner i avrez !
Si ceste acorde ne volez otrier,
En Sarraguce vus vendrat aseger ;
Par poestet serez pris e liez ;
Menet serez… [tut] dreit ad Ais le siet :

Vus n'i avrez palefreid ne destrer, [72]

ni mulet ni mule pour chevaucher ;
vous serez jeté sur une méchante rosse.
Par jugement, là-bas, vous perdrez la tête.
Notre empereur vous envoie cette lettre. »
Dans la main droite il l'a remise au païen.

Ne mul ne mule que puissez chevalcher ;
Getet serez sur un malvais sumer. [73]
Par jugement iloec perdrez le chef.
Nostre emperere vus enveiet cest bref. »
El destre poign al paien l'ad liv(e)ret. [19]

37

Marsile, de colère, est devenu tout blanc.
Il brise le sceau, en jette la cire,
regarde la lettre et lit le contenu :
« Charles, qui gouverne la France, me demande
de me rappeler sa douleur et sa colère
au sujet de Basan et de son frère Basile

Marsilies fut esculurez de l'ire ; [74]
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref, vit la raisun escrite : [75]
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre de la dolur e (de) l'ire,
Ço est de Basan e de sun frere Basilie,

dont je coupai la tête dans les monts d'Haltile.
Si je veux racheter ma propre vie,

que je lui envoie mon oncle le calife,
ou sinon il ne m'aimera plus. »
Ensuite parla le fils de Marsile
qui dit au roi : « Ganelon a parlé comme un fou ;

Dunt pris les chefs as puis de Haltoíe ;
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li envei mun uncle, l'algalife ;
Altrement ne m'amerat il mie. »
Aprés parlat ses filz envers Marsilies,
E dist al rei : « Guenes ad dit folie ;

il a été si loin qu'il ne mérite plus de vivre.
Livrez-le-moi, j'en ferai justice. »
Quand Ganelon l'entend, il brandit son épée
et va s'adosser au tronc du pin.

Tant ad erret nen est dreiz que plus vivet.
Livrez le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espee en ad branlie ;
Vait s'apuier suz le pin a la tige.

38

Dans le verger s'en est allé le roi,
il emmène avec lui ses meilleurs vassaux ;
Blancandrin, aux cheveux blancs, y vint,
et Jurfaret, son fils et son héritier,
et le calife, son oncle et son fidèle.
Blancandrin dit : « Appelez le Français :

Enz el verger s'en est alez li reis,

Ses meillors humes enmeinet ensembl'od sei :
E Blancandrins i vint, al canud peil,
E. Jurfaret, ki est ses filz e ses heirs,
E l'algalifes, sun uncle e ses fedeilz.
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis :

pour nous servir, il m'a juré sa foi. »
Le roi dit : « Eh ! bien, amenez-le ici. »
Blancandrin a pris Ganelon par la main droite
et dans le verger l'a conduit jusqu'au roi.
C'est là qu'ils complotent l'injuste trahison.

De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
Ço dist li reis : « E vos l'i ameneiz. »
E Guenes (l')ad pris par la main destre ad deiz, [20]
Enz el verger l'en meinet josqu'al rei.
La purparolent la traïsun seinz dreit. AOI.

39

« Cher seigneur Ganelon, lui dit Marsile,
j'ai été avec vous un peu désinvolte,
puisque de colère j'ai voulu vous frapper.
En gage de loyauté, voici ces zibelines
dont les peaux valent en or plus de cinq cents livres
avant demain soir, l'amende en sera belle. »

« Bel sire Guenes, » ço li ad dit Marsilie,
« Jo vos ai fait alques de legerie,
Quant por ferir vus demustrai grant ire.
Guaz vos en dreit par cez pels sabelines ;

Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz livres :
Einz demain noit en iert bele l'amendise. »

Ganelon répond : « Je ne refuse pas.
Que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense ! »

Guenes respunt : « Jo nel desotrei mie.
Deus, se lui plaist, a bien le vos merci ! » AOI.

40

Marsile dit : « Ganelon, soyez convaincu
que je tiens à être votre vrai ami.
De Charlemagne je veux vous entendre parler.
Il est très vieux et il a fait son temps ;
à mon avis, il a deux cents ans passés.
Par tant de terres il a promené son corps,

Ço dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez, En talant ai que mult vos voeill amer.
De Carlemagne vos voeill oïr parler.
Il est mult vielz, si ad sun tens uset ;
Men escïent dous cenz anz ad passet. [76]
Par tantes teres ad sun cors demened,

il a pris tant de coups sur son bouclier,
réduit à mendier tant de puissants rois !
Quand sera-t-il lassé de faire la guerre ? »
Ganelon répond : « Charles n'est pas homme de ce genre.
Personne ne le voit ni n'apprend à le connaître
sans dire que l'empereur est valeureux.

Tanz [colps] ad pris sur sun escut bucler,
Tanz riches reis cunduit a mendisted :
Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
N'est hom kil veit e conuistre le set
Que ço ne diet que l'emperere est ber.

Je ne puis assez l'exalter et le louer
qu'il n'ait encore plus d'honneur et de vaillance.
Sa grande valeur, qui pourrait l'estimer ?
Dieu fait briller en lui une si grande noblesse
qu'il préfère mourir que de manquer à ses barons. »

Tant nel vos sai ne preiser ne loer
Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
Sa grand valor, kil purreit acunter ?
De tel barnage l'ad Deus enluminet ![77]
Meilz voelt murir que guerpir sun barnet. »

41

Le païen dit : « J'ai tout lieu d'être émerveillé
par Charlemagne qui est chenu et vieux.
A mon avis, il ä deux cents ans et plus,
Par tant de terres il a épuisé son corps,
il a pris tant de coups de lance et d'épieu,
il a réduit à mendier tant de puissants rois !

Dist li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne, ki est canuz et vielz !
Men escïentre dous cenz anz ad e mielz.

Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz colz ad pris de lances e d'espiet, [78]
Tanz riches reis cunduiz a mendistiet :

Quand sera-t-il lassé de faire la guerre ?
– Jamais, dit Ganelon, tant que vivra son neveu :
il n'est si bon vassal sous la chape du ciel.
Très brave aussi est son compagnon Olivier.
Les douze pairs, que Charles aime tant,
forment l'avant-garde avec vingt mille chevaliers.
Charles est en sûreté, car il ne craint personne. »

Quant ert il mais recreanz d'osteier ? »
– « Ço n'iert, » dist Guenez, « tant cum vivet sis niés :
N'at tel vassal suz la cape del ciel. [21] [79]
Mult par est proz sis cumpainz Oliver ;
Les .XII. pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a .XX. milie chevalers.
Soürs est Carles, que nuls home ne crent. » AOI.

42

Le païen dit : « Je suis émerveillé
par Charlemagne qui est chenu et blanc.
A mon avis, il a plus de deux cents ans.
Par tant de terres il est allé en conquérant,
il a pris tant de coups de bons épieux tranchants,
il a tué et vaincu en bataille tant de puissants rois !

Dist li Sarrazins : « Merveille en ai grant De Carlemagne, ki est canuz e blancs !

Mien escïentre plus ad de .II.C. anz.
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
Tanz riches reis morz e vencuz en champ :

Quand de faire la guerre sera-t-il lassé ?
– Jamais, dit Ganelon, tant que vivra Roland.
Il n'est si bon vassal jusqu'en Orient.
Très brave aussi est Olivier, son compagnon.
Les douze pairs, que Charles aime tant,
forment l'avant-garde avec vingt mille Francs.
Charles est en sûreté : il ne craint homme vivant. »

Quant ier il mais d'osteier recreant ? »
– « Ço n'iert, » « dist Guenes, « tant cum vivet Rollant :
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient.
Mult par est proz Oliver, sis cumpainz ;
Li .XII. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes a .XX. milie de Francs.
Soürs est Carlles, ne crent hume vivant. » AOI. [22]

43

« Cher seigneur Ganelon, dit le roi Marsile,
telle est mon armée que vous n'en verrez pas de plus belle :
j'ai bien quatre cent mille chevaliers.
Ai-je de quoi combattre Charles et les Français ? »
Ganelon répond : « Pas maintenant !
Vous perdriez quantité de vos païens.

– « Bel sire Guenes, » dist Marsilies li reis,

« Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz ;
Quatre cenz milie chevalers puis aveir.
Puis m'en cumbatre a Carlles e a Franceis ? »
Guenes respunt : « Ne vus a ceste feiz !
De vos paiens mult grant perte i avreiz.

Laissez cette folie, choisissez la sagesse.
A l'empereur donnez tant de biens
qu'il n'y ait pas de Français qui ne s'en émerveille.
Pour vingt otages que vous lui enverrez,
en douce France retournera le roi.
Il laissera derrière lui son arrière-garde ;

Lessez (la) folie, tenez vos al saveir.
L'empereür tant li dunez aveir,
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Par .XX. hostages que li enveiereiz
En dulce France s'en repairerat li reis ;
Sa rereguarde lerrat derere sei :

son neveu en sera, le comte Roland, je crois,
et Olivier, le vaillant et le courtois.
Les comtes sont morts, si l'on veut me croire.
Charles verra choir son grand orgueil,
il n'aura plus envie de vous faire la guerre. »

Iert i sis niés, li quens Rollant, (…) ço crei, E Oliver, li proz e li curteis.
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
Carlles verrat sun grant orguill cadeir ;
N'avrat talent que ja mais vus guerreit. » AOI.

« Cher seigneur Ganelon, [dit le roi Marsile,]
de quelle manière pourrai-je tuer Roland ? »
Ganelon répond : « Je puis bien vous le dire.
Le roi sera aux meilleurs cols de Cize ;
derrière lui, il aura mis son arrière-garde ;
son neveu en sera, le puissant comte Roland,

– « Bel sire Guenes,. . . . . [23]
« Cum faitement purrai Rollant ocire ? »
Guenes respont : « Ço vos sai jo ben dire.
Li reis serat as meillors porz de Sizer ;
Sa rereguarde avrat detres sei mise ;
Iert i sis niés, li quens Rollant, li riches,

et Olivier, en qui il se fie tant ;
vingt mille Francs les accompagnent.
Envoyez-leur cent mille de vos païens,
qu'ils leur livrent une première bataille.
L'armée française sera blessée, meurtrie ;
mais, je ne le nie pas, les vôtres seront massacrés.

E Oliver, en qui il tant se fiet ;
.XX. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez .C. milie :
Une bataille lur i rendent cil primes ;
La gent de France iert blecee e blesmie ;
Nel di por ço, des vos iert la martirie.

Livrez-leur une autre bataille de même puissance :
à l'une ou à l'autre Roland n'échappera pas.
Alors vous aurez accompli une belle prouesse ;

vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie.

Altre bataille lur livrez de meïsme :
De quel que seit Rollant n'estuertrat mie. [80]
Dunc avrez faite gente chevalerie ; [81]
N'avrez mais guere en tute vostre vie. » AOI.

45

« Si l'on pouvait faire que Roland y mourût,
alors Charles perdrait le bras droit de son corps,
et c'en serait fini des prodigieuses années :
il ne rassemblerait plus de si grandes forces.
La Terre des Aïeux resterait en repos. »
Quand Marsile l'entend, il l'embrasse sur le cou,
puis il commence à sortir ses trésors.

– « Chi purreit faire que Rollant i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors,
Si remeindreient les merveilluses óz ;
N'asemblereit jamais Carles si grant esforz ;
Tere Major remeindreit en repos. » [82]
Quan l'ot Marsilie, si l'ad baiset el col,
Puis si cumencet a venir ses tresors. AOI. [24]

46

Marsile dit : « Pourquoi parler davantage ?
Un conseil n'est utile que si l'on a confiance.

Vous me jurerez de trahir Roland. »
Ganelon répond : « Qu'il en soit ainsi qu'il vous plaît ! »
Sur les reliques de son épée Murglis,
il a juré de trahir et commis le forfait.

Ço dist Marsilies : « Qu'en parlereient il plus ? [83]
Cunseill n'est proz dunt hum n'ait fiance. [25]
La traïsun me jurrez de Rollant » [26]
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist ! »
Sur les reliques de s'espee Murgleis,
La traïsun jurat, e si s'en est forsfait. AOI.

47

Un trône se trouvait là, tout en ivoire.
Marsile fait apporter un livre
qui contenait la loi de Mahomet et Tervagant.
Voici le serment du Sarrasin d'Espagne :
si, à l'arrière-garde, il trouve Roland,
il se battra avec toute son armée,

Un faldestoed i out d'un olifant ;
Marsilies fait porter un livre avant :
La lei i fut Mahum e Tervagan. [84]
Ço ad juret li Sarrazins espans :
Se en rereguarde troevet le cors Rollant,
Cumbatrat sei a trestute sa gent,

et, s'il le peut, Roland y mourra, oui, vraiment.
Ganelon répond : « Que votre volonté soit faite !

E, se il poet, murrat i veirement.

Guenes respunt : « Ben seit vostre comant ! » AOI.

48

Survint alors un païen Valdabrun.
Il s'approcha du roi Marsile.
Avec un rire sonore il dit à Ganelon :
« Prenez mon épée, personne n'en a de meilleure.
Sa garde contient plus de mille mangons.
Par amitié, cher seigneur, je vous la donne

A tant i vint uns paiens, Valdabruns :
Icil en vait al rei Marsiliun ;
Cler en riant l'ad dit a Guenelun :
« Tenez m'espee, meillur n'en at nuls hom ; Entre les helz ad plus de mil manguns.[85]
Par amistiez, bel sire, la vos duins,

pour que vous nous aidiez contre le vaillant Roland
et qu'à l'arrière-garde nous puissions le trouver. »
– « Ce sera fait », répondit Ganelon.
Puis ils s'embrassèrent sur le visage et le menton.

Que nos aidez de Rollant le barun, [27]
Qu'en rereguarde trover le poüsum. »
– « Ben serat fait, » li quens Guenes respunt.
Puis se baiserent es vis e es mentuns.

49

Survint ensuite un païen, Climborin.
Avec un rire sonore il dit à Ganelon :
« Prenez mon casque, jamais je n'en vis de meilleur,
et aidez-nous contre le marquis Roland
en telle manière que nous puissions le couvrir de honte.
– Ce sera fait », répondit Ganelon.
Puis ils s'embrassèrent sur la bouche et le visage.

Aprés i vint un paien, Climorins.
Cler en riant a Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi.
Si nos aidez de Rollant li marchis, [86]
Par quel mesure le poüssum hunir. »
– « Ben serat fait, » Guenes respundit.
Puis se baiserent es buches e es vis. AOI. [87]

50

Survint alors la reine Bramimonde.
« Je vous aime bien, seigneur, dit-elle au comte,
Car mon mari vous estime fort ainsi que tous ses hommes.
A votre femme j'enverrai deux colliers,
tout entiers d'or, d'améthystes et d'hyacinthes :
ils surpassent toute la richesse de Rome.

A tant i vint la reïne Bramimunde : [88]
« Jo vos aim mult, sire, » dist ele al cunte, « Car mult vos priset mi sire e tuit si hume.
A vostre femme enveierai dous musches ;
Bien i ad or, matices e jacunces : [89]
Eles valent mielz que tut l'aveir de Rume.

Votre empereur n'en eut jamais de si beaux. »
Il les a pris, et les glisse dans sa botte.

Vostre emperere si bones n'en out unches. » [28]
Il les ad prises, en sa hoese les butet. AOI.

51

Le roi appelle Mauduit son trésorier :
« Le trésor pour Charles est-il préparé ? »
L'autre répond : « Oui, sire, tout est prêt :
sept cents chameaux chargés d'or et d'argent,
et des otages, des plus nobles qui soient. »

Li reis apelet Malduit, sun tresorer :
« L'aveir Carlun est il apareilliez ? »
E cil respunt : « Oïl, sire, asez bien :
.VII. C. cameilz, d'or e argent cargiez,
E .XX. hostages, des plus gentilz desuz cel. » AOI. [29]

52

Marsile prit Ganelon par l'épaule
et lui dit : « Vous êtes valeureux et sage.
Par cette foi qui, pour vous, assure le salut,
gardez-vous de détourner de nous votre cœur.
De mes richesses je veux vous combler :
voici dix mulets chargés de l'or le plus fin d'Arabie ;

Marsilies tint Guen[elun] par l'espalle ;

Si li ad dit : « Mult par ies ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
Guardez de nos ne turnez le curage.
De mun aveir vos voeill dunner grant masse :
.X. muls cargez del plus fin or d'Arabe ;

jamais il ne se passera d'année que je vous en donne autant.
Prenez les clés de cette vaste cité :
ses grandes richesses, présentez-les à Charles,
et puis faites-moi placer Roland à l'arrière-garde.
Si je puis le trouver à un col ou à un défilé,
je le combattrai jusqu'à la mort. »

Jamais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large,
Le grant aveir en presentez al rei Carles,
Pois me jugez Rollant a rereguarde.
Sel pois trover a port ne a passage,
Liverrai lui une mortel bataille. »

Ganelon répond : « Je crois que je m'attarde trop. »
Il monte alors à cheval et se met en route.

Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe ! »
Pois est munted, entret en sun veiage. AOI.

53

L'empereur approche de son pays.
Il est venu en la cité de Gaine :
c'est le comte Roland qui l'a prise et détruite ;
depuis ce jour, elle resta cent ans déserte.

Le roi attend des nouvelles de Ganelon
et le tribut de la grande terre d'Espagne.

Li empereres aproismet sun repaire.
Venuz en est a la citet de Galne : [90]
Li quens Rollant il l'ad e prise e fraite ;
Puis icel jur en fut cent anz deserte.
De Guenelun atent li reis nuveles,
E le treüd d'Espaigne, la grant tere.

Au matin, à l'aube, quand point le jour,
le comte Ganelon est arrivé au camp.

Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. AOI.

54

L'empereur s'est levé de grand matin.
Le roi a écouté la messe et les matines.
Sur l'herbe verte, il se tenait debout devant sa tente.
Roland y était, et le valeureux Olivier,
le duc Naimes et beaucoup d'autres.
Ganelon y vint, le félon, le parjure.

Li empereres est par matin levet ;
Messe e matines ad li reis escultet.
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.
Rollant i fut e Oliver li ber,
Neimes li dux e des altres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez.

Avec une rare astuce il commença à parler
et dit au roi : « Dieu vous sauve !
De Saragosse je vous apporte les clés que voici ;
je vous en amène un grand trésor
et vingt otages : faites-les bien garder.
Le valeureux roi Marsile vous fait dire

Par grant veisdie cumencet a parler,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu !
De Sarraguce ci vos aport les clefs ;
Mult grant aveir vos en faz amener,
E .XX. hostages ; faites les ben guarder ![91]
E si vos mandet reis Marsilies li ber,

que pour le calife vous ne devez pas le blâmer,
car, de mes yeux, j'ai vu quatre cent mille hommes armés,
la cuirasse sur le dos et pour beaucoup le casque lacé,
l'épée ceinte au pommeau niellé d'or,
qui l'accompagnaient jusqu'à la mer.
Ils fuyaient Marsile, car la religion chrétienne,

De l'algalifes nel devez pas blasmer,
Kar a mes oilz vi .IIII. C. milie armez,
Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espees as punz d'or neielez,
Ki l'en cunduistrent tresqu'en la mer :
De Marcilie s'en fuient por la chrestientet

ils ne voulaient pas la recevoir ni la pratiquer.
Avant d'avoir navigué quatre lieues,
ils furent pris par la tempête et l'orage :
ils furent noyés, jamais vous ne les reverrez.
S'il avait été vivant, je l'aurais amené.

Quant au roi païen, sire, soyez-en assuré,

Que il ne voelent ne tenir ne guarder.
Einz qu'il oüssent .IIII. liues siglet,
Sis aquillit e tempeste e ored :
La sunt neiez, jamais nes en verrez ;
Se il fust vif, jo l'oüsse amenet.
Del rei paien, sire, par veir creez,

vous ne verrez pas passer ce premier mois
sans qu'il vous suive au royaume de France
où il embrassera la foi que vous pratiquez ;
les mains jointes, il sera votre vassal
et de vous il tiendra le royaume d'Espagne. »
Le roi dit : « Dieu en soit remercié !

Ja ne verrez cest premer meis passet
Qu'il vos sivrat en France le regnet,
Si recevrat la lei que vos tenez,
Jointes ses mains iert vostre comandet ; [92]
De vos tendrat Espaigne le regnet. »
Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus !

Vous avez bien agi, vous en aurez une forte récompense. »
Parmi l'armée, on fait sonner mille clairons.
Les Francs lèvent le camp, font charger les montures.
Vers la douce France, les voici tous en route.

Ben l'avez fait ; mult grant prod i avrez. »
Par mi cel ost funt mil grailles suner ;
Franc desherbergent, funt lur sumers trosser :
Vers dulce France tuit sunt achiminez. Aoi.

55

Charlemagne a dévasté l'Espagne,
pris les châteaux et forcé les cités.
Le roi dit que sa guerre est finie.
Vers la douce France chevauche l'empereur.
Le comte Roland a fixé son enseigne
et sur un tertre l'a brandie vers le ciel.

Carles li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, (…) les citez violees.
Ço dit li reis que sa guere out finee.
Vers dulce France chevalchet l'emperere.
Li quens Rollant ad l'enseigne fermee,
En sur un tertre cuntre le ciel levee. [30] [93]

Les Francs campent par toute la contrée.
Les païens chevauchent à travers les larges vallées,
la cuirasse sur le corps,
le casque lacé et l'épée ceinte,
le bouclier au cou et la lance prête.
En une forêt, au sommet des monts, ils s'arrêtent.

Franc se herbergent par tute la cuntree.
Paien chevalchent par cez greignurs valees, Halbercs vestuz e tres bien fermeez (?). [31] [94]
Healmes lacez e ceintes lur espees,
Escuz as cols e lances adubees.
En un bruill par sum les puis remestrent.

Quatre cent mille attendent le lever du jour.
Dieu ! quelle tristesse que les Français ne le sachent pas !

.IIII. C. milie atendent l'ajurnee.
Deus ! quel dulur que li Franceis nel sevent ! AOI.

56

Le jour s'en va et la nuit est tombée.
Charles dort, le puissant empereur.
Il rêva qu'il était dans le grand défilé de Cize
et qu'entre ses poings il tenait sa lance de frêne.
Le comte Ganelon la lui a arrachée,
il l'a si violemment brandie et secouée

Tresvait le jur, la noit est aserie.
Carles se dort, li empereres riches. [95]
Sunjat qu'il eret al greignurs porz de Sizer,
Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine.
Guesnes li quens l'ad sur lui saisie ; [96]
Par tel aïr l'at estrussee e brandie [32]

que vers le ciel en volent les éclats.
Charles dort tant qu'il ne se réveille pas.

Qu'envers le cel en volent les escicles. [33] [97]
Carles se dort, qu'il ne s'esveillet mie.

57

A ce rêve succéda une autre vision.
Il était en France, dans sa chapelle, à Aix.
Au bras droit un féroce verrat le mordit.

Du côté de l'Ardenne il vit venir un léopard
qui violemment s'attaqua à son corps même.
Du fond de la salle un vautre dévala

Aprés iceste, altre avisiun sunjat :
Qu'il en France ert, a sa capele, ad Ais.
El destre braz li morst uns vers si mals. [98]
Devers Ardene vit venir uns leuparz,
Sun cors demenie mult fierement asalt.
D'enz de sale uns veltres avalat,

qui courut à Charles au galop et par bonds.
En premier au verrat il trancha l'oreille droite
et livra un combat furieux au léopard.
Les Français disent que c'est une grande bataille,
mais ils ne savent pas lequel la gagnera.
Charles dort tant qu'il ne se réveille pas.

Que vint a Carles lé galops e les salz.
La destre oreille al premer ver trenchat,
Ireement se cumbat al lepart. [99]
Dient Franceis que grant bataille i ad ;
Il ne sevent liquels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat. AOI.

58

S'en va la nuit et se lève l'aube claire.
Parmi l'armée, regardant de tous côtés,
l'empereur chevauche l'air farouche.
« Seigneurs barons, dit l'empereur Charles,

voici les cols et les défilés étroits.
Désignez-moi donc qui sera à l'arrière-garde. »

Tresvait la noit e apert la clere albe.
Par mi cel host suvent e menu reguarded : [34]
Li empereres mult fierement chevalchet.
« Seignurs barons, » dist li emperere Carles, « Veez les porz e les destreiz passages : [100]
Kar me jugez ki ert en la rereguarde. »

Ganelon répond : « Roland, mon beau-fils :
vous n'avez pas de baron qui soit si bon vassal. »
Quand le roi l'entend, il le regarde, farouche,
et lui dit : « Vous êtes le diable en personne.
Une rage mortelle vous est entrée au corps.
Et qui sera devant moi à l'avant-garde ? »

Guenes respunt : « Rollant, cist miens fillastre : [101]
N'avez baron de si grant vasselage. »
Quant l'ot li reis, fierement le reguardet, Si li ad dit : « Vos estes vifs diables.
El cors vos est entree mortel rage.
E ki serat devant mei en l'ansguarde ? »

Ganelon répond : « Ogier de Danemark :
vous n'avez pas de baron qui la fasse mieux que lui. »

Guenes respunt : « Oger de Denemarche :
N'avez barun ki mielz de lui la facet. »

59

Le comte Roland, quand il s'entendit désigner,

parla à la manière d'un chevalier :
« Seigneur beau-père, je dois bien vous chérir :
pour l'arrière-garde vous m'avez désigné.
Charles qui règne sur la France n'y perdra,
à mon avis, ni palefroi ni destrier

Li quens Rollant, quant il s'oït juger, AOI. [35]
Dunc ad parled a lei de chevaler :
« Sire parastre, mult vos dei aveir cher :
La rereguarde avez sur mei jugiet.
N'i perdrat Carles, li reis ki France tient, Men escïentre palefreid ne destrer,

ni mulet ni mule qu'il doive monter ;
il n'y perdra ni monture ni bête de somme
qui n'ait été d'abord disputée à l'épée. »
Ganelon répond : « Vous dites vrai, je le sais bien. »

Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
Ne n'i perdrat ne runcin ne sumer, [102]
Que as espees ne seit einz eslegiet. »
Guenes respunt : « Veir dites, jol sai bien. » AOI.

60

Quand Roland entend qu'il sera à l'arrière-garde,
il se déchaîne contre son beau-père :
« Ah ! crapule, misérable canaille,
tu as cru que le gant me tomberait des mains,
comme à toi le bâton devant Charles ? »

Quant ot Rollant qu'il ert en la rereguarde,

Ireement parlat a sun parastre :
« Ahi ! culvert, malvais hom de put aire, [103]
Quïas le guant me caïst en la place,
Cume fist a tei le bastun devant Carle ? » AOI. [104]

61

« Juste empereur, dit le baron Roland,
donnez-moi l'arc que vous tenez au poing.
A mon avis, on ne me reprochera pas
qu'il me tombe des mains, comme à Ganelon
le bâton de sa main droite quand il le reçut. »
L'empereur tient la tête baissée,

– « Dreiz emperere, » dist Rollant le barun,
« Dunez mei l'arc que vos tenez el poign. [105]
Men escïentre nel me reproverunt
Que il me chedet, cum fist a Guenelun
De sa main destre, quant reçut le bastun. » [36]
Li empereres en tint sun chef enbrunc,

lissant sa barbe et tordant sa moustache ;
il ne peut se retenir de pleurer.

Si duist sa barbe e detoerst sun gernun ;
Ne poet muer que des oilz ne plurt.

62

Ensuite est venu Naimes :

il n'y avait pas à sa cour de meilleur vassal.
Il dit au roi : « Vous l'avez bien entendu ;
le comte Roland est furieux.
L'arrière-garde lui est attribuée :
vous n'avez pas de baron qui puisse l'en décharger.

Anprés iço i est Neimes venud :
Meillor vassal n'out en la curt de lui ;
E dist al rei : « Ben l'avez entendut ;
Li quens Rollant, il est mult irascut.
La rereguarde est jugee (…) sur lui :
N'avez baron ki jamais la remut.

Donnez-lui l'arc que vous avez tendu,
et trouvez-lui des gens pour l'assister. »
Le roi lui donne l'arc, et Roland l'a reçu.

Dunez li l'arc que vos avez tendut,
Si li truvez ki tres bien li aiut ! »
Li reis li dunet, e Rollant l'a reçut.

63

L'empereur s'adresse à son neveu Roland :
« Seigneur, cher neveu, vous le savez bien :
je vous laisserai la moitié de mes troupes ;
gardez-les : c'est votre salut. »
Le comte répond : « Je n'en ferai rien.
Dieu me détruise si je trahis ma race !

Li empereres apelet ses nies Rollant :
« Bel sire nies, or savez veirement,

Demi mun host vos lerrai en present.
Retenez les, ço est vostre salvement. »
Ço dit li quens : « Jo n'en ferai nient ;
Deus me cunfunde, se la geste en desment ! [106]

Je garderai vingt mille Francs bien vaillants.
Passez les cols en toute sécurité :
vous aurez tort de craindre aucun homme, moi vivant ! »

.XX. milie Francs retendrai ben vaillanz.
Passez les porz trestut soürement :
Ja mar crendrez nul hume a mun vivant ! »

64

Le comte Roland est monté sur son destrier.
Vers lui s'avance son compagnon Olivier ;
Gérin y vient, et le vaillant comte Gérier,
et aussi Othon et Bérenger,
et aussi Astor et le vieil Anséis,
et le farouche Gérard de Roussillon ;

Li quens Rollant est muntet el destrer. AOI. [37]
Cuntre lui vient sis cumpainz Oliver ;
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,
E vint i Otes, si i vint Berengers [38]
E vint i Astors e Anseïs li veillz ;
Vint in Gerart de Rossillon li fiers ;

y est venu le puissant duc Gaifier.
L'archevêque dit : « J'irai, par ma tête !
– Et moi avec vous, dit le comte Gautier ;

je suis l'homme de Roland, je ne dois pas lui manquer. »
A eux tous ils choisissent vingt mille chevaliers.

Venuz i est li riches dux Gaifiers.
Dist l'arcevesque : « Jo irai, par mun chef ! »
– « E jo od vos, » ço dist li quens Gualters ; « Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir. »
Entr'e[l]s eslisent .XX. milie chevalers. AOI.

65

Le comte Roland appelle Gautier de l'Hum :
« Prenez mille Francs de notre terre de France,
et occupez déserts et hauteurs,
pour que l'empereur n'y perde pas un seul des siens. »
Gautier répond : « Pour vous je dois bien le faire. »
Avec mille Français de leur terre de France,

Li quens Rollant Gualter de l'Hum apelet : [107]
« Pernez mil Francs de France, nostre tere,
Si purpernez les deserz e les tertres,
Que l'emperere nis un des soens n'i perdet. » AOI.
Respunt Gualter : « Pur vos le dei ben faire. »
Od mil Franceis de France, la lur tere,

Gautier s'éloigne par les défilés et les hauteurs :
il n'en descendra pas pour les pires nouvelles
avant que ne soient dégainées sept cents épées.
Le roi Aumaris du royaume de Belferne
lui livra, ce jour même, une bataille terrible.

Gualter desrenget les destreiz e les tertres :

N’en descandrat pur malvaises nuveles,
Enceis qu’en seient. VII. C. espees traites.
Reis Almaris, del regne de Belferne,
Une bataille lur livrat le jur pesme.

66

Hauts sont les monts, ténébreuses les vallées,
sombres les rochers, lugubres les défilés.
Ce jour-là, les Français passèrent à grand-peine.
De quinze lieues on entend leur bruit sourd.
Dès qu’ils parviennent à la terre des Aïeux,
ils voient la Gascogne, la terre de leur seigneur.

Halt sunt li pui e li val tenebrus, [108]
Les roches bises, les destreiz merveillus. [109]
Le jur passerent Franceis a grant dulur ;
De .XV. lius en ot hom la rimur.
Puis que il venent a la Tere Majur,
Virent Guascuigne, la terre lur seignur,

Alors ils se souviennent des fiefs et des domaines,
et des jeunes filles et des nobles femmes :
il n’y en a pas un qui ne pleure de tendresse.
Plus que tous les autres, Charles est anxieux :
aux cols d’Espagne, il a laissé son neveu.
De tendresse, il ne peut s’empêcher de pleurer.

Dunc lé remembret des fius e des honurs, [110]
E des pulcele e des gentilz oixurs :
Cel nen i ad ki de pitet ne plurt.

Sur tuz les altres est Carles anguissus :
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevold.
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt. AOI.

67

Les douze pairs sont restés en Espagne,
accompagnés de vingt mille Francs.
Ils n'ont pas peur ni ne craignent la mort.
L'empereur s'en retourne en France :
sous son manteau, il cache sa douleur.
A son côté chevauche le duc Naimes

Li .XII. per sunt remés en Espaigne.
.XX. milie Francs unt en lur cumpaigne, [39]
N'en unt poür ne de murir dutance.
Li emperere s'en repairet en France ;
Suz sun mantel en fait la cuntenance. [111]
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet

qui dit au roi : « D'où vient votre tourment ? »
Charles répond : « C'est me blesser que me le demander !
J'ai tant de douleur que je ne puis retenir mes plaintes.
Par Ganelon la France sera détruite.
Cette nuit, il me vint, d'un ange, une vision :
entre mes poings, il brisait ma lance.

E dit al rei : « De quei avez pesance ? »
Carles respunt : « Tort fait kil me demandet !
Si grant doel ai ne puis muer nel pleigne.
Par Guenelun serat destruite France :

Enoit m’avint un avisiun d’angele,
Que entre mes puinz me depeçout ma hanste ;

C’est lui qui a désigné mon neveu pour l’arrière-garde.
Je l’ai laissé en une province étrangère.
Dieu ! si je le perds, jamais je n’aurai son pareil. »

Chi ad juget mis nes a (la) rereguarde. [40]
Jo l’ai lesset en une estrange marche ! [112]
Deus ! se jol pert, ja n’en avrai escange ! » AOI.

68

Charlemagne ne peut s’empêcher de pleurer.
Cent mille Français sur lui s’attendrissent,
et pour Roland ils redoutent le pire.
Le perfide Ganelon l’a trahi :
du roi païen il a reçu de riches dons,
or et argent, draps de soie et brocarts,

Carles li magnes ne poet muer n’en plurt.
.C. milie Francs pur lui unt grant tendrur,
E de Rollant merveilleuse poür.
Guen[e]s li fels en ad fait traïsun :
Del rei paien en ad oüd granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,

mulets, chevaux et chameaux et lions.
Marsile convoque les barons d’Espagne,
les comtes, vicomtes, ducs et almaçours,
les émirs et les fils des comtors.
Il en rassemble quatre cent mille en trois jours.

Dans Saragosse il fait battre tambour.

Muls e chevals e cameilz e leuns.
Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almaçurs, [113]
Les amirafles e les filz as cunturs : [114]
.IIII. C. milie en ajustet en .III. jurz.
En Sarraguce fait suner ses taburs ;

On dresse Mahomet sur la plus haute tour,
il n'est pas de païen qui ne le prie et adore.
Puis ils chevauchent à marches forcées
par la Terre Certaine, par vaux et par monts.
De ceux de France ils virent les étendards.
L'arrière-garde des douze compagnons
ne manquera pas d'engager la bataille.

Mahumet levent en la plus halte tur.
N'i ad paien nel prit e nel aort.
Puis si chevalchent, par mult grant cuntençun, La Tere Certeine e les vals e les munz : [115]
De cels de France virent les gunfanuns.
La rereguarde des .XII. cumpaignuns
Ne lesserat bataille ne lur dunt.

69

Le neveu de Marsile s'est avancé
sur un mulet qu'il touche d'un bâton.
Avec un rire sonore il dit à son oncle :
« Cher seigneur et roi, pour tant de services

dont je n'ai eu que peines et tourments,
pour tant de batailles livrées et gagnées,

Li niés Marsilie, il est venuz avant,
Sur un mulet od un bastun tuchant.
Dist a sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vos ai servit tant,
Sin ai oüt e peines e ahans,
Faites batailles e vencues en champ !

faites-moi un don : porter le premier coup à Roland !
Je le tuerai de mon épieu tranchant
si Mahomet veut bien me protéger.
Je libérerai toutes les provinces d'Espagne,
des cols d'Espagne jusques à Durestant.
Charles sera las et ses Francs se rendront :

Dunez m'un feu, ço est le colp de Rollant ;
Jo l'ocirai a mun espiet trenchant.
Se Mahumet me voelt estre guarant,
De tute Espaigne acquiterai les pans [41]
Des porz d'Espaigne entrequ'a Durestant.
Las serat Carles, si recrerrunt si Franc ;

vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie. »
Le roi Marsile lui a donné son gant.

Ja n'avrez mais guere en tut vostre vivant. »
Li reis Marsilie l'en ad dunet le guant. AOI.

Le neveu de Marsile tient le gant en son poing ;
il adresse à son oncle d'orgueilleuses paroles :
« Cher seigneur et roi, vous m'avez fait un grand don.
Choisissez-moi douze de vos barons,
et je combattrai les douze compagnons. »
Le tout premier, Falsaron lui répond,

Li niés Marsilies tient le guant en sun poign,
Sun uncle apelet de mult fiere raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun.
Eslisez mei .XII. de voz baruns,
Sim cumbatrai as .XII. cumpaignuns. »
Tut premerein l'en respunt Falsaron,

c'était le frère du roi Marsile :
« Cher seigneur et neveu, vous et moi nous irons ;
cette bataille, oui, nous la livrerons.
L'arrière-garde de la grande armée de Charles,
il est décidé que nous la détruirons »

Icil ert frere al rei Marsiliun :
« Bel sires niés, e jo e vos irum.[42]
Ceste bataille veirement la ferum :
La rereguarde de la grant host Carlun,
Il est juget que nus les ocirum. » AOI.

71

Le roi Corsablis se trouve de l'autre côté :
c'est un Berbère, expert en sortilèges.
Il a parlé comme un bon vassal :

pour tout l'or de Dieu, il ne veut être couard […]
Voici que surgit Malprimis de Brigant :
il court à pied plus vite qu'un cheval.

Reis Corsalis, il est de l'altre part :
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet a lei de bon vassal :
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard […] [43]
As vos poignant Malprimis de Brigant :
Plus curt a piet que ne fait un cheval. [116]

Devant Marsile il s'écrie à très haute voix :
« J'irai en personne à Roncevaux ;
si je trouve Roland, je ne manquerai pas de l'abattre. »

Devant Marsilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals ;
Se truis Rollant, ne lerrai que nel mat ! »

72

Il y a là un émir de Balaguer,
le corps bien fait, le visage fier, le teint clair.
Dès qu'il est monté sur son cheval,
il se fait gloire de porter ses armes.
Pour être bon vassal, il est bien réputé.
Chrétien, ce serait un vrai baron.

Uns amurafles i ad de Balaguez :
Cors ad mult gent e le vis fier e cler ;
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter ;

De vasselage est il ben alosez ;
Fust chrestiens, asez oüst barnet.

Devant Marsile, il s'est écrié :
« A Roncevaux, j'irai jouer mon corps.
Si je trouve Roland, il sera mis à mort,
et Olivier et tous les douze pairs.
Les Français mourront dans la douleur et la honte.
Charlemagne est vieux et radoteur ;

Devant Marsilie cil en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors juer ! [117]
Se truis Rollant, de mort serat finet,
E Oliver e tuz les .XII. pers.
Franceis murrunt a doel e a viltiet.
Carles li magnes velz est e redotez :

il sera lassé de mener sa guerre,
et l'Espagne nous restera en toute propriété. »
Le roi Marsile l'a beaucoup remercié.

Recreanz ert de sa guerre mener,
Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilie mult l'en ad merciet. AOI.

73

Il y a là un almaçour de Moriane ;
il n'est pire félon en la terre d'Espagne.
Devant Marsile, il lance sa bravade :
« A Roncevaux, je conduirai ma compagnie,
vingt mille hommes avec boucliers et lances.

Si je trouve Roland, je lui garantis qu'il mourra.
Il ne se passera de jour sans que Charles s'en plaigne. »

Uns almaçurs i ad de Moriane ;
N'ad plus felun en la tere d'Espaigne.
Devant Marsilie ad faite sa vantance :
« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
.XX. milie ad escuz e a lances.
Se trois Rollant, de mort li duins fiance.
Jamais n'ert jor que Carles ne se pleignet. » AOI.

74

D'un autre côté, voici Turgis de Tortelose :
c'est un comte, et la cité est à lui.
Aux chrétiens il souhaite une triste fin.
Devant Marsile il se joint aux autres.
Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas !
Mahomet est plus fort que saint Pierre de Rome.

D'altre part est Turgis de Turteluse : [118]
Cil est uns quens, si est la citet sue.
De chrestiens voelt faire male vode.
Devant Marsilie as altres si s'ajust,
Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches !
Plus valt Mahum que seint Perre de Rume !

Si vous le servez, l'honneur du champ sera à nous.
A Roncevaux j'irai attaquer Roland ;
de la mort personne ne pourra le sauver.
Voyez mon épée qui est bonne et longue :

à Durendal je l'opposerai ;
vous apprendrez bien laquelle aura le dessus.

Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.
En Rencesvals a Rollant irai juindre,
De mort n'avrat guarantisun pur hume.
Veez m'espee, ki est e bone e lunge :
A Durendal jo la metrai encuntre ;
Asez orrez laquele irat desure.

Les Français mourront si contre nous ils s'aventurent.
Charles le vieux éprouvera douleur et honte :
jamais plus sur terre il ne portera la couronne. »

Franceis murrunt, si a nus s'abandunent ; [44]
Carles li velz avrat e deol e hunte :
Jamais en tere ne portera curone. »

75

De l'autre côté voici Escremis de Valterne :
c'est un Sarrasin, et il possède cette terre.
Devant Marsile, il s'écrie dans la foule :
« A Roncevaux j'irai abattre l'orgueil.
Si je trouve Roland, il ne remportera pas sa tête,
ni Olivier qui commande les autres.

De l'altre part est Escremiz de Valterne :
Sarrazins est, si est sue la tere.
Devant Marsilie s'escriet en la presse : [45]
« En Rencesvals irai l'orgoill desfaire.
Se trois Rollant, n'en porterat la teste,

Ne Oliver, ki les altres cadelet ;

Les douze pairs sont tous voués à la mort.
Les Français mourront, la France en sera déserte.
De bons vassaux Charles aura pénurie. »

Li .XII. per tuit sunt jugez a perdre ;
Franceis murrunt e France en ert deserte.
De bons vassals avrat Carles suffraite. » AOI.

76

D'un autre côté, voici un païen, Esturgant,
avec Estramarit, l'un de ses compagnons.
Ce sont des félons, des traîtres accomplis.
Marsile dit : « Seigneurs, avancez !
A Roncevaux vous irez au passage des cols
et aiderez à conduire mon armée. »

D'altre part est uns paiens, Esturganz ;
Estramariz i est, un soens cumpainz :
Cil sunt felun, traïtur suduiant.
Ço dist Marsilie : « Seignurs, venez avant !
En Rencesvals irez as porz passant,
Si aiderez a conduire ma gent. »

Les deux répondent : « Seigneur, à vos ordres !
Nous attaquerons Olivier et Roland :
de la mort rien ne garantira les douze pairs.
Nos épées sont bonnes et tranchantes :
nous les rendrons vermeilles de sang chaud.
Les Français mourront, Charles en sera triste.

E cil respundent : « (Sire,) a vostre comandement ! [46]
Nus asaldrum Oliver e Rollant ;
Li .XII. per n'avrunt de mort guarant.
[Ces] noz espees sunt bones e trenchant ;
Nus les feruns vermeilles de chald sanc.
Franceis murrunt, Carles en ert dolent.

La Terre des Aïeux, nous vous l'offrirons.
Venez-y, roi, et vous le verrez vraiment :
c'est l'empereur que nous vous offrirons. »

Tere Majur vos metrum en present.
Venez i, reis, sil verrez veirement :
L'empereor vos metrum en present. »

77

En courant arrive Margarit de Séville.
Il possède la terre jusqu'aux Cazmarines.
Pour sa beauté, les dames sont ses amies :
pas une ne le voit sans lui manifester sa joie ;
pas une, à le voir, ne peut s'empêcher de rire.
Il n'est pas de païen qui soit aussi bon chevalier.

Curant i vint Margariz de Sibilie ; [119]
Cil tient la tere entre[s] qu'as Cazmarine.
Pur sa beltet dames li sunt amies :
Cele nel veil vers lui ne s'esclargisset ;
Quant ele le veit, ne poet muer ne riet ;
N'i ad paien de tel chevalerie.

Il vint dans la foule et, plus fort que les autres,

crie au roi : « Ne vous effrayez pas !
A Roncevaux j'irai tuer Roland,
et Olivier ne sauvera pas sa vie.
Les douze pairs sont restés pour leur martyre.
Voyez mon épée dont la poignée est d'or :

Vint en la presse, sur les altres s'escriet
E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie !
En Rencesvals irai Rollant ocire,
Ne Oliver n'en porterat la vie ;
Li .XII. per sunt remés en martirie.
Veez m'espee, ki d'or est enheldie : [120]

elle me fut envoyée par l'émir de Primes.
Je vous promets qu'elle trempera dans le sang vermeil.
Les Français mourront, la France en sera honnie.
Charles le vieux à la barbe fleurie
ne connaîtra plus de jour sans souffrance ni colère.
Avant un an, nous posséderons la France ;

Si la tramist li amiralz de Primes.
Jo vos plevis qu'en vermeil sanc ert mise.
Franceis murrunt e France en ert hunie ;
Carles li velz a la barbe flurie,
Jamais n'ert jurn qu'il n'en ait doel e ire.
Jusqu'a un an avrum France saisie ;

nous pourrons coucher au bourg de Saint-Denis. »
Le roi païen s'incline profondément.

Gesir porrum el burc de seint Denise. »
Li reis paiens parfundement l'enclinet. AOI.

De l'autre côté voici Chernuble de Munigre,
dont jusqu'à terre flottent les cheveux.
Il porte en se jouant un fardeau plus lourd
que quatre mulets, quand ils sont chargés.
Au pays, dit-il, dont il est le seigneur,
le soleil ne luit pas, le blé ne peut pousser,

De l'altre part est Chernubles de Munigre ; Josqu'a la tere si chevoel li balient ;
Greignor fais portet par giu, quant il s'enveiset,
Que .III. mulez ne funt, quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dun il esteit,
Soleill n'i luist, ne blet n'i poet pas creistre,

la pluie ne tombe pas, la rosée ne se pose pas ;
il n'y a pas de pierre qui ne soit toute noire.
Certains disent que les diables y demeurent.
Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée.
A Roncevaux, je la teindrai en rouge.
Si je trouve sur mon chemin le vaillant Roland

Pluie n'i chet, rusee n'i adeiset,
Piere n'i ad que tute ne seit neire :
Dient alquanz que diables i meignent.
Ce dist Chernubles : « Ma bone espee ai ceinte ;
En Rencesvals jo la teindrai vermeille.
Se trois Rollant li proz enmi ma veie,

sans que je l'attaque, je ne mérite plus d'être cru.
Je conquerrai Durendal de mon épée.
Les Français mourront, la France en sera déserte. »

A ces mots les douze pairs s'assemblent
et emmènent avec eux cent mille Sarrasins
qui brûlent de combattre et se hâtent :
ils vont s'armer à l'abri d'une sapinière.

Se ne l'asaill, dunc ne faz jo que creire,
Si cunquerrai Durendal od la meie.
Franceis murrunt e France en ert deserte. »
A icez moz li .XII. [per] s'alient ;
Itels C. milie Sarrazins od els meinent,
Ki de bataille s'argüent e hasteient :
Vunt s'aduber desuz une sapide. [47]

79

Les païens s'arment de cuirasses sarrasines
dont la plupart sont à triple épaisseur.
Ils lacent leurs solides casques de Saragosse
et ceignent des épées d'acier viennois.
Ils portent de beaux boucliers, des épieux de Valence
et des étendards blancs, bleus et vermeils.

Paien s'adubent des osbercs sarazineis,
Tuit li plusur en sunt dublez en treis. [48]
Lacent lor elmes mult bons sarraguzeis,
Ceignent espees de l'acer vianeis ;
Escuz unt genz, espiez valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz.

Ils laissent les mulets et tous les palefrois,
ils montent sur les destriers et chevauchent en rangs serrés.

Clair était le jour et beau le soleil :
il n'est pas d'armure qui toute ne flamboie.
Mille clairons sonnent pour que ce soit plus beau.
Le bruit est grand : les Français l'entendirent.

Laissent les mulz e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz e bels fut li soleilz :
N'unt guarnement que tut ne reflambeit.
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit :
Granz est la noise, si l'oïrent Franceis.

Olivier dit : « Seigneur et compagnon, je crois
que nous aurons à combattre les Sarrasins. »
Roland répond : « Que Dieu donc nous l'accorde !
Nous devons bien rester ici pour notre roi :
pour son seigneur le vassal doit souffrir la détresse
et endurer les grandes chaleurs et les grands froids,

Dist Oliver : « Sire cumpainz, ce crei,
De Sarrazins purum bataille aveir. »
Respont Rollant : « E ! Deus la nus otreit !
Ben devuns ci estre pur nostre rei :
Pur sun seignor deit hom susfrir destreiz
E endurer e granz chalz e granz freiz,

et il doit perdre et du cuir et du poil.
Que chacun veille à frapper de grands coups
Pour qu'on ne chante pas sur nous de funeste chanson !
Les païens sont dans leur tort, les chrétiens dans leur droit.
Mauvais exemple ne viendra jamais de moi. »

Sin deit hom perdre e del quir e del peil.
Or guart chascuns que granz colps [i]empleit, [49]

Que malvaise cançun de nus chantet ne seit ! [121]
Paien unt tort e chrestiens unt dreit ;
Malvaise essample n'en serat ja de mei. » AOI.

80

Olivier est monté sur une hauteur.
Il regarde sur sa droite par une vallée herbeuse
et voit venir l'armée des païens.
Du coup il appelle Roland son compagnon :
« Du côté de l'Espagne, je vois venir une telle rumeur,
tant de blanches cuirasses, tant de casques flamboyants !

Oliver est desur un pui(haut) muntez, [50]
Guardet suz destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent paienur,
Sin apelat Rollant, sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius !

Ces gens plongeront nos Français dans la douleur.
Ganelon le savait, le félon, le traître,
qui nous désigna devant l'empereur.
– Tais-toi, Olivier, répond le comte Roland.
C'est mon beau-père, je ne veux pas que tu en dises mot. »

Icist ferunt nos Franceis grant irur.
Guenes le sout, li fel, li traïtur,
Ki nus jugat devant l'empereür. »
– « Tais, Oliver, » li quens Rollant respunt,
« Mis parrastre est, ne voeill que mot en suns. »

81

Olivier est monté sur une hauteur.
Maintenant il voit très bien le royaume d'Espagne
et les Sarrasins en grand nombre assemblés.
Brillent leurs casques aux pierres serties d'or
et leurs boucliers et leurs cuirasses safrées
et leurs épieux et leurs enseignes dressées.

Oliver est desur un pui muntet ;
Or veit il ben d'Espaigne le regnet
E Sarrazins, ki tant sunt asemblez.
Luisent cil elme, ki ad or sunt gemmez,
E cil escuz e cil osbercs safrez [122]
E cil espiez, cil gunfanun fermez.

Il ne peut même pas compter les bataillons :
il y en a tant qu'il n'en connaît pas le nombre.
En lui-même il est tout bouleversé.
Le plus vite possible, il dévale du sommet,
vient aux Français et leur a tout raconté.

Sul les escheles ne poet il acunter ; [123]
Tant en i ad que mesure n'en set.
E lui meïsme en est mult esguaret.
Cum il einz pout, del pui est avalet,
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.

82

Olivier dit : « J'ai vu les païens.

Jamais nul homme sur terre n'en vit plus.
Devant nous ils sont cent mille avec leurs boucliers,
le casque lacé et la cuirasse blanche au dos ;
hampes dressées, leurs épieux bruns luisent.
Vous aurez une bataille comme il n'en fut jamais.

Dist Oliver : « Jo ai paiens veüz :
Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus.
Cil devant sunt .C. milie ad escuz,
Helmes laciez e blancs osbercs vestuz ;
Dreites cez hanstes, luisent cil espiet brun.
Bataille avrez, unches mais tel ne fut.

Seigneurs français, que Dieu vous donne sa force !
Tenez ferme le champ pour que nous ne soyons pas vaincus ! »
Les Français disent : « Maudit soit le fuyard !
Dût-on mourir, personne ne vous fera défaut. »

Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut ! [124]
El camp estez, que ne seium vencuz ! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit ! [125]
Ja pur murir ne vus en faldrat uns. » AOI.

83

Olivier dit : « Les païens viennent en force,
et nos Français, il me semble qu'ils sont bien peu.
Roland, mon compagnon, sonnez donc votre cor :
Charles l'entendra et l'armée reviendra. »
Roland répond : « Ce serait une folie !
En douce France j'en perdrais ma gloire.

Dist Oliver : « Paien unt grant esforz ;
De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi !
Cumpaign Rollant, kar sunez vostre corn ;
Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollant : « Jo fereie que fols !
En dulce France en perdreie mun los.

Aussitôt, de Durendal, je frapperai de grands coups ;
sa lame en saignera jusqu'à la garde d'or.
Les païens félons ont eu tort de venir aux cols :
je vous le jure, tous sont condamnés à mort. »

Sempres ferrai de Durendal granz colps ;
Sanglant en ert li branz entresqu'a l'or.
Felun paien mar i vindrent as porz :
Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort. » AOI.

84

« Roland mon compagnon, l'olifant, sonnez-le donc !
Charles l'entendra, il fera retourner l'armée,
le roi nous secourra avec tous ses barons. »
Roland répond : « Ne plaise à Notre Seigneur
que mes parents, par ma faute, soient blâmés
et que la douce France soit déshonorée !

– « Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez ;
Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurat nos li reis od tut sun barnet. » [51]
Respont Rollant : « Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmet

Ne France dulce ja cheet en viltet !

Mais je frapperai tant et plus de Durendal,
ma bonne épée que j'ai ceinte au côté.
Vous en verrez la lame tout ensanglantée.
Les païens félons ont eu tort de se rassembler :
je vous le jure, tous sont livrés à la mort.

Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espee que ai ceint al costet :
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Felun paien mar i sunt asemblez :
Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez. » AOI.

85

– Roland mon compagnon, sonnez votre olifant :
Charles l'entendra, lui qui passe les cols.
Je vous le jure, oui, les Francs reviendront.
– Ne plaise à Dieu, lui répond Roland,
qu'il soit jamais dit par personne au monde
que pour un païen je sonne du cor !

– « Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan, [126]
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Je vos plevis, ja returnerunt Franc. »
– « Ne placet Deu, » ço li respunt Rollant,
« Que ço seit dit de nul hume vivant,
Ne pur paien, que ja seie cornant !

Jamais on ne le reprochera à mes parents !
Quand je serai au fort de la bataille

et que je frapperai des coups par milliers,
de Durendal vous verrez l'acier sanglant.
Les Français sont braves, ils frapperont en vrais vassaux ;
jamais ceux d'Espagne n'éviteront la mort. »

Ja n'en avrunt reproece mi parent !
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil colps e .VII. cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment ; [127]
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

86

Olivier dit : « A cela je ne vois aucun blâme.
Moi, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne :
les vallées et les montagnes en sont couvertes,
et les collines et toutes les plaines.
Grandes sont les armées de ce peuple étranger,
et nous n'avons qu'une bien petite troupe. »

Dist Oliver : « D'iço ne sai jo blasme
Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne :
Cuverz en sunt li val e les muntaignes
E li lariz e trestutes les plaignes. [128]
Granz sunt les oz de cele gent estrange ;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »

Roland répond : « Mon ardeur en redouble.
Ne plaise à Dieu ni à ses anges
que jamais, par ma faute, la France perde son honneur !

Je préfère mourir que subir la honte.
C'est pour nos coups que l'empereur nous aime. »

Respunt Rollant : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet Damnedeu ne ses angles
Que ja pur mei perdet sa valur France !
Melz voeill murir que huntage me venget.
Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet. »

87

Roland est vaillant et Olivier est sage :
tous deux sont de merveilleux vassaux.
Une fois sur leurs chevaux et en armes,
jamais, dussent-ils mourir, ils n'esquiveront la bataille.
Les comtes sont braves et leurs paroles fières.
Les païens félons, furieusement, chevauchent.

Rollant est proz e Oliver est sage ; [129]
Ambedui unt me[r]veillus vasselage.
Puis que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte e lur paroles haltes.
Felun paien par grant irur chevalchent.

Olivier dit : « Roland, en voici quelques-uns !
Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin.
Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner.
Le roi présent, nous n'aurions pas de pertes.
Regardez là-haut, vers les cols d'Espagne,
Vous pouvez le voir : l'arrière-garde est à plaindre.

Dist Oliver : « Rollant, veez en alques !
Cist nus sunt prés, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifan, suner vos nel deignastes ;
Fust i li reis, n'i oüssum damage.
Guardez amunt devers les porz d'Espaigne :
Veeir poez, dolente est la rereguarde ;

Qui en est aujourd'hui, ne sera d'aucune autre. »
Roland répond : « Ne dites pas ces folies !
Maudit le cœur qui dans la poitrine prend peur !
Nous tiendrons ferme ici sur place :
nous porterons les coups et ferons la mêlée. »

Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage !
Mal seit del coer ki el piz se cuardet !
Nus remeindrum en estal en la place ;
Par nos í ert e li colps e li caples. » AOI.

88

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
il devient plus féroce que lion ou léopard.
Il appelle les Français et dit à Olivier :
« Seigneur, mon compagnon, mon ami, ne parlez plus ainsi !
L'empereur, qui nous a laissé les Français,
en a choisi vingt mille qui sont tels

Quant Rollant veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que leon ne leupart. [130]
Franceis escriet, Oliver apelat :

« Sire cumpainz, amis, nel dire ja ! [131]
Li emperere, ki Franceis nos laisat,
Itels .XX. milie en mist a une part

à son avis que pas un n'est un lâche.
Pour son seigneur on doit subir de grands maux,
endurer de grands froids et de fortes chaleurs,
on doit perdre de son sang et de sa chair.
Frappe de ta lance et moi de Durendal,
ma bonne épée que le roi me donna.

Sun escïentre n'en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals
E endurer e forz freiz e granz chalz,
Sin deit hom perdre del sanc e de la char.
Fier de [ta] lance e jo de Durendal,
Ma bone espee, que li reis me dunat.

Si je meurs, celui qui l'aura pourra dire
que ce fut l'épée d'un noble vassal. »

Se jo i moert, dire poet ki l'avrat
(E purrunt dire) que ele fut a noble vassal. » [52]

89

D'un autre côté se trouve l'archevêque Turpin.
Il éperonne son cheval et monte une colline.
Il s'adresse aux Français et leur tient un sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici.
Pour notre roi nous devons bien mourir.
Aidez-le à défendre la chrétienté !

D’altre part est li arcevesques Turpin ;
Sun cheval broche e muntet un lariz, [132]
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci ;
Pur nostre rei devum nus ben murir.
Chrestientet aidez à sustenir !

Vous aurez à vous battre, vous en êtes sûrs et certains,
car de vos yeux vous voyez les Sarrasins.
Battez votre coulpe, demandez pardon à Dieu !
Je vous absoudrai pour sauver vos âmes.
Si vous mourez, vous serez de saints martyrs,
vous aurez des sièges au plus haut paradis. »

Bataille avrez, vos en estes tuz fiz,
Kar a voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit !
Asoldrai vos pur vos anmes guarir.
Se vos murez, esterez seinz martirs, [133]
Sieges avrez el greignor pareïs. »

Les Français mettent pied à terre et se prosternent,
et l’archevêque, au nom de Dieu, les bénit ;
comme pénitence, il leur ordonne de frapper.

Franceis de[s]cendent, a tere se sunt mis,
E l’arcevesque de Deu les beneïst :
Par penitence les cumandet a ferir.

90

Les Français se relèvent et se mettent sur pied.

Les voici absous de tous leurs péchés.
Et l'archevêque, au nom de Dieu, a fait sur eux le signe de la croix.
Puis ils sont montés sur leurs rapides destriers.
Ils sont armés comme de vrais chevaliers
et tout équipés pour la bataille.

Franceis se drecent, si se metent sur piez.
Ben sunt asols e quites de lur pecchez,
E l'arcevesque de Deu les ad seignez ;
Puis sunt muntez sur lur curanz destrers. [134]
Adobez sunt a lei de chevalers [135]
E de bataille sunt tuit apareillez.

Le comte Roland appelle Olivier :
« Seigneur mon compagnon, vous le saviez fort bien,
Ganelon nous a tous trahis :
il en a reçu de l'or, des biens et des deniers.
L'empereur devrait bien nous venger.
Le roi Marsile de nous a passé marché,
mais à coups d'épées il lui faudra payer. »

Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpainz, mult ben le saviez
Que Guenelun nos ad tuz espiez ;
Pris en ad or e aveir e deners.
Li emperere nos devreit ben venger.
Li reis Marsilie de nos ad fait marchet ;
Mais as espees l'estuvrat esleger. » AOI.

Aux cols d'Espagne Roland est passé
sur Veillantif, son bon cheval rapide.
Il porte ses armes, qui lui vont très bien,
et le baron de brandir son épieu
et d'en tourner le fer contre le ciel.
A la pointe est fixé un gonfanon tout blanc,

As porz d'Espaigne en est passet Rollant
Sur Veillantif, sun bun cheval curant.
Portet ses armes, mult li sunt avenanz,
Mais sun espiet vait li bers palmeiant,
Cuntre le ciel vait la mure turnant, [53] [136]
Laciet en su un gunfanun tut blanc ;

dont les franges battent jusqu'à ses mains.
Il a le corps bien fait, le visage clair et riant.
Son compagnon vient à sa suite,
et ceux de France le proclament leur protecteur.
Pour les Sarrasins son regard est farouche
et, pour les Français, humble et tendre.

Les renges li batent josqu'as mains. [137]
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
Sun cumpaignun aprés le vait sivant,
E cil de France le cleiment a guarant. [138]
Vers Sarrazins reguardet fierement
E vers Franceis humeles a dulcement,

Il leur a parlé avec beaucoup d'égards :
« Seigneurs barons, allez doucement au pas !
Ces païens cherchent à se faire massacrer.
Aujourd'hui, nous aurons un grand et riche butin :
nul roi de France n'en eut jamais de cette valeur. »

Sur ces paroles, les armées en viennent aux prises.

Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs barons, suef pas alez tenant ! [54]
Cist paien vont grant martirie querant.
Encoi avrum en eschec bel e gent :
Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
A ces paroles vunt les oz ajustant. AOI.

92

Olivier dit : « Je n'ai pas le cœur à parler.
Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner,
et Charles vous fait bel et bien défaut.
Il n'en sait rien, il n'est pas coupable, le preux.
Ceux qui sont là ne méritent aucun blâme.
Chevauchez donc du mieux que vous pouvez !

Dist Oliver : « N'ai cure de parler.
Vostre olifan ne deignastes suner,
Ne de Carlun mie vos n'en avez.
Il n'en set mot, n'i ad culpes li bers. [139]
Cil ki la sunt ne funt mie a blasmer.
Kar chevalchez a quanque vos puez !

Seigneurs barons, tenez bon sur le champ !
Par Dieu, je vous en prie, soyez bien attentifs
à frapper fort, à rendre coup pour coup !
Le cri de guerre de Charles, nous ne devons pas l'oublier. »
A ces mots, les Français ont poussé le cri.
A les entendre clamer « Monjoie »,

Seignors baruns, el camp vos retenez !
Pur Deu vos pri, ben seiez purpensez
De colps ferir, de receivre e (de) duner !
L'enseigne Carle n'i devum ublier. » [140]
A icest mot sunt Franceis escriet.
Ki dunc oïst « Munjoie » demander, [141]

on aurait pu se rappeler ce qu'est la vaillance.
Puis ils chevauchent, Dieu ! si farouches,
piquant des éperons pour aller au plus vite,
et s'en vont frapper : que feraient-ils d'autre ?
Les Sarrasins ne les ont pas craints.
Francs et païens, les voici aux prises !

De vasselage li poüst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus ! par si grant fiertet !
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
Si vunt ferir, que fereient il el ?
E Sarrazins nes unt mie dutez ;
Francs e paiens, as les vus ajustez.

93

Le neveu de Marsile, qui se nomme Aelroth,
chevauche le tout premier devant l'armée.
A nos Français il lance des injures :
« Félons de Français, aujourd'hui vous vous battrez avec les nôtres.
Il vous a trahis, celui qui devait vous garder.
Fou est le roi qui vous laissa aux cols.

Li niés Marsilie, il ad a num Aelroth ; [142]

Tut premereins chevalchet devant l'ost.
De noz Franceis vait disant si mals moz :
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz.
Traït vos ad ki a guarder vos out.
Fols est li reis ki vos laissat as porz.

En ce jour, la douce France perdra sa gloire
et Charlemagne le bras droit de son corps. »
Quand Roland l'entend, Dieu ! quelle est sa douleur !
Il éperonne son cheval, le laisse courir à toute bride,
et le comte va frapper l'autre de toutes ses forces.
Il brise son bouclier, déchire sa cuirasse,

Enquoi perdrat France dulce sun los,
Charles li magnes le destre braz del cors. »
Quant l'ot Rollant, Deus ! si grant doel en out !
Sun cheval brochet, laiset curre a esforz,
Vait le ferir li quens quanque il pout.
L'escut li freint e l'osberc li desclot, [143]

il lui ouvre la poitrine, lui rompt les os
et lui fend en deux toute l'échine ;
de son épieu il lui arrache l'âme ;
il enfonce le fer et fait chanceler son corps ;
de la longueur de sa lance il l'abat mort de son cheval ;
en deux moitiés il lui a brisé le cou.

Trenchet le piz, si li briset les os,
Tute l'eschine li desevret del dos,
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort, [144]
En dous meitiez li ad briset le col ;

Il ne manquera pas, dit-il, de lui parler :
« Fieffé coquin, Charles n'est pas fou,
et jamais il n'a toléré la trahison.
Il agit en brave en nous laissant aux cols.
Aujourd'hui, la douce France ne perdra pas sa gloire.
Frappez, Français ; le premier coup est pour nous !
Nous avons pour nous le droit, et ces canailles ont tort. »

Ne leserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ultreculvert, Carles n'est mie fol, [145]
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu'il nus laisad as porz :
Oí n'en perdrat France dulce sun los.
Ferez i, Francs, nostre est li premers colps !
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort. » AOI.

94

Il y a là un duc, nommé Falsaron.
C'était le frère du roi Marsile ;
il tenait la terre de Dathan et d'Abiron.
Sous le ciel il n'est traître plus endurci.
Entre les deux yeux il avait le front si large
qu'on pouvait y mesurer un bon demi-pied.

Un duc i est, si ad num Falsaron :
Icil er[t] frere al rei Marsiliun ;
Il tint la tere Datliun e Balbiun. [146]
Suz cel nen at plus encrisme felun.
Entre les dous oilz mult out large le front,
Grant demi pied mesurer i pout hom.

La douleur l'accable, à voir son neveu mort.
Il sort de la foule, s'expose aux coups
et pousse le cri de guerre des païens.
Envers les Français il est fort insolent :
« Aujourd'hui, la douce France perdra son honneur. »
A l'entendre, Olivier devient furieux.

Asez ad doel quant vit mort sun nevold,
Ist de la prese, si se met en bandun,
E se(s')escriet l'enseigne paienor ;
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s'onur ! » [147]
Ot le Oliver, sin ad mult grant irur ;

Il pique son cheval de ses éperons dorés
et va le frapper en vrai baron.
Il brise son bouclier et fend sa cuirasse ;
dans le corps il lui enfonce les pans du gonfanon,
de la longueur de sa lance il l'abat des arçons, mort.
Il regarde à terre et voit étendue la canaille ;

Le cheval brochet des oriez esperuns,
Vait le ferir en guise de baron.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns ;
Guardet a tere, veit gesir le glutun,

il l'a vivement apostrophée :
« De vos menaces, misérable, je me moque.
Frappez, Français, car notre victoire sera complète ! »
Il crie « Monjoie » : c'est le cri de guerre de Charles.

Si li ad dit par mult fiere raison :

« De voz manaces, culvert, jo n'ai essoign.
Ferez i, Francs, kar tres ben les veincrum ! »
– « Munjoie ! » escriet, ça est l'enseigne Carlun. AOI.

95

Il y a là un roi, nommé Corsablis.
C'est un Berbère d'un pays lointain.
Il a appelé les autres Sarrasins :
« Cette bataille, nous pouvons la soutenir,
Car les Français sont en très petit nombre.
Ceux qui sont là méritent notre mépris.

Uns reis i est, si ad num Corsablix :
Barbarins est, d'un estra[n]ge païs.
Si apelad lé altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,
Kar de Franceis i ad asez petit.
Cels ki ci sunt devum aveir mult vil ;

Malgré Charles, pas un seul ne sera sauvé :
voici le jour où il leur faudra mourir. »
L'archevêque Turpin l'a bien entendu :
sous le ciel il n'est homme qu'il haïsse davantage.
Il pique son cheval de ses éperons d'or pur,
et vigoureusement il est allé le frapper.

Ja pur Charles n'i ert un seul guarit :
Or est le jur qu'els estuvrat murir. »
Ben l'entendit li arc[e]vesques Turpin :
Suz ciel n'at hume que [tant] voeillet haïr ;

Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,
Par grant vertut si l'est alet ferir.

Il lui brise le bouclier et lui défait la cuirasse ;
il lui met au travers du corps son grand épieu ;
il enfonce le fer et le fait chanceler ;
de la longueur de sa lance il l'abat mort sur le chemin.
Il regarde en arrière et voit étendue la canaille.
Il ne manquera pas de lui parler, dit-il :

L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist,
Empeint le ben que mort le fait brandir,
Pleine sa hanste l'abat mort el chemin.
Guardet arere, veit le glutun gesir, [148]
Ne laisserat que n'i parolt, ço dit :

« Misérable païen, vous en avez menti.
Charles, mon seigneur, est toujours notre protecteur.
Nos Français n'ont pas envie de fuir.
Vos compagnons, nous les arrêterons tout net.
Je vous apprends une nouvelle : il vous faudra souffrir la mort.
Frappez, Français ! Qu'aucun de vous ne faiblisse !

« Culvert paien, vos i avez mentit !
Carles, mi sire, nus est guarant tuz dis ;
Nostre Franceis n'unt talent de fuïr.
Vos cumpaignuns feruns trestuz restifs ;
Nuveles vos di : mort vos estoet susfrir.
Ferez, Franceis ! Nul de vus ne s'ublit !

Ce premier coup est à nous, Dieu merci ! »
Il crie « Monjoie » pour garder le camp.

Cist premer colp est nostre, Deu mercit ! » [149]
– « Munjoie ! » escriet por le camp retenir.

96

Et Gérin frappe Malprimis de Brigal :
son bon bouclier ne lui sert à rien du tout.
Il en brise toute la bosse de cristal
dont une moitié tombe à terre ;
il lui entame la cuirasse jusqu'à la chair,
lui enfonce dans le corps son bon épieu.

E Gerins fiert Malprimis de Brigal ; [55]
Sis bons escuz un dener ne li valt :
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitiet li turnet cuntreval ;
L'osberc li rumpt entresque a la charn,
Sun bon espiet enz el cors li enbat.

Le païen tombe à terre tout d'un bloc.
Quant à son âme, Satan l'emporte.

Li paiens chet cuntreval a un quat ;
L'anme de lu ien portet Sathanas. AOI.

97

Son compagnon Gérier frappe l'amiral :
il lui brise le bouclier, lui démaille la cuirasse ;
il lui plonge son bon épieu dans le cœur ;

il lui enfonce le fer qu'il lui passe à travers le corps ;
de la longueur de sa lance il l'abat mort sur place.
Olivier dit : « Belle est notre bataille ! »

E sis cumpainz Gerers fiert l'amurafle :
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li me(n)t en la curaille,
Empeint le bien, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el camp, pleine sa hanste,
Dist Oliver : « Gente est nostre bataille ! »

98

Le duc Samson va frapper l'almaçour :
il lui brise le bouclier, orné d'or et de fleurs.
Sa bonne cuirasse ne le protège guère :
il lui perce le cœur, le foie et le poumon,
au point qu'il l'abat mort, qu'on le déplore ou non.
L'archevêque dit : « C'est le coup d'un baron ! »

Sansun li dux, (il) vait ferir l'almaçur :
L'escut li freinst, ki est a flurs e ad ór,
Li bons osbercs ne li est guarant prod,
Trenchet li le coer, le firie e le pulmun,
Que l'abat [mort], qui qu'en peist u qui nun.
Dist l'arcevesque : « Cist colp est de baron ! »

99

Et Anséis lâche la bride à son cheval

et va frapper Turgis de Tortelose ;
il lui brise le bouclier sous la bosse dorée,
de sa cuirasse il entaille les doubles mailles ;
dans le corps il lui plonge la pointe du bon épieu,
l'enfonce avec force et le transperce ;

E Anseïs laiset le cheval curre,
Si vait ferir Turgis de Turteluse ;
L'escut li freint desuz l'oree bucle,
De sun osberc li derumpit les dubles,
Del bon espiet el cors li met la mure,
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,

de la longueur de sa lance il le renverse mort sur-le-champ.
Roland dit : « C'est le coup d'un vrai preux ! »

Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Ço dist Rollant : « Cist colp est de produme ! »

100

Et Angelier, le Gascon de Bordeaux,
éperonne son cheval et lui lâche les rênes,
et va frapper Escremis de Valterne.
Il lui brise et disloque le bouclier qu'il porte au cou,
et de sa cuirasse il déchire la ventaille,
et il le frappe au beau milieu de la poitrine ;

Et Engelers li Guascuinz de Burdele
Sun cheval brochet, si li laschet la resne, [56]
Si vait ferir Escremiz de Valterne :
L'escut del col li freint e escantelet,

De sun osberc li rumpit la ventaille,
Sil fiert el piz entre les dous furceles, [150]

de la longueur de sa lance il l'abat mort de sa selle ;
puis il lui dit : « Vous êtes condamné ! »

Pleine sa hanste l'abat mort de la sele ;
Aprés li dist : « Turnet estes a perdre ! » AOI.

101

Et Oton frappe un païen, Estorgant,
sur son bouclier, au bord supérieur,
dont il déchire le vermeil et le blanc ;
de sa cuirasse il a rompu les pans
et lui plante au corps son bon épieu tranchant,
si bien qu'il l'abat mort de son cheval rapide.
Puis il lui dit : « Rien ne vous sauvera ! »

E Otes fie[r]t un paien, Estorgans, [57]
Sur sun escut en la pene devant,
Que tut li trenchet le vermeill e le blanc ;
De sun osberc li ad rumput les pans,
El cors li met sun bon espiet tre[n]chant,
Que mort l'abat de sun cheval curant.
Aprés li dist : « Ja n'i avrez guarant ! »

102

Quant à Berenger, il frappe Estramarit,

brise son bouclier, met en pièces sa cuirasse
et en plein corps lui plante son robuste épieu,
si bien qu'il l'abat mort entre mille Sarrasins.
Des douze pairs, dix ont été tués ;
il n'en est resté que deux de vivants :
c'est Chernuble et le comte Margarit.

E Berenger, il fiert Astramariz :
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun fort espiet par mi le cors li mist, [58]
Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
Des .XII. pers li .X. en sunt ocis ;
Ne mes que dous n'en i ad remés vifs ;
Ço est Chernubles e li quens Margariz.

103

Margarit est un valeureux chevalier,
beau, fort, rapide et vif.
Il éperonne son cheval, va frapper Olivier,
lui brise le bouclier sous la bosse d'or pur,
et sur son flanc pousse son épieu.
Dieu l'a protégé : le corps n'est pas touché.

Margariz est mult vaillant chevalers,
E bels e forz e isnels e legers.
Le cheval brochet, vait ferir Oliver :
L'escut li freint suz la bucle d'or mer,
Lez le costet li conduist sun espiet.
Deus le guarit, qu'el(l) cors ne l'ad tuchet.

La hampe se brise sans rien abattre.
Il passe outre sans rencontrer d'obstacle
et sonne sa trompe pour rallier les siens.

La hanste fruisset, mie n'en abatiet. [59]
Ultre s'en vait, qu'il n'i ad desturber ; [151]
Sunet sun gresle pur les soens ralier.

104

La bataille fait rage et devient générale.
Le comte Roland ne fuit pas le danger.
Il frappe de l'épieu tant que résiste la hampe ;
après quinze coups il l'a brisée et détruite.
Il dégaine Durendal, sa bonne épée,
il éperonne son cheval et va frapper Chernuble,

La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollant mie ne s'asoüret,
Fiert de l'espiet tant cume hanste li duret ;
A. XV. cols l'ad fraite e […] perdue.
Trait Durendal, sa bone espee nue,
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble :

il lui brise le casque où brillent des escarboucles,
lui tranche la tête et la chevelure,
lui tranche les yeux et le visage,
et la cuirasse blanche aux fines mailles,
et tout le corps jusqu'à l'enfourchure.
À travers la selle plaquée d'or,

L'elme li freint u li carbuncle luisent, [152]

Trenchet le chef e la cheveleüre, [60 153]
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc, dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu'en la furcheüre.
Enz en la sele, ki est a or batue,

l'épée atteint le corps du cheval,
lui tranche l'échine sans chercher la jointure,
et il l'abat raide mort dans le pré sur l'herbe drue.
Puis il lui dit : « Canaille, pour votre malheur vous êtes venu ici !
De Mahomet vous n'aurez jamais d'aide.
Un truand comme vous ne gagnera pas aujourd'hui la bataille. »

El cheval est l'espee aresteüe,
Trenchet l'eschine, hunc n'i out quis [joi]nture,
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue ;
Aprés li dist : « Culvert, mar i moüstes !
De Mahumet ja n'i avrez aiude.
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue. »

105

Le comte Roland par le champ chevauche,
il tient Durendal qui tranche et taille bien.
Des Sarrasins il fait un affreux carnage.
Ah ! si vous l'aviez vu les jeter morts l'un sur l'autre,
le sang clair répandu sur la place !
Il en a ensanglanté sa cuirasse et ses bras,

Li quens Rollant par mi le champ chevalchet,
Tient Durendal, ki ben trenchet e taillet,

Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui veïst l'un geter mort su[r] l'altre,
Li sanc tuz clers gesir par cele place !
Sanglant en ad e l'osberc e[la]brace,[154]

et son bon cheval à l'encolure et aux épaules.
Et Olivier, pour frapper, n'est pas en retard,
les douze pairs ne méritent aucun reproche
et les Français frappent à coups redoublés.
Les païens meurent, d'autres se pâment.
L'archevêque s'écrie : « Bénis soient nos barons ! »
Il crie « Monjoie », c'est le cri de guerre de Charles.

Sun bon cheval le col e les [es]palles.
E Oliver de ferir ne se target,
Li .XII. per n'en deivent aveir blasme,
E li Franceis i fierent e si caplent.
Moerent paien e alquanz en i pasment.
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnage ! »
« Munjoie ! » escriet, ço est l'enseigne Carle. AOI.

106

Et Olivier chevauche parmi la mêlée ;
de sa lance brisée, il n'a plus qu'un tronçon.
Il va frapper un païen, Malsaron,
lui brise son bouclier couvert d'or et de fleurs,
lui fait de la tête sauter les deux yeux
et la cervelle lui tombe jusqu'aux pieds.

E Oliver chevalchet par l'estor,

Sa hanste est frait, n'en ad que un trunçun, [155]
E vait ferir un paien, Malun : [61 156]
L'escut li freint, ki est ad or e a flur,
Fors de la teste li met les oilz ansdous.
E la cervele li chet as piez desuz ;

Il l'abat mort avec sept cents des leurs.
Puis il a tué Turgis et Esturgot.
Sa lance se brise et se fend jusqu'aux poings.
Roland lui dit : « Compagnon, que faites-vous ?
Dans une telle bataille, je ne veux pas d'un bâton ;
le fer et l'acier doivent prévaloir.

Mort le tresturnet od tut .VII. C. des lur.
Pois ad ocis Turgis e Esturguz ;
La hanste briset e esclicet josqu'as poinz.
Ço dist Rollant : « Cumpainz, que faites vos ?
En tel bataille n'ai cure de bastun ;
Fers e acers i deit aveir valor.

Où est donc votre épée qui se nomme Hauteclaire ?
La poignée en est d'or, le pommeau de cristal.
– Je n'ai pu la tirer, lui répond Olivier,
car, à frapper, j'avais tant de besogne ! »

U est vostre espee, ki Halteclere ad num ?
D'or est li helz e de cristal li punz. »
– « Ne la poi traire, » Oliver li respunt,
« Kar de ferir oi jo si grant bosoign ! » AOI.

Sire Olivier a tiré sa bonne épée
que son compagnon Roland lui a tant demandée,
et il l'a brandie en vrai chevalier.
Il frappe un païen, Justin de Valferrée,
il lui partage en deux toute la tête,
il lui tranche le corps et la brogne safrée,

Danz Oliver trait ad sa bone espee
Que ses cumpainz Rollant li ad tant demandee,
E il li ad cum chevaler mustree.
Fiert un paien, Justin de Val Ferree :
Tute la teste li ad par mi sevree,
Trenchet le cors e [la] bronie safree,

la bonne selle aux gemmes serties d'or,
et du cheval il a tranché l'échine.
Il les abat morts devant lui dans le pré.
Roland lui dit : « Je vous reconnais, frère.
Pour de tels coups l'empereur nous aime. »
De toutes parts, on a crié « Monjoie ».

La bone sele, ki a ór est gemmee,
E al ceval a l'eschine trenchee ;
Tut abat mort devant loi en la pree.
Ço dist Rollant : « Vos reconois jo, frere ! [62] [157]
Por itels colps nos eimet li emperere. »
De tutes parz est « Munjo[i]e ! » escriee. AOI.

108

Le comte Gérin monte le cheval Sorel

et son compagnon Gérier Passecerf.
Ils lâchent leurs rênes, éperonnent tous deux avec force
et vont frapper un païen, Timozel,
l'un sur le bouclier, l'autre sur la cuirasse.
Leurs deux épieux se brisent dans le corps

Li quens Gerins set el ceval Sorel
E sis cumpainz Gerers en Passecerf ;
Laschent lor reisnes, brochent amdui a ait,
E vunt ferir un paien, Timozel,
L'un en l'escut e li altre en l'osberc.
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,

qu'ils renversent mort au milieu d'un guéret.
Je n'ai pas entendu dire ni ne sais
lequel les deux fut le plus rapide.
Il y avait Esprieres, le fils de Burdel,
(que tua Angelier de Bordeaux).
L'archevêque leur tua Siglorel

Mort le tresturnent tres enmi un guaret,
Ne l'oï dire ne jo mi nel sai
Liquels d'els dous en fut li plus isnels.
Esprieres icil fut filz Burdel
... [63]
E l'arcevesque lor ocist Siglorel,

l'enchanteur qui avait déjà été en enfer
où par sortilège l'avait conduit Jupiter.
Turpin dit ces mots : « Celui-ci nous causait du tort. »
Roland répond : « La canaille est vaincue.
Olivier, frère, ce sont des coups que j'aime ! »

L'encanteür ki ja fut en enfer :

Par artimal l'i cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait. »
Respunt Rollant : « Vencut est le culvert.
Oliver, frere, itels colps me sunt bel ! »

109

La bataille, entre-temps, est devenue plus dure.
Francs et païens échangent de merveilleux coups.
Les uns frappent, les autres se défendent.
Que de hampes brisées et ensanglantées !
Que de gonfanons et d'enseignes déchirés !
Que de vaillants Français y perdent leur jeunesse !

La bataille est aduree endementres.
France e paien merveilus colps i rendent.
Fierent li un, li alter se defendent.
Tant hanste i ad e fraite e sanglente,
Tant gunfanun rumpu e tant enseigne !
Tant bon Franceis i perdent lor juvente !

Ils ne reverront pas leurs mères ni leurs femmes,
ni ceux de France qui aux cols les attendent.
Charlemagne en pleure et se lamente.
À quoi bon ? Ils n'en auront pas de secours.
Ganelon l'a bien mal servi le jour
où, à Saragosse, il alla vendre les siens.

Ne reverrunt lor meres ne lor femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent. AOI.
Karles li magnes en pluret, si se demente. [64]

De ço qui calt ? N'en avrunt sucurance.
Malvais servis[e] le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnee alat vendre ; [158]

Il en perdit ensuite et la vie et les membres ;
au procès d'Aix, il fut condamné à être pendu,
et avec lui trente de ses parents
qui ne s'attendaient pas à mourir.

Puis en perdit e sa vie e ses membres ;
El plait ad Ais en fut juget a pendre,
De ses parenz ensembl'od lui tels trente
Ki de murir nen ourent esperance. AOI.

110

La bataille est merveilleuse et pénible.
Olivier et Roland frappent à tour de bras,
l'archevêque rend plus de mille coups,
les douze pairs ne perdent pas leur temps,
et les Français frappent tous ensemble.
Les païens meurent par centaines et milliers :

La bataille est merveilleuse e pesant ;
Mult ben i fiert Oliver e Rollant,
Li arcevesques plus de mil colps i rent,
Li .XII. per ne targent nient,
E li Franceis i fierent comunement.
Moerent paien a millere e a cent : [159]

qui ne fuit pas, contre la mort n'a pas de recours ;
bon gré mal gré, il y laisse sa vie.

Les Français perdent leurs meilleurs défenseurs ;
ils ne reverront pas leurs pères ni leurs parents,
ni Charlemagne qui aux cols les attend.
En France se déchaîne une prodigieuse tourmente,

Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent ;
Voillet o nun, tut i laisset sun tens.
Franceis i perdent lor meillors guarnemenz ; Ne reverrunt lor peres ne lor parenz,
Ne Carlemagne, ki as porz les atent.
En France en ad mult merveillus turment : [160]

des orages de tonnerre et de vent,
de pluie et de grêle, hors de toute mesure ;
la foudre tombe à coups redoublés
dans le fracas d'un tremblement de terre :
de Saint-Michel-du-Péril jusqu'à Xanten,
de Besançon jusqu'au port de Wissant,

Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluies e gresilz desmesureement ;
Chiedent i fuildres e menut e suvent,
E terremoete ço i ad veirement.
De seint Michel del Peril josqu'as Seinz, [65] [161]
Des Besençun tresqu'as[port] de Guitsand,

il n'est pas de maison dont un mur ne se fende.
En plein midi règnent de sombres ténèbres :
il n'y a de clarté que si le ciel se fend.
Personne ne le voit sans être épouvanté.
Plusieurs disent : « C'est la consommation des siècles,
la fin du monde à quoi nous assistons. »

N'en ad recet dunt del mur ne cravent.

Cuntre midi tenebres i ad granz ;
N'i ad clartet, se li ciels nen i fent.
Hume nel veit ki mult ne s'essp[o]ant. [66]
Dient plusor : « Ço est li definement,
La fin del secle ki nus est en present. »

Ils ne savent pas, ils ne disent rien de vrai :
c'est le grand deuil pour la mort de Roland.

Il nel sevent, ne dient veir nient :
Ço est li granz dulors por la mort de Rollant.

111

Les Français ont frappé avec cœur et force.
Les païens sont morts par milliers, en masse :
de cent milliers il n'est pas deux survivants.
L'archevêque dit : « Nos hommes sont très braves ;
sous le ciel il n'est personne qui en ait de meilleurs.
Il est écrit dans l'Histoire des Francs

Franceis i unt ferut de coer e de vigur ;
Paien sunt morz a millers e a fuls :
De cent millers n'en poent guarir dous. [162]
Dist l'arcevesques : « Nostre hume sunt mult proz : [67]
Suz ciel n'ad home plus en ait de meillors. »
Il est escrit en la Geste Francor [163]

que notre empereur eut de bons vassaux. »
Ils vont par le champ et recherchent les leurs.
Ils versent des larmes de douleur et de tendresse
sur leurs parents, du fond du cœur, avec amour.

Le roi Marsile, avec sa grande armée, surgit contre eux.

Que vassals est li nostre empereür. [164]
Vunt par le camp, si requerent les lor,
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Por lor parenz par coer e par amor.
Li reis Marsilie od sa grand ost lor surt. AOI.

112

Marsile vient le long d'une vallée
avec la grande armée qu'il avait assemblée.
Le roi a compté vingt compagnies,
dont brillent les casques aux pierres serties dans l'or,
et les boucliers et les brognes safranées.
Sept mille clairons sonnent la charge :

Marsilie vient par mi une valee
Od sa grant ost que il out asemblee.
.XX. escheles ad li reis anumbrees.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees, [68]
E cil escuz e cez bronies sasfrees ;
.VII. milie graisles i sunent la menee : [165]

grand est le bruit par toute la contrée.
Roland dit : « Olivier, compagnon, frère,
Ganelon le félon a juré notre mort.
La trahison ne peut être cachée :
L'empereur en prendra une terrible vengeance.
Nous aurons une rude et dure bataille.

Grant est la noise par tute la contree.

Ço dist Rollant : « Oliver, compaign, frere,
Guenes li fels ad nostre mort juree ;
La traïsun ne poet estre celee ;
Mult grant venjance en prendrat l'emperere.
Bataille avrum e aduree e pesme. » AOI.

Jamais personne ne vit tel affrontement.
Je frapperai de Durendal mon épée,
et vous, compagnon, frapperez de Hauteclaire.
En tant de terres nous les avons portées !
Tant de batailles nous avons par elles gagnées !
L'on ne doit pas sur elles chanter de mauvaise chanson. »

Unches mais hom tel ne vit ajustee.
Jo i ferrai de Durendal, m'espee,
E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
En tanz lius les avum nos portees !
Tantes batailles avez faites en camps !
Male chançun n'en deit estre cantee. » AOI.

113

Marsile voit le massacre de ses gens :
il fait sonner ses cors et ses trompettes,
puis il chevauche au milieu de sa grande armée.
En avant chevauche un Sarrasin, Abîme,
le plus félon de toute sa compagnie.
Il est chargé de vices et de crimes affreux ;

Marsilies veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses cors e ses buisines,

Puis si chevalchet od sa grant ost banie. [166]
Devant chevalchet un sarrasin, Abisme :
Plus fel de lui n'out en sa cumpagnie.
Te(t)ches ad males e mult granz felonies ; [69]

il ne croit pas en Dieu, le fils de sainte Marie.
Il est aussi noir que la poix fondue,
et aime mieux la trahison et le meurtre
que tout l'or de la Galice.
Jamais personne ne l'a vu jouer ni rire.
C'est un bon vassal plein de témérité :

Ne creit en Deu, le filz sainte Marie ; [70]
Issi est neirs cume peiz ki est demise ;
Plus aiment il traïsun e murdrie
Qu'(e) il ne fesist trestut l'or de Galice ;
Unches nuls hom nel vit juer ne rire.
Vasselage ad e mult grant estultie :

c'est pourquoi il est cher au félon roi Marsile.
Il porte son dragon auquel se rallient ses gens.
L'archevêque ne l'aimera jamais.
Dès qu'il le voit, il désire le frapper.
Tout bas, il se dit à lui-même :
« Ce Sarrasin me semble fort hérétique :

Por ço est drud al felun rei Marsilie ;
Sun dragun portet a qui sa gent s'alient. [167]
Li arcevesque ne l'amerat ja mie ;
Cum il le vit, a ferir le desiret.
Mult quiement le dit a sei meïsme :
« Cel Sarraz[in] me semblet mult herite ;

le mieux, de beaucoup, c'est que j'aille le tuer.

Jamais je n'ai aimé couard ni couardise. »

Mielz est mult que jo l'alge ocire.
Unches n'amai cuard ne cuardie. » AOI.

114

L'archevêque commence la bataille.
Il monte le cheval qu'il prit à Grossaille,
c'était un roi qu'il tua au Danemark.
Le destrier est rapide et ardent,
il a les sabots bien faits, les jambes plates,
la cuisse courte et la croupe très large,

Li arcevesque cumencet la bataille.
Siet el cheval qu'il tolit a Grossaille,
Ço ert uns reis qu'il ocist en Denemarche.
Li destrers est e curanz e aates,
Piez a copiez e les gambes ad plates, [168]
Curte la quisse e la crupe bien large,

la queue blanche et la crinière jaune,
les flancs allongés, l'échine très haute,
les oreilles petites, la tête toute fauve.
Il n'est pas de bête qui aille aussi vite que lui.
L'archevêque l'éperonne vigoureusement.
Rien ne l'empêchera d'attaquer Abîme,

Lungs les costez e l'eschine ad ben halte,
Blanche la cue e la crignete jalne,
Petites les oreilles, la teste tute falve ;
Beste nen est nule ki encontre lui alge.

Li arcevesque brochet par tant grant vasselage :
Ne laisserat qu'Abisme nen asaillet ;

il va le frapper sur son bouclier d'émir,
couvert de pierreries, d'améthystes, de topazes,
de diamants et d'escarboucles qui flamboient.
A Val-Métas un diable le lui avait donné,
et l'émir Galafe le lui avait transmis.
Turpin le frappe sans aucun ménagement ;

Vait le ferir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, ametistes e topazes, [169]
Esterminals e carbuncles ki ardent ; [170]
En Val Metas li dunat uns diables,
Si li tramist li amiralz Galafes.
Turpins i fiert, ki nient ne l'esparignet,

après son coup, je ne crois pas que le bouclier vaille un denier.
Il transperce le Sarrasin de part en part,
et l'abat mort sur un terrain désert.
Les Français disent : « Quel vaillant vassal !
Avec l'archevêque, l'honneur de la crosse est sauf. »

Enprés sun colp ne quid que un dener vaillet, Le cors li trenchet tres l'un costet qu'a l'altre,
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage !
En l'arcevesque est ben la croce salve. »

115

Les Français voient qu'il y a tant de païens ;

de toutes parts les champs en sont couverts.
Souvent ils appellent Olivier et Roland
et les douze pairs, pour qu'ils les protègent.
Et l'archevêque leur dit son sentiment :
« Seigneurs barons, n'ayez pas de viles pensées !

Franceis veient que paiens i ad tant,
De tutes parz en sunt cuvert li camp.
Suvent regretent Oliver e Rollant,
Les .XII. pers, qu'il lor seient guarant.
E l'arcevesque lur dist de sun semblant :
« Seignors barons, n'en alez mespensant !

Par Dieu je vous prie de ne pas fuir,
afin qu'aucun homme de bien ne fasse sur vous de mauvaise chanson.
Il vaut bien mieux que nous mourions en combattant.
Il nous est promis une fin prochaine :
au-delà de ce jour, nous ne serons plus vivants.
Mais d'une chose je puis vous assurer :

Pur Deu vos pri que ne seiez fuiant,
Que nuls prozdom malvaisement n'en chant.
Asez est mielz que moerium cumbatant.
Pramis nus est fin prendrum a itant,
Ultre cest jurn ne serum plus vivant ;
Mais d'une chose vos soi jo ben guarant :

le saint Paradis vous est grand ouvert ;
avec les Innocents vous y siégerez. »
Ces mots réconfortent les Francs si bien
qu'il n'en est aucun qui ne crie « Monjoie »

Seint pareïs vos est abandunant ;

As Innocenz vos en serez seant. »
A icest mot si s'esbaldissent Franc,
Cel nen i ad « Munjoie ! » ne demant. AOI.

116

Il y avait un Sarrasin de Saragosse,
de la cité il possédait la moitié.
C'est Climborin qui n'était pas homme de bien.
Il avait pris le serment du comte Ganelon,
par amitié il l'avait embrassé sur la bouche
et lui avait donné son épée et son escarboucle.

Un Sarrazin i out de Sarraguce,
De la citet l'une meitet est sue :
Ço est Climborins, ki pas ne fut produme.
Fiance prist de Genelun le cunte,
Par amistiet l'en baisat en la buche,
Si l'en dunat s'espee e s'escarbuncle. [71]

Il couvrira de honte, dit-il, la Terre des Aïeux
et à l'empereur arrachera la couronne.
Il monte le cheval qu'il appelle Barbamouche,
plus rapide qu'épervier ou hirondelle.
Il l'éperonne bien, lui lâche la bride
et va frapper Angelier de Gascogne

Tere Major, ço dit, metrat a hunte,
A l'emperere si toldrat la curone.
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche,
Plus est isnels que esprever ne arunde.

Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascoigne.

que ne peuvent protéger ni son bouclier ni sa cuirasse.
De son épieu il lui plante la pointe dans le corps,
l'appuie à fond ; il le transperce de son fer,
de la longueur de sa lance il le renverse mort sur-le-champ.
Puis il s'écrie : « Ces gens sont bons à tuer !
Frappez, païens, pour rompre la presse ! »
Les Français disent : « Dieu ! Quelle douleur que de perdre un homme valeureux ! »

Nel poet guarir sun escut ne sa bronie :
De sun espiet el cors li met la mure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.
Aprés escriet : « Cist sunt bon a cunfundre !
Ferez, paien, pur la presse derumpre ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de prodome ! » AOI.

117

Le comte Roland appelle Olivier :
« Sire compagnon, voilà qu'est mort Angelier ;
nous n'avions pas de plus valeureux chevalier. »
Le comte répond : « Que Dieu me donne de le venger ! »
Il pique son cheval de ses éperons d'or pur,
il tient Hauteclaire dont l'acier est sanglant.

Li quens Rollant en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, ja est morz Engeler ;

Nus n'avium plus vaillant chevaler. »
Respont li quens : « Deus le me doinst venger ! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,
Tient Halteclere, sanglent en est l'acer,

De toute sa force il va frapper le païen,
assène son coup, et le Sarrasin tombe :
son âme est emportée par les démons.
Puis il a tué le duc Alphaïen,
tranché la tête à Escababi,
désarçonné sept Arabes :

Par grant vertut vait ferir le paien.
Brandist sun colp e li Sarrazins chiet ;
L'anme de lui enportent aversers.
Puis ad ocis le duc Alphaïen ;
Escababi i ad le chef trenchet ;
.VII. Arrabiz i ad deschevalcet :

ceux-là ne sont plus bons à faire la guerre.
Roland dit : « Mon compagnon est en colère !
Autant que moi il mérite des éloges.
Pour de tels coups Charles nous aime davantage. »
A haute voix il crie : « Frappez, chevaliers ! »

Cil ne sunt proz ja mais pur guerreier.
Ço dist Rollant : « Mis cumpainz est irez !
Encuntre mei fait asez a preiser.
Pur itels colps nos ad Charles plus cher. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevaler ! » AOI.

D’un autre côté se trouve un païen, Valdabrun,
qui était le parrain du roi Marsile.
C’était sur mer le maître de quatre cents navires :
il n’est pas de marin qui ne se réclame de lui.
Il avait pris Jérusalem par trahison
et violé le temple de Salomon

D’altre part est un paien,Valdabrun :
Celoi levat le rei Marsiliun. [171]
Sire est par mer de .IIII. .C. drodmunz ; [172]
N’i ad eschipre quis cleimt se par loi nun. [173]
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomon,

et tué le patriarche devant les fonts (baptismaux).
Cet homme avait reçu le serment du comte Ganelon
et lui avait donné son épée et mille mangons.
Il monte le cheval qui s’appelle Gramimond,
plus rapide que ne l’est un faucon.
Il le pique fort des éperons pointus

Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelon :
Il li dunat s’espee e mil manguns.
Siet el cheval qu’il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que nen est uns falcuns. [174]
Brochet le bien des aguz esperuns,

et va frapper le puissant duc Samson.
Il lui brise le bouclier, lui rompt la cuirasse,
lui met au corps les pans de son gonfanon.
De la longueur de sa lance il l’abat mort des arçons.
…

« Frappez, païens, car notre victoire sera complète. »
Les Français disent : « Quelle douleur que de perdre un baron ! »

Si vait ferir li riche duc Sansun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns :
« Ferez, paien, car tres ben les veintrum ! »
Dient Franceis : « Deus, quel doel de baron ! » AOI.

119

Le comte Roland, quand il voit Samson mort,
vous pouvez penser qu'il en éprouve une grande douleur.
Il éperonne son cheval et fonce à toute allure.
Il tient Durendal qui vaut plus que l'or pur ;
il va, notre baron, le frapper tant qu'il peut
sur son casque aux pierres serties dans l'or :

Li quens Rollant, quant il veit Sansun mort, Poez saveir que mult grant doel en out.
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz ;
Tient Durendal, qui plus valt que fin ór ;
Vait le ferir li bers, quanque il pout,
Desur sun elme, ki gemmet fut ad or :

il lui tranche la tête, la brogne et le corps
et la bonne selle aux pierres serties dans l'or,
et du cheval il fend profondément le dos.
Il les tue tous les deux, peu importe qu'on le blâme ou le loue
Les païens disent : « C'est pour nous un rude coup. »

Roland répond : « Je ne puis aimer les vôtres :
de votre côté sont l'orgueil et le tort. »

Trenchet la teste e la bronie e le cors,
La bone sele, ki est gemmet ad or,
E al cheval parfundement el dos ;
Ambure ocit, kit quel blasme ne quil lot.
Dient paien(t) […] : « Cist colp nus est mult fort ! »
Respont Rollant : « Ne pois amer les voz ;
Devers vos est li orguilz e li torz. » AOI.

120

D'Afrique voici venu un Africain :
c'est Malcroyant, le fils du roi Malcud.
Son équipement est tout incrusté d'or :
sous le ciel il brille plus que tous les autres.
Il monte le cheval qu'il appelle Saut-Perdu :
il n'est pas de bête qui l'égale à la course.

D'Affrike i ad un Affrican venut,
Ço est Malquiant, le filz al rei Malcud. [175]
Si guarnement sunt tuz a or batud ;
Cuntre le ciel sur tuz les altres luist. [72]
Siet el ceval qu'il cleimet Salt Perdut :
Beste nen est ki poisset curre a lui.

Il va frapper Anséis sur le bouclier :
il en tranche tout le vermeil et l'azur ;
de sa cuirasse il a déchiré les pans
et dans le corps lui met et le fer et la hampe.

Mort est le comte, son temps est fini.
Les Français disent : « Baron, quel malheur pour toi ! »

Il vait ferir Anseïs en l'escut :
Tut li trenchat le vermeill e l'azur ;
De sun osberc li ad les pans rumput,
El cors li met e le fer e le fust ;
Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! »

121

Par le champ s'en va Turpin l'archevêque.
Jamais tel tonsuré ne chanta la messe
qui de sa personne eût fait tant d'exploits.
Il dit au païen : « Que Dieu t'envoie tous les maux !
Tu as tué un homme que mon cœur regrette. »
Il a lancé son bon cheval

Par le camp vait Turpin, li arcevesque ;
Tel coronet ne chantat unches messe
Ki de sun cors feïst tantes proecces.
Dist al paien : « Deus tut mal te tramette !
Tel ad ocis dunt al coer me regrette. » [176]
Sun bon ceval i ad fait esdemettre,

et frappé le païen sur le bouclier de Tolède
si fort qu'il l'abat mort sur l'herbe verte.

Si l'ad ferut sur l'escut de Tulette
Que mort l'abat desur le herbe verte.

D’un autre côté voici un païen Grandoine,
fils de Capuel, le roi de Cappadoce.
Il monte le cheval qu’il appelle Marmoire,
plus rapide que n’est l’oiseau qui vole.
Il lâche la rêne, le pique des éperons
et va frapper Gérin de toute sa force.

De l’altre part est un paien, Grandonies,
Filz Capuel, le rei de Capadoce. [73]
Siet el cheval que il cleimet Marmorie,
Plus est isnels que n’est oisel ki volet ;
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait ferir Gerin par sa grant force.

Il lui brise l’écu vermeil qu’il lui arrache du cou ;
puis il lui a entaillé la cuirasse
et dans le corps lui plante toute son enseigne bleue,
si bien qu’il l’abat mort sur une haute roche.
Il tue encore son compagnon Gérier
et Bérenger et Gui de Saint-Antoine ;

L’escut vermeill li freint, de col li portet ;
Aprof li ad sa bronie desclose,
El cors li met tute l’enseingne bloie,
Que mort l’abat en une halte roche.
Sun cumpaignun Gerers ocit uncore
E Berenger e Guiun de Seint Antonie ;

puis il va frapper un puissant duc, Austorge,
qui tenait Valence et Envers sur le Rhône.
Il l’abat mort, les païens s’en réjouissent.

Les Français disent : « Quel déclin pour les nôtres ! »

Puis vait ferir un riche duc, Austorje,
Ki tint Valeri e Envers sur le Rosne. [177]
Il l'abat mort ; paien en unt grant joie.
Dient Franceis : « Mult decheent li nostre ! »

123

Le comte Roland tient son épée sanglante.
Il a bien entendu les plaintes des Français.
De douleur il pense que son cœur va se fendre.
Il dit au païen : « Que Dieu t'accable de maux !
Tu as tué quelqu'un que je compte te faire payer très cher. »
Il éperonne son cheval, impatient de courir.
Lequel le paiera ? Ils en sont venus aux prises.

[L]i quens Rollant tint s'espee sanglente.
Ben ad oït que Franceis se dementent ;
Si grant doel ad que par mi quiet fendre ;
Dist al paien : « Deus tut mal te consente !
Tel as ocis que mult cher te quid vendre ! »
Sun ceval brochet, ki del curre cuntence. [74] [178]
Ki quel cumpert, venuz en sunt ensemble.

124

Grandoine était un chevalier accompli
et vigoureux, un vassal brave au combat.
Sur sa route il a rencontré Roland.

Sans l'avoir jamais vu, il l'a sans faute reconnu
à son visage farouche, à l'élégance de son corps,
à son regard et à son allure.

Grandonie fut e prozdom e vaillant
E vertuus e vassal cumbatant.
Enmi sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis nel vit, sil recunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent
E al reguart e al contenement :

Il ne peut s'empêcher d'en être épouvanté.
Il veut s'enfuir, mais c'est en vain :
le comte le frappe si vigoureusement
que jusqu'au nasal il lui fend tout le casque,
lui tranche le nez et la bouche et les dents,
et tout le corps et la cuirasse d'Alger,

Ne poet muer qu'il ne s'en espaent.
Fuïr s'en voel, mais ne li valt nient :
Li quens le fiert tant vertuusement
Tresqu'al nasel tut le elme li fent,
Trenchet le nes e la buche e les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,

et la selle dorée et ses pommeaux d'argent,
et l'échine du cheval profondément.
Il les tue tous les deux sans aucun recours.
Et ceux d'Espagne en clament tous leur douleur.
Les Français disent : « Il frappe bien, notre protecteur ! »

De l'oree sele sé dous alves d'argent [179]
E al ceval le dos parfundement ;
Ambure ocist seinz nul recoevrement,

E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent ! »

125

La bataille est prodigieuse et gigantesque.
Les Français y frappent des épieux brunis.
Vous auriez pu voir d'extraordinaires souffrances,
et tant d'hommes morts, blessés, ensanglantés,
gisant l'un sur l'autre, sur le dos ou face contre terre !
Les Sarrasins ne peuvent en supporter davantage :

La bataille est e merveillose e grant.
Franceis i ferent des espiez brunissant.
La veïssez si grant dulor de gent,
Tant hume mort e nasfret e sanglent !
L'un gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin nel poent susfrir tant :

bon gré mal gré, ils abandonnent le champ.
De vive force les Francs les prirent en chasse.

Voelent u nun, si guerpissent le camp.
Par vive force les encacerent Franc. AOI.

126

La bataille est prodigieuse et acharnée.
Les Français y frappent avec violence et fureur.
Ils tranchent les poings, les flancs, les échines

et les vêtements jusqu'aux chairs vives.
Sur l'herbe verte le sang clair ruisselle.
(Les païens disent : « Nous ne pouvons tenir !)

La b[at]aille est m[erv]eilluse e hastive. [75]
Franceis i ferent par vigur e par ire,
Tren[chent]t cez poinz, cez costez, cez eschines,
Cez vestemenz entresque as chars vives.
Sur l'erbe verte li cler sancs s'en afilet. [76]
…

Terre des Aïeux, que Mahomet te maudisse !
Plus que tous les autres peuples, le tien est hardi. »
Il n'en est aucun qui ne crie : « Marsile !
Chevauche, roi ! Nous avons besoin d'aide. »

« Tere Major, Mahummet te maldie !
Sur tute gent est la tue hardie. »
Cel nen i ad ki ne criet : « Marsilie !
Cevalche, rei ! Bosuign avum d'aïe ! »

127

Le comte Roland appelle Olivier :
« Seigneur compagnon, convenez-en,
l'archevêque est très bon chevalier.
Il n'en est de meilleur sur terre ni sous le ciel ;
il sait bien frapper de la lance et de l'épieu. »
Le comte répond : « Allons donc l'aider ! »

Li quens Rollant apelet Oliver :
« Sire cumpaign, sel volez otrier,

Li arcevesque est mult bon chevaler,
Nen ad meillor en tere ne suz cel ;
Ben set ferir e de lance e d'espiet. » [77]
Respunt li quens : « Kar li aluns aider ! »

A ces mots, les Francs ont repris le combat.
Durs sont les coups et rude la mêlée.
Quelle détresse parmi les chrétiens !
Si vous aviez vu Roland et Olivier
de leurs épées frapper et tailler en pièces !
L'archevêque y frappe de son épieu.

A icest mot l'unt Francs recumencet.
Dur sunt li colps e li caples est grefs ;
Mu(n)lt grant dulor i ad de chestiens.
Ki puis veïst Rollant e Oliver
De lur espees e ferir e capler !
Li arcevesque i fiert de sun espiet,

Ceux qu'ils ont tués, on peut en fixer le nombre,
qui est écrit dans les chartes et les documents,
selon la Geste, à plus de quatre mille.
Aux quatre premiers assauts, les Francs l'ont emporté ;
le cinquième fut pour eux pénible et rude.
Ils sont tous tués, les chevaliers français,

Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preiser ;
Il est escrit es cartres e es brefs,
Ço dit la Geste, plus de .IIII. milliers.
As quatre turs lor est avenut ben ; [180]
Li quint aprés lor est pesant e gref.
Tuz sunt ocis cist Franceis chevalers,

sauf soixante que Dieu a épargnés :

avant qu'ils ne meurent, ils se vendront très cher.

Ne mes seisante, que Deus i ad esparmiez : [181]
Einz que il moergent, se vendrunt mult cher.

128

Le comte Roland voit le massacre des siens.
Il appelle son compagnon Olivier :
« Bon Seigneur, cher compagnon, par Dieu, qu'en pensez-vous ?
Que de bons vassaux vous voyez étendus à terre !
Nous pouvons plaindre la douce France, la belle :
comme elle reste maintenant dégarnie de tels barons !

Li quens Rollant des soens i veit grant perte ; AOI. [78]
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Bel sire, chers cumpainz, pur Deu, que vos en haitet ?
Tanz bons vassals veez gesir par tere !
Pleindre poüms France dulce, la bele :
De tels barons cum or remeint deserte !

Ah ! roi, ami, que n'êtes-vous ici !
Olivier, frère, comment pourrons-nous faire ?
De quelle manière lui enverrons-nous des nouvelles ? »
Olivier dit : « Je ne sais comment l'appeler.
J'aime mieux mourir que nous en encourions de la honte. »

E ! reis, amis, que vos ici nen estes !
Oliver, frere, cum(ment)le purrum nus faire ? [79]
Cum faitement li manderum nuveles ? »
Dist Oliver : « Jo el sai cument quere.
Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite. » AOI.

129

Roland dit : « Je sonnerai l'olifant,
et Charles l'entendra, qui passe les cols.
Je vous le jure, les Français reviendront. »
Olivier dit : « Le déshonneur serait grand
et l'opprobre pour tous nos parents ;
cette honte durerait toute leur vie.

Ço dist Rollant : « Cornerai l'olifant,
Si l'orrat Carles, ki est as porz passant.
Jo vos plevis ja returnerunt Franc. »
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant
E reprover a trestuz voz parenz ;
Iceste hunte dureit al lur vivant !

Quand je vous l'ai dit, vous n'en avez rien fait ;
vous ne le ferez pas maintenant avec mon accord.
Si vous sonnez du cor, ce ne sera pas d'un brave :
vous avez déjà les deux bras sanglants ! »
Le comte répond : « Des coups, j'en ai donné de bien beaux ! »

Quant jel vos dis, n'en feïstes nient ;
Mais nel ferez par le men loement.
Se vos cornez, n'ert mie hardement :
Ja avez vos ambsdous les braz sanglanz ! » [182]
Respont li quens : « Colps i ai fait mult genz ! » AOI.

130

Roland lui dit : « Rude est notre bataille !

Je sonnerai du cor, et le roi Charles l'entendra. »
Olivier dit : « Ce ne serait pas d'un bon vassal !
Quand je vous l'ai dit, compagnon, vous l'avez dédaigné.
Le roi présent, nous n'aurions pas eu de perte.
Ceux qui sont là-bas ne méritent aucun blâme. »

Ço dit Rollant : « Forz est nostre bataille ;
Jo cornerai, si l'orrat li reis Karles. »
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage ! [183]
Quant jel vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
Si fust li reis, n'i oüsum damage.
Cil ki la sunt n'en deivent aveir blasme. »

Olivier dit : « Par ma barbe que voici,
si je puis revoir ma noble sœur Aude,
vous ne coucherez jamais entre ses bras. »

Dist Oliver : « Par ceste meie barbe,
Se puis veeir ma gente sorur Alde,
Ne jerreiez ja mais entre sa brace ! » AOI.

131

Roland lui dit : « Pourquoi vous emporter contre moi ? »
Olivier de répondre : « Compagnon, vous l'avez mérité,
car vaillance sensée n'est pas folie.
Mieux vaut mesure que témérité.
Les Francs sont morts par votre légèreté.
Jamais plus nous ne servirons Charles.

Ço dist Rollant : « Por quei me portez ire ? »
E il respont : « Cumpainz, vos le feïstes, [80]

Kar vasselage par sens nen est folie ;
Mielz valt mesure que ne fait estultie.
Franceis sunt morz par vostre legerie.
Jamais Karlon de nus n'avrat servise.

Si vous m'aviez cru, mon seigneur serait revenu,
et cette bataille, nous l'aurions remportée ;
le roi Marsile aurait été pris ou tué.
Votre prouesse, nous l'avons vue, Roland, pour notre malheur !
Charlemagne ne recevra plus notre aide.
Jamais il n'existera un tel homme jusqu'au Jugement dernier.

Sem(e) creïsez, venuz i fust mi sire ; [81]
Ceste bataille oüsum faite u prise ;
U pris ú mort i fust li reis Marsilie.
Vostre proecce, Rollant, mar la ve[ï]mes !
Karles li Magnes de nos n'avrat aïe.
N'ert mais tel home des qu'a Deu juïse. [184]

Vous allez mourir, et la France en sera déshonorée.
Aujourd'hui s'achève notre loyale amitié :
avant ce soir, avec douleur nous nous séparerons. »

Vos i murrez e France en ert (…) huníe. [82]
Oi nus defalt la leial cumpaignie :
Einz le vesp(e)re mult ert gref la departie. » AOI.

132

L'archevêque les entend se quereller,
Il pique son cheval de ses éperons d'or pur,
vient jusqu'à eux et se met à les reprendre :

« Sire Roland et vous, sire Olivier,
par Dieu je vous en prie, ne vous querellez pas !
Sonner du cor ne nous serait plus utile,

Li arceves[ques] les ót cuntrarier,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'a els, sis prist a castier :
« Sire Rollant, e vos, sire Oliver,
Pur Deu vos pri, ne vos cuntraliez !
Ja li corners ne nos avreit mester,

mais cependant c'est la meilleure solution :
vienne le roi, il pourra nous venger.
Ceux d'Espagne ne doivent pas s'en retourner joyeux.
Nos Français ici descendront de cheval ;
ils nous trouveront morts et taillés en pièces,
ils nous mettront en bière sur des bêtes de somme

Mais nepurquant si est il asez melz :
Venget li reis, si nus purrat venger ;
Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liez.
Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres sur sumers,

et nous pleureront de douleur et de pitié ;
ils nous enterreront en des cimetières d'église :
ni loups ni porcs ni chiens ne nous mangeront. »
Roland a dit : « Seigneur, c'est bien parlé. »

Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt [nos] en aitres de musters ;
N'en mangerunt ne lu ne porc ne chen. »
Respunt Rollant : « Sire, mult dites bien. » AOI.

133

Roland a mis l'olifant à ses lèvres,
il l'embouche bien et à plein souffle sonne.
Hauts sont les monts et long le son du cor,
à trente grandes lieues on l'entendit résonner.
Charles l'entendit, ainsi que toutes ses troupes.
Le roi dit : « Nos hommes livrent bataille. »

Rollant ad mis l'olifan a sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge,
Granz .XXX. liwes l'oïrent il respundre.
Karles l'oït e ses cumpaignes tutes.
Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume ! »

Et Ganelon le contredit :
« Si un autre le disait, on le prendrait pour un grand mensonge. »

E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre le desist, ja semblast grant mençunge ! » AOI.

134

Le comte Roland, à pénibles et rudes efforts,
à grande douleur sonne son olifant.
Par la bouche jaillit le sang clair,
de son cerveau la tempe se rompt.
Du cor qu'il tient le son porte au loin :
Charles l'entend, qui passe les cols.

Li quens Rollant, par peine e par ahans,

Par grant dulor sunet sun olifan.
Par mi la buche en salt fors li cler sancs. [185]
De sun cervel le temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant : Karles l'entent, ki est as porz passant.

Naimes le perçoit, les Français l'écoutent.
Le roi dit : « J'entends le cor de Roland.
Il ne le sonnerait pas, s'il ne livrait bataille. »
Ganelon répond : « Il n'a pas de bataille.
Oui, vous êtes vieux et votre tête est blanche ;
par de tels propos vous ressemblez à un enfant.

Naimes li duc l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ce dist li reis : « Jo oi le corn Rollant !
Unc nel sunast se ne fust cumbatant. » [83]
Guenes respunt : « De bataille est il nient ! [84]
Ja estes veilz e fluriz e blancs ;
Par tels paroles vus resemblez enfant.

Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland.
Il est étonnant que Dieu le supporte tant.
Déjà il a pris Noples sans que vous l'ordonniez.
Les Sarrasins de la ville sortirent
et combattirent le bon vassal Roland,
qui avec les eaux lava les prés du sang

Asez savez le grant orgoill Rollant ;
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Ja prist il Noples seinz le vostre comant ; [85] [186]
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz,
Si cumbatirent al bon vassal Rollant ;
Puis od les ewes (…) lavat les prez del sanc,

afin qu'il n'en restât pas de traces.
Pour un seul lièvre il sonne tout un jour du cor.
Devant ses pairs, à cette heure il s'amuse.
Sous le ciel il n'est personne qui ose le provoquer.
Chevauchez donc ! Pourquoi vous arrêter ?
La Terre des Aïeux est encore loin devant nous. »

Pur cel le fist ne fust a[pa]rissant.
Pur un sul levre vat tute jur cornant.
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz cel n'ad gent ki [l']osast (re)querre en champ.[86]
Car chevalcez ! Pur qu'alez arestant ?
Tere Major mult est loinz ça devant. » AOI.

135

Le comte Roland a la bouche en sang.
De son cerveau la tempe est rompue.
Il sonne l'olifant avec douleur et peine.
Charles l'entend et les Français l'écoutent.
Le roi dit : « Ce cor a longue haleine ! »
Le duc Naimes répond : « Un baron y met toute sa peine.

Li quens Rollant ad la buche sanglente.
De sun cervel rumput en est li temples.
L'olifan sunet a dulor e a peine.
Karles l'oït e ses Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge aleine ! »
Respont dux Neimes : « Baron i fait la p[e]ine !

Il livre bataille, c'est ma conviction.

Celui-là l'a trahi qui vous demande de ne rien faire.
Armez-vous, lancez votre cri de guerre
et secourez votre noble maison.
Vous entendez bien que Roland se lamente. »

Bataille i ad, par le men escïentre.
Cil l'at traït ki vos en roevet feindre. [187]
Adubez vos, si criez vostre enseigne,
Si sucurez vostre maisnee gente :
Asez oez que Rollant se dementet ! »

136

L'empereur a fait sonner ses cors.
Les Français mettent pied à terre et s'arment
de cuirasses, de casques et d'épées ornées d'or.
Ils ont de beaux boucliers, des épieux grands et forts
et des gonfanons blancs, vermeils et bleus.
Sur les destriers montent tous les barons de l'armée.

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs e de helmes e d'espees a or.
Escuz unt genz e espiez granz e forz,
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Es destrers muntent tuit li barun de l'ost.

Ils piquent fort des éperons tant que durent les cols.
Il n'en est pas qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant qu'il ne fût mort,
avec lui nous donnerions de grands coups. »

Mais à quoi bon ? Ils ont en effet trop tardé.

Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoi a l'altre ne parolt : [87]
« Se veïssum Rollant einz qu'il fust mortz,
Ensembl' od lui i durriums granz colps. »
De ço qui calt ? car demuret i unt trop.

137

C'était l'après-midi d'un jour éclatant.
Au soleil brillaient les armures,
les cuirasses et les casques flamboyaient,
et les boucliers ornés de fleurs,
et les épieux, et les gonfanons dorés.
L'empereur chevauche furieusement,

Esclargiz est li vespres e li jurz.
Cuntre le soleil reluisent cil adub, [188]
Osbercs e helmes i getent grant flambur,
E cil escuz, ki ben sunt peinz a flurs,
E cil espiez(z), cil oret gunfanun.
Li empereres cevalchet par irur

et les Français chagrins et courroucés.
Il n'en est pas qui ne pleure amèrement,
pour Roland ils sont tout angoissés.
Le roi fait prendre le comte Ganelon
et le remet aux cuisiniers de sa maison.
Il appelle leur premier chef, Begon :

E li Franceis dolenz e curuçus ; [88]

N'i ad celoi ki durement ne plurt,
E de Rollant sunt en grant poür.
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Sil cumandat as cous de sa maisun.
Tut li plus maistre en apelet, Besgun :

« Garde-le-moi bien comme le félon qu'il est !
Tous mes proches, il les a trahis. »
Begon le saisit et le remet à cent garçons
de sa cuisine, des meilleurs et des pires.
Ils lui arrachent la barbe et la moustache,
chacun le frappe de quatre coups de poing,

« Ben le me guarde, si cume tel felon !
De ma maisnee ad faite traïsun. »
Cil le receit, si met .C. cumpaignons
De la quisine, des mielz e des peiurs.
Icil li peilent la barbe e les gernuns ; [89]
Cascun le fiert .IIII. colps de son puign ;

ils le rossent avec des gourdins et des bâtons
et lui mettent au cou un carcan
et l'enchaînent à la manière d'un ours ;
sur une bête de somme ils l'ont mis pour sa honte.
Ils le gardèrent jusqu'au moment de le rendre à Charles.

Ben le batirent a fuz e a bastuns ;
E si li metent el col un caeignun, [189]
Si l'encaeinent altresi cum un urs ;
Sur un sumer l'unt mis a deshonor.
Tant le guardent quel rendent a Charlun.

138

Hauts sont les monts et ténébreux et grands,
profondes les vallées et rapides les torrents.
Les clairons sonnent et derrière et devant,
et tous répondent à l'olifant.
L'empereur chevauche furieusement
et les Français courroucés et chagrins.

Halt sunt li pui e tenebrus e grant, AOI.[90]
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet ireement,
E li Franceis curuçus e dolent ;[91]

Il n'en est pas qui ne pleure et ne se lamente,
et ils prient Dieu qu'il préserve Roland
jusqu'à ce qu'ils arrivent tous ensemble au champ de bataille.
Avec lui, ils y frapperont pour de bon.
Mais à quoi bon ? C'est tout à fait inutile.
Ils tardent trop, ils ne peuvent y être à temps.

N'i ad celoi n'i plurt e se dement,
E p[ri]ent Deu qu'il guarisset Rollant
Josque il vengent el camp cumunement :
Ensembl' od lui i ferrunt veirement.
De ço qui calt ? car ne lur valt nient.
Demurent trop, n'i poedent estre a tens. AOI.

139

Furieusement chevauche Charlemagne.
Sur sa cuirasse s'étale sa barbe blanche.
Tous les barons de France éperonnent avec vigueur.
Pas un qui ne se plaigne amèrement
de ne pas être avec Roland, le capitaine
qui livre combat aux Sarrasins d'Espagne.

Par grant irur chevalchet li reis Charles ;
Desur (…) sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France ;
N'i ad icel ne demeint irance
Que il ne sunt a Rollant le cataigne,
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne ;

Il souffre, je ne crois pas que l'âme lui reste au corps
Dieu ! quels héros, ses soixante compagnons !
Jamais roi ni capitaine n'en eut de meilleurs.

Si est blecet, ne quit que anme i remaigne.
Deus ! quels seisante humes i ad en sa cumpaigne !
Unches meillurs n'en out reis ne c[at]aignes. AOI.

140

Roland regarde les monts et les collines.
De ceux de France, il en voit tant qui gisent morts !
Et il les pleure en noble chevalier :
« Seigneurs barons, que Dieu ait pitié de vous !
Qu'à toutes vos âmes il accorde le paradis
et que parmi les saintes fleurs il les fasse reposer !

Rollant reguardet es munz e es lariz ;

De cels de France i veit tanz morz gesir !
E il les pluret cum chevaler gentill : [190]
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit !
Tutes vos anmes otreit il pareïs !
En seintes flurs il les facet gesir !

De meilleurs vassaux que vous, jamais je n'en vis.
Si longtemps, sans trêve, vous m'avez servi
et pour Charles conquis de si grands pays !
L'empereur, pour son malheur, vous a formés !
Terre de France, vous êtes un très doux pays,
aujourd'hui désolé par une si rude calamité.

Meillors vassals de vos unkes ne vi.
Si lungement tuz tens m'avez servit,
A oes Carlon si granz païs cunquis !
Li empereres tant mare vos nurrit ! [191]
Tere de France, mult estes dulz païs,
Oi desertet a tant rubostl exill. [192]

Barons français, pour moi je vous vois mourir,
je ne puis vous protéger ni vous sauver.
Dieu vous aide, qui jamais ne mentit !
Olivier, mon frère, je ne dois pas vous manquer.
De douleur je mourrai, si rien d'autre ne me tue.
Seigneur compagnon, allons frapper encore ! »

Barons Franceis, pur mei vos vei murir : [193]
Jo ne vos pois tenser ne guarantir. [194]
Aït vos Deus, ki unkes ne mentit !
Oliver, frere, vos ne dei jo faillir.
De doel murra, se altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i referir ! »

141

Roland est revenu sur le champ de bataille.
Il tient Durendal et frappe en vaillant vassal.
Il a taillé en pièces Faldron du Puy
et vingt-quatre autres des mieux estimés.
Jamais homme ne voudra tant se venger.
Tout comme le cerf s'en va devant les chiens,

Li quens Rollant el champ est repairet :
Tient Durendal, cume vassal i fiert.
Faldrun de Pui i ad par mi trenchet,
E .XXIIII. de tuz les melz preisez :
Jamais n'iert home plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,

devant Roland s'enfuient les païens.
L'archevêque dit : « Vous faites merveille !
C'est la valeur que doit avoir un chevalier
qui porte les armes et monte un bon cheval ;
dans la bataille il doit être fort et farouche,
ou autrement il ne vaut pas quatre deniers ;

Devant Rollant si s'en fuient paiens.
Dist l'arcevesque : « Asez le faites ben !
Itel valor deit aveir chevaler
Ki armes portet e en bon cheval set ;
En [la] bataille deit estre forz e fiers,
U altrement ne valt .IIII. deners ; [92]

il lui faut plutôt être moine en quelque couvent
où il priera tous les jours pour nos péchés. »
Roland répond : « Frappez, ne les épargnez pas ! »

A ces mots les Francs ont repris la bataille.
Il y eut de grandes pertes parmi les chrétiens.

Einz deit monie estre en un de cez mustiers,
Si prierat tuz jurz por noz peccez. »
Respunt Rollant : « Ferez, nes esparignez ! »
A icest mot l'unt Francs recumencet.
Mult grant damage i out de chrestiens.

142

Celui qui sait qu'on ne fera pas de prisonniers,
dans de telles batailles se défend jusqu'au bout.
Aussi les Francs sont-ils féroces comme des lions.
Voici Marsile qui vient en vrai baron.
Il monte le cheval qu'il appelle Gaignon.
Il l'éperonne bien et va frapper Bevon

Home ki ço set que ja n'avrat prisun
En tel baitill[e] fait grant defension :
Pur ço sunt Francs si fiers cume leuns.
As vus Marsilie en guise de barunt.
Siet el cheval qu'il apelet Gaignun,
Brochet le ben, si vait ferir Bevon :

qui était sire de Beaune et de Dijon.
Il brise son bouclier, déchire sa cuirasse,
si bien qu'il l'abat mort sans lui faire d'autre mal.
Puis il a tué Yvoire et Yvon
et avec eux Girard de Roussillon.
Le comte Roland n'est pas bien loin de lui ;

Icil ert sire de Belne e de Digun.
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun ;
Puis ad ocis Yvoeries e Ivon,
Ensembl' od els Gerard de Russillun.
Li quens Rollant ne li est guaires loign ;

il dit au païen : « Que le Seigneur te maudisse !
Tu as bien tort de me tuer mes compagnons.
Tu en recevras un coup avant que nous nous séparions,
et de mon épée tu sauras aujourd'hui le nom. »
Il va le frapper en vrai baron.
Le comte lui a tranché le poing droit,

Dist al paien : « Damnesdeus mal te duinst !
A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns !
Colp en avras einz que nos departum,
E de m'espee enquoi savras le nom. »
Vait le ferir en guise de baron :
Trenchet li ad li quens le destre poign. [195]

puis il coupe la tête à Jurfaleu le Blond
– c'était le fils du roi Marsile.
Les païens crient : « Aide-nous, Mahomet !
Vous nos dieux, vengez-nous de Charles !
Sur cette terre, il a introduit de tels félons
que, dussent-ils mourir, ils ne quitteront pas le champ. »

Puis prent la teste de Jurfaleu le Blund :
Icil ert filz al rei Marsiliun.
Paien escrient : « Aïe nos, Mahum !
Li nostre deu, vengez nos de Carlun !
En ceste tere nus ad mis tels feluns !

Ja pur murir le camp ne guerpirunt. »

Ils se disent l'un à l'autre : « Enfuyons-nous donc ! »
A ces mots cent mille païens s'en vont :
on a beau les rappeler, ils ne reviendront pas.

Dist l'un a l'altre : « E ! car nos en fuiums ! »
A icest mot tels .C. milie s'en vunt : [196]
Ki ques rapelt, ja n'en returnerunt. AOI.

143

Mais à quoi bon ? Si Marsile s'est enfui,
son oncle est resté, le calife
qui tient Carthage, Alferne, Garmalie
et l'Éthiopie, une terre maudite.
Il a sous son autorité la race des Noirs ;
ils ont de grands nez et de larges oreilles ;

De ço qui calt ? Se fuit s'en est marsilies,
Remés i est sis uncles, Marganices,
Ki tint Kartagene, Alfrere, Garmalie [197]
E Ethiope, une tere maldite.
La neire gent en ad en sa baillie ;
Granz unt les nes e lees les oreilles,

ils sont au total plus de cinquante mille.
Ils chevauchent farouches et furieux,
puis lancent le cri de guerre des païens.
Roland dit : « Ici nous recevrons le martyre.
Je sais bien maintenant que nous n'avons guère à vivre.
Mais maudit soit celui qui d'abord ne vendra cher sa vie !

E sunt ensemble plus de cinquante milie.
Icil chevalchent fierement a e íre,
Puis escrient l'enseigne paenime.
Ço dist Rollant « Ci recevrums ma[r]tyrie,
E or sai ben n'avons guaiers a vivre ;
Mais tut seit fel cher ne se vende primes !

Frappez, seigneurs, des épées fourbies,
et défendez et vos morts et vos vies,
pour que la douce France ne soit pas par nous déshonorée !
Quand sur ce champ viendra Charles, mon seigneur,
et qu'il verra un tel massacre des Sarrasins
que, pour un des nôtres, il en trouvera quinze de morts,
il ne pourra que nous bénir. »

Ferez, seignurs, des espees furbies,
Si calengez e voz mors e voz vies ! [93 198]
Que dulce France par nus ne seit hunie !
Quant en cest camp vendrat Carles, mi sire,
De Sarrazins verrat tel discipline,
Cuntre un des noz en truverat morz .XV.,
Ne lesserat que nos ne beneïsse. » AOI.

144

Quand Roland voit la race maudite
qui est plus noire que l'encre,
et qui n'a de blanc que les dents seulement,
le comte dit : « Maintenant, je suis sûr
qu'aujourd'hui nous mourrons, je le sais.
Frappez, Français, car moi je recommence ! »

Quan Rollant veit la contredite gent
Ki plus sunt neirs que nen est arrement,
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz,
Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
Que hoi murrum par le mien escïent.
Ferez, Franceis, car jol vos recumenz ! » [199]

Olivier dit : « Maudit soit le plus lent ! »
A ces mots, les Français se jettent sur l'ennemi.

Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz ! » [200]
A icest mot Franceis se fierent enz.

145

Quand les païens voient qu'il reste peu de Français,
ils en éprouvent entre eux orgueil et réconfort.
Ils se disent : « L'empereur a tort. »
Le calife montait un cheval fauve.
Il le pique fort des éperons d'or,
frappe Olivier par-derrière, en plein dos.

Quant paien virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orgoil e cunfort.
Dist l'un a l'altre : « L'empereor ad tort. »
Li Marganices sist sur un ceval sor, [94]
Brochet le ben des esperuns a or,
Fiert Oliver derere en mi le dos.

Il lui a fendu sur le corps la blanche cuirasse
et transpercé la poitrine de son épieu.
Il lui dit alors : « Vous en avez pris un bon coup !

Charlemagne, pour votre malheur, vous a laissé aux cols.
Il nous a fait du tort, il n'est pas juste qu'il s'en loue,
Car rien que sur vous, j'ai bien vengé les nôtres. »

Le blanc osberc li ad descust el cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors,
E dit aprés : « Un col avez pris fort !
Carles li Magnes mar vos laissat as porz !
Tort nos ad fait : nen est dreiz qu'il s'en lot, Kar de vos sul ai ben venget les noz. »

146

Olivier sent qu'il est frappé à mort.
Il tient Hauteclaire dont l'acier est bruni.
Il frappe Marganice sur son casque d'or pointu
et en abat fleurons et cristaux.
Il lui tranche le crâne jusqu'aux dents de devant,
retourne son coup et l'abat mort.

Oliver sent que a mort est ferut.
Tient Halteclere, dunt li acer fut bruns,
Fiert Marganices sur l'elme a or, agut,
E flurs e cristaus en acraventet jus ; [95]
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz,
Brandist sun colp, si l'ad mort abatut,

Il dit ensuite : « Païen, maudit sois-tu !
Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu.
Ni à ta femme ni à aucune dame
tu ne te vanteras, au royaume dont tu fus,

de m'avoir pris un denier vaillant,
ni d'avoir fait du tort à moi ou à autrui. »
Puis il crie à Roland qu'il vienne l'aider.

E dist aprés : « Paien, mal aies tu !
Içо ne di que Karles n'i ait perdut ; [201]
Ne a muiler ne a dame qu'aies veüd,
N'en vanteras el regne dunt tu fus
Vaillant a un dener que m'i aies tolut,
Ne fait damage ne de mei ne d'altrui ! »
Aprés escriet Rollant qu'il li aiut. AOI.

147

Olivier sent qu'il est blessé à mort.
De se venger jamais il ne sera rassasié.
Au fort de la mêlée il frappe en vrai baron.
Il met en pièces les lances et les boucliers,
les pieds et les poings, les selles et les flancs.
Qui l'aurait vu démembrer les Sarrasins,

Oliver sent qu'il est a mort nasfret.
De lui venger ja mais ne li ert sez.
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e ces escuz buclers,
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui veïst Sarrazins desmembrer,

jeter les morts l'un sur l'autre,
pourrait se rappeler ce qu'est un bon vassal.
Il ne veut oublier le cri de guerre de Charles.

Il crie « Monjoie » bien haut et clair ;
il appelle Roland, son ami et son pair :
« Seigneur compagnon, rapprochez-vous de moi !
Douloureusement nous serons aujourd'hui séparés. »

Un mort sur altre [a la tere] getet,
De bon vassal li poüst remembrer.
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier :
« Munjoie ! » escriet e haltement e cler.
Rollant apelet, sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, a mei car vus justez !
A grant dulor ermes hoi desevrez. » AOI.

148

Roland regarde Olivier au visage :
il est blême et livide, sans couleur et pâle.
Le sang lui coule tout clair sur le corps :
sur le sol en tombent les caillots.
« Dieu, dit le comte, je ne sais plus que faire.
Seigneur compagnon, votre vaillance vous a été fatale !

Rollant reguardet Oliver al visage :
Teint fut e pers, desculuret e pale.
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet : Encuntre tere en cheent les esclaces.
« Deus ! » dist li quens, « or ne sai jo que face. [96]
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage !

Il n'y aura jamais personne qui vous vaille.
Ah ! douce France, comme aujourd'hui tu resteras

dégarnie de bons vassaux, abattue et déchue !
L'empereur y perdra beaucoup. »
A ces mots il s'évanouit sur son cheval.

Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.
E ! France dulce, cun hoi remendras guaste
De bons vassals, cunfundue e chaiete !
Li emperere en avrat grant damage. »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. AOI.

149

Voilà Roland évanoui sur son cheval,
et Olivier qui est blessé à mort.
Il a tant saigné que sa vue se trouble :
de loin ni de près il ne peut voir assez clair
pour qu'il puisse reconnaître aucun homme.
Son compagnon, quand il l'a rencontré,

As vus Rollant sur sun cheval pasmet,
E Oliver ki est a mort nasfret :
Tant ad seinet (ki) li oil li sunt trublet ; [97]
Ne loinz ne pres ne poet vedeir si cler [98]
Que rec[on]oistre poisset nuls hom mortel.
Sun cumpaignun, cum il l'at encontret,

il le frappe sur le casque aux gemmes d'or
et le lui fend du sommet au nasal,
mais il ne l'a pas touché à la tête.
Ainsi frappé, Roland l'a regardé ;
il lui demande avec une grande douceur :

« Seigneur compagnon, le faites-vous sciemment ?

Sil fiert amunt sur l'elme a or gemet :
Tut li detrenchet d'ici qu'al nasel ;
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollant reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpain, faites le vos de gred ?

Oui, c'est moi Roland, qui vous aime tant.
D'aucune manière vous ne m'avez défié. »
Olivier dit : « Maintenant je vous entends parler.
Je ne vous vois pas : que Notre Seigneur, lui, vous voie !
Je vous ai frappé ? Pardonnez-le-moi ! »
Roland répond : « Non, je n'ai pas de mal.

Ja est ço Rollant, ki tant vos soelt amer !
Par nule guise ne m'aviez desfiet ! »
Dist Oliver : « Or vos oi jo parler ;
Jo ne vos vei, veied vus Damnedeu !
Ferut vos ai ? Car le me pardunez ! »
Rollant respunt : « Jo n'ai nient de mal. [99]

Je vous le pardonne ici et devant Dieu. »
A ces mots, l'un vers l'autre, ils s'inclinent.
Pleins de cet amour, les voici séparés.

Jol vos parduins ici e devant Dieu. »
A icel mot l'un a l'altre ad clinet.
Par tel amur as les vus desevred !

Olivier sent que la mort l'étreint.
Ses deux yeux dans sa tête se révulsent,
il n'entend plus, il ne voit plus rien.
Il descend de cheval et se couche par terre.
D'une voix très forte il confesse ses péchés,
tendant vers le ciel ses deux mains jointes.

Oliver sent que la mort mult l'angoisset ;
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oïe pert e la veüe tute ;
Descent a piet, a l[a] tere se culchet,
Durement en halt si recleimet sa culpe,
Cuntre le ciel ambesdous ses mains juintes,

Il prie Dieu qu'il lui donne le paradis
et qu'il bénisse Charles et la douce France
et son compagnon Roland plus que tous les hommes.
Le cœur lui manque, son casque retombe,
de tout son corps il s'écroule contre terre.
Le comte est mort, c'en est fini de lui.

Si priet Deu que pareïs li dunget
E beneïst Karlun e France dulce,
Sun cumpaignun Rollant sur tuz humes.
Falt li le coer, le helme li embrunchet,
Trestut le cors a la tere li justet.
Morz est li quens, que plus ne se demuret.

Le vaillant Roland le pleure et le regrette :
jamais sur terre vous n'entendrez homme plus affligé.

Rollant li ber le pluret, sil duluset ;
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume ! [100]

151

Maintenant Roland voit que son ami est mort :
il gît étendu, la face contre terre.
Tendrement il commence à le regretter :
« Seigneur compagnon, pour votre malheur vous fûtes si hardi !
Nous avons été ensemble des années et des jours :
tu ne me fis aucun mal, je ne te fis aucun tort.

Or veit Rollant que mort est sun ami,
Gesir adenz, a la tere sun vis, [202]
Mult dulcement a regreter le prist :
« Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz !
Ensemble avum estet e anz e dis ;
Nem fesis mal ne jo nel te forsfis.

Puisque tu es mort, il m'est douloureux de vivre. »
A ces mots, le marquis s'évanouit
sur son cheval qu'il appelle Veillantif.
Maintenu en selle par ses étriers d'or fin,
de quelque côté qu'il penche, il ne peut tomber.

Quant tu est mor[t], dulur est que jo vif ! »
A icest mot se pasmet li marchis [203]
Sur sun ceval que cleimet Veillantif.
Afermet est a ses estreus d'or fin :
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr.

152

Avant que Roland n'eût repris ses esprits,

et ne fut revenu de son évanouissement,
un terrible dommage lui est survenu :
les Français sont morts, il les a tous perdus,
hormis l'archevêque et Gautier de l'Hum
qui est redescendu des montagnes.

Ainz que Rollant se seit aperceüt,
De pasmeisuns guariz ne revenuz,
Mult grant damage li est apareüt :
Morz sunt Franceiz, tuz les i ad perdut,
Senz l'arcevesque e senz Gualter de l'Hum.
Repairez est des muntaignes jus ;

Contre ceux d'Espagne il a vaillamment combattu.
Ses hommes sont morts, les païens les ont vaincus.
Bon gré mal gré, il fuit vers les vallées ;
il appelle Roland pour qu'il l'aide :
« Ah ! noble comte, vaillant guerrier, où es-tu ?
Jamais je n'ai eu peur là où tu étais.

A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz ;
Mort sunt si hume, sis unt paiens (…) vencut ;
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit, [101]
Si reclaimet Rollant, qu'il li aiut :
« E ! gentilz quens, vaillanz hom, ú ies tu ?
Unkes nen oi poür, la u tu fus.

C'est moi Gautier qui conquit Maëlgut,
le neveu de Droon, le vieux aux cheveux blancs.
Pour ma vaillance j'étais ton ami.
Ma lance est brisée, mon bouclier troué,
ma cuirasse démaillée et déchirée.
En plein corps j'ai reçu des coups de lance.

Ço est Gualter, ki cunquist Maelgut,
Li nies Droün, al vieill e al canut !
Pur vasselage suleie estre tun drut.
Ma hanste est fraite e percet mun escut,
E mis osbercs desmailet e rumput ;
Par mi le cors hot une lance […] ferut. [102] [204]

Je mourrai bientôt, mais j'ai vendu chèrement ma vie. »
A ces mots Roland l'a entendu ;
il éperonne son cheval et fonce vers lui.

Sempres murrai, mais cher me sui vendut ! »
A icel mot l'at Rollant entendut ;
Le cheval brochet, si vient poignant vers lui. AOI.

153

Roland est affligé et plein de colère.
Au fort de la mêlée, il commence à frapper,
De ceux d'Espagne il en abat morts vingt,
et Gautier six, et l'archevêque cinq.
Les païens disent : « Quels traîtres que ces gens !
Veillez, seigneurs, à ce qu'ils n'en partent vivants.

Rollant ad doel, si fut maltalentifs ;
En la grant presse cumencet a ferir.
De cels d'Espaigne en ad get[et] mort .XX.,
E Gualter .VI. e l'arcevesque V.
Dient paien : « Feluns humes ad ci ! [103]
Guardez, seignurs, qu'il n'en algent vif !

Traître fieffé celui qui ne va pas les attaquer,

et lâche qui les laissera s'échapper ! »
Ils recommencent alors huées et cris ;
de tous côtés, ils repartent à l'attaque.

Tut par seit fel ki nes vait envaïr,
E recreant ki les lerrat guar[ir] ! »
Dunc recumencent e le hu e le cri ;
De tutes parz lé revunt envaïr. AOI.

154

Le comte Roland est un noble guerrier,
Gautier de l'Hum un très bon chevalier,
l'archevêque un homme de bien éprouvé.
L'un ne veut en rien abandonner l'autre.
Au fort de la mêlée, ils frappent sur les païens.
Mille Sarrasins mettent pied à terre,

Li quens Rollant fut noble guerrer,
Gualter de Hums est bien bon chevaler,
Li arcevesque prozdom e essaiet :
Li uns ne volt l'altre nient laisser.
En la grant presse i fierent as paiens.
Mil Sarrazins i descendent a piet,

et à cheval ils sont bien quarante mille.
J'en suis certain, ils n'osent les approcher :
ils leur jettent des lances et des épieux,
des piques, des dards, des traits et des javelots.
Aux premiers coups ils ont tué Gautier ;
de Turpin de Reims, ils ont troué le bouclier,

E a cheval sunt .XL. millers.
Men escïentre nes osent aproismer.
Il lor lancent e lances e espiez,
E wigres e darz e museras e agiez e gieser. [205]
As premers colps i unt ocis Gualter,
Turpins de Reins tut sun escut percet,

brisé le casque ; ils l'ont blessé à la tête ;
ils ont rompu et démaillé sa cuirasse,
et l'ont blessé au corps de quatre épieux ;
sous lui ils tuent son destrier.
Quelle grande douleur quand l'archevêque tombe !

Quasset sun elme, si l'unt nasfret el chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors nasfret de .IIII. espiez ;
Dedesuz lui ocient sun destrer.
Or est grant doel quant l'arcevesque chiet. AOI.

155

Turpin de Reims, quand il se sent abattu
et frappé au corps de quatre épieux,
rapidement, le baron se redresse ;
il regarde Roland, puis court vers lui
et lui dit simplement : « Je ne suis pas vaincu.
Jamais bon vassal, tant qu'il vit, ne se rendra. »

Turpins de Reims, quant se sent abatut,
De .IIII. espiez par mi le cors ferut,
Isnelement li ber resailit sus ;

Rollant reguardet, puis si li est curut,
E dist un mot : « Ne sui mie vencut !
Ja bon vassal nen ert vif recreüt. »

Il tire Almace, son épée d'acier brun ;
au fort de la mêlée, il frappe mille coups et plus.
Charles dit plus tard qu'il n'en épargna aucun :
il en trouva autour de lui bien quatre cents,
les uns blessés, les autres transpercés,
d'autres enfin avaient la tête tranchée.

Il trait Almace, s'espee de acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus. [104]
Puis le dist Carles qu'il n'en esparignat nul ;
Tels .IIII. cenz i troevet entur lui,
Alquanz nafrez, alquanz par mi ferut,
Si out d'icels ki les chefs unt perdut.

C'est ce que dit l'Histoire, et celui qui fut présent à la bataille,
le noble saint Gilles par qui Dieu fait des miracles,
et qui en fit la charte au monastère de Laon.
Si on l'ignore, on n'a rien compris à l'affaire.

Ço dit la Geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie, por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm. [206]
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.

156

Le comte Roland combat vaillamment,
mais il sue de tout son corps brûlant

et, à la tête, ressent une atroce douleur :
il s'est rompu la tempe à sonner du cor.
Mais il veut savoir si Charles viendra :
il tire l'olifant dont il sonne faiblement.

Li quens Rollant genteme[n]t se cumbat,
Mais le cors ad tressuet e mult chalt ;
En la teste ad e dulor e grant mal :
Rumput est li temples, por ço que il cornat.
Mais saveir volt se Charles i vendrat :
Trait l'olifan, fieblement le sunat.

L'empereur s'arrête et il écoute :
« Seigneurs, dit-il, cela va très mal pour nous.
Roland mon neveu aujourd'hui nous quitte.
J'entends au son du cor qu'il ne vivra plus guère.
Pour être avec lui, il faut vite chevaucher.
Sonnez vos clairons, autant qu'il y en a en cette armée ! »

Li emperere s'estut, si l'escultat :
« Seignurs, » dist il, « mult malement nos vait !
Rollant mis niés hoi cest jur nus defalt. [207]
Jo oi al corner que guaires ne vivrat.
Ki estre i voelt isnelement chevalzt !
Sunez vos grasles tant que en cest ost ad ! »

Soixante mille clairons sonnent si haut
que les monts retentissent et que leur répondent les vallées.
Les païens l'entendent, ils ne songent pas à en rire ;
l'un dit à l'autre : « Charles bientôt sera sur nous. »

Seisante milie en i cornent si halt
Sunent li munt e respondent li val :
Paien l'entendent, nel tindrent mie en gab ;

Dit l'un a l'altre : « Karlun avrum nus ja ! »

157

Les païens disent : « L'empereur revient ;
de ceux de France entendez sonner les clairons.
Si Charles vient, parmi nous il y aura des pertes.
Si Roland vit, notre guerre recommence,
et nous avons perdu l'Espagne notre terre. »
Bien quatre cents se rassemblent, casqués,

Dient paien : « L'emperere repairet ! AOI. [105]
De cels de France oez suner les graisles ! [106]
Se Carles vient, de nus i avrat perte.
Se R[ollant] vit, nostre guere novelet,
Perdud avuns Espaigne, nostre tere. »
Tels .IIII. cenz s'en asemble[nt] a helmes,

de ceux qui se croient les meilleurs au combat.
A Roland ils livrent une rude et violente attaque.
Maintenant le comte, pour sa part, a fort à faire.

E des meillors ki el camp quient estre :
A Rollant rendent un estur fort e pesme.
Or ad li quens endreit sei asez que faire. AOI.

158

Le comte Roland, quand il les voit venir,
devient si fort, si farouche, si ardent

qu'il ne fuira pas tant qu'il sera en vie.
Il monte le cheval qu'on appelle Veillantif,
il le pique fort des éperons d'or pur,
au cœur de la mêlée il va tous les attaquer,

Li quens Rollant, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fiers e maneviz
Ne lur lerat tant cum il serat vif. [107]
Siet el cheval qu'om cleimet Veillantif, [208]
Brochet le bien des esperuns d'or fin,
En la grant presse les vait tuz envaïr,

et avec lui l'archevêque Turpin.
L'un dit à l'autre : « Venez par ici, ami !
De ceux de France nous avons entendu les cors :
Charles revient, le puissant roi. »

Enseml' od lui arcevesques Turpin.
Dist l'un a l'altre : « Ça vus traiez, ami !
De cels de France les corns avuns oït :
Carles repairet, li reis poesteïfs ! »

159

Le comte Roland n'aima jamais les couards,
ni les orgueilleux, ni les méchantes canailles,
ni les chevaliers qui ne fussent bons vassaux.
Il appela l'archevêque Turpin :
« Vous êtes à pied, sire, et je suis à cheval :
pour l'amour de vous, ici je tiendrai bon ;

Li quens Rollant unkes n'amat cuard, [209]

2135 Ne orguillos, ne malvais (…) hume de male part, Ne chevaler, se il ne fust bon vassal.
Li arcevesques Turpin en apelat :
« Sire, a pied estes e jo sui a ceval ;
Pur vostre amur ici prendrai estal ;

nous partagerons le meilleur et le pire,
je ne vous laisserai pour nul homme de chair.
Aujourd'hui nous rendrons aux païens leur assaut.
Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. »
L'archevêque dit : « Maudit qui ne frappera fort !
Charles revient, il nous vengera bien. »

2140 Ensemble avruns e le ben e le mal ;
Ne vos lerrai pur nul hume de car.
Encui rendruns a paiens cest asalt.
Les colps des mielz, cels sunt de Durendal. »
Dist l'arcevesque : « Fel seit ki ben n'i ferrat !
2145 Carles repairet, ki ben nus vengerat. »

160

Les païens disent : « Nous sommes nés pour le malheur !
Quel funeste jour s'est levé pour nous !
Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs.
Avec sa grande armée revient Charles le vaillant.
De ceux de France nous entendons sonner les clairons.
Grand est leur bruit, à crier « Monjoie » ;

Paien dient : « Si mare fumez nez ! [108]
Cum pes[mes] jurz nus est hoi ajurnez !

Perdut avum nos seignurs e nos pers.
Carles repeiret od sa grant ost, li ber ;
De cels de France odum les graisles clers ;
Grant est la noise de « Munjoie ! » escrier.

Le comte Roland est si farouche
qu'il ne sera vaincu par aucun mortel.
Lançons contre lui nos traits, puis laissons-le sur place. »
Ainsi firent-ils dans une pluie de dards, de piques,
d'épieux, de lances, de javelots empennés.
Ils ont brisé et troué le bouclier de Roland,

Li quens Rollant est de tant grant fiertet
Ja n'ert vencut pur nul hume carnel.
Lançuns a lui, puis sil laissums ester. »
E il si firent darz e wigres asez,
Espiez e lances e museraz enpennez ;
L'escut Rollant unt frait e estroet, [109]

déchiré et démaillé sa cuirasse,
mais dans sa chair ils ne l'ont pas atteint.
Veillantif, lui, ils l'ont blessé en trente endroits
sous le comte et laissé mort sur-le-champ.
Les païens s'enfuient et le laissent sur place.
Le comte Roland est resté là, sans monture.

E sun osberc rumput e desmailet ;
Mais enz el cors ne l'unt mie adeset.
Mais Veillantif unt en .XXX. lius nafret
Desuz le cunte, si l'i unt mort laisset.
Paien s'en fuient, puis sil laisent ester.
Li quens Rollant i est remés a pied. AOI.

161

Les païens s'enfuient, furieux et chagrins.
Vers l'Espagne ils tendent de toutes leurs forces.
Le comte Roland n'est pas en état de les poursuivre :
il a perdu Veillantif, son destrier ;
bon gré mal gré, il est resté là, sans monture.
A l'archevêque Turpin il alla porter aide.

Paien s'en fuient, curuçus e irez ;
Envers Espaigne tendent de l'espleiter. [110]
Li quens Rollant nes ad dunt encalcer :
Perdut i ad Veillantif, sun destrer ;
Voellet o nun, remés i est a piet.
A l'arcevesque Turpin alat aider :

Il lui délaça son casque paré d'or
et lui enleva sa légère cuirasse blanche ;
il déchira sa tunique tout entière
et dans ses grandes plaies en mit les morceaux ;
puis, contre sa poitrine, il l'a serré dans ses bras
et sur l'herbe verte doucement couché.

Sun elme ad or li deslaçat del chef,
Si li tolit le blanc osberc leger,
E sun blialt li ad tut detrenchet ;
En ses granz plaies les pans li ad butet ;
Cuntre sun piz puis si l'ad embracet ;
Sur l'erbe verte puis l'at suef culchet.

Très tendrement Roland lui fit cette prière :
« Ah ! noble seigneur, donnez-m'en donc la permission !
Nos compagnons, qui nous furent si chers,

les voici morts, nous ne devons pas les laisser.
Je veux aller les chercher, les reconnaître
et devant vous les ranger côte à côte. »

Mult dulcement li ad Rollant preiet :
« E ! gentilz hom, car me dunez cunget !
Nos cumpaignuns, que oümes tanz chers,
Or sunt il morz : nes i devuns laiser.
Joes voel aler quere e entercer, [210]
Dedevant vos juster e enrenger. »

L'archevêque dit : « Allez et revenez !
Ce champ est à vous, Dieu merci, à vous et à moi. »

Dist l'arcevesque : « Alez e repairez !
Cist camp est vostre, mercit Deu, vostre e mien. » [111]

162

Roland s'en retourne et va tout seul par le champ ;
il cherche par les vallées, il cherche par les monts.
Là il trouva Gérin et Gérier son compagnon,
et il trouva Bérenger et Othon ;
là il trouva Anseïs et Samson,
il trouva le vieux Gérard de Roussillon.

Rollant s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz :
Iloec truvat Gerin e Gerer sun cumpaignun.
E si truvat Berenger e Attun ;
Iloec truvat Anseïs e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Rusillun. [112]

Un par un, il les a pris, le baron,
il est venu avec jusqu'à l'archevêque
et les a mis en rang devant ses genoux.
L'archevêque ne peut se retenir de pleurer.
Il lève sa main, donne sa bénédiction
et dit ensuite : « Quel malheur est le vôtre, seigneurs !

Par uns e uns les ad pris le barun,
A l'arcevesque en est venuz a tut,
Sis mist en reng dedevant ses genuilz.
Li arcevesque ne poet muer n'en plurt,
Lievet sa main, fait sa b[en]eïçun,
Aprés ad dit : « Mare fustes, seignurs !

Vos âmes, que le Dieu de gloire les reçoive toutes !
Qu'en paradis il les mette parmi les saintes fleurs !
Ma propre mort me remplit d'angoisse.
Jamais plus je ne verrai le puissant empereur. »

Tutes vos anmes ait Deus li Glorius !
En pareïs les metet en se[i]ntes flurs !
La meie mort me rent si anguissus :
Ja ne verrai le riche empereür ! »

163

Roland s'en retourne et à nouveau parcourt le champ.
Il a trouvé son compagnon Olivier :
dans ses bras il l'a serré contre sa poitrine,
et comme il peut revient vers l'archevêque.
Sur son bouclier il l'a couché avec les autres,

et l'archevêque les a absous et signés de la croix.

Rollant s'en turnet, le camp vait recercer,
Sun cumpaignun ad truvet, Oliver :
Encuntre sun piz estreit l'ad enbracet ;
Si cum il poet a l'arcevesques en vent,
Sur un escut l'ad as altres culchet,
E l'arcevesque les ad asols e seignet. [211]

Alors redoublent la douleur et la pitié.
Roland dit : « Cher compagnon Olivier,
vous étiez le fils du duc Renier
qui tint la marche du Val de Runers.
Pour briser des lances et mettre en pièces des boucliers,
pour vaincre et effrayer les orgueilleux,

Idunc agreget le doel e la pitet.
Ço dit Rollant : « Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes fils al duc Reiner
Ki tint la marche del val de Runers. [212]
Pur hanste freindre e pur escuz peceier,
Pur orgoillos veincre e esmaier,

pour soutenir et conseiller les gens de bien,
pour vaincre et effrayer les canailles,
en nulle terre il n'y a meilleur chevalier. »

E pur prozdomes tenir e cunseiller,
E pur glutun veincre e esmaier,
En nule tere n'ad meillor chevaler ! »

Le comte Roland, quand il voit morts ses pairs
et Olivier qu'il aimait tant,
s'attendrit et commence à pleurer.
Tout son visage a perdu sa couleur.
Sa douleur est si grande qu'il ne peut plus rester debout :
bon gré mal gré, il tombe à terre évanoui.
L'archevêque dit : « Quel grand malheur que le vôtre, baron ! »

Li quens Rollant, quant il veit mort ses pers, E Oliver, qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet a plurer.
En sun visage fut mult desculuret.
Si grant doel out que mais ne pout ester ;
Voeillet o nun, a tere chet pasmet.
Dist l'arcevesque : « Tant mare fustes, ber ! »

165

L'archevêque, quand il vit Roland s'évanouir,
éprouva la plus grande douleur qu'il eût jamais ressentie.
Il tendit la main et prit l'olifant.
A Roncevaux, il y a une eau courante :
il voulut y aller pour en donner à Roland.
A petits pas il s'en retourne, chancelant.

Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel unkes mais n'out si grant.
Tendit sa main, si ad pris l'olifan :
En Rencesvals ad un ewe curant ;
Aler i volt, sin durrat a Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelant.

Il est si faible qu'il ne peut avancer :
il n'en a pas la force, il a perdu trop de sang.
En moins de temps qu'il ne faut pour parcourir un arpent,
le cœur lui manque et il tombe en avant.
Sa propre mort l'étreint de son angoisse.

Il est si fieble qu'il ne poet en avant ;
N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc.
Einz que om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant.
La sue mort l'i vait mult angoissant.

166

Le comte Roland reprend ses esprits :
il se remet debout, mais souffre atrocement.
Il regarde en bas, il regarde en haut :
sur l'herbe verte, au-delà de ses compagnons,
là-bas il voit gisant le noble baron,
l'archevêque que Dieu envoya en son nom.

Li quens Rollant revient de pasmeisuns :
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur.
Guardet aval e si guardet amunt :
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
La veit gesir le nobilie barun,
Ço est l'arcevesque, que Deus mist en sun num.

Il bat sa coulpe et lève les yeux,
vers le ciel il joint ses deux mains
et il prie Dieu de lui donner le paradis.

Il est mort, Turpin, le guerrier de Charles.
Par de grandes batailles et de très beaux sermons,
contre les païens il fut toute sa vie son champion.
Que Dieu lui accorde sa sainte bénédiction !

Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
Si priet Deu que pareïs li duinst.
[Morz est Turpin, le guerreier Charlun.] [113]
Par granz batailles e par mult bels sermons,
Cuntre paiens fut tuz tens campiuns.
Deus li otreit (la sue) seinte beneïçun ! AOI. [114]

167

Le comte Roland voit l'archevêque à terre ;
hors de son corps il voit, gisant, ses entrailles,
et sous son front s'écoule sa cervelle.
Sur sa poitrine, au beau milieu,
il a croisé ses blanches mains, ses belles mains.
Roland prononce sa plainte, à la manière de son pays :

Li quens Rollant veit l'ar[ce]vesque a tere :
Defors sun cors veit gesir la buele ;
Desuz le frunt li buillit la cervele.
Desur sun piz, entre les dous furceles,
Cruisiedes ad ses blanches [mains], les beles. [213]
Forment le pleignet a la lei de sa tere :

« Ah ! noble seigneur, chevalier de bonne race,
aujourd'hui je te recommande au Dieu de gloire.

Jamais personne ne le servira de si bon cœur.
Depuis les apôtres, il n'y eut tel prophète
pour maintenir la foi et convertir les hommes.
Puisse votre âme n'être privée de rien !
Que la porte du Paradis lui soit ouverte ! »

« E ! gentilz hom, chevaler de bon aire, [214]
Hoi te cumant al Glorius celeste !
Jamais n'ert hume plus volenters le serve.
Des les apostles ne fut hom tel prophete [215]
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Ja la vostre anme nen ait sufraite !
De pareïs li seit la porte uverte ! »

168

Roland sent que sa mort approche :
par ses oreilles se répand sa cervelle.
Pour ses pairs il prie Dieu de les appeler à lui ;
ensuite, pour lui, il prie l'ange Gabriel.
Il prend l'olifant, pour écarter tout reproche,
et Durendal, son épée, en l'autre main.

Ço sent Rollant que la mort li est pres :
Par les oreilles fors se ist la cervel.
De ses pers priet Deu ques apelt,
E pois de lui a l'angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal, s'espee, en l'altre main.

Plus loin qu'une portée d'arbalète,

il s’en va vers l’Espagne dans un guéret.
Il monte sur un tertre ; sous deux beaux arbres,
il y avait quatre blocs faits de marbre.
Sur l’herbe verte il est tombé à la renverse.
Là il s’est évanoui, car sa mort approche.

Dun arcbaleste ne poet traire un quarrel, [216]
Devers Espaigne en vait en un guaret ;
Muntet sur un tertre ; desuz un arbre bel(e)
Quatre perruns i ad, de marbre fait(e). [217]
Sur l’erbe verte si est caeit envers :
La s’est pasmet, kar la mort li est pres.

169

Hauts sont les monts et très hauts les arbres.
Il y a là quatre blocs de marbre brillants.
Sur l’herbe verte le comte Roland s’évanouit.
Un Sarrasin longuement le regarde.
Il fait le mort, couché parmi les autres ;
de sang il a souillé son corps et son visage.

Halt sunt li pui e mult halt les arbres.
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l’erbe verte li quens Rollant se pasmet.
Uns Sarrazins tute veie l’esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres ; Del sanc luat sun cors e sun visage.

Il se redresse et se précipite.
Il était beau et fort et d’une grande bravoure.

En son orgueil il commet une folie fatale :
il se saisit de Roland, de son corps et de ses armes,
et dit seulement : « Le neveu de Charles est vaincu.
Cette épée, je l'emporterai en Arabie. »
Comme il tirait, le comte reprit un peu ses esprits.

Met sei en piez e de curre s'astet.
Bels fut e forz e de grant vasselage ; [218]
Par sun orgoill cumencet mortel rage ;
Rollant saisit e sun cors e ses armes,
E dist un mot : « Vencut est li nies Carles !
Iceste espee porterai en Arabe. »
En cel tireres li quens s'aperçut alques. [219]

170

Roland sent qu'il lui enlève son épée.
Il ouvrit les yeux et lui dit seulement :
« A mon avis, tu n'es pas des nôtres. »
Il tient l'olifant qu'il n'a pas voulu lâcher
et le frappe sur le casque aux pierres serties dans l'or ;
il brise l'acier et le crâne et les os,

Ço sent Rollant que s'espee li tolt.
Uvrit les oilz, si li ad dit un mot :
« Men escïentre, tu n'ies mie des noz ! »
Tient l'olifan, que unkes perdre ne volt,
Sil fiert en l'elme, ki gemmet fut a or :
Fruisset l'acer e la teste e les ós,

il lui fait sortir les deux yeux de la tête,

et à ses pieds il l'a abattu mort.
Alors il lui dit : « Canaille de païen, comment as-tu osé
te saisir de moi, à tort ou à raison ?
Personne ne le saura sans te tenir pour fou.
J'en ai fendu mon olifant par le bout,
le cristal et l'or en sont tombés. »

Amsdous les oilz del chef li ad mis fors ;
Jus a ses piez si l'ad tresturnet mort.
Aprés li dit : « Culvert paien, cum fus unkes si ós
Que me saisis, ne a dreit ne a tort ?
Ne l'orrat hume ne t'en tienget por fol.
Fenduz en est mis olifans el gros,
Caiuz en est li cristals e li ors. »

171

Roland sent qu'il a perdu la vue,
il se redresse et fait tous ses efforts.
Son visage a perdu sa couleur.
Devant lui il y a une roche grise.
Il y frappe dix coups, de chagrin et de dépit.
L'acier grince, mais il ne se brise ni ne s'ébrèche.

Ço sent Rollant la veüe ad perdue ;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ;
En sun visage sa culur ad perdue.
Dedevant lui ad une perre byse :
.X. colps i fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint, ne ne s'esgruignet. [115]

« Ah ! dit le comte, sainte Marie, aide-moi !
Ah ! Durendal, ma bonne épée, quel malheur pour vous !
Puisque je suis perdu, de vous je perds la charge.
Combien de batailles par vous j'ai remportées,
combien j'ai conquis de terres immenses,
que tient Charles, dont la barbe est chenue !

« E ! » dist li quens, « sainte Marie, aiue ! [116]
E ! Durendal, bone, si mare fustes ! [220]
Quant jo mei perd, de vos n'en ai mais cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !

Ne soyez pas à quelqu'un qui fuie devant un autre !
Un valeureux vassal vous a longtemps tenue ;
jamais il n'en sera de pareille à vous dans la sainte France. »

Ne vos ait hume ki pur altre fuiet !
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France l'asolue. »

172

Roland frappe sur le bloc de sardoine.
L'acier grince, mais il ne se brise ni ne s'ébrèche.
Quand il voit qu'il ne peut la rompre,
en lui-même il commence à la plaindre :
« Ah ! Durendal, comme tu es belle, claire, éclatante !
Comme au soleil tu brilles et flamboies !

Rollant ferit el perrun de sardónie.

Cruist li acers, ne briset ne n'esgrunie. [221]
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meïsme la cumencet a pleindre :
« E ! Durendal, cum es bele, e clere, e blanche !
Cuntre soleill si luises e reflambes !

Charles était dans les vallées de Maurienne
quand Dieu, du ciel, lui fit savoir par son ange
qu'il te donnât à un comte capitaine :
alors il me la ceignit, le noble roi, le grand.
Avec toi je lui conquis l'Anjou et la Bretagne,
et lui conquis le Poitou et le Maine ;

Carles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun a[n]gle [117]
Qu'il te dunast a un cunte cataignie :
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne, [118] [222]
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine ;

avec toi je lui conquis la libre Normandie,
et lui conquis la Provence et l'Aquitaine
et la Lombardie et toute la Romagne ;
avec toi je lui conquis la Bavière et les Flandres
et la Bourgogne et toute la Pologne,
Constantinople dont il reçut l'hommage ;

Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne
E Lumbardie e trestute Romaine ; [119]
Jo l'en cunquis Baiver e tute Flandres,
E Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il out la fiance,

et sur la Saxe il règne en maître.
Avec toi je lui conquis l'Écosse et l'Irlande
et l'Angleterre qu'il appelait son domaine ;
avec toi je lui conquis tant et tant de pays
que tient Charles dont la barbe est blanche.
Pour cette épée j'éprouve douleur et peine.

E en Saisonie fait il ço qu'il demandet ;
Jo l'en cunquis e Escoce e Vales Islonde, [120]
E Engletere, que il teneit sa cambre ; [223]
Cunquis l'en ai païs e teres tantes,
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espee ai dulor e pesance :

Mieux vaut mourir que la laisser aux païens !
Dieu ! Père, ne laissez pas déshonorer la France ! »

Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne.
Deus ! Perre, n'en laise(i)t hunir France ! »

173

Roland frappe sur une pierre grise.
Il en abat plus que je ne sais vous dire.
L'épée grince, mais elle ne se rompt ni ne se brise.
Vers le ciel elle a rebondi.
Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas,
tout doucement il la plaint en lui-même :

Rollant ferit en une perre bise :
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset ne se brise,

Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meïsme :

« Ah ! Durendal, comme tu es belle et très sainte !
Dans ton pommeau d'or, il y a bien des reliques,
une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile
et des cheveux de monseigneur saint Denis,
et du vêtement de sainte Marie.
Il n'est pas juste que des païens te possèdent :

« E ! Durendal, cum es bele e seintisme !
En l'oriet punt asez i ad reliques : [224]
La dent seint Perre e del sanc seint Basilie,
E des chevels mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie.
Il nen est dreiz que paiens te baillissent ;

c'est par des chrétiens que tu dois être servie.
Ne soyez pas à un homme capable de couardise !
J'aurai par vous conquis tant de terres immenses
que tient Charles dont la barbe est fleurie !
Et l'empereur en est puissant et riche. »

De chrestiens devez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet cuardie !
Mult larges teres de vus avrai cunquises,
Que Carles tent, ki la barbe ad flurie. [121]
E li empereres en est ber e riches. »

Roland sent que la mort le prend tout entier
et que de sa tête elle descend vers son cœur.
Sous un pin il est allé en courant ;
sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.
Il met sous lui son épée et l'olifant,
il tourne sa tête du côté du peuple païen :

Ço sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent.
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz,
Desuz lui met s'espee e l'olifan [122]
Turnat sa teste vers la paiene gent ;

il l'a fait parce qu'il veut coûte que coûte
que Charles dise, ainsi que tous ses gens,
du noble comte, qu'il est mort en conquérant.
Il bat sa coulpe à petits coups répétés
Pour ses péchés il tend à Dieu son gant.

Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut e suvent ;
Pur ses pecchez Deu en puroffrid lo guant. AOI. [123] [225]

175

Roland sent que son temps est fini.
Il est tourné vers l'Espagne sur un mont escarpé.
D'une main il s'est frappé la poitrine :

« Dieu, pardon, par toute ta puissance,
pour mes péchés, les grands et les menus,
que j'ai commis depuis l'heure que je suis né

Ço sent Rollant de sun tens n'i ad plus.
Devers Espaigne est en un pui agut ;
A l'une main si ad sun piz batud :
« Deus, meie culpe vers les tues vertuz
De mes pecchez, des granz e des menuz
Que jo ai fait des l'ure que nez fui

jusqu'à ce jour où je suis terrassé ! »
Il a tendu vers Dieu son gant droit.
Des anges du ciel descendent jusqu'à lui.

Tresqu'a cest jur que ci sui consoüt ! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut :
Angles del ciel i descendent a lui. AOI.

176

Le comte Roland est étendu sous un pin.
Vers l'Espagne il a tourné son visage.
De bien des choses le souvenir lui revient,
de tant de terres que le baron a conquises,
de la douce France, des hommes de son lignage,
de Charlemagne, son seigneur, qui l'a formé.

Li quens Rollant se jut desuz un pin ;
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tantes teres cum li bers cunquist,

De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit.

Il ne peut s'empêcher de pleurer et de soupirer.
Mais il ne veut pas s'oublier lui-même.
Il bat sa coulpe et demande pardon à Dieu :
« Père véritable qui jamais ne mentis,
toi qui ressuscitas saint Lazare
et qui sauvas Daniel des lions,

Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire Patene, ki unkes ne mentis, [226]
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des leons guaresis,

sauve mon âme de tous les périls
pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis ! »
Il a offert à Dieu son gant droit,
saint Gabriel de sa main l'a pris.
Sur son bras il tenait sa tête inclinée ;
les mains jointes, il est allé à sa fin.

Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis ! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit ;
Seint Gabriel de sa main l'ad pris. [227]
Desur sun braz teneit le chef enclin ;
Juntes ses mains est alet a sa fin.

Dieu envoya son ange Chérubin
et saint Michel du Péril ;
et avec eux vint saint Gabriel.

Ils emportent l’âme du comte en paradis.

Deus tramist sun angle Cherubin, [228]
E seint Michel del Peril ; [229]
Ensembl’ od els sent Gabriel i vint.
L’anme del cunte portent en pareïs.

177

Roland est mort, Dieu a son âme dans les cieux ;
L’empereur parvient à Roncevaux.
Il n’y a ni route ni sentier,
ni espace vide, ni aune ni pied de terre
où ne soit couché un Français ou un païen.
Charles s’écrie : « Où êtes-vous, cher neveu ?

Morz est Rollant, Deus en ad l’anme es cels. [124]
Li emperere en Rence[s]val[s] parvient. [125]
Il nen i ad ne veie ne senter,
Ne voide tere, në alne [ne] plein pied, [126]
Que il n’i ait o Franceis ó paien.
Carles escriet : « U estes vos, bels nies ? [127] [230]

Où est l’archevêque, et le comte Olivier ?
Où est Gérin, et son compagnon Gérier ?
Où est Othon, et le comte Bérenger,
Yves et Yvoire, que j’aimais tant ?
Qu’est devenu le Gascon Angelier,
le duc Samson et le baron Anséis ?

U est l’arcevesque e li quens Oliver ?
U est Gerins e sis cumpainz Gerers ?

U est Otes e li quens Berengers ?
Ive e Ivorie, que jo aveie tant chers ?
Que est devenuz li Guascuinz Engeler ?
Sansun li dux e Anseïs li bers ?

Où est Gérard de Roussillon, le Vieux,
et les douze pairs que j'avais laissés ? »
Mais à quoi bon, puisque personne ne répondit ?
« Dieu, dit le roi, combien je peux m'affliger
de ne pas avoir été au début de la bataille ! »
Il tire sa barbe en homme désespéré ;

U est Gerard de Russillun li veilz ?
Li .XII. per, que jo aveie laiset ? »
De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet ? »
– « Deus ! » dist li reis, « tant me pois esmaer [128]
Que jo ne fui a l'estur cumencer ! »
Tiret sa barbe cum hom ki est iret ; [231]

ses barons chevaliers versent des larmes ;
contre terre vingt mille s'évanouissent.
Le duc Naimes en éprouve une grande pitié.

Plurent des oilz si baron chevaler ;
Encuntre tere se pasment .XX. millers.
Naimes li dux en ad mult grant pitet.

178

Il n'est chevalier ni baron
qui de pitié ne pleure douloureusement.
Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux

et leurs amis et leurs seigneurs liges.
Contre terre beaucoup s'évanouissent.
Le duc Naimes réagit en homme de cœur ;

Il n'en i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt ;
Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz,
E lur amis e lur lige seignurs ; [232]
Encuntre tere se pasment li plusur.
Naimes li dux d'iço ad fait que proz,

le tout premier il dit à l'empereur :
« Regardez à deux lieues devant nous :
vous pouvez voir la poussière des grands chemins,
tant ils sont nombreux de la race des païens.
Chevauchez donc ! Vengez notre douleur !
– Ah ! Dieu, dit Charles, ils sont déjà si loin !

Tuz premereins l'ad dit l'empereür :
« Veez avant de dous liwes de nus,
Ve[d]e[i]r puez les granz chemins puldrus, [129]
Qu'asez i ad de la gent paienur. [130]
Car chevalchez ! Vengez ceste dulor ! »
– « E ! Deus ! » dist Carles, « ja sunt il ja si luinz !

Accordez-moi la justice et l'honneur !
De la douce France ils m'ont ôté la fleur. »
Le roi donna ses ordres à Gebouin et à Othon,
à Thibaud de Reims et au comte Milon :
« Gardez les champs, les vallées et les monts.
Laissez les morts étendus comme ils sont,

Cunsentez mei e dreit[ure] e honur ; [131]
De France dulce m'unt tolud la flur. »

Li reis cumandet Gebuin e Otun,
Tedbalt de Reins e le cunte Milun :
« Guardez le champ e les vals e les munz.
Lessez gesir les morz tut issi cun il sunt,

pour que n'y touche ni bête ni lion,
pour que n'y touche écuyer ni valet.
Je vous interdis qu'aucun homme n'y touche,
jusqu'à ce que Dieu nous permette de revenir en ce champ. »
Et ils répondent avec douceur, pleins d'amour :
« Juste empereur, cher seigneur, nous le ferons ! »
Ils retiennent mille de leurs chevaliers.

Que n'i adeist ne beste ne lion, [233]
Ne n'i adeist esquier ne garçun ; [234]
Jo vus defend que n'i adeist nuls hom,
Josque Deus voeil[l]e que en cest camp revengum. » [132]
E cil respundent dulcement, par amur :
« Dreiz emperere, cher sire, si ferum ! »
Mil chevaler i retienent des lur. AOI.

179

L'empereur fait sonner ses clairons,
puis il chevauche, le valeureux, avec sa grande armée.
De ceux d'Espagne ils ont retrouvé les traces
et ils les poursuivent tous d'une même ardeur.
Quand le roi voit tomber le soir,
sur l'herbe verte en un pré il descend,

Li empereres fait ses graisles suner,

Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.
De cels d'Espaigne unt les escloz truvez, [133] [235]
Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li reis le vespres decliner,
Sur l'herbe verte descent li reis en un pred,

il se couche à terre et prie Notre Seigneur
qu'il fasse pour lui arrêter le soleil,
qu'il retarde la nuit et prolonge le jour.
Voici venir à lui un ange qui a coutume de lui parler,
et qui aussitôt lui a ordonné :
« Charles, chevauche, car la clarté ne te manque pas.

Culchet sei a tere, si priet Damnedeu
Que li soleilz facet pur lui arester,
La nuit targer e le jur demurer.
Ais li un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad comandet :
« Charle, chevalche, car tei ne falt clartet ! [134]

Tu as perdu la fleur de France, Dieu le sait.
Tu peux te venger de la race criminelle. »
A ces mots, l'empereur est monté à cheval.

La flur de France as perdut, ço set Deus.
Venger te poez de la gent criminel. »
A icel mot est l'emperere muntet. AOI.

180

Pour Charlemagne Dieu fit un très grand miracle,
car le soleil est resté immobile.

Les païens fuient, les Francs les poursuivent vivement.
Ils les rattrapent dans le Val Ténébreux.
Vers Saragosse ils les pourchassent à force d'éperons,
à coups redoublés ils les massacrent,

Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
Car li soleilz est remés en estant. [236]
Paien s'en fuient, ben les chalcent Franc.
El Val Tenebrus la les vunt ateignant,
Vers Sarraguce les enchalcent ferant, [135]
A colps pleners les en vunt ociant,

ils leur coupent les routes et les chemins les plus larges.
Et voici devant eux le cours de l'Èbre,
très profond, effrayant et rapide.
Il n'y a là ni canot, ni bateau, ni chaland.
Les païens implorent un de leurs dieux, Tervagant,
puis sautent dans l'eau, mais personne pour les protéger.

Tolent lur veies e les chemins plus granz.
L'ewe de Sebre, el lur est dedevant : [237]
Mult est parfunde, merveill[us]e e curant ;
Il n'en i ad barge, ne drodmund ne caland. [238]
Paiens recleiment un lur deu, Tervagant,
Puis saillent enz, mais il n'i unt guarant.

Les soldats en armes sont les plus pesants :
ils coulent à pic en grand nombre ;
les autres flottent à la dérive,
les plus favorisés ont bu tant d'eau
que tous se noient dans d'atroces souffrances.
Les Français s'écrient : « Quel malheur pour vous, Roland ! »

Li adubez en sunt li plus pesant,

Envers les funz s'en turnerent alquanz ; [136]
Li altre en vunt cuntreval flotant.
Li miez guariz en unt boüd itant
Tuz sunt neiez par merveillus ahan.
Franceis escrient : « Mare fustes, Rollant ! » AOI.

181

Quand Charles voit que les païens sont tous morts,
certains tués et la plupart noyés,
et qu'un très gros butin échoit à ses chevaliers,
le noble roi a mis pied à terre,
il se couche sur le sol et rend grâces à Dieu.
Quand il se redresse, le soleil est couché.

Quant Carles veit que tuit sunt mort paiens,
Alquanz ocis e li plusur neiet,
Mult grant eschec en unt si chevaler,
Li gentilz reis descendut est a piet,
Culchet sei a tere, sin ad Deu graciet.
Quant il se drecet, li soleilz est culchet.

L'empereur dit : « Il est temps de camper :
pour retourner à Roncevaux, il est bien tard.
Nos chevaux sont las et fatigués.
Ôtez-leur les selles et les mors de leurs têtes,
et par ces prés laissez-les se rafraîchir. »
Les Francs répondent : « Sire, vous avez raison. »

Dist l'emperere : « Tens est del herberger ; [239]
En Rencesvals est tart del repairer :

Nos chevals sunt e las e ennuiez.
Tolez lur les seles, lé freins qu'il unt es chefs, E par cez prez les laisez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vos dites bien. » AOI.

182

L'empereur a établi son camp.
Les Français descendent de monture dans le pays désert,
à leurs chevaux ils ont enlevé les selles
et retiré de leurs têtes les mors en or ;
ils leur livrent les prés où abonde l'herbe fraîche :
ils ne peuvent leur donner d'autres soins.

Li emperere ad prise sa herberge.
Franceis descendent en la tere deserte, [240]
A lur chevals unt toleites les seles,
Les freins a or e[n] metent jus les testes,
Livrent lur prez, asez i ad fresche herbe :
D'altre cunreid ne lur poeent plus faire.

Les plus fatigués dorment à même la terre.
Cette nuit-là, ils n'eurent pas de sentinelles.

Ki mult est las, il se dort cuntre tere. [137]
Icele noit n'unt unkes escalguaite.

183

L'empereur s'est couché dans un pré.

Le baron met son grand épieu près de sa tête.
Cette nuit-là il ne voulut pas se désarmer :
il a revêtu sa blanche cuirasse safranée,
lacé son casque aux gemmes serties d'or,
ceint Joyeuse, la sans-pareille

Li emperere s'est culcet en un pret :
Sun grant espiet met a sun chef li ber ;
Icele noit ne se volt il desarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc sasfret,
Laciet sun elme, ki est a or gemmet,
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per, [241]

qui chaque jour change trente fois d'éclat.
Nous connaissons bien la lance
dont Notre Seigneur fut blessé sur la Croix :
Charles en a, grâce à Dieu, la pointe
que dans le pommeau d'or il a fait enchâsser.
En raison de cet honneur et de cette grâce,

Ki cascun jur muet .XXX. clartez.
Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz nasfret :
Carles en ad la mure, mercit Deu ;
En l'oret punt l'ad faite manuvrer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet,

le nom de Joyeuse fut donné à l'épée.
Les barons français ne doivent pas l'oublier :
de là vient leur cri de guerre : « Monjoie ! » ;
c'est pourquoi nul peuple ne peut leur résister.

Li nums Joiuse l'espee fut dunet.

Baruns franceis nel deivent ublier :
Enseigne en unt de « Munjoie ! » crier ;
Pur ço nes poet nule gent cuntrester.

184

Claire est la nuit et la lune brillante.
Charles est couché, mais il souffre pour Roland,
et il est accablé pour Olivier,
pour les douze pairs et pour les Français
qu'à Roncevaux il a laissés morts, sanglants.
Il ne peut s'empêcher de pleurer et de se lamenter,

Clere est la noit e la lune luisante.
Carles se gist, mais doel ad de Rollant
E d'Oliver il peiset mult forment,
Des .XII. pers e de la franceise gent
[Qu']en Rencesvals ad laiset morz sang[l]enz.
Ne poet muer n'en plurt e nes dement

et il prie Dieu de sauver leurs âmes.
Le roi est las, car sa peine est immense ;
il s'est endormi, il n'en peut plus.
Par tous les prés dorment maintenant les Francs.
Il n'est pas de cheval qui puisse rester debout ;
s'ils veulent de l'herbe, ils la mangent couchés.
L'on a beaucoup appris quand on a bien souffert.

E priet Deu qu'as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant ;
Endormiz est, ne pout mais en avant.

Par tuz les prez or se dorment li Franc.
N'i ad cheval ki puisset ester en estant :
Ki herbe voelt, il la prent en gisant.
Mult ad apris ki bien conuist ahan.

185

Charles dort comme un homme tourmenté.
Dieu lui a envoyé saint Gabriel
à qui il commande de garder l'empereur.
L'ange reste toute la nuit à son chevet.
Par une vision il lui annonce
une bataille qui lui sera livrée :

Karles se dort cum hume traveillet.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet :
L'empereür li cumandet a guarder.
Li angles est tute noit a sun chef.
Par avisiun li ad anunciet [242]
D'une bataille ki encuntre lui ert :

il lui en donne des signes très inquiétants.
Charles a regardé vers le ciel :
il voit les tonnerres, les vents, les gelées
et les orages et les prodigieuses tempêtes,
tout un déploiement de feux et de flammes,
qui soudain tombe sur toute son armée.

Senefiance l'en demustrat mult gref.
Carles guardat amunt envers le ciel,
Veit les tuneires e les venz e les giels,

E les orez, les merveillus tempez,
E fous e flambes i est apareillez :
Isnelement sur tute sa gent chet.

Brûlent les lances de frêne et de pommier
et les boucliers jusqu'aux bosses d'or pur,
et volent en éclats les hampes des épieux tranchants,
et grincent les cuirasses et les casques d'acier.
Il voit ses chevaliers pleins de détresse.
Puis des ours, des léopards veulent les manger,

Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer
E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier,
Fruisez cez hanstes de cez trenchanz espiez,
Cruissent osbercs e cez helmes d'acer.
En grant dulor i veit ses chevalers.
Urs e leuparz les voelent puis manger,

et des serpents, des guivres, des dragons, des démons,
et aussi des griffons, plus de trente mille.
Et tous de se jeter sur les Français.
Et les Français crient : « Charlemagne, à l'aide ! »
Le roi est plein de douleur et de pitié ;
il veut y aller, mais il en est empêché :

Serpenz e guivres, dragun e averser ;
Grifuns i ad, plus de trente millers :
N'en i ad cel a Franceis ne s'agiet.
E Franceis crient : « Carlemagne, aidez ! »
Li reis en ad e dulur e pitet ;
Aler i volt, mais il ad desturber.

du fond d'un bois surgit un grand lion,
terrifiant, orgueilleux et féroce.

Il s’en prend à sa personne même et l’attaque ;
ils se prennent corps à corps tous les deux pour lutter.
Mais le roi ne sait qui l’emporte ni qui succombe.
L’empereur ne s’est pas réveillé.

Devers un gualt uns granz leons li vint,
Mult par ert pesmes e orguillus e fiers ;
Sun cors meïsmes i asalt e requert,
E prenent sei a braz ambesdous por loiter ;
Mais ço ne set liquels abat ne quels chiet.
Li emperere n’est mie esveillet.

186

Après cette vision il lui en vient une autre.
Il était en France, à Aix, sur un perron ;
avec deux chaînes il retenait un ours.
Du côté de l’Ardenne il voyait venir trente ours
dont chacun parlait comme un homme.
Ils lui disaient : « Sire, rendez-le-nous !

Aprés icel li vien[t] un altre avisiun,[243]
Qu’il ert en France, ad Ais, a un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun.
Devers Ardene veeit venir .XXX. urs,
Cascun parolet altresi cume hum.
Diseient li : « Sire, rendez le nus !

Il n’est pas juste qu’il reste davantage avec vous ;
notre parent, nous devons le secourir. »
De son palais accourt un vautre.

Parmi les autres, il attaque le plus grand,
sur l'herbe verte, à l'écart de ses compagnons.
Là le roi voit un merveilleux combat,

Il nen est dreiz que il seit mais od vos ;
Nostre parent devum estre a sucurs. »
De sun paleis vint uns veltres a curs ; [138 244]
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns.
La vit li reis si merveillus estur ;

mais il ne sait lequel gagne ni lequel perd.
C'est ce que l'ange de Dieu a montré au baron.
Charles dort jusqu'au lendemain, au grand jour.

Mais ço ne set liquels veint ne quels nun.
Li angles Deu ço ad mustret al barun.
Carles se dort tresqu'al demain, al cler jur.

187

Le roi Marsile s'enfuit à Saragosse.
Sous un olivier il a mis pied à terre, à l'ombre.
Il rend son épée, son casque et sa cuirasse.
Sur l'herbe verte, misérablement il se couche.
Il a perdu sa main droite, tout entière ;
pour le sang qu'il perd, il s'évanouit et s'angoisse.

Li reis Marsilie s'en fuit en Sarraguce.
Suz un olive est descendut en l'umbre :
S'espee rent e sun elme e sa bronie ;
Sur la verte herbe mult laidement se culcet ;

La destre main ad perdue trestute ;
Del sanc qu'en ist se pasmet e angoiset.

Devant lui, sa femme, Bramimonde,
pleure et crie et s'afflige,
et avec elle plus de vingt mille hommes.
Ils maudissent Charles et la douce France.
Vers Apollin ils courent dans une crypte,
ils le querellent et l'injurient violemment :

Dedevant lui sa muiller, Bramimunde,
Pluret e criet, mult forment se doluset ;
Ensembl' od li plus de .XX. mil humes,
Si maldient Carlun e France dulce.
Ad Apolin (en) curent en une crute, [245]
Tencent a lui, laidement le despersunent :

« Ah ! mauvais dieu, pourquoi nous fais-tu telle honte ?
Notre roi, pourquoi l'as-tu laissé ruiner ?
A qui te sert bien, tu donnes un mauvais salaire ! »
Puis ils lui arrachent son sceptre et sa couronne,
par les mains ils le pendent à une colonne,
ils le renversent par terre à leurs pieds,

« E ! malvais deus, por quei nus fais tel hunte ?
Cest nostre rei por quei lessas cunfundre ?
Ki mult te sert, malvais luer l'en dunes ! »
Puis si li tolent se sceptre e sa curune.
Par les mains le pendent sur une culumbe, [139]
Entre lur piez a tere le tresturnent,

à coups de gourdins ils le battent et le brisent.
A Tervagant ils arrachent son escarboucle,
et ils jettent Mahomet dans un fossé

où porcs et chiens le mordent et le piétinent.

A granz bastuns le batent e defruisent.
E Tervagan tolent sun escarbuncle,
E Mahumet enz en un fosset butent,
E porc e chen le mordent e defulent.

188

Marsile est sorti de son évanouissement.
Il se fait porter dans sa chambre voûtée
qu'ornent peintures et inscriptions de diverses couleurs.
Et Bramimonde, la reine, pleure sur lui,
s'arrache les cheveux, se proclame misérable
et sur un autre point s'écrie à haute voix :

De pa(i)smeisuns en est venuz Marsilies :
Fait sei porter en sa cambre voltice ;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites.
E Bramimunde le pluret, la reïne,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive,
A l'altre mot mult haltement s'escriet :

« Ah ! Saragosse, comme aujourd'hui tu es démunie
du noble roi qui te possédait !
Nos dieux ont commis une félonie
en lui manquant ce matin dans la bataille.
L'émir montrera sa couardise
s'il ne combat contre ces gens hardis,

« E ! Sarraguce, cum ies oi desguarnie
Del gentil rei ki t'aveit en baillie !

Li nostre deu i unt fait felonie,
Ki en bataille oi matin le faillirent.[246]
Li amiralz i ferat cuardie
S'il ne cumbat a cele gent hardie,

si audacieux qu'ils ne se soucient pas de leurs vies.
L'empereur à la barbe fleurie
est vaillant et bien téméraire.
En cas de bataille, il ne s'enfuira pas.
Quelle grande douleur qu'il n'y ait personne pour le tuer ! »

Ki si sunt fiers n'unt cure de lur vies.
Li emperere od la barbe flurie,
Vasselage ad e mult grant estultie ;
S'il ad bataill(i)e, il ne s'en fuirat mie.
Mult est grant doel que n'en est ki l'ociet ! »

189

L'empereur, de toute sa puissance,
sept ans tout pleins est resté en Espagne.
Il y prend des châteaux et nombre de cités.
Le roi Marsile s'en préoccupe fort :
dès la première année il fait sceller ses lettres,
il a averti à Babylone Baligant,

Li emperere par sa grant poestet,
.VII. anz tuz plens ad en Espaigne estet ;
Prent i chastels e alquantes citez.
Li reis Marsilie s'en purcacet asez :
Al premer an fist ses brefs seieler,

En Babilonie Baligant ad mandet,

c’est-à-dire l’émir, le vieillard chargé d’ans,
plus âgé même que Virgile et Homère :
que le baron vienne à Saragosse le secourir ;
s’il ne le fait pas, il reniera ses dieux
et toutes les idoles qu’il a coutume d’adorer,
et il embrassera la sainte foi chrétienne,

Ço est l’amiraill, le viel d’antiquitet,
Tut survesquiet e Virgilie e Omer,
En Sarraguce alt sucurre li ber ;
E, s’il nel fait, il guerpirat ses deus,
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si recevrat sainte chrestientet, [140]

et cherchera un accord avec Charlemagne.
Mais l’émir est loin, il a longtemps tardé.
Il appelle ses peuples de quarante royaumes,
il a fait apprêter ses grands navires,
ses esquifs, ses barges, ses galères et ses nefs.
Sous Alexandrie, il est un port de mer :

A Charlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret ;
Mandet sa gent de .XL. regnez,
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
Eschiez e barges e galies e nefs. [247]
Suz Alixandre ad un port juste mer :

il y a fait apprêter toute sa flotte.
C’est en mai, au premier jour de l’été :
il a lancé sur la mer toutes ses armées.

Tut sun navilie i ad fait aprester. [248]
Ço est en mai, al premer jur d'ested :
Tutes ses oz ad empeintes en mer.

190

Grandes sont les armées de ce peuple ennemi.
Elles cinglent avec force, rament, manœuvrent.
Au sommet des mâts, sur les hautes proues,
un grand nombre d'escarboucles et de lanternes
projettent d'en haut une telle lumière
que, dans la nuit, la mer en est plus belle

Granz sunt les oz de cele gent averse :
Siglent a fort e nagent e guvernent. [249]
En sum cez maz e en cez [h]altes vernes, [141]
Asez i ad carbuncles e lanternes ;
La sus amunt pargetent tel luiserne
Par la noit la mer en est plus bele.

et qu'à l'approche de la terre d'Espagne,
tout le pays en brille et s'éclaire.
Jusqu'à Marsile en parvient la nouvelle.

E cum il vienent en Espaigne la tere,
Tut li païs en reluist e esclairet.
Jesqu'a Marsilie en parvunt les noveles. AOI.

191

Le peuple des païens ne veut pas relâcher son effort.
Ils quittent la mer, entrent dans les eaux douces ;
ils passent Marbrise, ils passent Marbrose,
à toute leur flotte ils font remonter l'Èbre.
Un grand nombre de lanternes et d'escarboucles
leur donnent toute la nuit une immense clarté.
Ce jour-là, ils parviennent à Saragosse.

Gent paienor ne voelent cesser unkes :
Issent de mer, venent as ewes dulces,
Laisent Marbrose e si laisent Marbrise, [142]
Par Sebre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles :
Tute la noit mult grant clartet lur dunent.
A icel jur venent a Sarraguce. AOI.

192

Clair est le jour et le soleil brillant.
L'émir est descendu de son navire.
Espanelit l'accompagne à sa droite,
dix-sept rois marchent à sa suite,
et je ne sais combien de comtes et de ducs.
Sous un laurier, au milieu d'un champ,

Clers est li jurz e li soleilz luisant.
Li amiralz est issut del calan :
Espaneliz fors le vait adestrant,
.XVII. reis aprés le vunt siwant ;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.
Suz un lorer, ki est en mi un camp, [250]

ils jettent sur l'herbe verte un tapis de soie blanche,
et ils installent un fauteuil d'ivoire.
Dessus s'assied le païen Baligant ;
et tous les autres sont restés debout.
Leur seigneur parla le premier :
« Écoutez donc, nobles et vaillants chevaliers !

Sur l'erbe verte getent un palie blanc :
U[n] faldestoed i unt mis d'olifan ;
Desur s'asiet li paien Baligant ;
Tuit li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premer parlat avant :
« Oiez ore, franc chevaler vaillant ! [143]

Le roi Charles, l'empereur des Francs,
ne doit pas manger sans que je le lui commande.
Par toute l'Espagne il m'a fait une guerre acharnée :
jusqu'en douce France je veux aller le chercher.
Je n'aurai de cesse, durant toute ma vie,
qu'il ne soit mort ou ne se rende vivant. »
Il en frappe son genou de son gant droit.

Carles li reis, l'emperere des Francs,
Ne deit manger, se jo ne li cumant.
Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant : En France dulce le voeil aler querant.
Ne finerai en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recreant. »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

Sur ce, il s'est promis solennellement
qu'il ne laissera pas, pour tout l'or du monde,
d'aller à Aix où Charles tient ses assises.
Ses hommes l'approuvent et l'encouragent.
Puis il appela deux de ses conseillers,
l'un est Clarifan et l'autre Clarïen :

Puis qu'il l'ad dit, mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel,
Que il ainz ad Ais, o Carles soelt plaider.
Si hume li lo[d]ent, si li unt cunseillet. [144]
Puis apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan e l'altre Clarïen : [251]

« Vous êtes les fils du roi Maltraïen
qui volontiers portait mes messages.
Je vous commande d'aller à Saragosse :
à Marsile, de ma part, annoncez
que contre les Français je suis venu l'aider.
Si j'en trouve l'occasion, il y aura une terrible bataille.

« Vos estes filz al rei Maltraïen, [252]
Ki messages soleit faire volonters.
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algez ;
Marsiliun de meie part li nunciez
Cuntre Franceis li sui venut aider.
Se jo truis ó, mult grant bataille i ert ;

Donnez-lui en gage ce gant brodé d'or,
et qu'il le passe en son poing droit.
Portez-lui aussi ce bâtonnet d'or pur,
et qu'il vienne à moi pour reconnaître son fief.
En France j'irai pour faire la guerre à Charles.

S’il ne se couche à mes pieds, à ma merci,

Si l’en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcer.
Si li portez cest [bast]uncel d’or mer,
E a mei venget pur reconoistre sun feu.
En France irai pur Carles guerreier ;
S’en ma mercit ne se culzt a mes piez

et s’il ne renie la foi des chrétiens,
je lui ôterai la couronne de la tête. »
Les païens répondent : « Sire, vous avez raison. »

E ne guerpisset la lei de chrestiens,
Jo li toldrai la co(r)rune del chef. »
Paien respundent : « Sir, mult dites bien. »

194

Baligant dit : « Chevauchez donc, barons !
Que l’un porte le gant et l’autre le bâton ! »
Et ils répondent : « Cher seigneur, nous le ferons. »
Ils chevauchèrent tant que les voici à Saragosse.
Ils passent dix portes, traversent quatre ponts
et toutes les rues où les bourgeois se tiennent.

Dist Baligant : « Car chevalchez, barun !
L’un port le guant, li alt[r]e le bastun ! » [253]
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent que en Sarraguce sunt.
Passent. X. portes, traversent .IIII. punz, [254]
Tutes les rues u li burgeis estunt.

Comme ils approchent de la ville haute,
ils entendent, du côté du palais, une grande rumeur :
il y a là une foule de païens
qui pleurent et crient et mènent grand deuil ;
ils regrettent leurs dieux, Tervagant, Mahomet
et Apollin qu'ils n'ont plus.

Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur :
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor,
Pleignent lur deus, Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie n'en unt.

Ils se disent l'un à l'autre : « Malheureux, que devenir ?
Sur nous est tombée une grande calamité :
nous avons perdu le roi Marsile ;
le comte Roland, hier, lui a tranché le poing droit.
Nous n'avons plus Jurfaleu le Blond.
Toute l'Espagne sera aujourd'hui à leur merci. »
Les deux messagers descendent de cheval au perron.

Dist cascun a l'altre : « Caitifs, que devendrum ? [255]
Sur nus est venue male confusiun.
Perdut avum le rei Marsiliun :
Li quens Rollant li trenchat ier le destre poign.
Nus n'avum mie de Jurfaleu le Blunt.
Trestute Espaigne iert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent al perrun. [256]

Ils laissent leurs chevaux sous un olivier.
Deux Sarrasins les prennent par les rênes,
et les messagers, se tenant par leurs manteaux,
montent ensuite tout en haut du palais.
Quand ils entrèrent dans la chambre voûtée,
en signe d'amitié ils saluèrent le roi mal à propos :

Lur chevals laisent dedesuz un olive :
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent.
E li message par les mantels se tindrent,
Puis sunt muntez sus el paleis altisme.
Cum il entrent en la cambre voltice,
Par bel amur malvais saluz li firent :

« Que Mahomet qui règne sur nous,
et Tervagant et Apollin notre seigneur,
sauvent le roi et gardent la reine ! »
Bramimonde dit : « Quelles folies j'entends là !
Nos dieux que voici sont impuissants.
A Roncevaux ils ont fait d'ignobles miracles :

« Cil Mahumet ki nus ad en baillie,
E Tervagan e Apollin, nostre sire,
Sálvent le rei e guardent la reïne ! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie !
Cist nostre deu sunt en recreantise. [257]
En Rencesval m[al]vaizes vertuz firent : [145]

ils ont laissé tuer nos chevaliers ;
à mon seigneur que voici ils manquèrent en pleine bataille ;
il a perdu son poing droit, il n'en reste rien ;
le puissant comte Roland le lui a tranché.
Charles aura toute l'Espagne en son pouvoir.

Que deviendrai-je, pauvre malheureuse ?
Hélas ! que n'ai-je un homme qui me tue ! »

Nos chevalers i unt lesset ocire ;
Cest mien seignur en bataille faillirent ;
Le destre poign ad perdut, n'en ad mie,
Si li trenchat li quens Rollant, li riches.
Trestute Espaigne avrat Carles en baillie.
Que devendrai, duluruse, caitive ?
E ! lasse, que n'en ai un hume ki m'ociet ! » AOI.

196

Clarien dit : « Madame, ne parlez pas tant !
Nous sommes les messagers du païen Baligant.
De Marsile, dit-il, il sera le défenseur ;
aussi lui envoie-t-il son bâton et son gant.
Sur l'Èbre nous avons quatre mille chalands,
des esquifs, des barges et des bateaux rapides,

Dist Clarïen : « Dame, ne parlez mie itant !
Messages sumes al paien Baligant.
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
En Sebre avum .III. milie calant,
Eschiez e barges e galees curant ;

et tant de bateaux de guerre que je ne puis les compter.
L'émir est fort et puissant :
il ira en France attaquer Charlemagne,
il compte le tuer ou le réduire à merci. »

Bramimonde dit : « Il aura tort d'aller si loin !
Plus près d'ici vous pourrez trouver les Francs.

Drodmunz i ad ne vos sai dire quanz.
Li amiralz est riches e puisant :
En France irat Carlemagne querant ;
Rendre le quidet un mort ó recreant. »
Dist Bramimunde : « Mar en irat itant !
Plus prés d'ici purrez truver les Francs.

En cette terre il est depuis sept ans.
L'empereur est brave et sait se battre :
il préfère mourir que fuir la bataille.
Au monde il n'est pas de roi qu'il ne tienne pour un enfant.
Charles ne craint aucun homme qui vive. »

En ceste tere ad estet ja .VII. anz.
Li emperere est ber e cumbatant :
Meilz voel murir que ja fuiet de camp ;
Suz ciel n'ad rei qu'il prist a un enfant. [258]
Carles ne creint nuls hom ki seit vivant. »

197

« Il suffit ! » répond le roi Marsile
qui dit aux messagers : « Seigneurs, adressez-vous à moi !
Déjà, vous le voyez, la mort m'étreint,
et je n'ai ni fils ni fille ni héritier.
J'en avais un, il a été tué hier soir.
Dites à mon seigneur qu'il vienne me voir.

– « Laissez ço ester ! » dist Marsilies li reis.

Dist as messages : « Seignurs, parlez a mei !
Ja veez vos que a mort sui destreit,
Jo si nen ai filz ne fille ne heir :
Un en aveie, cil fut ocis her seir.
Mun seignur dites qu'il me vienge veeir.

L'émir a des droits sur l'Espagne :
je la lui abandonne s'il veut la prendre,
et puis qu'il la défende contre les Français !
Quant à Charlemagne, je lui donnerai un bon avertissement :
il l'aura vaincu d'ici à un mois.
Vous lui porterez les clés de Saragosse,

Li amiraill ad en Espaigne dreit :
Quite li cleim, se il la voelt aveir,
Puis la defendet encuntre li Franceis !
Vers Carlemagne li durrai bon conseill :
Cunquis l'avrat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li portereiz ;

et puis dites-lui qu'il ne s'en ira pas s'il me croit. »
Ils répondent : « Sire, vous dites vrai. »

Pui li dites, il n'en irat, s'il me creit. »
Cil respundent : « Sire, vus dites veir. » AOI.

198

Marsile dit : « L'empereur Charles
m'a tué mes hommes, et dévasté ma terre,
et forcé et violé mes cités.
Il a couché cette nuit sur les bords de l'Èbre.

J’ai fait le compte : il n’y a pas plus de sept lieues.
Dites à l’émir qu’il y amène son armée.

Ço dist Marisilie : « Carles l[i] empere
Mort m’ad mes homes, ma tere deguastee,
E mes citez fraites e violees.
Il jut anuit sur cel ewe de Sebre :
Jo ai cunté n’i ad mais que .VII. liwes.
L’amiraill dites que sun host i amein.

Par vous je lui demande qu’il y livre bataille. »
Il leur a donné les clés de Saragosse.
Les messagers s’inclinèrent tous deux,
ils prirent congé et, sur ce, s’en retournèrent.

Par vos li mand bataille i seit justee. »
De Sarraguce les clefs li ad livrees.
Li messager ambedui l’enclinerent,
Prenent cunget, a cel mot s’en turnerent. [146]

199

Les deux messagers sont montés à cheval.
Rapidement ils sortent de la cité
et vers l’émir s’en vont épouvantés.
Ils lui présentent les clés de Saragosse.
Baligant dit : « Qu’avez-vous trouvé ?
Où est Marsile que j’avais convoqué ? »

Li dui message es chevals sunt muntet.
Isnelement issent de la citet,
A l’amiraill en vunt tut esfrée ; [147] [259]

De Sarra[gu]ce li presentent les clés.
Dist Baligant : « Que avez vos truvet ?
U est Marsilie, quo jo aveie mandet ? »

Clarien répond : « Il est blessé à mort.
L'empereur était hier en train de passer les cols
et il voulait regagner la douce France.
De l'honneur de son armée il forma l'arrière-garde :
le comte Roland, son neveu, en fut,
et Olivier et tous les douze pairs,

Dist Clarïen : « Il est a mort nasfret.
Li emperere fut ier as porz passer,
Si s'en vuleit en dulce France aler. [148]
Par gant honur se fist rereguarder :
Li quens Rollant i fut remés, sis niés,
E Oliver e tuit li .XII. per,

et de ceux de France vingt mille chevaliers.
Le roi Marsile leur livra bataille, le baron.
Lui et Roland restèrent face à face :
de Durendal il lui donna un tel coup
qu'il lui sépara du corps le poing droit.
Il a tué son fils qu'il aimait tant,

De cels de France .XX. milie adubez.
Li reis Marsilie s'i combatit, li bers.
Il e Rollant el camp furent remés :
De Durendal li dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors sevret ;
Sun fils ad mort, qu'il tant suleit amer,

et les barons qu'il avait amenés.
Marsile revint en fuyant sans pouvoir résister.

L’empereur l’a pourchassé âprement.
Le roi vous demande de le secourir.
Il vous abandonne le royaume d’Espagne. »
Et Baligant commence à réfléchir.
Sa douleur est si grande qu’il manque d’en perdre le sens.

E li baron qu’il i out amenet.
Fuiant s’en vint, qu’il n’i pout mes ester.
Li emperere l’ad enchacet asez. [149]
Li reis vos mandet que vos le sucurez.
Quite vus cleimet d’Espaigne le regnet. »
E Baligant cumencet a penser ;
Si grant doel ad por poi qu’il n’est desvet. AOI.

200

« Seigneur émir, dit Clarien,
à Roncevaux on leur a livré bataille hier.
Roland est mort, et le comte Olivier,
et les douze pairs que Charles aimait tant ;
de leurs Français vingt mille sont morts.
Le roi Marsile y a perdu le poing droit,

« Sire amiralz, » dist Clarïens,
« En Rencesvals une bataille out íer.
Morz est Rollant e li quens Oliver,
Li .XII. per, que Carles aveit tant cher ;
De lur Franceis i ad mort .XX. millers.
Li reis Marsilie le destre poign i perdit,

et l’empereur l’a âprement pourchassé.

En cette terre il n’est resté de chevalier
qui ne soit tué ou noyé dans l’Èbre.
Sur la rive sont campés les Français :
en ce pays ils sont si près de nous
que, si vous le voulez, leur retraite sera difficile. »

E l’emperere asez l’ad enchalcet.
En ceste tere n’est remés chevaler
Ne seit ocis o en Sebre neiet.
Desur la rive sunt Francés herbergiez :
En cest païs nus sunt tant aproeciez,
Se vos volez, li repaires ert grefs. »

Le regard de Baligant en devient farouche,
et son cœur s’emplit d’une vive allégresse.
De son fauteuil il s’est relevé,
puis il s’écrie : « Barons, ne tardez plus !
Sortez des navires ; en selle, et chevauchez !
Si Charlemagne le vieux ne s’enfuit sur-le-champ,

E Baligant le reguart en ad fiers,
En sun curage en est joüs e liet.
Del faldestod se redrecet en piez,
Puis escriet : « Baruns, ne vos targez !
Eissez des nefs, muntez, si chevalciez ! [150]
S’or ne s’en fuit Karlemagne li veilz,

le roi Marsile sera aujourd’hui vengé :
pour son poing droit, je lui livrerai la tête de Charles. »

Li reis Marsilie enqui serat venget :
Pur sun poign destre l’en liverai le chef. »

201

Les païens d'Arabie sont sortis des navires,
puis sont montés sur les chevaux et les mulets.
Ils chevauchèrent : que feraient-ils d'autre ?
L'émir, qui les a tous mis en route,
appelle Gemalfin, un de ses fidèles :
« Je te commande de rassembler toutes mes troupes. »

Paien d'Arabe des nefs se sunt eissut,
Puis sunt muntez es chevals e es muls ;
Si chevalcherent, que fereient il plus ?
Li amiralz, ki trestuz les esmut,
Sin apelet Gemalfin, un sun drut : [260]
« Jo te cumant de tutes mes oz l'aunade. » [151] [261]

Puis il est monté sur son destrier brun ;
avec lui il emmène quatre ducs.
Il chevaucha tant que le voici à Saragosse.
Sur un perron de marbre il met pied à terre,
et quatre comtes lui tiennent l'étrier.
Il monte les marches jusqu'au palais,

Puis est munté en un sun destrer brun ; [152]
Ensembl' od lui emmeinet .IIII. dux.
Tant chevalchat qu'en Saraguce fut.
A un perron de marbre est descenduz, [153]
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut.
Par les degrez el paleis muntet sus,

et Bramidoine court à sa rencontre,
et lui dit : « Quel triste malheur pour moi !
Avec quelle honte, sire, j'ai perdu mon seigneur ! »

Elle tombe à ses pieds, l'émir la relève.
Dans la chambre, ils sont montés, affligés.

E Bramidonie vient curant cuntre lui ;
Si li ad dit :« Dolente, si mare fui !
A itel hunte, sire, mon seignor ai perdut ! »
Chet li as piez, li amiralz la reçut ;
Sus en la chambre ad doel en sunt venut. AOI.

202

Le roi Marsile, quand il voit Baligant,
appelle alors deux Sarrasins d'Espagne :
« Prenez-moi dans vos bras et redressez-moi. »
De son poing gauche il a pris un de ses gants.
Marsile a dit : « Seigneur roi, émir,
je vous abandonne ici toutes mes terres

Li reis Marsilie, cum il veit Baligant,
Dunc apelat dui Sarrazin espans :
« Pernez m'as braz, sim(e) drecez en seant. » [154]
Al puign senestre ad pris un de ses guanz.
Ço dist Marsilie : « Sire reis, amiralz,
Teres tutes ici [quites vos rent] [155] [262]

et Saragosse et le fief qui en dépend.
J'ai tout perdu, moi-même et mes gens. »
L'émir répond : « Combien j'en suis accablé !
Je ne puis avec vous longtemps m'entretenir :
je sais très bien que Charles ne m'attend pas ;
quoi qu'il en soit, j'accepte de vous ce gant. »

E Sarraguce e l'onur qu'i apent.
Mei ai perdut e tute ma gent. »
E cil respunt « Tant sui jo plus dolent. [156]
Ne pois a vos tenir lung parlement :
Jo sai asez que Carles ne m'atent,
E nepurquant de vos receif le guant. »

Tout affligé, il est reparti en larmes.
Il descend les marches du palais,
monte à cheval, rejoint ses gens à force d'éperons.
Il chevauche tant que le voici en tête.
De temps à autre il s'écrie :
« Venez, païens, car déjà les Francs s'enfuient. »

Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant. AOI.
Par les degrez jus del paleis descent, [157]
Muntet el ceval, vient a sa gent puignant.
Tant chevalchat qu'il est premers devant,
D'ures ad altres si se vait escriant : [158]
« Venez, paien, car ja s'en fuient Frant ! » AOI.

203

Au matin, aux premières lueurs de l'aube,
s'est réveillé l'empereur Charles.
Saint Gabriel, qui le garde par ordre de Dieu,
lève la main et sur lui fait son signe.
Le roi déceint et dépose ses armes,
comme par toute l'armée se désarment les autres.

Al matin, quant primes pert li albe,

Esveillez est li e[m]perere Carles.
Sein Gabriel, ki de part Deu le guarde,
Levet sa main ; sur lui fait sun signacle.
Li reis descent, si ad rendut ses armes, [263]
Si se desarment par tute l'ost li altre.

Une fois montés, vigoureusement ils chevauchent
par les longues routes et les très larges chemins.
Ils s'en vont voir le prodigieux désastre
à Roncevaux où eut lieu la bataille.

Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veiez lunges e cez chemins mult larges :
Si vunt ve[d]eir le merveillus damage [159]
En Rencesvals, la ó fut la bataille. AOI.

204

À Roncevaux s'en est venu Charles.
Sur les morts qu'il trouve il commence à pleurer.
Il dit aux Français : « Seigneurs, allez au pas,
car il me faut moi-même aller devant,
pour mon neveu que je voudrais trouver.
J'étais à Aix lors d'une fête solennelle,

En Rencesvals en est Carles venuz.
Des morz qu'il troevet cumencet a plurer.
Dist a Franceis : « Segnu[r]s, le pas tenez ;
Kar mei meïsme estoet avant aler
Pur mun nev[ol]d que vuldreie truver.
A Eis esteie, a une féste anoel ;

et mes vaillants chevaliers se vantèrent
de grandes batailles et de rudes mêlées.
J'entendis Roland tenir ces propos :
jamais il ne mourrait en royaume étranger
sans qu'il précédât ses hommes et ses pairs ;
vers le pays ennemi il aurait la tête tournée ;

Si se vant(t) [er] ent mi vaillant chavaler
De granz batailles, de forz esturs pleners.
D'une raison oï Rollant parler :
Ja ne (ne) murreit en estrange regnet
Ne trespassast ses hume[s] e ses pers ;
Vers lur païs avreit sun chef turnet ;

c'est en conquérant que le baron finirait ses jours. »
Plus loin qu'on ne peut jeter un bâton,
Charles, devant les autres, est monté sur une hauteur.

Cunquerrantment si finereit li bers. »
Plus qu'en ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.

205

Tandis que l'empereur recherche son neveu,
combien dans le pré il trouve d'herbes dont les fleurs
sont vermeilles du sang de nos barons !
Pris de pitié, il ne peut se retenir de pleurer.
Sous deux arbres est parvenu le roi.
Il reconnut les coups de Roland sur trois blocs de pierre.

Quant l'empereres vait querre sun nevold,

De tantes herbes el pré truvat les flors,
Ki sunt vermeilz del sanc de noz barons !
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres parvenuz est […] li reis. [160]
Les colps Rollant conut en treis per(r)uns.

Sur l'herbe verte, il voit, gisant, son neveu :
rien d'étonnant que Charles soit affligé.
Il met pied à terre, il y va en courant.
Entre ses deux mains il le prend
et sur lui s'évanouit, tant l'étreint l'angoisse.

Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld ;
Nen est merveille se Karles ad irur.
Descent a pied, aled i est pleins curs,
Entre ses mains ansdous prist sun nevuld : [161]
Sur lui se pasmet, tant par est anguissus.

206

L'empereur revient de son évanouissement.
Le duc Naimes et le comte Acelin,
Geoffroy d'Anjou et son frère Henri
prennent le roi et le redressent sous un pin.
Il regarde à terre, voit son neveu gisant.
Très tendrement il commence l'oraison funèbre :

Li empereres de pasmeisuns revint.
Naimes li dux e li quens Acelin,
Gefrai d'Anjou e sun frere Henri
Prenent le rei, sil drecent suz un pin.

Guardet a la tere, veit sun nevod gesir. [162]
Tant dulcement a regretet le prist :

« Ami Roland, que de toi Dieu ait pitié !
Jamais personne ne vit tel chevalier
pour engager et gagner de grandes batailles.
Mon honneur, le voici sur son déclin. »
Charles s'évanouit, il ne peut s'en retenir.

« Amis Rollant, de tei ait Deus mercit !
Unques nuls hom tel chevaler ne vit
Por granz batailles juster e defenir.
La meie honor est turnet en declin. »
Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. AOI.

207

Le roi Charles est revenu de son évanouissement.
Par les mains quatre de ses barons le soutiennent.
Il regarde à terre, voit, gisant, son neveu :
son corps a gardé sa force, mais perdu sa couleur ;
ses yeux révulsés sont emplis de ténèbres.
Charles lui dit sa plainte toute de foi et d'amour :

Carles li reis se vint de pasmeisuns ;
Par (les) mains le tienent. IIII. de ses barons. [163]
Guardet a tere, vei gesir sun nev[u]ld :
Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, li sunt tenebros.
Carles le pleint par feid e par amur :

« Ami Roland, que Dieu mette ton âme parmi les fleurs

du paradis, entre les êtres de gloire !
En Espagne quel mauvais seigneur tu as suivi !
Jamais il ne sera de jour que pour toi je ne souffre.
Combien vont déchoir ma force et ma hardiesse !
Je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur :

« Ami Rollant, Deus metet t'anme en flors,
En pareïs, entre les glorius !
Cum en Espaigne venis [a] mal seignur ! [264]
Jamais n'ert jurn (que) de tei n'aie dulur. [164]
Cum decarrat ma force e ma baldur !
N'en avrai ja ki sustienget m'onur ;

sous le ciel je ne crois plus avoir un seul ami.
Si j'ai des parents, il n'en est aucun d'aussi vaillant. »
Il s'arrache les cheveux à pleines mains.
Cent mille Francs en éprouvent une si grande douleur
qu'il n'en est pas qui ne pleure amèrement.

Suz ciel ne quid aveir ami un sul !
Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz. »
Trait ses crignels, pleines ses mains amsdous ;
Cent milie Franc en unt si grant dulur
N'en i ad cel ki durement ne plurt. AOI.

208

« Ami Roland, je m'en irai en France.
Quand je serai à Laon, en mon domaine,
de plusieurs royaumes viendront les vassaux étrangers
qui demanderont : « Où est le comte capitaine ? »

Je leur dirai qu'il est mort en Espagne.
Dans la douleur je gouvernerai mon royaume,
il ne sera pas de jour sans que je pleure et me plaigne. »

« Ami Rollant, jo m'en irai en France.
Cum je serai à Loün, en ma chambre,
De plusurs regnes vendrunt li hume estrange ;
Demanderunt : « U est li quens cataignes ? » [165]
Jo lur dirrai qu'il ets morz en Espaigne.
A grant dulur tendrai puis mun reialme :
Jamais n'ert jur ne plur ne n'en pleigne. »

209

« Ami Roland, vaillant guerrier, belle jeunesse,
quand je serai à Aix dans ma chapelle,
les vassaux viendront et demanderont des nouvelles ;
je leur en donnerai d'extraordinaires et terribles :
« Il est mort, mon neveu, qui me conquit tant de terres. »
Contre moi se rebelleront les Saxons

– « Ami Rollant, prozdoem, juvente bele,
Cum jo serai a Eis, em ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles ;
Jes lur dirrai, merveilluses e pesmes :
« Morz est mis niés, ki tant me fist cunquere. »
Encuntre mei revelerunt li Seisne,

et les Hongrois et les Bulgares et tant de peuples ennemis,
les Romains, les gens de Pouille et ceux de Palerne,
et ceux d'Afrique et ceux de Califerne.

Puis viendront pour moi peines et souffrances.
Qui conduira mes armées avec une telle autorité,
puisqu'il est mort celui qui toujours nous guidait ?

E Hungre e Bugre e tante gent averse, [265] [266]
Romain, Puillain e tuit icil de Palerne,
E cil d'affrike e ciel de Califerne ; [267]
Puis entrerunt mes peines e mes suffraites.
Ki guierat mes oz a tel poeste,
Quand cil est [morz] ki tuz jurz nos cadalet ?

Ah ! France, comme tu restes démunie !
Si grande est ma douleur que je voudrais ne plus être ! »
Il commence à arracher sa barbe blanche
et des deux mains les cheveux de sa tête.
Cent mille Français s'évanouissent contre terre.

E ! France, cum remeines deserte !
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre !
Sa barbe blanche cumencet a detraire,
Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Francs s'en pasment cuntre tere.

210

« Ami Roland, que de toi Dieu ait pitié !
Que ton âme soit mise au Paradis !
Celui qui t'a tué a détruit la France.
Si grande est ma douleur que je voudrais ne plus vivre,
pour mes vassaux qui sont morts pour moi.
Puisse Dieu, le fils de sainte Marie, m'accorder

« Ami Rollant, de tei ait Deus mercit !
L'anme de tei seit mise en pareïs !
Ki tei ad mort France ad mis en exill. [166] [268]
Si grant dol ai que ne voldreie vivre,
De ma maisnee, ki pur mei est ocise !
Ço duinset Deus, le filz sainte Marie, [167]

qu'avant de venir aux grands cols de Cize,
mon âme se sépare aujourd'hui de mon corps,
qu'elle soit placée et mise parmi les leurs
et que ma chair soit enfouie à côté d'eux ! »
Il verse des larmes, il tire sa barbe blanche.
Le duc Naimes de dire : « Charles est affligé ! »

Einz que jo vienge as maistres porz de Sirie,
L'anme del cors me seit oi departie,
Entre les lur aluee e mise, [269]
E ma car fust delez els enfuïe !
Ploret des oilz, sa blanche bar[b]e tiret.
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire. » AOI.

211

« Sire empereur, dit Geoffroy d'Anjou,
ne manifestez pas si violemment votre douleur !
Par tout le champ faites rechercher les nôtres
que ceux d'Espagne ont tués dans la bataille.
En une seule fosse ordonnez qu'on les porte. »
Le roi a dit : « Pour ce faire, sonnez votre cor ! »

– « Sire emperere, » ço dist Gefrei d'Anjou, « Ceste dolor ne demenez tant fort ! [168] ⸸
Par tut le camp faites querre les noz,
Que cil d'Espaigne en la bataille unt mort ;
En un carner cumandez que hom les port. » [169]
Ço dist li reis :« Sunez en vostre corn ! » AOI.

212

Geoffroy d'Anjou a sonné son cor.
Les Français mettent pied à terre, Charles l'a commandé.
Tous leurs amis qu'ils ont trouvés morts,
ils les ont aussitôt portés dans une seule fosse.
Il y a là nombre d'évêques et d'abbés,
de moines, de chanoines, de prêtres tonsurés,

Gefreid d'Anjou ad sun greisle sunet.
Franceis descendent, Carles l'ad comandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet,
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad evesques e abez,
Munies, canonies, proveires coronez :

qui les ont absous et bénis de par Dieu.
Ils font brûler de la myrrhe et du thimiane ;
avec ferveur ils les ont tous encensés
et en grande pompe ils les ont enterrés.
Puis ils les ont laissés : que feraient-ils d'autre ?

Sis unt asols e seignez de part Deu.
Mirre e temoine i firent alumer,

Gaillardement tuz les unt encensez ;
A grant honor pois les unt enterrez,
Sis unt laisez : qu'en fereient il el ? AOI.

213

L'empereur ordonne la toilette de Roland
et d'Olivier et de l'archevêque Turpin.
Devant lui il les a fait ouvrir tous trois,
il a fait recueillir leurs trois cœurs en une étoffe de soie.
On les a mis dans un blanc cercueil de marbre ;
puis on a pris les corps des barons

Li emperere fait Rollant costeïr
E oliver e (e) l'arcevesque Turpin,
Devant sei les ad fait tuz uvrir
E tuz les quers en paile recuillir :
Un blanc sarcou de marbre sunt enz mis ;
E puis les cors des barons si unt pris,

et on a placé les seigneurs dans des peaux de cerf,
bien lavés avec des aromates et du vin.
Le roi commande à Thibaud, à Geboin,
au comte Milon et au marquis Othon :
« Emmenez-les sur trois charrettes. »
Ils sont recouverts d'un drap de soie de Galaza.

En quirs de cerf les seignurs unt mis :
Ben sunt lavez de piment e de vin. [270]
Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,
Milun le cunte e Otes le marchis :

« En .III. carettes les guiez […] tres ben. » [170]
Bien sunt cuverz d'un palie galazin. AOI. [271]

214

L'empereur Charles voulait s'en retourner
quand devant lui surgissent les avant-gardes des païens.
Du front de la troupe viennent deux messagers
qui, au nom de l'émir, lui annoncent la bataille :
« Roi orgueilleux, il n'est pas question que tu t'en ailles.
Vois Baligant qui derrière toi chevauche.

Venir s'en volt li emperere Carles,
Quant de paiens li surdent les enguardes.
De cels devant i vindrent dui messages,
De l'amirail li nuncent la bataille :
« Reis orguillos, nen est fins que t'en alges ! [272]
Veiz Baligant, ki aprés tei chevalchet :

Grandes sont les troupes qu'il amène d'Arabie.
Nous verrons aujourd'hui si tu es valeureux. »
Le roi Charles a porté la main à sa barbe,
il se rappelle sa douleur et ses pertes.
L'œil farouche, il regarde toute sa troupe,
puis il s'écrie de sa voix forte et haute :
« Barons français, à cheval et aux armes ! »

Granz sunt les oz qu'il ameinet d'Arabe. [171]
Encoi verrum se tu as vasselage. » AOI.
Carles li reis en ad prise sa barbe ; [172]
Si li remembret del doel e [del] damage,

Mult fierement tute sa gent reguardet ;
Puis si s'escriet a sa voiz grand e halte :
« Barons franceis, as chevals e as armes ! » AOI.

215

L'empereur le tout premier s'équipe.
Rapidement il revêt sa cuirasse,
lace son casque et ceint Joyeuse
dont le soleil n'éteint pas la clarté.
Il pend à son cou un bouclier de Biterne ;
il tient son épieu dont il brandit la hampe,

Li empereres tuz premereins s'adubet :
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,
Ki pur soleill sa clartet n'en muet ; [173 273]
Pent a sun col un escut de Biterne,
Tient sun espiet, sin fait brandir la hanste,

puis il monte sur Tencendur, son bon cheval :
il l'a conquis aux gués, sous Marsune,
où il jeta à terre, mort, Malpalin de Narbonne.
Il lui lâche la bride, l'éperonne tant et plus,
part au galop sous les yeux de cent mille hommes.
Il invoque Dieu et l'apôtre de Rome.

En Tencendur, sun bon cheval, puis muntet :
Il le cunquist es guez desuz Marsune,
Sin getat mort Malpalin de Nerbone ;
Laschet la resne, mult suvent l'esperonet,

Fait sun eslais, veant cent mil humes, AOI. [174]
Recleimet Deu e l'apostle de Rome.

216

Par tout le champ ceux de France mettent pied à terre ;
plus de cent mille s'arment à la fois.
Ils ont des équipements qui leur conviennent bien,
des chevaux rapides et de très belles armes.
Puis ils montent en selle avec beaucoup d'adresse.
S'ils en trouvent l'occasion, ils comptent livrer bataille.

Par tut le champ cil de France descendent,
Plus de cent milie s'en adubent ensemble ;
Guarnemenz unt ki ben lor atalente[n]t,
Cevals curanz e lur armes mult gentes ;
Puis sunt muntez e unt grant [e]scïence. [175]
S'il troevent ou, bataille quident rendre.

Leurs gonfanons retombent sur leurs casques.
Quand Charles voit leur si fière allure,
il appelle Jozerant de Provence,
le duc Naimes, Antelme de Mayence :
« En de tels vassaux on peut avoir confiance.
Il faut être fou pour s'inquiéter parmi eux.

Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
Quant Carles veit si beles cuntenances,
Sin apelat Jozeran de Provence, [274]
Naimon li duc, Antelme de Maience :
« En tels vassals deit hom aveir fiance !

3010 Asez est fols ki entr'els se dem[ent]et.

Si les Arabes ne renoncent pas à venir,
je compte leur faire payer cher la mort de Roland. »
Le duc Naimes répond : « Ah ! que Dieu nous l'accorde ! »

Si Arrabiz de venir ne se repentent,
La mort Rollant lur quid cherement rendre. » [275]
Respunt dux Neimes : « E Deus le nos cunsente ! » AOI.

217

Charles appelle Rabel et Guinemant.
Le roi leur dit : « Seigneurs, je vous le commande,
prenez les places d'Olivier et de Roland :
que l'un porte l'épée et l'autre l'olifant,
et chevauchez en tête, au premier rang ;
avec vous, quinze mille Francs,

Carles apelet Rabe[l] e Guinemán. [276]
3015 Ço dist li reis : « Seignurs, jo vos cumant, Seiez es lius Oliver e Rollant : [277]
L'un port l'espee e l'altre l'olifant,
Si chevalcez el premer chef devant,
Ensembl' od vos .XV. milie de Franc(ei)s, [176]

des jeunes, parmi les plus vaillants.
Après ceux-là, il y en aura autant,
que guideront Gibouin et Lorant. »
Le duc Naimes et le comte Jozerant
rangent en bon ordre ces compagnies.
S'ils en trouvent l'occasion, il y aura une très grande bataille.

De bachelers, de noz (…) meillors vaillanz.
Aprés icels en avrat altretant.
Sis guierat Gibuins e Lorant. »[177]
Naimes li dux e li quens Jozerans
Icez eschieles ben les vunt ajustant.
S'il troevent oi, bataille í ert mult grant. AOI.

218

Les Français composent les deux premières compagnies.
Après ces deux-là, on forme la troisième.
En celle-ci se trouvent les vassaux de Bavière
qu'on estima à vingt mille chevaliers.
Jamais, de leur côté, ils n'abandonneront la bataille.
Sous le ciel il n'est pas de gens que Charles aime mieux,

De Franceis sunt les premeres escheles.
Aprés les dous establisent la terce ;
En cele sunt li vassal de Baivere :
A .XX. [milie] chevalers la preiserent ;
Ja devers els bataille n'ert lessee.
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,

hormis ceux de France qui conquièrent les royaumes.
Le comte Ogier le Danois, le guerrier,
les conduira, car c'est une troupe intrépide.

Fors cels de France, ki les regnes cunquerent.
Li quens Oger li Daneis, li puinneres,
Les guierat, kar la cumpaigne est fiere. AOI.

219

L’empereur Charles a trois compagnies.
Le duc Naimes ensuite forme la quatrième
avec des barons qui sont de bons vassaux :
ils viennent de la terre d’Allemagne.
Ils sont vingt mille, au dire de tous les autres.
Bien équipés en chevaux et en armes,

Treis escheles ad l’emperere Carles.
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels barons qu’asez unt vasselage :
Alemans sunt e si sunt d’Alemaigne ;
Vint milie sunt, ço dient tuit li altre.
Ben sunt guarni e de chevals e d’armes ;

jamais, par crainte de mourir, ils ne quitteront le combat.
Herman, le duc de Thrace, les conduira :
il mourra plutôt que d’agir en lâche.

Ja por murir ne guerpirunt bataille.
Sis guierat Hermans, li dux de Trace :
Einz i murat que cuardise i facet. AOI.

220

Le duc Naimes et le comte Jozerant
ont formé de Normands la cinquième compagnie :
ils sont vingt mille, au dire de tous les Francs.
Ils ont de belles armes et de bons chevaux rapides.
Jamais par crainte de mourir ils ne se rendront.

Sous le ciel il n’est pas de gens plus puissants en bataille.

Naimes li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans :
.XX. milie sunt, ço dient tuit li Franc.
Armes unt beles e bons cevals curanz ;
Ja pur murir cil n’erent recreanz.
Suz ciel n’ad gent ki plus poissent en camp.[278]

Richard le Vieux les conduira au combat :
il y frappera de son épieu tranchant.

Richard li velz les guierat el camp :
Cil i ferrat de sun espiet trenchant. AOI

221

Quant à la sixième compagnie, ils l’ont faite de Bretons.
Ils ont avec eux trente mille chevaliers ;
ceux-là chevauchent comme de vrais barons,
dont les hampes sont peintes et les gonfanons fixés.
Leur seigneur est appelé Eudon.
Il commande au comte Nevelon,

La siste eschele unt faite de Bretuns :
.XXX. milie chevalers od els unt.
Icil chevalchent en guise de baron,
Peintes lur hanstes, fermez lur gunfanun.
Le seignur d’els est apelet Oedun :
Icil cumandet le cunte Nevelun,

à Thibaud de Reims et au marquis Othon :

« Conduisez mes gens, je vous les confie. »

Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, jo vos en faz le dun ! » AOI.

222

L'empereur a six compagnies.
Le duc Naimes, ensuite, forme la septième
avec des Poitevins et des barons d'Auvergne :
ils peuvent être quarante mille chevaliers.
Ils ont de bons chevaux et de magnifiques armes.
Ceux-là sont à part, dans un val, sous une hauteur,

Li emperere ad .VI. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sedme
De Peitevins e des barons d'Alverne :
.XL. milie chevalers poeent estre.
Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els en un val suz un tertre ;

et Charles les bénit de sa main droite.
Jozerant et Godcelm les conduiront.

Sis beneïst Carles de sa main destre.
Els guierat Jozerans e Godselmes. AOI.

223

La huitième compagnie, Naimes l'a formée
de Flamands et de barons de Frise.

Ils ont plus de quarante mille chevaliers.
Jamais, de leur côté, on n'abandonnera la bataille.
Le roi dit : « Ceux-ci me serviront bien. »
Ensemble Rambaud et Hamon de Galice
les conduiront comme de vrais chevaliers.

E l'oidme eschele ad Naimes establie :
De Flamengs est [e] des barons de Frise.
Chevalers unt plus de .XL. milie ;
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist ferunt mun servise. »
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chavalerie. AOI.

224

Ensemble Naimes et le comte Jozerant
ont formé la neuvième compagnie de vaillants guerriers,
de Lorrains et de gens de Bourgogne.
Ils ont cinquante mille chevaliers bien comptés,
le casque lacé et la cuirasse endossée ;
ils ont de robustes épieux aux hampes courtes.

Entre Naimon e Jozeran le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdomes
De Loherengs e de cels de Borgoigne.
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes laciez e vestues lor bronies ;
Espiez unt forz e les hantes sunt curtes.

Si les Arabes ne renoncent pas à venir,

ceux-là les frapperont, s'ils se lancent contre eux.
Thierry, le duc d'Argonne, les conduira.

Si Arrabiz de venir ne demurent.
Cil les ferrunt, s'il a els s'abandunent.
Sis guierat Tierris, li dux d'Argone. AOI.

225

La dixième compagnie est faite de barons de France.
Ils sont cent mille parmi nos meilleurs capitaines.
Le corps robuste et l'allure martiale,
la tête fleurie et la barbe blanche,
ils ont revêtu des cuirasses et des brognes à doubles mailles,
ceint des épées françaises et espagnoles ;

La disme eschele est des baruns de France :
Cent milie sunt de noz meillors cataignes.
Cors unt gaillarz e fieres cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Obsercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espees franceises e d'Espaigne ;

ils portent de beaux boucliers, ornés de signes distinctifs.
Puis ils sont montés à cheval et réclament la bataille.
Ils crient : « Monjoie ! » Charlemagne est avec eux.
Geoffroy d'Anjou porte l'oriflamme :
elle appartint à saint Pierre et s'appelait Romaine,
mais là elle a pris le nom de Monjoie.

Escuz unt genz, de multes cunoisances. [279]
Puis sunt muntez, la bataille demandent ;

« Munjoie ! » escrient. Od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou portet l'orieflambe : [280]
Seint Piere fut, si aveit num Romaine ; [281]
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. AOI.

226

L'empereur descend de son cheval.
Sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.
Il tourne son visage vers le soleil levant
et invoque Dieu du fond de son cœur :
« Vrai Père, en ce jour même défends-moi,
toi qui sauvas Jonas, c'est la vérité,

Li emperere de sun cheval descent ;
Sur l'erbe verte s'e[n] est culchet adenz,
Turnet su[n] vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement :
« Veire Paterne, hoi cest jor me defend,
Ki guaresis Jonas tut veirement

de la baleine qui l'avait en son corps,
toi qui préservas le roi de Ninive,
et Daniel du prodigieux supplice
dans la fosse aux lions où il était enfermé,
et les trois enfants dans une fournaise ardente !
Que ton amour aujourd'hui m'assiste !

De la baleine ki en sun cors l'aveit,
E espar(i)gnas le rei de Niniven, [282]
E Daniel del merveillus turment

Enz en la fosse des leons o fut enz,
Les .III. enfanz tut en un fou ardant : [283]
La tue amurs me seit hoi en present !

Dans ta pitié, si c'est ta volonté, accorde-moi
que je puisse venger mon neveu, Roland ! »
Sa prière récitée, il se redresse
et fait sur sa tête le puissant signe de croix.
Le roi monte sur son cheval rapide
Naimes et Jozerant lui tinrent l'étrier.

Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
Que mun nevold poi[se] venger Rollant ! »
Cum ad oret, si se drecet en estant,
Seignat sun chef de la vertut poisant.
Muntet li reis en sun cheval curant ;
L'estreu li tindrent Neimes e Jocerans ;

Il prend son bouclier et son épieu tranchant.
Son corps est élégant, robuste, bien fait,
son visage brillant et plein d'assurance.
Puis il chevauche, solide sur ses étriers.
Les clairons sonnent à l'arrière et à l'avant ;
plus haut que tous les autres retentit l'olifant.
Les Français pleurent par pitié pour Roland.

Prent sun escut e sun espiet trenchant.
Gent ad le cors, gaillart e ben seant,
Cler le visage e de bon cuntenant.
Puis si chevalchet mult aficheement.
Sunent cil greisle e derere e devant ;
Sur tuz les altres bundist li olifant.
Plurent Franceis pur pitet de Rollant.

Très noblement l'empereur chevauche.
Sur sa cuirasse il a étalé sa barbe.
Par amour pour lui les autres font de même :
ainsi se reconnaissent cent mille Francs.
Ils passent les monts et les plus hautes roches,
les vallées profondes, les défilés angoissants.

Mult gentement li emperere chevalchet :
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe.
Pur sue amor altretel funt li altre :
Cent milie Francs en sunt reconoisable.
Passent cez puis e cez roches plus haltes,
(E) ces parfunz val(ee)s, cez destreiz anguisables, [178]

Ils sortent des cols et de la terre déserte,
du côté de l'Espagne ils sont entrés dans la marche
et se sont installés dans une plaine.
Vers Baligant reviennent ses avant-gardes.
Et voici un Syrien qui lui transmet son message :
« Nous avons vu l'orgueilleux roi Charles.

Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alez en la marche ;
En un emplein unt prise lur estage.
A Baligant repairent ses enguardes.
Uns Sulïans ki ad dit sun message : [284]
« Veüd avum li orguillus reis Carles.

Ses hommes sont fiers, ils n'ont pas envie de lui manquer.
Armez-vous, vous allez avoir la bataille ! »
Baligant dit : « Oui, ce sont de bons vassaux.

Sonnez vos clairons, pour que mes païens le sachent. »

Fiers sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent.
Adubez vus, sempres avrez bataille ! »
Dist Baligant : « Or oi grant vasselage.
Sunez voz graisles, que mi paien le sace[n]t ! »

228

Par toute l'armée ils font retentir leurs tambours,
et les trompettes et les clairons, haut et clair.
Les païens descendent de cheval pour s'armer.
L'émir ne veut pas prendre de retard :
il revêt une cuirasse aux pans safranés,
il lace son casque aux gemmes serties dans l'or,

Par tute l'ost funt lur taburs suner,
E cez buisines e cez greisles mult cler :
Paien descendent pur lur cors aduber.
Li amiralz ne se voelt demurer :
Vest une bronie dunt li pan sunt sasfret,
Lacet sun elme, ki ad or est gemmet,

puis ceint son épée au côté gauche.
En son orgueil il lui a trouvé un nom :
à cause de l'épée de Charles dont il a entendu parler,
(il a fait appeler la sienne Précieuse).
C'est son cri d'armes dans la bataille ;
il le fait crier par ses chevaliers.
Il pend à son cou son large et grand bouclier,

Puis ceint s'espee al senestre costet.

Par sun orgoill li ad un num truvet : [179]
Par la (spee) Carlun dunt il oït parler [180]
..... [181]
Ço ert s'enseigne en bataille campel :
Ses chevalers en ad fait escrier. [182]

dont la boucle est d'or et bordée de cristal,
et la courroie d'une belle soie ornée de rosaces.
Il tient son épieu qu'il appelle Maltet ;
la hampe est grosse comme une massue ;
à lui seul le fer chargerait un mulet.
Sur son destrier Baligant est monté ;

Pent a sun col un soen grant escut let :
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet ; [285]
Tient sun espiet, si l'apelet Maltet :
La hanste grosse cume uns tinels ; [286]
De sul le fer fust uns mulez trusset.

Marcule d'outremer lui a tenu l'étrier.
Le baron a l'enfourchure très grande,
les hanches étroites et les flancs puissants,
la poitrine large et bien faite,
les épaules carrées, le teint très clair,
le visage fier, les cheveux bouclés,

En sun destrer Baligant est muntet ;
L'estreu li tint Marcules d'Ultremer.
La forcheüre ad asez grant li ber, [287]
Graisles les flancs e larges les costez ;
Gros ad le piz, belement est mollet,
Lees les espalles e le vis ad mult cler,

tout aussi blancs que les fleurs en été.
Sa vaillance, il l'a souvent éprouvée.
Dieu, quel baron, s'il avait été chrétien !
Il éperonne son cheval, le sang en jaillit tout clair.
Il prend son élan et saute un fossé :
on y peut mesurer cinquante pieds.

Fier le visage, le chef recercelet,
Tant par ert blancs cume flur en estet ;
De vasselage est suvent esprovet.
Deus ! quel baron, s'oüst chrestientet !
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers, Fait sun eslais, si tressalt un fosset,

Les païens s'écrient : « Voilà quelqu'un pour défendre les marches !
Il n'y a pas de Français, s'il vient jouter contre lui, qui, bon gré mal gré, n'y perde la vie.
Charles est fou de ne pas s'en être allé. »

Cinquante pez i poet hom mesurer. [183]
Paien escrient : « Cist deit marches tenser !
N'i ad Franceis, si a lui v[i]ent juster, [184]
Voeillet o nun, n'i perdet sun edet.
Carles est fols que ne s'en est alet. » AOI.

229

L'émir a vraiment tout d'un baron.
Il a la barbe aussi blanche que fleur ;
en sa religion il est très savant,
et en bataille il est farouche et hardi.

Son fils Malpromis est un très bon chevalier,
grand et fort et digne de ses ancêtres.

Li amiralz ben ressemblet barun.
Blanche ad la barbe ensement cume flur,
E de sa lei mult par est saives hom,
E en bataille est fiers e orgoillus.
Ses filz Malpramis mult est chevalerus : [288]
Granz est e forz e trait as (ces) anceisurs. [185]

Il dit à son père : « Sire, chevauchons donc !
Je serai fort étonné si jamais nous voyons Charles. »
Baligant dit : « Si, nous le verrons, car il est très courageux.
De nombreuses gestes, de lui, chantent les louanges.
Mais il n'a plus son neveu Roland :
il n'aura pas la force de tenir contre nous. »

Dist a sun perre : « Sire, car cevalchum !
Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
Dist Baligant : « Oïl, car mult est proz.
En plusurs gestes de lui sunt granz honurs.
Il n'en at mie de Rollant sun nevold :
N'avrat vertut ques tienget cuntre nus. » AOI.

230

« Cher fils Malpromis, lui a dit Baligant,
avant-hier fut tué le bon vassal Roland,
et Olivier le courageux et le vaillant,
les douze pairs que Charles aimait tant,
et de ceux de France vingt mille combattants.

Tous les autres, pour moi, ne valant pas un clou.

– « Bels filz Malpramis, » ço li dist Baligant,
« Li altrer fut ocis le bon vassal Rollant
E Oliver, li proz e li vaillanz,
Li. .XII. per, qui Carles amat tant,
De cels de France. .XX. milie cumbatanz.
Trestuz les altres ne pris jo mie un guant.

L'empereur revient, c'est la vérité :
mon messager, le Syrien, me l'a annoncé.
Il a formé dix grandes compagnies.
Celui-là est courageux qui sonne l'olifant ;
d'une claire trompette lui répond son compagnon,
et ils chevauchent tout en tête devant,

Li empereres repairet veirement, [186]
Sil m'at nunciet mes més, li Sulīans, [187]
.X. escheles en vunt mult granz. [188]
Cil est mult proz ki sunet l'olifant,
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz ;
E si cevalcent el premer chef devant,

avec eux quinze mille Francs,
de ces jeunes gens que Charles appelle ses enfants.
Derrière eux il y en a bien tout autant,
qui y frapperont très orgueilleusement. »
Malpromis dit : « Je vous demande le premier coup. »

Ensembl' od els .XV. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfanz.
Aprés icels en i ad ben altretanz :
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »
Dist Malpramis : « Le colp vos en demant. » AOI.

« Malpromis mon fils, lui a dit Baligant,
je vous accorde tout ce que vous m'avez requis.
Contre les Français vous irez sur-le-champ frapper,
et vous emmenerez Torleu, le roi persan,
et Dapamort, un autre roi leutice.
Leur grand orgueil, si vous pouvez le mater,

– « Filz Malpramis, » Baligant li ad dit,
« Jo vos otri quanque m'avez ci quis.
Cuntre Franceis sempres irez ferir ;
Si i merrez Torleu, le rei persiz,
E Dapamort, un altre rei leutiz.
Le grant orgoill se ja puez matir,

je vous donnerai une part de mon pays,
de Cherïant jusqu'au Val Marchis. »
L'autre lui répond : « Sire, merci à vous ! »
Il s'avance et reçoit le don,
celui de la terre du roi Flori,
à une heure si néfaste que jamais il ne la vit
et qu'il n'en fut ni investi ni saisi.

Jo vos durrai un pan de mun païs
Des Cheriant entresqu'en Val Marchis. »
Cil respunt : « Sire, vostre mercit ! »
Passet avant, le dun en requeillit,
Ço est de la tere ki fut al rei Flurit,
A itel ore unches puis ne la vit,
Ne il n'en fut ne vestut ne saisit.

L’émir chevauche à travers ses troupes,
suivi de son fils dont la taille est si grande.
Le roi Torleu et le roi Dapamort
forment aussitôt trente compagnies :
ils ont des chevaliers en nombre prodigieux ;
la plus petite en compte cinquante mille.

Li amiraill chevalchet par cez oz.
Sis filz le suit, ki mult ad grant le cors.
Li reis Torleus e li reis Dapamort
.XXX. escheles establissent mult tost :
Chevalers unt a merveillus esforz ;
En la menur .L. milie en out.

La première est faite de ceux de Butentrot,
et la suivante de Misnes aux grosses têtes ;
sur l’échine, le long du dos,
ils portent des soies tout comme les porcs.
La troisième est faite de Nubles et de Bleus,
la quatrième de Bruns et d’Esclavons,

La premere est de cels de Butentrot, [289]
E l’altre aprés de Micenes as chefs gros ; [290]
Sur les eschines qu’il unt en mi les dos
Cil sunt seiet ensement cume porc. AOI.
E la terce est de Nubles e de Blos, [189]
E la quarte est de Bruns e d’Esclavoz,

la cinquième de Sorbres et de Sors,
la sixième d’Arméniens et de Maures,
la septième de ceux de Jéricho,

la huitième de Nègres, la neuvième de Gros,
la dixième de ceux de Balide-la-Forte :
c'est un peuple qui jamais ne voulut le bien.

E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jericho,
E l'oitme est de Nigres e la noefme de Gros,
E la disme est de Balide la fort :
Ço est une gent ki unches ben ne volt. AOI.

L'émir jure, tout autant qu'il le peut,
par les miracles et le corps de Mahomet :
« Charles de France chevauche comme un fou.
L'on se battra s'il ne s'y dérobe ;
jamais plus il n'aura sur sa tête couronne d'or. »

Li amiralz en juret quanqu'il poet [190]
De Mahumet les vertuz e le cors :
« Karles de France chevalchet cume fols.
Bataille i ert, se il ne s'en destolt ;
Jamais n'avrat el chef corone d'or. »

233

Ils forment ensuite dix compagnies.
La première est faite des hideux Chananéens :
du Val Enfui ils sont venus par la traverse.
La seconde est faite de Turcs, la troisième de Persans,
la quatrième de Pinceneis [furieux],
la cinquième de Soltras et d'Avars,

Dis escheles establisent aprés.
La premere est des Canelius les laiz ;
De Val Fuit son venuz en traver.
L'altre est de Turcs e la terce de Pers, [291]
E la quarte est de Pinceneis e de Pers, [292]
E la quinte est de Solteras e d'Avers,

la sixième d'Ormaleus et d'Eugiés,
la septième du peuple de Samuel,
la huitième de Borusses, la neuvième de Slaves,
la dixième de ceux d'Occiant la déserte :
c'est un peuple qui ne sert pas Notre Seigneur ;
de plus félons vous n'entendrez jamais parler.

E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel ;
L'oidme est de Bruise e la noefme de Clavers, E la disme est d'Occian la desert :
Ço est une gent ki Damnedeu ne sert ;
De plus feluns n'orrez parler jamais.

Ils ont le cuir aussi dur que du fer ;
aussi n'ont-ils besoin ni de casque ni de cuirasse ;
dans la bataille, ils sont cruels et acharnés.

Durs unt les quirs ensement cume fer :
Pur ço n'unt soign de elme ne d'osberc ;
En la bataille sunt felun e engrés. AOI.

234

L'émir a ordonné dix compagnies.

La première est faite des géants de Malprose,
la seconde de Huns, la troisième de Hongrois,
la quatrième de gens de Baldise-la-Longue,
la cinquième de ceux de Val Peneuse,
la sixième de gens de Maruse,

Li amiralz .X. escheles ad justedes :
La premere est des jaianz de Malprose,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,
E la quarte est de Baldise la lunge,
E la quinte est de cels de Val Penuse,
E la siste est de [la gent de] Maruse, [191]

la septième de Leus et d'Astrimoines,
la huitième de ceux d'Argoille, la neuvième de ceux de Clarbone,
et la dixième des barbus de Fronde :
c'est un peuple qui jamais n'aima Dieu.
Les Histoires des Francs dénombrent trente compagnies.
Grandes sont les armées où les trompettes retentissent.
Les païens chevauchent en vaillants soldats.

E la sedme est de Leus e d'Astrimónies ;
L'oidme est d'Argoilles e la noefme de Clarbone,
E la disme est des barbez de [Val] Fronde :
Ço est une gent ki Deu nen amat unkes.
Geste Francor .XXX. escheles i numbrent.
Granz sunt les oz u cez buisines sunent.
Paien chevalchent en guise de produme. AOI.

L’émir est un homme très puissant.
Devant lui il fait porter son dragon
et l’étendard de Tervagant et de Mahomet
et une statue du félon Apolline.
Dix Chananéens chevauchent alentour ;
à très haute voix ils lancent un appel :

Li amiralz mult par est riches hoem.
Dedavant sei fait porter sun dragon
E l’estandart Tervagan e Mahum
E un ymagene Apolin le felun.
Des Canelius chevalchent envirun ;
Mult haltement escrient un sermun :

« Qui de nos dieux veut avoir le salut,
qu’il les prie et les serve avec componction ! »
Les païens baissent la tête et le menton ;
ils inclinent contre terre leurs casques brillants.
Les Français disent : « Bientôt vous mourrez, canailles !
Que de vous aujourd’hui soit fait un terrible massacre !

« Ki par noz deus voelt aveir guarison,
Sis prit e servet par grant afflictiun ! »
Paien i bassent lur chefs e lur mentun ;
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient F[r]anceis : « Sempres murrez, glutun !
De vos seit hoi male confusiun !

Vous, notre Dieu, protégez Charles !
Que cette bataille soit livrée en son nom ! »

Li nostre Deu, guarantisez Carlun !
Ceste bataille seit jugie en sun num ! » AOI. [192]

L'émir est un homme de grande sagesse.
Il appelle à lui son fils et les deux rois :
« Seigneurs barons, vous chevaucherez devant ;
mes compagnies, vous les guiderez toutes ;
mais des meilleures je veux en retenir trois :
l'une faite de Turcs, l'autre d'Ormaleis

Li amiralz est mult de grant saveir ;
A sei apelet sis fiz e les dous reis :
« Seignurs barons, devant chevalchereiz,
Mes escheles, tutes les guiereiz ;
Mais des meillors voeill jo retenir treis :
L'un[e] ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis,

et la troisième des géants de Malprose.
Ceux d'Occiant resteront avec moi
et affronteront Charles et les Français.
L'empereur, s'il se bat contre moi,
doit en avoir la tête séparée de son corps.
Qu'il en soit sûr : il n'aura pas d'autre droit. »

E la terce est des jaianz de Malpreis.
Cil d'Ociant ierent e[n]sembl' ot mei,
Si justerunt a Charles e a Franceis.
Li emperere, s'il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit.
Trestut seit fiz, n'i avrat altre dreit. » AOI.

Grandes sont les armées et belles les compagnies.
Entre elles il n'y a ni mont ni vallée ni hauteur,
ni forêt ni bois où l'on puisse se cacher :
elles se voient à plein en terrain découvert.
Baligant dit : « Allons, mon peuple païen,
chevauchez donc pour engager le combat ! »

Granz sunt les oz e les escheles beles ;
Entr'els nen at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois ; asconse n'i poet estre ;
Ben s'entreveient en mi la pleine tere.
Dist Baligant : « La meie gent averse,
Car chevalchez pur la bataille quere ! »

Ambure d'Holopherne porte l'enseigne.
Les païens poussent leur cri de guerre : « Précieuse. »
Les Français disent : « Que grande aujourd'hui soit votre défaite ! »
Très fort, à leur tour, ils crient : « Monjoie ».
L'empereur fait sonner les clairons
et l'olifant qui les remplit tous d'ardeur.

L'enseigne portet Amborres d'Oluferne.
Paien escrient, « Preciuse » l'apelent.
Dient Franceis : « De vos seit hoi grant perte ! »
Mult haltement « Munjoie » ! renuvelent.
Li emperere i fait suner ses greisles,
E l'olifan, ki trestuz les esclairet. [193]

Les païens disent : « L'armée de Charles est belle.
Nous aurons une bataille acharnée et féroce. »

Dient paien : « La gent Ca[r]lun est bele.
Bataille avrum e aduree e pesme. » AOI.

Grande est la plaine, étendue la campagne.
Brillent les casques aux gemmes serties d'or,
et les boucliers et les cuirasses safranées,
et les épieux et leurs enseignes fixées au fer.
Sonnent les clairons dont les voix sont très claires,
et de l'olifant puissantes sont les sonneries.

Grant est la plaigne e large la cuntree.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees, [293]
E cez escuz e cez bronies safrees,
E cez espiez, cez enseignes fermees.
Sunent cez greisles, les voiz en sunt mult cleres ;
De l'olifan haltes sunt les menees. [294]

L'émir appelle son frère :
c'est Canabeu, le roi de Floredée,
qui tenait la terre jusqu'au Val Sevrée.
Il lui a montré les compagnies de Charles :
« Voyez l'orgueil de France si renommée !
Très fièrement chevauche l'empereur ;

Li amiralz en apelet sun frere,
Ço est Canabeus, li reis de Floredee :
Cil tint la terre entresqu'en Val Sevree.
Les escheles Charlun li ad mustrees :
« Veez l'orgoil de France la loee !
Mult fierement chevalchet li emperere ;

il est derrière avec ces gens barbus
qui sur leurs cuirasses ont étalé leurs barbes,
aussi blanches que la neige sur la glace.

Ils frapperont des lances et des épées.
Nous aurons une bataillé dure et acharnée :
jamais personne ne vit tel affrontement. »

Il est darere od cele gent barbee.
Desur lur bronies lur barbes unt getees, [194]
Altresi blanches cume neif sur gelee.
Cil i ferrunt de lances e d'espees.
Bataille avrum e forte e aduree :
Unkes nuls hom ne vit tel ajustee. »

Plus loin qu'on ne lance une verge pelée,
Baligant a dépassé ses compagnies.
Il leur a parlé en ces termes :
« Venez, païens, car je vais me mettre en route. »
De son épieu il a brandi la hampe
et contre Charles en a tourné la pointe.

Plus qu'om ne lancet une verge pelee,
Baligant ad ses cumpaignes trespassees.
Une raison lur a dit e mustree :
« Venez, paien, kar jon irai en l'estree. » [295]
De sun espiet la hanste en ad branlee ;
Envers Karlun la mure en ad turnee. AOI.

239

Charlemagne, quand il vit l'émir,
le dragon, l'enseigne et l'étendard,
et les forces immenses des païens d'Arabie,
qui ont occupé la contrée entière,

sauf la partie qu'il occupe lui-même,
le roi de France s'écrie haut et fort :

Carles li magnes, cum il vit l'amiraill,
E le dragon, l'enseigne e l'estandart,
De cels d'Arabe si grant force i par ad, [195]
De la cuntree unt purprises les parz,
Ne mes que tant cume l'empereres en ad, [196]
Li reis de France s'en escriet mult halt :

« Barons français, vous êtes de bons vassaux.
Vous avez soutenu tant de batailles !
Voyez-le : les païens sont félons et couards.
Toute leur religion ne leur sert à rien.
S'ils ont beaucoup de monde, seigneurs, qu'importe ?
Qui ne veut pas venir avec moi, qu'il s'en aille ! »

« Barons franceis, vos estes bons vassals.
Tantes batailles avez faites en camps !
Veez : paien felun sunt e cuart.
Tutes lor leis un dener ne lur valt.
S'il unt grant gent, d 'içо, seignurs, qui calt ?
Ki or ne voelt a mei venir, s'en alt ! » [197 296]

Des éperons il pique ensuite son cheval,
et Tencendor a bondi par quatre fois.
Les Français disent : « Ce roi est vaillant !
Chevauchez, sire. Aucun de nous ne vous manque. »

Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .IIII. salz. [198]
Dient Franceis : « Icist reis est vassals !
Chevalchez, bers ! Nul de nus ne vus falt. »

240

Clair était le jour et le soleil brillant.
Les armées sont belles et les troupes puissantes.
Les compagnies de devant sont aux prises.
Le comte Rabel et le comte Guineman
lâchent les rênes à leurs chevaux rapides ;
ils éperonnent avec vigueur. Alors les Francs prennent le galop,
et vont frapper de leurs épieux tranchants.

Clers fut li jur e li soleil luisanz.
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justees sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Lascent les resnes a lor cevals curanz,
Brochent a eit ; dunc laisent curre Francs,
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz. AOI.

241

Le comte Rabel est un chevalier hardi.
Il pique son cheval des éperons d'or fin
et va frapper Torleu, le roi persan.
Ni bouclier ni cuirasse ne peuvent supporter son coup :
il lui a planté dans le corps l'épieu doré
si bien qu'il l'abat mort sur un petit buisson.

Li quens Rabels est chevaler hardiz.
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait ferir Torleu, le rei persis.
N'escut ne bronie ne pout sun colp tenir :

L'espiet a or li ad enz el cors mis,
Que mort l'abat sur un boissun petit.

Les Français disent : « Que Notre Seigneur nous aide !
Charles est dans son droit, nous ne devons pas lui manquer. »

Dient F[r]anceis : « Damnesdeus nos aït !
Carles ad dreit, ne li devom faillir. » AOI.

242

Et Guineman affronte un roi leutice.
Il lui brise tout son bouclier orné de fleurs,
puis il déchire sa cuirasse ;
il lui plonge toute sa bannière dans le corps,
si bien qu'il l'abat mort, qu'on en pleure ou qu'on en rie.
À ce coup, ceux de France s'écrient :

E Guineman justet a un rei leutice.
Tute li freint la targe, ki est flurie ;
Apres li ad la bronie descunfite ;
Tute l'enseigne li ad en el cors mise,
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u kin riet.
A icest cop cil de France s'escrient : [199]

« Frappez, barons, ne tardez pas !
Charles est dans son droit contre les païens ;
Dieu nous a élus pour le vrai jugement. »

« Ferez, baron, ne vos targez mie !
Carles ad dreit vers la gent [pa]iesnie ;
Deus nus ad mis al plus verai juïse. » AOI. [297]

Mal promis monte un cheval tout blanc ;
il se jette dans la foule des Francs.
De l'un à l'autre il frappe de grands coups
et les renverse souvent morts l'un sur l'autre.
Le tout premier Baligant s'écrie :
« Mes barons, je vous ai longtemps nourris.

Malpramis siet sur un cheval tut blanc ;
Cunduit sun cors en la presse des Francs.
De uns es altres granz colps i vait ferant, [200] [298]
L'un mort sur l'altre suvent vait trescevant.
Tut premereins s'ecriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung tens.

Voyez mon fils, il recherche Charles,
défiant de ses armes tant de barons.
Je ne demande pas de meilleur vassal que lui.
Secourez-le de vos épieux tranchants ! »
À ces mots, les païens avancent ;
ils frappent de durs coups : grand est le massacre.

Veez mun fils, Carlun vait querant, [201]
À ses armes tanz barons calunjant : [202]
Meillor vassal de lui ja ne demant.
Succurez le a voz espiez trenchant ! »
A icest mot paien venent avant,
Durs colps i fierent, mult est li caples granz.

La bataille est prodigieuse et éprouvante :
il n'y en eut d'aussi rude avant ni depuis ce temps.

La bataille est merveilluse e pesant :
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens. AOI. [299]

244

Grandes sont les armées et farouches les troupes.
Toutes les compagnies sont aux prises,
et les païens frappent des coups prodigieux.
Dieu ! combien de hampes brisées en deux,
de boucliers en pièces, de cuirasses démaillées !
Là vous en auriez vu la terre si jonchée

Granz sunt les oz e les cumpaignes fieres,
Justees sunt trestutes les escheles,
E li paien merveillusement fierent.
Deus ! tantes hanstes i ad par mi brisees,
Escuz fruisez e bronies desmaillees !
La veïsez la tere si junchee :

que l'herbe du champ, si verte, si tendre,
[du sang qui coule devient toute vermeille].
L'émir exhorte ses fidèles :
« Frappez, barons, sur le peuple chrétien ! »
La bataille est violente et acharnée :
jamais avant ni depuis on ne vit si âpre affrontement ;
jusqu'à la nuit on ne s'accordera pas de trêve.

L'erbe del camp, ki est verte e delgee,
[Del sanc qu'en ist est tute envermeillee]. [203]
Li amiralz recleime sa maisnee :
« Ferez, baron, sur la gent chrestiene ! »

La bataille est mult dure e afichee ;
Unc einz ne puis ne fut si fort ajustee ;
Josqu'a la [noit] nen ert fins otriee. AOI.

245

L'émir exhorte ses gens :
« Frappez, païens : c'est pour cela que vous êtes venus.
Je vous donnerai des femmes nobles et belles,
je vous donnerai des fiefs, des domaines et des terres. »
Les païens répondent : « Oui, nous devons bien le faire. »
De leurs coups redoublés ils perdent force épieux ;

Li amiralz la sue gent apelet :
« Ferez, paien : por el venud n'i estes ! [204]
Jo vos durrai muillers gentes e beles,
Si vos durai feus e honors e teres. »
Paien respundent : « Nus le devuns ben fere. »
A colps pleners de lor espiez i perdent :

ils ont tiré plus de cent mille épées.
Voici la mêlée douloureuse et terrible ;
il voit une vraie bataille, celui qui veut être parmi eux.

Plus de cent milie espees i unt traites.
Ais vos le caple e dulurus e pesmes ;
Bataille veit cil ki entr' els volt estre. AOI.

246

L’empereur harangue ses Français :
« Seigneurs barons, je vous aime, j’ai foi en vous.
Que de batailles vous avez livrées pour moi,
que de royaumes conquis et de rois détrônés !
Je reconnais que je vous en dois une récompense,
de ma personne, de mes terres, de mes biens.

Li emperere recleimet ses Franceis :
« Seignors barons, jo vos aim, si vos crei.
Tantes batailles avez faites pur mei,
Regnes cunquis e desordenet reis !
Ben le conuis que gueredun vos en dei
E de mun cors, de terres e d’aveir.

Vengez vos fils, vos frères, vos héritiers
qui à Roncevaux furent tués l’autre soir.
Vous savez bien que contre les païens j’ai le droit pour moi. »
Les Francs répondent : « Sire, vous dites vrai. »
Ils sont vingt mille autour de lui
à lui promettre d’une seule voix

Vengez voz fi[l]z, voz freres e voz heirs,
Qu’en Rencesvals furent morz l’altre seir !
Ja savez vos cuntre paiens ai dreit. »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir. »
Itels .XX. miliers en ad od sei,
Cumunement l’en prametent lor feiz

qu’ils ne lui manqueront pas, dussent-ils mourir dans la détresse.
Il n’en est pas qui ne fasse de sa lance bon emploi ;
de leurs épées ils frappent aussitôt.
La bataille est prodigieusement acharnée.

Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.

N’en i ad cel sa lance n’i empleit ;
De lur espees i fierent demaneis.
La bataille est de merveillus destreit. AOI.

247

Et Mal promis par le champ chevauche :
de ceux de France il fait un grand carnage.
Le duc Naimes, farouche, le regarde,
il va le frapper en homme valeureux.
De son bouclier il brise le rebord
et des deux pans de sa cuirasse il ébrèche le vernis ;

E Malpramis par mi le camp chevalchet ;
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fierement le reguardet,
Vait le ferir cum hume vertudable.
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret ;

dans le corps il lui plonge toute son enseigne jaune,
si bien qu’il l’abat mort parmi des milliers d’autres.

El cors li met tute l’enseigne jalne,
Que mort [l’abat] entre .VII.C des altres.

248

Le roi Canabeus, le frère de l’émir,
des éperons pique fort son cheval ;

il a tiré l'épée au pommeau de cristal
et frappe Naimes sur son casque princier :
sur un côté il en brise la moitié ;
de sa lame d'acier il en tranche cinq lacets ;

Reis Canabeus, le frere a l'amiraill,
Des esporuns ben brochet sun cheval ;
Trait ad l'espee, le punt est de cristal,
Si fiert Naimun en l'elme principal : [300]
L'une meitiet l'en fruissed d'une part ;
Al brant d'acer l'en trenchet .V. des laz,

le capuchon ne lui sert à rien :
il tranche la coiffe jusqu'à la chair,
il en abat par terre une partie.
Quel rude coup ! Le duc en est étourdi,
et il serait tombé sans l'aide de Dieu.
De ses bras il saisit le cou de son destrier.

Li capelers un dener ne li valt ;
Trenchet la coife entresque a la char,
Jus a la tere une piece en abat.
Granz fut li colps, li dux en estonat,
Sempres caïst, se Deus ne li aidast.
De sun destrer le col en enbraçat.

Si le païen avait de nouveau frappé,
il serait mort sur-le-champ, le noble vassal.
Charles survient et lui portera secours.

Se li paiens une feiz recuvrast,
Sempres fust mort li nobilies vassal.
Carles de France i vint, kil succurrat. AOI.

249

Le duc Naimes éprouve une angoisse atroce,
et le païen force le roi à vite frapper.
Charles lui dit : « Canaille, vous avez eu tort de l'attaquer ! »
Il va le frapper de toute sa vaillance.
Il brise son bouclier, le lui écrase contre le cœur ;
de sa cuirasse il déchire la ventaille,
si bien qu'il l'abat mort : la selle en reste vide.

Naimes li dux tant par est anguissables,
E li paiens de ferir mult le hastet.[301]
Carles li dist : « Culvert, mar le baillastes ! »
Vait le ferir par sun grant vasselage :
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li desrumpt la ventaille,
Que mort l'abat : la sele en remeint guaste.

250

Charlemagne le roi ressent une vive douleur
quand il voit Naimes blessé devant lui
et sur l'herbe verte tomber son sang clair.
L'empereur lui dit à voix basse :
« Cher seigneur Naimes, chevauchez donc avec moi !
Elle est morte, la crapule qui vous harcelait :

Mult ad grant doel Carlemagnes li reis,
Quant Naimun veit nafret devant sei,
Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.

Li empereres li ad dit a cunseill :
« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei !
Morz est li gluz ki en destreit vus teneit ;

dans le corps, je lui ai planté, une bonne fois, mon épieu. »
Le duc répond : « Sire, je vous en crois.
Si je vis un peu, vous en aurez grand profit. »
Puis ils ont marché côte à côte, en amis fidèles,
et avec eux bien vingt mille Français.
Il n'en est pas un qui ne frappe à grands coups.

El cors li mis mun espiet une fiez. »
Respunt li dux : « Sire, je vos en crei.
Se jo vif alques, mult grant prod i avreiz. »
Puis sunt justez par amur e par feid,
Ensembl' od els tels .XX. milie Franceis.
N'i ad celoi (que) n'i fierge o n'i capleit. AOI. [205]

251

L'émir chevauche par le champ
et va frapper le comte Guineman.
Contre le cœur il lui brise son bouclier blanc ;
il lui déchire les pans de sa cuirasse ;
en deux il lui partage le corps,
si bien qu'il l'abat mort de son cheval rapide.

Li amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guineman.
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li derumpit les pans.

Les dous costez li deseivret des flancs,
Que mort l'abat de sun cheval curant.

Puis il a tué Gebouin et Lorrain,
et Richard le Vieux, le seigneur des Normands.
Les païens s'écrient : « Précieuse a de la valeur.
Frappez, baron, c'est notre garant. »

Puis ad ocis Gebuin e Lorain, [206]
Richart le Veill, le sire des Normans.
Paien escrient : « Preciuse est vaillant !
Ferez, baron, nus i avom guarant ! » AOI.

252

Ah ! si vous aviez vu les chevaliers d'Arabie,
ceux d'Occiant et d'Argoille et de Bascle !
De leurs épieux ils frappent à grands coups.
Quant aux Français, ils ne songent pas à partir.
Beaucoup y meurent, de l'un et l'autre camp.
Jusqu'au soir, la bataille fait rage.

Ki puis veïst li chevaler d'Arabe,
Cels d'Occiant e d'Argoillie e de Bascle !
De lur espiez ben i fierent e caplent ;
E li Franceis n'unt talent que s'en algent ;
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'al vespre est mult fort la bataille :

Parmi les barons francs, les pertes sont énormes.
Que de deuils avant qu'elle ne prenne fin !

Des francs barons i ad mult gran damage.
Doel i avrat, enceis qu'ele departed. AOI.

253

Français et Arabes frappent à coups redoublés.
Les lances et les épieux fourbis se brisent.
Qui aurait vu les boucliers disloqués,
et entendu grincer les blanches cuirasses,
et les boucliers craquer sur les casques,
qui aurait vu les chevaliers tomber,

Mult ben i fierent Franceis e Arrabit ;
Fruissent cil hanstes e cil espiez furbit.
Ki dunc veïst cez escuz si malmis,
Cez blancs osbercs ki dunc oïst fremir,
E cez escuz sur cez helmes cruisir,
Cez chevalers ki dunc veïst caïr,

les hommes crier et mourir contre terre,
il pourrait se souvenir d'une affreuse douleur !
Cette bataille est difficile à soutenir.
L'émir invoque Apollin
et Tervagant et aussi Mahomet :
« Dieux, mes seigneurs, je vous ai bien servis.

E humes braire, contre tere murir,
De grant dulor li poüst suvenir !
Ceste bataille est mult fort a suffrir.
Li amiralz recleimet Apolin
E Tervagan e Mahumet altresi :

« Mi damnedeu, jo vos ai mult servit !

Toutes vos statues, je les ferai d'or fin. »
Or voici devant lui un de ses intimes, Gemalfin ;
il lui apporte et dit de mauvaises nouvelles :
« Baligant, sire, un grand malheur vient de vous frapper :
vous avez perdu Malpromis, votre fils,
et Canabeus, votre frère, a été tué.

Tutes tes ymagenes ferai d'or fin. » AOI. [207]
As li devant un soen drut, Gemalfin ;
Males nuveles li aportet e dit :
« Baligant, sire, mal este oi baillit.
Perdut avez Malpramis, vostre fils,
E Canabeus, vostre frere, est ocis ;

Deux Français ont eu de la chance.
L'un d'eux est l'empereur, à ce que je crois :
de grande taille, il a l'allure d'un seigneur,
et sa barbe est blanche comme fleur en avril. »
L'émir en baisse son casque,
et bientôt son visage s'assombrit :

A dous Franceis belement en avint.
Li empereres en est l'uns, ço m'est vis :
Granz ad le cors, ben resenblet marchis ;
Blanc[he] ad la barbe cume flur en avrill. »
Li amiralz en ad le helme enclin,
E en aprés sin enbrunket sun vis :

sa douleur est si atroce qu'il pense en mourir.
Il appela Jangleu d'Outremer.

Si grant doel ad sempres quiad murir,

Sin apelat Jangleu l'Ultremarin.[302]

254

L'émir dit : « Jangleu, avancez !
Vous êtes vaillant, et votre sagesse est grande.
J'ai toujours profité de vos conseils.
Que pensez-vous des Arabes et des Français ?
Aurons-nous la victoire en cette bataille ? »
Et l'autre répond : « Vous êtes mort, Baligant.

Dist l'amiraill : « Jangleu, venez avant !
Vos estes proz e vostre saveir est grant ;
Vostre cunseill ai jo creüd tuz tens.[208]
Que vos en semblet d'Arrabiz e de Francs ?
Avrum nos la victorie del champ ? »
E cil respunt : « Morz estes, Baligant !

Jamais vos dieux ne vous défendront.
Charles est farouche et ses hommes vaillants :
jamais je n'ai vu gens si combatifs.
Mais appelez les barons d'Occiant,
Turcs et Enfruns, Arabes et Géants.
Quoi qu'il doive arriver, ne perdez pas de temps. »

Ja vostre deu ne vos erent guarant.
Carles est fiers e si hume vaillant ;
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant.
Mais reclamez les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiz e Jaianz.
Ço que estre en deit, ne l'alez demurant. »

255

L'émir a étalé sa barbe
aussi blanche que fleur d'aubépine :
quoi qu'il arrive, il ne veut pas se cacher.
Il met à sa bouche une claire trompette,
il la sonne si haut que ses païens l'entendirent :
par tout le champ ils rallient ses compagnies.

Li amiraill ad sa barbe fors mise,
Altresi blanche cume flur en espine :
Cument qu'il seit, ne s'i voelt celer mie.
Met a sa buche une clere buisine,
Sunet la cler, que si paien l'oïrent ;
Par tut le camp ses cumpaignes ralient.

Ceux d'Occiant braient et hennissent,
ceux d'Arguille aboient comme des chiens.
Ils attaquent les Francs avec une telle témérité
qu'ils rompent et séparent les rangs les plus épais.
De ce coup ils en jettent morts sept milliers.

Cil d'Ociant i braient e henissent,
Arguille si cume chen i glatissent ;
Requerent Franc par si grant estultie,
El plus espés ses rumpent e partissent :
A icest colp en jetent mort .VII. milie.

256

Le comte Ogier ne fut jamais couard.

Jamais meilleur vassal que lui ne revêtit l'armure.
Quand il vit rompre les compagnies des Français,
il appela Thierry, le duc d'Argonne,
Geoffroy d'Anjou et le comte Jozerant.
Avec véhémence il s'adresse à Charles :

Li quens Oger cuardise n'out unkes ;[209]
Meillor vassal de lui ne vestit bronie.
Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
Si apelat Tierri, le duc d'Argone,
Gefrei d'Anjou e Jozeran le cunte ;
Mult fierement Carlun en araisunet :

« Voyez comme les païens tuent vos hommes !
Ne plaise à Dieu que votre tête porte la couronne
si vous ne frappez aussitôt pour venger votre honte ! »
Il n'est personne qui réponde un seul mot.
Ils éperonnent avec force, laissent courir leurs chevaux,
et vont les frapper partout où ils les rencontrent.

« Veez paien cum ocient voz humes !
Ja Deu ne placet qu'el chef portez corone,
S'or n'i ferez pur venger vostre hunte ! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet :
Brochent ad eit, lor cevals laissent cure,
Vunt les ferir la o il les encuntrent.

257

Le roi Charlemagne frappe à tour de bras,
et le duc Naimes, et Ogier le Danois,

et Geoffroy d'Anjou qui tenait l'enseigne.
Sire Ogier le Danois est d'un prodigieux courage.
Il pique son cheval, le laisse courir de toutes ses forces
et va frapper celui qui tenait le dragon,

Mult ben i fiert Carlemagnes li reis, AOI. [210]
Naimes li dux e Oger li Daneis,
Geifreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit.
Mult par est proz dans Ogers li Daneis !
Puint le ceval, laisset curre ad espleit, [303]
Si vait ferir celui ki le dragun teneit,

si bien qu'il abat sur place devant lui Ambure
et le dragon et l'enseigne du roi.
Baligant voit tomber son gonfanon
et rester là l'étendard de Mahomet.
L'émir commence à pressentir
qu'il est dans son tort et Charlemagne dans son droit.

Qu'Ambure cravente en la place devant sei [211]
E le dragon e l'enseigne le rei.
Baligant veit sun gunfanun cadeir
E l'estandart Mahumet remaneir :
Li amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.

Les païens d'Arabie, à plus de cent, tournent le dos.
L'empereur appelle ses Français :
« Dites-moi, barons, par Dieu, vous m'aiderez ? »
Les Francs répondent : « Pourquoi le demander ?
Félon fieffé soit celui qui ne frappe à coups redoublés ! »

Paien d'Arabe s'en turnent plus .C.
Li emperere recleimet ses Franceis : [212] [304]

« Dites, baron, por Deu, si m'aidereiz. »
Respundent Francs : « Mar le demandereiz.
Trestut seit fel ki n'i fierget a espleit ! » AOI.

258

Passe le jour et s'en vient le soir.
Francs et païens frappent de leurs épées.
Quels chefs vaillants mirent aux prises les armées !
Ils n'ont pas oublié leurs cris de guerre.
L'émir a crié : « Précieuse ! »,
et Charles « Monjoie ! », le cri si fameux.

Passet li jurz, si turnet a la vespree.
Franc e paien i fierent des espees.
Cil sunt vassal ki les oz ajusterent.
Lor enseignes n'i unt mie ubliees :
Li amira[l]z « Preciuse ! » ad criee,
Carles « Munjoie ! » l'enseigne renumee.

Ils se reconnaissent l'un l'autre à leurs voix hautes et claires.
Au milieu du champ tous deux se rencontrent,
ils viennent se frapper, se donnent de grands coups
de leurs épieux sur les boucliers à cercles.
Ils les ont brisés sous leurs larges bosses.
De leurs cuirasses ils déchirent les pans,

L'un conuist l'altre as haltes voiz e as cleres ;
En mi le camp amdui s'entr'encuntrerent ;
Si se vunt ferir, granz colps s'entredunerent
De lor espiez en lor targes roees.

Fraites les unt desuz ces bucles lees.
De lor osbercs les pans en desevrerent :

sans se blesser dans leur chair.
Les sangles se rompent, les selles versent,
les rois tombent, par terre ils se retournent
et aussitôt ils se remettent sur pied.
Très vaillamment ils ont tiré leurs épées.
Cette bataille ne sera plus différée :
elle ne peut s'achever sans mort d'homme.

Dedenz cez cors mie ne s'adeserent.
Rumpent cez cengles e cez seles verserent,
Cheent li rei, a tere se turnerent, [213]
Isnelement sur lor piez releverent.
Mult vassalment unt traites les espees.
Ceste bataille n'en ert mais destornee :
Seinz hume mort ne poet estre achevee. AOI.

259

C'est un vaillant guerrier que Charles de la douce France ;
mais l'émir ne le craint ni ne le redoute.
Ils brandissent leurs épées toutes nues ;
sur leurs boucliers ils se donnent des coups violents ;
ils en tranchent le cuir et le bois à double épaisseur ;
les clous tombent et les bosses éclatent ;

Mult est vassal Carles de France dulce ;
Li amiralz, il nel crent ne ne dutet.
Cez lor espees tutes nues i mustrent,

Sur ces escuz mult granz colps s'entredunent,
Trenchent les quirs e cez fuz ki sunt dubles ;
Cheent li clou, si peceient les bucles ;

puis ils se frappent à découvert sur leurs cuirasses ;
de leurs casques brillants jaillissent des étincelles.
Cette bataille ne pourra s'arrêter
avant que l'un d'eux ne reconnaisse son tort.

Puis fierent il nud a nud sur lur bronies ;
Des helmes clers li fous en escarbunet.
Ceste bataille ne poet remaneir unkes,
Josque li uns sun tort i reconuisset. AOI.

260

L'émir dit : « Charles, réfléchis donc,
et décide-toi à me montrer ton repentir.
Tu as tué mon fils, je le sais bien,
et c'est injustement que tu me disputes mon pays.
Deviens mon vassal, je te le donnerai en fief ;
viens me servir jusqu'en Orient. »

Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpenses,
Si pren cunseill que vers mei te repentes !
Mort as mun filz, par le men escïente ;
A mult grant tort mun païs me calenges ;
Deven mes hom, en fedeltet voeill rendre ; [214]
Ven mei servir d'ici qu'en Oriente ! »

Charles répond : « Quel déshonneur pour moi !
Je ne dois donner à un païen ni paix ni amitié.

Reçois la foi que Dieu nous révèle,
la foi chrétienne, et aussitôt je t'aimerai ;
et puis sers et crois le Roi tout-puissant. »
Baligant dit : « Tu commences un mauvais sermon. »
Alors ils vont se frapper des épées qu'ils ont ceintes.

Carles respunt : « Mult grant viltet me sembl[e] ; [215]
Pais ne amor ne dei a paien rendre.
Receif la lei que Deus nos apresentet,
Christientet, e pui te amerai sempres ;
Puis serf e crei le rei omnipotente ! »
Dist Baligant : « Malvais sermun cumences ! »
Puis vunt ferir des espees qu'unt ceintes. AOI.

261

L'émir est d'une vigueur exceptionnelle.
Il frappe Charlemagne sur son casque d'acier brun,
qu'il lui brise et lui fend sur la tête ;
il lui met l'épée sur ses cheveux fins,
il prend de la chair une pleine paume, et même plus :
à cet endroit l'os reste complètement à nu.

Li amiralz est mult de grant vertut.
Fier Carlemagne sur l'elme d'acer brun,
Desur la teste li ad frait e fendut ;
Met li l'espee sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme e plus :
Iloec endreit remeint li os tut nut.

Charles chancelle, il en est presque tombé ;

mais Dieu ne veut pas qu'il soit mort ou vaincu.
Saint Gabriel est revenu vers lui
et lui demande : « Grand roi, que fais-tu ? »

Carles cancelet, por poi qu'il n'est caüt ; [305]
Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut.
Seint Gabriel est repairet a lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais tu ? »

262

Quand Charles entend la sainte voix de l'ange,
il n'a pas peur ni crainte de mourir ;
et lui reviennent vigueur et conscience.
Il frappe l'émir de l'épée de France ;
il lui brise le casque dont les gemmes flamboient,
il lui fend le crâne d'où se répand la cervelle,

Quant Carles oït la seinte voiz de l'angle,
N'en ad poür ne de murir dutance ;
Repairet loi vigur e remembrance. [306]
Fiert l'amiraill de l'espee de France,
L'elme li freint o li gemme reflambent,
[T]renchet la teste pur la cervele espandre

et tout le visage jusqu'à la barbe blanche,
si bien qu'il l'abat mort sans aucun recours.
« Monjoie ! » lance-t-il comme cri de ralliement.
À ce mot, le duc Naimes est venu,
il prend Tencendor, et le grand roi y remonte.
Les païens tournent le dos, Dieu ne veut pas qu'ils résistent.

Et voilà les Français après ceux qu'ils pourchassent.

[E] tut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuvrance.
« Munjoie ! » escriet pur la reconuisance.[307]
A icest mot venuz i est dux Neimes :
Prent Tencendur, muntet i est li reis magnes.
Paien s'en turnent, ne volt Deus qu'il i remainent.
Or sunt Franceis a icels qu'il demandent.

263

Les païens s'enfuient, comme Notre Seigneur le veut.
Les Francs les poursuivent, et l'empereur avec eux.
Le roi leur dit : « Seigneurs, vengez vos deuils,
soulagez votre colère et votre cœur,
car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »
Les Francs répondent : « Sire, c'est ce qu'il nous faut. »

Paien s'en fuient, cum Damnesdeus le volt.
Encalcent Francs e l'emperere avoec.
Ço dist li reis : « Seignurs, vengez voz doels,
Si esclargiez voz talenz e voz coers,
Kar hoi matin vos vi plurer des oilz. »
Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet. »

Chacun frappe de grands coups, autant qu'il peut.
Peu en réchappent, de ceux qui sont là.

Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet.
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec.

Forte est la chaleur, et la poussière s'élève.
Les païens s'enfuient, et les Français les talonnent.
Ils les pourchassent jusqu'à Saragosse.
Au sommet de sa tour est montée Bramidoine,
et avec elle ses clercs et ses chanoines
de la fausse religion que Dieu n'aima jamais :

Granz est li calz, si se levet la puldre.
Paien s'en fuient e Franceis les anguissent ;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.
En sum sa tur muntee est Bramidonie,
Ensembl' od li si clerc e si canonie
De false lei, que Deus nen amat unkes :

ils n'ont pas reçu les ordres ni la tonsure.
Quand elle vit massacrer ainsi les Arabes,
à haute voix elle s'écrie : « Aidez-nous, Mahomet !
Ah ! noble roi, voilà vaincus nos hommes,
et l'émir tué ignominieusement ! »
Quand Marsile l'entend, il se tourne vers la paroi,

Ordres nen unt ne en lor chefs corones.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A halte voiz s'escrie : « Aiez nos, Mahum !
E ! gentilz reis, ja sunt vencuz noz humes,
Li amiralz ocis a si grant hunte ! »
Quant l'ot Marsilie, vers sa pareit se turnet,

ses yeux versent des larmes, et sa tête s'abat :
il est mort de douleur, accablé par le malheur ;
il rend son âme aux diables en personne.

Pluret des oilz, tute sa chere enbrunchet :
Morz est de doel, si cum pecchet l'encumbret ;
L'anme de lui as vifs diables dunet. AOI.

265

Les païens sont morts, certains ont pris la fuite,
et Charles a gagné la bataille.
Il a abattu la porte de Saragosse :
maintenant, il sait bien qu'elle ne sera plus défendue.
Il prend la cité, ses gens y sont venus ;
par la force, cette nuit, ils y couchèrent.

Paien sunt morz, alquant turnet en fuie, [216]
E Carles ad sa bataille vencue.
De Sarraguce ad la porte abatue :
Or set il ben que (elle) n'est mais défendue. [217]
Prent la citet, sa gent i est venue ; [218]
Par poestet icele noit i jurent.

Fier est le roi à la barbe chenue,
et Bramidoine lui a rendu les tours,
dont dix sont grandes et cinquante petites.
L'on réussit quand Notre Seigneur vous aide.

Fiers est li reis a la barbe canue,
E Bramidonie les turs li ad rendues :
Les dis sunt grandes, les cinquantes menues.
Mult ben espleitet qui Damnesdeus aiuet.

Le jour passe, la nuit est tombée ;
la lune est brillante et les étoiles scintillent.
L'empereur a pris Saragosse ;
à mille Français on fait fouiller la ville,
les synagogues et les mosquées ;
avec, en mains, des maillets de fer et des cognées,

Passet li jurz, la noit est aserie ;
Clers est la lune e les esteiles flambient.
Li emperere ad Sarraguce prise.
A mil Franceis funt ben cercer la vile,
Les sinagoges e les mahumeries ;
A mailz de fer e a cuignees qu'il tindrent,

ils brisent les statues et toutes les idoles :
il n'y restera ni sortilège ni fausse croyance.
Le roi croit en Dieu, il veut faire son service,
et ses évêques bénissent les eaux :
ils mènent les païens jusqu'au baptistère.
S'il y en a un qui veuille résister à Charles,

Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles :
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
Li reis creit (en) Deu, faire voelet sun servise ; [219]
E si evesque les eves beneïssent,
Meinent paien ent[r]esqu'al baptisterie :
S'or i ad cel qui Carle cuntredie, [220]

il le fait prendre ou brûler ou tuer.
Beaucoup plus de cent mille sont baptisés
en vrais chrétiens, hormis seulement la reine.

En douce France elle sera emmenée captive :
le roi veut qu'elle se convertisse par amour.

Il le fait prendre o ardeir ou ocire.
Baptizet sunt asez plus de .C. milie.
Veir chrestien, ne mais sul la reïne.
En France dulce iert menee caitive :
Ço voelt li reis par amur cunvertisset.

267

La nuit passe et l'aube claire point.
Charles occupe les tours de Saragosse ;
il y laisse mille chevaliers aguerris ;
ils gardent la ville au nom de l'empereur.
Le roi monte à cheval avec tous ses hommes,
et Bramidoine qu'il emmène en captivité,

Passet la noit, si apert le cler jor.
De Sarraguce Carles guarnist les turs ;
Mil chevalers i laissat puigneürs ;
Guardent la vile a oes l'empereor.
Muntet li reis e si hume trestuz
E Bramidonie, qu'il meinet en sa prisun ;

mais il ne veut lui faire que du bien.
Ils sont repartis joyeux et allègres.
Ils passent par Narbonne de vive force.
Il vint à Bordeaux, la cité puissante ;
sur l'autel du noble saint Seurin,
il posa l'olifant plein d'or et de mangons :

Mais n'ad talent (que) li facet se bien nun.
Repairez sunt a joie e a baldur.
Passent Nerbone par force e par vigur ;[308]
Vint à Burdeles, la citet de [valur].[221]
Desur l'alter seint Severin le baron
Met l'oliphan plein d'or e de manguns :

les pèlerins le voient quand ils s'y rendent.
Il passe la Gironde sur les grandes nefs qui s'y trouvent.
Jusqu'à Blaye il a conduit son neveu
et Olivier, son noble compagnon,
et l'archevêque qui fut sage et vaillant.
Dans de blancs cercueils il fait mettre les seigneurs ;

Li pelerin le veient ki la vunt.
Passet Girunde a mult granz nefs qu'i sunt ;
Entresque a Blaive ad cunduit sun nevold
E Oliver, sun nobilie cumpaignun,
E l'arcevesque, ki fut sages e proz.
En blancs sarcous fait metre les seignurs :

c'est à Saint-Romain que gisent les barons.
Les Francs les confient à Dieu et à ses Noms.
Charles chevauche par les vaux et par les monts ;
jusqu'à Aix il ne voulut pas faire de halte.
Il a tant chevauché qu'il descend au perron.
Dès qu'il est en son palais souverain,

A Seint Romain, la gisent li baron.
Francs les cumandent a Deu e a ses nuns.[309]
Carles cevalchet e les vals e les munz ;
Entresqu'a Ais ne volt prendre sujurn.
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.

Cume il est en sun paleis halçur,

par ses messagers il convoque ses juges,
Bavarois et Saxons, Lorrains et Frisons ;
il convoque les Allemands, il convoque les Bourguignons
et les Poitevins et les Normands et les Bretons,
et les plus sages d'entre ceux de France.
Alors commence le procès de Ganelon.

Par ses messages mandet ses jugeors,
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns ;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,
De cels de France des plus saives qui sunt.
Des ore cumencet le plait de Guenelun.

268

L'empereur est revenu d'Espagne,
il vient à Aix, sa plus belle résidence en France.
Il monte au palais, il est entré dans la grand-salle.
Or voici que vient à lui Aude, une belle demoiselle.
Elle dit au roi : « Où est Roland le capitaine
qui jura de me prendre pour femme ? »

Li empereres est repairet d'Espaigne,[310]
E vient a Ais, al meillor sied de France ;
Muntet el palais, est venut en la sale.
As li Alde venue, une bele damisele.
Ço dist al rei : « O est Rollant le catanie,
Ki me jurat cume sa per a prendre ? »

Charles en est accablé de tristesse,
il pleure, il tire sa barbe blanche :
« Sœur, chère amie, c'est d'un mort que tu t'informes.
Je te donnerai en échange un bien meilleur parti :
c'est Louis, je ne peux pas mieux dire ;
il est mon fils et gouvernera mon empire. »

Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer, cher'amie, de hume mort me demandes.
Jo t'en durai mult esforcet eschange :
Ço est Loewis, mielz ne sai a parler ;[311]
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »

Aude répond : « Ce sont pour moi d'étranges paroles.
Ne plaise à Dieu, à ses saints et à ses anges,
qu'après Roland je demeure en vie ! »
Elle pâlit, tombe aux pieds de Charlemagne ;
aussitôt la voici morte – que Dieu ait pitié de son âme !
Les barons français la pleurent et la plaignent.

Aldes respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles
Aprés Rollant que jo vive remaigne ! »
Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !
Franceis barons en plurent e si la pleignent.

269

La belle Aude est allée à sa fin.

Le roi croit qu'elle s'est évanouie.
Il a pitié d'elle, il la pleure, l'empereur.
Il la prend par les mains, il l'a relevée :
sur ses épaules, sa tête est retombée.
Quand Charles constate qu'elle est morte,

Alde la bel[e] est a sa fin alee.
Quidet li reis quë el se seit pasmee ;
Pited en ad, sin pluret l'emperere ;
Prent la as mains, si l'en ad relevee.
Desur l(es) espalle(s) ad la teste clinee.
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,

il a aussitôt fait venir quatre comtesses,
et on l'emporte en un couvent de religieuses.
Toute la nuit, jusqu'à l'aube, on la veille.
Au pied d'un autel, solennellement on l'enterre.
Le roi lui a rendu de très grands honneurs.

Quatre cuntesses sempres i ad mandees.
A un muster de nuneins est portee.
La noit la guaitent entresqu'a l'ajurnee.
Lunc un alter belement l'enterrerent.
Mult grant honur i ad li reis dunee. AOI.

270

L'empereur est revenu à Aix.
Ganelon le félon, en des chaînes de fer,
est dans la cité, devant le palais.
À un poteau les serfs l'ont attaché,

ils lui lient les mains avec des courroies de cerf ;
ils le rouent de coups de bâtons et de gourdins :

Li emperere est repairet ad Ais.
Guenes li fels, en caeines de fer,
En la citet est devant le paleis.
A un' estache l'unt atachet cil serf, [222]
Les mains li lient a curreies de cerf ;
Tres ben le batent a fuz e a jamelz : [312]

il n'a pas mérité d'autre bienfait.
Dans les supplices, il attend là son procès.

N'ad deservit que altre ben i ait ;
A grant dulur iloec atent sun plait.

271

Il est écrit dans l'ancienne chronique
que Charles convoqua des vassaux de nombreuses terres.
Ils sont assemblés à Aix dans la chapelle.
C'est le jour solennel d'une très grande fête,
celle, selon certains, du noble saint Sylvestre.
Alors commence le récit du jugement

Il est escrit en l'anciene geste
Que Carles mandet humes de plusurs teres.
Asemblez sunt ad Ais, a la capele.
Halz est li jurz, mult par est grande la feste, Dient alquanz del baron seint Silvestre. [313]
Des ore cumencet le plait e les noveles

de Ganelon qui a commis la trahison.

L’empereur devant lui l’a fait amener.

De Guenelun, ki traïsun ad faite.
Li emperere devant sei l’ad fait traire. AOI.

272

« Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne,
jugez-moi donc Ganelon selon le droit !
Il fut dans l’armée avec moi jusqu’en Espagne,
et il me ravit vingt mille de mes Français
et mon neveu que vous ne verrez plus jamais,
et Olivier, le vaillant et le courtois.

« Seignors barons, » dist Carlemagnes li reis, « De Guenelun car me jugez le dreit !
Il fut en l’ost tresque en Espaigne od mei,
Si me tolit .XX. milie de mes Franceis
E mun nevold, que ja mais ne verreiz,
E Oliver, li proz e li curteis ;

Il a trahi les douze pairs pour de l’argent. »
Ganelon dit : « Que je sois un traître si je me tais !
Roland m’a fait du tort dans mon or et mes biens :
c’est pourquoi j’ai cherché sa mort et sa détresse,
mais de trahison je n’en reconnais aucune. »
Les Francs répondent : « Nous allons en délibérer. »

Les .XII. pers ad traït por aveir. »
Dist Guenelon : « Fel seie se jol ceil !
Rollant me forfist en or et en aveir,[314]
Pur que jo quis sa mort e sun destreit ;

Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respundent Franc : « Ore en tendrum cunseill. »

273

Devant le roi Ganelon se tenait debout,
le corps vigoureux et le teint coloré :
loyal, il aurait eu tout d'un baron.
Il voit ceux de France et tous les juges
et trente de ses parents qui sont avec lui ;
puis il s'écrie très haut, d'une voix forte :

Devant le rei la s'estut Guenelun :
Cors ad gaillard, el vis gente color ;
S'il fust leials, ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugeürs,
De ses parenz .XXX. ki od lui sunt ;
Puis s'escriat haltement, a grant voeiz :

« Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi, barons !
Seigneurs, j'étais dans l'armée avec l'empereur,
je le servais avec fidélité et amour.
Roland son neveu me prit en haine,
il me condamna à la mort et à la douleur.
Je fus messager auprès du roi Marsile ;

« Pur amor Deu, car m'entendez, barons !
Seignors, jo fui en l'ost avoec l'empereür,
Serveie le par feid e par amur.
Rollant sis niés me coillit en haür,
Si me jugat a mort e a dulur.

Message fui al rei Marsiliun ;

par mon adresse je réussis à me sauver.
Je défiai Roland le guerrier
et Olivier et tous leurs compagnons :
Charles l'entendit, ainsi que ses nobles barons.
Je m'en suis vengé, sans qu'il y ait trahison. »
Les Francs répondent : « Nous en délibérerons. »

Par mun saveir vinc jo a guarisun. [223]
Jo desfiai Rollant le poigneor
E Oliver e tuiz lur cumpaignun ;
Carles l'oïd e si nobilie baron.
Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
Respundent Francs : « A conseill en irums. »

274

Quand Ganelon voit que commence son grand procès,
il y a eu avec lui trente de ses parents,
et parmi eux un que les autres écoutent :
c'est Pinabel du château de Sorence.
Il sait bien parler et convaincre par ses discours ;
c'est un vaillant soldat les armes à la main.

Quant Guenes veit que ses granz plaiz cumencet, De ses parenz ensemble [od li] out trente. [224]
Un en i ad a qui li altre entendent :
Ço est Pinabel, del castel de Sorence ; [315]
Ben set parler e dreite raisun rendre ;
Vassals est bons por ses armes defendre. AOI.

Ganelon lui dit : « En vous j'ai confiance :
arrachez-moi aujourd'hui à la mort et au procès. »
Pinabel dit : « Vous serez bientôt sauvé.
Il n'est pas de Français qui vous condamne à être pendu,
sans que, si l'empereur nous met aux prises l'un et l'autre,
de ma lame d'acier je lui en donne le démenti. »
Le comte Ganelon à ses pieds se prosterne.

Ço li dist Guenes : « En vos […] ami… [225]
Getez mei hoi de mort e de calunje ! » [226]
Dist Pinabel : « Vos serez guarit sempres.
N'i ad Francés ki vos juget a pendre,
U l'emper[er] e les noz dous cors en asemble(nt), [227]
Al b(a)rant d'acer que jo ne l'en desmente. »
Guenes li quens a ses piez se presente.

275

Bavarois et Saxons sont allés au conseil,
et Poitevins et Normands et Français ;
il y a beaucoup d'Allemands et de Thiois.
Ceux d'Auvergne sont les plus courtois ;
à cause de Pinabel ils se font plus discrets.
L'un dit à l'autre : « Il est bon d'en rester là !

Bavier e Saisnes sunt alet a conseill,
E Peitevin e Norman e Franceis ;
Asez i ad Alemans é Tiedeis.
Icels d'Alverne i sunt li plus curteis ; [228] [316]
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'un a l'altre : « Bien fait a remaneir ! [317]

Renonçons au procès et prions le roi
qu'il déclare Ganelon quitte pour cette fois,
et que celui-ci le serve désormais avec amour et fidélité.
Roland est mort, jamais plus vous ne le reverrez,
ni or ni argent ne le feront revenir :
il faudrait être fou pour livrer bataille. »

Laisum le plait e si preium le rei
Que Guenelun cleimt quite ceste feiz,
Puis si li servet par amur e par feid.
Morz est Rollant, ja mais nel revereiz ;
N'ert recuvret por ór ne por aveir :
Mult sereit fols ki ja se cumbattreit. »

Il n'est personne qui ne donne son accord,
hormis le seul Thierry, le frère de sire Geoffroy.

N'en i ad celoi nel graant e otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Geifreit. AOI. [229] [318]

276

Vers Charlemagne reviennent ses barons ;
ils disent au roi : « Sire, nous vous prions
de déclarer quitte le comte Ganelon,
puis qu'il vous serve avec fidélité et amour.
Laissez-le vivre, car il est de haute noblesse.
Même s'il meurt, nous ne reverrons aucun baron,

A Charlemagne repairent si barun ;
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,

Puis si vos servet par feid e par amor.
Vivre le laisez, car mult est gentilz hoem.
Ja por murir n'en ert veüd barun, [230 319]

et jamais, pour de l'argent, nous ne le retrouverons. »
Le roi leur dit : « Vous êtes des traîtres. »

Ne por aveir ja nel recuverum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi felun ! AOI.

277

Quand Charles voit que tous l'ont abandonné,
il incline profondément le visage ;
de douleur il se proclame malheureux.
Or voici devant lui un chevalier, Thierry,
le frère de Geoffroy, un duc angevin.
Il a le corps mince, frêle, élancé,

Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis ;
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais li devant uns chevalers, [Tierris],
Frere Gefrei, a un duc angevin.
Heingre out le cors e graisle e eschewid,

les cheveux noirs, le visage plutôt brun ;
il n'est pas très grand, ni trop petit.
Courtoisement il a dit à l'empereur :
« Cher seigneur, mon roi, ne vous désolez pas ainsi.
Vous savez bien que je vous ai beaucoup servi.
Pour mes ancêtres je dois soutenir ce procès.

Neirs les chevels e alques bruns [le vis] ;
N'est gueres granz ne trop nen est petiz.
Curteisement a l'emperere ad dit :
« Bels sire reis, ne vos dementez si !
Ja savez vos que mult vos ai servit ;
Par anceisurs dei jo tel plait tenir.

Quelque tort que Roland ait fait à Ganelon,
d'être à votre service aurait dû le protéger.
Ganelon est un félon pour l'avoir trahi ;
envers vous il s'est parjuré et mis dans son tort.
Pour cette raison, je juge qu'il doit mourir pendu,
tourmenté dans son corps et détruit,

Que que Rollant a Guenelun forsfesist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir
Guenes est fels d'iço qu'il le traït ;
Vers vos s'en est parjurez e malmis.
Pur ço le juz jo a pendre e a murir
E sun cors metre [en peine e en exil], [231]

comme un félon qui a commis félonie.
S'il a un parent qui veuille me démentir,
de cette épée que j'ai ceinte ici
je veux sur-le-champ soutenir mon jugement. »
Les Francs répondent : « Vous avez bien parlé. »

Si cume fel ki felonie fist.
Se or ad parent ki m'en voeille desmentir,
A ceste espee, que jo ai ceinte ici,
Mun jugement voel sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez vos ben dit. »

Devant le roi est venu Pinabel.
Il est grand, fort, valeureux, agile.
Celui qu'il frappe d'un coup, c'en est fini pour lui.
Il dit au roi : « Sire, c'est vous le juge.
Commandez donc qu'il n'y ait pas tant de bruit.
Je vois ici Thierry qui a rendu son jugement.

Devant lu rei est venuz Pinabel ;
Granz est e forz e vassals e isnel :
Qu'il fiert a colp, de sun tens n'i ad mais.
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiz :
Car cumandez que tel noise n'i ait !
Ci vei Tierri, ki jugement ad fait.

Je l'en dédis, je me battrai contre lui. »
Il remet en son poing son gant droit en peau de cerf.
L'empereur dit : « J'en demande de bons garants. »
Trente parents garantissent sa loyauté.
Le roi dit : « Je vous le remettrai donc en liberté. »
Il les fait garder jusqu'à ce que justice soit rendue.

Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Met li el poign de cerf le destre guant.
Dist li emper[er]es : « Bons pleges en demant. »
.XXX. parenz l'i plevissent leial.
Ço dist li reis : « E jol vos recr[e]rai. » [320]
Fait cels guarder tresque li dreiz en serat. AOI.

Quand Thierry voit que la bataille aura lieu,
il a présenté à Charles son gant droit.
L'empereur le remet en liberté sous caution,
puis fait porter sur la place quatre bancs,
où vont s'asseoir ceux qui doivent combattre.
Ils se sont défiés dans les formes, au jugement des autres.

Quant veit Tierri qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li emperere l'i recreit par hostage, [321]
Puis fait porter .IIII. bancs en la place :
La vunt sedeir cil kis deivent cumbatre.
Ben sunt malez, par jugement des altres,

C'est Ogier le Danois qui a réglé l'affaire.
Puis ils réclament leurs chevaux et leurs armes.

Sil purparlat Oger de Denemarche ;
E puis demandent lur chevals e lur armes.

280

Après qu'ils se sont préparés à se battre,
ils sont confessés, absous et bénis ;
ils entendent la messe, reçoivent la communion,
font aux églises de très grandes offrandes.
Devant Charles ils reviennent tous deux :
ils ont chaussé à leurs pieds leurs éperons,

Puis que il sunt a bataille justez, AOI. [232]
Ben sunt cunfés e asols e seignez ;
Oent lur messes e sunt acuminiez ;

Mult granz offrendes metent par cez musters.
Devant Carlun andui sunt rapairez :
Lur esperuns unt en lor piez calcez,

ils revêtent des cuirasses blanches, fortes et légères,
ils ont lacé sur leurs têtes leurs casques brillants,
ils ceignent des épées à la garde d'or pur,
à leurs cous ils suspendent leurs boucliers à quartiers,
de la main droite ils tiennent leurs épieux tranchants,
puis ils sont montés sur leurs rapides destriers.

Vestent osberc blancs e forz e legers,
Lur helmes clers unt fermez en lor chefs,
Ceinent espees enheldees d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez ;
Puis sunt muntez en lur curanz destrers.

Alors pleurèrent cent mille chevaliers
qui, par amour pour Roland, ont pitié de Thierry.
Dieu sait bien quelle en sera la fin.

Idunc plurerent .C. milie chevalers,
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set asez cument la fins en ert.

281

Sous les murs d'Aix la prairie est très large.
Entre les deux barons la bataille s'engage.
Ils sont valeureux et d'une grande vaillance,
leurs chevaux rapides et impétueux.

Ils les éperonnent bien et lâchent à fond les brides ;
de toute leur puissance ils vont se frapper l'un l'autre ;

Dedesuz Ais est la pree mult large :
Des dous baruns justee est la bataille.
Cil sunt produme e de grant vasselage
E lur chevals sunt curanz e aates.
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent ;
Par grant vertut vait ferir l'uns li altre ;

leurs deux boucliers se brisent et se fracassent ;
leurs cuirasses se déchirent et leurs sangles se cassent ;
les troussequins tournent et les selles tombent à terre.
Cent mille hommes pleurent, à les regarder.

Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,
Lur osbercs rumpent e lur cengles depiecent, Les alves turnent, les seles cheent a tere.
.C. mil humes i plurent, kis esguardent.

282

Voici qu'à terre sont les deux chevaliers.
Rapidement ils se remettent debout.
Pinabel est fort, agile et léger.
Ils s'attaquent l'un l'autre, ils n'ont plus de destriers.
De leurs épées à la garde d'or pur
ils frappent, ils frappent sur les casques d'acier.

A tere sunt ambdui li chevaler. AOI. [233]
Isnelement se drecent sur lur piez.
Pinabels est forz e isnels e legers.

Li uns requiert l'altre, n'unt mie des destrers.
De cez espees enheldees d'or mer,
Fierent e caplent sur cez helmes d'acer :

Rudes sont les coups, jusqu'à fendre les heaumes.
Les chevaliers français en sont à désespérer.
« Ah ! Dieu, dit Charles, faites éclater le droit. »

Granz sunt les colps, as helmes detrencher.
Mult se dementrent cil franceis chevaler.
« E ! Deus, » dist Carles, « le dreit en esclargiez ! »

283

Pinabel dit : « Thierry, reconnais-toi donc vaincu.
Je serai ton vassal en toute amour et toute foi ;
à ton gré je te donnerai de mes biens,
mais réconcilie Ganelon avec le roi. »
Thierry répond : « Il n'y a pas à discuter.
Quel fieffé félon je serai si j'y consens tant soit peu !
Que Dieu, aujourd'hui, indique le droit entre nous deux ! »

Dist Pinabel : « Tierri, car te recreiz !
Tes hom serai par amur e par feid,
A tun plaisir te durrai mun aveir,
Mais Guenelun fai acorder al rei ! »
Respont Tierri : « Ja n'en tendrai cunseill.
Tut seie fel se jo mie l'otrei !
Deus facet hoi entre nus dous le dreit ! » AOI.

Thierry lui dit : « Pinabel, tu es valeureux,
tu es grand et fort, le corps bien fait ;
pour ta bravoure tes pairs te connaissent.
À cette bataille renonce donc !
Avec Charlemagne je te réconcilierai.
De Ganelon il sera fait telle justice

Ço dist Tierri : « Pinabel, mult ies ber,
Granz ies e forz e tis cors ben mollez ;
De vasselage te conoissent ti per ;
Ceste bataille, car la laisses ester !
A Carlemagne te ferai acorder ;
De Guenelun justise ert faite tel

qu'il ne se passera de jour sans qu'on en parle. »
Pinabel dit : « Ne plaise à Dieu Notre Seigneur !
Je veux soutenir toute ma parenté ;
je ne me rendrai pour aucun homme au monde ;
je préfère mourir qu'encourir ce reproche. »
De leurs épées ils commencent à frapper

Jamais n'ert jur que il n'en seit parlet. »
Dist Pinabel : « Ne placet Damnedeu !
Sustenir voeill trestut mun parentet ;
N'en recrerrai pur nul hume mortel ;
Mielz voeill murir que il me seit reprovet. »
De lur espees cumencent a capler

sur leurs casques aux gemmes serties dans l'or ;
vers le ciel en volent, brillantes, les étincelles.
Il est impossible de les séparer :

le combat ne peut finir sans mort d'homme.

Desur cez helmes, ki sunt a or gemez ;
Cuntre le ciel en volet li fous tuz clers.
Il ne poet estre qu'il seient desevrez :
Seinz hume mort ne poet estre afinet. AOI.

285

Pinabel de Sorence est d'une exceptionnelle bravoure.
Il frappe Thierry sur le casque de Provence :
il en jaillit du feu qui enflamme l'herbe.
De sa lame d'acier il lui présente le pointe
qu'il lui fait descendre sur le front,
il le blesse en plein visage :

Mult par est proz Pinabel de Sorence ;
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence :
Salt en li fous, que l'erbe en fait esprendre ;
Del brant d'acer la mure li presentet,
Desur le frunt li ad faite descendre,
Parmi le vis (li ad faite descendre) : [234]

sa joue droite est tout ensanglantée,
et sa cuirasse fendue jusqu'en dessous du ventre.
Dieu le préserva d'être renversé et tué.

La destre joe en ad tute sanglente ; [235]
L'osberc desclot josque par sum le ventre. [236]
Deus le guarit, que mort ne l'acraventet. AOI.

286

Thierry voit qu'il est frappé au visage :
son sang tout clair tombe sur l'herbe du pré.
Il frappe Pinabel sur son casque d'acier brun
qu'il a brisé et fendu jusqu'au nasal ;
de sa tête il a fait couler la cervelle ;
il retourne sa lame et l'a abattu mort.

Ço veit Tierris que el vis est ferut :
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbus
Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun,
Jusqu'al nasel li ad frait e fendut,
Del chef li ad le cervel espandut,
Brandit sun colp, si l'ad mort abatut.

Par ce coup la bataille est gagnée.
Les Francs s'écrient : « Dieu a fait un miracle.
Il est bien juste que Ganelon soit pendu,
et ses parents qui ont été ses garants. »

A icest colp est li esturs vencut.
Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut !
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent, ki plaidet unt pur lui. » AOI.

287

Quand Thierry eut gagné sa bataille,
l'empereur Charles est venu à lui,
accompagné de quatre de ses barons,

le duc Naimes, Ogier de Danemark,
Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.
Le roi a pris Thierry entre ses bras,

Quant Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li emperere Carles,
Ensembl' od lui de ses baruns ad quatre, [237]
Naimes li dux, Oger de Danemarche,
Geifrei d'Anjou, e Willalme de Blaive.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,

il lui essuie le visage de ses grandes peaux de martre ;
il les rejette, et on lui en met d'autres.
Avec une grande douceur on désarme le chevalier ;
on l'a fait monter sur une mule d'Arabie.
Il s'en retourne joyeux, escorté de barons.
Ils rentrent dans Aix, mettent pied à terre sur la place.
Alors commence l'exécution des autres.

Tert lui le vis od ses granz pels de martre, Celes met jus, puis li afublent altres ;
Mult suavet le chevaler desarment.
[Munter l'unt] fait en une mule d'Arabe ;
Repairet s'en a joie e a barnage ; [322]
Vienent ad Ais, descendent en la place.
Des ore cumencet l'ocisiun des altres.

288

Charles appelle ses comtes et ses ducs :
« Que me conseillez-vous pour ceux que j'ai retenus ?

Pour Ganelon ils sont venus au procès,
pour Pinabel ils ont accepté d'être otages. »
Les Francs répondent : « Pas un ne doit survivre ! »
Le roi commande à un de ses officiers Basbrun :

Carles apelet ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu'ai retenuz ?
Pur Guenelun erent a plait venuz,
Pur Pinabel en ostage renduz. »
Respundent Franc : « Ja mar en vivrat uns ! »
Li reis cumandet un soen veier, Basbrun :

« Va et pends-les tous à l'arbre au tronc maudit !
Par cette barbe dont les poils sont chenus,
si un seul en réchappe, tu es un homme mort. »
Celui-ci répond : « Que ferais-je d'autre ? »
Avec cent sergents il les emmène de force,
il y en a trente qui sont pendus.
Le traître perd et soi-même et les autres.

« Va, sis pent tuz a l'arbre de mal fust !
Par ceste barbe dunt li peil sunt canuz,
Se uns escapet, morz ies e cunfunduz. »
Cil li respunt : « Qu'en fereie jo (e)el ? »
Od. C. serjanz par force les cunduit.
.XXX. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki hume traïst sei ocit e altroi. AOI.

Puis s'en retournèrent Bavarois, Allemands,

Poitevins, Bretons et Normands.
Plus que tous les autres, les Francs ont décidé
que Ganelon meure dans d'atroces tourments.
On fait avancer quatre destriers,
puis on lui lie les pieds et les mains.

Puis sunt turnet Bavier e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuit li altre l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan.
Quatre destrers funt amener avant,
Puis si li lient e les piez e les mains.

Les chevaux sont impétueux et vifs ;
quatre sergents les poussent
vers un cours d'eau au milieu d'un champ.
Ganelon s'achemine vers une fin terrible.
Tous ses nerfs se distendent,
et tous les membres de son corps se rompent :

Li cheval sunt orgoillus e curant ;
Quatre serjanz les acoeillent devant,
Devers un'ewe ki est en mi un camp.
Guenes est turnet a perdiciun grant ;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant
E tuit li membre de sun cors derumpant :

sur l'herbe verte se répand son sang clair.
Ganelon est mort comme un traître et un lâche.
Quand on trahit, il n'est pas juste qu'on s'en vante.

Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.
Guenes est mort cume fel recreant.
Hom ki traïst altre, nen est dreiz qu'il s'en vant.

Quand l'empereur eut pris sa vengeance,
il appela ses évêques de France,
ceux de Bavière et ceux d'Allemagne :
« En ma maison j'ai une noble prisonnière.
Elle a tant entendu de sermons et de paraboles
qu'elle veut croire en Dieu et devenir chrétienne.

Quant li empereres ad faite sa venjance,
Sin apelat ses evesques de France,
Cels de Baviere e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun ad une caitive franche.
Tant ad oït e sermuns e essamples
Creire voelt Deu, chrestientet demandet.

Baptisez-la pour que Dieu ait son âme. »
Ceux-là répondent : « Qu'on lui donne des marraines,
des dames de confiance et de haute naissance ! »
Aux bains d'Aix, en présence d'une foule immense,
ils baptisent la reine d'Espagne,
ils lui ont trouvé le nom de Julienne.
Elle est chrétienne par connaissance de la vraie foi.

Baptisez la, pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit faite par marrenes,
Asez cruiz e linees dames… ! » [238]
As bainz ad Aís mult sunt granz les ci… [239]
La baptizent la reïne d'Espaigne :
Truvee li unt le num de Juliane. [323]
Chrestiene est par veire conoisance.

291

Quand l'empereur eut rendu sa justice
et apaisé sa grande colère,
il a converti Bramidoine à la foi chrétienne.
Le jour passe, la nuit est tombée.
Le roi s'est couché dans sa chambre voûtée.
Saint Gabriel, de par Dieu, vint lui dire :

Quant l'emperere ad faite sa justice
E esclargiez est la sue grant ire,
En Bramidonie ad chrestientet mise,
Passet li jurz, la nuit est aserie.
Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :

« Charles, lève les armées de ton empire !
De vive force tu iras en la terre de Bire,
tu secourras le roi Vivien à Imphe,
la cité que les païens ont assiégée :
les chrétiens te réclament et t'implorent. »
L'empereur aurait voulu ne pas y aller :

« Carles, sumun les oz de tun emperie !
Par force iras en la tere de Bire, [324]
Reis Vivien si succuras en Imphe, [325]
A la citet que paien unt asise :
Li chrestien te recleiment e crient. »
Li emperere n'i volsist aler mie :

« Dieu, dit le roi, si pénible est ma vie ! »
Il verse des larmes, il tire sa barbe blanche.
Ici s'arrête l'histoire que Turold raconte.

« Deus, » dist li reis, « si penuse est ma vie ! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus declinet. [326]

DOSSIER

Annexe n° 1

L'EXPÉDITION ESPAGNOLE DE CHARLEMAGNE EN 778

Au départ de la légende de Roland, un événement historique, l'expédition de Charlemagne au-delà des Pyrénées qui se termine mal, par le massacre de l'arrière-garde le 15 août 778 à Roncevaux, et que nous connaissons par des sources latines et arabes qui permettent de mesurer l'écart entre la réalité historique et le poème.

Selon les sources latines les plus étendues (*Annales Metteuses* – de Metz – *jusqu'en 805 ; Annales Metteuses* remaniées *jusqu'en 903 ; Chronique de l'abbé Réginon ; Annales royales jusqu'en 801)*, Charles entre à Pampelune, arrive devant Saragosse, reçoit comme otages plusieurs chefs sarrasins, rentre en France après avoir détruit les murs de Pampelune et soumis les Basques espagnols. Dans les *Annales royales* remaniées *jusqu'en 829*, s'introduit la mention du désartre subi par l'arrière-garde de Charles, sans qu'aucun nom soit cité. Selon les sources latines les plus brèves (*Annales Laureshamenses* – de Lorsch en Franconie – *jusqu'en 803 ; Annales Laurissenses* – de Lorsch – *jusqu'en 817 ; Annales Petaviani* – de Petau – *jusqu'en 799 ; Annales Moissiacenses* – de Moissac –*jusqu'en 818 ; Annales Anianenses jusqu'en 840*), Charles conquiert Pampelune, se fait livrer des otages par les Sarrasins et arrive à Saragosse où vient également Al-Arabi que Charles emmène en France avec lui. Les sources arabes parlent, d'une part, de la remise à Charles du prisonnier Thalaba, général

d'Abd Al-Rahman I^er^ de Cordoue (Akhbar Madjmua, XI^e^ siècle ; Ibn Al-Athir, XIII^e^ siècle ; Ibn Al-Khaldun, XIV^e^ siècle), d'autre part, de la capture par Charles d'Ibn Al-Arabi (Ibn Al-Athir).

Les origines de l'intervention de Charlemagne en 778 [1] se trouvent en Espagne, non pas dans le royaume chrétien des Asturies, ni parmi les mozarabes ou les chrétiens des régions pyrénéennes, mais chez les chefs musulmans du Nord de l'Espagne, opposés à l'autorité de Cordoue, et peut-être favorables à celle du calife abbasside. Leur meneur, nommé Sulaiam ibn Yakzan ibn Al-Arabi, gouverneur de Barcelone et peut-être de Gérone, allait dominer Saragosse vers 778-779 avec un nommé Al-Husain ibn Yahya Al-Ansari. L'émir de Cordoue Abd Al-Rahman I^er^ envoie contre eux une armée conduite par Thalaba ibn Ubaid Al-Djudhami, qui est fait prisonnier lors d'une sortie. Une ambassade d'Ibn Al-Arabi à Paderborn en 777 demande le concours de Charles, lui fait des offres d'alliance et d'obéissance, lui promet Saragosse, ville difficile à prendre, qui devait devenir le point d'ancrage de la présence française dans le Nord de l'Espagne. « L'affaire espagnole s'est offerte à Charles de manière accidentelle, comme la conséquence inopinée d'une démarche extérieure » (J. Horrent, *art. cité*, p. 380).

Charles a voulu se soumettre quelques villes de l'Espagne musulmane, dont Saragosse, et délivrer les chrétiens de cette région du poids de l'oppression musulmane. Il est peu probable qu'il ait eu dans l'esprit de monter une croisade et de reconquérir au Christ l'Espagne musulmane. Disposant son armée en deux corps dont l'un passe à l'est par la Septimanie et l'autre, commandé par Charles lui-même, passe à l'ouest par l'Aquitaine et la Gascogne, il cherche à prendre l'ennemi en tenailles et à occuper une plus vaste partie du territoire. Il s'agit d'une importante opération pour créer une base d'opération en direction des Marches supérieure et moyenne de l'Espagne musulmane et pour nuire au pouvoir d'Abd Al-Rahman I^er^.

Tandis que le corps oriental, passant par le Perthus et Gérone, arrive à Barcelone et se dirige vers Saragosse, le corps occidental passe par Roncevaux, occupe pacifiquement Pampelune, où il accueille Ibn Al-Arabi, et suit la vallée de l'Ebre en direction de Saragosse. Les deux armées franques font leur jonction. Mais Al-Husain s'est fortifié dans la ville et refuse de recevoir Charles, qui entame le siège de la ville qu'il abandonne au bout de deux mois, car il apprend la révolte des Saxons. « Geste aussi spectaculaire que désespéré, aussi insensé qu'impolitique, puisque Charlemagne, renonçant à Saragosse, donnait d'abord aux Musulmans la preuve de sa faiblesse et de son impuissance, et qu'il se privait ensuite, à coup sûr, du concours de ces derniers, concours qui lui était nécessaire même – et surtout – dans le cas d'une retraite[2]. » Il repartit avec les otages qu'il avait reçus et avec Ibn Al-Arabi qu'il avait fait arrêter. Mais deux fils de ce dernier délivrent leur père en Navarre et rentrent avec lui à Saragosse où il se réconcilie avec Al-Husain, poursuivant sa rébellion contre Abd Al-Rahman I^{er}, jusqu'à ce qu'Al-Husain l'assassine en 781.

Se sentant trahi par les Navarrais, Charles ruine Pampelune, pour la rendre incapable de lui causer des dommages dans sa retraite et pour inciter les populations du sud des Pyrénées à un calme prudent. Dès ce moment, son échec, politique et militaire, est patent : une importante expédition se retire sans avoir rien obtenu, à cause tant de la menace saxonne que des appréhensions sur la fermeté de ses positions dans la France du Sud-Ouest.

Aucune annale franque ne dit, du vivant de Charlemagne, ce qui se passa alors. C'est seulement après sa mort que les *Annales royales jusqu'en 829* parlent du désastre, enregistré aussi par la *Vita Karoli* d'Eginhard, la *Vita Hludovici Imperatoris* de l'Astronome limousin, les *Annales Anianenses* et le Poeta Saxo.

Charlemagne et son armée regagnent les Pyrénées, au départ de Pampelune, par la voie la plus directe, par le col navarrais de Roncevaux, paysage montagneux à fortes dénivellations, chemins étroits et forêts

denses, culminant à 1 500 mètres, sans doute en utilisant la voie romaine qui, à partir du plateau de Roncevaux (900 m), s'élève au flanc de coteaux boisés sur le versant oriental du Alto Donsimón et atteint le Collado de Lepoeder (1 434 m), puis par le Collado de Bentartea (1 324 m), redescend vers Saint-Jean-Pied-de-Port, en passant par Sainte-Madeleine et Homo. Arrivée au sommet du col, l'armée française subit une attaque des Gascons de la montagne, peut-être avec l'aide des Gascons français, mais sans participation des musulmans.

Que s'est-il passé le 15 août 778 ? Un événement pas assez important pour qu'on fût forcé d'y faire sur-le-champ une allusion explicative, mais de retentissement assez durable pour que longtemps après on le rappelât comme un triste moment qui avait profondément affligé Charles.

Au sommet du défilé, les Gascons tendent une embuscade aux Francs dont les troupes, fatiguées par l'escalade, s'étirent sur des chemins étroits. Ils attaquent l'arrière-garde en lançant des armes de jet, puis en dévalant sur les Francs qui se défendent sans que leurs armes lourdes leur soient très utiles. Ceux des derniers rangs, encombrés par leurs armes, leurs bagages et leur butin, sont massacrés ainsi que ceux qui les précédaient. Les Gascons remportent un énorme butin et disparaissent comme ils sont venus. Désarroi de l'ensemble de l'armée française, sans que Charlemagne, devant eux, fasse mine de s'inquiéter. La défaite ne fut pas vengée, et l'affliction de Charles fut d'autant plus vive que, parmi les victimes, il y en avait d'illustres : le maître de la table royale, Eggihard, mort en défendant les bagages royaux, le comte du palais Anselme, tombé en venant à son secours, et Roland, le préfet de la marche de Bretagne, tué en les protégeant sur leurs arrières.

Sans doute ne fut-ce pas une déroute générale, qu'empêchaient les lieux et que la suite des événements ne laisse pas entendre, puisque les Gascons ne se révoltent pas, que les Aquitains continuent d'obéir à Charles et que celui-ci a assez de forces pour arrêter les attaques des Saxons. Mais Jules

Horrent a raison de conclure (*art. cité*, p. 207) : « Bien commencée, mal poursuivie, la campagne d'Espagne s'est interrompue sur un échec devant Saragosse avant de s'achever sur une défaite sanglante et coûteuse. »

Charles fit recueillir les corps des morts les plus importants afin de leur donner une sépulture en France. Eggihard fut enterré dans une église de saint Vincent, témoin l'épitaphe que l'on a conservée (voir annexe n° 2). Charles regagna ensuite l'Allemagne par Paris, Auxerre, Metz et Herstal, revenu sans rien gagner, ni conquêtes dans l'Espagne musulmane, ni établissement d'une marche espagnole protectrice, ni soumission de terres chrétiennes, ni butin.

Quant à Al-Husain, qui avait assassiné Ibn Al-Arabi, il fut à son tour tué en 784 par Abd Al-Rahman I^er^ quand il prit Saragosse. Charlemagne occupa Gérone en 785. Dès lors il ne cesse plus d'être question dans les *Annales* de Saragosse, de Huesca et de Pampelune.

Annexe n° 2

ÉPITAPHE D'EGGIHARD, TUÉ À RONCEVAUX EN 778

« Celui-ci était Eggihard, nommé du nom de son père, et il fut le plus élevé à la cour royale. La mort insatiable l'a ravi de son glaive pour le mettre chez les ombres, mais une lumière éternelle l'a porté jusqu'aux astres ; au temps où Charles foula les sables de l'Espagne, il mourut au monde, mais il vit partout en Dieu. L'Italien pleure sur lui, le Franc a le cœur torturé, l'Aquitaine et la Germanie sont en deuil… Il mourut dans la paix et la félicité, le dix-huitième jour des calendes de septembre. » *(Manuscrit du IX^e siècle, traduction de G. Moignet.)*

Annexe n° 3

ROLAND PERSONNAGE HISTORIQUE

Sans doute avons-nous été trop sceptique dans notre *Cours sur la Chanson de Roland* (pp. 23-25). Mieux vaut s'en tenir aux propositions moins négatives de Mme Rita Lejeune dans le *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques* de l'Académie royale de Belgique (t. 65, 1979, pp. 145-165 : « Le héros Roland, mythe ou personnage historique ? [3]

Du prénom Roland qui signifie « pays de la gloire » ou « gloire du pays » (de HROTI, *ruhm* « renommée » et LAND « terre, pays »), nous avons deux ou trois mentions au VIII[e] siècle, sans parler de formes en Alsace, *Hruodland, Hruadland*, dont le premier exemple connu est de 766.

En premier lieu, un denier découvert à Imphy en 1858 et datant d'avant 790, porte au droit le nom de Charlemagne, au revers celui de *Rodlan.* Pour de nombreux spécialistes, en particulier pour Jacques Stiennon *(Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 3, 1960, pp. 87-94), ce *Rodlan* était sans doute Roland, préfet de la marche de Bretagne, qui était, comme d'autres, chargé de contrôler la monnaie.

Ensuite, Roland est cité parmi les *fideles* palatins dans un diplôme de Charlemagne, le diplôme de Lorsch, qui est un jugement émis en mars 772 en faveur de l'abbaye de Lorsch : … *fidelibus nostris, id est Hagino, Rothlando, Wichingo, Fredegario comitibus necnon et vassis nostris.*

Enfin, Roland est cité parmi les victimes de Roncevaux, aux côtés d'Eggihard et d'Anselme, dans la version A de la *Vita Karoli magni imperatoris* d'Eginhard, vers 826 (voir annexe n° 4), mais il disparaît dans la version B. L'on peut penser que toute une série de documents officiels sur le règne de Charlemagne ont pratiqué la politique du silence à l'égard de Roland. Ce doit être pour Louis le Pieux qu'on a supprimé le nom de Roland dans le texte d'Eginhard. Sans doute ne voulait-on pas garder le souvenir d'un échec essuyé alors que Charlemagne était présent. A-t-on fait de Roland un bouc émissaire ? A-t-il souffert de passer pour impulsif ? Ou a-t-on voulu gommer un personnage à la parenté illégale, voire incestueuse ?

Roland a réellement existé. Pour Rita Lejeune *(art. cité*, p. 166), c'est « la solution qui comporte le moins d'hypothèses subtiles, dispersées ou invérifiables, détient le maximum de cohérence et le maximum de logique ». C'est aussi l'avis de Jules Horrent : « Nommé par Eginhard, avec les historiques Anselme et Eggihard, le préfet de la marche de Bretagne a donc existé et a partagé leur triste et glorieux destin en 778. Eginhard ne l'eût-il pas nommé, le remanieur qui aurait introduit son nom aurait assuré son existence. Car où ce remanieur aurait-il pris ce nom accompagné de son titre ? »

Annexe n° 4

TÉMOIGNAGE D'EGINHARD DANS LA *VITA KAROLI MAGNI IMPERATORIS* (ÉCRITE VERS 826).

« [9.] Tandis que l'on se battait assidûment et presque sans interruption contre les Saxons, Charles, ayant placé aux endroits convenables des garnisons le long des frontières, attaqua l'Espagne avec toutes les forces dont il disposait. Il franchit les Pyrénées, reçut la soumission de toutes les places et de tous les châteaux qu'il rencontra sur sa route et rentra sans que son armée eût subi aucune perte, à ceci près que, dans la traversée même des Pyrénées, il eut, au retour, l'occasion d'éprouver quelque peu la perfidie gasconne : comme son armée cheminait étirée en longues files, ainsi que l'exigeait l'étroitesse du passage, des Gascons, placés en embuscade – car les bois épais qui abondent en cet endroit sont favorables aux embuscades – dévalèrent du haut des montagnes et jetèrent dans le ravin les convois de l'arrière ainsi que les troupes qui couvraient la marche du gros de l'armée ; puis, engageant la lutte, ils les massacrèrent jusqu'au dernier homme, firent main basse sur les bagages et finalement se dispersèrent avec une extrême rapidité à la faveur de la nuit qui tombait. Les Gascons avaient pour eux, en cette circonstance, la légèreté de leur armement et la configuration du terrain, tandis que les Francs étaient desservis par la lourdeur de leurs armes et leur position en contrebas. Dans ce combat furent tués le sénéchal Eggihard, le comte du palais Anselme et Roland, duc de la marche de Bretagne, ainsi que plusieurs autres. Et ce revers ne put être vengé sur-le-

champ parce que les ennemis, le coup fait, se dispersèrent si bien que nul ne put savoir en quel coin du monde il eût fallu les chercher. » (*Traduction de Louis Halphen*[4].)

Annexe n° 5

FRAGMENT DE LA HAYE

(mise en prose latine d'un texte en vers latins, entre 980 et 1050).

« XIX. Wibelin respire la fureur, alerte et hardi, enfant égal à son père en bravoure, bien qu'inférieur en stature, au même niveau en tout si le glaive est juge. Il enveloppa du regard un fils de Borel, lequel, loin, entre mille, allait frémissant, ayant la main infatigable. Il se fraie un chemin à travers les traits, se dirigeant vers l'autre et pressant le cheval du talon stimulant ; et aussitôt il parvient devant lui, et il lui loge le glaive ardent au milieu de la tempe, et il lui détache la nuque de la jointure où elle était attachée, et il l'éclabousse de moelle de toutes parts : le voilà à terre, la langue projetée en avant de plus d'un pied.

XX. Le désir impétueux de gloire fait voir de quelle valeur est Ernald et par quels exploits il resplendit. Car tout ce que Bellone lui présente, il le déchire comme le lion emporte ce qu'il trouve, quand l'occupation interrompue de l'horrible gueule depuis longtemps n'a pas goûté de proie. Il peut reconnaître un autre membre de la lignée fraternelle devant ses regards, et il incline la maniable pointe de la lance pour porter le coup.

XX *bis*. Le désir insatiable de gloire humaine fait voir de quelle valeur est Ernald et de quels exploits sa bravoure resplendit. Car tous les travaux imposés à la valeur guerrière sont accomplis par lui avec empressement. La

rage affamée du lion qui tombe sur une proie se démène de même que la bravoure d'Ernald à la bataille. Mais après tant d'exploits, il aperçoit un de la lignée fraternelle, coupable d'homicide. Sans retard, il tourna contre lui la solide lance, à l'élan de laquelle le haubert de l'ennemi donne passage. Par ce coup, le corps du guerrier est lancé à plus de dix aunes de distance, et de cette manière, culbuté du cheval, il rend l'âme.

XXI. En outre avance dans le combat la terrible main de Bertrand, laquelle inspirait aux ennemis une grande terreur, et elle cause une mort violente à beaucoup d'hommes par les armes mortelles ; car la main du Palatin n'avait coutume de ménager aucun des ennemis, et celui qui demandait quartier, bientôt le glaive l'abandonnait inanimé. Par hasard se présentent à lui trois jeunes hommes, dont le premier, après une courte résistance, trouve là une mort violente. Car il reçut la terrible foudre du glaive par le milieu de la tête et de la gorge et par le creux de la poitrine et du nombril, et les boyaux sortant lui glissent chauds dans le giron ; le triple haubert refuse de faire obstacle au tranchant. Et il ne lui suffit pas encore que le corps humain périsse, mais le cheval aussi se trouve privé de vie. Car par surcroît le glaive fendit l'épine du cheval, et sorti de là, il est trouvé enfoncé en terre jusqu'au milieu ; mais Bertrand le retira et le tourna contre les ennemis qui restaient. Et aussitôt les humeurs intérieures sont répandues et se mêlent à l'air ; voire même les fortes courroies du harnais sont rompues et les sangles sonnantes de bractéoles sont brisées. » (*Traduction de H. Suchier.*)

Annexe n° 6

NOTA EMILIANENSE

(texte latin écrit vers le 3e quart du XIe siècle sur un manuscrit du XIe siècle provenant du monastère de San Millán de la Cogolla, aux confins de la Navarre et de la Castille).

« En l'année 778[5], le roi Charles vint à Saragosse ; il avait à ce moment-là douze neveux et chacun d'eux avait avec lui trois mille cavaliers armés ; parmi eux on peut nommer Roland, Bertrand, Ogier-à-l'épée-courte, Guillaume-au-courb-nez (*alcorbitanas* pouvant être une corruption de *al corb nes* et de *curbi naso*), Olivier et l'évêque Turpin. Chacun d'eux servait le roi un mois par an avec ceux de sa suite. Il arriva que le roi s'arrêta à Saragosse avec son armée. Au bout de peu de temps conseil lui fut donné par les siens d'accepter de nombreux présents afin que l'armée ne périt pas de faim et pût rentrer dans sa patrie. Ce qui fut fait. Le roi décida ensuite que, pour le salut des hommes de l'armée, Roland le courageux guerrier, se tiendrait à l'arrière-garde. Mais lorsque l'armée franchissait le port de Cise, à Roncevaux, Roland périt tué par les Sarrasins. » (*Traduction de Dámaso Alonso.*)

Selon Jacques Horrent[6], le récit résumé n'était pas fondamentalement différent du *Roland* conservé, il en avait la complexité narrative et

psychologique ; c’était un poème pensé et composé par un artiste de métier, sensible au tragique, capable d’inventer et de raconter.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Étant donné l'extraordinaire floraison des éditions et des études critiques, nous nous bornerons à indiquer un certain nombre d'ouvrages qui permettent des approches variées et divergentes de *La Chanson de Roland.* On trouvera, dans les notes, la mention d'articles qui peuvent éclairer le texte.

1. Éditions et traductions

Parmi de nombreuses éditions bilingues, nous retiendrons les plus significatives, celles de Joseph BÉDIER (6e éd., Paris, Piazza, 1937 ; reprise dans la collection 10/18, Paris, 1972), de Gérard MOIGNET (3e éd., Paris, Bordas, 1972), de Pierre JONIN (Paris, *Folio*, 1979), de Gérard J. BRAULT (en anglais, University Park and London, 1978) et de Ian SHORT (Paris, *Le Livre de Poche*, 1990).

On fera une place particulière aux deux éditions de Cesare SEGRE : en italien, Milan-Naples, 1971 ; en français, dans une traduction de Madeleine Tyssens, 2 vol., Genève, 1989.

II. Commentaire

Joseph BÉDIER, *La Chanson de Roland commentée*, Paris, Piazza, réimpression en 1968. (Cet ouvrage, outre de très nombreuses notes sur le texte et les assonances, comporte un très précieux glossaire de Lucien Foulet.)

III. Etudes critiques

AEBISCHER (P.), *Rolandiana borealia*, Lausanne, 1954 ; *Rolandiana et Oliveriana. Recueil d'études sur les chansons de geste*, Genève, 1967 ; *Préhistoire et protohistoire du « Roland » d'Oxford*, Berne, 1972.

ASHBY-BEACH (G.), *The* « *Song of Roland* ». *A Generative Study of the Formulaic Language in the Single Combat*, Amsterdam, 1985.

BANCOURT (P.), *Les Musulmans dans les chansons de geste du Cycle du Roi*, 2 vol., Aix-en-Provence, 1982.

BÉDIER (J.), *Les Légendes épiques*, 4 vol., 2e éd., Paris, 1914-1921.

BENDER (K.H.), *König und Vasall*, Heidelberg, 1967.

BOISSONADE (P.), *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923.

BOUTET (D.), *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, 1992 ; *La Chanson de geste*, Paris, 1993.

BRAET (H.), *Le Songe dans la chanson de geste au XIIe siècle*, Gand, 1975 (*Romanica Gandensia*, 15).

BURGER (A.), *Turold, poète de la fidélité*, Genève, 1977.

COMBARIEU DU GRES (M. de), *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste*, 2 vol., Aix-en-Provence, 1979.

COOK (R.F.), *The Sense of the* « *Chanson de Roland* », Ithaca and London, 1987.

DELBOUILLE (M.), *Sur la genèse de la Chanson de Roland*, Bruxelles, 1954.
DUFOURNET (J.), *Cours sur la Chanson de Roland*, Paris, 1972.
FARAL (E.), *La Chanson de Roland*, Paris, 1933.
FAWTIER (R.), *La Chanson de Roland*, Paris, 1933.
FLORI (J.), *L'Idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*, Genève, 1983 ; *L'Essor de la chevalerie (XI^e^-XII^e^ siècles)*, Genève, 1986.
FOLZ (R.), *Le Souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950.
GRISWARD (J.), *Archéologie de l'épopée médiévale*, Paris, 1981.
GUERRIERI CROCETTI (C.), *La Chanson de Roland. Problemi e discussioni.* Gênes, 1946.
GYÖRY (J.), *Étude sur la Chanson de Roland*, Paris, 1936.
HECHT (M.), *La Chanson de Turold : essai de déchiffrement de la Chanson de Roland*, Paris, 1988.
HORRENT (J.), *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au Moyen Âge*, Paris, 1951.
JONES (G.F.), *The Ethos of the Song of Roland*, Baltimore, 1963.
KELLER (H.E.), *Autour de Roland. Recherches sur la chanson de geste*, Paris, 1989.
LAFONT (R.), *La Geste de Roland*, 2 vol., Paris, 1991.
LE GENTIL (P.), *La Chanson de Roland*, Paris, 1955.
LEJEUNE (R.), *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire*, Liège, 1948.
LEJEUNE (R.), et STIENNON (J.), *La Légende de Roland dans l'art du Moyen Âge*, 2 vol., liège, 1965.
LI GOTTI (E.), *La Chanson de Roland e i Normanni*, Florence, 1949.
LOT (F.), *Études sur les légendes épiques françaises*, Paris, 1958.
MANDACH (A. de), *Naissance et développement de la Chanson de geste en Europe : VI. Chanson de Roland. Transferts de mythe dans les mondes*

occidental et oriental. Genève, 1992. Voir aussi le tome I, Genève, 1961.
MARTIN (J.-P.), *Les Motifs dans la chanson de geste. Définition et utilisation (Discours de l'épopée médiévale*, I), Lille, 1992.
MENÉNDEZ PIDAL (R.), *La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, 2e éd., Paris, 1960.
MICKEL (E.), *Ganelon, Treason and the Chanson de Roland*, University Park and London, 1989.
MIREAUX (E.), *La Chanson de Roland et l'Histoire de France*, Paris, 1943.
PAYEN (J.-Ch.), *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale (des origines à 1230)*, Genève, 1968.
PENSOM (R.), *Literary Technique in the Chanson de Roland*, Genève, 1982.
RIQUER (M. de), *Les Chansons de geste françaises*, 2e éd., Paris, 1957.
RONCAGUA (A.), *La Chanson de Roland e i problemi dell' epica médiévale francese*, Rome, 1961.
RUGGIERI (R.M.), *Il processo di Gano nella Chanson de Roland*, Florence, 1936.
RYCHNER (J.), *La Chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs*, Genève, 1955.
SCHLYTER (K.), *Les Énumérations des personnages dans la Chanson de Roland*, Lund, 1974.
SEGRE (C), *La tradizione della Chanson de Roland*, Milan-Naples, 1974.
SICILLIANO (I.), *Les Origines des chansons de geste*, Paris, 1951 ; *Les Chansons de geste et l'épopée*, Turin, 1968.
VALLCORBA (J.), *Lectura de la Chanson de Roland*, Barcelone, 1989.
VALLECALLE (J.-Cl.), *Messages et messagers dans les chansons de geste françaises*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, 1992.
VANCE (E.), *Reading the Song of Roland*, Englewood Cliffs, N.J., 1970.
VISCARDI (A.), *La Leggenda liturgica di san Carlo Magno e l'epopea francese*, Bari, 1972.

WALTZ (M.), *Rolandslied – Wilhelmslied – Alexiuslied*, Heidelberg, 1965.
WILMOTTE (M.), *L'Épopée française, origine et élaboration*, Paris, 1951.

IV. Bibliographies

BOSSUAT (R.), *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge*, 1 vol. et 2 suppléments (jusqu'en 1960) ; 3e supplément, par F. Vielliard et J. Monfrin, Paris, 1986 (1960-1980).
Bulletin bibliographique de la Société Rencesvals, à partir de 1958 (publication annuelle).
DUGGAN (J.), *A Guide to Studies on the Chanson de Roland*, Londres, 1976.
Olifant, a Publication of the Société Rencesvals American-Canadian Branch, à partir d'octobre 1973.

V. Concordancier

DUGGAN (J.), *A Concordance of the Chanson de Roland*, Columbus, 1969.

INDEX DES TERMES ÉTUDIÉS

La forme moderne du mot peut figurer entre parenthèses. Pour les formes verbales, l'infinitif est indiqué.

adenz
adubez (adouber) AIS (Aix-la-Chapelle) algalifes (calife) almaçurs
ALVERNE
ametistes [voir matices]
amirafles
anguisables
AOI
APOLLIN
arc
as les vus
avoez (avoué)
bacheler (bachelier) BALAGUET (Balaguer) BALBIUN (Abiron) banie (bannie) barbe
barge
barnage
baruns (barons) bastun (bâton) bers [voir baruns]
BESENTUN (Besançon)

BIRE

bises

BLANCANDRINS

BOUGRE (Bulgare) brace

BRAMIMONDE

bref

BUTENTROT

cadables, chaables caeignables caeignons (chignon) caitifs (chétifs)

CALABRE

CALIFERNE

cambre (chambre) camelz (chameau) carbuncle (escarboucle) chef

CHERUBIN

chevaler (chevalier) chevalerie

cil

clere (claire) Copiez, coplez, colpez culvert

cunoisances (connaissances) cuntenance (contenance) curage (courage) curanz (courant)

DATHIUN (Dathan) de bon aire (débonnaire) declinet (décliner) dehet ait destreiz (détroit) destrer (destrier) dis (dix) dormir (soi) doze (douze) dragun (dragon) drodmunz (dromons) drut (dru)

DURENDAL

enceis

enchaignez

enheldie

enseigne

errer
eschech
escheles
eschiez
eschipre
escient
esclairier
esculurez
escuz (écus) espleiter, esploitier (exploiter) esploit (exploit) esquier (écuyer)
estore
exill (exil) ez vos

faillir
falcuns (faucons) feindre
feluns (félons) fiers
fiez (fief)

FRANCE DULCE

FRANCS

freindre
furceles

GABRIEL (seint) galazin
galies, galees

GALNE

garçun (garçon) garir (guérir) garnemenz (garnement) gemmees
gentilz
gerun (giron) geste
GILLES (seint) GUALTER DE L'HUM

guant (gant) guarant (garant) GUENES (Ganelon) guige, guiche GUITSAND (wissant)
hanste (pleine sa)

HENRI

herberger (héberger) honours (honneurs) hostage (otage) hostours (autours) HUNGRE (Hongrois)

IMPHE

jacunces (hyacinthe) jamelz, gemait, gamait

JANGLEU

jointes ses mains JOIUSE (Joyeuse)

JOZERAN DE PROVENCE

juïse

JULIANE

lances

LAON

lariz
leger (léger) legerie
lever
lige
lion
listés
lius (lieu) LOEWIS (Louis) lorier (laurier)
maisnee, mesnie

MALCUD

MALPRAMIS

MALQUIANT

MALTRAIEN

manguns
mantel (manteau) mar
marches
marchis (marquis)

MARGARIZ DE SIBILIE

matices (améthystes) menee
message
muers (mués) muls (mulets) MUNJOIE (Montjoie)
nager
navilie, navie, navile nefs
ne mais
NERBONE (Narbonne) NINIVEN (Ninive) noer, nouer

NOPLES

nurrir (nourrir)
OGER (Ogier) olivier
orieflambe, oriflambe (oriflamme)
palefreid (palefroi) palies, paile (poêle) par poi que pecchet (péché) per (pair)
perruns (perrons) piment
pin

PINABEL

PINCENEIS (Petchénègues) plainte
porz (port) preisier (priser) a prendre
prière
prophete
prozdom (prud'homme) PUILLE (Pouille) puis (puy)

pume (pomme)
quarters (escuz de)
recreant
recreantise recroire
remaneir
rengers
rêve

RICHARD LIVELZ

ROMAINE

runcin

RUNERS

safrez

SAINT MICHEL DEL PERIL

saisie
saisir

SARAGOSSE

saver (savoir) savie (sage) SEBRE(Ebre)

SEINT MICHEL DE PARIS

SEINZ

serjanz (sergents) sigler
SILVESTRE (saint) sul (seul)
SULIANS (Syrien) sum (en)
sumer (sommier)
tels
tenser

TERE CERTEINE

TERE MAJOR

tertre

TERVAGAN

TIERRI (Thierry) tinels
tiret
topazes
traire
trunçun (tronçon) tur

TURCS

TURGIS DE TORTELUSE

TUROLDUS

TURPIN

ubi sunt
ultreculvert
vairs
vassal
vasselage

VEILLANTIF

VEIRE PATENE

veltres (vautre) vers, vertut

NOTES

La Chanson de Roland

1. *Titre.* À partir de 1850, les éditions qui se multiplient ont toutes pour titre *La Chanson de Roland* – à l'exception de la seconde édition de Fr. Michel, *La Chanson de Roland et le Roman de Roncevaux*, qui s'appuie sur les deux versions d'Oxford et de Paris, de l'éd. de 1872 d'E. Bœhmer, *Roncesval*, de la traduction-adaptation de Bourdillon de 1840, *Le Poëme de Roncevaux*, réaction très vive contre O pour la mise en valeur de C.
Pourquoi l'avoir appelé *La Chanson de Roland*, alors que le ms. d'Oxford, comme la plupart des autres mss., n'a pas de titre ? Le choix de Fr. Michel s'explique, d'une part, parce que, comme il l'a dit lui-même, Roland est le héros le plus saillant du poème, d'autre part, parce que cet éditeur a voulu donner un titre particulier au ms. d'Oxford dont il avait deviné la valeur exceptionnelle. Mais, depuis un siècle, les érudits en Angleterre et en France recherchaient le poème de guerre de Roland et d'Olivier et l'abbé de la Rue disait même en 1811 « que l'ancienne chanson de Roland doit être contenue dans un poème du XI^e^ siècle ». Le titre était donc disponible : Fr. Michel se l'appropria. Ajoutons que Guillaume de Malmesbury parle de la *cantilena Rolandi* et que Wace, dans le *Roman de Rou*, écrit :

Taillefer qui mult bien chantout
Sor un cheval qui tost alout

Devant le duc alout chantant

De Karlemaigne e de Rollant
E d'Oliver e des vassals
Qui morurent en Rencesvals.

D'où vient le titre de *Roman* ou *Poème de Roncevaux* ? Du Cange l'a repris à un bibliophile du XVII^e^ siècle qui lui-même s'inspirait de l'*explicit* de P de la fin du XIII^e^ siècle : *Explicit li Roumans de Ronsevaut.*

2. *emperere.* En fait, Charlemagne ne devint empereur qu'en 800, et la bataille de Roncevaux eut lieu en 778.

3. *sept anz.* Charlemagne ne resta que quelques mois en Espagne. Cette amplification épique a une valeur symbolique, l'expression exprimant une longue durée et marquant achèvement et recommencement. Cf. J. Ribard, *Le Moyen Âge. Littérature et symbolisme*, Paris, Champion, 1984, p 25 : « … le *sept*, unissant en lui les vertus, antagonistes mais complémentaires, du *quatre* et du *trois*, servira à marquer la perfection d'un cycle achevé et comme fermé sur lui-même, mais qui appelle, de ce fait même, un dépassement, ce qu'on pourrait appeler un passage à l'octave ».

4. *en une muntaigne.* Saragosse est, en réalité, dans une plaine. Cf. P. Zumthor, « L'espace de la cité dans l'imaginaire médiéval », *Un' idea di citta*, Paris, 50, rue de Varenne, 1992, p. 22 : « Quelle qu'elle paraisse dans sa réalité empirique, la ville est vue et dite conformément à cette impression "dominante" : haute comme le ciel, puissante et redoutable comme une volonté surnaturelle… L'auteur de la vieille Chanson de Roland, citant la seule ville d'Espagne qui ait osé braver l'Empereur, Saragosse, la situe (au mépris de la vérité géographique) au sommet d'une montagne ! Ville mauvaise, rebelle, Saragosse se dresse sur la terre, au-dessus d'elle, comme Babel de la genèse ». Mais, selon A. Burger (*Turold, poète de la fidélité,* p. 106), le poète distingue la cité, la forteresse de l'Aljaferia, qui s'élevait sur une butte, et la ville où habitent les bourgeois (vers 2691) ; au Moyen Âge, le terme de *montagne* peut s'appliquer à toute espèce de hauteur.

5. *Apollin.* Un des trois dieux sarrasins dans *La Chanson de Roland.* Selon Charles Pellat, « Apollin remonterait à la formule Abu l-la ’in : « père du Maudit » (= Satan), ou à ibn al-la ’in : « fils du Maudit », suivant l’évolution abenellin > abullin > apollin. Cependant Ch. Pellat n’exclut pas un croisement avec le nom du dieu grec Apollon » (Paul Bancourt, *Les Musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Aix-en-Provence, 1982, t. I, p. 377). Voir aussi Michel Zink, « Apollin », *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. I, p. 503-509.

6. *AOI.* Ces trois lettres, qui reviennent 180 fois dans le texte, le plus souvent en fin de laisse mais 21 fois ailleurs, ont été l’objet de nombreuses hypothèses – abréviation de mots (*adauge !*, « augmente », à l’adresse du jongleur, selon Jenkins ; *adaudi*, « écoute », d’après Crowley ; *ainsi soit-il*, pour Crowley ; hait sunt li pui (R. Louis), amen (A. de Mandach), alleluia (J. Chailley), nordique *a haugi*, « en haut » (E. von Richtofen), interjection d’encouragement *ahoï* (R. Menendez Pidal) ; pour d’autres, c’est un refrain musical (G. Paris), un refrain-lamentation (L. Lazzarini), une vocalise (Spanke), des lettres gnostiques (Kahane), un cri de bataille de l’ennemi, une manière de souligner les circonstances tragiques, ou des divergences (N. Love), une invitation à l’ensemble des musiciens *Adsonant Omnia Instrumenta*…

7. *pecchet.* Le mot, en ancien français, signifie aussi bien « malheur » (15, 3646) que « péché » (240, 1140, 1882, 2365, 2370, 2388).

8. *France dulce.* (109, 116, 360, 573, 702, 706, 1054, 1064, 1194, 1210, 1223, 1695, 1927, 1985, 2017, 2379, 2431, 2579, 2601, 2773, 3579, 3673). Cette formule est employée aussi bien par les Sarrasins que par les Français. L’auteur insiste-t-il sur la douceur de vivre d’un pays en développement ?

9. *mi savie hume.* Dans les emplois de *sage* et de son doublet *savie*, c’est le registre intellectuel qui prédomine largement, avec les acceptions d’« intelligent », « clairvoyant », « habile », « expérimenté ». Voir Charles

Brucker, *Sage et sagesse au Moyen Âge (XII^e^ et XIII^e^ siècles). Étude historique, sémantique et stylistique*, Genève, Droz, 1987, p. 36-41.

10. *guarisez.* (156, 354, 1133, 1241, 1316, 1440, 1485, 1837, 2036, 2063, 2386, 2387, 2473, 3101, 3788, 3828, 3923). *Garir* signifiait en ancien français « protéger », soit de la mort ou de la captivité (« sauver, préserver, défendre »), soit de la famine (« approvisionner »), soit de la maladie (« guérir »). On comprend dès lors que *garison* ait pu signifier « défense, protection, soutien », et, dans des acceptions plus concrètes, « garnison », « bien, bénéfice, fief ». Le passage de *garison* à *guérison* s'explique par une fausse régression, l'*a* (pourtant étymologique) étant considéré comme vulgaire devant *r* au XVI^e^ siècle.
e de mort. Sur ce thème de la mort dans *La Chanson de Roland*, voir, dans *Société Rencesvals. IV^e^ Congrès international*, Heidelberg, 1969, les art. de G.J. Brault, pp. 220-237, et de T.D. Hemming, pp. 90-94.

11. *Blancandrins de Castel de Valfunde.* Dans *Blancandrin*, la première syllabe contient l'idée de tromperie, puisque le blanc pouvait être le blême ou l'absence de couleur : on parlera plus tard de *blankes paroles*, de *blanke cire ;* et les trompeurs déclament les poèmes de *Blancandrin* ou de *Flouvent.* C'est, sous d'agréables apparences, le blanc de la tromperie ou/et de la mort qui constituent la base et le fondement de la puissance des Sarrasins (*Valfunde*). Sur ce personnage, voir notre article « La fin énigmatique de deux Sarrasins dans *La Chanson de Roland :* Blancandrin et Margarit de Seville », *Olifant*, 11, 1986, p. 171-187.

12. Beau portrait de l'habile Blancandrin, l'ambassadeur, le négociateur, qui s'oppose aux purs guerriers que sont les pairs sarrasins. Pourquoi est-il un excellent chevalier (*assez chevaler*) ? Par ses qualités de vassal, et plus particulièrement par sa sagesse (*prozdom, saive*) qui lui permet d'aider efficacement son seigneur.

13. *chevaler.* Si l'on essaie de définir le *chevalier*, on décèle trois sens principaux : c'est 1) un cavalier 2) qui porte des armes caractéristiques,

offensives (*espié, espee, brant, lance*) et défensives (*heaume, haubert, broigne, escu*). 3) C'est un guerrier professionnel, qui doit avoir des qualités physiques (n'oublions pas que l'armement était lourd) et morales et faire l'apprentissage de son métier. Les chevaliers formaient une corporation qui avait ses maîtres (les seigneurs chevaliers), ses compagnons (les simples chevaliers), ses apprentis (les écuyers), ses saints patrons et son rite d'initiation (l'adoubement). Bref, le chevalier est « un guerrier d'élite au plus haut niveau ». Voir l'art, de J. Flori, « La notion de chevalerie dans la chanson de geste du XII^e^ siècle », *Le Moyen Âge*, t. LXXXI, 1975, p. 210-244.

14. *prozdom. Preudome, prodome* (de *preu d'ome*, formé de la même manière qu'*un diable d'homme, un drôle d'homme*...). Le mot, très important, est difficile à cerner. Souvent simple intensif de *preu*, il varie fortement selon les textes : dans *La Chanson de Roland*, il s'applique à un homme courageux (d'Anséis qui vient de tuer Turgis, il est dit : *Cist colp est de produme*), mais de Climborin qui lui aussi est courageux, il sera affirmé qu'il n'est pas *produme* (1528). Ailleurs, le mot implique le courage et d'autres qualités du chevalier : Blancandrin, dont Turold a dit qu'il *fut des plus saives paiens* et que *de vasselage fut asez chevaler* (24-25), nous est présenté, en une sorte de raccourci, comme un *prozdom… pur sun seignur aider* (26). Dans *Le Roman de Thèbes*, l'un des trois emplois, de valeur générale, s'applique aux hommes courageux (4025-4026) ; les deux autres concernent un homme d'Église, au moment où l'on doit remplacer l'évêque Amphiaraüs (5293-5294 et 5311-5312). Le mot alterne avec *saint* et *bon* dans la Chronique de Villehardouin pour désigner le prédicateur de la quatrième croisade, Foulques de Neuilly (§ 1, 2, 3, 44, 73). Dans *Le Roman de Renard*, en face de *preu*, « courageux », *prodom* s'applique soit à un bourgeois ou à un artisan, soit à un homme de bien, honnête et loyal, souvent en doublet avec *sage.*

15. *camelz*, « chameaux ». Parmi les cadeaux de Marsile, figurent les chameaux, qui sont nommés à cinq reprises (31, 129, 184, 645, 847). Cette mention pourrait sembler anodine et sans signification : le chameau Musart

sera le légat du pape dans la branche Va du *Roman de Renard* et s'exprimera dans un succulent jargon franco-italien, parsemé de latin ; dans la branche XI, il sera à la tête des envahisseurs païens, scorpions, éléphants, tigres, buffles, dromadaires, dragons, serpents, lézards, couleuvres (vers 1765 et sq.).

Mais M. Martin de Riquer (*Les Chansons de geste,* p. 75-76) a découvert dans cette mention l'influence de la bataille de Zalaca où Alphonse VI fut battu par les Almoravides, arrivés depuis peu en Espagne. Selon un historien arabe, les Sarrasins l'emportèrent parce que l'étrange aspect et les cris des chameaux terrifièrent les montures des chrétiens que, de surcroît, le roulement des tambours assourdit (octobre 1086). Le critique espagnol conclut que « le texte conservé de *La Chanson de Roland*, puisqu'il fait figurer les chameaux et les tambours dans les rangs des Sarrasins d'Espagne, doit avoir été écrit, nécessairement, à une date postérieure à octobre 1086 ».

hosturs muers. On distinguait deux sortes de chasse, la chasse de bas vol, avec les éperviers et les autours, qui ont le vol moins élevé, et la chasse de haut vol, avec le faucon, le gerfaut et l'émerillon. *Muer*, qui s'oppose à *muer de haye*, « qui a mué à l'état sauvage », désigne des rapaces dont on a surveillé la mue et que l'on a bien dressés. Un autour *muable* (vers 184) est un autour bon à mettre en mue, qui n'a pas été capturé après ses premières mues, qui n'a pas pris de mauvaises habitudes. La mue est une période délicate pour l'oiseau qui risque de graves maladies.

16. *muls*, « mulets ». Les mots *mul, mulet, mule*, apparaissent dans trois séries : ce sont ou bien des bêtes de charge (130, 185, 652, 978, 3154), ou bien des dons (399, 847), ou bien des montures (1000, 2811, 480, 756-758) : c'est la monture du neveu de Marsile (861), des ambassadeurs païens (89, 158), de Thierry après sa victoire sur Pinabel (3943). Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, Paris, C.D.U., 1972, p. 84-85.

17. *en France, ad Ais.* Que recouvre le mot de France ? Il est passablement ambigu, comme l'a souligné A. Pauphilet (*Le Legs du Moyen Âge*, p. 87-88) : c'est tantôt la vaste région qui va des Pyrénées au Rhin : Aix-la-Chapelle est le meilleur séjour de France (c'est un souvenir de l'empire carolingien) ; tantôt une partie de ce tout qui ne comprend ni les Bretons, ni les Normands, ni les Poitevins, ni les Auvergnats, la partie la plus glorieuse et la plus chère de toutes, celle des *Francs de France*, élite de l'armée qui accomplit les plus dangereuses missions et garde l'empereur. C'est à la fois l'idée de la France entière et la douceur de la terre natale.

Quant à la ville d'Aix-la-Chapelle, qui répond à Laon dans les laisses CCVIII-CCIX, pourquoi Charlemagne, pleurant sur le cadavre de son neveu, parle-t-il successivement, comme capitale de la France, de Laon et d'Aix-la-Chapelle ?

> CCVIII « *Ami Rollant, jo m'en irai en France.*
> *Cum jo serai a Loün, en ma chambre,*
> *De plusurs regnes vendrunt li hume*(* vassaux,) *estrange*(** étrangers),
> *Demanderunt :* « *U est li quens cataignes ?* »
> *Je lur dirrai qu'il est morz en Espaigne…*
> …
> *CCIX* « *Ami Rollant, prozdœm, juvente bele,*
> *Cum jo serai a Eis, em ma chapele,*
> *Vendrunt li hume, demanderunt noveles.*
> *Jes lur dirrai, merveilluses e pesmes :*
> « *Morz est mis niés, ki tant me fist cunquere* ».

Il convient de se rappeler qu'Aix fut la capitale de Charlemagne et que Laon fut le séjour habituel des derniers Carolingiens de 936 à 987 et le refuge du dernier d'entre eux (988-991), Charles de Lorraine, qui fut trahi par Acelin.

On a proposé deux sortes d'explication :

1) Les historiens, d'abord. *La Chanson de Roland* aurait été écrite à une époque où Laon était la capitale de la France, ou, à tout le moins, à une époque où l'on s'en souvenait. Selon R. Fawtier (*La Chanson de Roland, étude historique,* 1933), le poème est né comme moyen de propagande

loyaliste en faveur des descendants de Charlemagne, ceux de la cour de Laon. Pour E. Mireaux, le poème aurait été écrit vers l'an 1000 par un clerc de Laon « qui travaillait pour les légitimistes, partisans de la dynastie déchue ».

2) Les « littéraires », comme E. Vinaver (*À la recherche d'une poétique médiévale*, p. 205). Le poète du *Roland* utilise le procédé de la reprise qui joue souvent le rôle d'une mise au point, d'une correction. Laon et Aix-la-Chapelle sont non pas tant des noms de lieux répondant à des réalités géographiques que des synonymes désignant l'un comme l'autre la ville où Charlemagne allait recevoir des ambassades étrangères. Il existait diverses traditions poétiques dont l'une avec Laon comme capitale. L'auteur utilise celle-ci qu'il sait fausse, pour, ensuite, rectifier, passer de l'imaginaire à l'histoire.

En bref, Charlemagne ne parle qu'une fois, et il ne parle que d'Aix-la-Chapelle.

18. *E par la barbe.* Le mot apparaît dans des serments solennels (48, 249, 261, 1719, 3954), comme élément de portrait – elle est alors *blanche, canue* (« chenue »), *florie* – ou pour marquer une attitude de réflexion ou de douleur (215, 772, 2414, 2930, 2943, 2982, 3712, 4001). Voir Sofia Kantor, « Barbe fleurie, un processus métaphorique cristallisé dans la chanson de geste », *VIII Congreso de la Société Rencesvals*, Pampelune, pp. 233-237 ; D.D.R. Owen, « Beards in the *Chanson de Roland* », *Forum for Modem Language Studies*, t. 24, 1988, pp. 175-179.

La barbe, comme on le sait et comme E. Salin l'a rappelé à propos de la *Civilisation mérovingienne* (t. I, p. 118-119), était, ainsi que les moustaches, un signe de virilité, de puissance, de majesté. On comprend que, pour un serment solennel, on jure par sa barbe et que ce soit une humiliation que de l'arracher à Ganelon. Couper la barbe constituait un grave outrage. Ainsi Charlemagne se sent-il profondément offensé dans *Ogier le Danois*, quand le roi de Danemark lui renvoie ses messagers tondus.

Il est bon aussi de savoir que, bien que Charlemagne nous apparaisse comme une sorte de colosse à la barbe blanche, « ni la très haute taille ni la barbe ne sont pourtant des traits authentiques. Le biographe de l'empereur, Eginhard, qui l'a bien connu, peint un monarque de forte et vigoureuse carrure, de taille élevée mais sans excès. Il ne souffle mot de la barbe. C'est que le souverain, comme ses sujets de qualité, portait la moustache et se rasait le menton. Si la littérature l'a gratifié d'une barbe de complaisance, c'est que les auteurs se sont inspirés de la mode de leur génération. Alors, en effet, la barbe a été l'attribut de la puissance. L'empereur barbu n'est pas Charlemagne, mais Otton le Grand » (J. Calmette, *Charlemagne*, Paris, P.U.F., 1951, p. 34).

19. *Francs.* Le mot *franc*, qui n'avait d'abord qu'une valeur ethnique (il s'agit du peuple franc), s'est ensuite identifié avec le mot *libre* (cf. le *franc arbitre*, avoir *les coudées franches*, un *corps franc*...) et a désigné les nobles. Puis, au sens social, s'est ajoutée l'idée de noblesse morale et de noblesse des manières, avec, au premier plan, l'idée de générosité. Pour U. Schöming (« Nationales Epos oder epische Nation ?… », *Romanisches Jahrbuch*, t. 34, 1983, p. 87-100), tous les guerriers chrétiens peuvent s'identifier avec la France.

20. *fiers.* Cet adjectif peut se traduire, selon les contextes, par « fier », « féroce » ou « farouche ».
curages (191, 256, 375, 650, 2803) : « cœur », « volonté ». Voir J. Picoche, *Le Vocabulaire psychologique dans les Chroniques de Froissait*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 53-57.

21. *clere Espaigne.* Pour *clere* au sens de « brillante », voir Pierre Jonin, « La « clere Espaigne » de Blancandrin », *Mosaic*, 8, 1975, p. 89-90.

22. *Balaguet.* Petite ville, *Balaguer*, à 25 km au nord-est de Lérida, sur le Segre. P. Boissonnade (*op. cit.*, p. 91) remarque qu'elle fut « maintes fois assiégée, prise et reprise au XI^{e} siècle par les Croisés, conquise en 1092, perdue ensuite et enlevée enfin définitivement par les Croisés en 1106 ».

Graphies : dans le *Roland* d'Oxford, *Balagnet* (63), *Balasgued* (200), *Balaguez ;* dans le ms. de Châteauroux, *Balaguer ;* dans les versions norroises, *Balagued, Balaguer, Balague.* Selon P. Aebischer (*Rolandiana et Oliveriana*, Genève, Droz, p. 229 et sq.), si peu à peu s'est imposée la forme *Balaguer*, il semblerait que les habitants de Balaguer et des environs se servissent de *Balague* sans *r*, prononciation locale que les Arabes et les Mozarabes de Saragosse entérinèrent dans la suite.

23. *feluns.* Le mot *fel, felon* exprima d'abord l'infidélité au code du noble (et, accessoirement, l'infidélité envers Dieu) ; ensuite, les défauts associés au caractère du félon : trompeur, orgueilleux, cruel, féroce.

24. *baruns.* En latin, *baro* signifiait « sot, lourdaud », puis à basse époque « valet d'armée, mercenaire ». Amélioration sémantique dans les peuplades germaniques, puisque, dans la loi salique, le mot *sacebaro* désigne un haut fonctionnaire royal, subordonné au comte ; il s'oppose dans la plupart des cas à *mulier* ou *femina.* Au IX^{e} s., des formules comme *reges, duces* et *barones*, ou *sapientes barones et inlustres* montrent que le terme a poursuivi son ascension sémantique. Le baron, vassal et guerrier, fait partie de la cour du seigneur qu'il aide et conseille. L'opposition au mot *femme* demeure nette ; mais *barones* supplante tous les mots laudatifs comme *principes, proceres, optimates, primates, primi, seniores…*

Dans *La Chanson de Roland, ber, baron* désigne un seigneur de haut rang que l'on oppose à *chevalier* et *seigneur.* Les barons sont de hauts et puissants seigneurs, les conseillers du roi et les plus grands de ses vassaux. La cour céleste étant assimilée à la cour féodale, les saints sont appelés *barons.* Il en est de même des plus grands parmi les païens.

Mais le mot va s'appliquer aux qualités d'un homme noble, et particulièrement aux qualités guerrières : Olivier *le vait ferir en guise de barun* (1226). Dès lors, Charlemagne devient aussi *Charlemagne li ber* (430).

Ce substantif tend à devenir un adjectif, synonyme de *vaillant*, employé dans les tours comme *Rollant le barun* (766), comme épithète (*si baron*

chevaler, 2415), comme attribut (*Et li empereres en est ber e riches*, 2354). Toutefois, il convient de se rappeler que le sens de « mari » a survécu en ancien français.

25. *Branches d'olives.* L'*s* d'*olives* est un ajout dans le manuscrit : il faut donc lire *olive.*
L'olivier représentait au Moyen Âge la sagesse, la justice, la paix et la réconciliation, la charité et la miséricorde, la victoire. Voir notre *Villon : ambiguïté et carnaval*, Paris, Champion, 1992, p. 185-186.

26. *fiéz (fiet* 472, *fiu* 432, *feu* 866, 2680, *fius* 820, *feus* 3399). Le *fief* est d'abord désigné par le mot *beneficium* (qui a d'ailleurs d'autres sens : bénéfice ecclésiastique, tenure de service, tenure en précaire), que l'on trouve dans les diplômes des derniers Carolingiens et des premiers Capétiens. Puis par *feodum, fevum, feudum, feus. Fevum* l'emporte sur *beneficium* au XI^{e} siècle, d'abord au sud de la Loire, puis dans toute la France : dans un document de 1087, on lit *beneficium, quod vulgo dicitur feodum.* On emploie aussi des périphrases : *feodum militis, feodum militum, feodum militare*, et, plus rarement, des mots comme *casamentum, tenementum, tenura, liberum tenementum.*
Marc Bloch pensait qu'il fallait partir d'un francique* *fehuôd*, **fehu*, à rapprocher du goth. *faihu*, « troupeau, bétail », et **ôd*, « bien », l'ensemble signifiant « bien meuble de valeur ». Latinisé en *feus, feum*, le mot a désigné « les biens meubles qui servent à entretenir le vassal », puis « ce qui sert à entretenir le vassal », enfin « toutes richesses immobilières autant que mobilières ».
Le *fief* était, pour reprendre la définition de F.L. Ganshof, « une tenure concédée gratuitement par un seigneur à son vassal en vue de procurer à celui-ci l'entretien légitime et de le mettre à même de fournir à son seigneur le service requis ». Le plus souvent, c'était *une terre* d'étendue très différente selon les cas, ou un château. Ce pouvait être *une fonction* ou un *droit* (par ex., charges de châtelain, de maire, justice, monnayage…). Ce

pouvait être un droit à un revenu ou à une bourse (*fief de revenue, fief rente*).

27. *cadables. Chaables.* Machine de guerre à ressort pour envoyer des pierres. Voir J.-F. Fino, *Forteresses de la France médiévale*, Paris, Picard, 1970, p. 142-143.

28. *eschech* (du francique **skak*). Il s'agit du butin, toujours important dans les préoccupations des guerriers. Voir Jean-Charles Payen, « Une poétique du génocide joyeux : devoir de violence et plaisir de tuer dans *La Chanson de Roland* », *Olifant*, t. 6, 1979, p. 229 : « Il y a du Viking sous l'impétuosité des barons. L'impérialisme normannique fleure encore l'embarquement résolu vers l'inconnu auquel se complaisaient les pirates Scandinaves du Haut Moyen Âge. On suivait un chef (*dux* ou *rex*, peu importe) qui demeurait le meneur d'hommes, poussant ses hordes vers le pillage et la tuerie. La violence rolandienne se souvient peut-être de cette chasse au butin, encore qu'elle constitue un usage permanent de la guerre médiévale. »

29. *guarnemenz*, « équipement ». *Garnement :* défense, moyen de défense, de là : 1) Forteresse, garnison ; 2) vêtements, ornements ; 3) armure, équipement (100, 343, 399, 1003, 3001) ; 4) défenseur (1420), soldat, mercenaire ; de là, au XIV^e^ siècle, souteneur, mauvais garçon, au XVI^e^ siècle, vaurien ; puis, par atténuation, garçon turbulent. *Garnir*, du franc, *warnjan*, signifie dans le *Roland* équiper, munir (3040), munir les tours de défenseurs (3676).

30. L'exagération et l'amplification sont liées au genre épique.

31. *palies*, L. Foulet, dans *Le Glossaire de la Première Continuation de Perceval*, p. 212, définit ainsi le *paile :* « riche étoffe de soie fort employée dans le train de vie du monde féodal : on en fait des tapis où s'asseoir […], où dormir, ou bien sur lesquels les chevaliers s'arment pour le combat ; des tentures pour une chambre ou pour la décoration des rues ; un voile pour recouvrir une bière ou pour y étendre un chevalier mort ; une couverture

pour mettre sur un lit. On en fait encore une garniture de chapeau, des chapes de chanoines, une couverture de cheval, une décoration de bouclier (il s'agit ici aussi de la *guigé*). Parmi les dons que font les rois à leurs chevaliers, cette belle étoffe de soie est en bonne place : elle vient parfois de l'étranger mais on la tisse aussi en France »…
Dans le *Roland*, le *paile* est employé comme *manteau*, 282, 463 (on enlève, d'ailleurs, le manteau pour accomplir une mission ou par défi) ; comme *tapis* pour s'asseoir, 110, 272, 408, 2652 ; comme *voile funéraire* (c'est notre *poêle)*, 2965, 2973 ; comme *guige* de bouclier, 3151.

32. *cil bacheler leger. Leger* signifie « agile » et non pas « fou ».
Le mot *bacheler*, « bachelier », comme l'a montré Jean Flori (*Romania*, t. 96, 1975, p. 312-313), pouvait s'appliquer aux nobles et aux roturiers, aux chevaliers comme à toutes sortes de personnages (rois, évêques, forestiers, jongleurs…) ; il ne désigne pas uniquement des célibataires : il existe des *bacheliers* ayant des fiefs, des terres, des comtés, des royaumes. Mais le mot s'applique toujours à des jeunes gens ; il est synonyme de jeune, et peut être souvent traduit par « adolescent » ou « garçon ». Enfin, il a toujours une résonance idéologique particulière, employé en bonne part et flanqué d'adjectifs laudatifs. « Le clivage ne semble pas se situer entre haute et basse noblesse, mais entre ceux qui ont entre leurs mains la réalité du pouvoir et ceux qui ne l'ont pas parce qu'ils sont *juniores* ou/et pauvres » (Jean Flori, dans *L'Épopée*, Turnhout, Brepols, 1988, p. 116). Voir aussi Philippe Ménard, « Je sui encore bacheler de jovent »…, *Les Ages de la vie au Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 171-186.
Sur *cil*, voir l'article de Marc Wilmet, « Le démonstratif dit absolu ou de notoriété en ancien français », *Romania*, t. 100, 1979, p. 1-20.

33. *Desuz un pin* (114, 165, 168, 407, 500, 2357, 2375, 2884). Le pin jouit d'un statut privilégié : il marque et solennise la majesté dans ses expressions majeures. « Tout se passe comme si l'auteur de la Geste, frappé

par le spectacle d'une végétation inconnue, en avait discerné les possibilités expressives, au point d'en choisir certains éléments comme des idéogrammes adaptés à telle ou telle donnée du récit […]. L'utilisation symbolique du réel, loin de le décolorer et, comme on l'a cru, de le réduire à une écriture conventionnelle, conserve un lien de ressemblance entre signifiant et signifié » (Alice Planche, « Comme le pin est plus beau que le charme », *Le Moyen Âge*, 1974, p. 58).

34. *E li message*. Les mots *mes, message* et *messager* désignaient dans les chansons de geste à la fois le message, celui qui le porte et la fonction de messager. Voir la thèse de Jean-Claude Vallecalle, *Messages et messagers dans les chansons de geste françaises*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, 1992.

35. *li bers*. Cassujet du mot *baron*. Voir vers 70.

36. *veltres*. Autres formes : *veautre, viautre, vautre*.
Dans deux vers, les *veltres* figurent parmi les animaux et oiseaux que Marsile offrira à Charlemagne :

> Urs e leuns e veltres enchaignez (128).
> Urs e leuns e veltres caeignables (184).

Ailleurs (730), il vient au secours de Charles attaqué par un verrat et un léopard. Mais il est difficile d'aller au-delà d'une définition assez sommaire : il s'agit d'un chien courant spécialisé dans le courre au sanglier. En vènerie, *vautrer* signifiait « courre le sanglier ». Rabelais parlera d'un verrat « que les vaultres ont acculé entre les toiles ». Dans *Le Roman de Renard*, on voit un *convers* avec. *II. viautres encheanez* (éd. Roques, 4597) ; au vers 7748, Reonel est appelé *Reoniaus li fous, li viautres*, et il est désigné de la même manière dans la branche XI de l'édition Martin où, ailleurs (2208), *veltre* est en doublet avec *chiens : Mort i ot meint cien et maint veautre*. En revanche, l'auteur de la branche XIII (éd. Martin), qui décrit longuement une chasse au sanglier (appelé *porc* ou *sengler*) n'emploie que les mots *chiens* et *lévriers*.

Dans l'*Enfer* de Dante (éd. A. Masseron, Paris, 1964, I, 91 et sq.), Virgile annonce au poète que *il veltro* tuera la bête cruelle qui l'empêche d'avancer :

« … cette bête qui te fait crier ne laisse aucun homme passer par sa route, mais elle lui crée tant d'obstacles qu'elle le tue ; et elle a une nature si perverse et si cruelle que jamais elle n'assouvit son désir vorace, mais après le repas elle a plus faim qu'avant.

Nombreux sont les animaux auxquels elle s'accouple, et plus nombreux seront-ils encore, jusqu'à ce que vienne le Lévrier (*il Veltro*) qui la fera périr dans les tourments.

Celui-ci ne se nourrira ni de terre ne de peautre (*étain raffiné*), mais de sagesse, d'amour et de vertu, et son pays sera entre Feltre et Feltre.

Il sera le salut de l'humble Italie, pour qui moururent la vierge Camille, Euryale, Turnus et Nisus, de leurs blessures.

Il pourchassera la louve par toutes les villes, jusqu'à ce qu'il l'ait rejetée à l'enfer, d'où à l'origine l'envie la fit sortir. »

enchaignez « menés en laisse » ; *caeignables* « susceptibles d'être menés en laisse ». Ce sont des chiens dont le dressage est achevé.

37. *mis avoez*. L'avoué était à l'origine un laïc de haut rang, comte ou vicomte, chargé d'exercer sur les propriétés de l'Église la justice de sang en cas de flagrant délit, et de mener leur contingent à la guerre.

38. *Baisset sun chef*. Voir aussi les expressions *tenir sun chef embrunc* ou *enclin, encliner, enbrunchier la chère* ou *le vis ;* cf. l'article de Ph. Ménard, « Tenir le chief embronc… », *Société Rencesvals. IV^e^ Congrès international*, Heidelberg, 1969, p. 145-155, et notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 131.

Le plus souvent, comme le dit Ph. Ménard et comme le suggère un traité de Physiognomonie du XIII^e^ siècle (*Ceus qui sont plaintis et dolent ont la chiere abaissie et bas semblant*), « le fait de baisser la tête est le clair symbole d'une âme dolente », l'expression de la douleur et du déplaisir.

Souci et pressentiment de Charlemagne quand la proposition faite par Ganelon de placer Roland à l'arrière-garde est considérée comme acquise (771). Profonde affliction de Baligant à la mort de son fils et de son frère (3504-3505), et de Marsile quand il apprend la défaite et le trépas de Baligant (3645). Vive inquiétude de Charles et douleur renouvelée de la mort de Roland, quand il voit que ses barons l'invitent à pardonner à Ganelon (3817). Perplexité, embarras et interrogation quand lui sont proposées des solutions contradictoires, la paix avec Marsile par Blancandrin (138) et la guerre à outrance par Roland (214). Dépit de Guillaume d'Orange lorsque son neveu Guïelin le brocarde et lui reproche d'être devenu *Guillelme l'Amiable : Ot le li cuens, s'enbronche le visage* (*Prise d'Orange*, 1564). Peur ou, à tout le moins, vive inquiétude. Ainsi, quand, dans le *Couronnement de Louis*, le roi est défié par le messager de Gui d'Allemagne : *Ot le li rois, s'embronche le visage* (2403). Notons l'apparition d'un vers formulaire que *La Chanson de Roland* ignore. N'est-ce pas aussi le cas de Guillaume dans *La Prise d'Orange*, qui cherche aussi à ne pas être reconnu, quand il entend le roi Arragon le menacer :

> Guillelmes l'ot, si se vet enbronchant (496).
> Guillelmes l'ot, si tint le chief enbron (537) ?

Dans d'autres textes, que cite Ph. Ménard, *baisser la tête* était un signe de colère ou de félonie.

39. *gentilz* (176, 377, 646, 821, 1853, 2045, 2177, 2252, 2321, 2363, 2479, 2599, 3642, 3811) « noble, généreux ». Évolution sémantique : 1) « noble, de bonne famille » (gentilhomme) ; 2) « noble de caractère, généreux » ; 3) « noble de manières, gracieux, joli, aimable ».

40. *seint Michel del Péril*. Voir vers 1428.

41. *les dis messages… .XII. serjanz*. Pour la valeur symbolique de dix et de douze, voir J. Ribard, *op. ci.t*, p. 31 : « … aux *.XII. pers* de Charlemagne – nombre sacré s'il en fut, puisqu'il fait implicitement référence aux douze

apôtres – se trouvent opposés les dix hommes choisis par Marsile parmi *les plus feluns*, avec tous les effets d'écho que constituent les *dix blanches mules*, les *dis mulez* chargés de présents, voire les *dis u quinze u vint* otages offerts par Blancandrin (vers 69-158). Cette antithèse est comme soulignée à plaisir par l'auteur quand il montre Charlemagne dépêchant *douze* de ses serviteurs pour accueillir les *dix* messagers sarrasins ».

serjanz. Le *sergent* désignait ou bien un serviteur domestique, qui n'était pas noble (et par là inférieur au *valet*) mais jouissait d'une considération certaine (en sorte qu'il était bien supérieur au *garçon*), ou bien l'auxiliaire du chevalier dont il portait avant le combat la lance et le bouclier, ou bien un homme d'armes non noble qui combattit à pied d'abord, puis à cheval (*sergent à cheval*).

42. *errer*. Ce verbe *errer* « aller, cheminer, marcher », qui vient du latin *iterare*, ne doit pas être confondu avec *errer* « s'égarer, se tromper ». De la famille du premier ne subsistent que des mots souvent mal compris, comme *errements* « façons d'agir habituelles », *chevaliers errants* « qui s'en vont à l'aventure », le *Juif errant* condamné à marcher sans cesse.

43. *le duc Oger*. Dans *La Chanson de Roland*, Ogier le Danois est un personnage de second plan dont il est fait plusieurs mentions : *le duc Oger* participe aux côtés de l'archevêque Turpin au conseil restreint qui doit se prononcer sur les offres de Marsile (XII) ; Ganelon propose de mettre *Oger de Denemarche* à la tête de l'avant-garde (LVIII) ; *li quens Oger H Daneis, li puinneres* commande la troisième échelle des troupes de Charlemagne (CCXVIII) dans la bataille contre Baligant :

> Li quens Oger cuardise n'out unkes (3531)…
> Mult par est proz danz Ogers li Daneis (3546)…

Oger de Denemarche transmet les défis de Pinabel et de Thierry avant le duel judiciaire et règle les conditions du combat (CCLX-XIX) ; il accompagne Thierry victorieux auprès de l'empereur (CCLXXXVII). Dans l'immédiat, le plus frappant, outre le grandissement progressif du

personnage par le jeu des qualificatifs, est qu'Ogier est surtout un vassal fidèle. Or, dans l'histoire, *Autcharius* (si du moins il est à l'origine du personnage), vassal de Pépin le Bref, soutint la veuve et les fils de Carloman, dépossédés par leur oncle Charlemagne, et s'enfuit avec eux à la cour du roi des Lombards Didier ; mais les fugitifs furent capturés par Charles lorsque, descendu en Italie à l'appel du pape Adrien, il s'empara de Vérone en 773. D'autre part, dans *La Chevalerie Ogier*, Baudouinet son fils ayant été tué par le fils de Charles, Ogier, qui n'a pu obtenir justice, se réfugie auprès de Didier dont il devient le gonfalonier. Expédition de Charles en Italie, bataille de Saint-Ayose, errance d'Ogier jusqu'au moment où, endormi, il est fait prisonnier par Turpin qui le ramène en France et obtient de Charles qu'il ne soit pas exécuté sur-le-champ. Enfermé à Reims où Turpin feint de le laisser mourir de faim, il réapparaîtra pour lutter victorieusement contre les Sarrasins et tuer leur chef en combat singulier. Charlemagne s'humilie devant lui et lui donne terres et honneurs.
On remarquera que, dans la *Conversio Othgerii militis*, datée de 1070-1080, *Ogerius* est un *vir illustris generositatis*, un *vir generosa nobilitate clarissimus*, et qu'il est appelé *ab ipsis praeliatoribus praeliator fortis ac pugnator* – c'est *li puinneres* du *Roland*. De même, dans la laisse XII, il est lié à Turpin, comme il le sera dans *La Chevalerie Ogier*, Le poète du *Roland* a-t-il tenu à corriger certaines images d'Ogier et à le présenter comme un vassal fidèle ?
l'arcevesque Turpin. Il a existé un Tylpinus, archevêque de Reims entre 774 et 791.

44. *Richard li Vélz*. Richard I^{er}, duc de Normandie, mourut en 996.
e sun nevold Henri. Henri de Galne devient Henri neveu de Richard le Vieux de Normandie ; au vers 2883, le copiste remplace, comme frère de Georfroi d'Anjou, Thierry par Henri.

45. *Guenes :* Ganelon. Sous Charles le Chauve, l'archevêque de Sens, Wenilo, fut accusé de trahison en 859.

46. *caeignables*. Voir vers 129.

47. *marches*. Selon J. Bédier et L. Foulet, le mot recouvre une *notion flottante*, désignant soit la province d'un empire, soit l'empire. J. Bédier, pour rendre le mot, a adopté quatre partis différents. Qu'était historiquement une marche, ou du moins *la marche carolingienne ?* L. Halphen, dans *Charlemagne et l'empire carolingien* (Paris, 1947, p. 154), l'a bien définie :

« Les provinces qui confinent aux frontières terrestres échappent, dans leur ensemble, à l'organisation habituelle. Le contact avec l'ennemi y étant permanent, elles forment des territoires militaires qu'on appelle "marches". Il est question dans les textes d'une "marche de Bretagne" en bordure de la Bretagne indépendante ; d'une "marche d'Espagne" englobant Gérone, Urgel et Barcelone ; de la "marche de Frioul" aux confins des pays slaves du sud ; de la "marche avare", de la "marche wende", de la "marche danoise". Dans chaque marche (*marca* ou *marcha*, ou encore, en latin classique, *limes*), tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains du chef des troupes d'occupation, qui a rang de comte et prend le titre de "comte de la marche", en latin *comes marchae*, et, en langue germanique, *markgraf* dont nous avons fait "margrave". On dit aussi *marchio*, et l'on dira plus tard *marchisus*, dont nous avons fait "marquis". Ce personnage, de quelque nom qu'on le désigne, commande en chef les troupes qu'on juge sage de laisser à sa disposition afin de parer à l'imprévu, et c'est pourquoi on l'appelle encore parfois "duc" (*dux*), c'est-à-dire général. Mais ses pouvoirs dépassent ceux d'un général ordinaire, puisque, à l'instar des autres comtes, il administre, juge, lève les impôts, promulgue les décisions impériales, bref travaille comme eux, dans l'ordre administratif, au triomphe de l'unité franque. »

Marche signifie partout dans *La Chanson de Roland* « territoire militaire se trouvant aux frontières et relevant du pouvoir central », « territoire frontière ».

48. *mar* (220, 262, 791, 1057, 1068, 1335, 1731, 1949, 1983, 2027, 2734, 3446, 3558, 3951 ; *mare* (350, 1561, 1860, 2146, 2195, 2221, 2304, 2475, 2823). *Mar* (de *mala hora*) signifie : 1) employé avec les futurs I et II, « à tort » (c'est souvent une forme renforcée de la négation) ; 2) employé avec le passé simple, « c'est pour mon, ton, son… malheur » ; 3) employé avec le verbe *être*, « en vain, en pure perte ». Cf. B. Cerquiglini, *La Parole médiévale*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p. 127-245.

49. *puis* (491, 714, 814, 1017, 1028, 1037, 1755, 1830, 2271, 2367, 3125, 3292). Évolution : 1) latin classique *podium* « mur assez large qui entourait l'arène où se donnaient les jeux et sur lequel étaient placés les sièges des spectateurs illustres » ; 2) latin postérieur : hauteur, colline ; 3) dans le *Roland*, certains *puis* sont élevés, d'autres le sont peu, puisqu'on peut en descendre rapidement, comme le fait Olivier (LXXX). En gros, c'est quelque chose d'un peu plus important qu'un *tertre* et d'un peu moins qu'une *montagne*.

Pui et *tertre* se rencontrent assez fréquemment dans les autres chansons de geste, tandis que *munt* et *muntaigne* l'emportent dans les œuvres courtoises de la seconde moitié du XII^e^ siècle. *Pui*, qui est inconnu du *Roman de Renard*, fait partie du style épique (style très conservateur), même quand il n'appartient plus à la langue courante. Ce mot, qui n'apparaît que dans les genres les plus relevés, est un cliché, comme *olive, port, lorier* ou la mention de *Loon*.

Ce mot n'est pas uniquement méridional : il apparaît aussi en Normandie, dans le Hainaut, à Épinal. La vitalité de *pui*, société littéraire, *puie*, balustrade, *puier, s'appuyer*, atteste la présence de *podium* à date ancienne dans le nord de la France.

Le mot est en voie d'élimination au cours du XII^e^ siècle, que cela résulte d'un changement contemporain dans la langue parlée ou d'un phénomène propre à la langue écrite où le mot a été senti comme un archaïsme.

On a *Haltoïe* au vers 491.

50. *jointes ses mains*. Il s'agit du geste de l'hommage féodal, qui comportait deux éléments : 1) un geste, l'*immixtio manuum*, le vassal plaçant ses mains dans celles du seigneur (ainsi, dans *La Chanson de Roland*, Marsile fait-il dire à Charlemagne *qu'il devendrat jointes ses mains tis hom/E tute Espaigne tendrat par vostre dun*, vers 223-224) ; 2) une déclaration : *je deviens votre homme*. Le plus important est le geste, témoin les expressions *manus alicui dare, in manus alicujus venire, aliquem per manus accipere, alicujus manibus junctis fore feodalem hominem*. Voir F.L. Ganshof, *Qu'est-ce que la féodalité ?* 4e éd., Bruxelles, 1968, et notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 156.

51. *le guant e le bastun*. « Le gant a un rôle symbolique important. On le voit donné, accepté, offert ou simplement frappé sur le genou (2664) pour affirmer solennellement une promesse (2664), pour confirmer un don (873), pour rendre hommage soit à Dieu (2335, 2373, 2389) soit à un suzerain (2830, 2838), pour proposer ou accepter un défi (3845, 3851) ; enfin, il est, avec le bâton, la marque distinctive de l'ambassadeur (247, 268, 281, 331, 764, 2677, 2687, 2727) ». (Joseph Bédier, *La Chanson de Roland. Commentaires*, Paris, Piazza, 1968, p. 398.) Voir aussi Jacques Le Goff, « Le rituel symbolique de la vassalité », *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 348-420.
Le bâton a toujours été un symbole d'autorité. Voir J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 1982 (*Bouquins*), p. 110-112.

52. *Li duze per*. Ils furent appelés d'abord *palatins*, présentés par les *Annales royales* comme les principales victimes du désastre de 778. Chargés du service personnel du prince, ce sont, en latin, les *fidèles*, les *aulici*, les *palatini ;* en ancien français, les *palazins*, les *palaïns*. On rencontre *palazin* en fonction d'adjectif : ainsi, dans la *Prise d'Orange*, v. 1208 : *Granz cops i donent li conte palazin*. En Italie, on a parlé des *i dodici paladini*, et c'est de là que le mot est passé en France et en Espagne au XVIe siècle.

Mais en France a prévalu *li duze per. Pares* s'appliquait à la noblesse considérée en elle-même, et non pas dans ses rapports directs avec le roi comme *palatini ;* le mot désignait les grands du royaume, égaux entre eux par leurs titres de noblesse, qui n'étaient unis au roi par aucun lien particulier de service. Beaucoup plus tard apparurent les *pares curiae*, vassaux de noble condition qui assistaient leur suzerain dans les causes judiciaires traitées à la cour. Cette institution, qui date du XI^{e} siècle, est attestée au nord de la Seine et de la Marne, en Picardie et en Flandre. Ordinairement douze dans chaque seigneurie, c'étaient des vassaux de condition supérieure, qui se distinguaient des autres, c'est-à-dire des simples chevaliers.

Dans la *Nota Emilianense* (3^{e} quart du XI^{e} siècle), il n'est question que des neveux. Pourquoi les appeler *neveux* alors que, selon toute la tradition française, seul Roland a droit à ce titre ? Selon R. Menéndez Pidal (*La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, trad. d'I. Cluzel, Paris, Picard, 1960, p. 396), les *palatins* sont appelés *primi, primes, les doze primos* en castillan. Or, en castillan, *primo* signifie *cousin*. Le moine qui a rédigé la *Nota* a compris que, si les Douze étaient cousins entre eux, ils devaient être neveux de Charlemagne. On retrouve le même chiffre de 12 dans la *Nota*, dans les institutions juridiques du nord de la France, dans la tradition épique française. Chacun servait Charlemagne un mois par an avec ses troupes. D'où vient ce chiffre 12 ? De l'année avec ses douze mois, mais aussi de la symbolique chrétienne : il y avait 12 patriarches, 12 prophètes, 12 apôtres.

Les six noms de la *Nota* (Roland, Olivier, Ogier, Guillaume *Alcorbitanas*, Bertrand, Turpin) apparaissent aussi dans *Le Pèlerinage de Charlemagne* (avec, en plus, Naime, Gerin, Berenger, Ernaut, Aïmer, Bernard). Ce sont les seuls textes à introduire le lignage de Guillaume.

Quels furent les douze pairs ?

D’abord des personnages historiques vite tombés dans l’oubli à l’exception de Roland : Eggihard, Anselme…, et remplacés par des personnages plus célèbres, dont, dans un premier temps, Ogier, Guillaume et des membres de sa famille, que l’on retrouve dans la *Nota Emilianense*, le *Pèlerinage de Charlemagne*, le diplôme apocryphe de Saint-Yrieix. À cette époque, on note aussi l’habitude de donner des surnoms aux héros : Guillaume *curbinasus*, Bertrand *valdissimus*, Ogier *spatacurta*.
Ensuite, pour éviter des contradictions entre les différentes chansons de geste, on exclut six personnages originellement choisis, on annexe Girart de Roussillon.
Dans *La Chanson de Roland*, les douze compagnons se regroupent par couples d’amis : Roland-Olivier, Gerin-Gerier, Berenger-Oton, Sanson-Anseis, Yvon-Ive, Angelier et Girart de Roussillon demeurant isolés. Ces associations ne paraissent ni essentielles, ni primitives.
Faut-il enfin donner aux pairs une origine germanique ? J. Bédier ne le pensait pas, tirant argument des noms d’origine latine ou française (*pair*, compagnon, *nourri, fidèle*…), décelant des modèles grecs et latins pour le fond (Achille et Patrocle, Nisus et Euryale) comme pour la forme (dans l’*Enéide* IX et XII, on a Sereste et Sergeste, Lamyrus et Lamus, Talus et Tanaïs).

53. *as les vus aquisez*. Pour le présentatif *ez vos*, il faut partir du latin *ecce*, qui donne *ez*, réduit en *es ;* dès le latin, il existait des tours avec un pronom explétif, ou datif d’intérêt. S’usant, le tour a été renforcé par l’adverbe *atant*. Comme on a pris à tort *es* pour une forme du verbe *être*, on a refait cette forme en *este(s)* à cause de la proximité de *vos*. Il arriva même que *vos* fût modifié en *vois* sous l’influence du verbe *véoir* (cf. les tours voisins *voi ci, veez ci*). Pour les graphies *as, ais, eis*, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 180.
Laisses XX-XXVI. Sur l’ordre de ces laisses, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 60-67.

54. *anguisables*. Le mot *anguisables* a suscité des traductions fort divergentes. Gautier, Bédier, Foulet, Mortier ont traduit par « plein d'angoisse ». S. Pellegrini, dans *L'ira di Gano* (p. 160, n. 3) a opté pour « irrité, offensé », mais J. Horrent (p. 215, n. 3) pour « désespéré » en tenant compte des vers 3126 et 3444. R. Lejeune a proposé une autre solution dans son article « Le péché de Charlemagne et *La Chanson de Roland* », *Mélanges Damaso Alonso*, t. II, p. 362 :

> « … *anguisable* n'est pas *angoissas ; anguisable*, c'est ce qui angoisse tout comme *épouvantable* est ce qui épouvante et *irritable* ce qui cause de l'irritation. Godefroy, en plus des trois exemples de *Roland* (« qui est dans l'angoisse ») donne un autre exemple qu'il traduit exactement par « qui cause de l'angoisse » : *Mais me fust sa mort angoissable*. Les trois emplois de *La Chanson de Roland* doivent avoir la même traduction. Les défilés causent de l'angoisse (v. 3126), Naimes cause de l'angoisse (v. 3444) et Ganelon, lui aussi, cause de l'angoisse. Pourquoi ? Parce qu'il est en fureur et qu'il impressionne son auditoire. Il ne faut pas traduire *anguisable* d'après l'idée préconçue qu'on se fait de Ganelon poltron et traître. Ganelon, au moment de la scène de la désignation pour l'ambassade, est tout autre chose ».

En fait, nous pensons que le mot traduit une impression d'étouffement sous l'effet de la peur, de la colère et du désarroi. *Peur*, comme certains l'ont rappelé : le précédent de Basan et Basile, que Roland a évoqué, est présent à toutes les mémoires. *Colère :* Roland a désigné Ganelon d'une phrase sèche, sans justification – sécheresse qui éclate d'autant plus si on fait un parallèle avec la scène où Roland est placé à la tête de l'arrière-garde (743, 749) ; était-ce, de plus, à Roland de désigner Ganelon pour cette dangereuse mission ? Les vassaux du traître le contesteront : *Li quens Rollant nel se doüst penser* (355). « *Dépit* – légitime – (note R. Lejeune, *art. cit.*, p. 354) de se voir choisi sans considération pour le danger couru, alors que Charles venait de refuser à plusieurs de ses hommes, dont Roland et Olivier, de les laisser s'exposer dans la même fonction ». *Désarroi :* Ganelon pensait avoir gagné, être tiré d'affaire, pouvoir rentrer en France, jouir de la paix et des joies de la famille ; or tout s'écroule d'un coup par sa désignation comme ambassadeur.

55. *Vairs out les oilz*. Selon Alice Colby, « The one thing that glances, crystal and the eyes of human beings, falcons and horses (tous qualifiés de *vairs*) have in common is their sparkle » (*The Portrait in twelfth-century French Literature*, Genève, Droz, 1965, p. 42).

56. *legerie*. Le ms. porte *degerie* que tout le monde corrige en *legerie*, « imprudence ». Mais à quoi pense Ganelon ? Est-ce, à coup sûr, à la trahison ? Ne songe-t-il pas plutôt à provoquer Marsile, ce qui montrera qu'il n'est pas un poltron ?

57. *Que jo n'esclair ceste meie grant ire*. Le verbe *esclairier* est employé dans le *Roland* avec divers sens. Il s'applique au jour qui luit (667, *Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet*) et à l'Espagne qui resplendit quand s'approche la flotte de Baligant munie de nombreuses lanternes et escarboucles (*Tut li païs en reluist e esclairet*, 2637). Ailleurs, il s'agit des Français : le son de l'olifant *trestut les esclairet* (3302), « les remplit tous d'ardeur ».
Le tour que nous avons au vers 301 se présente sous les formes suivantes : *esclairier le cuer, le courage, le duel* ou *l'ire ; soi esclairier ; escurer* ou *esclaircir le cuer*.
On éclaircit le cœur comme on dégage un estomac chargé ; ce qui est à la base de *esclairier*, ce n'est pas *clair* « brillant », mais *clair* « pur, net » ; si bien qu'on traduira *esclairier* par « débarrasser, délivrer, soulager le cœur d'une peine, d'un ressentiment », « être soulagé de ce qu'on avait sur le cœur ».

58. *honurs*. *Honorem* qui, en latin, pouvait signifier « honneur », « honneurs rendus à un mort ou à une divinité », « charge, magistrature », « honoraires d'un médecin », « récompense », a donné des formes comme *onor, enor* (avec dissimilation du premier *o*), *ennor* (où le redoublement de *n* marque la nasalisation de la voyelle initiale), *anor* (après l'ouverture de la voyelle nasalisée). Le mot est assez délicat à définir. À l'époque carolingienne, il est employé pour les fonctions publiques et les abbatiats laïques avec les bénéfices qui en constituaient la dotation. Cette tradition se

maintint en Allemagne jusqu'au XII^e^ siècle. En France, à l'époque de *La Chanson de Roland* (fin du XI^e^-XII^e^ siècle), c'est souvent un synonyme de fief pour les tenures d'une certaine importance. Dans *Le Roman de Rou*, les barons ont des *enors*, les seigneurs des *fiefs*, les vavasseurs des *rentes*. Dans *Le Miracle de Théophile, onor* désigne une charge qui implique certains avantages matériels et entraîne de la considération sociale. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 158-160.

59. *le bref*. Sur cette lettre dictée et donnée par Charlemagne à Ganelon, voir J. Reed dans *French Studies Bulletin*, t. 39, 1991, pp. 3-7.

60. *destrer*. Cheval de combat. Sur les adjectifs et les formules, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 77-82.

61. *tensez*. Voir la note du vers 1864.

62. Phrase nominale. En deux autres passages reparaissent des phrases semblables, composées pareillement d'un sujet et d'une proposition relative (vers 3130, 3390). Les trois fois, on est en présence de ces phrases du type « Mais le médecin qui ne vient pas ! », dont A. Tobler (*Mélanges de grammaire française*, 1905, p. 311) a recueilli plusieurs exemples anciens. Voir J. Bédier, *La Chanson de Roland. Commentaires*, p. 200.

63. *Puille e trestute Calabre*. Charlemagne n'a pas conquis la Pouille ni la Calabre, que s'appropria le Normand Robert Guiscard.

64. *Vers Engleterre*. Charlemagne n'a pas davantage conquis l'Angleterre. Derrière lui se profile sans doute Guillaume le Conquérant, qui avait rétabli le chevage (ou denier) de saint Pierre.

65. *une vermeille pume*. (Voir T. Hunt, dans *Olifant*, t. 7, 1980, pp. 203-211.) La pomme, image du globe lié à l'empire, est le symbole de la tentation.

66. *recreant*. Du verbe *recroire* : « s'avouer vaincu », « renoncer à se battre », « renoncer » (par fatigue ou par lâcheté) ; de là, « être lâche », « être épuisé » (*recru* de fatigue), « être impuissant ».

67. *espleiter. Esploitier* (du latin *explicitare*, fait sur *explicitum*, « facile à exécuter »), « agir, accomplir qqch. vite et bien » ; de là les sens d'« agir », de « réussir, mener à bien, obtenir », d'« agir avec ardeur, se hâter », puis d'« utiliser, employer, faire valoir ». *Exploit* avait parallèlement les sens d'« accomplissement, exécution, action », d'« avantage, profit », d'« ardeur, hâte » (dans des expressions comme *a esploit, a grant esploit*, « à toute vitesse »), et, à partir du XVI^e^ siècle, « saisie d'huissier ».

68. *L'emperere meïsmes ad tut a sun talent.* C'est un alexandrin, de surcroît assez obscur. Deux séries de corrections contradictoires. La première, représentée par Müller, Clédat, Jenkins : *Li empereres ad tut a sun talent ;* « L'empereur a tout ce qu'il veut ». L'autre, avec Stengel : *L'empereor ad tut a sun talent*, « Roland a l'empereur à sa disposition » ; Hilka, suivant le ms. C, a proposé *Charles meïsmes fait tut a sun talent*. En fait, il faut tenir compte de *meïsmes* et traduire : « il n'est pas jusqu'à l'empereur qui, grâce à lui (Roland), n'ait tout ce qu'il veut ». Ici encore, il convient de conserver le texte et l'alexandrin.

69. *Par grant saver.* Il s'agit du « savoir-*faire* » plutôt que de la « sagesse » ; mais « le mot est toujours élogieux et le contexte le met ici hors de doute » (A. Burger, *op. cit.*, p. 123).

70. *l'algalifes*, « le calife ». Le mot revient à plusieurs reprises dans *La Chanson de Roland*. Il désigne l'oncle de Marsile (493), dont il est aussi le conseiller (453) et le vassal (505). Par son rang et son rôle, il n'a rien de commun avec le calife musulman. Il faut remarquer que le califat umayyade de Cordoue a disparu vers 1031 et que le calife dont il s'agit ici ne peut désigner, à la date de *La Chanson de Roland*, le calife de Cordoue. Il s'agit soit du calife de Bagdad soit du calife fatimide d'Égypte, qui devait exister jusqu'en 1171. Mais le poète fait de l'algalife un vassal de Marsile, lui-même vassal de Baligant, émir de Babylone, c'est-à-dire Le Caire. Dans notre texte, le « chef de la communauté musulmane » devient un puissant vassal réunissant sous sa bannière une armée nombreuse. Rien ne correspond ici politiquement ni religieusement au rôle théorique et

historique du calife. Cet algalife épique n'est investi d'aucun pouvoir spirituel, alors que le calife est non seulement l'imam suprême, mais « le successeur de l'envoyé de Dieu, et même le lieutenant de Dieu ». Voir Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 458-461.
L'algalife est appelé Marganice aux vers 1914, 1943 et 1954. Voir J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, p. 233-236.

71. *mantel*. Il s'agit d'un vêtement très riche, vêtement de dessus, taillé en rotonde, sans manches et le plus souvent retenu par une agrafe sur le devant, fendu à droite ou à gauche. Taillé dans une riche étoffe de soie, orné de franges, de passementeries et de pierres précieuses, souvent doublé de fourrure, le *mantel* est obligatoire pour le roi et ceux qui l'entourent. Quand un chevalier arrive dans une maison seigneuriale où il demande l'hospitalité, on s'empresse de le désarmer et de lui passer un manteau qu'il garde à table. Le *mantel* ne convient que dans les moments de loisir ; dès qu'on a un service à assurer ou une mission à accomplir, il faut ôter son manteau, comme le fait Keu qui, annonçant que le repas est prêt, est *toz desfublez, empur le cors*, c'est-à-dire sans le manteau de cérémonie ; de même, pour délivrer son message, le messager enlevait son manteau.

72. *palefreid*. Le *palefroi* est un cheval dont on se sert non pour le combat, mais pour le voyage ou la parade. Ainsi, dans la *Chanson de Roland* (v. 1000-1001), les païens, après s'être équipés pour attaquer les chrétiens,

> Laissent les muls e tuz les palefreiz,
> Es destrens muntent, si chevalchent estreiz.

Très fréquemment dans les romans et chroniques, on lit la formule : *Atant guerpissent les palefrois, si sunt es destriers monté.* Dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, Gauvain s'étonne de voir un bouclier pendre à un chêne et, à proximité, un palefroi :

> Que pas n'aviennent(* conviennent.), ce li samble,
> Armes et palefrois ansemble (v. 6533-6534).

Quand il voyage, ce héros monte un palefroi ; mais, veut-il chasser, il l'échange contre un destrier (5671). Le nom est issu d'un composé du grec *para* (« auprès de ») et du gaulois *veredus* (« cheval ») qui, par suite d'une dissimilation du premier *r* par le second et de la diphtongaison de l'*e* long accentué de la syllabe pénultième, aboutit à *palefroi*. Cheval de renfort qui servait à la poste sous l'empire romain, c'est, en ancien français, un cheval de promenade dont on se sert, selon B. Latin, « pour chevauchier à l'aise de son corps » et que montent les papes, les rois, les chevaliers en temps de paix, les dames, les messagers. Sur les noms de monture, on pourra lire nos notes dans notre *Cours sur la Chanson de Roland* ; sur le cheval, parmi les travaux récents, voir : G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 78-88 ; J. Bichon, *L'Animal dans la littérature française des 12^e^ et 13^e^ siècles*, thèse de Sorbonne soutenue en 1975 ; plus ancien, de Malter, *Das Pferd in Totenglauben*, dans *Jahr. Deuts. Archeol. Instit.*, t. XXIX, 1914 ; surtout, l'ouvrage collectif, *Le Cheval dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, C.U.E.R.M.A., 1992 (*Senefiance*, n^o^ 32).

73. *sumer*. Le sommier est un cheval de charge qui porte bagages, tentes, coffres, malles (Franc desherbergent, funt lur sumers trosser, 701), voire les bières des chevaliers tués :

> Truverunt nos e morz e detrenchez,
> Leveront nos en bieres sur sumers (1747-1748).

Pour humilier un adversaire ou un traître, on le montait sur un *sommier*. C'est le sort de Ganelon (Sur un sumer l'unt mis a deshonor, 1828) ; c'est le sort dont il avait menacé Marsile pour attiser sa colère (Getet serez sur un malvais sumer, 481).

74. *Marsilies fut esculurez de l'ire*. L'article défini rappelle la colère que Marsile vient de manifester (v. 438 et sq.). Bédier a cité des vers semblables du *Roman de Troie*, 7322, 9912 : *De l'angoisse chaï pasmez*. Et l'adjectif

esculuré, « pâli », se retrouve dans *Gui de Warewic* (4573) où un chevalier inanimé

> Le visage esculuré aveit
> Del sanc qu'il en aveit perdu
> Que del cors l'en ot coru.

75. Il semble que manque l'ouverture du discours de Marsile.

76. *Men escïent*. Cette formule se présente sous deux formes, et dans deux positions : soit dans le premier hémistiche (*men escïentre*, 539 ; *mien escïentre*, 552), soit dans le second (*par le mien escient*, 1936). Pour l'évolution du tour, issu de l'ablatif absolu latin *me sciente*, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 129-131.

77. *barnage*. Ce mot désigne : 1) l'ensemble des barons (1348) ; 2) le courage et les qualités du baron (535, 1983) ; 3) l'état du baron, sa puissance et sa pompe (3944). De même, *barnet* signifie : 1) l'ensemble des barons (536, 1061 ; cf. *Prise d'Orange*, 153, 593, 1403, 1694) ; 2) les qualités du baron (899).

78. *de lances*. J. Flori (*Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 31, 1988, pp. 213-240) précise que c'est dans la seconde moitié du XI^e^ siècle que les chevaliers ont commencé à combattre par choc frontal, au moyen de la lance couchée, calée sous l'aisselle, comme l'atteste la Tapisserie de Bayeux qu'on date de 1085.

79. … *vassal*… *proz*. Voir aussi les vers 558-559 et 3185-3186. Dans les trois cas, le mot de *vassal* est appliqué à Roland, tandis que *preux* qualifie Olivier. *Vassal* semble être d'une plus grande richesse sémantique et d'un contenu plus élogieux que *preux*, que le poète juge bon d'intensifier, peut-être pour parfaire son premier hémistiche, sans doute pour ne pas accentuer la distance qui sépare les deux amis. À tout le moins la répétition de ces oppositions souligne leur importance et invite à ne pas trop privilégier le vers 1093.

80. *as meillors porz de Sizer*. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 171-172. *Port*, qui désigne « un défilé dans les montagnes » et qui ne survit que dans notre *passeport* et en géographie (*Saint-Jean-Pied-de-Port*), n'a jamais connu une grande extension géographique, battu en brèche dès le IX^e^ siècle, et utilisé surtout dans les Pyrénées centrales et occidentales et moins dans les Pyrénées orientales. Inconnu de Wace qui utilise *trespas* pour un passage de montagne (*port*, chez lui, est un port de mer), il n'apparaît chez Chrétien que dans la formule *porz d'Espaigne* (*Cligès*, v. 6704) ; le romancier utilise *port* au sens de *port de mer* ou de *gué, passage de rivière*.
P. Aebischer, dans l'article cité, a montré que *col* est attesté très tôt dans les Alpes, le Massif Central, le Languedoc ; qu'en Catalogne, vers l'an mil, *portus* diffère peu de *collum*, passage dans les montagnes, mais qu'ensuite, le mot a subi un glissement de sens, désignant un ensemble de pâturages de haute montagne, car alors *collum*, venu du Languedoc, envahit la Catalogne, et *portus* ne survit avec un sens un peu différent que dans les Pyrénées de la Cerdagne. Maurice Delbouille a fait remarquer que ce mot est employé :
– soit dans des expressions géographiques :
– ports de Cize (583, 719, 2939) ;
– ports d'Aspre (870, 1103) ;
– ports d'Espagne (824, 1152) ;
– soit dans une locution toute faite, allitérative avec *passer* ou *passage* (657, 741, 790, 944, 1071, 1703, 2772), *port passer* rappelant *mer passer*.
L'emploi de ce mot, si étroitement délimité, indique-t-il une origine méditerranéenne pour *La Chanson de Roland ?* On peut aussi vraisemblablement penser que Turold a fait le voyage de Roncevaux.
Que *port* soit un mot archaïque, nous en avons une nouvelle preuve dans le fait que le traducteur de la saga norroise ne le comprenait pas. Ou bien il l'a omis (ainsi aux vers 741, 944, 1703), ou bien il a commis de grosses erreurs. Ne traduit-il pas les vers 790, *Passez les porz trestut soürement*, par « Et vous, sire, devez rentrer dans vos foyers et ne rien craindre du tout

pour votre armée », 1766, *Karles l'entent, ki est as porz passant*, par « Et quand il eut entendu, alors il sortit de l'enceinte de la ville », 1152, *As porz d'Espaigne en est passet Rollant*, par « Jusqu'à la porte d'Espagne est arrivé Rollant » ?
Nous devons tous ces renseignements au beau livre de Paul Aebischer, *Rolandiana borealia*, Lausanne, 1954, p. 32. Voir aussi Rita Lejeune, « Les ports et les Pyrénées dans la *Chanson de Roland* », *Études… offertes à Jules Horrent*, Liège, 1980, pp. 247-253.

81. *chevalerie*. Le mot de *chevalerie* désignait : 1) l'ordre de chevalerie ; 2) la cavalerie ; 3) le fait d'armes (594) ; 4) la vaillance au combat (960, 3074). Voir Jean Flori, « La notion de Chevalerie dans les chansons de geste du XII^e^ siècle. Étude historique de vocabulaire », *Le Moyen Âge*, 1975, p. 215-219.

82. *Tere Major* (818, 952, 1489, 1616, 1784). Soit la Grande Terre, soit, plutôt, la Terre des Aïeux. C'est le nom que donnent à la France les Français et les Sarrasins. Voir J. Bédier, *op. cit.*, p. 303, et R. M. Walker, « Tere Major in the *Chanson de Roland* », *Olifant*, t. 7, 1979, pp. 123-130.

83. Ce passage semble avoir été altéré en fin de vers.

84. *Tervagan*. Sur l'origine du nom de ce dieu sarrasin et les nombreuses hypothèses émises, voir Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 378-383.

85. *manguns*. Monnaie d'or équivalant au dinar musulman, de la valeur de trente deniers. La garde de l'épée vaut-elle ou contient-elle plus de mille mangons ?

86. *marchis*. Voir la note du vers 2031.

87. *es buches e es vis*. Se rappeler que l'hommage vassalique comportait assez souvent, surtout en France, un baiser (*osculum*). De là les expressions *homme et hommage de bouche et de mains*. Voir la note du vers 223.

88. *Bramimunde* (2576, 2595, 2714, 2734). La reine sarrasine est appelée *Bramidonie* aux vers 2822, 3636, 3655, 3680, 3990. Voir J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, p. 235-236, et H.E. Keller, *Autour de Roland*, p. 114-115 ; *Bramimonde* serait à rapprocher de l'anglo-saxon *brammen*, « mugir, rugir », et signifierait la « gueularde » ; *bramidonie* contient l'adjectif *idoine*, « propre à », et a le sens de « capable de crier très fort ».

89. *matices e jacunces*. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 116-117. Faut-il distinguer deux pierres, appelées l'une *matice*, l'autre *ametiste ?* Les lapidaires nous invitent à le penser. L'*améthyste* (*ametiste*, *amatiste*), rouge comme le vin ou violette ou rose, préserve de l'ivresse (aussi est-elle à recommander aux Anglais, selon le *Lapidaire* de Berne) et attire les bêtes sauvages : elle est donc utile aux chasseurs. Originaire de l'Inde, elle est facile à tailler. La *matice* ou *hématite (amatiste) ainsi com fers est colorée / Ou comme rose ;* originaire d'Afrique, d'Éthiopie et d'Arabie, elle a de nombreuses vertus : elle guérit les maux d'yeux et de bouche, les ulcères ; elle étanche le sang, supprime les enflures et la *piere en la veissie*, et est antivenimeuse.
L'*hyacinthe* (*jagunce, jagonce, jacinte, jacincte, jacinthe)*, qui provient d'Éthiopie, de couleur grenat ou jaune citron ou *evage*, bleue, chasse la mélancolie, permet de voyager en toute sécurité et d'être bien accueilli partout, rafraîchit ; très dure, elle perd sa clarté quand le ciel s'obscurcit.

90. *Galne*. Ville d'Espagne inconnue, que certains corrigent en *Valterne*. Voir André Burger, *Turold*, *poète de la fidélité*, Genève, Droz, 1977, p. 166.

91. *.XX. hostages*. On remarquera que, par la suite, il n'est plus question de ces vingt otages.

92. *Jointes ses mains*. Voir vers 223.

93. *Ensur un tertre*. D'abord *en sum un tertre, sum* étant à l'origine un adjectif antéposé qui, devenu invariable, a eu tendance à former une locution avec *en* (cf. *parmi*). Le *tertre* est une faible hauteur. Le mot est issu

du latin populaire *termitem*, provenant de la contamination de *termen* par *limitem*, « borne-frontière », « hauteur qui sépare deux pays ».

94. *fermeez*. Écrit par une seconde main, ce mot ne convient pas pour l'accord. D'autres ont proposé *e lur brumes dublees*.

95. *se dort*. La forme pronominale a une valeur durative et désigne un sommeil profond. Voir Jean Stefanini, *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1962, p. 401.

96. *saisie*. « *Prendre* et *saisir* s'opposent plus simplement du fait que saisir est bien l'équivalent de « porter la main vers » et de « s'emparer », mais dans les seules situations où ce geste symbolise une appropriation légale. Le glossaire de *La Chanson de Roland* établi par L. Foulet est éclairant à cet égard, et par la disproportion du nombre d'emplois de *saisir* par rapport à *prendre* et par le fait que *saisir* apparaît en tout et pour tout dans des situations où un personnage revendique dûment ou indûment la propriété de quelque chose » (R.L. Wagner, *Les Vocabulaires français*, Paris, Didier, 1967, p. 75).

97. Premier rêve de Charlemagne. La lance brisée évoque la scène où Olivier, qui n'est pas parvenu à abattre Margarit, lutte avec un tronçon de lance :

> Qu'envers le cel en volent les escicles (723).
> La hanste briset e esclicet josqu'as poinz (1359).

D'autre part, ce songe précède la désignation de Roland à l'arrière-garde. Ganelon, aux ports de Cize, arrache des mains de l'empereur sa lance qu'il brise : il éloigne de Charles et du gros de l'armée les douze pairs qui mourront par la faute du traître.
Sur les rêves, voir H. Braet, *Le Songe dans la chanson de geste au XII^e^ siècle*, Gand, *Romanica Gandensia*, 1975. Les rêves n'ont pas une fonction narrative, mais poétique : ils créent un climat d'angoisse.

98. *uns vers*. Que représente la forme *uers ?* Est-il sûr qu'il faille la traduire par *ours ?*

J. Bédier, qui, dans ses *Commentaires*, n'hésitait pas à y voir une forme d'*urs*, est moins net dans son article de *Romania* en 1938, p. 201 : « Qu'est-ce qu'un *uers ?* Que ce soit un ours (comme dans les autres rédactions) ou un sanglier (latin *verres*) ou toute autre bête, un *premer ver* en appelle un second que l'on cherche en vain. Puisque le dormeur n'est attaqué que par le *uer* unique du vers 727, bizarrement qualifié un peu plus loin de *premer ver*, et par un léopard, il faut supposer soit que *uers* ou *uer*, au sens général d'animal dangereux, peut désigner les deux adversaires de Charlemagne, soit plutôt que le texte est altéré ».

Sans doute J. Bédier avait-il eu connaissance de l'article, à mon avis décisif, qu'E. Lerch publia dans le même numéro de la *Romania* (t. 64, p. 398-405) et où il démontre qu'il ne peut s'agir d'un ours.

Il s'agit pour lui du mot *vers*, issu de *verres* – source de jeux de mots pour Cicéron dans ses *Verrines*. Bien sûr, il serait aisé de remplacer *uer* par *urs* qui est la leçon des versions concurrentes d'Oxford : V4, V7, Ch. *Ruolandes liet.* Mais la substitution ne s'impose pas. Bédier et Foulet ont conservé *uers ;* mais ils y voient une forme de *urs* qui se retrouverait, dit le second, au vers 578 de *La Chanson de Guillaume*.

Mais cette explication soulève des objections qu'il semble difficile d'écarter :

1) Comment *ursus* peut-il donner *uers ?*

2) Dans le ms. d'Oxford, nous avons toujours la graphie *urs :* 30, 128, 183, 1827, 2452, 2558.

3) Le cas régime de *urs* est *urs ;* celui de *vers* est *ver :* c'est cette forme que nous avons au vers 732.

4) L'exemple de *La Chanson de Guillaume* n'est pas du tout probant :

S'il(* les païens) erent pors u vers u sengler,
De hui a un meis nés avrium tuez (578-579) :

Entre *pors* et *sengler* (sanglier), ne s'agit-il pas du « verrat », comme d'ailleurs le pense l'éditeur de *La Chanson de Guillaume*, Duncan Mc Millan ?
5) De surcroît, est-il sûr que *li uers* du vers 727 soit la même bête que le *brohun* du vers 2557 ? S'agit-il toujours de Ganelon ? Que signifie *Brohun ?* Ours pour Godefroy, mais chien pour Tobler et Lommatzsch. Son étymologie est douteuse, et les exemples offrent les deux acceptions concurrentes. Les autres versions n'offrent aucun secours. Quand bien même on accepterait que *brohun* désigne un ours (et c'est notre avis), il n'est pas certain que le *uers* du vers 727 désigne la même bête.
Jusqu'à preuve du contraire, il faut donc admettre que *uers* désigne un *verrat*.

99. Second rêve de Charlemagne. La scène se situe à Aix, et un léopard surgit *devers l'Ardene. D'enz de sale* descend *uns veltres*. Bédier et Müllier ont pensé immédiatement à Ganelon, à Pinabel et à Thierry, c'est-à-dire à la trahison et au procès de Ganelon. Mais, si le léopard représente Pinabel, pourquoi dire qu'il attaque *mult fierement* l'empereur ? Thierry a-t-il tranché l'oreille de Ganelon ou même l'a-t-il blessé ? Pourquoi deux rêves relatifs à la trahison et au jugement ?
En revanche, comme le *veltres* tranche *la destre oreille al premer ver*, de même Roland tranchera le poing droit de Marsile.
Reste la localisation à Aix. Les autres versions ont, à la différence de O, *devers Espaigne* plutôt que *devers Ardene*. En fait, E. Lerch n'a pas tort de soutenir que, Charles se croyant à Aix, il est normal qu'il pense à la forêt des Ardennes. De plus, situer la scène à Aix, n'est-ce pas suggérer l'enjeu de la bataille, le danger couru par l'empire ?
Compte tenu de tous ces éléments et des remarques préliminaires, le *vers* qui mord Charles au bras droit serait Marsile et les deux premières armées païennes qui décimèrent les troupes de l'empereur français et tuèrent la

plupart des pairs. Le léopard (bête exotique) représenterait Marganice et la troisième armée païenne : le poète ne nous dit-il pas que Marganice

> … tint Kartagene(* Carthagène)…
> E Etiope(** l'Ethiopie), une terre maldite.
> La neire gent en ad en sa baillie (1913-1917).
> … plus sunt neirs que nen est arrement
> Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz (1933-1934) ?

Le léopard ne se contente pas de mordre au bras droit l'empereur, il attaque *sun cors demenie*, c'est-à-dire les soixante survivants dont Roland, Olivier et Turpin. Le *veltre* désigne à la fois Roland qui mutila Marsile et Olivier qui tua Marganice, après avoir été grièvement blessé par le païen.

100. *les destreiz passages*. *Destreit* : d'abord adjectif issu dé districtus, « resserré », doublet de « étroit », venu de *strictus* (ainsi au vers 741). Employé comme nom, le mot désigne « un défilé de montagnes, un passage resserré » (vers 814-815). On retrouve ce sens tout au long du Moyen Âge ; il persiste jusqu'au XVII^e^ siècle (Vaugelas, Fléchier). Au XVI^e^ siècle, apparaît le sens maritime de « bras de mer entre deux terres ». Il existait aussi au Moyen Âge un sens figuré : « situation difficile, angoisse, détresse » (1010, 3417, 3420, 3456, 3759).

101. Reprise du vers 277.

102. *runcin*. C'est une bête de somme de peu de valeur, témoin ces vers du *Couronnement de Louis* (1505-1507), où Guillaume d'Orange invite sa *maisnie* à bien combattre :

> Et il lor dist, senz point de l'atargier(*** sans une seule minute de retard),
> Qu'il n'aient cure de chevals espargnier :
> Qui pert roncin, il li rendra destrier.

Harpin de la Montagne, dans *Le Chevalier au lion* (4094-4095), conduit ses malheureux prisonniers, pieds et mains liés, *sur quatre roncins qui clochoient*, – *meigres etfoibles et redois* (blessés). Cheval de labour, cheval de paysan, cheval de charge, cheval des écuyers : les pauvres bacheliers du

Charroi de Nîmes (642) ont des roncins clops (éclopés) et des dras (vêtements) *descirez*. C'était une honte pour un chevalier que de monter un roncin. Aussi comprend-on que Greoras, qui a reconnu en Gauvain un ancien ennemi, se venge de lui, dans *Le Conte du Graal*, en lui volant son destrier et en l'obligeant à monter le roncin (7085-7086 ; 7138-7140). Le mot *roncin* fut attiré dans l'orbite de l'adjectif *roux* en sorte qu'apparut, vers la fin du Moyen Âge, la forme *roussin* qui supplanta l'autre, sentie comme archaïque.

103. *culvert*. Le mot *culvert* (autres formes : *cuivert, colvert, covert*, *coivert, coilvert…)* vient du latin *collibenus*, qui désignait un co-affranchi. Au X^e^ siècle, les *colliberti* étaient des serfs sur qui pesait un lien de servitude atténuée et qui pouvaient être affranchis. Comment expliquer cette évolution ? Sans doute par les *manumissions* de l'époque mérovingienne qui comprenaient deux catégories, les unes faites *sine obsequio* et les autres *cum obsequio :* dans ce dernier cas, l'affranchi « demeurait sous la sujétion soit de son ancien maître, soit d'un nouveau seigneur ». Les *colliberti* se distinguaient des serfs par le nom et le rang. Ils se sont constitués en classe distincte surtout dans les contrées régies par le droit franc et soumises à son influence (Ile-de-France, Nivernais, Orléanais, Berry, Saintonge, Limousin, Anjou, Poitou, Maine, Touraine). Comme l'a remarqué K.J. Hollyman (p. 161), « le fait même qu'on ne trouve *Culibertus / collibertus* dans les textes qu'à une époque où la fusion des diverses catégories de paysans en une seule classe est déjà en train, montre que la condition réclamée par le collibert était illusoire et sujette partant à exciter le mépris des autres ». Décrivant la vie des *colliberts*, Pierre de Maillezais notait : « … hoc unum de illis fertur quod sint et ira levés et pêne implacabiles, inmites, crudeles, increduli, et indociles et omnis prope modum humanitatis expertes ». Aussi ce terme, après la fusion des différentes catégories de paysans, est-il devenu en langue vulgaire, en de rares passages, un synonyme de *serf*, le plus souvent, un terme d'injure et d'ironie sarcastique qui dénonce la bassesse de l'extraction et la bassesse morale d'un individu. (Voir M. Bloch, *Collibertus* ou *culibertus, Revue de Linguistique romane*, t. II, 1926, p. 16-

24, et K.J. Hollyman, *Le Développement du vocabulaire féodal en France au Haut Moyen Âge*, Genève, Droz, 1957, p. 155-162.)

104. *le bastun.* Remarquer qu'au vers 333 Ganelon a laissé tomber le gant, et non pas le bâton. Il s'agit de symboles interchangeables. Pour une autre explication, voir André Burger, *Turold, poète de la fidélité*, p. 166.

105. *l'arc.* Au temps de la chevalerie, l'arc n'a pas bon renom. Toutes les références tendent à donner cette impression. L'archer était accusé de couardise, si l'on en juge d'après ces deux vers de *Girard de Vienne :*

> Mal dehé ait qui premier fu archier.
> Il fu coarz, il n'osa aprochier.

Que représente donc l'arc dans *La Chanson de Roland* ? Pourquoi n'est-il plus nommé dans le reste du poème ? Selon R. Fawtier (*op. cit.*, p. 202-206), l'arc, au XI^e^ siècle, n'est plus une arme noble, il ne figure plus que dans les poésies populaires, par exemple dans la ballade de Robin Hood. Ce serait donc, dans notre texte, le reste d'une ballade populaire qu'un poète rustique aurait composée en écoutant les récits des guerriers après les événements. Il ne nous semble pas que l'argumentation soit tout à fait convaincante. En effet, l'arc étant employé au XI^e^ siècle pour la chasse, il était normal qu'un roi l'eût à la main. Ou encore, si c'était une arme usuelle des hommes libres dans les armées de Charlemagne, il se pourrait que le poète l'eût introduit comme « touche décorative », comme trait de couleur locale. Mais ne serait-ce pas plutôt, comme l'a suggéré J. Horrent (*La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole du Moyen Âge*, p. 261), le symbole du commandement militaire, un peu comme l'épée de nos chefs d'armée ? Par la suite, n'ayant plus d'utilité concrète, il n'est pas étonnant que l'arc ait disparu du poème.

106. *la geste* (1443, 1685, 2095, 3181, 3262, 3742, 4002). Proche encore du latin *gesta*, synonyme de *res gestae*, « actions, exploits », *geste* signifie d'abord « faits », puis glisse vers le sens d'« actions mémorables, hauts faits

» ; de là le sens d'« histoire, récit », puis de « forme écrite de l'histoire, poème, épopée », et de « famille » qui fournit la matière des récits épiques, de groupement humain plus étendu, de « race » (la *geste sarrasine*) ; enfin, le mot a désigné un « groupe de poèmes » autour de traditions épiques (la geste du roi, la geste de Guillaume). Voir W.G. Van Emden, « Contribution à l'étude de l'évolution sémantique du mot *geste* en ancien français », *Romania*, t. 96, 1975, p. 105-122.

Dans tous les emplois de *geste* de *La Chanson de Roland*, il s'agit tantôt d'œuvres inspirées par les exploits de Charles (3181), tantôt d'œuvres invoquées pour étayer une affirmation, source vraie ou fausse. La geste est qualifiée par *Francor* ou *ancïenne*, ou précisée par *brefs* ou *cartres*, ou introduite par *escrire.* Sans doute est-ce une source écrite dont le titre latin est *Gesta Francorum*, ancienne chronique qui apporte l'autorité de documents et de diplômes (*cartres e brefs*). Cette *Gesta Francorum*, telle que la présente le *Roland*, contenait les principaux épisodes de la chanson : bataille de Roncevaux (1684-1685), trahison et jugement de Ganelon (3742), épisode de l'émir Baligant (3181), intervention de Turpin (CLV). En résumé, on peut penser que la geste est ou bien un récit, une histoire (1685, 2095, 3181), soit une chronique, une forme écrite de l'histoire (1443, 3262, 3742).

Dans le dernier vers, le mot n'a aucun des qualificatifs qu'il présente ailleurs. Aussi est-il préférable de le traduire par *poème.* Dès lors, il n'est point excessif de penser que l'étude du mot dans *La Chanson de Roland* nous permet de retrouver trois niveaux :

– d'abord, le plus récent, la copie d'Oxford, œuvre d'un scribe qui écrit le dernier vers et constate : *Ci falt la geste que Turoldus declinet.*

– ensuite, *la geste de Turoldus*, c'est-à-dire *La Chanson de Roland*, œuvre d'un poète dont le nom est latinisé en Turoldus.

– enfin, *les Gesta Francorum*, chronique ou poème (inconnu) qui serait la source de Turold, en latin ou en français.

107. *Gualter de l'Hum :* qui est l'*hum*, le vassal de Roland. Voir notre étude dans *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 198-205.

108. *Halt sunt li pui.* Voir L.S. Crist, « *Halt sunt li pui :* remarques sur les structures lyriques de *La Chanson de Roland* », *VIII^e Congrès Rencesvals*, 1981, pp. 93-100 ; J.-M. Paquette, *« Halt sunt li pui…* Analyse différentielle d'une fonction poétique à travers les versions de la *Chanson de Roland* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 29, 1985, pp. 265-271.

109. *les roches bises :* « dures » plutôt que « grises ». Selon Mario Roques (éd. d'*Aucassin et Nicolette*, p. 58), « appliqué à des pierres, cet adjectif paraît comporter l'idée de dureté par opposition à la pierre blanche, plus tendre par exemple que le granit gris ».

110. *lé.* Graphie pour *les.* Voir S. Sandqvist, *Romania*, t. 99, 1978, p. 438-458.

111. *en fait la cuntenance.* Selon J. Bédier (*Commentaire*, p. 208-209), « Littré a raison, citant le vers, de le gloser ainsi : « … *en fait la cuntenance* [d'homme affligé]. » L'expression en rappelle d'autres, « faire la mine », « faire la tête », qui, pour être du langage le plus vulgaire, n'en sont pas moins vivaces : elles sont probablement anciennes ».

112. *en une estrange marche.* C'est la marche du pays sarrasin, ce qui explique la présence de l'adjectif *estrange.* Il s'agit de la marche d'Espagne, importante pour la défense de l'Empire.

113. *almaçurs.* Ce mot provient du surnom de Ibn Abi Amir, « Al-Mansur bi'llah », le victorieux par Allah (981). Dans les chansons de geste, le sens du mot s'est sensiblement éloigné du surnom honorifique qui était la marque d'un pouvoir quasi souverain. Dans *La Chanson de Roland*, le mot, au pluriel, désigne une catégorie de seigneurs dont le rang est élevé, mais qui sont toujours les vassaux d'un roi ou d'un émir. Voir Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 845-846.

114. *amirafles* (*amurafle*, 894, 1269 ; *amiralz*, 967, 2602 ; *amiraill*, 2615). Ce mot désigne soit les vassaux d'un roi, soit un prince très puissant, lui-même seigneur de ce roi et de beaucoup d'autres. Le mot arabe *amir* désignait, en Espagne, un chef d'armée ou un gouverneur de province, un vassal, et, en Égypte, un prince tout-puissant (Al-Afdal, vaincu par les croisés à Ascalon en 1099). Voir Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 839-844.

115. *La Tere Certeine.* Faut-il y voir la Cerdagne, ou la terre sûre, sans ennemis ? Voir A. Burger, « la terre certeine », *Mélanges… René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, pp. 499-501.

116. Nous avons ici une série de laisses parallèles consacrées aux pairs sarrasins, et dont la disposition mérite de retenir l'attention pour sa parfaite maîtrise et ses variations signifiantes. Chaque pair vient devant Marsile vanter sa valeur et son zèle sur un modèle qui comporte des éléments identiques. Nous pouvons dégager un motif de base qui comprend les éléments suivants : 1) J'irai *en Rencesvals ;* 2) j'irai moi-même (ou je conduirai mes troupes) ; 3) Roland sera tué ; 4) ainsi qu'Olivier et les pairs ; 5) nos épées seront ensanglantées ; 6) les Français mourront ; 7) Charles sera affligé. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 192-196.

117. *irai mun cors juer.* Bédier, dans son article de *Romania*, 1938, p. 216, a donné l'explication suivante : « Ce païen ne peut-il jouer son corps, comme le jongleur du fabliau joue les âmes confiées à sa garde ? » ; mais nous préférons l'interprétation de L. Foulet dans son glossaire des *Continuations of the Old French Perceval…*, III, 2, p. 154 : « … j'irai me donner un peu de bon temps (*mun cors* équivaut à *moi*) ».

118. *Turgis de Torteluse.* Sur l'emploi ironique de ce nom normand et du redoublement, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 197-198.

119. *Margariz de Sibilie.* Le mot *margarit* désignait le « renégat ». Sur ce personnage, voir notre article cité à la note du vers 23.

120. *enheldie. Helz* désigne la poignée, non la garde. Voir Jean-Marie d'Heur et Muriel Binet, « Turold, l'épée et la lance », *La Chanson de geste*

et le mythe carolingien. Mélanges René Louis, Saint-Père-sous ; Vézelay, 1982, t. I, p. 515.

121. À plusieurs reprises, se fait jour cette obsession de Roland d'encourir le déshonneur (cf. vers 1054, 1063, 1076…).

122. *safrez.* Comprendre « enduits de safie, sorte de vernis jaune », plutôt que « brodés de jaune ».

123. *Sul les escheles.* L'adjectif *sul, seul*, antéposé au groupe nominal, tend à devenir invariable et adverbial. Le mot *échelle* (du francique **skara)* désigne « les corps de bataille ».

124. *vertut* (1246, 1508, 1551, 1754, 2096, 2229, 2369, 2458, 2716, 2851, 3111, 3183, 3233, 3602, 3878, 3931). Du latin *virtus* (qualités distinctives d'un homme, au moral et au physique ; valeur ; vigueur et bravoure), le mot *vertut* en ancien français désignait : 1) la puissance, la vigueur (1045, 1246, 1551, 1754…), et plus particulièrement la puissance des plantes, des pierres, ou encore la puissance divine (2369, 3111, 3233) ; 2) de là, le sens de « miracle », manifestation de la puissance divine (2096, 2458, 2716, 3931).

125. *Dehet ait ki*… (1938). Formule de malédiction, qu'on décompose ainsi : *Dé hait* (ou *hé*) *ait*, « qu'il ait la haine de Dieu ! » Le premier élément a pu être déformé en *Da* dans la forme *Dahé ait.* Renforcée par *mal*, la tournure devient *Mal dehait (ait) qui…*

126. Sur l'appel du cor dans l'épopée, voir la note de Pierre Jonin (éd., p. 402) : il « a lieu le plus souvent dans une situation désespérée au cours d'une bataille. Pour celui qui l'accepte, il représente un signe de renoncement et un espoir de vie, pour celui qui le refuse, un sursaut d'énergie et l'orgueilleux mépris de la mort ».

127. *si ferrunt vassalment. Ferir vassalment* est un doublet de *cume vassal i fiert* (1870). Pour le sens, on peut hésiter entre « vaillamment » et « en bons vassaux ».

128. *lariz* (1125, 1851). Il s'agit d'un terrain en pente, d'une colline. Cf. G. Tilander, *Remarques sur le Roman de Renart*, 1923, p. 156.

129. Sur ce vers célèbre, voir W.L. Hendrickson et J. Misrahi, « L'idéal du héros épique : prouesse et sagesse », *VIII Congreso de la Société Rencesvals*, Pampelune, 1981, pp. 223-231.

130. *Plus se fait fiers que leon ne leupart.* Pour le symbolisme du lion, polyvalent au Moyen Âge mais toujours impliquant la cruauté dans *La Chanson de Roland*, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 95-96, et notre article « Le lion d'Yvain », *Le Chevalier au lion de Chrétien de Troyes. Approches d'un chef-d'œuvre*, Paris, Champion, 1988.

131. *nel dire ja.* Infinitif en fonction d'impératif négatif.

132. *Sun cheval broche.* Pour l'étude de cette formule et d'autres apparentées, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 79-82, et Jean Frappier, « Les destriers et leurs épithètes », *La Technique littéraire des chansons de geste*, Paris, Belles Lettres, 1959, p. 85-104.

133. *seinz martirs.* On retrouve le thème de la croisade : la mort pour la délivrance du tombeau du Christ équivaudra au martyre.

134. *sur lur curanz destrers.* Formule de second hémistiche (1153, 1302, 3112, 3468). *Curanz*, « rapides ».

135. *Adobez sunt.* « Il semble bien que les œuvres de Chrétien de Troyes aient marqué un tournant dans l'évolution sémantique du mot *adouber* au XII^{e} siècle. Dans les chansons de geste qui le précèdent – et même dans le vocabulaire « précourtois » – ce verbe se rencontre fréquemment. Il signifie le plus souvent « armer » « donner des armes », au sens le plus utilitaire qui soit. Un homme adoubé, c'est un guerrier revêtu du haubert ou de la brogne, du heaume, portant l'écu et la lance. Un homme *équipé* pour le combat. Le plus souvent, il n'y a dans ce mot aucune référence sociale, juridique ou religieuse. On peut d'ailleurs aussi adouber des objets, lances ou épées (*Roland*, vers 710-713). *S'adouber* ou adouber quelqu'un d'autre,

c'est tout simplement préparer pour le combat. Le mot ne fait nullement allusion, en général, à quelque rite de passage que ce soit, du moins avant 1180 environ. L'analyse statistique des vocables montre clairement que le sens « utilitaire » (fournir des armes lors d'une occasion quelconque, sens que l'on retrouve dans 64 % des cas) l'emporte largement sur le sens que nous nommerons « professionnel » (fournir des armes pour la première fois, 20 % des cas) et plus encore sur les sens « cérémoniel » (première remise à caractère solennel, 10 % des cas) et « promotionnel » (sens de « faire chevalier », rencontré seulement dans 8 % des cas, presque tous douteux d'ailleurs). Or ces résultats se trouvent inversés dans les chansons de geste que l'on attribue généralement à la période 1180-1200 […]. Bref, en schématisant un peu, on pourrait dire que le mot *adouber* signifiait principalement « équiper un chevalier » avant 1180 et qu'après cette date il signifie principalement « faire chevalier » (Jean Flori, « Pour une histoire de la chevalerie. L'adoubement dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, t. 100, 1979, p. 25-26). Du même auteur, lire « Sémantique et société médiévale : le verbe *adouber* dans les chansons de geste du XII^e^ siècle », *Annales E.S.C.*, 1976, p. 915-940.

136. *Cuntre le ciel.* Sur cette formule, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 35.

137. *renges*. Faut-il conserver *renges* qui s'applique à l'ordinaire aux attaches d'une épée, alors qu'il s'agit ici d'un gonfanon ? C, V7, P. L. ont *lengues*, V4 *bandes ;* Jenkins et Hilka ont introduit *frenges*.

138. *guarant*, « protecteur ». Voir W.G. van Emden, « E cil de France le cleiment a guarant », *Olifant*, t. I, n^o^ 4, 1974, p. 21-47.

139. *n'i ad culpes li bers.* « Charlemagne doit protéger ses vassaux, on pourrait lui reprocher d'avoir manqué à son devoir en faisant périr son arrière-garde. Olivier tient donc, avant d'engager la bataille qu'il prévoit funeste, à en faire porter toute la responsabilité par Roland et à dégager celle de Charlemagne et des barons qui l'accompagnent » (A. Burger, *op. cit.*, p. 133).

140. *L'enseigne Carle.* Le mot a le double sens d'« enseigne » (en latin, *vexillum)* aux vers 707, 1400, 1578, 3297, 3308, 3330, 3363, 3427, 3545, 3550, et de « cri de guerre » aux vers 1179, 1221, 1234, 1350, 1793, 1921, 1973, 2510, 3147, 3563, 3565.

141. *Munjoie*, cri de guerre des Français. Du germanique **mund-gawi*, « protection du pays », « hauteur d'où l'on peut faire le guet ». Par étymologie populaire, on a vu ensuite dans ce mot un composé « mont de la joie ». Voir la note du vers 3620, et les articles d'A. Galmés de Fuentes dans *Archivum* (Oviedo), t. 25, 1975, pp. 355-370 et de M.C. Vos, dans *VIII Congreso de la Société Rencesvals*, pp. 535-541.

142. Sur les laisses parallèles XCIII, XCIV et XCV, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 218-220.

143. *L'escut li freint.* Sur cette formule et le bouclier dans *La Chanson de Roland*, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 118-124 ; sur la répartition d'*escut* et *targe*, N. Nixon, dans *Razo*, t. 5, 1985, pp. 65-73.

144. *Pleine sa hanste.* On peut s'interroger sur cette formule de premier hémistiche qui revient sept fois dans *La Chanson de Roland* (1204, 1229, 1250, 1287, 1296, 1541, 1577) et trois fois dans *La Chanson de Guillaume* (421, 2302, 3137) suivie dans le second hémistiche d'un tour qui signifie « tuer en faisant tomber ».
Au XII^e^ siècle, la hampe de la lance, droite, unie, sans contre-poids ni poignée, très haute, ne saurait trouver place dans les chambres. Du VIII^e^ au XIII^e^ siècle, elle conserve à peu près la même forme : hampe de bois lisse et cylindrique, de 12 pieds de longueur et armée d'un fer à douille. Au XV^e^ siècle, elle pourra atteindre 5 mètres de long et un diamètre de 0,10 m. Généralement en bois de frêne (720), mais aussi en chêne, en pommier, en sapin, en charme, en sycomore, ce fût était peint, en bleu, en vert (3054). L'épaisseur de la lance était uniforme, le renflement en fonction de poignée n'apparaît qu'au XIII^e^ siècle. Sans doute les *quamois* étaient-ils une bande de peau de chamois qui assurait la prise de la main.

Quant à la formule, Miss K. Pope avait bien posé le problème (*Notes on some ambiguous passages in the Chanson de Roland, Medium Aevum*, t. V, p. 1-10) : « Its fonction appears to be indicate that an opponent who has been transfixed by a knight is borne off his horse on the point of the victor's lance, and it should be rendered "with outstretched lance" or "with the full length of his shaft", as Jenkins suggests, and not "d'un grand coup de lance" (glossary to Bédier's édition) or "de toute la force de sa lance" (Godefroy) ».

Deux apports récents méritent d'être considérés. L'un de D.J.A. Ross, dans *Medium Aevum* (t. XX, 1951, p. 1-10), pour qui le vainqueur désarçonne l'adversaire de la pointe de la lance pour le déposer sur le sol à une longueur de lance derrière son cheval : « Actually the phrase, far from being a vague, général expression for a heavy blow, or even a blow with outstretched lance, is a very precise and accurate one, describing an unhorsing of a particularly brilliant nature, an instance of the handling of the weapon which was evidently much admired. *Hanste* is hère an exact measure of length, an lancelength, and the nature or the action is this : the victor transfixes his opponent, lifts him bodily from the saddle and deposits him on the ground a full lance length behind his horse » (p. 6). De même, il traduit l'expression *tant com hanste li dure* « as far as his lance extends, by the whole length of his lance ». Un passage du *Roman d'Alexandre* (II, 700-706) semble confirmer cette interprétation :

> Cinq piés li met el cors de la lance plane,
> Si que de l'autre part a l'ensegne mostree ;
> Tant com hanste li dure et plus une tesee,
> L'en porte en mi le champ de la sele doree.

L'autre est de J. Harris, dans *French and Provençal Lexicography. Essays in honor of A.H. Schutz*, 1964 (p. 100-118). L'auteur remarque que la formule que nous étudions est précédée d'une autre formule avec *empeindre : empeint lo ben ;* elle ne décrirait pas l'acte d'enfoncer la lance, mais

évoquerait le fait de la récupérer sans dommage ; elle annoncerait un nouveau combat à la lance. Voir aussi Charles François, « *Pleine sa hanste :* remises en question », *Marche romane*, t. 25, 1975, pp. 11-29, et Jean Flori, dans *L'Épopée*, Turnhout, Brepols, 1988, p. 98.

145. *Ultreculvert.* Joseph Bédier donne le texte suivant : *Ultre, culvert*…, et comprend : « Arrière, truand ! ».

146. *Datliun e Balbiun*, Dathan et Abiron, personnages bibliques qui se révoltèrent contre Moïse et furent engloutis (*Nombres*, XVI, 1-33). Voir Gérard J. Brault, dans *Mélanges offerts à Jeanne Wathelet-Willem*, Liège, 1978, p. 29.

147. Sur le motif de l'attaque à la lance, voir Jean Rychner, *La Chanson de geste*, p. 141, et E.A. Heinemann, « La Place de l'élément *brandir la lance* dans la structure du motif de l'attaque à la lance », *Romania*, t. 95, 1974, p. 105-113.

148. *Guardet arere.* Faut-il corriger *arere* en *a tere*, comme nous y invitent la facilité de la correction (une seule lettre à changer), l'unanimité des autres versions qui ont toutes *a tere*, la similitude avec la laisse précédente (vers 1230), l'accord des éditeurs ? Bédier avait commencé par corriger (*Commentaire*, p. 180), mais il est revenu sur sa position (*Romania*, 1938, p. 218) : « Si puissant que soit, dans l'une et l'autre strophes, le coup de lance, le cheval, lancé au galop ou au trot, ne peut pas s'arrêter sur place ; il faut que le cavalier, s'il veut constater le dégât, se retourne sur sa selle : Olivier et Turpin, pour regarder tous deux par terre, regardent tous deux derrière eux. Construire des laisses similaires, ce n'est pas pour le poète s'imposer de se répéter dans le détail de l'expression ; tout au contraire, c'est, d'une laisse à l'autre, se complaire à un jeu subtil et nuancé de variations. »

149. *Cist premer colp est nostre.* P. Jonin (éd., p. 408) comprend : « Nous avons gagné les premiers combats ».

150. *entre les dous furceles* (2249). Pour la traduction de cette expression, nous disposons d'un article excellent de M. Roques, dans les *Mélanges offerts à K. Pope*, p. 321-328. L'auteur fait remarquer que nous avons le pluriel et que, par conséquent, le poète a en vue non seulement la *furcelle* supérieure, « réunion des deux clavicules […] jointes par la première pièce du sternum et constituant un os » (voir *La Chirurgie* d'Henri de Mondeville), mais encore la *furcelle* inférieure, *forcele de l'estomac* ou *forcele basse, furcula ventris, fourche du ventre, fourche du stomach, forcele del piz*, « disposition en fourche des éléments osseux de la base du thorax, du bas du sternum et des dernières côtes ». M. Roques propose de traduire l'expression au vers 1294 par « en plein thorax » et au vers 2249 par « au milieu de la poitrine ».

151. *Ultre s'en vait.* Le sujet est Margarit.

152. *li carbuncle*, « les escarboucles » (1501, 2633, 2643). Autres formes : *de carbunculo* (Marbode), *scherbuncle, escarboucle, charboucle.* Cette pierre, qui a la couleur du charbon ardent auquel elle emprunte son nom, n'a pas de vertu particulière, mais c'est la plus lumineuse ; aussi le poète la place-t-il au sommet des mâts pour éclairer la marche des navires. On la disait originaire de la Terre des Troglodytes, de l'Afrique, de la Libye.

153. *le chef e la cheveleüre.* Ce texte n'est pas très bon, qui interrompt la course minutieusement décrite de Durendal : heaume ⇒ ? ⇒ cheveux ⇒ yeux ⇒ visage ⇒ = haubert ⇒ selle. Aussi peut-être vaut-il mieux mettre *la coife et la cheveleüre* d'après le vers 3436. Stengel et Bertoni proposaient : *le chef e la cheveleüre.*

154. *la brace.* Collectif : « les deux bras ».

155. *un trunçun.* Sur ce point, voir les remarques de Rita Lejeune, « Roland et Olivier au portail du Dôme de Vérone », *Cultura Neolatina*, 1961, t. XXI, p. 244 : « Pur accident, se hâte de préciser notre texte. Mais n'aurions-nous pas affaire ici, avec cette explication justificatrice un peu contournée, à une « normalisation » d'une version plus ancienne où Olivier le sage combattait

bel et bien avec un véritable *flaïel* – version qu'aurait connue le sculpteur de Vérone ? La suggestion n'a rien d'extraordinaire. Il serait puéril de croire que nous avons conservé toutes les formes de la légende de Roland ou de la légende d'Olivier.
Et ce qui le prouve, c'est un autre témoignage iconographique, daté, lui, de 1163 : la mosaïque de Brindisi. Cette dernière, qui illustre plusieurs épisodes de *La Chanson de Roland*, exhibe un Olivier (nettement identifié par une inscription) dont l'arme, ici non plus, n'est pas une épée, mais une sorte de hache d'armes. »

156. *Malun.* Le vers de l'éd. (*E vait ferir un paien Malun*) est faux (4+5). Le ms. comporte *Mal* et *un* est de la main d'un réviseur. Aussi est-il préférable d'emprunter à la version norroise et au prêtre Conrad *Malsaron.* Voir à ce sujet J. Bédier, *Romania*, 1938, t. 64, p. 237-238.

157. *Vos reconois jo.* Dans le ms. O, sur la ligne, on a *ço dist Roll. vos rec.*, puis un espace gratté, puis *io frere ;* dans l'interligne, sur l'*e* de *rec.*, on lit *eif.* Ce qui explique que Fr. Michel ait donné comme texte *Vos receif jo frere* et Jenkins *Or vus receif io frere.* Mais est-il logique qu'un autre pacte, plus fort que le compagnonnage, se soit formé à cet instant ? J. Bédier en doutait dans son *Commentaire* (p. 212). Avec raison, car les rayons ultra-violets ont révélé à Charles Samaran que le scribe avait d'abord écrit *Vos reconois jo frere !* D'ailleurs, V4 porte *Dist Rollant : Mo cognos eo, frea !* (1294). Voir J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, p. 190.

158. *maisnee, mesnie.* Ensemble des familiers et des serviteurs ; s'oppose au lignage, ensemble des ascendants et descendants.

159. *millere.* Le mot *millere* est pourvu d'un *e* final inorganique sans justification étymologique (cf. encore : *remeines* 2928, *luises* 2317, *bele* forme du masc. 2267, *luisante* 2512, *tireres* 2283). Ce phénomène traduit l'instabilité de l'*e* caduc, qui se marque aussi par sa disparition dans de nombreux mots : *guer* 210, *ajust* 919, *bataill* 1887. C'est un phénomène de l'anglo-normand propre surtout au XIII^{e} siècle.

160. Les signes de la mort de Roland sont à mettre en rapport avec un motif prisé au Moyen Âge, les Quinze signes du Jugement dernier. *La Chanson de Roland* comporte comme signe de la mort du héros : orages de tonnerre et de vent (1424), pluies et grêles torrentielles (1425), foudres (1426), tremblement de terre, maisons éventrées (1427 et 1430), ténèbres en plein midi (1431-1432). Au total, des éléments peu nombreux, empruntés à la vie quotidienne, réduits à leur plus simple expression, intensifiés soit par un syntagme : nom +complément de nom (1424), soit par un ou deux adverbes (1425, 1426, 1427), soit par l'adjectif *grand* (1431). Il est aisé d'en retrouver l'origine : ils viennent de la Bible, sans qu'on suppose une imitation directe, et même le poète n'a retenu que les éléments les plus vraisemblables, comme on peut en juger par les extraits suivants :
Matthieu XXIV, 29 : Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des deux seront ébranlées.
Matthieu XXVII, 45 (il s'agit de la Passion) : À partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure.
Matthieu XXVII, 51 : Et voilà que le rideau du Temple se déchira en deux, de haut en bas.
Apocalypse XVI, 18 : Et ce furent des éclairs et des voix et des tonnerres avec un violent tremblement de terre, non, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, jamais on n'avait vu pareil tremblement de terre aussi violent.
Voir R. Louis, « La grande douleur pour la mort de Roland », *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. III, 1960, pp. 62-67.

161. *De seint Michel del Péril*… Quelles sont les limites de la France ? Deux des lieux ne posent pas de problème.
GUITSAND, c'est le port de Wissant, lieu de passage entre la France et l'Angleterre, l'une des limites entre la France et la Flandre.
BESENTUN, c'est Besançon entre la Bourgogne franque et la Bourgogne transjurane, un des points de repère traditionnels en relation avec le mont

Saint-Michel, témoin *La Chevalerie Ogier de Danemarche* (9835-9836) et *La Folie Tristan* (235) : *De Besençun deskë al Munt*.
Mais les deux autres termes sont l'objet de contestations.
SEINZ pose un premier problème de lecture : faut-il lire *Senz* ou *Seinz ?* La plupart des spécialistes optent pour *Seinz*. Mais que représente ce mot ?
1. Xanten sur le Rhin, dans le duché de Clèves (*Ad Sanctos)*, selon H. Suchier (*Zeitschrift für romanische Philologie*, IV, 1880, p. 583), F. Lot, R. Fawtier.
2. Les Saints de Cologne, les cinquante martyrs de la légion thébaine, d'après L. Gautier.
3. Saintes, d'après B. Migliorini (« Noterella rolandiana », dans *Studi Medievali* IX, 1936, pp. 186-187) ; mais Saintes n'apparaît jamais sous la forme *Sains*, et ce n'est pas une limite de la France.
4. Les sept Saints en Bretagne (R. Louis), mais ce n'est pas une limite de la France.
5. Sens, selon R. Louis (« La grande douleur pour la mort de Roland », dans les *Cahiers de Civilisation médiévale*, III, 1960, pp. 62 ss.), qui conviendrait bien pour l'assonance, dont le redoublement de l's s'expliquerait par une négligence entraînée par l'influence d'*as porz*, et qui enfin est une limite entre la Bourgogne et la France.
Mais André Burger (*La Question rolandienne*, p. 291) invite à conserver *josqu'as Seinz* car les vers du *Roland d'Oxford* reflètent un enseignement constant dans les écoles du XII^{e} s., comme l'attestent des textes d'Honorius d'Autun et de Gautier d'Amiens (vers 1300) :

> Entre Loire et le Rhin, tant com l'on peut errer,
> Souloit on le païs adonc France clamer.

A. Burger conclut (*art. cit.*, p. 291, n. 112) : « La correction de R. Louis *josqu'a Senz*… est inutile et dénuée de vraisemblance ». Mieux vaut opter pour Xanten. C'est aussi l'avis d'Eugène Ewig dans *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, 1982, t. I, pp. 481-490 : « La

France limitée par les quatre points Ouest-Est, Sud-Nord, rappelle bel et bien la Francia entre Rhin et Loire des époques mérovingienne et carolingienne. Il est toutefois possible que le poète ait envisagé en substance la *Francia occidentalis* du X^e^ siècle, tout en introduisant *as Seinz*, Xanten, en tant que lieu d'origine de la nation franque, au prestige rehaussé par le sanctuaire de la légion thébaine. La France de *La Chanson de Roland* rejoint ainsi d'emblée les limites de la grande Francia de jadis ». SEINT MICHEL DE PARIS

Paris n'est certes pas notre Paris qui, au Moyen Âge, ne comportait pas de sanctuaire de saint Michel et qui n'était pas une limite de la France. Il faut donc voir en *Paris* une forme du mot *péril* et, pour beaucoup comme M. Delbouille (*Sur la genèse de la Chanson de Roland*), c'est Saint-Michel-du-Péril de la Mer. Allusion à la grève dangereuse qui sépare le Mont de la terre ferme, où beaucoup de pèlerins périrent noyés au moment de la marée. Le Péril de la Mer aurait désigné d'abord la grève. M. Delbouille reconstitue ainsi l'histoire des noms du fameux Mont : 1. *Tumba*, traduit en Tombe ; 2. Mont de Tombe ; 3. Mont-Saint-Michel après l'érection en 708 du sanctuaire ; 4. le sanctuaire était appelé Saint-Michel-du-Mont ou Saint-Michel-du-Péril-en-Mer.

Mais Rita Lejeune (« Le Mont-Saint-Michel Au Péril de la Mer. *La Chanson de Roland* et le Pèlerinage de Compostelle », dans *Millénaire Monastique du Mont-Saint-Michel, II, Vie montoise et rayonnement intellectuel*, Paris, Lethielleux, 1967, pp. 411-433) estime que rien n'indique que la formule le *Peril de la Mer* constitue un toponyme ancien et que l'expression *Seint Michel del Peril* pour désigner le Mont est plutôt bizarre puisqu'elle ne contient aucun des deux éléments qui lui sont essentiels : sa situation élevée (Mont), sa situation dans l'océan (au péril de la mer). Aussi propose-t-elle Saint-Michel des Ports de Cize, mentionné par le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, et il s'agirait du péril

de la mort, présent particulièrement à Saint-Michel des Pyrénées, endroit redouté par les pèlerins.
Il y a donc au moins deux solutions plausibles.
S'il s'agit du Mont-Saint-Michel, il est question de la France réduite à la Neustrie et à la Lorraine, de celle de Charles le Simple après son couronnement en 911, avant sa réduction à la petite Ile-de-France (c'est l'avis de F. Lot, *op. cit.*, p. 276). Ancienne Neustrie de langue romane dont l'Île-de-France est le cœur, le pays des Francs de France, des derniers Carolingiens. Ce qui serait à mettre en rapport avec la mention de Laon où Charlemagne (vers 2910) reçoit les ambassadeurs étrangers, et qui fut la capitale des derniers Carolingiens (de 936 à 987).
S'il s'agit de Saint-Michel des Pyrénées, il est question de la France de Charlemagne dont les deux axes constituaient une grande croix : axe Nord-Sud avec les Saints et Saint-Michel, axe Ouest-Est avec Wissant et Besançon.
De là, il est possible, pour les amateurs de déductions et d'hypothèses sur le problème des origines des chansons, de tirer des conclusions fort différentes. Voir Ch. Foulon, dans *Mélanges René Louis*, 1982, pp. 491-498.

162. *n'en poent guarir dous*. Sur cent mille païens, il ne peut s'en sauver deux : *De cent milliers n'en poent guarir dous* (1440) ; il n'y a qu'un seul survivant qui ne peut être que Margarit, comme l'a bien vu M. Holland (*art. cit.*, p. 346) : « … les mots *n'en poent guarir dous* prendront, dans un contexte plus large, une valeur double. À première vue, ils souligneront le succès éclatant des Francs, puisque la bataille est gagnée et l'arrière-garde victorieuse ; mais, placés dans le tableau et l'épisode entiers, ils vont renouer le fil avec tout ce qui a suivi la mise en garde du vers 1309 : *Ne més que dous n'en i ad remés vifs*. L'alerte première qui annonçait Margarit (laisse CII) fait place au choc causé par la malchance d'Olivier (laisse CIII), puis à la surprise de voir la mêlée en train (laisse CIV), soulignée par les bizarreries d'Olivier, doublée d'un sentiment de malaise que provoquent son dépit et le mot railleur de Roland (laisse CVI), cette surprise devient

appréhension devant le bouleversement des deux (laisse CX), puis perplexité et angoisse au sujet des Francs, triomphants et menacés à la fois (laisses CIX, CX) ; enfin, toute la curiosité anxieuse de l'auditoire, savamment travaillée par le poète, sera reportée sur le vers 1440 et donnera à ces mots *n'en poent guarir dous* une résonance d'angoisse pressentie ».

163. Voir la note du vers 788.

164. Sur ce vers difficile, voir notre *Cours…,* p. 146.

165. *la menee*. Mot du vocabulaire cynégétique : 1. poursuite de la bête traquée ; 2. trace ; 3. sonnerie qui accompagne la poursuite du gibier ou de l'ennemi (vers 3310). Voir G. Tilander, *La Chace doit cerf*, Stockholm, 1960.

166. *ost banie*. C'est l'armée rassemblée par le *ban, i. e.* la proclamation pour lever des troupes.

167. *Sun dragun*. Ches les Romains, le dragon était l'emblème de la cohorte, l'aigle celui de la légion. De là nos régiments de dragons. Les étendards des rois germaniques d'Angleterre présentaient eux aussi des dragons. C'est pourquoi nous pensons que les étendards sarrasins sont, à cinq reprises dans *La Chanson de Roland*, appelés *dragons* (vers 1641, 3348, 3266, 3330, 3550) parce qu'ils comportaient sans doute un dragon et qu'ils symbolisaient ainsi les puissances du mal, bien que G. Gougenheim estime que ce soit « faire œuvre de pure imagination que de supposer qu'une représentation de cet animal fantastique était peinte ou brodée sur l'enseigne ».
Sur ces étendards appelés *dragons*, nous pouvons apporter des renseignements complémentaires. L'expression se retrouve dans *Girart de Roussilon* (vers 7039) :

> Et crabentet lor mort loin de l'arçon,
> Des poinz li chait l'enseigne o lo dragon.

Et si nous regardons la Tapisserie de Bayeux, nous découvrons, parmi les troupes d'Harold, l'étendard au dragon. Mais il s'agit non pas d'un animal peint sur un étendard, mais d'un animal fixé par la tête à une hampe et dont le corps et la queue flottent, comme le *draco* romain. R. E. Oakeshott, dans *The Archaeology of Weapons*, 1960, p. 178, rapporte que les habitants de Durford dans le Oxfordshire célèbrent tous les ans leur victoire sur Ethebald, roi de la Mercie, en promenant de bas en haut de la ville une bannière au Dragon d'Or. Selon J. Hewitt (*The Ancient Armour*, p. 164), l'armée de Richard Cœur de lion était accompagnée de l'étendard au Dragon, témoin la relation de R. de Devizes qui raconte l'attaque contre les Griffons à Messine : « The King of England proceeded in arms : the terrible standard of the Dragon is borne in front, while, behind the king, the sound of the trumpet excites the army. » Cet étendard sera encore utilisé en Angleterre à la bataille de Lewes en 1264, au cours de laquelle Simon de Montfort fit prisonnier le roi Henri III. Guillaume le Breton dans sa *Philippide* et Guiart attribuent à l'empereur Otho un étendard formé d'un dragon et d'un aigle. Enfin, après d'autres, Demmin a remarqué dans un codex de Saint-Gall du IX^{e} s. qu'un cavalier porte au bout de sa lance une sorte de poisson qui vomit du feu : il s'agit, selon toute probabilité, d'un étendard au dragon.

168. *copiez*, ou *copiez, colpez*. Il s'agit des *pieds coupés*, aux sabots concaves qui assurent le pas du cheval. Voir G. Raynaud de Lage, éd. du *Roman de Thèbes*, vers 2808.

169. *ametistes e topazes*. Pour *ametistes*, voir note du vers 638. Quant à la *topaze* (autres formes : *de topazio, topace, thopache, thopasce*), de couleur jaune foncé ou très clair, elle passait pour agir contre les tumeurs, arrêter l'ébullition de l'eau, refroidir les tempéraments luxurieux, faire périr les crapauds. On la trouvait dans l'île de Topace, en Arabie. C'étaient des pierres troubles et sentant fort quand la lune devait être pluvieuse, belles et fraîches *quant li lunoisons est bêle*…

170. *Esterminals :* Pierre inconnue. *Carbuncles*, voir note du vers 1326.

171. *levat*. « éleva », ou encore « éleva au trône ». *Lever* signifie aussi « lever sur les fonts baptismaux », « baptiser ».

172. *drodmunz*. Sorte de croiseur. Voir G. Gougenheim, *Études de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, Picard, 1970, p. 312.

173. *eschipre*. « marin », du néerlandais **skipper*.

174. *falcuns*. « faucon ». Rappeler avec P. Jonin (*éd. cit.*, p. 412) que « ses performances sont en fait remarquables : avec nos unités de mesure actuelles nous dirions que "la vitesse de croisière" du faucon est d'environ 80 km à l'heure et qu'il peut atteindre en piqué jusqu'à 250 km, alors que la vitesse d'un cheval ne peut guère dépasser 70 km au maximum de sa course ».

175. *Malquiant… Malcud*. Noms de fantaisie en rapport avec la fausse croyance *(mal cuidier)*.

176. *ad.* Forme de l'impersonnel « il y a ». Cf. S. Sandqvist, *art. cit*, pp. 458-462.

177. *Valeri et Envers sur le Rosne*. J. Bédier a corrigé *Valeri* en *Valence ; Envers* n'a pas été identifié. Jenkins propose *la Valloire e Viviers*, Bertoni *Valence e Viviers*. Voir J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, pp. 238-240.

178. *ki del curre cuntence*. Sur les corrections de ce vers, voir notre *Cours…,* p. 36.

179. *sé*. Graphie de *ses*. Cf. S. Sandqvist, *art. cit*, pp. 462-464.

180. *As quatre turs. Tur* signifie « attaque ». Voir *Le Roman de Thèbes*, vers 5867-5869 : *Forment endurerent troiz torz, Il fu bien feruz li estorz ; Al quart nel porent mais sofrir*. Voir J. Bédier, *Commentaires*…, p. 216.

181. *Ne mais*. « excepté ». Voir Ph. Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, § 273, pp. 244-245.

182. *les braz sanglanz*. Faut-il voir, dans le vers 1711, *Ja avez vos ambsdous les braz sanglanz*, l'attendrissement de l'amitié comme le dit J. Bédier dans ses *Légendes épiques* (t. III, p. 438), comme le croit I. Siciliano (*op. cit.*, p. 346) : « … c'est aux moments les plus dramatiques de la bataille perdue, c'est lorsqu'il rudoie âprement le "fou" que la véhémence de sa voix a de soudaines fêlures, que sa colère laisse échapper des mots d'une extrême tendresse », ou bien avec André Burger, l'explication du vers 1170, *se vos cornez, n'en mie hardement* : « Si vous cornez, il n'y aura miette de hardiesse », c'est-à-dire que les derniers combattants perdront courage : en le voyant sonner avec ses bras ensanglantés, ils comprendront que Roland lui-même désespère de la victoire… » (*Les deux scènes du cor*, p. 121).

183. *Ne sereit vasselage*. « … si Roland avait sonné avant la bataille, Charlemagne serait arrivé à temps pour protéger ses hommes. Maintenant il est trop tard, il ne faut pas lui faire partager la responsabilité du désastre. Ce ne serait pas un comportement de vassal. » (A. Burger, *op. cit.*, p. 139).

184. *N'ert mais tel home des qu'a Deu juïse*. De qui est-il question ? De Roland, et alors c'est une louange suprême à l'ami ? Olivier passe de la cruauté à la tendresse, de l'ironie à l'admiration, de la colère à la pitié : toute la fin de la laisse est empreinte de tendre émotion. S'agit-il de Charlemagne ? La laisse demeure plus continûment critique. Voir là-dessus J. Bédier dans *Romania*, 1938, t. 64, pp. 224-225.

185. La mort de Roland s'étend sur plus de 600 vers. Olivier meurt frappé par Marganice, tandis que Roland ne mourra que de son effort surhumain pour sonner du cor, sans être touché par l'ennemi. Voir *Cours*…, pp. 223-226.

186. *Ja prist il Noples*. Sur cette affaire de Noples (ou Nobles), il est à rappeler que dans la *Karlamagnussaga* et dans *L'Entrée en Espagne*, l'empereur irrité frappa du gant Roland au visage : trois gouttes de sang seulement apparurent, car le héros était invulnérable (Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 160-161). Mais quelle était cette ville ? Pour P. Boissonnade, Napal ou Nabal à 17 km au nord-est de Barbastre (*op. cit.*, pp. 116-118) ; pour F.

Lot (*op. cit.*, p. 266), Noblejas, à dix lieues au nord-est de Tolède ; Pampelune, selon P. Aebischer (« Noples étant une désignation poétique de Pampelune », *Rolandiana et Oliveriana*, p. 259) ; mais pourquoi pas, demande R. Menéndez Pidal (pp. 160-161), Niebla de Helva ou Novelda de Alicante ? Bref, « les conquêtes de Charles en Espagne, avant le désastre de Roncevaux, ne sont qu'un répertoire de noms fabuleux ; en effet, depuis le XI^e^ siècle au moins, l'épopée française vivait dans un complet esprit romanesque, friand de pays imaginaires ». En allant plus loin, on remarquera que les conquêtes de Charles, réalisées en Espagne ou en Afrique, se réfèrent toutes à des terres dotées de noms extravagants ou fantastiques, mais que, réalisées dans le reste de l'Europe, elles s'appliquent à des noms connus et réels. Selon Menéndez Pidal (p. 161), les conquêtes réelles, défigurées par trois siècles de remaniements, ont échappé à la réalité historique, mais non à la réalité géographique ; les conquêtes faites en Espagne ont été inventées tardivement à une époque où sévissait un goût très prononcé pour l'irréalité. Martin de Riquer (*op. cit.*, p. 23) observe justement : « La géographie de la chanson contient une infime part de vérité et une grande part de fantaisie… »

187. *feindre*. « feindre de faire quelque chose sans la faire », « ne pas la faire », « rester inactif ».

188. *cil adub*. Voir note du vers 1143.

189. *caeignun*. On lira, sur le mot *chaeignon*, l'excellent article de P. Ruelle, « La sémantique de *catenio* > > > *chaeignon* > > > chignon » dans *Les Mélanges Delbouille*, I, pp. 575-585. Évolution phonétique : *catenione* : *chaeignon* > > > *chaaignon* > > > *chaignon* (que l'on trouve encore en moyen français) ; *chaeignon* > > > *chaïgnon* > > > *cheïgnon* > > > chignon (*chaeignon* devient *chaïgnon* comme *paveillon* devient *pavillon*). Évolution sémantique de *chaeignon-chignon* : 1) maille d'une chaîne, anneau ; 2) carcan que l'on met au cou d'un condamné (ou cercle de métal, ou chaîne formant collier – servant ou non à la pendaison) – c'est le sens au vers 1827 du *Roland* – ; 3) nuque ; 4) masse de cheveux relevée sur la

nuque, puis en n'importe quel point de la tête (influence de *tignori*) ; 5) morceau de pain ou de viande (influence de *quignon*), par rapprochement d'un morceau de pain avec la masse arrondie des cheveux.

190. Sur le motif de la plainte *(planctus)* dans les chansons de geste, voir Paul Zumthor, « Étude typologique des *planctus* contenus dans *La Chanson de Roland* », dans *La Technique littéraire des chansons de geste*, Paris, Belles-Lettres, 1959, pp. 219-235.

191. *Li empereres tant mare vos nurrit !* Bédier et Foulet ont compris : « L'empereur vous a nourris pour son malheur, il vous regrettera éternellement ». A. Lenoir, dans son article intitulé « Roland's lament » (*Speculum*, XXXV, 1960, pp. 572-583), traduit : « c'est pour votre malheur que l'empereur vous a nourris ». J.-C. Payen, dans sa thèse *Le Motif du repentir*… (p. 123), propose : « en vain ». P. Le Gentil, commentant à son tour les vers 1860-1861 dans son étude « À propos de la démesure de Roland » (*Cahiers de Civilisation médiévale*, 1968, pp. 203-209) affirme : Roland « ne veut pas dire, je crois, que l'empereur a nourri les barons "pour son malheur", comme l'écrit Bédier ; il ne veut pas dire, comme on l'a aussi suggéré, qu'ils sont morts "par sa faute à lui, Roland". Il déplore que d'avoir été les *nourris* de Charles ait conduit ces parfaits vassaux à une fin tragique ; il déplore que ce soit sous son propre commandement et par suite d'une querelle qui lui est personnelle que pareil malheur se soit accompli ». G. Moignet ne se prononce pas, donnant une traduction ambiguë : « C'est pour le malheur que Charles vous a nourris. »
En fait, il semble que l'on puisse résoudre ce problème si l'on tient compte de l'usage de la particule *mar* dans le *Roland*. Voir note du vers 196. On remarquera que notre exemple entre dans la deuxième série (*mar* + passé simple) et que l'adverbe *mar* est toujours en relation avec le sujet. Il faut donc en revenir à la traduction de Joseph Bédier : « C'est pour son malheur que Charles vous a nourris », il en portera éternellement la douleur et le regret.

192. *a tant rubostl exill*. On reconnaît certes le mot *exil* qui, en ancien français, signifiait : « destruction », « prison », « exil ». Mais qu'est-ce que *rubostl* ? Müller, Clédat, Jenkins l'ont refait en *rubestre*, bien attesté, « rude », « funeste » ; Genin a lu *rubost*, Hofmann *rubostre*, Boehmer *rubustre*, Hilka et Bertoni *ruboste*, toutes formes absentes selon Bédier (*art. cit.*, p. 171) des recueils lexicographiques. Gautier, à lui seul, a proposé trois corrections successives : *oi desertet a tant rubeste exill* (1875), *Oi desertet e mis en grant exill, Hoi es deserte de tanz baruns de pris* (1880). Mieux vaut donc garder *rubostl* et traduire à peu près comme G. Moignet.

193. *pur mei*. On peut comprendre « pour moi » ou « à cause de moi ». Voir Wolfgang G. van Emden, dans *Olifant*, t. I, n° 4, 1974, p. 36.

194. *tenser*. De *tensare* « protéger ». À distinguer de *tencier, tancer* « disputer, quereller » (de *temptiaré*) au vers 2581.

195. Châtiment infamant. Marsile et son neveu avaient eux-mêmes menacé Charlemagne de le priver de son bras droit, *i. e.* de Roland (vers 597, 1195).

196. *tels. C. milie.* Sur cette expression, voir Cl. Régnier, éd. de la *Prise d'Orange*, Paris, 1969, p. 126 : « Nous rappelons les deux emplois de *tel* suivi d'un nom de nombre : 1°) *Tel* peut impliquer une comparaison raccourcie : *Fierabras, AP*, v. 3719 : *S'ils estoient en tel. C. en cel palais listé, / Fuïr nous convenroit par force du régné* (= « cent hommes tels que lui »). 2°) Pour le second emploi, H. Suchier avait proposé : « bien » (wohl), « environ » (ungefähr) dans la *Chançun de Guillelme*, v. 492 ; le *Kristian von Troyes Wörterbuch* traduit de même dans *Yvain* 2443 *tes (nonante*) par « largement » (so gut wie) ; mais Schultz-Gora a nié cette valeur (*Folque de Candie*, III, v. 5108). À juste titre : car dans tous les cas *tel* annonce la conjonction ou le relatif suivant, le subordonnant pouvant n'être que suggéré… »

197. *Ki tint Kartagene al frere garmalie*. G. Moignet traduit : « qui tenait Carthage pour son frère Garmalie ». Sans doute s'agit-il de trois noms propres. Cf. J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, pp. 240-241.

198. *Si calengez e voz mors et voz vies !* J. Bédier et Ch. Samaran avaient remarqué que *voz* devant *mors* résultait de la retouche d'un réviseur. F. Lecoy observe que le *m* de *mors* est lui aussi le résultat d'une retouche et que *mors* a une orthographe aberrante : on attend *morz*. De surcroît, quel sens donner au vers ? Celui de la traduction de Bédier est peu satisfaisant : « et disputez et vos morts et vos vies ». Si l'on conserve ce texte, mieux vaut, avec F. Lecoy, penser que l'auteur a voulu dire : « défendez vos morts », c'est-à-dire « assurez, par votre victoire, une sépulture chrétienne aux compagnons déjà morts ». Mais il semble préférable d'adopter le texte de Ch V7 PLT : *Si calengez e voz cors et voz vies*. V4 offre un texte tout à fait différent : *Si esclarez vos talent et vostre ire*. Voir aussi G.J. Brault, dans *Mélanges… Jeanne Wathelet-Willem*, liège, 1978, pp. 29-30.

199. *car jol vos recumenz !* Mot à mot : « je recommence à frapper pour vous ».

200. *Dehet ait*… Voir la note du vers 1047.

201. *Içe ne di que Karles n'i ait perdut*. Que représente *di ?* F. Michel, qui faisait de *di* un impératif, corrigeait : *Que Karles m'ait perdut*. Mais dans tous les remaniements P, V7 et C, on a toujours *Je ne di* (indicatif) et *n'i ait perdu*. Seul C ajoute un *mais* qui marque l'opposition entre 1959 et 1960 ; ce qui n'est pas nécessaire, car, dans les chansons de geste qui étaient faites pour être déclamées, les inflexions de la voix se substituaient aux signes grammaticaux. Il faut donc comprendre : « Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu ; toutefois, ni à une femme ni à une dame de ta connaissance tu ne te vanteras, dans le royaume dont tu étais originaire, que tu m'aies enlevé la valeur d'un denier, ni causé de dommage à moi ni à autrui. »

202. *Gesir adenz. Adenz* (de* *ad dentes*) : « face contre terre ».

203. *li marchis* (630). Roland était marquis, *i.e.* préfet de la marche de Bretagne. C'était un titre important : le marquis avait pratiquement tous les pouvoirs dans une marche, une province frontière.

204. *Par mi le cors hot une lance ferut.* Voir J. Bédier, « De l'édition *princeps* de la *Chanson de Roland* aux éditions les plus récentes », 2e article, *Romania*, 1938, t. 64, p. 206. Dans le ms O, où le deuxième hémistiche est gratté, le réviseur a écrit sur l'espace gratté : *ot lance ferut ;* puis, au-dessus de la ligne, il a mis *h* devant *ot* et *une* entre *ot* et *lance*. Les autres manuscrits présentent les textes suivants :

V4 de lance son feru

C o lances mes cossuz
V7 ai trois espiez feruz
P sui en. VII. lieus ferus
L de .IIII. espiez feruz

Reconstitutions : od lance sui feruz (Jenkins, Hilka)
de lance sui ferut (Hofmann, Bertoni).

205. Il s'agit d'armes de jet, armes de lâches ; l'auteur joue sur leur forme exotique.

206. *E fist la chartre.* Quel est le sujet de *fist la chartre ? Li ber Gilie*, comme le disent V4, les versions du ms. de Paris, de Conrad et du Stricker ? *Chartre* désignerait la chronique du pseudo-saint Gilles. Ou bien est-ce Dieu ? « On aurait donc là une allusion au miracle de la chartre céleste, et la scène du miracle serait placée à Laon ».
Précisons que saint Gilles vécut deux cents ans avant Roncevaux, mais qu'une *Vita sancti Egidii* (fin du x^e^ siècle) fait de lui un contemporain de Charlemagne ; un ange l'aurait transporté à Roncevaux et lui aurait donné l'ordre d'en faire le récit. Le saint rédigea donc un document, mais non point la geste, document que l'auteur de la *Chanson* n'affirme pas avoir vu.

207. *Rollant mis niés.* Sur les liens entre Charlemagne et Roland, sur l'importance du lien entre l'oncle et le neveu, qui reflète un état ancien, voir l'article de Reto R. Bezzola, « Les neveux », dans *Mélanges Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, t. I, pp. 89-114.

208. *Veillantif.* C'est le surnom que se donne l'auteur d'*Aucassin et Nicolette* (vers 2). Voir notre éd., Paris, GF, 1984.

209. Vers très importants qui éclairent aussi bien Roland que la personnalité du poète : la principale qualité d'un chevalier, c'est d'être un bon vassal, c'est la fidélité active au suzerain. L'appartenance à l'aristocratie ne suffit pas à faire d'un homme un bon chevalier.

210. *Joes = jo les.*

211. *les ad asols.* Jugeant que la laisse CLXIII était consacrée au seul Olivier, les éditeurs et commentateurs ont corrigé en *l'ad asols*, d'après P, T, L, C et V7. Mais, demande Bédier, faut-il corriger ? Turpin bénit d'abord les dix pairs retrouvés, puis, une fois que Roland a rapporté le corps d'Olivier, il les absout.

212. *del val de Runers.* Selon H.E. Keller (*Autour de Roland*, p. 150), « il n'y a pas de doute que cet hydronyme représente une déformation du latin *Rhodanus.* Cela signifierait que Renier est duc de la marche de la vallée du Rhône, marche évidemment du côté de Girard de Roussillon, sur la rive gauche du Rhône et donc opposée aux domaines de Charles ».

213. *Cruisiedes ad ses blanches mains.* Voir l'article de Ph. Ménard, dans *Mittelalterstudien. Erich Köhler zum Gedenken*, Heidelberg, 1984, pp. 193-205. La posture de Turpin pourrait avoir quelque chose de régional (Normandie, Ouest) ; elle signale que le gisant tient à mourir en chrétien et se déclare fidèle à Dieu.

214. *De bon aire.* C'est notre adjectif *débonnaire*, qui a évolué ainsi : 1) de bonne race, noble ; 2) noble de caractère, généreux, bienveillant, bon ; 3) trop généreux, faible de caractère.

215. *prophete.* Ce mot ne s'applique pas seulement à des personnages qui annoncent l'avenir. Voir Alain de Lille, *Distinctiones* (*Patrologie* de Migne, t. 210, col. 912) : « *Propheta dicitur sapiens a Deo instructus, unde Dominus ad Abimelech de Abraham dixit : Nunc igitur redde viro suo uxorem, quia propheta est* ». *Prophète* signifie « homme de Dieu ». Voir J. Bédier, *Commentaires…*, p. 307.

216. *Dun arcbaleste ne poet traire un quarrel.* Bien que J. Bédier ait corrigé en *plus qu'*, on peut garder *dun (dunt, dont*, de **deunde*) et comprendre « à l'endroit d'où… ».

217. *Quatre perruns.* Ce sont des bornes qui marquent la limite entre la chrétienté et le monde païen. Voir J. Bédier, *Commentaires…*, pp. 308-310.

218. *e de grant vasselage.* Il s'agit d'un Sarrasin qui a feint d'être mort et s'est souillé le visage et le corps de sang pour pouvoir s'emparer de la personne et des armes de Roland. Qu'a voulu mettre en évidence le poète par l'expression *de grant vasselage ?* Faut-il être d'un courage exceptionnel pour oser s'approcher de Roland, même mourant ? Ou bien insiste-t-il sur le dévouement vassalique du Sarrasin qui, pour assurer le triomphe de son suzerain, cherche à s'emparer de la personne et de l'épée de Roland, bras droit de Charlemagne ?

219. *En cel tireres.* Infinitif substantivé, avec la marque du cassujet.

220. Sur le regret de Durendal, voir notre *Cours…*, pp. 56-59. Il ressort de ce passage que c'est la rencontre de Roland et de Durendal qui est à l'origine de prouesses exceptionnelles. Ce que le poète a voulu suggérer, c'est que, sans Roland, Durendal n'accomplit plus d'exploits extraordinaires et que, sans Durendal, Roland n'eût pas été le chevalier modèle que les gens du Moyen Âge admiraient.

221. *ne briset ne n'esgrunie.* L'épée de la Chrétienté, dont la tâche ne sera jamais achevée, ne peut se briser.

222. À remarquer que c'est Guillaume le Conquérant, et non Charlemagne, qui a conquis l'Anjou, la Bretagne, l'Angleterre et l'Écosse.

223. *sa cambre.* La « chambre » contenait les trésors des princes. Manière de dire que l'Angleterre constituait au XI^e^ siècle le trésor de Charlemagne.

224. Nouveau témoignage du culte des reliques aux XI^e^-XII^e^ siècles.

225. *lo guant.* « Par un geste non liturgique, mais tout féodal, il (Roland) tend son gant vers Dieu, en signe qu'il lui rend le fief qu'il a reçu de lui, le fief du martyr sans doute et de la bonne mort, et qu'il s'abandonne tout entier à son seigneur. Il y a dans cette invention une hardiesse étrange, en ce que saint Gabriel prend en effet le gant… » (J. Bédier, *Commentaire…*, p. 313). C'est une manière de demander pardon à Dieu comme le fait le vassal

qui a offensé son seigneur. Voir W.M. Hackett, « Le Gant de Roland », dans *Romania*, t. 89, 1968, p. 255.

226. *Veire Patene.* Nous avons ici un motif prisé, le credo épique de la prière du plus grand péril. *Patene, paterne*, du latin *paternus*, ici adjectif substantivé. Reprise du rituel des agonisants *(Ordo commandationis animae) :*
« Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti Danielem de lacu leonum.
Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti tres pueros de camino ignis ardentis.
Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti Lazarem de monumento ».
Sur la prière épique, lire les articles de J. de Caluwé, « La Prière épique dans les plus anciennes chansons de geste françaises », *Olifant*, t. 4, 1976, p. 4-20, et « La Prière épique dans la tradition manuscrite de *La Chanson de Roland », La Prière au Moyen Âge, Senefiance*, t. 10, 1981, pp. 147-186 ; Jean Garel, « La Prière du plus grand péril », *Mélanges Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, p. 311-318 ; E.R. Labande, « Le Credo épique. À propos des prières dans les chansons de geste », *Mélanges Clovis Brunel*, Paris, 1955.

227. *Seint Gabriel* assiste le roi Charles ; c'est l'ange des bonnes nouvelles qui annonça à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste, à Marie l'Incarnation, et qui apporte à tout chrétien la nouvelle de sa mort prochaine, de sa naissance à la vraie vie. Cf. J. Bédier, *Commentaire*..., p. 311.

228. *Cherubin.* Ce nom collectif devient le nom d'un ange parmi les plus grands. Il désigne un des neuf chœurs des anges, qui sont : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges, Anges.

229. *E seint Michel del Peril.* Voir la note du vers 1428. Le vainqueur de Satan soutient les hommes dans leur dernier combat : il guide leurs âmes vers le Paradis.

230. *U estes vos, bels nies.* Sur le motif *Ubi sunt*, appelé à un grand succès pendant tout le Moyen Âge en latin et en français, voir E. Gilson, « De la Bible à Villon », *Les Idées et les Lettres*, Paris, 1932, pp. 9-30.

231. *tiret sa barbe.* Sur la signification de ce geste, voir la note du vers 48. Pour exprimer ce geste, on utilisait : *tirer, traire* ou *detraire la barbe.* « Ce n'est que lentement entre le XII^e^ et le XVII^e^ siècle que *tirer* élimine *traire*… Si l'on examine les plus anciens emplois de *tirer*, on trouve : *tirer la barbe, tirer les cheveux* (XI^e^ s.), *tirer les rênes* (XII^e^ s.) en parlant du cheval ou du cavalier, *tirer une courroie, une corde* « tendre fortement » (XIII^e^ s.), *tirer à soi, tirer à sa cordelle* (XIII^e^ s.), *tirer une flèche* (XIII^e^ s.), *torturer* (XIII^e^ s.) qui paraît être un hapax.
Ainsi il semble qu'on ait, d'une part, le terme général *traire* au sens de « mouvoir un objet vers le sujet en opérant une traction » ; d'autre part, un terme spécifique *tirer* au sens d'« opérer une traction au moyen d'un "trait" : une corde, une courroie, les rênes d'un cheval, la corde de l'arc, les câbles de la torture, les cheveux ou la barbe (qui sont bien comme une sorte de corde sur laquelle on tire).
Par la suite ce type particulier de traction – qui est d'ailleurs le plus fréquent et quasi général – se sera substitué au générique en en assumant les sens » (Pierre Guiraud, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967, p. 175).
Il convient d'opposer les formules « tirer sa barbe », qui marque un état d'âme douloureux, et « tirer la barbe » (à quelqu'un), qui exprime la volonté d'offenser. Cf. S. Vatteroni, dans *Studi Mediolatini e Volgari*, t. 31, 1985, pp. 191-203.

232. *e lur lige seignurs.* Peu à peu s'était répandue, avant la fin du IX^e^ siècle, la pratique de faire hommage à plusieurs seigneurs afin d'accroître ses bénéfices. Du coup, si deux seigneurs d'un même vassal se trouvaient en conflit, celui-ci pouvait se comporter comme s'il n'était lié à aucun. Aussi chercha-t-on des moyens de remédier à la dissolution du lien

vassalique. Ici, l'on servait en priorité le seigneur dont on tenait le bénéfice le plus important ; là (par ex. en Italie), celui envers qui on avait pris le premier engagement. En France, se développa la *ligesse* (vers le milieu du XI^e^ siècle) qui distinguait parmi les seigneurs celui qu'il fallait servir *intègre* (entièrement) et *contra omnes* (contre tous hommes). Le mot *ligius* (à rapprocher de l'allemand *ledig*, libre) s'appliqua d'abord au *dominus*, au seigneur (n'est-ce pas le cas dans le *Roland* ?), puis passa au vassal *(homo ligius, ligius miles)*, à l'hommage, au fief. Mais bientôt s'engagea le même processus que pour l'hommage simple, et l'on se mit à faire plusieurs hommages liges.

233. *lion.* J. Bédier (*Commentaire*, p. 313) se demande : « Que viennent faire ici des lions ? Il n'y a jamais eu de lions dans les Pyrénées, et le poète ne l'ignorait pas sans doute. Je ne vois qu'un moyen d'écarter la bizarrerie, et c'est de rappeler les formules liturgiques où le lion et le dragon sont les types du Démon et de l'Enfer : *« Non se ei opponat leo rugiens et draco devorans, miserorum animas raperéconsuetus…* » ; « *Libéra eas animas de ore leonis* ». C'est Satan que Charlemagne veut désigner, ou bien les démons, car le pluriel se rencontre aussi dans les textes ecclésiastiques ; ainsi, dans une prière attribuée par un récit antique à saint Joseph mourant : « *Neque irruant in me leones* ». L'usage, aujourd'hui subsistant, de veiller les morts n'a pas d'autre raison d'être que de les préserver des démons ». Voir aussi les *Distinctiones* d'Alain de Lille (*Patrologie latine* : de Migne, t. 210) : « *Leo dicitur diabolus, quia, sicut leo circuit quaerens quem devoret, ita diabolus ; unde in Psalmo : conculcabis leonem et draconem* ».

234. *esquier ne garçun.* L'écuyer était un *valet* destiné à exercer près du seigneur un certain nombre de fonctions. Si, pendant le Haut Moyen Âge, les écuyers sont sur le même plan que les *garçons* et les petites gens qui combattent à pied (sur le champ de bataille de Roncevaux, Charlemagne demande de veiller sur les morts, afin que les bêtes sauvages n'y touchent pas, *non plus que les écuyers et les garçons*), on assiste, vers la fin du XI^e^ s., à un relèvement de leur condition : ce sont des apprentis-chevaliers pendant cinq ou sept ans, mais on s'efforce d'accentuer la différence entre

le chevalier et l'écuyer, ce qui explique le proverbe : *Escuiers est envieus.* Leurs tâches touchent à tous les domaines de la vie féodale. Valets de chambre, ils réveillent leur maître, l'aident dans sa toilette et à s'habiller. Valets d'écurie, ils pansent, harnachent, présentent les chevaux, ils dressent les jeunes montures. Valets de table, ils servent le pain, la viande, les venaisons, le vin ; ils vont au-devant de l'étranger qu'ils débarrassent de ses armes. Valets de chasse, ils préparent les épieux et les coutelas, dressent et entretiennent chiens de chasse et faucons, accompagnent le seigneur. Valets d'armes, ils reçoivent une forte éducation militaire : chargés du bon entretien des armes offensives et défensives de leur maître, ils s'initient à l'escrime au bâton sous la conduite d'un vieux serviteur ou d'un de leurs aînés ; ils suivent leur maître à la guerre : en principe, ils ne participent pas au combat ; ils tiennent en réserve ses armes, des lances et des boucliers (ils sont *armigeri, scutiferi, scutarii*), ils l'aident à s'armer : dans les *Continuations de Perceval*, Guiromelant, debout sur un tapis, se fait armer, s'appuyant sur deux chevaliers et des valets, cependant que des écuyers, à genoux, lui lacent ses chausses de fer ; ils conduisent le cheval à la bataille ; en réalité, ils participent très souvent à la mêlée.

235. *De cels d'Espaigne unt les escloz truvez.* Le sens donné par J. Bédier et G. Moignet n'est pas satisfaisant. Le tour *turner le* (ou *les*) *dos* est bien connu, proche du latin *terga vertere ;* mais, dans notre texte, il faut comprendre : « les chrétiens ont fait que leurs adversaires leur ont tourné le dos ». Pourquoi, d'autre pan, *unt lur* et non *lur unt* ?
Les autres manuscrits présentent des textes suivants :

V4 De cil d'Espaigne ont les cobles trover
P Des Sarrazins ont les esclos(* trace, piste…) mirez
L Des Sarrazins le bruit oïr poez.
T De païens ont touz les clos trouvez

D'après ces vers, on peut retrouver le texte premier :
De cels d'Espaigne ont les esclos trovez
Leçon de Th. Müller, dès 1863, que Bédier a peut-être eu tort de rejeter. Sven Sandqvist pense qu'il faut conserver la leçon de O (*Romania*, t. 99,

1978, pp. 435-436).

236. *Car li soleilz est remés en estant.* On retrouve ici le miracle que fit Dieu pour Josué, poursuivant les Amoréens (*Josué*, 10, 13). Les Francs bénéficient d'un miracle, tandis que les païens recourent au pouvoir de l'argent. Voir Joël Grisward, « L'or corrupteur et le soleil arrêté ou la substructure mythique de *La Chanson de Roland* », *Georges Dumézil. Cahiers pour un temps*, Paris, Centre Georges Pompidou, éd. Pandora, 1982, pp. 257-270 ; et notre *Cours*, pp. 182-185.

237. *Sebre.* Le *Sebre* qui joue un rôle essentiel dans cette péripétie est la forme catalane du mot *Ebre.* Mais Paul Aebischer a bien montré (« Les graphies toponymiques de Sebre et Balaguet de *La Chanson de Roland*, Ms. Digby », dans *Le Boletin de la Real Academia de Buenos Letras de Barcelona*, 28, 1959-1960, pp. 185-209) que cette forme est connue seulement dans la région située entre Lérida, Girone, Barcelone et en Septimanie. L'article *s*, issu de *ipse*, n'était employé que dans une zone restreinte, en recul partout devant *ille. Sebre* n'était pas employé dans le bassin moyen et le bassin supérieur du fleuve.
P. Aebischer en conclut que le poète a sans doute visité la région de Balague-Lérida-Saragosse. Mais alors pourquoi a-t-il situé Saragosse sur une montagne (v. 6), ce qui est une contre-vérité ? Peut-être parce qu'il a voulu faire de la ville une place forte poétiquement imprenable et qu'il avait besoin d'une assonance en *-aigne ;* peut-être aussi parce que montagne avait le sens espagnol de *tierra cuberta de bosque o de matorral* (A. Roncaglia, dans les *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, Modena, 1959, II, pp. 629-640).

238. *barge.* « canot ». Voir G. Gougenheim, « Notes sur le vocabulaire de Robert de Clan et de Villehardouin », *Études de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, Picard, 1970, p. 312 : Villehardouin « emploie les expressions *la barge de sa nef* (121), *les barges des nés* (218) qui montrent que des barges étaient affectées aux nefs et dépendaient d'elles ».

239. *herberger.* Ce verbe qui, pour Robert de Clari, signifie « cantonner », s'applique, dans *La Chanson de Roland* et dans Villehardouin, à toute façon de se loger et signifie « camper » aussi bien que « cantonner ». Cf. Gougenheim, *op. cit.*, « herbergier, logier », pp. 315-320.

240. *en la terre deserte.* A. Burger (*Turold, poète de la fidélité*, Genève, Droz, 1977, p. 105) propose de corriger selon le manuscrit V4 : *entre Seybre e Valterne*, ce qui est géographiquement plus juste.

241. *Joiuse.* « Joyeuse ». Selon Rita Lejeune (*art. cit.*, pp. 153-154), « à l'origine l'adjectif *joieuse* appliqué à l'épée de Charles avait sa signification traditionnelle. Arme joyeuse, arme procurant de la joie, non seulement parce qu'elle est un instrument d'élite dans les mains du guerrier, mais parce qu'elle est belle, scintillante » (cf. vers 2990). Ensuite, on a apparenté *joiose* à *joiel*, joyau, comme il apparaît dans la laisse CLXXXIII.

242. *Par avisiun.* Le troisième rêve est sans ambiguïté : il annonce le choc des armées païennes et chrétienne, le duel des deux empereurs, Baligant le lion et Charles.

243. *un altre avisiun.* Dans le quatrième rêve, c'est le jugement de Ganelon, le *brohun* enchaîné, que viennent réclamer et défendre ses parents (*De ses parenz. XXX. ki od lui sunt, 3766), .XXX. urs* dont chacun *parolet altresi cum hum* (2559-2560). Thierry, *li veltres*, se mesure en combat singulier avec Pinabel, *le greigneur* des ours. Ainsi, les quatre rêves annoncent quatre sommets de *La Chanson de Roland :* la désignation de Roland et des pairs à l'arrière-garde, les premières batailles de Roncevaux, l'arrivée de Baligant et son duel avec Charles, le jugement de Ganelon.

244. *vint uns veltres a curs.* Dans O, nous lisons : *De sun paleis vers les altres acurt.*
Ailleurs, l'adversaire de l'ours serait un ours :

> P Lez un palais, par grant aatison(* avec ardeur),
> En cort uns autres, plus irez d'un lyon,
> Entre les ors, par merveilloz randun(** impétuosité),
> Prent le greignor, cui qu'an poist ne cui non.

L Es vos un autre, plus irié de leon.
Ch V7A tant e vus un autre en un landun
Et descendoit del grant palais Karlon.
V4 fait cavalier seul :
Desuç paleis vit un ventre recors.

Sans doute faut-il penser, étant donné que nous avons *ventres* en V4 et *autres* dans P, que l'original portait *vautres.* Et c'est dans ce sens que l'on a corrigé le second hémistiche du vers :

L. Gautier : vint uns veltres plein curs.
Jenkins, Bertoni : vint uns veltres a cors.
Müller, Hilka : vint uns veltres le curs.

245. Sur le bris des idoles par les païens eux-mêmes, scène traditionnelle qu'on retrouve dans *Le Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel, voir P. Bancourt, *op. cit.*, pp. 406-415 : « … la représentation des idoles sarrasines était en relation avec l'iconographie de la fin du XI^e^ et du XII^e^ siècles. Dans le même ordre d'idées, on peut poser l'hypothèse que le culte rendu aux idoles sarrasines correspond, en partie au moins, à celui qui était effectivement rendu aux statues des saints ».

246. *le faillirent.* Aucun texte ne permet de confirmer *le faillirent* auquel il faut, selon Bédier (art. de *Romania*, 1938, p. 179), préférer *li faillirent.*

247. *Eschiez e barges e galies e nefs.* Les *eschiez*, du norrois **skip*, sont les barques. Les *galies* ou *galées*, qui peuvent être mues à la fois à la rame et à la voile, sont les navires de guerre par excellence ; elles sont plus rapides et plus maniables que les *nefs.* Les *nefs* servent essentiellement de transports. Voir Gougenheim, *op. cit.*, pp. 311-313.

248. *navilie (navie, navile)* désigne la flotte au sens matériel du terme, au contraire *d'estore* qui s'applique non seulement aux vaisseaux, mais aussi à l'ensemble à la fois matériel et moral des hommes et des choses. Plus abstrait que *navilie, estore* peut se traduire par « expédition ». Voir G. Gougenheim, *op. cit.*, pp. 311-315.

249. *Siglent a fort e nagent e guvernent.* Sur l'évolution de *nager* « ramer », voir G. Gougenheim, *Les Mots français dans l'histoire et dans la vie*, Paris, Picard, t. I, 1962, pp. 268-271. Ce verbe, issu du latin *navigare*, a signifié jusqu'au XVI^e^ siècle « aller en bateau » et quelquefois a le sens de « ramer » qui s'est conservé dans quelques locutions modernes comme *nager sec, nager de long*. Pourquoi, aujourd'hui, *nager* signifie-t-il « se soutenir dans l'eau » ? Parce que le verbe qui exprimait cette idée *noer, nouer* (de *natare*) était en collision homonymique avec *noer, nouer* (de *nodare*) « faire un nœud ». Pour éviter une équivoque, on a eu tendance, dès le XV^e^ siècle, à remplacer *nouer* par *nager* qui, dès lors, avait deux sens : 1) « naviguer » ; 2) « se soutenir dans l'eau ». Aussi, pour le premier sens, a-t-on emprunté au latin *naviguer*, concurrencé d'abord par la forme *naviger*.

250. *Suz un lorer.* Le laurier était au Moyen Âge l'arbre d'Apollon, le symbole de la gloire littéraire et artistique, de l'immortalité, de la vérité et de la vertu, l'attribut des triomphateurs. Voir notre *Villon : ambiguïté et carnaval*, Paris, Champion, 1992, pp. 183-184.

251. *L'un Clarifan et l'altre Clarïen.* Il s'agit d'un de ces couples épiques, liés par la même syllabe initiale, comme Gérin et Gérier, Basan et Basile.

252. *Maltraïen.* « Celui qui endure le mal », ce qui peut désigner soit son état actuel (résistant), soit l'état qui lui est promis. Sur ces noms de Sarrasins commençant par *Mar-* ou *Mal-*, voir notre article « Note sur les noms des Sarrasins dans *La Chanson de Roland* », *Revue des langues romanes*, t. 91, 1987, pp. 91-93.

253. *le guant… le bastun…* Voir note du vers 247 : ce sont des symboles de l'autorité, déléguée ici par Baligant à Marsile.

254. *Passent. X. portes, traversent .IIII. punz.* Voir J. Ribard, *op. cit.*, p. 32 : « Ainsi se manifeste une sorte d'attirance réciproque, de connivence secrète, entre le *dix* et un de ces nombres -lé *quatre-* qui portent en eux le signe même de la dualité. »

255. *Caitifs.* C'est notre *chétif*, dont le sens premier était « captif, prisonnier » ; de là, l'acception de « malheureux », « misérable » ; enfin, par restriction sémantique, « de faible constitution », « d'apparence faible ».

256. *Al perrun.* Ce *perron* est une borne dont se servaient les cavaliers pour monter à cheval ou pour en descendre.

257. *recreantise.* « impuissance ». Voir la note du vers 393.

258. *n'ad rei qu'il prist a un enfant. Preisier qqun a un enfant,* « accorder à qqun la valeur d'un enfant », « ne pas accorder la moindre valeur ».

259. *tut esfreé.* Le vers tel qu'il apparaît dans les éditions de Bédier et Moignet, *A l'amiraill en vunt esfreedement*, a le double inconvénient d'être faux (4 + 7) et de présenter une assonance aberrante (*-ent* dans une laisse en *é.*). Si l'on observe le ms. (f° 50 r°), on s'aperçoit que *dément* est d'une main secondaire. Il faut donc lire *esfreé* et admettre qu'un mot a été sauté, soit *tut* que nous lisons dans V4 et Ch, soit *moût* qui se trouve dans V7.

260. *drut.* Ce mot, qui désigne le vassal, le familier qui jouit de toute la confiance de son roi et qui a été transposé dans le registre amoureux, comporte une nuance de dépendance. Voir A. Grisay, G. Lavis, M. Dubois-Stasse, *Les Dénominations de la femme dans les anciens textes littéraires français*, Gembloux, Duculot, 1969, pp. 151-15 ; voir aussi E. Benvéniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Paris, 1966, pp. 298-301, et *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. I, Paris, pp. 104-110.

261. *L'aunade.* L'assonance est fausse ; aussi certains corrigent-ils le second hémistiche en : *tutes mes oz aün*.

262. Pour ce vers inintelligible dans le manuscrit, on a proposé, entre autres, les corrections suivantes : *Ma tere tute e mun règne vus rént* (Gautier), *Trestute Espaigne ici quite vus rent* (Stengel), *Mes teres tutes ici quites vus rent* (Hilka, Bertoni).

263. *descent.* Graphie anglo-normande de *desceint ;* voir au vers 2160 *tut plens* pour *tut pleins*, et J. Bédier, *Commentaire*, p. 228. Mais le même

Bédier renonce à cette explication dans *Romania*, 1938, p. 195, et semble se rallier soit à *Li reis se dresce*, soit à *Li rets se lieve*.

264. *Cum en Espaigne venis* [a] *mal seignur.* Voir notre *Cours*, p. 38 ; H. W. Klein dans *Festschrift Kurt Baddinger zum 60. Geburstag*, Tübingen, Niemeyer, 1979, pp. 258-265.

265. *E. Hungre.* Se rappeler qu'en Hongrie, où le duc Geisa (mort en 997) s'est fait baptiser, c'est seulement sous son fils le roi Etienne I^{er} (997-1038) que le christianisme l'emporte, et encore, après sa mort, une vive réaction païenne se produit-elle, définitivement brisée vers 1060.

266. *E Hungre et Bugre.* Les Hongrois et les Bulgares, tantôt dans un camp, tantôt dans un autre. Les souvenirs de leurs incursions en Europe occidentale se mêlaient à ceux de leurs démêlés avec les Croisés. Voir P. Bancourt, *op. cit.*, p. 27.

267. *Califeme.* Selon H. Martin, dans *VIII Congreso de la Société Rencesvals*, pp. 321-325, c'est l'écho d'une tradition arabe, concernant la California, île orientale peuplée d'Amazones.

268. *en exill. Exil* signifiait en ancien français : « exil », « prison », « destruction », « mort ».

269. *aluee* (quatre syllabes), de **adlocata*, « placée » ; *enfuïe*, forme anglo-normande de *enfoïe* « enfouie ».

270. *piment.* Vin aromatisé.

271. *galazin.* Fabriqué à Galaza en Cilicie, ou à Galata, faubourg de Constantinople.

272. *nen est fins que t'en alges.* « Il n'est pas question que tu t'en ailles. » Voir J. Bédier, « Remarques », dans *Romania*, t. 64, 1938, p. 229, et *Roman de Thèbes*, vers 119 : *Car il* (Eteocle) *set bien qu'encontre sei*, / *Sis frère* (Polynice) *a pris la fille al rei / Et par la force a ceus de la, / cuide ravoir l'onor de ça* (Thèbes) / *Mais il n'est fins de la lui rendre.*

273. *Ki par soleil sa clartet n'en muet.* Le copiste a écrit *muet* sur la ligne à la place d'un autre mot qui a été gratté. Hofman a proposé de remplacer *muet* par *esconset*, à l'exemple de V4 où l'on a *non asconde.* Ce que la lecture ultra-violette a confirmé puisque Samaran a vu apparaître les premières lettres *esc* ou *est.* Ainsi nous retrouvons un décasyllabe régulier et une assonance féminine correcte.

274. *Jozeran de Provence.* Pour H.E. Keller, *Autour de Roland. Recherches sur la chanson de geste*, Paris, Champion, 1989, p. 45-48, il s'agirait de l'archevêque Joscelin de Soissons, le plus important conseiller ecclésiastique de Louis le Gros et de Suger.

275. *rendre.* Faut-il corriger en *vendre* d'après les manuscrits V4, P et T ? C'est ce que conclut Bédier dans « De l'édition princeps de *La Chanson de Roland* aux éditions les plus récentes », *Romania*, t. 64, 1938, p. 191.

276. *Rabel et Guineman.* Selon H.E. Keller, *op. cit.* p. 48, ce serait le corégent de Suger, Raoul de Vermandois, dédoublé par le copiste.

277. *es lius Oliver et Rollant.* Voir G. Gougenheim, *op. cit.* p. 310 : « J. Bédier traduit : « Soyez aux postes de Roland et d'Olivier. » Lucien Foulet interprète *es lius* par *à la place de.* Nous pensons que ces deux traductions sont peu exactes. *Postes* de J. Bédier pourrait se dire de places dans un combat défensif. Mais Charles se rend à la rencontre des Sarrasins. *À la place de* de Foulet laisserait croire à un remplacement. Or ils occupent simplement les *places* laissées vides par la mort en tête de l'armée. C'est le mot *place*, au pluriel, qui correspond le mieux, à notre avis, au sens du texte. »

278. *Ki plus poissent en camp.* Le tilde qui surmonte *l'e* de *poissent* est secondaire ; il convient de lire *Suz ciel n'adgent ki plus poisset en camp* qui est la graphie que nous avons aux vers 1598 *(Beste nen est ki poisset cuire a lui)* et 1993.
Pour le poète, aux vers 3049 et 3050 *(camp)*, il n'y a pas d'assonance du même au même (J. Bédier, *Remarques*, p. 230).

279. *de multes cunoisances.* « Ces *connaissances* ne sont pas, à proprement parler, des armoiries. Les écus (ou les *targes*, qui n'en diffèrent pas) peuvent être dits *escuz de quarters* (v. 3867), c'est-à-dire « écartelés », ou *listés* (v. 3150), c'est-à-dire bordés de pièces de renfort ou d'ornement, parfois de morceaux de cristal ; ils peuvent être peints à couleurs plates, blanc (v. 3465), azur et blanc (v. 1557), vermeil et blanc (v. 1299), vermeil et azur (v. 1600), ou peints *aflurs* (v. 1810 ; cf. v. 3361), c'est-à-dire parés de décorations qui annoncent le diapré du blason : ce ne sont pas encore les pièces et les meubles, les fourrures et les émaux, tels que les déterminera un jour l'art héraldique. » (J. Bédier, *Commentaire*…, p. 315).

280. *l'orieflambe.* Cette *oriflambe* n'a rien à voir avec l'or : c'est la traduction en langue vulgaire du terme latin *aurita flammula*, « bannière entaillée » (littéralement « petite flamme oreillée »). Voir André Burger, « Oriflamme », *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag, 18 Mai 1968*, 2, Tùbingen, Max Niemeyer, 1968, p. 357-362. « Il ne s'est jamais agi d'une bannière en étoffe dorée, mais, au contraire, d'une bannière de couleur rouge ; elle avait appartenu aux comtes du Vexin, région immédiatement au nord de Paris, laquelle, en 1077, passa sous l'administration des abbés de Saint-Denis et devint, par là même, indirectement un domaine royal. Mais ce ne fut que le 3 août 1124, alors que Suger […] était déjà abbé de Saint-Denis, que l'ancienne bannière des comtes du Vexin devint connue d'un public plus large. Car Suger avait fait en sorte que son roi, Louis VI le Gros, vînt à Saint-Denis pour que celui-ci, béni par l'abbé, prenne la bannière sur le maître-autel et la porte au cours du conflit armé qui l'opposait à l'empereur germanique Henri V et au roi anglais Henri I^er^. » (H. E. Keller, *op. cit.*, p. 82).

281. si *aveit num Romaine.* Selon H.E. Keller, *op. cit.* p. 82, Suger, avant la Deuxième Croisade, « réussissait à persuader le roi Louis VII le Jeune, le 11 juin 1147, en présence de toute la famille royale, y compris sa femme Aliénor d'Aquitaine, de recevoir la bannière, des mains du pape Eugène III en personne ; celui-ci la relevait du maître-autel de l'abbaye de Saint-Denis pour la remettre personnellement au roi. Cet événement explique pourquoi

l'auteur de *La Chanson de Roland* peut dire que la bannière avait d'abord appartenu à saint Pierre et s'était appelée *Romaine*, mais que, à partir du cri de ralliement français, elle prit le nom de *Monjoie.* »

282. *Niniven.* Le roi de Ninive *(Jonas* II et III) fut épargné par Dieu pour s'être soumis à sa volonté.

283. *Les .III. enfanz tut en un fou ardant.* Nabuchodonosof fit jeter dans un bûcher trois Juifs, intendants de la province de Babylone, qui en sortirent indemnes.

284. *Uns Sulians.* Ce Syrien est conforme au rôle historique d'informateur et d'espion que jouaient souvent les Syriens aux côtés des Musulmans.

285. *La guige*, ou *guiche*, se compose d'une longue courroie fixée par un rivet à l'intérieur de l'écu, près du sommet et à droite, et d'une attache plus courte accompagnée d'une boucle, fixée sur la gauche. Le guerrier peut ainsi régler la longueur de la guige autour du cou. Elle fut utilisée très tôt par les Normands et les Anglo-Saxons, car elle facilite l'usage du bouclier et libère les mains du combattant. C'est à la *guige* qu'il est fait allusion quand nous avons au v. 713 *Escuz as cols*.

286. *uns tinels.* À l'origine, bâton pour porter les seaux ; puis : massue. Voir J. Wathelet-Willem, « Quelle est l'origine du tinel de Rainouart ? », *Boletin de la real Academia de Buenos Letras de Barcelona*, t. 31, 1967, pp. 355-364.

287. Sur le portrait de Baligant, voir A. Moroldo, « Le portrait dans la chanson de geste », *Le Moyen Âge*, t. 86, 1980, p. 347-419, et t. 87, 1981, p. 5-44.

288. *Malpramis.* Encore un nom signifiant : « mal promis », « voué au malheur ». Cf. J. Bédier, *Romania*, t. 64, 1938, p. 241-242.

289. *Butentrot.* Th. Müller et P. Meyer pensaient que c'était le défilé de *Podandos* que les hommes de la Première Croisade traversèrent après la bataille de Dorylée, entamant leur marche vers Antioche et Tarse (été 1097).

Dès 1837, Fr. Michel proposait *Butintro* en Epire, juste en face de Corfou, et J. Bédier affirmait : « Pour nous, il nous suffit de constater que l'auteur de *La Chanson de Roland* a pu connaître et employer le mot *Butentrot* sans que les Croisés de l'an 1097 y aient été pour rien. » H. Grégoire et R. de Kayser, dans leur étude sur « *La Chanson de Roland* et Byzance » (dans *Byzantion*, XIV, 1939, p. 265-315), nous ont appris que le Butintro d'Epire avait été le fait d'exploits normands dès 1081 : Robert Guiscard rejoint son fils Bohémond qui vient de prendre la ville, et les deux chefs vont, par terre et par mer, marcher sur Durazzo.

290. Sur tous ces noms, voir notre article cité à la note du vers 2671, et le livre de P. Bancourt.

291. *Turcs.* Ce nom désignait tous les nomades du Nord de l'Islam, fussent-ils des Tibétains, des Mongols, des Slaves ou des Varègues.

292. *Pinceneis.* Les Petchénègues, des Turcs devenus des troupes auxiliaires et passant pour de cruels persécuteurs des chrétiens, et en particulier des compagnons de Pierre l'Ermite. Voir J. Bédier, *Commentaire*, p. 51.

293. *gemmees.* J. Bédier (*Remarques*, p. 157) proposait de lire *girunees* (de *Girona*, Gérone en Catalogne), « serties dans l'or ».

294. *menees.* « sonneries ». Voir la note du vers 1454.

295. *jon* représente *jo en.*

296. *Ki or ne voelt a mei venir s'en alt.* Nous avons dans le ms. *ki errer voelt a mei venir s'en alt ;* mieux vaut lire : *Ki or ne voelt a mei venir s'en alt* d'après C et V7.

297. *al plus verai juïse.* C'est un vrai « jugement de Dieu », qui donne la victoire à l'innocent.

298. *De uns es altres.* L'édition de J. Bédier porte : *D'ures es altres granz colps i vait ferant.* Dans le ms., nous lisons : *De u* (deux lettres grattées) *s es altres ;* au-dessus, le réviseur a écrit : *un ;* il ignorait sans doute le tour :

D'ures en (ad) altres. En fait grâce à P 2843 *D'eures en autres*, V4 3371 *D'ures ad altres*, Ch V7 *D'ores en altres*, on peut reconstituer le texte primitif : *D'ures en altres.*

299. *enceis* « avant » *(d'*antecessius)* ; *einçois, ainçois*, par croisement avec *ainz* (d'**antius)*. Voir Philippe Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, 3e éd., 1988, p. 267-268.

300. *en l'elme principal.* Est-ce le heaume princier, ou le sommet du heaume, ou le heaume proprement dit ? On peut hésiter. Il est souvent question du palais *principal*.

301. *E li païens de ferir mult le hastet.* Comprendre : le païen oblige fort le roi à frapper vite, car Naimes est dans une situation très difficile.

302. *Jangleu.* Nom expressif, à rapprocher du verbe *jongler* qui désigne un mauvais usage de la parole, à traduire par « bavarder », « calomnier », « se moquer de »…

303. *ad espleit.* « de toutes ses forces ». Voir *espleiter* à la note du vers 395.

304. *ses parenz.* Plutôt que *parenz* de O, accepter la correction de Müller, *Franceis*, qui a le double avantage d'offrir un sens plus large et une meilleure assonance.

305. *par poi qu'il n'est caït.* Sur le tour *par poi que… ne*, et les tours voisins *a poi… ne, a poi que… ne, par poi… ne, par un poi que… ne, pour poi… ne, pour poi que… ne, pour un poi que… ne*, etc., voir P. Ménard, *Syntaxe de l'ancien français*, p. 265-266.

306. *loi*, forme dialectale pour *lui*.

307. *Munjoie escriet pur la reconuisance.* Est-il sûr qu'il faille traduire « comme cri de ralliement » ? L'article de J. Harris, « Munjoie and Reconuisance » (dans *Romance Philology*, X, 1957, pp. 168 ss.) nous invite à en douter. Ce cri, qui a une signification religieuse, marque ici que Charles crie *Monjoie* pour manifester sa gratitude ou reconnaître sa soumission à l'égard de Dieu. Les chevaliers crient *Monjoie* avant un

combat, pour réclamer l'aide divine (1181, 3092, 3300, 3565), après un combat, pour remercier Dieu (1234, 1260, 1350, 1378, 1525, 3620).

308. *Nerbone.* Narbonne était au cœur de la geste de Guillaume d'Orange, en particulier dans *Aymeri de Narbonne* et *Les Narbonnais.* Nous avons une allusion du même genre dans la laisse finale, avec Vivien.

309. *a Deu e a ses nuns.* « On lit de même dans le *Roman de Renart* (éd. Martin, t. I, p. 464) : *Forment jure Deu et ses nons* (…) Ces noms (on en compte tantôt soixante-douze, tantôt cent, voir la *Romania*, t. XIV, p. 528) ont une force propitiatoire qui leur est propre, et c'est pourquoi on inscrivait « les plus hauts » d'entre eux sur la lame des épées. Chacun d'entre eux est par lui-même une *virtus.* » (J. Bédier, *Commentaire*, p. 317).

310. Selon Hecht, *art. cit.* p. 71, la richesse de l'assonance compense la rapidité du discours.

311. *Loewis.* Louis le Pieux, qui naquit en 778, l'année de Roncevaux.

312. *jamelz, gemait, gamait*, « gros bâton, gourdin ».

313. *seint Silvestre.* Evêque de Rome de 314 à 335, considéré comme le premier pape : ce fut sous son épiscopat que l'empereur transféra la capitale à Byzance, laissant Rome sous l'influence directe de son évêque. Bien que le Constantin historique ait été baptisé peu avant sa mort par Eusèbe, l'évêque arien de Césarée, la légende a déplacé ce baptême peu après à Rome en donnant tout pouvoir au pape Sylvestre dans des circonstances fort différentes. Voir H. E. Relier, « Saint Sylvestre dans *La Chanson de Roland », Autour de Roland,* p. 129-138.

314. *Rollant me forfist en or et en aveir.* On remarquera l'irrégularité métrique, mais surtout la difficulté à interpréter ce vers. À quoi Ganelon fait-il allusion ? Pourquoi lance-t-il cette accusation, alors que la trahison s'explique très bien par la nomination de Ganelon pour l'ambassade dangereuse ? On peut être tenté de croire à une maladresse de l'auteur. Les autres versions de *La Chanson de Roland* ne sont d'aucune utilité.

Pour G. Paris, une faute du copiste rend ce vers difficile à comprendre ; selon d'autres, c'est un mensonge de Ganelon, jaloux des biens de Roland qu'il accuse de démesure dans les richesses, et Jenkins propose de transformer le vers en *Rodlanz sorfist en or ed en aveir*, « Roland se vantant trop de son or et de son avoir ». D'après R.M. Ruggieri, *forfaire* aurait le sens de « triompher » : Roland s'était enrichi et avait augmenté sa popularité au détriment de Ganelon. Hall y voit un prétexte inconscient qui masque la raison fondamentale de la haine de Ganelon, c'est-à-dire les circonstances de sa nomination. Le dernier en date, L. Cl. Brook (« Le « forfait » de Roland dans le procès de Ganelon : encore sur un vers obscur de la Chanson de Roland », dans *Rencesvals*, 19, p. 88-89) a décelé un emploi figuré dans l'expression *en or e en aveir*, au sens de « valeur, honneur, réputation ». Roland a commis, dit Ganelon, une faute relative à mon honneur.

La plupart de ces explications, après examen, paraissent peu convaincantes. N'est-il pas préférable de voir en cette étrange affirmation un mensonge plus ou moins conscient de Ganelon, qui croit atténuer sa faute en accumulant les griefs contre Roland, en montrant que sa haine est très ancienne, en n'expliquant pas sa trahison par une simple blessure d'amour-propre, surtout en avançant une raison qui ne touche ni de près ni de loin la personne de Charlemagne ? Erich Auerbach (*Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, p. 108) admet l'explication de Ganelon : « Les deux propositions procèdent d'une ancienne inimitié entre les deux barons, qui a pour origine une querelle d'héritage (v. 3758)… ».

315. *Pinabel del castel de Sorence.* Selon H.E. Keller, *op. cit.*, p. 86, il faut voir « dans la forme *Sorence* une erreur de copie pour *Sorente*, le nom du port de Sorrente sur la baie du même nom au sud de Naples. Cela signifie que le nom de *Pinabel*, le champion de Ganelon lors de son procès, doit probablement être expliqué par des éléments linguistiques de l'Italie du Sud […] Le nom de *Pinabel* s'explique donc facilement lorsqu'on sait l'italien,

ce qui était certainement le cas dans les milieux cultivés de la Cour, qui séjourne dans l'Italie méridionale pendant l'été 1149, lorsque le roi rentrait en France avec son épouse Aliéner, admonesté par le Pape. Ce nom signifie « (homme) beau comme un pin ». »

316. *Icels d'Alverne i sunt li plus curteis.* Référence à l'esprit courtois de l'Occitanie, qui avait fortement influencé les Auvergnats : grâce à Aliénor d'Aquitaine et à son entourage, ce nouvel état d'esprit avait également atteint vers 1150 la France au nord de la Loire. « Glyn S. Burgess a montré comment le sens du mot *curteis* commençait alors à combiner la notion de vertu militaire avec celle de politesse, sociabilité, sagesse et même beauté physique ; d'après Burgess, le sens enrichi de ce mot se trouve pour la première fois dans le *Roman de Thèbes* composé vers 1150 » (H.E. Keller, *op. cit.*, p. 103). L'on comprend que les courtois Auvergnats soient *plus quei* (vers 3797), « plus cois », plus mesurés dans leurs propos.

317. *remaneir*, « rester en l'état », « en rester là », « s'arrêter », « abandonner ».

318. *Tierri.* Plutôt que le double de Roland, Thierry en est le successeur ; il en assure la relève ; voir W. Kibler, *Voices of conscience*, Philadelphie, 1977, p. 54-55. Selon H.E. Keller, il faut voir derrière ce personnage Thierry de Flandre et d'Alsace, défenseur de la royauté aux côtés de Suger et de Geoffroi d'Anjou et de Normandie (*op. cit.*, p. 43-44).

319. *n'en en veüd barun.* Le ms. d'Oxford porte le mot *gerun.* Bédier, dans les *Mélanges Lot*, p. 338 ss., a donné une explication qu'il n'a pas reprise dans son *Commentaire.* Le *geron*, notre *giron*, désignait au Moyen Âge le pan d'un vêtement, la partie flottante d'une robe de femme ou d'un bliaut porté par un homme. Le giron jouait un rôle dans certains rites juridiques. Ainsi, dans la *traditio per festucam*, le vendeur jette un fétu de paille dans le pan du vêtement que lui tend l'acheteur. Le héros de *Folque de Candie* promet à dame Guibour qu'il vaincra les Sarrasins : « Le giron ploie d'un vermoil boqueran ». Dans *Le Roman de Thèbes*, Œdipe avoue la vérité à Jocaste :

Le pan de son bliaut a laz
Ploie en sa main, le dreit li tent.
Jocaste volentiers le prent.

« Le double geste d'Œdipe qui tend le giron et de Jocaste qui le prend symbolise donc la composition, la conciliation intervenue entre les parties. Œdipe a "fait droit" à Jocaste, il obtient "trêve et fiance". »
Aussi J. Bédier interprétait-il ainsi les vers du *Roland :* « Quand même Ganelon ou tels et tels des contestants seraient livrés à la mort, on ne verra point l'accord s'établir entre les parties, et ce n'est pas de l'argent qui nous le rendra (Roland) ».
Mais Bédier objectait immédiatement que nous n'avons pas d'autre exemple de *giron* au sens abstrait d'accord, si bien qu'en 1938, dans *Remania*, t. 64, p. 176, il notera : « *Locus desperatus*, comme le prouverait, s'il en était besoin, la seule énumération des conjectures proposées ».
Mieux vaut corriger en *barun :* « Jamais, quand Ganelon y mourrait, on ne reverra pour autant quelque baron que ce soit, et nous ne le recouvrerons pas non plus pour… »

320. *E jol vos recrerai.* « Dès que l'accusateur a formulé l'accusation, l'accusé doit être emprisonné, puis remis en liberté, s'il fournit une caution, un *pleige*, lequel restera en prison jusqu'à l'issue du duel : cette mise en liberté sous caution s'appelle la *recreance.* L'accusateur, à son tour, est *recreü* de la même manière après qu'il a livré son *pleige*, et sera frappé, s'il ne fait pas sa preuve, précisément de la peine prévue pour le crime qu'il a imputé à l'adversaire » (J. Bédier, *Commentaire*, p. 318-319).

321. *par hostage.* Ici, *hostage* a un sens abstrait ; c'est quelque chose comme une « caution », une « consignation ». Voir G. Gougenheim, *op. cit.*, p. 227.

322. *a barnage.* Voir la note du vers 535.

323. *Juliane.* Sainte Julienne de Cumes (vénérée le 16 février). L'on distingue quatre épisodes dans sa *Vita* : son martyre en général, sa

comparution devant le tribunal d'Eleusius, préfet de Nicomédie, persécuteur des chrétiens, ses tortures diverses et la punition qu'elle inflige au diable. H.E. Keller (« La conversion de Bramimonde », *Amour de Roland*, p. 109-128) conclut : « C'est grâce à la popularité de sainte Julienne en Angleterre et grâce au motif de la punition du diable et des dieux païens qu'un remanieur anglo-normand conçut dans la deuxième moitié du XII^e^ siècle – ou même plus tard –, l'idée d'insérer, entre les épisodes du jugement de Ganelon et de la guerre de Libye, une description de la conversion de Bramimonde, "complétant" ainsi selon son interprétation personnelle l'évolution spirituelle de la reine sarrasine, laissée, d'après lui, inachevée dans l'œuvre du poète de Saint-Denis d'environ 1150 ». Voir aussi l'article de Gérard Brault, « *Truvet li unt le num de Juliane.* Sur le rôle de Bramimonde dans *La Chanson de Roland* », *Mélanges… Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, p. 134-149.

324. *en la tere de Bire.* Faut-il lire *en la une de Bire* ou plutôt *en la tere d'Ebire ?* Ce dernier mot peut évoquer :
– soit *l'Epire*, mise à la mode par les expéditions des Normands de l'Italie du Sud, et selon H. Grégoire, d'autres noms de la *Chanson* se rapporteraient à la même région (ainsi, *Butentrot* du vers 3220).
– soit *l'Espagne méridionale* et la province d'El-Bira.
– soit *le Portugal* et ce serait alors Beira.
– soit *le Moyen Orient* et Biregik sur l'Euphrate.

325. *en Imphe.* H. Grégoire a proposé deux identifications successives. Dans l'article de *Byzantion* de 1939, c'était Nymphaion « dont on cherche à présent l'emplacement quelque part entre Avlona et la Vojussa ». Plus tard, dans les *Mélanges Hoepffner* (« *Imphe*, la ville d'Amphion en terre d'Epire », 1949 ; p. 183-190), H. Grégoire arrivait à la conclusion qu'« en d'autres termes, le nom *d'Imphe*, dans *La Chanson de Roland*, a tout l'air d'être *Aimphe-Dyracchium* et a tout l'air aussi de provenir de la lecture d'un texte latin, peut-être poétique, dans le genre des *Gesta Roberti Wiscardi »*, Dyracchium où une garnison normande se trouvait bloquée en 1085.

Mais ici, comme ailleurs, il s'agit d'une géographie essentiellement poétique et peut-être est-il vain de rechercher des identifications exactes.
Pour F. Lot (*Études sur les légendes épiques françaises*, p. 262), « Memphis, en Égypte, écrit *Nemphi* dans les itinéraires, est visiblement le prototype. Qu'importe que ses ruines soient au pouvoir des Fatimides et non d'un roi chrétien vers 1120 ! Un poète n'est pas un professionnel de la géographie, pas plus que de l'histoire. »

326. *Ci falt la geste que Turoldus declinet.*
Falt, qui est la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *faillir*, présente deux sens possibles : 1°) manquer, faire défaut ; 2°) finir, s'arrêter, sens très fréquent dans cette formule, comme l'a remarqué V. Crescini (« L'ultimo verso della *Canzone di Rolando*, dans *Romanica fragmenta*, p. 279) qui cite les exemples suivants : *Ci faut Renan le teinturier, Ci faut li bons romans de Troie*, et qui écrit : « La formula *ci falt, ci faut* era una delle solite, che servavano, nella vecchia Francia, ad indicare il fine délia composizioni letterarie ; e significava : "qui cessa, qui finisce". » C'était un synonyme de *ici fenist, explicit.*
La geste. Voir la note du vers 788, et P. Aebischer, *op. cit.*, p. 206-207 : « … cette *geste* du vers terminal désigne le ms., d'une teneur sans doute semblable à celle d'Oxford, dont ce dernier ne voulait être qu'une copie. La *geste*, bref, mentionnée au vers 4002, est le récit épique écrit, transcrit par le scribe Turoldus ».
Declinet. Quelle est, d'abord la valeur de ce présent ? Ce peut être ou un présent historique et actualisant, ou un présent réel, ou un présent d'habitude. En outre, ce verbe peut avoir deux sortes d'emplois.
Dans son sens commun, le plus large, « être à son déclin » (comme au vers 2447) qui permet deux interprétations, l'une, ancienne, de Holbrook et Jenkins : « car Turold penche vers sa fin » (mais peut-on la retenir pour une époque où les poètes ne faisaient pas de confidences sur eux-mêmes, dans une œuvre où l'individualité disparaît ?) ; l'autre, plus récente, de H.H.

Christmann (*Zeitschrift für französiche Sprache und Literatur*, t. 76, 1966, p. 84-92) : de même que *mètre a déclin* et *tourner a déclin* sont des expressions qui marquent la fin d'un poème, de même *décliner* signifie « achever » ; de plus le poète a voulu établir un parallélisme entre les laisses CLXXIX et CCXCI :

CLXXIX	CCXCI
Quant veit li reis le vespre décliner	Ci fait la geste que Turoldus declinet
Culchet sei a tere…	Culchez s'est li reis…
Ais li un angle ki od lui soelt parler	Saint Gabriel de part Dieu li vint dire

Ces ressemblances formelles font éclater la différence entre les deux passages : dans la première laisse, Charles obéit aussitôt à l'ordre de l'ange *(A icel mot est l'emperere muntet)*, dans la seconde, il pleure, il maltraite sa barbe.

Dans un sens technique : « raconter », « composer », « transcrire ». Plus précisément encore, selon L. Olschki, la *declinatio* est l'amplification formelle d'un poème sans altération de sa substance. L'auteur de ce vers serait un clerc qui connaîtrait les arts poétiques et Quintilien qui distingue l'*oratio recta* et l'*oratio declinata.* Pour H.K. Stone (1936), *declinare* veut dire « exposer le détail d'un sujet », « raconter » ; Crescini (*art. cit.*, p. 286) rend ce verbe par « recitare, dire, esporre ». Pour P. Aebischer (*op. cit.*, p. 208), « *décliner* est vraisemblablement un terme technique, un terme disons de métier ; un mot peut-être d'acception assez vague, assez malléable qui s'applique à quelque opération inhérente à l'activité des copistes ». Le professeur suisse, qui s'appuie sur deux textes en langue d'oc, estime qu'il s'agit d'un latinisme qui a évolué sémantiquement, qui est passé du sens de « poétiser un discours sans en altérer la substance » à celui de « faire connaître, proclamer », de « présenter au public », donc de « recopier, reproduire ». Selon M. Delbouille, *décliner* désigne le travail de celui qui compose un récit, qui n'est pas nécessairement poétique.

Faut-il penser que l'auteur a employé *declinet* à cause de l'assonance ? Il aurait pu utiliser *a escripte.* Il faut admettre qu'il avait une idée précise en tête lorsqu'il a recouru à ce verbe. L'auteur du vers 4002 ne voulait-il pas

dire : « Turold amplifie, développe en style poétique une chronique plus sèche qui est sa source » ?

Turoldus. À qui est due cette forme latine ? Au personnage qui portait ce nom, ou bien à un scribe parlant de Turold-Turoldus ? À mon avis, au second, clerc habitué à dresser des actes en latin qui a voulu, par cette latinisation, marquer son admiration pour l'auteur du *Roland* – encore que Crescini ait pu remarquer qu'« un latinismo in un *explicit* non sorprende » (p. 289).

Quant à choisir entre les différents Turold qui nous sollicitent – Turoldus de Coulombs, Turoldus d'Envermeu avancé par Tavernier et Jenkins, Turoldus de Fécamp mis en relief par Ettore Li Gotti et Martin de Riquer –, ce serait un jeu vain, faute d'éléments décisifs. Bornons-nous à renvoyer aux pages intéressantes que Martin de Riquer a consacrées à l'auteur de *La Chanson de Roland* dans *Les Chansons de geste françaises*, Paris, Nizet, p. 105-116. Quoi qu'il en soit, on devine l'importance des clercs qui écrivaient pour des chanteurs de métier, comme l'a bien souligné M. Delbouille dans son étude déjà citée (p. 315-316).

Proposition de conclusion. À notre avis, le copiste du ms. d'Oxford, clerc habitué au latin, écrit, à propos du texte qu'il a sous les yeux et qu'il reproduit : « Ici s'interrompt l'histoire que Turold (le poète) développe (ou rapporte) dans un poème ».

Table

Introduction

Principes d'édition

LA CHANSON DE ROLAND

LA CHANSON DE ROLAND (version originale)

LA CHANSON DE ROLAND (traduction et version originale)

Dossier

Indications bibliographiques

Index des termes étudiés

Notes

Flammarion

Notes

1. Ce sont la *Cantilène de sainte Eulalie*, vers 882-883 ; la *Passion*, seconde moitié du X^e^ siècle ; le *Saint Léger*, seconde moitié du X^e^ siècle ; une aube bilingue, fin du X^e^-début du XI^e^ siècle ; le *Boèce* provençal, vers 1000 ; la *Chanson de sainte Foy*, de 1040-1050 (?) ; le *Saint Alexis*, vers 1050 ; trois poèmes en limousin, 3^e^ quart du XI^e^ siècle ; un cantique bilingue latino-occitan ; un cantique à la Vierge. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, Paris, 1972, pp. 18-19.

2. Marcel Paquette, dans *L'Épopée*, Turnhout, Brepols, 1988, p. 25.

3. Jean Flori, *ibid.*, p. 86.

4. Voir, dans notre dossier, l'annexe n^o^ 1.

5. *Ibid.* annexe n^o^ 2.

6. *Ibid.* annexe n^o^ 3.

7. *Ibid.*, annexe n^o^ 4.

8. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 207.

9. Voir, dans notre dossier, l'annexe n^o^ 5.

10. *Ibid.*, annexe n^o^ 6.

11. De cet auteur, on lira, en particulier, « Réflexions sur la création littéraire au Moyen Âge », *Cultura neolatina*, t. 20, 1960, pp. 129-140, et « Les chansons de geste : le problème des origines », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. 70, 1970, pp. 992-1006.

12. L'emploi de la laisse décasyllabique apparaît comme le terme d'une évolution : la mesure du vers avait connu plus de liberté (*Sainte Foy* et *Gormont et Isembart* emploient encore l'octosyllabe), la strophe s'allonge,

abandonne ses formes fixes et fait place à la laisse de longueur variable. Voir Maurice Delbouille, *Sur la genèse de la Chanson de Roland,* Bruxelles, 1954, pp. 140-141.

13. Dans *L'Épopée, op. cit.*, p. 248.

14. *Op. cit.*, p. 64.

15. Voir, par ex., les vers 1443, 1685, 3181, 3262, 3742.

16. « Réflexions sur la création littéraire au Moyen Âge », *art. cité* pp. 132-133.

17. *Turold, poète de la fidélité,* Genève, 1977, p. 62.

18. Hans-Erich Keller, *Autour de Roland,* Paris, 1989, p. 12.

19. Martin de Riquer, *Les Chansons de geste françaises,* Paris, pp. 105-116.

20. Rita Lejeune, « Turold dans la tapisserie de Bayeux », *Mélanges… René Crozet*, Poitiers, 1966, pp. 419-425.

21. Maurice Delbouille, « La Chanson de geste et le livre », dans *La Technique littéraire des chansons de geste,* pp. 315-316.

22. Voir, sur ce point, Italo Siciliano, *Les Chansons de geste et l'épopée*, Florence, 1968, pp. 332-340.

23. Jean-Charles Payen, *Le Motif du Repentir dans la littérature française médiévale,* Genève, 1968, pp. 134-137.

24. Marcel Pacaut, *L'Ordre de Cluny,* Paris, 1986.

25. Voir l'article très neuf de Jean Poncet, « La Chanson de Roland à la lumière de l'histoire : vérité de Baligant », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée,* t. 8, 1970, pp. 125-139.

26. « La victoire de Charlemagne sur Baligant représente donc aussi une revanche littéraire pour cette blessure retentissante infligée à l'orgueil

national tel qu'il existait dans l'entourage du roi capétien après 1134 » (Hans Erich Keller, *op. cit.*, p. 85).

27. *Id., ibid.*, p. 248.

28. Michel Bur, *Suger*, Paris, 1991 ; Erwin Panofsky, *Abbot Suger*, Princeton University Press, 1946 ; Marcel Aubert, *Suger*, Paris, 1950.

29. Regroupées dans le volume cité, *Autour de Roland*.

30. Éditée et traduite par Henri Waquet, Paris, 1929, p. 221-222.

31. Guillaume, *Sugerii Vita*, éd. par Albert Lecoy de la Marche, Paris, 1867, p. 394.

32. *The Gothic Cathedral. Origins of Gothic Architecture and the Medieval Concept of Order*, New York, Pantheon Books, 1962, pp. 82-83 (trad. d'H. E. Keller).

33. Voir, sur ce point, H. E. Kelier, *op. cit.*, p. 79.

34. *Id., ibid.,* p. 98.

35. Pour des compléments, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, pp. 32-33.

36. *Op. cit.*, p. 34-35.

37. Nous pensons que l'épisode de Baligant est un élément constitutif de *La Chanson de Roland* ; voir M. Delbouille, *op. cit.* à la note 12, pp. 32-61 ; et I. Siciliano, *op. cit.*, pp. 364-365 : « L'art de Turold baisse. Mais pouvons-nous déclarer inauthentique ce "Baligant" du fait qu'il ne s'accorde pas avec notre goût ou avec le *Roland* que nous aurions écrit ? Homère a le droit de faire ce qu'il veut. Il est Homère même quand il sommeille. »

38. Pour des compléments sur cette partie, voir notre article « Notes sur les noms des Sarrasins dans *La Chanson de Roland* », *Revue des langues romanes*, t. 91, 1987, pp. 91-105.

39. Vers 1472.

40. Voir notre article « La Fin énigmatique de deux Sarrasins dans *La Chanson de Roland :* Blancandrin et Margarit de Séville », *Olifant*, t. 11, 1986, pp. 171-186.

41. Sur ce passage, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, pp. 192-195.

42. Vers 3337.

43. Paul Bancourt, *Les Musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Aix-en-Provence, 1982, 2 vol. ; N. Daniel, *Heroes and Saracens : an Interpretation of the Chanson de geste*, Edinburgh, 1984.

44. Jean Flori, « La caricature de l'Islam dans l'Occident médiéval », *Aevum*, t. 2, 1992, pp. 245-256.

45. Pierre Jonin, « La *Clere* Espagne de Blancandrin », *Mosaïc*, t. 8, pp. 85-96 ; « L'Or dans *La Chanson de Roland* », *L'or au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, CUERMA, 1983, pp. 227-243 (*Senefiance*, t. 12).

46. Voir, en particulier, Rita Lejeune, « Le Caractère de l'archevêque Turpin et les événements contemporains de *La Chanson de Roland* », *Studia Romanica*, t. 14, 1969, pp. 9-21.

47. Rita Lejeune et Jacques Stiennon, *La Légende de Roland dans l'art du Moyen Âge*, Liège, 1965, 2 vol., t. I, pp. 29-50.

48. Philippe Sénac, *L'Image de l'Autre : histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam*, Paris, 1983.

49. Voir Jean-Charles Payen, « Une poétique du génocide joyeux : devoir de violence et plaisir de tuer dans *La Chanson de Roland* », *Olifant*, t. 6, 1979, pp. 226-235 ; et Paul Bancourt, « Les chansons de geste sont-elles racistes ? », *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. 21, 1990, pp. 21-31.

50. Vers 95 : *Nes poet guarder que alques ne l'engignent ;* 178 : *Guenes i vint, ki la traïsun fist ;* 674 : *Guenes i vint, li fels, li parjurez ;* 835 : *Par*

Guenelun sera destruite France.

51. Sur la trahison de Ganelon voir en particulier Emanuel J. Mickel, *Ganelon, Treason and the Chanson de Roland*, University Park and London, The Pennsylvania State University Press, 1989 ; André Burger, *Turold, poète de la fidélité*, Genève, Droz, 1977 ; Jean-Louis Picherit, « Le silence de Ganelon », *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 21, 1978, pp. 265-274.

52. Suzanne Martinet et Bernard Merlette, « Ganelon, évêque de Laon, contemporain de Charlemagne », *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, pp. 67-84.

53. Jean-Claude Vallecalle, *Messages et messagers dans les chansons de geste françaises*, 3 vol., thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, 1992, p. 480.

54. Voir Georges Duby, « Dans la France du Nord-Ouest, au XII^e^ siècle : les "jeunes" dans la société aristocratique », *Annales, E.S.C.*, t. 19, 1964, pp. 835-846 (repris dans *Hommes et structures du Moyen Âge*, Paris, 1973, pp. 213-225), et Jean Flori, « Qu'est-ce qu'un *bacheler* ? Étude historique du vocabulaire dans les chansons de geste », *Romania*, t. 96, 1975, pp. 292-298.

55. Cité par Philippe Ménard dans un article très suggestif. « Je sui encore bachelers de jovent » (*Aimeri de Narbonne*, v. 766) : les représentations de la jeunesse dans la littérature française aux XII et XIII^e^ siècles ». *Les Âges de la vie au Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 171-186.

56. Dans son livre très riche, *La Geste de Roland*, 2 vol., Paris. L'Harmattan, 1991, t. I, p. 297.

57. Paul Bancourt, *op. cit.*, p. 101.

58. Sur ce point, voir les remarques fort judicieuses de Jean-Claude Vallecalle, *op. cit.*, *passim*.

59. Sur le couple des deux amis et la symbolique de l'olivier, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, pp. 205-215.

60. Italo Siciliano, *Les Chansons de geste et l'épopée*, *op. cit.*, p. 346.

61. Sur cette amitié, on lira les pages très fines de Micheline de Combarieu du Grès, *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste. Des origines à 1250*, Aix-en-Provence, 1979.

62. Comparer les laisses 93 et 94 : cf. *Cours sur la Chanson de Roland*, pp. 218-219.

63. Un des personnages, qui fait des conférences sur le Moyen Âge, prétend avoir découvert un manuscrit, celui de Berne, dont Olivier est le héros (Le Livre de Poche, p. 88).

64. Pierre Jonin, « Deux langages de héros épiques au cours d'une bataille suicidaire », *Olifant*, t. 9, 1982, pp. 83-98.

65. Voir, en particulier, Mario Roques, « L'Attitude du héros mourant dans *La Chanson de Roland* », *Romania*, t. 66, 1940, pp. 355-366.

66. Gérard J. Brault, « Le Thème de la mort dans *La Chanson de Roland* », *Société Rencesvals. IV^e^ Congrès international*, Heidelberg, 1969, pp. 220-237.

67. Pour une synthèse sur Durendal, voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, pp. 47-59.

68. Alfred Foulet, « Is Roland Guilty of *Desmesure* ? », *Romance Philology*, t. 10, 1957, pp. 145-148.

69. Robert Guiette, « Les deux scènes du cor dans le *Roland* et *les Conquestes de Charlemaine* », *Le Moyen Age*, t. 69, pp. 845-855.

70. Pierre Le Gentil, « Réflexions sur le thème de la mort dans les chansons de geste », *Mélanges… offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, 1979, 2 vol., pp. 801-809.

71. Frederic Whitehead, « *Ofermod* et *Desmesure* », *Cahiers de Civilisation médiévale,* t. 3, 1960, pp. 115-117, voit dans *La Chanson de Roland* « un poème qui est, à certains égards, un hymne à la modération ».

72. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland,* pp. 142-158.

73. Sur Charlemagne, on lira les pages très riches de Dominique Boutet dans *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire,* Paris, 1992, *passim*.

74. Par ex., dans *Mythe et Epopée*. I. *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens,* Paris, 1966, p. 16, et dans *L'Idéologie tripartie des Indo-européens,* Bruxelles, 1958, pp. 18-19.

75. Pour Joël Grisward, dans *Archéologie de l'épopée française*, Paris, 1981, Olivier présente des attaches avec la troisième fonction : il est le symbole de la prudence et de la sagesse, de la tendresse et de l'héroïsme au visage humain, le modèle des amis, le comptable du bonheur et l'épargneur de vies ; pacifiste, il est qualifié de *curteis*. Il s'oppose à Roland, représentant de la seconde fonction.

76. Eugène Vinaver, *À la recherche d'une poétique médiévale*, Paris, 1970, p. 74.

77. « Parole de fragment », *L'Endurance de la pensée, pour saluer Jean Beaufret*, Paris, 1968, pp. 104-105.

78. J'ai plaisir à remercier Elisabeth Gaucher, Anne Paupert, Michel Rousse et Pierre Servet, qui m'ont aidé à achever la dactylographie de ce livre.

Notes

1. *Romania*, t. 64, 1938, p. 152-153.

2. Voir Madeleine Tyssens, dans *L'Épopée*, p. 235.

3. Cf. Jules Horrent, *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

4. Voir notre *Cours sur la Chanson de Roland*, p. 32.

5. *Sur la genèse de la Chanson de Roland*, Bruxelles, 1954, p. 32.

6. « *La Chanson de Roland*, travaux récents », *Studi medievali*, 1937.

7. *Aristophane, Théâtre complet*, Paris, Le Livre de Poche, 1965, t. I, p. 23.

Notes

1. 43. – *Ce vers, dont le sens est rappelés au vers* 149, *a été écrit dans la marge ; au-dessous, quelques mots grattés.*

2. 73-74. – *Dans le manuscrit l'ordre est* 74, 73, *mais rétabli par deux lettres, a au début de 73, b au début de 74.*

3. 82. – merercit.

4. 118. – e la cuntenance fier.

5. 240-241. – *Entre ces deux vers une ligne est restée en blanc.*

6. 261. – Blarcher *dans le ms*.

7. 269. – En Espaigne.

8. 275. – Marmarche, *avec premier* r *exponctué*.

9. 295-296. – AOI *a été placé par erreur au second vers au lieu du premier.*

10. 309-310. – AOI *a été placé par erreur au second vers au lieu du premier.*

11. 318-319. – AOI *a été placé par erreur au second vers au lieu du premier.*

12. 329. – AOI *devrait prendre place à la fin du vers suivant.*

13. 354. – Ercs.

14. 408. – Envolupet, *le premier jambage du* n *exponctué, le second allongé, ce qui donne* esvolupet.

15. 414. – L'empereür, *il s'agit de Marsile. Corriger en* Marsiliun.

16. 437. – *Ms.* m(ur)urrez. *Le scribe a par erreur inscrit, devant* ur, *le signe d'abréviation de* ur, *doublant inutilement la syllabe*.

17. 447. – Dirat, *ajouté par le réviseur à la fin du vers*.

18. 455. – Le, *écrit dans l'interligne*.

19. 484. – Liveret, *le e a été intercalé entre le v et le r par le réviseur*.

20. 509 – *Corriger en* Guenelun prist.

21. Ciel, *avec* c *cédillé*.

22. 562. – ne cre crent *dans le ms*.

23. 580-581. – *Ces deux vers sont écris sur une seule ligne.*

24. 602. – Venir, *vraisemblablement* uv(e)rir.

25. 604. – *Dans le ms.* dunt hume n'est sevus ; *on peut lire* seuu, s ; *il s'agit d'une correction du réviseur*.

26. 605. – Si illi est, *ajouté par le réviseur à la fin du vers. Nous retrouverons cette addition incompréhensible aux vers* 2043 *et* 2400.

27. 623. – Vos *dans le ms*.

28. 640. – Nout, *a été écrit au-dessus de* vit, *exponctué*.

29. 646. – Cel, *avec* e *cédillé*.

30. 708. – Ensur, r *obtenu par grattage de deux jambages du* m.

31. 711. – *Sans doute corriger :* e lur brunies dublees.

32. 722. – *Le copiste avait écrit* trussee.

33. 723. – Cel, *avec* e *cédillé*.

34. 738. – Suvent e menu reguarded, *ajouté par le réviseur*.

35. 751. – AOI, *doit être placé à la fin du vers* 750.

36. 770. – *Quant* reçut le bast*un, ajouté, après grattage, par le réviseur.*

37. 792 – AOI, *à reporter à la fin du vers* 791.

38. 795 – *Dans l'énumération des pairs qui suivent Roland, il manque les deux noms d'Ivon et d'Ivoire, que nous retrouvons au vers* 1895. *Sans doute faut-il rétablir* Anseïs li fiers *et* Gerart de Rossillon li veillz.

39. 827 – Frrancs.

40. 838 – La, *ajouté par le réviseur.*

41. 869-870. – *Interversion des vers. Le ms donne le vers* 870 *précédé de la lettre* b, *puis le vers* 869 *précédé de* a.

42. 881. – Jo, *le texte ió porte un double accent*. – í irum, í *exponctué dans le texte*.

43. 888. – *Omission vraisemblable d'un vers ou deux*.

44. 928. – *Au-dessus, essais de plume d'une écriture sans doute anglaise*. (XIV^{e} s. ?), *dans la marge supérieure :* aa bbbb c dd ee f gg hh.

45. 933. – *De la même main qu'au vers* 928 : Nota.

46. 946. – Sire, *ajouté au-dessus de la ligne*.

47. 993. – Sapide, pide *ajouté, après grattage, par le réviseur qui avait écrit* sapeie.

48. 995. – Dublez en treis, *placé par erreur dans le manuscrit au début du vers.*

995. – Saraguzeis *après* en sunt.

49. 1013. – L'empleit *dans le ms*.

50. 1017. – Haut muntez *ajouté, après grattage, par le réviseur, ne convient pas pour l'assonance ; à corriger sans doute en* un pui halçur.

51. 1061. – Tut, *écrit dans l'interligne*.

52. 1123. – E, *à la marge*, dire, *après grattage, ajoutés par le réviseur*.

53. 1156. – Ciel, *avec e cédillé*.

54. 1165. – Alez, *ajouté par le réviseur*.

55. 1261. – Engelers, *dans le ms.*

56. 1290. – Brobrochet, *la première syllabe* bro *a été grattée, et* bro *a été ajouté par le réviseur*.

57. 1297. – E Gualter *dans le ms*.

58. 1306. – Sun fort escut *dans le ms*.

59. 1317. – Adatiet *dans le ms*.

60. 1327. – Trenchet le cors e.

61. 1353. – E vait feren.

62. 1376. – *Le réviseur a corrigé* rec[on]ois *en* receif.

63. 1389. – Filz Burdel... *Il manque vraisemblablement un vers :* Celui ocist Engelers de Burdel.

64. 1404. – K, *de* K*arles, est une grande majuscule, comme celle mise au début d'une laisse.*

65. 1428. – Seint Michel de Paris.

66. 1433. – Spant, *ajouté par le réviseur.*

67. 1441. – Rollant, *ajouté, dans la marge, par le réviseur. Il s'agit de l'Archevêque.*

68. 1452. – Lacent cil elme.

69. 1472. – Le *t* de teches, *ajouté par le réviseur*.

70. 1473. – Sainte, *d'après le ms* scè *ou* stè, *abréviation latine, qu'on retrouve aux vers* 2303, 2620 *et* 2938.

71. 1531. – *Climborin avait donné son heaume.* Cf. vers 629.

72. 1596. – Ciel, *avec* c *cédillé*.

73. 1614. – Neez, *ajouté inutilement par le réviseur à la fin du vers*.

74. 1634. – Qui oït del cuntence *dans le ms*.

75. 1661. – La labaille.

76. 1665-1669. – *On admet, généralement, qu'un vers a été oublié ; le sens, vraisemblablement, est celui du vers* 1658.

77. 1675-1678. – *Les quatre vers ont été repassés à l'encre*.

78. 1691. – AOI, *doit être reporté à la fin du vers* 1690.

79. 1698. – Ment, *ajouté par le réviseur.*

80. 1723. – Et cil, *ajouté dans la marge par le réviseur au début du vers.*

81. 1728. – E *de* sem(e), *ajouté par le réviseur*.

82. 1734. – Huníe, *ajouté par le réviseur après grattage des mots précédents.*

83. 1769. – Ne fust cucumbatant.

84. 1770. – Il, *ajouté par le réviseur*.

85. 1775. – *Le réviseur a repassé à l'encre plusieurs mots ou lettres de cette laisse*.

86. 1782. – Cel *et* re, *de* requerre, *ajoutés par le réviseur*.

87. 1803. – ad celoi *répété dans le ms*.

88. 1813. – *La fin du vers*, uçus, *a été grattée par le réviseur qui a ajouté* ius *à* cur… ; *il a fait la même correction au vers* 1835.

89. 1823-1824. – *Un vers est ajouté ici :* Morz est Turpin le guerreier Charlun ; *il porte le n° 2242. Il a été écrit par erreur au bas du folio* 33 *r°, quand il était destiné au bas du fol* 40 *v°*.

90. 1830 – AOI, *doit être placé à la fin du vers* 1829.

91. 1835. – E li Franceis curi usuçus e dolent.

92. 1880. – U *majuscule accentué*.

93. 1926. – E voz, *ajouté par le réviseur.*

94. 1943. – Li Marganices, *il s'agit de l'Algalife.*

95. 1955. – E cristaus, *ajoutés par le réviseur après grattage du mot précédent :* en a.

96. 1982. – Jo, *le texte ió porte un double accent comme au vers* 881.

97. 1991. – Ki, *ajouté par le réviseur.*

98. 1992. – Ne pres es *dans le ms.*

99. 2006. – A *de* mal, *ajouté par le réviseur après grattage de la lettre* e.

100. 2023. – Plus, *ajouté par le réviseur.*

101. 2043. – Illi, *entre* voeillet *et* o, *voir renvoi du vers* 605.

102. 2052. – H. *de* hot, une *écrit au-dessus de* hot, *ajoutés par le réviseur ;* ferut, *ajouté après grattage par le réviseur. Le texte primitif disait vraisemblablement :* de lances sui ferut.

103. 2060. – Dient paien : Felun feluns humes ad ci.

104. 2090. – *Ce vers a été écrit sur deux lignes.*

105. 2115. – AOI, *doit être placé à la fin du vers* 2114.

106. 2116. – Oenz *dans le ms*. N *de* oenz, *ajouté par un trait d'abréviation placé à tort par le réviseur*.

107. 2126. – Ler *de* lerat, *ajouté par le réviseur*.

108. 2146. – *L'initiale* P *de* Paien *est écrite à l'encre verte, alors que les autres lettres ornées sont écrites en rouge*.

109. 2157. – L'escut, *écrit en interligne par le réviseur*. Le *au début du vers*.

110. 2165. – Dent *de* tendent, *ajouté par le réviseur*.

111. 2183. – *Grattage sous lequel, d'après M. Samaran, il pourrait y avoir* vostre e : ce champ est vôtre, Dieu merci, vôtre et mien !

112. 2189. – *Dans cette énumération, le copiste a omis Ivon et Ivoire, et Engelier, le Gascon de Bordeaux, dont les noms sont évoqués par Charlemagne, aux vers* 2406-2407. *Voir J. Bédier, Romania, 1938, p. 206-207*.

113. 2242. – *Voir note des vers* 1823-1824.

114. 2245. – La sue, *ajouté par le réviseur*.

115. 2302. – Ne freint nesgruignet.

116. 2303. – Sainte, *voir note du vers* 1473.

117. 2319. – *Le réviseur ajoute* t *et transforme* quar *en* quant.

118. 2322-23. – *Les noms de pays sont écrits sur des mots grattés. On lit* Namon, *alors qu'on admet* Anjou. *Peut-être* N = et, m = n *et* i, et Anjou et Bretagne, *ce qui donnerait au vers son nombre de pieds.*

119. 2326. – *Le réviseur a ajouté inutilement* r *au-dessus de* ro.

120. 2331. – Vales islonde, *ajouté par le réviseur. A remplacer peut-être par* e Irlande.

121. 2353. – Que *et* tent, *ajoutés par le réviseur.*

122. 2359. – Ensumet *dans le ms. après* olifan.

123. 2365. – Recleimet, *écrit en interligne par le réviseur au-dessus de* en pur –.

124. 2397. – *Manque l'initiale ornée.*

125. 2398. – *Les deux* s *de* Rencesvals *ont été grattés.*

126. 2400. – Illi *au-dessus d'*alne, *voir renvoi du vers* 605.

127. 2402, 2405. – U *majuscule accentué.*

128. 2412. – Esmaer, *grattage entre* ma *et* er.

129. 2426. – *Grattage au mot* vedeir *des lettres* d *et* i.

130. 2427. – (Que) qu'ase(n)z. *Lettres entre* ( ) *ajoutées par le réviseur*.

131. 2430. – Cunseillez. *Le copiste avait écrit* consentez. *Le réviseur a gratté le premier jambage du* n *précédant le* t, *transformé le second jambage en* l *et gratté le* t.

132. 2439. – [l], *lettre grattée*.

133. 2445. – *Dans le ms.*, unt lur les dos turnez.

134. 2454. – Udrad *de* faudrad, *ajouté sur lettres grattées :* falt *vraisemblablement*.

135. 2462. – Franc, *ajouté à la fin du vers par le réviseur, après un mot gratté :* ferant, *vraisemblablement*.

136. 2471. – Enverers.

137. 2494. – *Essai de plume, sans doute de la même main qu'au folio* 17 v° : Domine, Dominus noster qui ad.

138. 2563. – De sun paleis vers les altres acurt.

139. 2586. – Les, *ajouté en interligne par le réviseur.*

140. 2620. – Sainte, *voir vers* 1473.

141. 2632. – Les, *ajouté par le réviseur au-dessus de* cez.

142. 2641. – *Sans doute, pour l'assonance, faut-il lire :* Laisent Marbrise e si laisent Marbrose.

143. 2657-60. – *Essai de plume dans la marge, à droite*, a *répété trois fois.*

144. 2668. – *Grattage du* d *par le réviseur.*

145. 2716. – M[al]vaizes, m *ajouté en interligne, et* iz, *corrigé par le réviseur.*

146. 2764. – Prenent cuiget.

147. 2767. – En vunt esfreedement.

148. 2773. – O *de* vuolt, *ajouté après grattage* (*on lit* vuleit). *Au-dessus du mot, le réviseur a écrit* vuolt.

149. 2785 – Ac *de* enchacet, *ajouté par le réviseur.*

150. 2806 – H *et* a *de* chevalcier, *ajoutés en interligne par le réviseur.*

151. 2815. – L'aunade, *ajouté par le réviseur. A corriger sans doute en :* Jo te cumant tutes mez oz aüns.

152. 2816. – Est mu*n*té, *ajouté par le réviseur, se trouve en fin de vers dans le ms.*

153. 2819. – Ce*n*duz, *ajouté par le réviseur.*

154. 2829. – E *de* sime, *ajouté par le réviseur ;* seant, *grattage d'une lettre entre* e *et* a.

155. 2832. – *Second hémistiche du vers corrigé par le réviseur, après grattage. On lit :* rengnes vos rendemas.

156. 2835. – Tant sy jo, *correction du réviseur ;* y *ajouté sur* ui.

157. 2840. – Par, *initiale ornée.*

158. 2843. – De uns, de *et* uns, *ajoutés par le réviseur, aprés grattage ; lire* D'ures.

159. 2853. – Veeir, *grattage du* d *par le réviseur.*

160. 2874. – Li reis, *ajouté par le réviseur.On peut lire* Carllun.

161. 2879. – *Dans le ms*., Entre ses mains ansdous le priest suus. Suus, *ajouté par le réviseur après grattage.*

162. 2885. – D *de nevod, ajouté par le réviseur après grattage de* Id.

163. 2893. – Les, *ajouté par le réviseur en interligne.*

164. 2901. – N'ert jurn que, *ajouté par le réviseur, après grattage.*

165. 2912. – Demain derunt, *grattage entre* deman *et* derunt.

166. 2935. – En, *ajouté en interligne par le réviseur*.

167. 2938. – *Sainte, voir note du vers* 1473.

168. 2946. – R *de* fort, *ajouté en interligne, au-dessus d'une lettre gratté*.

169. 2949, 2955. – Carnel.

170. 2972. – Tres ben, *ajouté par le réviseur. Lire* al chemin.

171. 2980. – Sunt, *ajouté en interligne par le réviseur.*

172. 2982. – *C de* Carles, *lettre ornée.*

173. 2990. – *Texte primitif :* sa clartet n'escunset.

174. 2997. – AOI, *à reporter à la fin du vers* 2998.

175. 3003. – *Correction illisible entre le* t *de* grant *et le* s *de* science ; grante ? *ou* escience ?

176. 3019. – *Addition de* ei *par le réviseur.*

177. 3022. – e Guinemans *dans le ms.*

178. 3126. – Valees, *ajouté en interligne par le réviseur*.

179. 3144. – Or *de* orgoill, *ajouté en interligne par le réviseur.*

180. 3145. – Spee, *ajouté en interligne par le réviseur*.

181. 3146. – *On admet généralement qu'il manque un vers* : La sue fist Preciuse apeler.

182. 3148 et 3157. – H. *de* chevalers, *et de* forcheüre, *ajouté par le réviseur*.

183. 3167. – Pez i, *ajouté en interligne par le réviseur*.

184. 3169. – *Grattage du* i *de* vient.

185. 3177. – Ces, *ajouté en interligne par le réviseur*.

186. 3190. – L *de* Li, *lettre ornée*.

187. 3191. – Mes, *ajouté en interligne par le réviseur au-dessus d'un mot gratté*.

188. 3192. – En vunt, *ajouté par le réviseur sur un mot gratté. A corriger par :* en a faites.

189. 3224. – E *de* E la tererce *est une grande majuscule, comme celle mise au début d'une laisse*.

190. 3232. – L *de* Li *est également une grande majuscule*.

191. 3257. – *Un mot a été gratté à l'emplacement de* la gent de, *que nous restituons*.

192. 3278. – G *de* jugiee, *ajouté ou repassé à l'encre par le réviseur. On lit :* ueget.

193. 3302. – Trestutuz les.

194. 3318. – Lur, *ajouté en interligne par le réviseur.*

195. 3331. – Par arad.

196. 3333. – [Cume], *leçon originale modifiée par le réviseur en* scue.

197. 3340. – Ki errer voelt.

198. 3342. – Tencendor, *trait d'abréviation et* d *ajoutés par le réviseur.* Li aad fait.

199. 3365. – s'escririent.

200. 3371. – Un, *ajouté en interligne par le réviseur, au-dessus d'un mot gratté*.

201. 3375. – Le, *ajouté en interligne par le réviseur, après* Carlun.

202. 3376. – Calunjant, *le texte caluniánt porte un double accent*.

203. 3390. – *On admet généralement qu'il manque un vers que nous restituons*.

204. 3397. – E *de* venud, *ajouté en interligne par le réviseur*.

205. 3462. – Que, *ajouté en interligne par le réviseur.*

206. 3469. – *Après* Lorain, R *majuscule mis ici par erreur, le vers suivant commençant par* R de *Richart.*

207. 3494. – *On admet généralement qu'il manque un vers.*

208. 3510. – Ai oc evud. Evud, *ajouté en interligne par le réviseur, au-dessus d'un mot gratté. Le vers initial a sans doute été :* Vostre cunseill a[i] jo creüd tuz tens.

209. 3531. – O *de* Oger, *ajouté en interligne par le réviseur.*

210. 3543. – AOI, *à reporter à la fin au vers* 3542.

211. 3549. – *Sens douteux. Est-ce* Amborres, *nom du païen qui porte l'étendard* (cf. vers 3297) ? *Ou* ambure, *dans le sens de tous les deux* (cf. vers 1589, 1650) ?

212. 3556. – Ses parenz.

213. 3574. – Turbecherent. Beche *de* turbecherent, *ajouté en interligne par le réviseur, après grattage de* ne, *vraisemblablement :* turnerent.

214. 3593. – *On peut corriger :* en fiet le te voeill rendre.

215. 3595. – Sembl[e] : *le* e *a été mutilé par le couteau du relieur.*

216. 3648. – Alquant cunfundue.

217. 3651. – Elle n'est, *ajouté en interligne par le réviseur, après grattage de* quele.

218. 3652. – Od, *ajouté en interligne par le réviseur au-dessus de* sa gent.

219. 3666. – En, *ajouté en interligne par le réviseur*.

220. 3669. – Qui Carles cuntredire voillet. R *de* cuntredire, *ajouté en interligne, et* voillet, *ajouté après grattage, par le réviseur*.

221. 3684. – La citet de *lacune :* valur ? *ou* renun ?

222. 3737. – Cil, *ajouté en interligne par le réviseur, au-dessus d'un mot gratté*.

223. 3774. – Isun *de* guarisun, *ajouté par le réviseur*.

224. 3781. – *Grattage de* od li.

225. 3786. – C *de* ço, *lettre ornée*. – Ami, *ajouté par le réviseur après grattage. Rétablir :* En vos ai jo fiance.

226. 3787. – Calunje, *le texte* caluníé *porte un double accent*.

227. 3790. – S *de* les, *ajouté en interligne par le réviseur*.

228. 3796. – Alvernene.

229. 3806. – Le frerere.

230. 3812. – N'en ert veüd gerun.

231. 3832-3833. – *Vers écrits sur une même ligne*.

232. 3858. – AOI, *doit être reporté à la fin du vers* 3857.

233. 3883. – AOI, *doit être reporté à la fin du vers* 3882.

234. 3920. – *La fin du vers qui répète celle du précédent est sans doute altérée. Certains proposent :* le helme li detrenchet.

235. 3921. – íoe (joe), í *accentué*.

236. 3922. – L'osberc del dos.

237. 3936. – Baruns quarante.

238. 3983. – *Manque la fin du vers. Nous avons fermé les guillemets à la fin du vers, lisant :* assez creües e alignees dames, *et interprétant :* « dames dignes de confiance et de très haut lignage ! »

239. 3984. – ci… [cumpaignes] ?

Notes

1. Pour tous ces développements, nous nous sommes inspiré des deux excellents articles de Jules Horrent, « La Bataille des Pyrénées de 778 », *Moyen Âge*, t. 78, 1972, pp. 197-227, et « L'Équipée espagnole de Charlemagne en 778 avant et après la bataille des Pyrénées », *Mélanges… offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, pp. 377-397.

2. Paul Aebischer, *Rolandiana et Oliveriana*, Genève, 1967, p. 93.

3. Voir aussi, sur ce problème, André de Mandach, « Le Problème de la présence de Roland à la défaite pyrénéenne de 778. Pour une nouvelle édition critique de la *Vita Karoli* », *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay,1982, t. I, pp. 363-378.

4. Nous avons modifié cette traduction sur un point, en rendant *Wascones* par « Gascons ».

5. Le texte dit « en l'année 816 », parce qu'il emploie l'ère hispanique qui part de l'an 38 avant Jésus-Christ.

6. « Ganelon, le conseil des barons et la *Nota Emilianense* », *Mélanges… offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, 1973, p. 375. Voir aussi Philippe Seringe, « Pour une relecture de la *Nota Emilianense* », *La Chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, t. I, pp. 389-415.